Monographies de l'École française
d'Extrême-Orient

Le royaume d'Arakan, Birmanie. Son histoire politique entre le début du XVe et la fin du XVIIe siècle

Jacques Leider

Citer ce document / Cite this document :

Leider Jacques. Le royaume d'Arakan, Birmanie. Son histoire politique entre le début du XVe et la fin du XVIIe siècle. Paris : Ecole Française d'Extrême Orient, 2004. pp. 1-571. (Monographies de l'École française d'Extrême-Orient, 190);

http://www.persee.fr/doc/pefeo_1269-8326_2004_mon_190_1;

Fichier pdf généré le 26/06/2026

Conditions d'utilisation / Terms of use : https://www.persee.fr/cgu

Abstract

Le royaume d'Arakan... presents an analysis of the political history of the kingdom of Arakan between 1430, the date of the foundation of Mrauk U, a new capital, and 1682, when the kingdom's great age came to an end. The work is divided into three parts. The first two describe and explain Arakan's political, military and dynastic history and the third part gives a selective overview of institutional and economic structures of the kingdom. The first part starts with an outline of the geographical context and the multi-ethnic composition of its predominantly agricultural population. Facing the Bay of Bengal, Arakan includes the longest stretch of Burma's north-west coast. Its climate is typically dominated by the yearly monsoon which accounts for a very high average of rainfall. The principal zones of habitat are the northern plains of the Kaladan and Lemro rivers whose numerous tributaries dissect the countryside where travelling on water has always been easier than on land. This is also, culturally speaking, Arakan's heartland where the earliest urban sites, like Dhanyavati and Vesali, flourished. The main population is the Rakhine (Arakanese), a Tibeto-Burman group closely linked to the Burmese and sharing with them a common language and Buddhist culture.
The north of Arakan may at times have come under the hegemony of the Pagan kingdom (1 1th-13th c.), but little is actually known about this early so-called Lemro period of Arakan's history. At the end of the fourteenth century, Arakan remained for a few decades under the alternating domination of the Burmese kingdom of Ava and the Mon kingdom of Pegu, This period of foreign rule came to an end around 1430, when King Man : Co Mwan regained control of the country and founded a new capital, Mrauk U. The legendary history surrounding the biography of this king and the founding of Mrauk U takes a prominent place in the Arakanese historiography. These are analysed in detail.

Résumé

Situé entre deux vastes pays, la Birmanie et l'Inde, le royaume d'Arakan des XVe-XVIIe siècles - celui dit de la dynastie de Mrauk U, la ville capitale -, aux dimensions et aux ressources modestes, paraît menacé par ses deux puissants voisins : l'Empire mogol qui étend son contrôle sur le Bengale, et le royaume birman d'Ava aux menées expansionnistes.
Pourtant, le petit royaume réussit étonnamment bien ; il fait mieux que sauvegarder son indépendance puisqu'il renforce sa puissance, en s'appuyant sur le commerce maritime et des mercenaires étrangers pour les campagnes militaires. Ce qui fait considérer souvent le xvne siècle comme l'âge d'or de l'Arakan.
L'auteur réalise dans cet ouvrage un travail pionnier, il recoupe et confronte des traditions historiographiques differentes, complétées par des enquêtes de terrain : les annales et les chroniques arakanaises (étude systématique et contextuelle), les sources occidentales, en particulier portugaises et hollandaises, et enfin l'historiographie arakanaise contemporaine. Il souligne au passage que les études arakanaises n'ont pas suivi le même développement que celles de l'histoire birmane et qu'écrire l'histoire arakanaise oblige à s'émanciper des divisions traditionnelles comme Asie du Sud et Asie du Sud-Est, monde musulman et monde hindou ou bouddhiste theravadin.
Après une étude chronologique -XVe-XVIe s. ou l'émergence de la puissance arakanaise et XVIe-XVIIe s. ou l'épanouissement du royaume -, suit une étude thématique sur les fondements de cette puissance : politiques, économiques et militaires. On trouvera en annexe une remarquable réflexion sur les sources de cette histoire, une série de cartes et enfin une vaste bibliographie.

Conditions d'utilisation / Terms of use : https://www.persee.fr/cgu

Jacques P. LEIDER

Le royaume d'Arakan, Birmanie

Son histoire politique entre le début du XVe et la fin du XVIIe siècle

École française d'Extrême-Orient
Monographies, n° 190
Paris, 2004

Le royaume d'Arakan, Birmanie. Son histoire politique entre le début du XVe et la fin du XVIIe siècle / Jacques Pierre Leider. – Paris : École française d'Extrême-Orient, 2004. – 571 p. ; 24 cm – (Monographies ; 190).

Notes en bas de page. Index. Bibliographie. Cartes. Résumé en anglais.

ISBN : 2 85539 7631-x (br.)

Mots clés : Birmanie – Jusqu'à 1824 – Politique et gouvernement
Arakan (Royaume) – Histoire

Illustration de couverture : Orante agenouillée devant la statue du Buddha, bas-relief du temple de Dukkanthein à Mrauk-U (Arakan, XVIIe siècle), © S. van Galen.

© 2004, École française d'Extrême-Orient
22, avenue du Président Wilson, 75116 Paris cedex 16, FRANCE
ISSN 1269-8326
ISBN 2 85539 631-x

Sommaire

Première partie
La fondation de Mrauk U et la royauté arakanaise jusqu'en 1578

Chapitre 1 – Le cadre géographique 19

Chapitre 2 – La renaissance du royaume arakanais 35

Chapitre 3 – Le royaume à l'ombre de ses voisins 65

Chapitre 4 – L'époque de Maṅ: Pā (1531-1571) 89

Deuxième partie
Le grand siècle arakanais 1578-1692

Chapitre 5 – L'époque des rois guerriers (1571-1622) 151

Chapitre 6 – L'époque des Seigneurs du Palais d'Or 249

Troisième partie
Les structures institutionnelles et les fondements économiques

Chapitre 7 – La royauté arakanaise 327

Chapitre 8 – L'administration du royaume 369

Chapitre 9 – Les forces militaires 395

Chapitre 10 – Les fondements de la prospérité du royaume 417

Chapitre 11 – Les fondations religieuses 445

Annexes 461

Annexe 1
Les sources historiques sur les rois de Mrauk U 461

Annexe 2
Cartes 495

Sources et bibliographie 511

Abstract 549

Index 555

Table des matières 567

Introduction

Dans un article de la revue *Rakhaing Tan-zaung* de janvier 1953, intitulé « Aux origines de l'histoire arakanaise », Kyō Raṅ évoque le problème de la rédaction d'une histoire arakanaise adaptée aux temps modernes [1]. Il appelle à réunir à la bibliothèque universitaire de Yangon les copies de documents des archives portugaises, néerlandaises, anglaises et indiennes afin d'étudier l'Arakan du XVe au XIXe siècle. Depuis lors, de nombreuses années ont passé qui ont vu un développement continu de l'intérêt et des recherches sur l'histoire birmane. L'histoire du royaume d'Arakan cependant n'a pas bénéficié du même intérêt et les recherches scientifiques sur ce sujet n'ont pas prospéré autant qu'il aurait été souhaitable. Il est donc à peine nécessaire de souligner l'opportunité d'une étude historique sur le royaume d'Arakan.

Le travail que voici est une version revue et corrigée d'une thèse de doctorat soutenue en 1998 à l'Institut national des Langues et Civilisations orientales à Paris. Il traite de l'histoire politique de la royauté arakanaise entre le début du XVe et la fin du XVIIe siècle. Sur une échelle globale, on sait que ces siècles voient un fort dynamisme économique auquel l'Asie du Sud-Est prend intensément part (commerce des épices), suivi d'une phase de repli, que A. Reid appelle la crise du XVIIe siècle. Cette période recouvre dans l'histoire arakanaise la plus grande partie de ce qu'on appelle, d'une manière conventionnelle, la dynastie de Mrauk U (1430-1785). Notre recherche sur l'évolution du pouvoir royal dans son contexte géopolitique et économique se propose d'étudier la puissance arakanaise durant la première moitié du XVIIe siècle, une période parfois qualifiée d'âge d'or. Il faut dès lors déterminer, dans l'analyse du devenir politique, les facteurs économiques et militaires qui furent les éléments fondateurs de cette puissance. Car l'histoire politique ne se réduit pas à une vision étroite des seuls événements politiques et dynastiques, et la logique du développement politique n'est pas seulement ancrée dans les intentions des décideurs.

1. Kyō Rāṅ (1953 : 141).

L'essor du royaume se lit aussi dans les monuments et autres traces matérielles du passé. Outre les vestiges des forteresses, on ne peut pas négliger les fondations religieuses qui s'insèrent dans la conception même de la royauté bouddhiste et des devoirs d'un roi [2].

Pendant plusieurs années, notre recherche a porté sur la collecte de sources arakanaises concernant l'histoire d'Arakan, dans les bibliothèques privées et publiques en France, en Grande-Bretagne et en Birmanie.

Des articles de qualité variable intéressant l'histoire ont paru dans les diverses revues arakanaises (publiées en Arakan ou à Yangon par des Arakanais) qui ont été éditées depuis 1950 [3]. Des ouvrages divers consacrés à la culture passée et à l'histoire d'Arakan ont paru notamment au cours des dernières années. Comme ces ouvrages n'ont souvent qu'un faible tirage et une toute aussi faible diffusion, ce n'est qu'au fur et à mesure de nos enquêtes que nous avons pris connaissance de l'œuvre de Ashin Sakkinda, des articles de U Bha San, de U Aung Tha U et d'autres. Les noms de San Tha Aung et de Tun Shwe Khine sont un peu plus connus parce que leurs ouvrages furent en partie traduits en anglais. Cette production historiographique, de qualité inégale, ne peut pas être négligée par l'historien. Il s'agit d'une littérature souvent eulogique, superficielle et sans prétention scientifique, qui témoigne toutefois de l'intérêt des Arakanais à conserver la mémoire de leur passé et de leurs coutumes. Si notre esprit critique d'historien occidental nous empêche souvent de les citer, nous trouvons là parfois des balises pour faire avancer notre recherche. Notre expérience personnelle nous fait toutefois conclure qu'il est en général plus intéressant de recueillir sur le terrain des informations et des explications relatives à des questions précises, soulevées par l'étude des chroniques, que d'espérer trouver une documentation de première main ou les fruits de recherches originales en glanant dans les revues et autres ouvrages imprimés.

Les sources portugaises, hollandaises et anglaises sur l'Arakan sont assez peu nombreuses et encore peu connues. Du fait de leur relative rareté, elles sont pourtant précieuses et certaines contiennent des renseignements indispensables et uniques. Si on met à part les récits du XVIIe siècle de S. Manrique, bien connu, et celui de W. Schouten, très intéressant, mais beaucoup moins connu, les historiens de la Birmanie n'ont guère eu recours à des documents européens de première main pour l'étude de l'histoire d'Arakan.

Les recherches récentes sur la présence portugaise dans le golfe du Bengale et l'océan Indien sont d'une importance considérable pour

---

2. Il est important de noter que nous avons renoncé à reprendre dans ce travail une discussion détaillée des traits caractéristiques de la royauté bouddhiste theravadin dans les pays de culture pāli, vaste sujet abordé dans d'autres ouvrages spécialisés.

3. Un aperçu sommaire de la presse arakanaise depuis ses origines se trouve dans deux articles de Mya Htwan Oung (1995) parus dans un ouvrage en arakanais : *L'Arakan à l'époque coloniale*.

l'étude de l'Arakan. Nous devons aux publications de S. Subrahmanyam, G. Bouchon, L. F. Thomaz, M. Charney et A. Guedes des informations et données de référence pour évaluer la présence portugaise en Arakan [4]. Pour l'étude de l'histoire d'Arakan, il faut à la fois tenir compte de l'évolution de l'histoire birmane et – je dirais, plus encore – de celle du Bengale. La complexité de l'étude d'une région relativement modeste – tous comptes faits – et qui n'a jamais eu un grand poids politique ressort ici avec netteté. Le monde scientifique, par ses divisions en domaines de recherche, observe traditionnellement une sorte de frontière imaginaire qui oppose Asie du Sud et Asie du Sud-Est, monde musulman/monde hindou et monde bouddhiste theravadin, indologie et étude des civilisations indianisées. Sur un autre niveau, le Bengale indien et bangladeshi, hindou et/ou musulman se trouve opposé en quelque sorte à l'étude de l'Assam et du monde à part que sont dans le nord-est de l'Inde, le Meghalaya, le Tripura et le Manipur, tous marches frontalières et de transit vers le monde tibéto-birman. Remarquons enfin que la région de Chittagong elle-même, dont l'importance pour l'Arakan est capitale, et qui représente en bonne partie ce qu'on appelle le Bengale du Sud-Est, a eu une destinée particulière au sein de l'histoire du Bengale par sa marginalité et son originalité culturelle. Étudier sérieusement l'histoire d'Arakan revient à franchir ces frontières. Or l'historiographie traditionnelle a jusqu'à présent rétréci le champ de vision dans la mesure où les historiens du Bengale ne se souciaient guère de l'histoire des régions orientales, mal documentée depuis les temps les plus reculés, et où, d'un autre côté, les historiens de la Birmanie, peu intéressés par la spécificité historique et politique arakanaise disparue avec les conquêtes birmane et anglaise, n'ont pas montré de zèle pour englober dans leur analyse ces terres périphériques. Or ce qu'Ayutthaya était au XVIe siècle pour les rois de Pègou, Chittagong l'était pour les rois d'Arakan.

Autant dire que les oppositions et la diversité méritent d'être prises en compte alors même qu'il est parfois difficile de se faire une idée d'ensemble faute de recherches ou du fait de lacunes dans nos sources.

Les recherches sur l'histoire arakanaise ancienne que nous devons à Pamela Gutman et Catherine Raymond illustrent aussi cette complexité. Rien ne serait plus faux que de croire à une région isolée, à un royaume cantonné entre les montagnes et la mer, avec sa capitale emmurée perdue au milieu d'un quartier de rizières [5] !

Notre travail est essentiellement fondé sur une lecture critique de chroniques arakanaises. Arthur P. Phayre, le premier auteur à présenter une synthèse de l'histoire d'Arakan, se basait uniquement sur la

4. Voir ces noms dans la bibliographie.

5. Voir par exemple le travail de C. Raymond sur les relations entre Ceylan et les rois arakanais (Raymond 1996).

chronique de Ṅa Mañ, un érudit arakanais qui avait écrit son histoire vers 1842 à la demande de Phayre lui-même. G. Harvey semble avoir consulté d'autres documents historiques, mais l'Arakan ne joue qu'un rôle mineur dans son histoire de la Birmanie et il suit, pour l'essentiel, ce qui se trouve déjà dans le livre de Phayre. Maurice Collis, dont les publications en tous genres restent étonnamment bien connues, a lui aussi contribué à la connaissance de l'historiographie et des traditions arakanaises. Ce juge anglais passionné d'histoire disposait de collaborateurs arakanais, mais ses articles et livres manquent de rigueur scientifique. Mentionnons aussi D. G. E. Hall qui attira l'attention des chercheurs sur la présence hollandaise en Arakan. Dans la mesure où les sources proprement arakanaises n'ont pas encore fait l'objet d'une exploitation systématique, le travail que voici est pionnier.

*
* *

Les chroniques sont un discours sur l'histoire et reflètent le choix d'un auteur ou d'une suite d'auteurs qui opérent un tri dans les événements du passé. Il serait donc logique d'exiger d'un historien contemporain de mettre au jour la nature de ce discours sur le passé. Or notre recherche n'est pas au premier degré une étude des chroniques en tant que genre littéraire ou témoignage du passé. Notre but initial n'a pas été d'étudier leur nature. Nous les utilisons d'abord comme des sources d'information. Cela revient-il à dire que notre méthode n'est pas différente de celle d'un historien du XIXe siècle ? Ne s'agirait-il que de poursuivre dans le sillage de Phayre ?

Les présentations sommaires de l'histoire arakanaise en langue anglaise n'ont pas laissé de place aux doutes, aux questions et aux problèmes. Les listes dynastiques que dressent Phayre et Harvey ne laissent effectivement présumer des problèmes ni dans la succession, ni dans la datation des règnes. Or l'ordre de succession est un sujet plus complexe qu'il n'y paraît et l'historien se doit d'attirer l'attention sur les questions qui en découlent.

À l'opposé de ces historiens, nous ne nous limitons pas à extraire des chroniques ce qui s'intègre convenablement dans une vision personnelle de l'histoire d'Arakan. Nous n'avons voulu ni écrire une synthèse d'histoire politique arakanaise comme Phayre, ni établir un résumé de la tradition historiographique. Nous n'avons pas non plus voulu démontrer, comme le font les historiens américains pour l'histoire birmane que le royaume arakanais suit un modèle général de centralisation progressive dans son évolution politique et économique. L'ancienne école a utilisé les textes pour en retirer des faits sans tenir compte du contexte alors qu'une approche trop schématique nous paraît sacrifier la spécificité régionale par des extrapolations diachroniques et synchroniques. Quand G. Harvey écrivait que l'Arakan avait

une histoire différente, mais qu'elle était de même nature (que celle de la Birmanie), il rejetait en fait toute recherche en direction d'une évolution propre, originale de l'Arakan. Seule la prise en compte de la diversité culturelle, économique, sociale de cette région permettra de porter un jugement sur cette question. Par ailleurs on ne saurait remplacer les lacunes dans nos connaissances par l'élégance d'un raisonnement théorique.

La méthode que nous avons suivie ici reflète une approche ouverte de la matière dans la mesure où nous faisons alterner et combinons différentes approches de cette réalité du passé que fut la royauté arakanaise. Les rois arakanais ont animé le devenir d'un centre politique, économique et social au gré de circonstances extérieures qui ont énormément varié au cours des décennies. Il convient de prendre en compte, dès lors, aussi bien les aspects structurels et dynamiques internes que l'importance des facteurs externes. On cherche à comprendre une suite de situations politiques spécifiques et le passage d'un équilibre à un autre.

Notre lecture des annales et des chroniques se veut contextuelle, c'est-à-dire qu'elle doit construire la compréhension du texte à partir de catégories formelles (nature, genre, figures du discours) et des données générales et particulières (le contenu et son contexte) qui fondent chaque élément d'information dans une structure d'ensemble et à un moment particulier. Or, cette lecture contextuelle ne risque-t-elle pas de nous éloigner de la méthode historique générale, dans la mesure où elle oriente notre regard en fonction de la spécificité d'un texte ? À cela nous répondrons que la cohérence de notre démarche est engendrée par la nature politique de notre propos. Indépendamment de tout modèle théorique, les questions et les problèmes qui sous-tendent l'évolution d'une entité politique et qui concernent les détenteurs du pouvoir politique, sont toujours sensiblement les mêmes. Il s'agit de :

– prendre le pouvoir (la succession : hériter du trône, s'emparer du palais) ;

– légitimer le pouvoir (rechercher la conformité avec un modèle idéologique ancré dans un cadre essentiellement religieux : fonder des pagodes, suivre les devoirs traditionnels des rois, triompher sur le champ de bataille) ;

– défendre le pouvoir (percevoir des revenus, s'assurer des moyens matériels et des forces humaines pour protéger ses intérêts, cultiver la loyauté des tributaires) ;

– étendre le pouvoir (faire la guerre, entrer dans des alliances matrimoniales...).

L'extension du pouvoir royal est un phénomène de nature complexe où l'analyse des documents ne permet pas toujours de fournir des réponses exhaustives. Il faut ainsi pouvoir interpréter :

– des motifs idéologiques (par ex. un territoire est revendiqué en vertu d'une situation du passé qui est systématiquement invoquée par

la propagande royale ; une conquête est donc souvent entreprise à la suite de ce qui apparaît comme un programme politique) ;

– des motifs personnels (l'ambition d'un roi, de ses conseillers, des reines...) ;

– le contexte socio-économique (contraintes économiques, baisse ou pression démographique, érosion des bases du pouvoir...).

*
* *

Dans les première et deuxième parties, nous suivons l'ordre chronologique de l'évolution du pays. Le but que nous cherchons à atteindre est de présenter l'histoire politique arakanaise dans son contexte régional sous la forme de ses entités politiques et sociales (le sultanat du Bengale, les royaumes de la vallée de l'Irrouaddi, les Portugais), afin de comprendre le devenir propre du centre politique de Mrauk U. Sur ce plan, nous avons pris en compte les connaissances actuelles sur ces régions en les confrontant avec les informations contenues dans les chroniques. Heureusement, nous ne dépendons pas entièrement des chroniques pour étudier l'histoire arakanaise. Les sources occidentales permettent souvent de jeter une lumière critique sur les sources indigènes qu'elles valorisent d'ailleurs.

La première partie est consacrée à l'histoire de la royauté arakanaise aux XVe et XVIe siècles. Après une présentation du contexte géographique et humain, elle traite des origines de la dynastie dite de Mrauk U et de l'ascension de la royauté au milieu du XVIe siècle, face aux menaces à l'est et à l'ouest.

La deuxième partie traite de l'épanouissement de la puissance arakanaise à la fin du XVIe et au XVIIe siècle, période que nous appelons « époque des rois guerriers ». Avec la conquête de Chittagong vers 1578 et la maîtrise des Portugais, les rois arakanais se sont dotés de deux instruments essentiels de leur puissance, le contrôle d'un commerce florissant et le recours à des mercenaires étrangers.

Ce que nous entendons par approche ouverte reflète non seulement l'application de méthodes différentes, mais aussi notre préoccupation de prendre en compte, le cas échéant, différentes lectures des mêmes événements, sans opter pour une seule et unique. Un exemple peut illustrer cela. La carrière de Filipe de Brito y Nicote à Syriam nous a été successivement présentée comme l'exploit extraordinaire d'un aventurier portugais et comme un épisode majeur de l'histoire de la Birmanie méridionale (voir l'historiographie anglaise traditionnelle), puis comme l'illustration par excellence de l'expansion commerciale et technique occidentale (Lieberman), comme le destin d'un Portugais ayant fait fortune en marge de l'*Estado da India* qui réussit à se faire réadmettre dans la bonne société portugaise (Subrahmanyam), enfin

comme la réussite des ambitions d'une implantation territoriale portugaise (Guedes). Toutes ces lectures ont évidemment fortement valorisé le côté portugais dans cet intermède de l'histoire de la région. Ce n'est que récemment que Michael Charney a mis en évidence l'exploit arakanais dans cette affaire. En effet, de Brito était d'abord pendant vingt ans, semble-t-il, un mercenaire au service du roi d'Arakan qu'il trahit au lendemain de la conquête de Pègou.

Pour exploiter au mieux le matériau des chroniques, il faut aussi être attentif aux éléments du texte qui *a priori* ne semblent pas revêtir un intérêt pour l'étude de l'histoire politique. Les chroniques regorgent de présages et de leurs interprétations, d'eulogies et d'exhortations morales adressées aux rois. « Nos chroniques te donnent la psychologie de nos rois », nous disait un jour Daw Phyu Phyu Sann, une amie arakanaise. Il convient donc d'apprécier correctement des parties versifiées insérées dans la chronique et les explications surnaturelles fournies par les chroniqueurs pour rendre compte d'événements particuliers.

La troisième partie suit des lignes thématiques. Les titres choisis ne signifient pas qu'à une histoire politique dynamique succède un appendice de tableaux résumant ce qu'était le roi, la cour, l'armée, l'économie et l'architecture religieuse. Il s'agit de réunir les données dont nous disposons à l'heure actuelle et de les présenter sur le fond de nos connaissances générales. Elles fournissent les matériaux d'un chantier où l'édifice n'est qu'en cours de construction. Nous avons donc généralement renoncé à des interprétations trop générales. Une application d'analogies et de généralisations superficielles ne peut en effet pas cautionner des interprétations dont la validité reste sujette à des recherches ultérieures [6].

En annexe, le lecteur trouvera une étude des sources dont la lecture peut d'ailleurs précéder la lecture de l'étude proprement dite. En effet, nous y présentons d'une manière détaillée les sources consultées ainsi que les problèmes que leur utilisation et leur interprétation soulèvent.

L'histoire (au sens de historiographie) est toujours un discours du passé incomplet et instable. Cette contingence de la discipline historique ne peut pas être remplacée ou colmatée par le concept d'une vision holiste des choses. À l'état où en est la recherche sur l'Arakan, la juxtaposition d'hypothèses paraît plus appropriée que la mise en application précoce d'un modèle explicatif. Nous ne tendons pas à être le plus complet ou le plus explicatif possible. D'un autre côté, si c'est le propre du travail de l'historien que de faire des analyses et des synthèses, ce n'est peut-être pas son seul but. D'une manière encore forcément

6. Dans son article bien connu « Arakan's place in the Civilization of the Bay », Maurice Collis a interprété toute la période de Mrauk U entre le XVe et le XVIIIe siècle comme une orientation vers l'ouest, c'est-à-dire vers l'Inde, conçue comme un monde de progrès et de dynamisme.

modeste, nous recherchons des lectures parallèles : parce que leur confrontation soulève des questions, parce qu'elles sont des points de départ, plutôt que des lignes d'arrivée.

*
* *

Nous tenons à remercier profondément toutes les personnes qui, au cours des quinze dernières années, nous ont aidé d'une manière ou d'une autre à développer notre recherche sur l'histoire d'Arakan. Cette aide a été très souvent de nature pratique, notamment en vue de la collecte de documents, et sans elles notre recherche n'aurait pu aboutir. Notre reconnaissance s'adresse d'abord et surtout à notre *sayama*, le professeur Denise Bernot, qui a guidé nos recherches. Son érudition nous a valu des heures de travail précieuses et a fait évoluer notre réflexion sur l'objet de notre étude et les méthodes. Nous tenons à la remercier plus particulièrement pour son vif intérêt qui était un encouragement continuel à persévérer.

Parmi nos amis et collaborateurs en Arakan, U Kyaw Kyaw Hla et U Aung Kyaw Zan méritent une mention particulière pour leur soutien précieux lors de nos séjours à Sittwé et Mrauk U. Daw Phyu Phyu Sann a été la plus généreuse de nos amis en Birmanie, elle a aussi apporté une aide inestimable pour la compréhension des chroniques arakanaises. La place que tiennent dans cet ouvrage les Portugais doit beaucoup à la disponibilité du Dr Jorge Morbey, ancien attaché culturel de l'Ambassade du Portugal à Bangkok. Notre dette est d'autant plus grande, qu'il a su mettre à notre disposition des ouvrages souvent difficiles d'accès, mais indispensables à notre recherche.

Les échanges avec Stephan van Galen et Michael Charney, lancés dans leurs propres recherches sur l'Arakan, ont stimulé notre réflexion sur beaucoup d'aspects de l'histoire arakanaise depuis notre première rencontre en 1998. Nous reconnaissons aussi notre gratitude à tous les amis engagés dans les recherches birmanes qui au cours des dernières années ont suivi d'une manière ou d'une autre le progrès des nôtres. Une mention spéciale est due à William Pruitt de la *Pali Text Society*, qui, lors des travaux de révision, a littéralement sauvé le texte de l'ouvrage qui risquait d'être englouti dans un maëlstrom d'incompatibilités de logiciels et de polices d'écriture.

Durant les longs mois de rédaction dans notre modeste appartement au cœur de Bangkok, ma femme Ploï a toujours été le soutien le plus fidèle. Je lui dédie ce travail en guise de remerciement pour son éternelle bonne humeur et sa compréhension.

Diekirch, septembre 2000
Jacques P. LEIDER

Note sur la transcription

La transcription des mots et extraits de texte birmans et arakanais suit le système de translittération de la *Bibliographie birmane* de D. Bernot. La plupart des noms propres, birmans ou arakanais, ont aussi été transcrits d'après ce système. On lira donc *Bhuraṅ noṅ:* (Bayinnaung) et *Toṅṅū* (Taungngu). Le chroniqueur birman U Kala appelle l'empereur Tabinshweti (1531-1551) Maṅ: tarā: rhwe thī:, une appellation généralement suivie par les historiens birmans contemporains.

Pour un nombre restreint de noms géographiques, de noms d'auteurs et de titres d'ouvrages, nous avons gardé la graphie traditionnelle anglaise qui est toujours la plus répandue, par ex. Syriam (au lieu de Sam lyaṅ). Tel est aussi le cas pour le nom de la capitale arakanaise, Mrauk U, et pour le nom des principales rivières arakanaises, la Kaladan, la Mayu, la Lemro. Nous avons aussi préféré Ramree à la diversité des graphies arakanaises (Ram brè, Ram prañ., Ram brañ:). Ces noms font pourtant figure d'exception dans le cadre géographique arakanais dans la mesure où nous avons transcrit tous les autres noms de lieux arakanais. On lira donc Sam twè au lieu de Sandoway, Loṅ: krak au lieu de Laungyet.

Souvent la transcription est assez éloignée de l'ancienne transcription anglaise et le choix opéré crée une impression confuse dans les cas où nous avons énuméré des noms de villes. Voilà pourquoi nous avons souvent opté pour la juxtaposition des deux transcriptions, la graphie anglaise traditionnelle étant mise entre parenthèses : par ex. Muttama (Martaban), Prañ (Prome), Ñoṅ ram: (Nyaung-yan).

Pègou et Irraouaddi sont des transcriptions francisées usuelles et rien ne s'opposait donc à leur utilisation dans un travail de recherche en langue française.

Quant aux noms bengalis et persans, nous avons suivi les principaux auteurs consultés, tout en essayant de présenter des graphies uniformes. Là où nous le pouvions, nous avons suivi la transcription de l'*Encyclopédie de l'Islam* qui fait autorité. En ce qui concerne les noms portugais, nous avons adopté la graphie portugaise moderne préconisée par les historiens et éditeurs de Lisbonne. Des spécialistes de ces domaines de recherche verraient sans doute des incohérences dans notre texte et nous reconnaissons volontiers notre incompétence en la matière.

Dans les cas où nous nous trouvions confronté, en fonction de chaque langue, à des graphies différentes pour des noms géographiques, nous avons généralement opté pour la version anglaise. On lira ainsi Sandwîp au lieu de Sundiva (portugais) ou Soṅ: tī: (arakanais). Dans les cas où il n'était pas possible d'identifier avec sûreté des noms ou des titres, il va de soi que la graphie utilisée par une source donnée a

été retenue. Un exemple : il n'est pas certain que le Bañā: dala de U Kala corresponde au Banha Dalá du texte de Mouzinho. On n'a donc pas pu opter pour une seule graphie.

« Dāgā », qui désigne la capitale du Bengale à partir de 1704, a été rendu par Dhaka, maintenant généralement répandu comme nom de la capitale du Bangladesh (alors que l'ancienne graphie anglaise était « Dacca »).

Dans les cas où le chroniqueur utilise les noms littéraires (en pāli) de préférence aux noms usuels (en arakanais), nous avons généralement opté pour les noms arakanais. Nous écrivons donc Kaladan (Kulā: tan) au lieu de Kacchapanadī, Lemro (Le: mrui.) au lieu de Añjananadī.

Note sur les traductions

Nous portons la responsabilité des traductions des textes birmans et arakanais. Pour leur aide dans la compréhension de parties de texte, nous tenons à remercier Mme Denise Bernot, Daw Phyu Phyu Sann, U Kyaw Kyaw Hla et U Maung Maung Tin.

La traduction des parties de texte portugais a été facilitée par l'aide grâcieuse de Mme Joana Vasconcelos. La traduction d'extraits de la *Relatione del Tesoro* n'aurait pas été possible sans l'aide de Mme Graziella Zanon-Sanguankeo, lectrice d'italien au Département des langues occidentales de l'Université Chulalongkorn (Bangkok).

Les textes anglais n'ont généralement pas été traduits et sont cités d'après l'ouvrage indiqué. Dans le cas de traductions anglaises d'autres langues, nous indiquons le nom du traducteur. Pour les textes français ou en version française consultés dans des éditions anciennes, nous avons conservé l'orthographe et la graphie originales.

Liste des abréviations

Les références complètes des ouvrages se trouvent en bibliographie.

AC	Liste des rois arakanais *Aṅ: Cok rājawaṅ.*
CHSEA	*Cambridge History of Southeast Asia.*
DhAP	Ouvrage historiographique arakanais compilé en 1788 par *Kawisārābhi Siripawara Aggamahādhammarājādhirājāguru* intitulé *Dhañawatī are: tō pum.*
CL	La compilation de chroniques arakanaises de Candamālālaṅkāra (*Rakhuiṅ rājawaṅ sac kyam:)* publiée en 1931-1932 (vol. 2).

BN Indochinois	Manuscrit indochinois (Bibliothèque nationale de France, Département des manuscrits orientaux).
BM	British Library, Oriental and India Office Collections.
NM	La chronique arakanaise de Ṅa Mañ (Ṅa Mañ Rājawaṅ) écrite au milieu du XIXe siècle (une version manuscrite).
MUL	*Mrok Ū: Lam: ñwan.* (Guide de Mrauk U) 1987. *Cac twe.*
RK	*Rājakkama Saṅkhepa kyam:*, liste des rois arakanais publiée en 1931 par le Taung Kyaung Sayadaw, *alias* Candamālālaṅkāra.
Vieille chronique	La *Vieille chronique* arakanaise citée par Candamālālaṅkāra.
UK	La *Mahārājawaṅ krī:*, chronique birmane du XVIIIe siècle publiée en 3 volumes, écrite par U Kala.
UP	La chronique arakanaise de U Pandi intitulée *Dhañawatī Rājawaṅ sac*, publiée en 1910.
Wimala	*Rakhuiṅ mahārājāwaṅ tō krī:*, dans la version de Sā Thwan Oṅ de 1927.

Première partie

La fondation de Mrauk U et la royauté arakanaise jusqu'en 1578

La première partie couvre l'histoire arakanaise du début du XVe au dernier quart du XVIe siècle. Elle commence par un chapitre sur la géographie. Le deuxième chapitre rappelle les origines confuses de la dynastie à la fin du XIVe siècle. Mrauk U, la capitale à laquelle nous lions les rois qui y régnèrent pendant 355 ans, ne fut fondée qu'autour de 1430. Mais son roi fondateur monta une première fois sur le trône en 1404. L'établissement des rois à Mrauk U fut suivie d'une longue phase de croissance lente, marquée toutefois, vers la fin du XVe et le début du XVIe siècle, par un affaiblissement du pouvoir royal. Le milieu du XVIe siècle voit le triomphe d'une personnalité exceptionnelle, le roi Maṅ: Pā (ou Maṅ: Baṅ) dont le règne marque un grand moment de la royauté arakanaise.

Chapitre 1
Le cadre géographique

L'espace arakanais

Le milieu naturel

L'Arakan est actuellement un « État » à l'intérieur de l'Union de Myanmar qui couvre avec ses 36 778 km^2, 5,43 % de la superficie totale du pays. Il porte le nom de Rakhuiṅ prañ nay (en anglais Rakhine state [1]) depuis 1974. Situé à l'ouest du Myanmar, entre le 17°15' et le 21° latitude N, l'Arakan longe sur plus de 700 km la baie du Bengale. Au nord-ouest, il touche au Bangladesh. Au nord-est, l'Arakan a une frontière commune avec l'État Chin. Vers le sud, il borde les divisions administratives de Pè kū: (Pègou/Bago) et Ma kwe: (Magwe).

La topographie arakanaise juxtapose à un « chapelet de petites plaines littorales » (P. Gourou) une longue échine montagneuse située à l'intérieur des terres. Dans le nord, une plaine plus vaste, celle des

1. L'explication traditionnelle fait dériver le nom Rakhuiṅ de Rakkhāpura, pays des *rakkha* (pāli ; en sanskrit *rākṣa*). Les *rākṣa* sont des êtres surnaturels de la mythologie hindoue qui vivent sur le mont Mérou où ils font figure de gardiens. L'appellation en Birmanie a été appliquée à des esprits malfaisants (*bhilu*) et pourrait désigner des populations indigènes dont la présence est antérieure à l'arrivée des Tibéto-birmans. Gerini, dans son fameux ouvrage *Researches on Ptolemy's Geography on Eastern Asia* (1909), rejette catégoriquement cette étymologie ; il attribue l'appellation ptoléméenne *Αργυρα* (qu'il ne faut pas confondre avec la région appelée *Αργυρη*) à l'Arakan. Comme Ptolémée soutient qu'il y avait beaucoup de mines d'argent dans ce pays, Gerini identifie par ailleurs l'Arakan avec le *Plaksa-dvīpa* de la tradition puranique, expliquant que *plakṣa* dérivait de *palakṣa*, un terme védique signifiant « blanc » et aussi, suivant la conviction de l'auteur anglais, « argent ». Quoiqu'il en soit de ces spéculations qui n'entrent pas dans le cadre de l'étude présente, notons que les chroniques singhalaises appellent l'Arakan Rakkhanga, le *Ain-i-Akbar* l'appelle Arkung et Ma Huan, le voyageur chinois qui visita le Bengale au début du XVe siècle, Lo k'êng (Gerini 1909 : 37-43). Dans la poésie bengalaise, l'Arakan est appelé Roshanga. Le terme par lequel le désignent, au XVIIIe siècle les musulmans d'Arakan, Rovingaw, lui est apparenté.

rivières Kaladan, Mayu et Lemro, est le berceau de la civilisation arakanaise et de ses anciennes capitales. Dans le sud, la rangée de montagnes s'approche de la côte et l'habitat humain se limite à une frange limitrophe d'une dizaine de kilomètres de profondeur.

L'échine montagneuse du Arakan Yoma prend sa place dans l'ensemble issu de plissements tertiaires qui court en direction nord-sud et sépare le bassin du Brahmapoutre de la plaine de l'Irraouaddi. Les crêtes dépassent par endroits 2 000 m de hauteur. Couverte d'une végétation dense, elle figure comme une puissante barrière qui sépare l'Arakan des plaines de la Birmanie septentrionale. La ligne de partage des eaux était reconnue comme frontière politique au plus tard depuis le milieu du XVe siècle par les rois d'Arakan et d'Ava. La chaîne n'est franchie que par quelques passes par où les marchandises transitèrent pendant des siècles surtout à dos d'homme[2]. Ce n'est qu'en 1995 qu'une voie carossable fut construite au sud du tracé de l'ancienne route de Am, une des anciennes passes.

Les volcans inactifs sur les îles de Cheduba et Ramree permettent de situer d'autre part la côte arakanaise dans la ligne des appareils volcaniques de l'arc externe indonésien qui passe au large de Sumatra et se poursuit au nord dans l'archipel des îles Andaman.

L'Arakan est un pays tropical dont le climat est marqué par les vents et les pluies de mousson. Durant la saison fraîche (novembre à février), les vents secs continentaux soufflant du nord-est entrainent une baisse de la température ; les pluies sont rares. De mars à mai, la température augmente et atteint sa pointe annuelle (saison chaude). Les vents de la mousson du sud-ouest arrivant du golfe du Bengale apportent des pluies abondantes, arrosent les rizières et font déborder les rivières. Comme le sud-est du Bengale, la région est soumise à des typhons.

Avec une moyenne annuelle de 27° C, la température à Sittwé, la capitale actuelle qui est située sur la côte (Lat 20°09' N), correspond à la moyenne des pays de l'Asie du Sud-Est. L'amplitude entre les moyennes de la saison fraîche (janvier, 21° C[3]) et de la saison chaude

---

2. Les deux routes les plus connues sont celles de Am et de Toṅ kut. Suivant nos références qui datent de la fin du XVIIIe et de la première moitié du XIXe siècle, la route de Am menait de Calaṅ et Maṅ: bhū: (du côté birman) à Ma phè, traversait le Yoma et atteignait du côté arakanais la rivière (et le village) de Am. La route de Talak est une route alternative quasiment parallèle à celle de Am. Les rivières permettent de descendre vers la baie du Bengale et de remonter la côté vers le Bengale. La route de Toṅ kut située environ 150 km plus au sud, relie Maṅ: tum: (du côté birman) avec la localité (arakanaise) de Toṅ kut. Il s'agit de la route qui reliait l'Arakan avec Praṅ (Prome). Une autre route permettait de passer de Mran Oṅ (sur l'Irraouaddi) vers Sam twè en passant par le col de Kram khaṅ (Leider 1994).

3. On pourrait noter en particulier les amplitudes diurnes durant cette période, car elles sont généralement plus importantes, notamment à l'intérieur des terres, que les amplitudes mensuelles, mais nous n'avons pas trouvé de données statistiques à ce sujet.

(mai, 29° C) est faible [4], une constatation qu'on fait pour l'ensemble des plaines et basses terres de la région.

C'est le bilan pluviométrique qui donne à notre région une certaine originalité ; en effet, l'Arakan qui se situe dans un espace géographique déjà marqué d'une manière générale par de fortes précipitations annuelles (moyennes supérieures à 3 000 mm), est en fait une des régions les plus arrosées du globe. Les précipitations à Sittwé dépassent en moyenne 5 000 mm.

Ces conditions climatiques favorisent la pratique de l'agriculture dans les plaines et la croissance des forêts sur les versants montagneux. Elles conditionnent aussi la saison de la navigation le long d'une côte réputée difficile et dans le golfe du Bengale [5]. Elles font enfin des rivières les vraies voies de communication... et les seules durant une grande partie de l'année [6]. Il semble curieux que les visiteurs européens aient toujours souligné que le climat y était sain et bénéfique. Sans doute n'ont-ils visité le pays que pendant la saison sèche [7].

Comme le paysage naturel des pays en Asie du Sud-Est a été notablement transformé durant les trente, quarante dernières années à la suite de la déforestation et de l'extension des terres de culture, il est intéressant pour l'historien et le géographe de noter des changements intervenus en comparant la situation présente avec les récits anciens. Manrique notait ainsi vers 1633 que sur une partie du trajet en amont de Ū: racton̓ (Uritaung), les arbres, qui se dressaient de part et d'autre de la rivière, formaient comme une avenue artificielle peuplée d'une faune abondante. Le capitaine Tickell a fait la même observation deux siècles plus tard au sujet de ce trait caractéristique du paysage de culture arakanais qui ne se retrouve plus aujourd'hui :

> *The Aracanese have a custom of leaving the jungle growing on the banks of the creeks and rivers in a hedge or border, sometimes 50 to 100 yards deep ; so*

---

4. Voir le diagramme de Sittwé dans Koninck (1994 : 26).

5. Sur les problèmes de la navigation, voir par exemple les récits du capitaine écossais A. Hamilton (1744 : 30) et de l'Autrichien G. Chr. Fernberger (1999 : 175-177). W. Schouten (1727, vol. 1 : 162-164) évoque la menace des cyclones :

« Car tous les ans, aux mois d'Octobre & de Novembre, il survient dans le golfe du Bengale une tempête extraordinaire, qui court tantôt le long de la côte d'Aracan, tantôt le long de celles de Tanasseri, de Pegu, de Bengale ; ou-bien le long de la côte occidentale d'Orixa & de Coromandel ; & elle est si terrible que les ancres ne sont pas capables d'arrêter les vaisseaux ; & quand ils sont surpris en mer, il y en a très peu qui se sauvent. C'est-à-cause de la force prodigieuse de cet orage qu'il est nommé l'Elefant, tant par les Blancs que par les Noirs. »

Voir aussi *Nouvelles Annales des Voyages* (1828 : 167-168).

6. Un document administratif birman de 1803 parle de 17 ruisseaux et rivières pour le seul district de Dhañawatī, dont la Kulā: tam, la Le: mrui., la Usā lan̓, la Kan̓, la Nha ma tō, la Pan mron̓ jan̓, la Ta rwe, la Arhe. yo et la Tā: lak (BN Indochinois 4, f°55).

7. Ainsi Methold écrit vers 1619 : « Arecan est frontiere au Royaume de Bengale & ne luy cede point en fertilité ny en la douceur de son climat... » (1672 : 13).

that the traveller, being unable to see inland, fancies he is traversing interminable forests, when he is probably in a champaign country[8].

Le cadre administratif

L'État d'Arakan est actuellement composé de 17 divisions administratives (*townships*) : Mok tō, Bhū: sī: toṅ, Ra se toṅ, Cac twe, Pok tō, Punnā: kywan:, Mrok: Ū:, Kyok tō, Maṅ: prā:, Mre pum, Am:, Kyok Phrū, Ram brè, Mār oṅ, Toṅ kut, Sam twè et Gwa[9]. Ces divisions administratives remontent à la période de la colonisation anglaise.

Dans les années qui suivaient l'occupation de 1825, les administrateurs anglais ont d'abord repris la division en quatre districts (*mrui.*) de la période d'occupation birmane qui correspondait en gros à des divisions naturelles (les plaines du nord, l'étroite bande côtière du sud, deux îles). L'administration birmane avait placé l'Arakan après la conquête de 1785 sous l'administration de quatre gouverneurs. La plus grande province était le Dhañawatī, le cœur du pays avec les vastes plaines fertiles des rivières Lemro, Kaladan et Mayu. Le gouverneur y siégeait dans l'ancienne capitale royale de Mrauk U. Comme les Anglais allaient transférer le siège principal de leur administration à Akyab (Sittwé à l'époque coloniale) une localité située sur une île dans l'embouchure de la Kaladan, le district anglais porta bientôt le nom de Akyab. Cette ville a été depuis lors la capitale économique et administrative du pays. En 1865, ce district fut amputé de sa partie septentrionale qui devint un district distinct sous le nom de *Northern Arakan* (*Arakan Hills district*) [10]. Il semble que de tout temps, la majorité de la population arakanaise a vécu dans ce district. D'après les données du XIXe siècle, la part de la population totale y variait entre 50 et 65 %.

La deuxième province birmane était le Dwārawatī, la partie méridionale du pays, dont le chef-lieu est Sam twè (Thandwè). Le nom anglicisé de cette ville, Sandoway, donna son nom au district anglais. Le district de Sandoway fut amputé entre 1853 et 1864 d'une bonne partie de son territoire au profit du nouveau district de Bassein en Basse Birmanie. On y trouvait alors moins d'un sixième de la population arakanaise.

La troisième province birmane en ordre d'importance était l'île de Ramree (ou Yanbyè, suivant la prononciation birmane) dont le nom

---

8. Tickell (1854 : 90) fournit l'explication suivante : « *The object of this border is to prevent drift-wood being carried during high floods into their fields* ».Voir aussi Ovington (1696 : 559).

9. Suivant la transcription anglaise conventionnelle : Maung-daw, Buthidaung, Rathedaung, Sittwé, Pauktaw, Ponnagyun, Mrauk-U, Kyauktaw, Minbya, Myebon, An, Kyaukpyu, Ramree, Man-aung, Taunggup, Sandoway, Gwa.

10. Le district de *Northern Arakan* couvrait 28,2 % de la surface totale du pays, mais n'avait que 2,7 % de sa population.

classique est Rammawatī. Le district anglais adopta le nom de la principale localité de l'île, Kyok phrū (Kyaukphyu). Dans les premières années de la présence anglaise, les troupes indiennes y étaient stationnées. Une vive polémique a longtemps opposé les administrateurs anglais sur l'opportunité d'établir la capitale administrative à Kyaukphyu ou à Akyab. Au XIXe siècle, environ un quart de la population arakanaise y vivait.

La quatrième province birmane était Meghawatī qui correspond à l'île de Cheduba ou Mār oṅ (en arakanais, parfois transcrit Man-aung). Sous l'administration anglaise, cette île située au sud-est de la grande île de Ramree était incluse dans le district de Kyaukphyu.

En 1833 un quatrième district anglais fut créé à partir de villages des districts d'Akyab, de Kyaukphyu et de Sandoway et exista sous le nom de Am [11]. Am était une localité avec un marché en amont de la rivière de Am où débouchait la route qui passait par le col de même nom. Le fait que la plupart des administrateurs y sont décédés de la malaria a entraîné la suppression du poste dès 1837 [12]. Le district fut agrandi en 1838, mais le centre administratif fut transféré à Kyaukphyu. En 1852 tout le district fut intégré à celui de Ramree [13].

Les habitants

La composition de la population

Les Arakanais, considérés comme un des peuples minoritaires de la Birmanie, sont des Birmans séparés de la branche centrale depuis des siècles, mais unis à elle par la langue [14], la culture et la religion. Ils représentent aujourd'hui, avec 2 407 000 millions, 5,8 % de la population totale [15] (1991) de ce pays multiethnique. Avec 65 habitants au km^2,

11. D'après un rapport administratif anglais de 1869 cité par Seppings (1925 : 56-57), il y aurait eu sous l'occupation birmane un gouverneur de Am [Aeng-woon]. Nous n'avons jamais trouvé aucune mention de ce gouverneur dans un document birman. Dans le même rapport (Seppings 1925 : 63), il est dit que l'occupation birmane dura 64 ans [40 ans serait correct !]. Nous tenons par contre la preuve de l'existence d'un gouverneur à Cheduba par une inscription à son nom datée en 1794. Le district de Am (birman) pourrait avoir résulté d'une restructuration administrative ultérieure.

12. Sur les conditions d'existence des missionnaires occidentaux, voir Gammell (1849).

13. Seppings (1925 : 57).

14. L'arakanais est un dialecte birman qui se signale notamment par un certain nombre de différences avec le birman central sur le plan de la prononciation. L'arakanais maintient ainsi la différence entre la prononication du « ra » et du « ya » rendues en birman par le même phonème.

15. Nous nous fondons sur les données de Koninck (1994 : 204) qui présentent des estimations faites à partir du recensement de 1983. Il est probable que le nombre réel de la population soit nettement supérieur.

la densité de la population en Arakan correspond en gros à la moyenne statistique du pays (61 h/km^2). Elle est trois à quatre fois supérieure à celle d'autres régions périphériques, comme les États Chin, Kachin ou Shan. Il n'y a pas d'informations récentes chiffrées sur la composition ethnique de la population qui habite l'état d'Arakan. L'insécurité, notamment du côté de la frontière avec le Bangladesh, et les tensions internes ont d'ailleurs longtemps empêché le gouvernement birman de permettre à des étrangers l'accès à cette région. Depuis 1994 seulement, on peut visiter l'Arakan en tant que touriste, quoique l'accès à certaines régions semble encore soumis à des autorisations spéciales. La complexité actuelle est le produit de l'évolution tourmentée qu'a connue le pays depuis deux cents ans, mais on ne peut parler de la composition et de la situation de la population en Arakan aujourd'hui qu'en termes très généraux.

Les Arakanais ont vécu pendant des siècles dans leur propre royaume dont les rois ont défendu la souveraineté lors d'invasions birmanes au XVIe siècle. Ce n'est qu'en 1785 que l'Arakan fut conquis par les Birmans. Le particularisme de la population arakanaise a ses racines dans ce passé historique.

Les quarante ans d'occupation birmane (1785-1825) furent marqués par un régime de terreur qui eut des répercussions sur la démographie arakanaise (exodes, déportations). Ils furent suivis par 120 ans de présence anglaise ; celle-ci fonda une autre spécificité de la composition de la population arakanaise : le pourcentage considérable d'une population musulmane d'origine bengali qui s'y fixa en permanence comme agriculteurs. En 1931, 79 % des Indiens du district d'Akyab (Sittwé) étaient déjà nés en Birmanie [16]. Quoiqu'il y ait sans doute eu en Arakan une présence musulmane depuis le XVe siècle, la naissance d'une communauté musulmane forte, consciente d'elle-même et capable de s'organiser, fut le produit d'une politique anglaise aux XIXe et XXe siècles qui favorisait la venue de pauvres immigrants de Chittagong. Après l'indépendance de la Birmanie, la mobilisation de cette minorité musulmane, renforcée par de nouveaux immigrés du Bengale, dans des mouvements d'autonomie (sous le nom de « Rohingya ») n'a cessé de causer des problèmes sur la frontière entre le Pakistan oriental (Bangladesh à partir de 1971) et la Birmanie et heurta en même temps les sentiments de la majorité arakanaise bouddhiste [17].

Pour connaître l'évolution et la composition de la population au XIXe siècle, il faut se référer aux *gazetteers* anglais. Entre 1832 et 1911, la population en Arakan se multiplia par cinq.

---

16. Fistié (1985 : 22-23) souligne les différences de la situation des immigrés indiens en Arakan et ailleurs en Birmanie.

17. Voir Fistié (1985 : 89).

Années	Population district de Sandoway [a]	Population district d'Akyab [b]	Population district de Kyaukphyu [c]		Remarques
1824-25					Le total de la population est estimé à 100 000
1828	15 195 [d]	ca. 100 000	–	Population de Cheduba [e] 12 000	
1830-31	–	–	–		Total de la population [f] : 174 108
1832	–	108 645	–		
1842	34 000	130 034 (136 000 [g])	63 000	Population du district de Am [h] 24 000	Croissance due au retour de réfugiés de l'Inde. Total estimé de la population [i] : 300 000
1852	ca. 43 000	201 677	–		Forte immigration birmane vers Sandoway
1858	ca. 30 000	–	–		Baisse due à une ré-organisation administrative
1862	–	227 231	–		
1868	45 176 [j]	–	–	Création du district de *Northern Arakan*	Total de la population [k] : 445 483
1872	55 325	276 671	–	–	Forte immigration indienne et birmane après 1872
1881	65 182	359 706	–	–	
1891	78 509	416 305	–	–	
1901	90 927	481 666	168 827	Population du Northern Arakan District 20 682	Total de la population : 762 102
1911	102 803	529 943	–	–	

a. Tydd (1962 : 17).
b. Smart (1957 : 81).
c. *Imperial Gazetteer* (1908 : 184) ; Comstock (1849 : 249).
d. Cité d'après Seppings (1925 : 62).
e. *Nouvelles annales des voyages* (1828 : 165).
f. Cité d'après Seppings (1925 : 54). Il s'agissait du premier recensement complet.
g. Comstock (1849 : 249).
h. Comstock (1849 : 249).
i. Comstock (1849 : 255).
j. Cité d'après Seppings (1925 : 62).
k. Cité d'après Seppings (1925 : 54).

Nous n'allons pas anticiper ici sur les données et l'analyse relative à la population de l'ancien royaume qui devra d'ailleurs faire le lien avec les données du début de la période anglaise [18], mais accorder notre attention à la composition ethnique de la population. Voici les données pour le district d'Akyab, le plus grand et le plus important d'Arakan.

Appartenance ethnique / linguistique / religieuse	1872	1901	1911
Hindous	2,655	14,455	14,454
Musulmans	58,255	154,887	178,647
Birmans	4,632	35,751	92,185
Arakanais	171,612	239,649	209,432
Shan	334	80	59
Tribus des montagnes (Chin, Taungtha, Khami, Daingnet)	38,577	35,489	34,020
Autres	606	1,355	1,146
Total	276,671	481,666	529,943

Akyab Gazetteer (Smart 1957).

On peut d'abord noter l'importance de l'immigration birmane et indienne (de religion musulmane) durant la période envisagée ; c'est elle qui a engendré une croissance considérable de la population totale. Ce développement est pourtant étranger à notre propos. Que peut en effet apporter ce tableau à notre connaissance sur la composition de la population arakanaise avant le XIXe siècle ? Concrètement, on voudrait savoir quel était le pourcentage des populations montagnardes, tribales ainsi que celle de confession musulmane, dans la population totale.

Notons d'abord qu'en 1872, les populations tribales forment environ 14 % de la population. Même si le pourcentage de ces populations était inférieur à 14 % sur le plan de l'ensemble du pays [19], nous disposons là d'une donnée intéressante quant à l'importance relative d'une population dont nous savons par ailleurs très peu de choses pour les décennies antérieures. En effet, dans les estimations antérieures, leur part dans la population globale est rarement quantifiée.

Le nombre des populations tribales énumérées par les chroniqueurs est plus grand que le nombre de ces groupes connus aujourd'hui. On pourrait en déduire que leur nombre a baissé au cours des temps tout comme leur importance. Certaines appellations ne désignaient peut-être pas des groupes ethniques distincts, mais leur isolement dans les

18. Voir à ce sujet le chapitre 7.

19. Le pourcentage était inférieur à 14 % dans le pays en général, parce que le pourcentage des populations tribales était inférieur à Ramree, Sandoway et Cheduba.

montagnes fit en sorte qu'ils furent désignés d'un nom particulier par la population des plaines ou par les fonctionnaires royaux prélevant des tributs. La question de leur identité ethnique et de leur appartenance linguistique pose donc problème. Nous passerons brièvement en revue les appellations trouvées. Deux tribus sont signalées à plusieurs reprises par les chroniqueurs, parce que les rois ont fait des guerres contre eux : les Sak (Thet) et les Mrum (Mrung).

La tribu qui est mentionnée le plus souvent dans les chroniques arakanaises, est celle des Sak (Thet), une population tibéto-birmane dont une branche vit aussi en Birmanie (Kadu [20]/Ganan). On les trouve ailleurs, au-delà du territoire arakanais, dans l'arrière-pays de Chittagong [21] où ils ne sont plus que quelques centaines. Nous allons montrer dans un chapitre ultérieur que le nom des Sak était appliqué d'une manière très générale par les chroniqueurs arakanais et a même pu désigner à une certaine époque la partie méridionale du Tripura. Il se pourrait aussi qu'il y ait eu une confusion avec les Chakmas ; Sipra Sen prétend en effet que d'après des traditions arakanaises, il y ait eu des batailles entre les Chakmas et les rois arakanais au début du XVe siècle [22].

Dans la deuxième moitié du XVIe siècle, le terme de Mrum (Mrung) est appliqué dans les sources anciennes au royaume hindou du Tripura, où une grande partie des Mrum vivait sans doute à cette époque. Le terme « roi Mrum » désignait alors le roi du Tripura [23]. Cette ethnie ne semble plus être présente en Arakan à l'heure actuelle.

La tribu des Mrui. (Mro) qui vit dans le nord de l'Arakan le long des rivières Pī, Yui (Yo) et Sarī (Thare) est rarement mentionnée dans les sources écrites [24]. Comstock, un missionaire américain qui vécut neuf ans en Arakan, évalue leur nombre (les *Toungmrōs*) à 3 000, c'est-à-dire 1,2 % de la population totale en 1842.

Le terme de Khwe: Mwe: désigne les Khamī, qui vivent le long de la Kaladan et de la Lemro [25]. Comstock dénombre 2 000 des Khamī

---

20. Ils sont mentionnés à part, à côté des Sak (voir U P 155 ; DhAP 47 ; CL, vol. 2 : 71).

21. Voir à leur sujet Bernot 1967 (*Les Cak, contribution à l'étude ethnographique d'une population de langue loi*).

22. Sen (1993 : 61). Nous n'avons aucun élément pour confirmer cette affirmation.

23. À notre connaissance, les Mrum sont seulement mentionnés dans les chroniques entre 1556 et 1600.

24. CL vol. 1 : 330 ; *Rakhuiṅ prañ nay* (1976 : 25). Ils sont plus souvent signalés dans des documents du XIXe siècle.

25. D'après St. Andrew St. John (1873 : 235), le nom de « Hkway-mies » (*khwe : mrī:)* serait d'ailleurs plus commun que celui de « Hka-mies » ; d'après notre informateur arakanais U Kyaw Kyaw Hla, le terme désignerait aussi les Mro qui ne vivent que dans les montagnes.

D'après des informations recueillies par D. Bernot, il semblerait que le terme *khwe : mrī:* (queue de chien) ait un rapport avec le pagne dont un pan tombe derrière comme une queue de chien ou avec la consommation de chiens par les Khamis.

(*Kemees*) vers 1842 [26], c'est-à-dire 0,8 % de la population. Les Khamī étaient considérés dès la deuxième moitié du XIXe siècle comme une des populations tribales les plus importantes d'Arakan [27].

Le cas de la tribu des Laṅ: kè (Lin) est particulièrement intéressant. En effet, on ne sait pas s'ils existent encore ou s'ils ont disparu. Le *gazetteer* de Sandoway datant du début du XXe siècle en parle comme d'une population éteinte dont la mémoire survit dans des toponymes et les chroniques [28] alors qu'un ouvrage birman de 1976 atteste encore leur présence sur la Lemro [29]. D'après un de nos informateurs arakanais, des Laṅ: kè (ou Laṅ: krè) vivraient dans le nord d'Arakan, près de la frontière indienne [30]. Ils ne sont pas recensés actuellement dans les Chittagong Hill Tracts [31], mais Schendel cite le rapport de Buchanan de 1798 où figure un groupe qui se donnait le nom de Zou et que les Marmas (arakanais) appelaient Lang-ga [32]. Il s'agirait d'une population kuki. On peut se demander s'il s'agit des Laṅ: kè [33].

Une population Chin est attestée au XIXe siècle dans l'arrière-pays de Samtwè. Leur nombre était de 6 600 en 1852, et de 8 077 en 1911, mais la plus grande partie d'entre eux étaient des immigrés récents. Tydd note qu'il y avait « relativement peu de Chins » dans le district de Sandoway avant 1826 [34]. Il y avait aussi des Chins à Ramree à cette époque, mais leur arrivée sur l'île semble aussi avoir été assez récente [35]. Comstock donne le nombre de 10 000 Chins pour l'année 1842, ce qui ferait pourtant 2,5 % de la population totale à cette époque. D'après le recensement de 1803, les Chins devaient annuellement envoyer des orchidées au roi d'Arakan [36]. St. Andrew St. John mentionne également la présence des Chins en Arakan du Nord [37]. Les

---

26. Comstock (1849 : 224).

27. Voir à leur sujet Ba Myaing (1934).

28. Tydd (1962 : 21). Des mentions pour le XVIe siècle dans les chroniques sont CL vol. 2 : 71 et 143.

29. *Rakhuiṅ prañ nay* (1976 : 27).

30. Communciation de U Kyaw Kyaw Hla.

31. Schendel (1992 : 95, n. 1) cite les groupes ethniques suivants (1981) : Chakma, Marma, Tippera, Tonchengya, Mru, Mrung/Riang, Bawm, Khumi, Sak, Pangkhua, Chin (Khyang), Lushai.

32. Schendel (1992 : 98, n. 11). R. Shafer classe dans la *Kukish Section* (branche sud) une population appelée So qui se situerait à Sandoway, Lemro, Thayetmyo.

33. D. Bernot nous signale que les Arakanais des Chittagong Hill Tracts appelaient parfois les Mros « Langye ». Il faut remarquer aussi que *Zo* est un nom par lequel se désignent les populations Chin (voir Sing Khaw Khai 1995.

34. Tydd (1962 : 20).

35. Foley (1846 : 206-207).

36. Comstock (1849 : 224) ; BN Indochinois 4 ; f°59.

37. St. Andrew St. John (1873 : 237). La population des « Shandoos » ou « Shentoos » qu'il signale appartient apparemment aussi à l'ethnie chin (voir aussi Latter 1846 et Fenton 1894, vol. 1, V, 23). Sur les Chins de Minbya, voir Tha Tun Phru (1934).

Chins vivant au Nord-Est de l'Arakan faisaient des incursions contre les populations des vallées et déportaient des gens en esclavage [38].

Dans la DhAP, on trouve une liste des tribus [39] qui contient à côté de plusieurs noms connus (Sak, Khyaṅ:, Mrum, Laṅ: kè, Katū:) les appellations suivantes :

– *Le: t[h]ū:*. Il s'agirait d'après U Kyaw Kyaw Hla d'une population du Tripura, mais nous n'avons trouvé aucune population de ce nom dans le relevé le plus récent des tribus du Tripura qui nous était accessible [40]. Peut-être s'agit-il d'un groupe Chin [41].

– *Tè khwa* ou *Tè cwa*. U Kyaw Kyaw Hla transcrit leur nom comme « Tinko » ou « Thinkaw », une population vivant sur la frontière indienne.

– *Khyup la hō*. Notre informateur arakanais transcrit leur nom comme « Kaw » (arakanais : *Kō*) ; ils vivraient sur la Lemro.

– *Khyō*. Ils sont mentionnés par Buchanan en 1798 [42]. Vers 1846, seul un village de cette population (« *Kyaus* ») était connu au milieu d'une population de *Khamī*. Ils auraient été autrefois plus nombreux [43]. Aujourd'hui, des restes de cette population vivraient aux sources de la Lemro dans l'État Chin.

Dans le recensement birman de 1803, il y a également quelques tribus dont les appellations n'ont pas pu être attribuées à des populations connues. Il s'agit des Mroṅ krī:, des Atū Thoṅ, des Nagarō, des Thum, des Nhwaṅ, des Mo lā et des Atū mā rā. Elles étaient toutes astreintes, nous dit-on, au versement d'un impôt de quatre *prā:* par maison [44]. Curieusement, on ne trouve pas au nombre de toutes ces tribus la population Duiṅ: nak, une population qui vit toujours en Arakan [45].

D'après Comstock, il y avait d'autres populations en Arakan qu'il n'énumère pas parce que leur nombre était insignifiant. Il compte 1 250 Karens en Arakan (vers 1842) dont nous n'avons pourtant trouvé aucune mention sur d'autres listes. Parmi d'autres noms de populations tribales données dans la littérature ethnographique du XIXe siècle,

---

38. Voir Roberts (1800 : 162) : « *The hills that join Rekheng [Arakan] to the eastward are inhabited by a people called Kheng, which is also the name of the country. These people have a rooted enmity to the native inhabitants of Rekheng, and miss no opportunity of carrying them off to their own country for slaves* ».

D. Bernot nous a fait remarquer que Khyang est la prononciation arakanaise (dans les Chittagong Hill Tracts) de Chin.

39. CL 71 ; DhAP 47 ; UP 155.

40. Sen (1993 : 46-71).

41. Une population chin appelée Laidu est mentionnée dans Fenton (1894, vol. 1, V, 23).

42. Schendel (1992 : 98, n. 11).

43. Latter (1846 : 70-73). Le village se trouvait quelque part sur la Kaladan. St. Andrew St. John (1873 : 237) mentionne aussi les quelques familles de ce village (« Chaws ») ; d'après lui, cette population appartiendrait à la famille kuki.

44. BN Indochinois 4, f°59.

45. *Rakhuiṅ prañ nay* (1976 : 27).

signalons les noms de celles que nous n'avons pas réussi à identifier avec celles énumérées ici : « Anus » ou « Anoos » et « Hkoungtsos », « Kôngs » ou « Khons » que signalent Latter (1846) et St. Andrew St. John (1873) [46].

Foley mentionne pour Ramree l'appellation « Hyah » comme le nom d'une caste dont l'origine serait dans un pays « au-delà du Manipur ». Les gens de cette « caste » auraient travaillé les champs royaux à l'époque des rois. Le fait que les informateurs de Foley prétendaient que les « Hyah » avaient fourni des eunuques à la cour indique à notre avis qu'il s'agissait d'un groupe de service plutôt que d'un groupe ethnique distinct [47].

Avant d'aborder la question des musulmans sous la dynastie de Mrauk U, on peut mentionner la présence d'autres groupes de la population qui ne s'identifient pas avec la population arakanaise proprement dite. Il faut d'abord signaler les Môns, immigrés ou déportés en Arakan, dont nous aurons l'occasion de reparler souvent au cours de ce travail. Ils ont joué un rôle important dans les groupes de service royaux. Au XIXe siècle, ils étaient totalement intégrés dans la population arakanaise, mais certaines familles retraçaient encore leurs origines jusqu'aux déportations du début du XVIIe siècle [48]. On peut aussi noter d'une manière générale les Indiens, dont l'identité religieuse n'est pourtant pas toujours claire. Il y avait des hindous et des musulmans. D'après Buchanan, les premiers s'appelaient *Rossawn* et les deuxièmes *Rooinga* [49]. Ils sont signalés à propos d'une taxation spéciale dans le recensement de 1803 [50] qui reflète une situation ancienne. On connaît peu de choses sur la présence de Birmans en Arakan avant la conquête birmane (1785) [51]. Il est possible qu'il y ait eu un certain pourcentage de Birmans établis au sud de Kyeintali (Arakan méridional, district de Sandoway). Leur nombre augmenta après la conquête birmane et encore bien plus après la conquête anglaise, au point de s'élever au début du XXe siècle au double de la population arakanaise dans le district de Sandoway [52].

	1872	1891	1901	1911
Arakanais	28 400	27 500	29 400	30 128
Birmans	19 000	28 000	49 700	59 792

46. Les derniers sont classés par R. Shafer dans la *Kukish section*. Ils sont aussi signalés par A. Marre (« Coup d'œil sur le district montagneux de l'Arakan », *Muséon*, 1883).
47. Foley (1835 : 201).
48. St. Andrew St. John (1873 : 234).
49. Buchanan (1798 : 223).
50. BN Indochinois 4, f° 56.
51. Manrique affirme qu'il y avait des soldats birmans en Arakan (Manrique 1927 : 217).
52. Tydd (1962 : 19-20).

La question du pourcentage des musulmans dans la population totale à l'époque du royaume arakanais pose un problème épineux. Les statistiques anglaises ne font guère de différence entre les musulmans arakanais, dont la présence remontait alors à au moins un ou deux siècles et les musulmans venus seulement après l'occupation anglaise. En 1872, leur pourcentage était de 21 %. Pour l'ensemble du siècle antérieur, nous ne disposons que d'assez peu de données à ce sujet. D'après Paton, il y avait vers 1828 30 % de musulmans en Arakan [53]. On peut estimer qu'au début de l'occupation anglaise, les premiers administrateurs se sont surtout formé une opinion sur la population à partir de quelques localités principales où peut-être le pourcentage des musulmans était plus important qu'ailleurs dans le pays. Il ne reste pas moins que le pourcentage des musulmans était visiblement très élevé. Suivant Comstock, qui donne pour chiffre de la population arakanaise 250 000 en 1842, il y avait alors 20 000 musulmans et 5 000 Bengalis dans le pays. Une note précise que ces musulmans étaient des musulmans arakanais, descendants de musulmans d'origine turque ou persane (appelés *kaman chī* en arakanais). Ceci nous donne un pourcentage de 8 % pour les musulmans locaux. *A priori*, Paton, qui était un des premiers fonctionnaires anglais en Arakan, et Comstock, un missionnaire américain qui se fonde en partie sur des données administratives anglaises, n'ont pas droit à plus de crédibilité l'un que l'autre. Vers 1842, on avait sans doute une meilleure perception des réalités du pays que deux, trois ans après l'occupation. Le pourcentage de 8 % peut donc être considéré comme plus fiable. Ces musulmans résidents n'étaient pourtant pas les seuls qui vivaient en Arakan à l'époque de la royauté. En effet, une grande partie des Bengalis déportés en esclavage par les Arakanais étaient eux aussi de confession islamique. Vers 1777, on rapportait à Chittagong, que trois quarts de la population arakanaise étaient des esclaves ou des descendants d'esclaves bengalis [54]. Une partie de ces esclaves est très probablement retournée au Bengale à la suite de l'invasion birmane et même après la conquête anglaise [55].

À ce sujet, il est intéressant d'analyser les données de Foley sur la population de Ramree, la principale ville de l'île du même nom, en 1835. Le total de 9 001 n'inclut pas les musulmans et hindous du Bengale, dont Foley dit que le nombre était « relativement petit » et la résidence instable [56]. Les Birmans étaient venus sur l'île à l'époque de l'occupation birmane et y avaient pris femme.

---

53. Paton (1828 : 372).

54. Roberts (1800 : 162) ; Leider (1998c).

55. Au sujet de fuites en masse d'esclaves bengalis au XVIIIe siècle, voir Roberts (1800 : 165) et une lettre du roi d'Arakan de 1783 dans BM Western Manuscripts Add 26 583.

56. La population de Ramree en 1827 est estimée à environ 8 000 habitants (*Nouvelles Annales des Voyages*, 1828 : 168).

Total	9 001	100 %
Arakanais	5 803	64,47 %
Birmans	1 761	19,56 %
Kaman [musulmans assimilés [a], descendants de soldats turcs ou persans [b] ou d'anciens esclaves bengalis]	1 437	15,96 %

Foley (1835 : 200).

a. « *They are now so assimilated to the rest of the population in dress, language, and feature, that it is difficult to conceive a distinction ever existed. As if ashamed of their Muhammedan descent, individuals of this class have generally two names, one that they derive from birth, and the other such as is common to the natives of Arracan, and by which they are desirous of being known* » (Foley 1835 : 201).

b. Il s'agit des descendants des soldats de la garde de Shah Shuja, (le frère d'Aurangzeb, réfugié et mort en Arakan en 1661), qui se marièrent avec des femmes du pays.

Les Kaman avaient renoncé à leur ancienne fonction de gardes du corps, étaient devenus teinturiers ou tisserands et vivaient dans un quartier particulier de la ville. On peut en déduire que leur pourcentage par rapport à la population totale du district était probablement inférieur.

La majorité de la population vivait dans les plaines rizicoles qui étaient les plus étendues dans les vallées de la Kaladan et de la Lemro [57]. On peut estimer que la part de la population qui vivait dans les régions de montagnes était inférieure à 15 %. Les côtes et les îles au large de la côte (exception faite des grandes îles comme Ramree ou Cheduba) n'étaient pas ou très peu habitées [58]. Hamilton parle à la fin du XVIIe siècle de quelques « misérables pêcheurs » sur les îles et explique que la présence d'éléphants, de buffles sauvages et de tigres empêchait tout travail agricole suivi et tout élevage de bétail le long de la côte [59]. D'après Comstock, les pêcheurs étaient surtout des musulmans [60]. Un auteur du XIXe siècle remarque que les habitants de la côte s'adonnaient surtout à la pêche, à la chasse et au commerce [61]. Ce tableau rappelle celui de l'île de Ramree, dont Foley écrit qu'elle présentait à l'œil du voyageur en mer la masse épaisse et impénétrable de la jungle. Ce n'est qu'à l'intérieur qu'on pouvait trouver des cultures de riz et de coton sur des terres extrêmement fertiles [62].

---

57. D'après Roberts (qui écrit en 1777), la vallée de la Kaladan était dépourvue de forêts, ce qui indique très clairement l'extension considérable de la riziculture dans cette région à une époque ancienne déjà (Roberts 1800 : 163 ; Leider 1998c).

58. Roberts (1800 : 163).

59. Hamilton (1744 : 30).

60. Comstock (1849 : 238). Il ne donne pas leur nombre dans le district d'Akyab, mais dit qu'ils étaient alors assez nombreux, ayant en tout 2 500 filets.

61. Hamilton (1828 : 60, *East India Gazetteer*).

62. Foley (1835 : 20 et suiv.).

La primauté des activités agricoles

La riziculture a toujours constitué la colonne vertébrale de la production agricole dans les plaines et la majorité de la population, indépendamment des appartenances ethniques, y était engagée [63]. C'est encore aujourd'hui le secteur de production le plus important du pays quoique la production ait longtemps stagné après la deuxième guerre mondiale [64]. Les références à la fertilité extraordinaire des campagnes arakanaises dans les récits anciens sont nombreuses et elles reflètent autant la prospérité du pays qu'elles rendent compte de l'importance de la population.

Comme Manrique trois décennies auparavant, Schouten (1660) note les « grandes campagnes de ris, & d'autres diversifiées de jardins, de vergers, de bois, de gros & riches bourgs » et, lors de ses excursions dans les alentours de Mrauk U, le médecin hollandais évoque à plusieurs reprises la qualité et l'abondance de la production rizicole en parlant des « champs de ris si-admirables » et du « ris qui se trouva blanc comme de la neige et très bon » [65]. Le missionnaire américain Comstock, considérant que la population avait été beaucoup plus nombreuse jadis, pensait en 1842 qu'il devait y avoir une immense quantité de terres arables en friche [66]. Voici la brève description qu'il fait du travail rizicole comme il se pratiquait depuis des siècles :

> *The staple product of the province is rice, of which only one crop is raised in a year. As soon as the rain has sufficiently softened the ground, the farmer, having divided his rice land into little plots, throws up around each a low mound of earth, to prevent the water that falls upon them from running off. Soon after this he commences scratching the ground with his sharp-pointed stick, called a plough ; the land is ploughed two or three times before it is fit for the seed.*
> *The seed, which is sown broadcast usually in the latter part of June, or in July, springs up in a few days, and rapidly arrives at maturity.*

---

63. Comstock (1849 : 230).

64. La production moyenne entre 1936 et 1941 était de 29 070 915 tonnes (pour une surface de 392 915 ha) ; la production en 1963-1963 était de 26 018 918 t. (pour une surface de 324 160 ha) ; en 1973-1974 elle ne s'élevait qu'à 25 526 898 t. (pour une surface de 324 489 ha). (d'après Lha Thwan Phru, 1976 : 157).

65. Manrique (1927 : 124). *Cf.* aussi T. Pires au début du XVIe siècle dans Cortesão (1944 : 95) et Schouten (1727, vol. I : 165, 185, 238, 247. Dans Schouten (1727, vol. 2 : 269), nous lisons :

« *Dans les Roïaumes d'Aracan & de Bengale, on voit le ris croître tout-à-fait épais, fort & vigoureux, jusqu'à la hauteur de deux piés au-dessus de la terre, quand il est meur. Sa tige est fine, & à peu-près semblable à celle de la civette. Son épi est comme celui de plusieurs grains de nôtre païs. On le moissonne en sa saison, & on a plusieurs maniéres de l'égrener. Le plus blanc est le plus estimé & par conséquent le plus cher* ».

66. Comstock (1849 : 234). La surface des rizières cultivables en Arakan était de 399 330 ha avant la deuxième guerre mondiale ; en 1842, 69 867 ha étaient cultivés dans le district d'Akyab, le plus important d'Arakan. (Comstock 1849 : 233 ; Lha Thwan Phru 1976 : 157).

> *The harvesting commences in October, and continues through November, and into December, the crop being ready for the sickle earlier in some parts of the province than in others.*
> *As soon as the harvest is gathered, the grain is threshed out by buffalœs or oxen, and the dahn, or paddy, either removed to the granary for home consumption, or taken to the numerous vessels, which are waiting to receive it, for exportation* [67].

Les meilleures terres pour la riziculture se trouvaient dans les plaines et le long des rivières alors que les terres plus élevées se prêtaient mieux aux cultures potagères. Schouten note l'abondance de fruits :

> *Pour fruits d'arbres on a des noix de cocos, des bananes ou figues des Indes, des durions, des soorfakas (?), des mangas, des pinangs, des oranges, des limons, des citrons plus gros que tous ceux que j'ai jamais vus. Ils ont plus d'un grand empan de long : ils sont fort pleins & d'un beau jaune, & ont la chair ferme, & la peau extrémement délicate & mince, rendant chacun plus de goût ou dix onces d'un jus aigret & agréable* [68].

Comme autres cultures des champs, Comstock signale le chanvre et le tabac, les deux étant cultivés pendant la saison fraîche. Il signale aussi des cultures de canne à sucre, d'indigo et de coton [69]. Comme légumes, il note des types de potirons, des concombres, des melons, des patates douces et des oignons. Au nombre des condiments, il y a le poivre, le gingembre et le curcuma et parmi les fruits, il relève mangues, guaves, bananes, papayas, limons, noix de coco, ananas et tamarindes [70].

67. Comstock (1849 : 232).
68. Schouten (1727, vol. 1 : 224).
69. Le coton, omis par Schouten, est signalé par Manrique (1927 : 124).
70. Comstock (1849 : 233-234).

Chapitre 2

La renaissance du royaume arakanais

À partir de 1373-1374 environ, la date présumée de la mort du roi Maṅ: Thī:, l'Arakan devint pour cinquante ans un terrain de rivalités entre des gouverneurs du roi d'Ava, des rois et prétendants arakanais ainsi que des généraux môns.

Ce n'est que vers 1429 qu'un roi arakanais pourra reprendre en main le pays et inaugurer avec la fondation d'une nouvelle capitale, Mrauk U, une longue période d'autonomie.

L'Arakan sous domination étrangère

Le long règne de Maṅ: Thī: (1279 ?-1385 ?) – nous ne discuterons pas ici la question de savoir, si ce règne a effectivement duré plus d'un siècle, comme le veulent toutes les chroniques – semble avoir été une période prospère [1]. Pendant le dernier quart du XIVe siècle, après plus d'une décennie sous la coupe birmane, le pays ne retrouve que péniblement une certaine stabilité politique. Peu après la montée sur le trône de Nara mit lha en 1404, le pays replonge à nouveau dans l'instabilité politique. Les deux décennies suivantes voient en effet les Birmans rivaliser avec les Môns pour le contrôle de l'Arakan.

Les années troubles (1373-1404)

Phayre avait déjà remarqué que les historiographes arakanais et birman ne racontent pas de la même manière l'histoire arakanaise de la fin du XIVe siècle [2]. D'une manière générale, il convient de retenir que pour

1. Les chroniques appellent « dynastie de Loṅ: krak » (Launggrak) le siècle et demi pendant lequel les rois régnaient dans la ville du même nom. Cette période (1250-1404) reste très mal connue, parce que les sources épigraphiques sont rares et les sources écrites maigres.

2. Phayre (1883 : 76-77).

ce dernier quart de siècle les sources birmanes et arakanaises ne se recoupent pratiquement sur aucun point précis et il est donc extrêmement difficile de les confronter pour en tirer profit. En partie encore, les sources arakanaises se contredisent. Au mieux peut-on lire, avec prudence, les chroniques birmanes et arakanaises comme des sources d'informations qui se complètent.

U Kala rapporte qu'en 1373, le roi arakanais [3] mourut sans laisser d'héritier et que les ministres arakanais se consultèrent pour demander au roi d'Ava, Maṅ: krī: cwā co kè [4] (1368-1401), quelqu'un pour gouverner leur pays [5]. Un conseiller du roi, le ministre Cañ: ta pac [6], recommanda de choisir un personnage de qualité qui puisse gouverner d'une main ferme l'Arakan, terre éloignée. Maṅ: krī: cwā co kè nomma alors son oncle maternel, Co mwan krī:, qui, à en croire la chronique birmane de U Kala, fit prospérer le pays.

Les chroniques arakanaises ne font aucune mention de ce gouverneur birman. Lorsque Co mwan krī: mourut en 1380, Maṅ: krī: cwā co kè envoya en Arakan son propre fils, Co mañ:, le gouverneur de Talup. Le ministre Cañ: ta pac n'approuva pas ce choix, car le fils du roi ne faisait pas partie de la liste des six candidats qu'il avait proposés au roi [7]. Le choix se révéla d'ailleurs désastreux, car le gouvernement de Co mañ: provoqua une révolte des Arakanais [8] qui auraient fait monter sur le trône un personnage portant le titre de Kyō cwā, un petit-fils du roi Nan: kya krī: (1273-1277) [9]. Les Birmans ne semblent plus être intervenus en Arakan jusque vers 1404.

Les listes dynastiques et les chroniques arakanaises ignorent tout simplement cet intermède birman en attribuant au roi Maṅ: Thī: un règne de 106 ans [10] ou même plus, qui se terminerait en 1385 ou en 1389. On pourrait prudemment admettre que ces dates correspondent *grosso modo* à la fin de l'intervention birmane. L'historiographe birman U Kala ne nous dit effectivement pas à quel moment Co mañ: quitta le

---

3. U Kala donne le nom du roi comme Maṅ: Bhilū: alors que le roi arakanais s'appelait Maṅ: Thī:. Maṅ: Bhilū: est en fait le nom d'un roi qui mourut un siècle auparavant (1272).

4. Minkyiswasawké, d'après la transcription anglaise conventionnelle.

5. Ceci est en contradiction avec la chronique arakanaise qui présente les rois qui suivent comme des fils de Maṅ: Thī:. Par ailleurs, il est remarquable qu'on n'évoque nulle part la pénétration des Birmans en Arakan.

6. Cañ: ta pac est le nom utilisé par U Kala pour désigner le ministre Candapajjota. Voir UK I, p. 347, n. 2.

7. UK I, chap. 435.

8. UK (I, chap. 435) rapporte que Co mañ: fit couper tous les banians du pays pour les donner comme nourriture aux éléphants et capturer tous les chats pour les tuer ! Le chroniqueur arakanais remarque aussi son manque de piété. Il n'est pas dit combien de temps il gouverna. U Kala dit que Co mañ: s'enfuit à Caku (en Birmanie).

9. D'après la liste de Phayre, il a régné de 1268 à 1272.

10. Sur la liste confuse et lacunaire de UP, on lui attribue même un règne de 111 ans. Il est vrai qu'il serait monté sur le trône à l'âge de 7 ans (9 ans suivant la DhAP 23).

pays. Pendant les quinze années suivantes (1389-1404), le pays fut donc à nouveau gouverné par des Arakanais.

Pour bien percevoir la confusion qui existe dans la tradition arakanaise sur cette période, il est intéressant de comparer les indications des diverses listes sur la durée des règnes courts qui suivent la mort du roi séculaire.

Noms des rois	AC	CL	Phayre	BN Indochinois 20
1. Maṅ: Thī:	107 [a]	106 (jusqu'en 1389)	106 (jusqu'en 1385)	106 [b]
2. Uccanā ṅay (fils de 1.)	3	2 [c]	2	3
3. Sīriwarāj ou Siwarāj (frère cadet de 2.)	6	1	3	6
4. Nan: Kya ṅay ou Sin Cañ: (frère cadet de 3.)	4	2	4	4
5. Rājasū (fils de 4.)	n'est pas mentionné	2	1	6
6. Cañ sa bhaṅ (*amat*) [d]	2	1	2	3
7. Gouverneur de Mraṅ Cañ (*amat*) [e]	1	5 mois	5 mois	5 (mois)
8. Rājasū (restauré) [Waradhammarājā]	6	4	4	4
9. Singasū (frère de 8.)	3	3	3	pas d'indication
Total	25	15 – 5	19 – 5	(26 -5)

a. Aucune indication de l'année.
b. Aucune indication de l'année.
c. CL remarque dans le premier volume de sa chronique (p. 383) que la *Vieille chronique* confond les dates de ce roi avec celles de son successeur Siwarāj.
d. « *Usurper* » (Phayre).
e. « *Usurper* » (Phayre).

Ce tableau reflète une confusion qui est encore renforcée par les traditions écrites. La chronique de UP, à la suite de la DhAP, ignore à la fois l'intervention birmane et les règnes courts de la fin du siècle. Maṅ: Thī: serait mort en 751 (1389) et Rājasū, son fils, lui aurait alors succédé à l'âge de 60 ans [11] sous le nom de Waradhammarājā. Ce règne aurait duré 25 ans et le roi serait mort à l'âge de 85 ans. U Pandi mentionne aussi les trois ans du règne de Siṅgasū, un règne que la DhAP ignore. Ce que la DhAP nous dit sur Rājasū ne nous permet pas vraiment de juger de la situation de la royauté ou de celle du pays. Elle

11. DhAP 29.

attribue à Rājasū la confirmation de lois et du paiement d'impôts tels qu'ils existaient à l'époque de ses prédécesseurs. Lorsqu'on voudrait donner une interprétation politique à ce paragraphe de la chronique, on pourrait en conclure à un retour à l'ordre établi. Mais on sait en fait trop peu de choses sur la situation intérieure du pays pour avancer avec beaucoup d'assurance cette interprétation.

Les annales de la *Vieille chronique* et de traditions parallèles sont heureusement un peu plus riches [12]. Il faut remarquer que les trois rois qui ont régné entre 1389 et 1394, Uccānā ṅay (1389-1391), Sīwarāj (1391-1392) et Nan: kya ṅay Siñcañ (1392-1394), étaient déjà des hommes âgés au moment d'accéder au trône, ayant respectivement 72, 51 et 50 ans. L'image que fournit la chronique sur Uccānā ṅay et Nan: kya ṅay Siñcañ est nettement négative ; le chroniqueur remarque leur indifférence aux bonnes œuvres et leur brutalité. On rapporte que Nan: kya ṅay Siñcañ mena des campagnes victorieuses contre le pays môn [13] et contre Chittagong. Au moment d'attaquer la Birmanie, Cañ sa bhaṅ, le gouverneur de Sam twè, manqua de lui envoyer des secours en temps voulu. De peur qu'on l'exécute, ce dernier devança le roi au retour vers la capitale et mit sur le trône Rājasū, le fils du roi âgé de 31 ans, qu'il maria avec sa propre fille. Deux ans plus tard, en 1396, Cañ sa bhaṅ s'empara lui-même du pouvoir. Rājasū et son frère s'enfuirent dans le Sud de l'Arakan. Mais après quelques mois à peine, Cañ sa bhaṅ à qui on reprochait d'opprimer le peuple, fut assassiné et remplacé par le gouverneur de Mraṅ sañ. Il fut tué, à son tour, après quelques mois, tandis que le peuple et les ministres, dit la chronique, allèrent chercher le roi déchu Rājasū pour le remettre sur le trône. Sous son règne (1397-1401), les Môns ravagèrent la province des sept rangées de montagnes [14], mais les Arakanais, passant à l'offensive, réussirent à capturer le *cac sū krī:* [15] Thwan: ta mrac et 400 bateaux ennemis. Siṅgasū, le frère de Rājasū qui lui succéda en 1401, fut assassiné en 1404 par le *sangharājā*, le patriarche des moines. Acte de vengeance, le crime apparaît comme d'autant plus horrible qu'il semble

12. Nous suivons les pages 383-386 du chapitre 161 dans le premier volume de la chronique de CL.

13. Les sources arakanaises ne mentionnent pas une attaque contre Sam twè autour de 1390, visant à capturer le seigneur de Pusim (Bassein), (voir Harvey 1967 : 113).

14. C'est ainsi que les chroniques birmanes appellent une partie du Sud de l'Arakan ; il s'agit de la région entre la rivière de Toṅ kut et la rivière de Am. La région méridionale qui s'étend jusqu'au Cap Negrais est appelée par les Arakanais Toṅ khwaṅ, (communication orale de U Oung Hla Thein, 5 janvier 1998). Sous l'administration birmane, puis anglaise, cette région correspondait à une partie de la province de Sam twè. Une source portugaise de 1607 mentionne une tentative de conquête de la part du Pègou vers 1364 (Guedes 1994 : 217).

15. Officier supérieur (voir le chapitre 9).

avoir été perpétré avec la collusion du fils de Rājasū, le futur roi Maṅ: Co mwan [16].

S'il est permis de parler d'instabilité politique pour ce dernier quart de siècle, en dépit du fait que nous ne disposons pas d'une documentation très précise à ce sujet, c'est pour trois raisons.

Si nous en croyons U Kala, le roi shan de Pan: yā – Cac kuiṅ: a imposé un gouverneur à l'Arakan pendant une courte décennie, auquel succéda un fils incapable de sauvegarder cette hégémonie. On peut douter que l'envoi de ce gouverneur ait entraîné un contrôle efficace du pays. Le ministre Cañ: ta pac aurait remarqué que l'Arakan était un pays lointain nécessitant un gouvernement ferme et le roi aurait insisté sur le fait que pour être aimé par le peuple, il fallait l'aimer et lui assurer la prospérité [17]. Aucune mention n'est faite d'une armée accompagnant le gouverneur et, par analogie à la situation au début du XVe siècle, on peut estimer que les intrus contrôlaient la capitale Loṅ: krak et ses environs. Très vite, comme on l'a vu, ce contrôle lointain a disparu, lorsque Co mañ: succomba à une révolte des Arakanais, autre signe des rivalités pour le pouvoir.

Rappelons que, d'après nos suppositions, le siècle attribué au règne de Maṅ: Thī: excessivement long d'après les sources arakanaises, recouvrait probablement sur sa fin une période d'hégémonie birmane [18].

Une deuxième raison est l'âge des rois, la courte durée des règnes et le souvenir généralement défavorable qu'ils ont laissé dans les annales. Une troisième raison enfin est l'arrivée au pouvoir d'usurpateurs, un fait assez rare dans l'histoire arakanaise. Rien n'illustre mieux les problèmes de succession sur le trône. Le meurtre d'un roi par un moine, ajoutant une sombre note à cette période troublée, augurait mal de l'avenir.

Le temps des envahisseurs (1404-1428)

L'accession au trône de Nara mit lha en 1404 ne marqua pas une nouvelle étape du développement politique, mais la suite des problèmes apparus durant les décennies précédentes. L'histoire de cette

16. Nous renonçons à présenter la liste confuse et sans dates précises figurant dans Wimala (p. 30), parce qu'elle s'éloigne trop des autres listes : le *saṅgharājā*, l'assassin du roi Siṅgasū, y est présenté comme son fils, qui aurait exercé également le pouvoir. Nara mit lha aurait été précédé sur le trône par son frère aîné Naranu.

17. UK I, chap. 435.

18. Nous optons pour cette hypothèse parce qu'elle nous semble probable. Nous n'allons pas cependant jusqu'à favoriser unilatéralement la chronique de U Kala et les autres chroniques birmanes. En effet, CL, qui paraît toutefois rejeter en l'occurrence la tradition birmane dans son ensemble, a relevé des erreurs évidentes. La date de la mort du roi Maṅ: Bhilū : (1277-1281) est ainsi donnée comme 1373 dans le chapitre 416 de la *Chronique du palais de verre* (CL, I, 386). Voir le chapitre correspondant dans UK I, 432, p. 363.

période doit être écrite à partir d'une lecture synoptique des traditions arakanaises et du texte de U Kala. La trame des événements nous est révélée dans ses grandes lignes alors que presque toutes les dates sont sujettes à caution.

D'après les sources arakanaises, Nara mit lha serait monté sur le trône en 1404 et les Birmans l'auraient chassé en 1406. Le roi serait alors parti en exil [19]. Or, suivant U Kala, la conquête de l'Arakan par les Birmans n'eut pas lieu en 1406, mais en 1403, sous le règne d'un roi appelé Thorā krī:, qui plus loin est présenté comme le père de Nara mit lha [20]. Il devrait donc s'agir de Rājasū qui régna, suivant les sources arakanaises, de 1394 à 1396 et de 1397 à 1401. On ne peut que spéculer sur la date de l'invasion qui figure dans U Kala, sur l'identité réelle de Thorā krī: (ne serait-ce pas plutôt Siṅgasū que Rājasū ?) et sur la question de savoir comment Nara mit lha a pu monter sur le trône dans ces conditions.

À ces dates s'en ajoute une autre, celle de 1401, fournie par Wimala [21]. Or comme Wimala ne parle pas de l'invasion birmane, mais seulement de l'hégémonie des Môns, on peut d'emblée écarter cette date comme peu probable.

À défaut de pouvoir clarifier la question de la date exacte de l'invasion, réfléchissons sur ce que U Kala nous raconte de cette invasion. D'après le chroniqueur, les Arakanais attaquèrent en 1403 Loṅ rhañ, dans le territoire des Yo [22]. Comme les Yo étaient des sujets du roi birman, précise U Kala, l'attaque birmane qui s'ensuivit était une expédition punitive contre leurs agresseurs. L'armée de Maṅ: khoṅ (1401-1422), fut placée sous le commandement de son fils, le jeune Maṅ: rè kyō cwā qui avait alors 13 ans ; elle aurait compris 100 000 soldats, 400 éléphants et 5 000 chevaux. Les deux armées s'affrontèrent près de la montagne Ṅa nwaṅ: [23]. Les Birmans ne sous-estimaient pas les Arakanais, car le prince héritier, impressionné par le nombre des soldats arakanais, aurait remarqué : « Comme notre armée ne vaut pas la leur, c'est seulement en divisant nos troupes que nous pouvons les vaincre » [24]. Un officier birman aurait attaqué à cheval Thorā krī: et l'aurait assommé. Les Birmans se seraient alors emparé de tout le district (*mrui.*). Mais au paragraphe suivant, U Kala mentionne seulement la

19. D'après CL 2 qui suit la *Vieille chronique*.

20. UK I, 426. U Kala reprend en fait essentiellement le récit de la *Rājādhirāj are:tōpum*, chronique mône écrite probablement durant la deuxième moitié du XVe siècle et traduite en birman en 1553 (Nai Pan Hla 1997). Le nom de Thorā krī: n'apparaît pourtant pas dans la chronique mône.

21. Wimala 30 et 39.

22. UK I, 469.

23. Harvey (1967 : 87) explique qu'il s'agit de la colline de Sanwingaing dans le district de Ngape (aussi appelé Ma phè), du côté birman du Yoma.

24. UK I, 392.

soumission des seigneurs de la province des sept rangées de montagne, c'est-à-dire le Sud de l'Arakan avec Sam twè [25]. Deux hypothèses semblent dès lors permises : Thorā krī: n'était probablement pas un roi, mais un seigneur arakanais [26] et la conquête du Nord de l'Arakan ne s'est faite que progressivement.

Maṅ: khoṅ rappela alors son fils et installa en Arakan le gouverneur de Kale mrui. [27], Anōrathā maṅ: co à qui il remit les insignes royaux. Un an plus tard, il le maria avec sa propre fille, Rhwe Prañ khyam: sā (« Agréable pays d'or »), âgée de 13 ans [28]. D'après la *Chronique du Palais de Verre*, Nara mit lha aurait sollicité l'aide des Môns après la défaite de son père Thorā krī:. Le roi Rājādhirāj envoya alors en Arakan le général Smin Bhrat Ca et le gouverneur de Sagaing, Sīrijeyyasūra (en rébellion contre son frère le roi d'Ava). La garnison birmane fut défaite. Après la déportation d'Anōratha maṅ co et de son épouse à Pègou, Nara mit lha fut réinstallé sur le trône [29].

Le problème, dans ce que rapporte U Kala, c'est qu'il laisse peu de temps pour l'accession au trône du roi Nara mit lha et le rôle qu'il a pu jouer dans les événements. En effet, pour expliquer l'invasion birmane, les traditions arakanaises prennent en compte le comportement immoral du roi et son attitude bornée. Il s'agit certes d'un schéma d'explication traditionnel conforme à la conception religieuse et cosmologique de la royauté, le sort du royaume étant lié à la vertu du roi. Le roi n'ayant pas observé les devoirs qui lui incombaient, la prospérité du pays se trouve menacée.

Suivant la *Vieille chronique*, Nara mit lha monta sur le trône en 1404. Deux ans plus tard, il aurait enlevé la sœur du gouverneur de Talak, Ananta Sin, à son mari. Le frère prit prétexte de cet adultère pour s'adresser au roi birman qui aurait alors envoyé une armée de 30 000 soldats sous le commandement de son fils. Or le roi semble avoir envisagé l'arrivée des Birmans avec beaucoup de nonchalance, laissant la défense de la ville à la reine, aux moines et à ses ministres. Quand Loṅ: krak tomba aux mains de l'ennemi, Nara mit lha prit le chemin de l'exil accompagné d'une suite peu nombreuse.

La DhAP raconte une histoire tout à fait différente où le chroniqueur met encore davantage en évidence les causes morales de la défaite. Nara mit lha aurait épousé Rhwe chum, la fille de Rājasū, le

---

25. UK I, 392-393.

26. Cette hypothèse nous a été aussi suggérée lors de discussions avec des Arakanais qui ignoraient le texte de U Kala. Harvey (1967 : 87) a voulu l'identifier avec le seigneur de Am.

27. Une localité de ce nom se trouve en territoire chin ; nous ignorons s'il s'agit dans notre cas de cette localité.

28. Les sources birmane et arakanaises s'accordent sur ces noms et sur l'âge de la princesse.

29. Mhannan (vol. 1, 1993 : 473) ; voir aussi le récit sommaire de Twinthin (1968 : 265-266).

gouverneur de Prū-Malwan [30]. Alors que le beau-père devint chef de la garde royale (*kuiy-ram-krī:*), le roi laissa faire à sa guise la jeune reine qui accorda toute son attention à ses favoris. Les vieux ministres, qui avaient apparemment été écartés de la cour, sollicitèrent alors le frère cadet du roi, Naranu, le gouverneur de Sam twè, pour passer à l'action et prendre le pouvoir. Naranu refusa au nom du maintien de la tradition et qualifia d'erreur stupide l'idée d'un putsch. Toutefois, le roi, qui fut mis au courant de ces démarches, en voulut à son frère et fut sur le point d'en découdre, lorsque le vieux ministre Wimala tenta de le raisonner en citant les textes anciens et en se dépensant en sages discours. Bien plus, il prédit la destruction du pays, au cas où le roi continuerait à s'entourer de conseillers méchants comme son beau-père. Mal lui en prit, car le roi, « perdant la notion du bien et du mal », l'exila à Mār oṅ, c'est-à-dire sur l'île de Cheduba, le lieu où de tout temps les rois d'Arakan bannissaient ceux qu'ils voulaient punir.

Peu de temps après, Naranu avertit son frère, le roi, d'une attaque imminente de la part des Birmans. Le roi, parce que son entourage accusait d'espionnage le messager de Naranu, qui n'était autre que le gouverneur de Toṅ khwaṅ, le fit torturer et le renvoya à Sam twè. Naranu ne tarda pas à prendre des mesures de défense et à se prémunir contre une attaque birmane alors que Loṅ: krak succomba rapidement à l'armée d'invasion commandée par Maṅ: Rè kyō cwā. Nara mit lha se serait alors enfui au Bengale [31] et les Birmans n'auraient donc conquis que le Nord de l'Arakan.

Wimala présente une variante intéressante de cette histoire. Il dit assez clairement que Rhwe Chum était la fille d'un ministre de Rājādhirāj, le grand roi môn. Après le mariage, le roi donna des fonctions importantes à trois personnages môns qui ne tardèrent pas à inviter « leur » roi à envahir le pays [32]. Cet auteur ne parle que de la prédominance des Môns, il n'évoque pas du tout l'invasion birmane qui l'avait précédée.

On notera d'emblée qu'en dépit des différences entre les récits, le manque de préparatifs de défense apparaît dans les deux récits comme un élément majeur de la défaite. L'intervention d'un ministre trouvant refuge à la cour d'un roi birman ou môn et recherchant de l'aide militaire est assez récurrente dans l'historiographie des relations politiques entre ces royaumes pour qu'on puisse parler d'un lieu commun. Notons que les deux versions prêtent à confusion en ce qui concerne le statut du Sud de l'Arakan. D'après le récit de la DhAP, cette région n'entra pas du tout sous la coupe birmane. Quant à l'influence mône à la cour arakanaise, elle mérite toute notre attention, parce qu'assez peu de temps après, ce fut au tour des armées de Rājādhirāj de s'emparer de

30. Il s'agissait probablement d'un seigneur môn.
31. CL 15-18.
32. Wimala 31.

tout l'Arakan. Il convient enfin de noter en marge l'image particulièrement sympathique et touchante que la DhAP nous transmet de Naranu, le futur roi Ali Khaṅ, connu aussi sous le nom de Maṅ: Kharī. Il est un des rares rois, dont l'historiographie a gardé une description uniquement positive.

Les faits glanés dans les sources arakanaises, même complétés par la relation de U Kala, ne permettent pas d'appréhender suffisamment la situation en Arakan pour apprécier le rôle du royaume dans les conflits entre les armées birmano-shanes de la haute vallée de l'Irraouaddi et les soldats de Rājādhirāj (1385-1423). Les guerres furent interminables [33] et impliquèrent aussi, comme nous l'avons vu, l'Arakan.

Suivant U Kala, ce fut Nara mit lha lui-même qui se tourna vers Rājādhirāj pour obtenir son aide contre les occupants birmans [34]. Le seigneur Smin Phrat ca aurait reçu alors mission de diriger la campagne militaire contre l'Arakan. Cent (d'après d'autres textes, trois cents) éléphants de guerre et quarante mille soldats auraient formé le corps d'expédition. Les renforts qu'Ava envoya furent écrasés et Anōrathā maṅ: co et sa jeune épouse furent déportés à Pègou [35]. On peut déduire du texte de U Kala, que la prise de l'Arakan par les Môns a eu lieu avant 1410. Suivant la tradition mône suivie par U Kala, les Môns remirent sur le trône Nara mit lha.

La *Vieille chronique* en revanche, attribue à Naranu, le gouverneur de Sam twè, la mission d'avoir sollicité l'aide des Môns pour chasser les Birmans qu'il accusa d'exactions contre la population [36]. Dans ce récit, le général en chef môn, le gouverneur de Sam rhaṅ, appelé ministre Din, porte le joli surnom de Aṅ: wa nuiṅ (« Vainqueur d'Ava ») ; il commanda cinquante mille hommes qui prirent Loṅ: krak après un siège. Anōrathā et cent membres de sa suite furent exécutés sur-le-champ alors que la princesse fut envoyée à Pègou. Maṅ: kharī aurait été installé alors sur le trône, tandis qu'un officier [37] môn du nom de Moṅ Khwaṅ [38] était nommé comme lieutenant en 1407 [39].

---

33. Voir Harvey (1967 : 82-86).

34. UK I, 426.

35. Anōrathā fut exécuté et la princesse fut élevée au rang de reine. L'éditeur de la chronique de U Kala remarque que le roi du Pègou, suivant la tradition, n'avait pas le droit d'épouser lui-même la princesse, il aurait dû la donner à un de ses proches parents.

36. CL 3. Harvey (1967 : 90) parle du fils de Nara mit lha. Il s'agit à notre avis d'une erreur, comme nous n'avons jamais trouvé de référence à un fils de Nara mit lha pour cette époque.

37. *Acoṅ: thā:*.

38. Un ministre de ce nom est aussi cité par Wimala parmi les trois ministres môns qui auraient eu un ascendant considérable sur Nara mit lha.

39. Il n'est pas facile d'insérer les campagnes pour le contrôle de l'Arakan dans le contexte général des guerres entre Pègou et Ava durant ces années. La prise de l'Arakan par les Môns en 1407 apparaît comme une sorte de point final aux deux ans de campagnes (1404-1406) qui avaient amené les Môns jusqu'à la jonction de la Chindwin et de l'Irraouaddi (voir Lieberman 1980A : 216). Harvey (1967 : 91) parle de trois mille Birmans déportés au delta. Nous ignorons sur quelle source il s'appuie.

La source arakanaise permet donc de dater avec un peu plus de précision l'invasion mône.

La *Vieille chronique* poursuit en disant que les Birmans ne tardèrent pas à revenir pour livrer bataille et évincer les nouveaux maîtres. Maṅ: Kharī dut s'enfuir et Moṅ khwaṅ retourna au Pègou. Les Birmans remirent le pays entre les mains du gouverneur de Mraṅ cuiṅ:, mais ce dernier fut mis en déroute peu après par une nouvelle force d'invasion mône. Les Arakanais eurent la maladresse de signaler aux Môns qu'ils n'allaient sans doute pas pouvoir rester longtemps et ceux-ci leur répondirent en procédant à des déportations vers le delta [40].

U Kala nous permet de suivre les événements qui eurent lieu entre 1408 et 1411. Le chroniqueur birman explique que Maṅ: rè kyō cwā échoua dans ses tentatives de conquête de Pusim (Bassein) et de Khè poṅ. Le principal conseiller du roi, Ramañsaṅ Cañsū [41] proposa alors de reprendre d'abord l'Arakan : « Eux, ils se sont emparés de l'Arakan, qui appartient à notre royaume et ont mis sur le trône Nara mit lha. Préparons-nous à attaquer l'Arakan. Quand on l'aura conquis, il conviendra d'attaquer leurs villes et villages » [42].

L'attaque fut préparée en partant de Prañ (Prome) et se dirigea dans un premier temps contre Loṅ: krak qui devait être pris en tenailles. Des unités de terre passaient par les cols du Yoma alors que des bateaux devaient remonter le long des rivières. En dépit d'une résistance courageuse, Nara mit lha fut défait et c'est alors que, suivant U Kala, il prit le chemin de l'exil et partit sur un bateau de guerre en Inde [43]. Ensuite les Birmans attaquèrent le Sud et s'emparèrent de Sam twè. Lakyākrī: fut nommé gouverneur à Loṅ: krak et Cukkate: devint *mrui. cā:* de Sam twè. Comme la *Vieille chronique* cite la présence d'un ministre birman du nom de Lakyā pour l'année 1408, nous supposons que la reconquête birmane eut lieu à la fin de cette année [44].

La réponse mône ne se fit pas attendre et elle se fit en sens inverse. Reprenant Sam twè, ils réussirent à redevenir les vrais maîtres de l'Arakan deux ans plus tard (1410) [45].

Mouvement bien connu, des Arakanais s'étaient à nouveau adressés au roi de Pègou, Rājādhirāj, pour lui faire rapport sur la conquête birmane et l'exil volontaire de leur roi [46]. Le roi ordonna que deux

---

40. CL 4.

41. Yamethinsithu.

42. UK II, 6-7.

43. UK II, 7.

44. CL 4 : « En 770 [1408], le ministre birman, le gouverneur de Bhoṅ: laṅ:, Lakyā, fonda la ville de Ṅa Khwe: Saṅ: toṅ ». Nous pensons que ce nom s'applique à la capitale.

45. Harvey date ces événements de 1412-1413 (Harvey 1967 : 94).

46. On imagine assez bien que ce fût Maṅ: Kharī, *alias* Naranu, qui vint supplier le roi môn.

armées, sous le commandement de Smin Brapuik et Smin È Koṅ: pin, composées de 50 éléphants de guerre, 200 chevaux et 50 000 soldats se mettent en marche. Le gouverneur Cukkate: qui avait renforcé les défenses de Sam twè, ne put pourtant pas empêcher les Môns de reprendre la ville et s'enfuit dans le Nord (à Loṅ: krak). Maṅ: Khoṅ ne tarda pas à réagir et envoya « sept armées composées de 300 éléphants, 3 000 chevaux et 80 000 hommes » pour reprendre Sam twè. Les Birmans essayèrent encore et encore de reprendre la ville, sans succès. Des incendies causés par les Môns dans les alentours poussaient les Birmans à étendre leurs forces sur un large espace autour de la ville. Après trois mois de siège, les Môns furent affamés et Smin Brapuik s'exclama qu'il faudrait trouver une ruse pour faire partir les Birmans sans quoi tous finiraient par se retrouver leurs esclaves en moins de dix jours.

La ruse consista à faire croire aux assiégeants birmans, par des lettres truquées, que des renforts de Pègou étaient imminents. Les Birmans auraient été dupes de cette ruse et auraient battu en retraite. En 1410, Smin Brapuik et Smin È Koṅ: pin délogeaient les gouverneurs birmans, Lakyākrī: et Cukkate:, de Loṅ: krak en dépit des troupes envoyées d'Ava pour faire front contre les envahisseurs [47]. Nara mit lha (*alias* Naranu) serait alors remonté sur le trône après avoir été rappelé de son exil par les Môns [48].

Le chroniqueur birman ne rapporte plus rien dès lors sur les événements en Arakan. Or, l'Arakan n'avait pas encore retrouvé sa stabilité politique. Nous supposons qu'au cours des deux décennies suivantes, le pays était divisé. Sam twè resta probablement sous l'obédience mône jusqu'au règne de Ali Khaṅ (1434-1459), qui prit le contrôle de la ville [49] en épousant la veuve du gouverneur môn.

D'après toutes les traditions arakanaises, Nara mit lha ne revint au pays qu'après 1426. Suivant la DhAP, peu fiable pour les dates, Nara mit lha ne serait d'ailleurs parti en exil qu'en 1418 !

Le Nord et le Centre du pays avec la capitale ne semblent pas être restés pendant très longtemps sous la tutelle des Môns. En 1408, suivant une autre source, en 1413 seulement, le ministre birman Kya cwā arriva pour fonder la ville de Ṅa Khwe: Saṅ: toṅ, un nom qui paraît s'appliquer à la capitale. Cinq ans plus tard, Kya cwā fut assassiné par les Arakanais. Rien n'est dit au sujet des dix années qui suivent et nous sommes réduits à faire des hypothèses. Il est certain qu'il n'y eut pas

47. Nous pensons que la date donnée dans UK pour la reprise de Sam twè par les Môns est une erreur (1411 [773] au lieu de 1409 [711]). La date de la conquête de Loṅ: krak (1410) se recoupe avec la *Vieille chronique* qui dit qu'en 1411, les Môns reprirent la ville.

48. UK II, 7-10. Pour l'historiographie ultérieure, voir Mhannan (vol. 2, 1993 : 6-8) ; Twin-Thin (1968 : 286-287).

49. CL 21-23.

de rois arakanais à Loṅ: krak, mais le pouvoir birman ne semble pas non plus avoir été très appuyé [50]. Le chroniqueur arakanais remarque que les Môns et les Birmans ne possédaient pas le pays, mais régnaient seulement dans la capitale. Une dernière information sur cette période date de 1428. Il est dit qu'en cette année, la reine Rhaṅ Bhui. May et le prince de Kale: kye: toṅ ñui se fixèrent ensemble au pied de la montagne Pruiṅ: tuiṅ. Le prince de Kale: kye: toṅ ñui s'enfuit à l'est après avoir été battu par les Arakanais [51]. Suivant les sources birmanes, nous savons que le roi d'Ava, Sihasū (1422-1426), avait épousé la reine Rhaṅ Bhui., la veuve de son père Maṅ: khoṅ. Après avoir fait assassiner Sihasū et empoisonné son fils, elle avait voulu faire monter sur le trône le prince de Kale: kye: toṅ ñui [52]. Mais, abandonnée par les seigneurs de la cour, elle dut s'enfuir vers l'ouest, en direction de l'Arakan, à l'avance de Mui: Nhaṅ: (1427-1440) [53]. Cet incident n'a aucun rapport direct avec l'histoire arakanaise, mais le fait que les Arakanais chassèrent le prince témoigne du fait que les Birmans n'étaient plus alors les maîtres de l'Arakan.

Le roi en exil

L'identité de Nara mit lha alias *Man: Co mwan*

Le nom de Maṅ: Co mwan n'est généralement attribué à Nara mit lha qu'à son retour d'exil. On ne trouve cependant nulle part d'explication pour ce changement de nom et d'aucuns ont émis l'hypothèse qu'il s'agissait peut-être de personnages distincts. Lorsqu'il accèda au trône en 1404, il porta le nom de Nara mit lha. Wimala lui donne le nom de Naranu, le nom que les autres chroniques attribuent à son frère [54]. D'après Wimala, il monta sur le trône en 1401 au moment de la mort de son père, alors que les autres sources s'accordent sur la date de 1404 [55].

---

50. Ceci n'a rien de surprenant à vrai dire, lorsqu'on rappelle que les rois d'origine shane d'Ava se révélaient incapables de contrôler efficacement les principautés shanes (voir Lieberman 1980a : 208).

51. CL 4.

52. Kalekyetaungnyo, d'après la transcription anglaise conventionnelle ; UK II, 52-53.

53. Harvey (1967 : 96).

54. Nous admettons que le nom de Nara mit lha est le nom correct du roi. Wimala relève particulièrement le rôle des Môns à la cour arakanaise au début du règne de Nara mit lha. La confusion est peut-être due au fait que ce fut Naranu qui avait des rapports plus importants avec les Môns.

55. D'après Wimala, les événements rapportés au chapitre précédent se seraient déroulés entre 1401 et 1406, date du retour de Nara mit lha sur le trône. Rappelons aussi que Wimala ne mentionne que les Môns comme cause du départ de Nara mit lha en Inde.

D'après la *Vieille chronique*, Nara mit lha était le fils de Rājasū, mort en 1401 et suivi sur le trône par son frère Siṅgasū. En 1404, le *sangharājā*, à l'origine un simple moine qui avait passé sa vie à couper l'herbe avant que le roi, par reconnaissance, l'élevât à ce rang élevé, tua, par vengeance, le roi, son bienfaiteur. Or, l'histoire veut aussi que le *sangharājā* ait caché Nara mit lha, le neveu du roi, dans le monastère, dans l'attente de pouvoir aider celui-ci à monter sur le trône [56].

La DhAP ne connaît qu'un seul successeur de Maṅ: Thī:, Rājasū, qui serait devenu roi à l'âge de 60 ans adoptant le nom de Waradhammarājā. Cette chronique le présente comme un roi pieux et juste, soucieux de l'application des préceptes et des lois. Quand le roi eut 63 ans, des présages funestes furent interprétés comme signes annonçant de futurs malheurs [57]. Un peu plus tard, Nara mit lha, monta sur le trône dans des conditions qui nous échappent à tous les points de vue.

S'il est extrêmement difficile de dégager les faits à partir de ce genre de texte ou de vérifier l'historicité de la biographie de Nara mit lha dans son ensemble, on peut tout de même essayer de saisir les quelques traits généraux qui ressortent des sources.

Dans aucune tradition, Nara mit lha ne laisse une impression positive durant la première phase de sa royauté. Son refus d'écouter les conseils de ses ministres, sa méchanceté à l'égard de son frère cadet, son insouciance au moment où les Birmans attaquent et son arrogance, la dépendance du roi vis-à-vis de son épouse, la reine Rhwe Chum, qui n'en fit qu'à sa tête, les violences commises à l'égard de ministres, quelle que soit la valeur de toutes ces allégations, elles font que le souvenir du début de ce règne dans la tradition historiographique est désastreux.

Curieusement, cette impression change au moment où le roi part en exil en Inde. D'après une tradition, rapportée en détail par Ṅa Mañ, et que nous exposerons plus loin, le roi s'y comporta comme une sorte de héros astucieux, dévoué et serviable. Deux ans après son retour en Arakan – un retour qui ne semble pas avoir été contesté en Arakan même – il décida la construction d'une nouvelle capitale, fondation à laquelle son nom a depuis lors été associé. Le fait qu'il nomma prince héritier (*im rhe.maṅ:*) son frère plutôt qu'un de ses deux fils, a été interprété dans la chronique de Ṅa Mañ comme une décision sage, le frère étant plus qualifié que les fils. U Pandi en fait en quelque sorte le témoignage de la conversion morale du roi, qui, enfin, comprit à quel

56. « Je n'ai pas du tout d'éléphants, de chevaux ou d'armes. Comment vais-je vous faire roi ? Je vais y réfléchir. Ne vous souciez pas ! » dit-il à Nara mit lha. La réponse était l'assassinat du roi quand celui-ci entra au monastère ! (CL, vol. 1, 386). On se demande si cette histoire est rapportée uniquement pour ternir l'image du futur roi.

57. CL 14-15.

point son frère, qui le rappela en Arakan au moment opportun, avait été dévoué à sa cause [58].

L'exil de Nara mit lha

Nous avons vu qu'il est assez difficile de préciser l'année où Nara mit lha prit le chemin de l'exil. Mais qu'il se soit agi de 1406 (tradition arakanaise de la *Vieille chronique*) ou approximativement de 1408 (U Kala) ou même de 1418 (si on voulait retenir la très improbable date de la DhAP), l'historicité d'un exil de Nara mit lha en soi ne doit pas, à nos yeux, être mise en question. La tradition qui rapporte cet exil nous semble être très ancienne, mais nous manquons en fait de références sûres pour le prouver. De plus, tout ce que Ṅa Mañ rapporte sur le séjour du roi en Inde, s'apparente à des traditions orales tardives qui exaltent surtout la témérité et l'astuce du roi en terre d'exil.

Nous devons nous pencher avec une certaine attention sur la question à cause des conséquences formidables que cet exil a eu sur l'historiographie traditionnelle, lorsqu'elle rapporte les desseins politiques des rois arakanais à l'égard du Bengale à partir du XVIe siècle. Cela touche aussi, dans l'historiographie moderne, la question fort complexe de l'influence et de la présence musulmane en Arakan.

En s'appuyant sur la tradition que Nara mit lha servit le sultan du Bengale et revint avec une troupe de mercenaires musulmans pour reprendre son trône, on a attribué la construction de la première mosquée (Santikan) à Mrauk U à ces mercenaires. À plus grande échelle, on y a vu le début d'une puissante influence culturelle venant de l'ouest [59]. Mais ce qui importe bien plus sur le plan d'une analyse de l'histoire politique, est le fait que du moins une partie de l'historiographie arakanaise ne se limite pas à parler d'une aide militaire. Le roi d'Arakan aurait cédé en guise de gratitude une partie du Bengale (« les 12 villes ») au sultan. Quoi qu'il en soit en réalité, culturellement et politiquement parlant, la question de l'exil est donc un enjeu de taille pour l'interprétation de l'historiographie royale et des visées politiques des rois arakanais tout court.

Sur les lacunes dans nos sources, il convient de signaler l'absence de tout document d'origine indienne qui puisse nous éclairer sur la question.

Rappelons d'abord que la source la plus ancienne probablement, la *Rājādhirāj are:-tō-puṁ*, ne fait pas grand cas de l'exil en Inde (Phaṅa) de Nara mit lha. Les Môns ayant chassé pour la deuxième fois les Birmans, rappellent Nara mit lha de son exil.

---

58. UP 137. Nous citons ici spécifiquement U Pandi, parce que notre édition de la DhAP ne contient pas la remarque sur le caractère vertueux du prince Naranu (*cf.* DhAP 34).

59. Collis (1925).

D'après la DhAP, Nara mit lha s'enfuit à l'ouest, « dans les 12 villes du Bhaṅgā », dont le souverain est appelé « roi *pachā* de Dīlī » (Dīlī pachā maṅ:) ou roi *pachā* indien (kulā: pachā maṅ:). Alors que la DhAP emploie cette terminologie tout au long de l'ouvrage quand le Bengale est évoqué, cette appellation des 12 villes du Bhaṅgā n'apparaît pas dans la *Vieille chronique* et dans Ṅa Mañ. Ces chroniqueurs ne parlent jamais que du « roi de Suratan: » [60] en évoquant l'exil de Nara mit lha. Wimala écrit que le roi se réfugia auprès de Rum pāshyā [61] « qui gouverne la ville royale de Dīlī dans le pays de Indriya ». Que faut-il penser de la teneur de ces expressions qui toutes n'inspirent guère confiance quand on jette un coup d'œil sur les réalités historiques de l'Inde contemporaine.

Une remarque qui s'impose d'emblée, c'est que ni Wimala ni la DhAP ne fournissent de détail sur le départ et le séjour du roi en exil, mise à part l'aide militaire fournie par un souverain indien ! Seul Ṅa Mañ est un peu plus explicite. Or ce qu'il raconte, ce sont trois anecdotes qui illustrent les prouesses et l'ingéniosité du roi exilé et apparaissent comme des légendes tardives.

Est-il est possible que le roi arakanais se soit réfugié à Delhi, à la cour du pacha « turc », comme on pourrait rendre l'expression *Rum pashyā* de Wimala ? Une telle hypothèse est extrêmement improbable et peut être écartée.

Après l'invasion de Tamerlan en 1398-1399 et le sac de Delhi, Nasir al-din Mahmud, le dernier sultan de la dynastie des Tughluq, et son ministre Mallu Iqbal furent incapables de rétablir l'autorité du sultanat et de récupérer les territoires perdus [62]. Sous la dynastie des Sayyid (1414-1451), la désintégration du sultanat de Delhi se poursuivit. Or, comme le sultan de Delhi était incapable de contrôler le Bengale, comment aurait-il pu aider militairement un roi exilé d'Arakan ? Une indication précieuse de la faiblesse de l'emprise de Delhi nous est fournie par le fait que le sultan du Bengale, Ghiyath al-din Azam Shah (1389-1410), ne paya plus de tributs au sultan de Delhi, mais à son puissant voisin, le sultan de Jaunpur [63].

Wimala raconte que Naranu demanda au pacha une aide militaire. Celui-ci lui proposa alors un traité d'alliance. Le roi d'Arakan devrait

---

60. Dans l'expression faisant référence aux douze villes du Bhaṅgā, le terme *Bhaṅgā* doit être rapproché de l'ancienne appellation *Vanga* qui désignait à une époque ancienne le Sud-Est du Bengale (Choudhuri 1990 : 4). L'expression ne peut pas être appliquée à l'ensemble du Bengale. Par ailleurs nous supposons que cette appellation est postérieure à celle de « Suratan: » (ou Sūratan) dans l'historiographie arakanaise.

61. Pacha des Turcs (Hobson-Jobson).

62. Sinha & Ray (1986 : 252-253).

63. Roy (1986 : 171).

se soumettre à son autorité après avoir repris le gouvernement de son pays et lui céder ensuite le Bengale (*sic* !) [64].

En dépit de tout ce qu'il y a d'invraisemblable ici et en dépit de sa chronologie douteuse (le roi ne serait resté que cinq ans en exil de 1401-1406), cet auteur insiste sur la dépendance des rois d'Arakan des rois « *mūsalaman Rum pāshyā* », une dépendance qui aurait duré 125 ans [65].

La DhAP nous indique le Bengale comme terre de refuge en mentionnant comme son maître le sultan de Delhi ; le sultan de Gauda, vrai maître du Bengale, n'est même pas mentionné. Sans rien dire sur le séjour de notre roi à l'étranger, cette tradition semble aussi admettre, avec le début du règne de Naranu *alias* Maṅ: Kharī *alias* Ali Khaṅ (1433-1459) une reconnaissance de la suzeraineté du sultanat du Bengale en vertu d'un engagement antérieur (qui n'est toutefois pas signalé dans la chronique) [66].

Considérons enfin le récit de Ṅa Mañ dont nous avons déjà évoqué le caractère légendaire. D'après lui, le roi s'enfuit avec une suite de cent personnes dont deux concubines, Co Ū: et Co mwe shyan. Lorsque le gouverneur de Chittagong réussit à s'emparer de force de Co mwe shyan, le roi évita cette ville et se rendit auprès du roi de Sūratan [67] qui l'accueillit comme son propre fils.

Lorsque le roi de Dellī attaqua le roi de Sūratan avec des chars, des éléphants, des chevaux et des chiens « grands comme des bœufs », Maṅ: Co mwan [68] vit la cour royale et les habitants du pays saisis d'effroi. Il soumit alors au sultan un plan de défense et celui-ci en retour, lui promit, dans le cas d'une victoire, de l'aider à reconquérir son royaume. Dans la suite, Maṅ: Co mwan usa de stratagèmes et d'astuces que les Indiens n'auraient apparemment pas encore connus. Pour que les chevaux des assaillants s'écroulent, il fit creuser des trous recouverts de paille. Sur du fil de fer barbelé, il fit suspendre de la chair animale. Les chiens « grands comme des bœufs » s'y blessèrent en l'arrachant et prirent la fuite.

Lancés à la poursuite du roi de Dellī qui retourna à sa capitale, les sujets du roi de Sūratan se trouvaient soudain bloqués par une forêt de

---

64. « Les douze villes du Bhaṅgā » apparaissent donc dans l'expression du texte comme ayant appartenu aux ancêtres du roi d'Arakan. Nous verrons plus loin l'importance de cette assertion en rapport avec l'attaque de Maṅ: Pā contre Chittagong.

65. Wimala 41.

66. UP 139. Pourtant, DhAP/ UP qui n'en sont pas à une contradiction près, prétendent que Naranu rappela son frère Nara mit lha d'exil après que le roi môn l'eut aidé à chasser les Birmans. Il s'agirait de l'intervention mône de 1407-1408.

67. Sūratan ou Suratan: est le terme le plus courant dans la littérature historique arakanaise pour désigner le Bengale. L'étymologie qui a été proposée est « sultan » (Qanungo 1986 : 124).

68. Ṅa Mañ n'utilise déjà plus le nom de Nara mit lha dès ce moment du récit.

bambous. Ce fut à nouveau Maṅ: Co mwan qui trouva une solution au problème. Il fit jeter à la volée des milliers de pièces de monnaie à travers la forêt. Faisant semblant de partir, les soldats n'eurent plus qu'à attendre que des foules de gens, attirés par la richesse, vinssent arracher les bambous. Voilà ce qui assura la prise de Dellī ! [69] Au bout de ces épreuves, dit-on, le roi arakanais émerveilla finalement la cour du sultan en montrant comment dompter des éléphants [70] !

C'est pour tous ces mérites que le sultan aurait récompensé notre roi en exil en envoyant une armée chargée de reconquérir l'Arakan et remettre Nara mit lha sur le trône. Rien de précis n'est dit en revanche sur un engagement formel de Nara mit lha à l'égard du sultan qu'il s'agisse d'une reconnaissance de la suzeraineté bengalie ou de l'envoi de tributs. Ṅa Mañ et la DhAP s'opposent donc très nettement sur ce point.

Est-ce que le récit de Ṅa Mañ qui a les caractéristiques d'une légende tardive a un fondement historique ? Pour essayer de répondre à cette question, il faut jeter un coup d'œil sur l'histoire du sultanat du Bengale à cette époque. L'histoire politique est assez confuse et son interprétation a été très discutée par les chercheurs [71]. Après 1410, on note en effet le succès politique d'un puissant seigneur hindou, Raja Ganesha, qui gouverne le pays entre 1410 et 1414 par le biais de trois sultans fantoches (Saif Hamzah Shah, Shihab al-din Bayazid Shah et Ala al-din Firuz Shah) et réussit ensuite à faire accepter son jeune fils comme sultan après que celui-ci fut converti à l'islam (Jalal al-din).

Si Nara mit lha était effectivement en exil au Bengale entre 1406 et 1428, il y serait arrivé sous le règne de Ghiyath al-din Azam Shah (1389-1410) et serait retourné en Arakan à l'époque de Jalal al-din Muhammad Shah (1415-1432) [72]. Comme il est important de retenir

---

69. Phayre, essayant de trouver un fond historique dans ces anecdotes, identifie le prétendu roi de Delhi avec le sultan de Jaunpur qui était, il est vrai, à cette époque, une menace pour le sultanat du Bengale. Phayre (1883 : 77). Voir aussi Phayre (1844 : 45, note *). Phayre a aussi essayé de trouver une explication à la taille des chiens en faisant référence à la grandeur des chiens du Tibet, telle qu'elle est rapportée par Marco Polo. Voir *ibidem*.

70. Voir NM 244-253 ; Phayre (1844 : 45).

71. Nous avons consulté essentiellement sur Eaton (1996), Qanungo (1986), Roy (1986) et Bouchon/Thomaz (1988).

72. Dans la littérature historique sur l'Arakan, l'erreur sur l'identité du sultan ayant régné au moment où Nara mit lha serait arrivé au Bengale a longtemps persisté. Phayre s'était appuyé sur la *History of Bengal* de Stewart dont la datation des règnes des sultans n'était pas correcte. Il ne s'agit donc pas de Nasir-al-Din comme l'écrivent Phayre (1883 : 78), Collis (1925 : 491), Siddiq Khan (1937 : 248) et Yegar (1972 : 18). Fistié (1985 : 19) commet également une erreur en notant que le roi se réfugia en 1404 auprès de Ahmad Shah. L'erreur avait pourtant déjà été remarquée par Bhattacharya (1927: 141). Seuls Habibullah (1945 : 34) et Ali (1967 : 334) fournissent les noms corrects des sultans. Le règne du sultan Shams-al-Din Ahmad Shah est donné comme 1432-1433 par Eaton (1996 : 324) et 1433-1438 par Roy (1986: 225).

l'hypothèse que Nara mit lha ne se soit réfugié que dans la région de Chittagong, notons que ces deux sultans ont aussi contrôlé Chittagong [73].

Il n'y aucune source bengalaise qui mentionne une aide militaire donnée au roi en exil et il n'y a aucune initiative politique connue d'un sultan en direction de l'Arakan. On ne peut dès lors que spéculer sur l'opportunité d'une aide militaire éventuelle du sultan du Bengale au roi arakanais en exil. Or, on ne voit pas très bien pourquoi Jalal al-Din qui a d'abord longtemps lutté pour faire accepter sa légitimité aux yeux des musulmans ait voulu apporter son soutien à un roi bouddhiste dont les terres se trouvaient bien au-delà de la sphère d'influence du sultanat.

Les premières années qui suivirent le gouvernement de Jalal al-Din furent troublées. Une invasion de Ibrahim Sharqi de Jaunpur, à l'ouest du Bengale, eut lieu après 1415. Elle fut peut-être liée au fait qu'une partie de la noblesse et des religieux musulmans du Bengale ne furent pas prêts à accepter le fils d'un non-musulman comme sultan. Entre février 1417 et février 1418, deux rois hindous, Danuja Marddana Deva et son fils Mahendra Deva firent frapper des monnaies à Chittagong, Sonargaon et Pandunagara (Chhota Pandua). Comme pendant cette année aucune monnaie ne fut frappée par Jalal al-din, certains historiens ont voulu identifier Danuja Marddana Deva à Raja Ganesha [74]. À partir de 1418, l'autorité de Jalal al-din sur le pays fut pourtant entièrement rétablie, comme le prouve également une monnaie frappée à Chittagong en 1420.

Il est fort possible que Nara mit lha, au bout de plusieurs années en exil, ait réussi tout simplement à regrouper une troupe de mercenaires dans la région de Chittagong, qu'il a menée ensuite en Arakan. L'histoire de l'exil au Bengale telle qu'elle nous est racontée beaucoup plus tard par les chroniqueurs arakanais ne serait alors que l'embellissement d'un épisode finalement peu glorieux de l'histoire des rois. On ne peut pas démontrer que le récit des chroniqueurs ait un fondement historique, mais comme on le verra plus tard, cette histoire sert notamment à légitimer les invasions arakanaises du XVIe siècle.

Le retour en Arakan et la question de l'aide militaire

Seul Ña Mañ s'étend en détail sur le retour de Nara mit lha en Arakan. Il ne nous dit pourtant rien sur d'éventuels conflits avec des occupants môns ou birmans ou même sur une quelconque résistance locale. À lire la chronique qui ne souffle mot de luttes, on est en quelque sorte amené à croire que la reprise du trône n'exigea pas de grandes

73. Qanungo (1986 : 139-140) ; Mitchiner (2000 : 95-96).

74. Roy (1986 : 198-205). D'après Geneviève Bouchon, il s'agit d'une « hypothèse sans fondement » (Bouchon/ Thomaz 1988 : 111, note 18).

prouesses militaires. D'après Ṅa Mañ (que nous avons déjà cité à ce sujet), les troupes birmanes ou mônes ne contrôlaient jamais que la capitale et les régions environnantes [75]. S'il fallait donc affronter les seules troupes d'occupation birmane, il suffisait de les déloger de Loṅ: krak [76].

La reconquête du trône ne se fit pas sans problèmes pour autant ! En effet, suivant le récit de Ṅa Mañ, Nara mit lha, *alias* Maṅ: Co mwan, fut trahi par le commandant de l'armée d'expédition du sultan, un ministre (*amat*) musulman appelé Ulum Khaṅ [77] au moment où il arriva à Loṅ: krak au mois de *tapoṅ* (mars-avril) 1428 [78]. Le général musulman s'allia avec un chef local, dit Ṅa Mañ [79], s'empara lui-même du pouvoir et écarta le prétendant arakanais. Quand Naranu, appelé dès lors Maṅ: kharī, apprit l'arrivée de son frère aîné [80], il le trouva les pieds enchaînés, emprisonné à Bā: pū toṅ [81]. Les frères fondirent en larmes, mais Maṅ: kharī réussit à libérer son frère avec l'aide de quelques hommes. Maṅ: Co mwan s'enfuit à nouveau au Bengale et se plaignit amèrement auprès du sultan. Une autre armée d'expédition fut préparée, elle était sous les ordres de deux ministres appelés Chatyākhat et Rājamani, et de deux officiers du nom de Danpācū et Mānpācū [82]. Ceux-ci eurent l'ordre de trancher la tête d'Ulum Khaṅ et de l'écorcher, tâche dont ils s'acquittèrent en arrivant à Loṅ: krak au mois de *kachum* 791 [83]. Doté des cinq insignes royaux, Maṅ: Co mwan fut réinstallé sur le trône d'Arakan. Les soldats de l'armée d'expédition furent rémunérés par le roi et retournèrent chez eux !

Le style du chroniqueur qui nous relate cet épisode est émouvant et il emprunte davantage à la tradition orale qu'au style fruste des annales. Il est remarquable que le roi arakanais n'apparaisse guère comme un acteur, le maître du jeu étant manifestement le sultan, dont l'engagement militaire est présenté comme un acte désintéressé de reconnaissance à l'égard d'un prince qu'il chérit. Rien n'est dit sur un quelconque

---

75. CL 4.

76. La tradition des Chakmas rapporte que leurs premières migrations de l'Arakan vers les Chittagong Hill Tracts datent du début du XVe siècle. Même si les dates de la tradition orale sont sujettes à caution, on pourrait quand même y voir une répercussion de la situation politique en Arakan (Satischandra Ghose cité par Serrajuddin 1984 : 91).

77. Phayre transcrit U-lu-kheng (Wali Khan), voir Phayre (1844 : 45).

78. CL 6-7. Cette date toute comme celle de 1429 plus loin, ne figurent pas dans la copie de Ṅa Mañ conservée à Londres.

79. CL 6 passe sur ce détail.

80. On supposera que Naranu venait de Sam twè ou d'un autre endroit au sud de l'Arakan.

81. Cette colline se trouve à l'entrée de Mrauk, à gauche du premier pont qu'on passe, en venant de l'embarcadère de Aung dat. Elle devint fameuse au XVIIe siècle comme lieu de résidence de Shah Shuja.

82. De leur nom on pourrait tirer la conclusion qu'il s'agissait de militaires hindous.

83. Mi-avril à mi-mai 1429. Majumdar a suivi cette version de l'histoire arakanaise dans son *History of Medieval Bengal*. Mais il est bien difficile d'accepter la conclusion de cet auteur que l'Arakan aurait été alors inclus dans le sultanat du Bengale (Majumdar 1973 : 38).

engagement de Mañ: Co mwan à l'égard du sultan du Bengale. On n'a connaissance ni de monnaies frappées à l'imitation des monnaies du Bengale de cette époque, ni d'un nom ou titre accordé par le sultan reflétant un lien de dépendance quelconque.

Avant de pousser plus loin notre analyse, voyons ce que disent les autres traditions sur le retour du roi.

Si le texte de Ṅa Mañ conserve une certaine logique, la lecture des textes de la DhAP ainsi que de Wimala est déroutante. On s'y heurte en effet à un certain nombre de contradictions et d'incohérences.

Comme la DhAP admet que le roi ne partit en exil que vers 1418 [84], le cours des événements subit un étrange raccourci, si nous le comparons avec le texte de Ṅa Mañ. En effet, d'après cette chronique, l'occupation birmane s'arrête en 1429, lorsque Naranu, le frère cadet du roi exilé entre avec une armée mône de 40 000 hommes à Loṅ: krak. Il fait alors revenir son frère de l'exil et Nara mit lha remonte sur le trône. Par reconnaissance, ce dernier nomma son frère cadet prince héritier et réinstaura les ministres qui avaient régné du temps de leur père. En fait, il devrait s'agir de l'invasion que nous avons pu dater plus haut autour de l'an 1411 et qui est donc reportée ici à 1429. Dans ce contexte, aucun mot n'est dit ni sur l'exil ni sur une aide militaire quelconque en provenance du Bengale.

Dans l'édition de Wimala, où il est parfois difficile de distinguer la part originale et les ajouts de l'éditeur, il y a deux versions, dont la première semble être plus ancienne. Il y est dit de manière fort brève que le roi exilé Naranu [85] (*alias* Nara mit lha) demanda de l'aide militaire en Inde au Rum pashyā et que celui-ci débarrassa Loṅ: krak des Môns et remit le roi arakanais sur le trône [86].

Il n'est pas difficile de se rendre compte des contradictions entre les textes de Wimala et de la DhAP, le premier faisant des Môns les sauveurs de la royauté arakanaise, et le deuxième du « roi indien » le restaurateur du roi légitime. Nous supposons néanmoins qu'il s'agit ici de deux versions anciennes lorsqu'on les compare à ce qui suit. Ce que la DhAP rapporte sur le retour du roi semble effectivement procéder d'une confusion avec des événements antérieurs.

La question d'une aide militaire apparaît ailleurs dans la DhAP. En effet, la tradition historiographique que nous trouvons ici a fourni une toute autre explication de cette aide en parlant du roi Maṅ: Pā (1531-1553), le grand roi conquérant du milieu du XVIe siècle. À la veille de son invasion au Bengale, le chroniqueur attribue à Maṅ: Pā un discours

84. Il est parfaitement clair que cette date est fausse. CL 18 la réfute en remarquant que le prince héritier d'Ava, Maṅ: Rè kyō cwā, ne pouvait pas conquérir à cette date l'Arakan, parce qu'il avait péri sur le champ de bataille à Dala en avril-mai 1416 !

85. Précisons qu'il ne s'agit pas du frère cadet suivant cette version.

86. Wimala 30.

qui contient un rappel historique. Au sujet de Nara mit lha, il est dit : « Lorsque les Birmans occupaient l'Arakan, Nara mit lha alla chercher de l'aide militaire en Inde ; en échange il donna au *pachā* de Dīlī les 12 villes du Bhaṅga ! ». En toute logique, le chroniqueur admet donc que ces 12 villes ont appartenu à l'Arakan, qu'il les a laissées par gratitude pendant quelques décennies aux souverains indiens et que... Maṅ: Pā est en droit de les reprendre ! [87]

L'éditeur de Wimala (dans sa deuxième version de l'exil) fournit une interprétation autrement plus développée de la dite aide militaire. Il explique que le roi indien *exigea* que Naranu (*alias* Nara mit lha) se soumette, règne comme vassal, et lui remette les 12 villes du Bhaṅgā jusqu'au milieu de la rivière de Roṅ phrū [88]. Naranu retourna alors avec 10 000 soldats sous le commandement d'un général (*cac buil*) appelé Dum: Khaṅ. En apprenant son retour, son frère cadet choisit 10 000 hommes et partit de Sam twè pour le rejoindre. Les deux chassèrent alors ensemble les ministres môns. [89]

Nous allons voir plus loin qu'en parlant des rois Ali Khaṅ (*alias* Naranu) et Maṅ: Pā, la DhAP suppose d'une certaine manière la reconnaissance d'une suzeraineté indienne, sans que celle-ci soit pourtant évoquée d'une manière explicite.

De tout ceci, on pourrait conclure que le problème est insoluble dans la mesure où les contradictions et les incohérences s'accumulent. Or, c'est au niveau de l'historiographie qu'il faut chercher des explications pour rendre compte de ces obstacles à la compréhension.

Rappelons encore une fois l'enjeu de la question débattue ici : il s'agit des relations entre le petit royaume d'Arakan et le puissant sultanat du Bengale, et de la question de l'influence et du rayonnement politique du sultanat sur l'Arakan au XVe siècle.

---

87. UP 144, DhAP 49.

88. Roṅ phrū est une appellation fréquente dans les deux récits, mais on ne sait pas clairement quelle ville et quelle rivière sont désignées par ce nom. S'il s'agit de Rangpur, on pourrait déduire qu'il s'agit du Brahmapoutre qui, dans son cours inférieur, s'appelle Padma. Les terres réclamées par le roi se situeraient sur la rive orientale de ce fleuve. Cela correspondrait *grosso modo* aux anciennes subdivisions anglaises de Mymensingh, Dacca, Tripura, Tippera, Noakhali et Chittagong.

L'expression des 12 villes du *B(h)aṅgā*, outre son rapport présumé avec l'appellation ancienne de Vaṅgā, qui se réfère au sud-est du Bengale, peut être rapprochée de celle qui désigne les 12 *bhāro bhuiyas* (seigneurs fonciers). À la fin du XVIe siècle, « douze » seigneurs (rajas hindous ou seigneurs musulmans) du Bengale oriental et méridional maintenaient une indépendance de fait à l'égard du gouverneur mogol du Bengale. Le nombre « 12 » n'est peut-être pas à prendre au sens littéral.

89. Wimala 39-40. Il est évident qu'il s'agit d'une interprétation tardive, parce que l'auteur utilise l'expression anachronique « *ramtabuil cākhyup* » (Traité de Yandabo) pour désigner un traité tout court alors que cette expression fait référence au traité qui mit fin à la première guerre anglo-birmane (1824-1826).

Il est impossible de prouver une vassalité de l'Arakan par rapport au Bengale. Aucun document bengali n'atteste les prétentions du sultanat sur l'Arakan. Aucune campagne de conquête ne fut entreprise et l'érudit A. B. M. Habibullah soulignait que les sultans qui ont succédé à Jalal al-din (mort en 1432) auraient été incapables d'imposer leur contrôle sur l'Arakan [90].

Les historiens anglais se sont trompés en ne prenant pas en compte l'ensemble des traditions historiographiques arakanaises. À la suite de son résumé de Ṅa Mañ, Phayre conclut au sujet de Maṅ: Co mwan :

> *The restored king, however, was forced to submit to the degradation of being a tributary to the king of Thu-ra-tan, and from this time the coins of the Arakan kings bore on the reverse, their names and titles in the Persian character ; this custom was probably first made obligatory upon them as vassals, but they afterwards continued it when they had recovered their independence, and ruled the country as far as the Brahmaputra river* [91].

Phayre admettait, comme d'autres à sa suite, que la présence d'inscriptions persanes sur les monnaies trouvées en Arakan indiquait une dépendance du moins nominale de l'Arakan au sultanat. Or la frappe de ces monnaies à Chittagong au milieu du XVe siècle est probablement liée à une brève occupation de la ville par les Arakanais [92]. Nous n'avons pas la moindre indication d'un paiement de tributs aux sultans.

L'argument des monnaies a d'ailleurs été tantôt utilisé dans un sens, tantôt dans l'autre [93].

Ni la *Vieille chronique* (telle que nous la connaissons à travers CL), ni Ṅa Mañ ne nous fournissent le moindre détail qui puisse être interprété comme une dépendance formelle ou informelle du Bengale.

La DhAP affirme aussi une certaine forme de suzeraineté du Bengale sur l'Arakan. En effet, par rapport à Ali Khaṅ comme par rapport à Maṅ: Pā, il est dit qu'ils admettaient les « noms » que leur attribuaient les souverains indiens [94]. Dans la chronique de Ṅa Mañ, on trouve des formules telles que : « quant au nom que les Indiens lui donnaient... » (*kulā: tui. mhañ. ap so amañ mhā*), « le nom des Indiens était... » (*kulā: tui. amañ ā: phraṅ.*) [95]. Mais en ce qui concerne le roi

90. Habibullah (1945 : 37).

91. Phayre (1844 : 46).

92. Voir Mitchiner (2000 : 107).

93. C'est-à-dire soit signe d'une vassalité, soit signe d'une suzeraineté sur des territoires musulmans. La frappe de monnaies a de tout temps été considérée comme un signe de souveraineté. Il est curieux qu'on ait pu avancer que les monnaies arakanaises, pour être plurilingues, soient un signe d'une vassalité arakanaise face au Bengale.

94. Telle serait une lecture au pied de la lettre de l'expression utilisée. Il est aussi possible de l'interpréter dans le sens plus général d'une reconnaissance de la suzeraineté musulmane.

95. CL 31 pour Baco Phrū ; CL 35 pour Do lyā.

Calaṅkā sū, le chroniqueur nous dit que le roi adopta le titre de *Sak kok dolā shyā (amañ tō kham tō mū le i)*[96]. Dans les chroniques arakanaises, l'emploi de ces noms est rare. Dans la DhAP on ne retrouve que le nom de Ali Khaṅ. L'affirmation du chroniqueur n'est donc pas concluante, et le fait que les rois arakanais aient adopté des noms « musulmans » ou « indiens » admet d'autres interprétations.

Pour le chroniqueur de la DhAP[97], le Bengale était de tout temps une propriété des rois arakanais. Maṅ: Pā explique dans son discours que l'accord entre son ancêtre Nara mit lha et le prédécesseur du souverain indien est périmé, car la posssession du Bengale ne pouvait être que temporaire.

Si nous sommes bien conscients que tout ceci est « historiquement » faux et qu'il n'y a pas de raison de croire que tout le Bengale était une ancienne propriété arakanaise, faut-il rejeter tout simplement cette tradition historiographique ?

En fait, il n'est pas impossible de donner un sens à cette interprétation d'un épisode de l'histoire assez mal connu par les historiographes eux-mêmes. Admettre que le Bengale ait été en des temps anciens un domaine des rois arakanais fournissait en effet une légitimation (nécessaire) pour les incursions ultérieures et les tentatives de conquête du XVIe au XVIIe siècle[98].

D'un autre côté, une explication satisfaisante était trouvée pour rendre compte de l'emploi d'appellations musulmanes aux XVe et XVIe siècles, un phénomène qui pouvait paraître étrange à des chroniqueurs écrivant au XVIIIe siècle où presque tous les rois arakanais ne portaient plus que des titres en pāli[99].

---

96. CL 37.

97. Nous ne mentionnons plus expressément l'éditeur de Wimala qui en l'occurrence semble suivre la même tradition que la DhAP.

98. Il y a lieu d'admettre un fonds historique dans les prétentions arakanaises. Le terme employé par les chroniques – 12 villes du Bhaṅgā – ne désigne pas le Bengale entier, mais le territoire de l'ancien État du Vaṅgā, qui était situé dans le sud-est du Bengale. L'ancien nom du territoire de Chittagong (entre le VIIe et le Xe siècle) était Harikela. Aux XIe et XIIe siècles, Harikela fut identifié avec Vaṅgā et B. N. Mukherjee considère que ceci était dû à l'expansion de la dynastie de Trailokyacandra qui venait du Harikela (Mukherjee 1975 : 119). Nous sommes loin de comprendre la relation entre la dynastie Candra de Vesalī et la dynastie de même nom au Harikela, toutefois les monnaies suggèrent un rapport entre les deux (Mukherjee 1975 : 117) ; il semble que la dynastie du Harikela était originaire d'Arakan (Gutman 1977). Ceci permettrait d'admettre que l'historiographie arakanaise gardait le souvenir d'une union ancienne entre l'Arakan et le Vaṅgā. Les liens dynastiques et la question des origines de la dynastie mises à part, on ne saurait dire à l'heure actuelle, s'il y a jamais eu une union politique entre ces territoires. Les prétentions arakanaises sur une partie du Bengale se retrouvent aussi dans les sources hollandaises du XVIIe siècle (communication orale de S. van Galen, 27 juin 1998).

99. Il n'y a plus de titres ou noms indo-musulmans après le règne de Sīrisudhammarājā (1622-1638).

Wimala évoque même l'exemple d'une mission musulmane de propagation religieuse au début du XVIe siècle. Comme l'ouvrage est centré sur le personnage héroïque du roi Maṅ: Pā, il est possible que l'auteur insiste d'autant plus sur une période de 125 ans de soumission aux seigneurs musulmans qu'il veut mettre en évidence le changement de politique qu'entame le règne de ce roi, le contraste entre une période où le royaume sentait ses faiblesses et la période contemporaine de l'auteur où le roi célébrait des triomphes militaires.

La fondation de Mrauk U

Mrauk U a été pendant des siècles une des villes les mieux défendues de l'Asie du Sud-Est. Les vestiges du palais et les restes des fortifications en portent encore témoignage aujourd'hui. L'histoire de la ville est très mal connue. Jusqu'à présent nos connaissances se réduisent pour une bonne part à celles de ses vestiges archéologiques.

À défaut de fouilles géologiques et archéologiques qui pourraient nous éclairer sur le sort du site au cours des siècles, nous devons nous en tenir pour le moment à rapporter le récit légendaire de sa fondation et à décrire dans ses grandes lignes le site. La description des vestiges des fortifications visibles à l'heure actuelle sera réservée au chapitre consacré à Maṅ: Pā, le grand roi constructeur du XVIe siècle. La prospérité de la ville au XVIIe siècle, comparée alors à Lisbonne ou à Amsterdam, sera évoquée dans les chapitres sept et onze.

La fondation légendaire

Entre le retour au pouvoir de Maṅ: Co mwan vers 1428-1429 et la fondation d'une nouvelle capitale, le roi continua à résider à Loṅ: krak. Les sources anciennes disent que le roi décida de fonder une nouvelle ville parce que Loṅ: krak était « détruite » (*pyak*). L'expression employée peut aussi bien s'appliquer à une destruction physique qu'à un avenir sans lendemain. Dans le chapitre précédent, nous avons vu que le retour de Maṅ: Co mwan sur le trône n'avait apparemment provoqué ni un conflit avec des troupes de Pègou ni avec celles d'Ava. Rien n'indique que Loṅ: krak ait dû faire face à un siège qui aurait entraîné des destructions. Il est donc plus probable que le roi, suivant le conseil de ses astrologues, ait voulu marquer un nouveau départ pour assurer la prospérité du royaume par le choix d'un site placé sous de bons auspices.

Ce que les sources anciennes nous rapportent en effet [100], c'est tout simplement la recherche d'un lieu où fonder une nouvelle ville. Sur la fondation de la ville elle-même, nous n'apprenons rien. Mais les signes favorables qui apparaissent aux envoyés du roi nous éclairent sur les avantages du site choisi. Voici ce que la *Vieille chronique* rapporte :

> Quand le roi décida de changer de capitale, une flotte de barques royales remonta la rivière Lemro (Añjananadī) et le roi, entouré de ses courtisans, se mit à rechercher un lieu [101] pour la ville près d'un petit confluent occidental de la Lemro [102]. Sur le Mont d'or (*rhwe toṅ*), ils virent alors un beau jeune homme coiffé d'un turban qui jouait du hautbois. « Ici, ici », les appela-t-il et la délégation royale s'approcha du Mont d'or. À l'ouest du Mont d'or, quelqu'un les appela de la même manière du haut du Mont Galun. Ensuite ils approchèrent des sources d'une rivière qui se trouvait à l'est du Mont Galun. Lorsqu'ils demandèrent le nom de cette rivière, les esprits protecteurs du lieu [103] prirent l'apparence de femmes, les unes placées au sud, les autres au nord de la rivière. Celles du sud appelèrent celles du nord en disant : « Hé ! Avez-vous capturé des poissons à Mrauk U ? » « Oui » leur répondirent-elles. Et celles du nord appelèrent celles du sud en leur demandant : « Avez-vous capturé des poissons du côté de Wa sè ? » « Oui », fut la réponse.
>
> Ainsi le roi et sa cour surent que de ce côté-ci, c'était Mrauk U, et que de ce côté-là, c'était Wa sè [104]. Ils poursuivirent leur recherche en marchant du pied du Mont Galun vers les sources de la rivière de Mrauk U. À cet endroit, les génies protecteurs du sol prirent la forme d'un chat et d'un rat, le premier poursuivant le rat qui fuyait. Quand le roi et sa cour arrivèrent dans la forêt de lianes qui tournaient dans le sens de la montre, c'était le rat qui poursuivait le chat.
>
> Deux autres esprits protecteurs prirent l'un, le poursuivant, la forme d'un serpent, l'autre, le poursuivi, la forme d'un crapaud. Dans la forêt des lianes qui tournaient vers la gauche, c'était le crapaud qui poursuivait le serpent.
>
> Et encore, lorsqu'un des génies prit la forme d'un tigre, à la poursuite d'un autre, qui avait pris la forme d'un cerf, dans la forêt, c'était le cerf qui chassait le tigre.
>
> Quand ils virent ces courses et ces poursuites, le roi et son entourage décidèrent de construire la ville à cet endroit. Quand ils virent un grand arbre *khamoṅ:* ils le coupèrent. Dans sa couronne de feuillages, il y avait cinq lézards

---

100. La DhAP mentionne la date de la fondation de la ville sans plus. Le commentaire du ministre Kawikyō sur la décision royale de changer de capitale est un discours sur la consécration royale pratiquée par les anciens et la nécessaire pureté des brahmanes ; il ne fait qu'une référence sommaire aux sept caractéristiques d'une ville fortifiée (voir CL I, chap. 65 : 81-82).

101. Les envoyés viennent de la Lemro située à l'est de la ville future et se dirigent vers l'ouest.

102. Le nom de ce confluent n'est pas donné, mais il devrait s'agir d'un des bras de la rivière Panzé qui coule en direction nord-sud et rejoint la rivière Aungdat à l'est de la ville. (Voir la carte de Forchhammer 1891).

103. « *Bhumma cui: nat* ».

104. Le garuda, aigle mythique. Nous n'avons pas pu déterminer à quel lieu actuel ce nom correspond. Le Mont d'or se trouve au sud-ouest de la ville actuelle. Quand on arrive du port, il se situe à droite en passant le pont Bandula. Mrauk U, dans un sens restreint, désigne le centre de la ville et le quartier du palais ; Wa sè est un quartier de la ville qui s'étend à l'est du palais et au nord du centre-ville actuel. À la fin du XVIIIe siècle, Wa sè est le nom d'un des sept quartiers de la ville.

blancs [105]. Les astrologues interprétèrent cela dans le sens que sans interruption, des bateaux viendraient [106].

Alors qu'on y dégageait arbres et buissons pour construire le palais, un vieillard vint et dit que le lieu était bon. Au sud de cet endroit où l'on nettoyait (les buissons), on trouva un pot émaillé avec de la terre blanche, chose interprétée dans le sens que tous les rois seraient des rois avec des parasols blancs. Du côté nord, on trouva un pot avec de la terre rouge. Cela signifiait que des rois de l'Est et de l'Ouest allaient posséder cette ville [107].

En voyant ces signes, le roi, les sages ministres et les astrologues estimèrent que cet endroit était le bon endroit, « terre de victoire » [108] (*oṅ mre*). Ils déclarèrent qu'il fallait y construire la ville [109].

Appelés à fixer le début des opérations, les astrologues expliquèrent au roi qu'en choisissant le jour suivant telle constellation des astres, l'existence de la ville ne serait que de trois ans alors que le roi aurait la vie longue, mais que suivant une autre constellation, la vie de la ville serait d'un siècle alors que le roi n'aurait plus que trois ans à vivre. Le roi aurait alors répondu : « Ma vie, qu'elle soit courte. Que l'existence de la ville soit longue. Que ma postérité soit prospère ! » La ville fut ainsi fondée en 1430.

Lorsqu'au cours des travaux de construction de la ville, on égalisa les deux collines Toṅ ñui et Kut kā:, on découvrit un singe gardant l'œuf d'un paon d'or. Voilà pourquoi on donna à la ville le nom de Mrauk U (« Œuf du singe » [110]).

Telle est donc le récit légendaire sur les origines de la ville. Le chroniqueur raconte la recherche d'un site approprié comme un voyage de découverte qui nous révèle au fur et à mesure le caractère merveilleux et heureusement prédestiné du lieu. L'intermède narratif du choix d'un jour de fondation sous d'heureux auspices et en fonction de la constellation des astres a tout son charme, parce que le roi apparaît, à la fin de ses jours, comme un fondateur désintéressé et dévoué à la prospérité du royaume, une image qui contraste avec les récits de sa jeunesse.

Afin que la ville soit protégée contre ses ennemis, le roi fit construire des sanctuaires dans les huit directions et fonda cinq sanctuaires dont la pagode Myak mhoṅ tō cedī. Il fit aussi ériger, dit la chronique, mille ouvrages de défense grands et petits [111]. Quand le roi fit établir

---

105. Quatre lézards suivant BN Indochinois 4 ff. 5 – 19, l. 12 r°.

106. Cette référence à la prospérité commerciale de la ville mérite d'être relevée. BN Indochinois 4 f°12 a ici *kulā: phrū* mentionnant donc l'arrivée d'hommes blancs.

107. Il ne doit pas nécessairement s'agir d'envahisseurs étrangers. La phrase peut s'appliquer à des princes venant des régions occidentale et orientale du royaume.

108. L'expression « *oṅ mre* » inclut l'idée de prospérité, d'avenir glorieux et de victoire sur le champ de bataille.

109. On est quelque peu surpris par la répétition de la décision royale ici.

110. Ce jeu de mot est en fait une tricherie dans la mesure où le mot singe ne s'écrit pas *mrok* mais *myok*.

111. Ce sera aux archéologues de nous dire si certaines parties des fortifications de la ville remontent effectivement au XVe siècle. Plusieurs temples datant de la période de Lemro confirment l'ancienneté du site.

l'horoscope de la ville, les astrologues affirmèrent que la vie de la ville pourrait même être de mille ou dix mille ans.

La fondation de la ville terminée, Maṅ: Co mwan se rendit auprès du Mahamuni et fit célébrer une grande fête avec de nombreuses donations.

Le site

« ...the most singularly situated town in the world » (Lt F. Jenkins, 1831) [112]

L'excellence du site de Mrauk U est soulignée par le fait que la capitale de l'Arakan ne changea plus pendant plus de trois siècles [113] à la différence de la ville et ses environs. Il suffit en fait de visiter la ville aujourd'hui et de comparer ce qu'on voit avec l'esquisse qu'en fait F. Jenkins en 1831 et avec l'apparence générale que fournit le rapport sur les monuments religieux de Forchhammer en 1891, pour constater qu'il s'agit d'une ville d'apparence fort différente [114]. Sans entrer dans les détails, remarquons que ce qui crée la différence essentielle, c'est le nombre des habitants, la surface bâtie, l'extension du terrain utilisé pour la riziculture et l'espace laissé à la végétation sauvage. L'énorme édifice du Kui: soṅ:, le temple des 90 000 *buddha*, situé dans une petite plaine à l'est de la ville, était inconnu à Forchhammer, parce que ses ruines étaient entièrement couvertes de broussailles à la fin du XIXe siècle. Aujourd'hui, on le visite en voiture ! Or ce qui était vrai pour ce temple à la fin du XIXe siècle l'est toujours pour la plupart des ouvrages de fortification qui se trouvaient sur les collines qui environnent la ville.

Les cours d'eau ont changé ou ont été considérablement redessinés au cours des siècles. Aujourd'hui, la ville n'aurait pas, suivant des renseignements pris sur les lieux, plus de quatre à cinq mille habitants. Or au XVIIe siècle, Manrique la comparait à Lisbonne et Schouten à Amsterdam. Vers 1830 encore, la ville était la plus peuplée d'Arakan. Son déclin au profit d'Akyab, le port des Anglais, était irrémédiable dans la deuxième moitié du XIXe siècle.

Mrauk U fut établie à l'ouest d'une plaine qui se situe entre deux chaînes de montagnes de hauteur modeste qui courent en direction NNO-SSE. La distance entre ces deux chaînons peut être évaluée à environ 10 km. Elles épousent donc la direction générale du Yoma d'Arakan qu'on reconnaît facilement sur toutes les cartes deBirmanie.

---

112. *Private Journal* Nottingham Hallward Library Pw Jf 2830/3.

113. Maṅ: Phaloṅ: (1571-1593) voulait changer de capitale, mais ses astrologues l'en dissuadèrent.

114. *Private Journal* Nottingham Hallward Library Pw Jf 2830/3 ; Forchhammer (1891).

La plaine elle-même est parsemée de collines où furent construites, à des époques diverses, certaines des fameuses pagodes de la ville.

On a parlé avec de bonnes raisons d'une protection naturelle de la ville. En effet, les chaînes montagneuses à l'est et à l'ouest, le terrain montagneux au nord et la présence de deux lacs au sud de la ville, le Letsé et l'Anoma, créent un cadre favorable à la défense. Ces avantages naturels furent exploités par les rois arakanais.

Un deuxième trait remarquable sont les ruisseaux et cours d'eau qui sillonnent la plaine et la relient à l'est à la Lemro et à l'ouest à la Kaladan. Il est facile d'entrer dans la ville quand on y arrive par voie d'eau. Ceci n'a pourtant jamais avantagé un ennemi, parce qu'en même temps, rien n'était plus facile que de barrer les ruisseaux pour inonder les terres environnantes. Il subsiste à l'heure actuelle des restes modestes de ces barrages anciens. Surtout dans sa partie sud, la ville ressemble à un bassin découpé par un réseau de canaux.

Il paraît que la terrasse rectangulaire du palais a été créée par l'égalisation d'un monticule au pied duquel la ville se développait vers l'est, le sud et le sud-est.

Au nord du palais, la plaine s'étend jusqu'à l'énorme barrage (où s'élève le mur de Khyin kuik) qui la ferme et qui relie une chaîne à l'ouest à une chaîne de collines qui, en partant de la pagode Shitthaung, coupe la plaine sur une ligne nord-sud, et la sépare d'une autre, plus étendue, à l'est. Cet espace au nord du palais héberge un grand nombre d'édifices religieux et ressemble à une sorte de vallée encaissée.

On ne peut que spéculer sur la présence d'habitations dans ce quartier de la ville et il en est de même pour le nord-est qui était peut-être un terrain inondé en cas de besoin de défense. Entouré de deux murs construits éventuellement dès la fondation de la ville, le quartier du palais était un espace protégé, à l'intérieur du site que nous avons décrit. Suivant la description de Schouten de 1661, l'espace entre les murs intérieurs était réservé au personnel de la cour. Les terrains entourant le palais royal peuvent donc être considérés comme un ensemble nettement distinct du reste de la ville. Cet espace [115] recouvre une surface d'environ 3,1 km^2.

Nous ne sommes pas en mesure de dire si la ville possédait déjà des fortifications étendues au XVe siècle. Le dispositif de défense de la ville sera donc traité dans le chapitre consacré au roi Maṅ: Pā qui, nous disent les chroniques, fit, au milieu du XVIe siècle, de la ville une vraie forteresse.

La ville se situe à environ 70 km de la mer, à l'intérieur des terres, à une hauteur où la marée se fait encore sentir vigoureusement. Le phéno-

115. Renseignement fourni par le personnel du musée archéologique de Mrauk U (avril 1996).

mène des ruisseaux qui, à l'intérieur de la ville, courent dans les deux directions, suivant le moment de la journée, est bien connu. Le temps nécessaire pour remonter par voie d'eau varie donc considérablement.

Cela étant dit, la ville était suffisamment proche de la mer pour entretenir le commerce du royaume et suffisamment éloignée de la côte pour être protégée des tempêtes et des invasions d'un ennemi potentiel. Sur 15 km en aval de la ville, la rivière n'est pas très large. Ceci avantageait naturellement les Arakanais avec leur batellerie à rames face à une flotte de voiliers. Ajoutons à cela des canons placés le long des rivières, cachés par des franges de végétation dense et la possibilité de dresser des embuscades.

La situation de la ville, c'est-à-dire sa position par rapport à d'autres parties du pays, est plus difficile à saisir. Historiquement, Mrauk U se situe dans la même plaine que les autres capitales de l'Arakan qui l'ont précédée. Économiquement, le sort de la ville et de ses habitants était évidemment lié aux plaines rizicoles environnantes. Dans cette perspective et dans celle du commerce, Mrauk U apparaît comme un centre qui draine les ressources de la campagne alentour et les rivières apparaissent comme les principaux axes de transport et de communication. Cette symbiose entre la campagne et la ville laisse ouverte la question de l'hinterland montagneux. La question s'impose par rapport au Yoma à l'ouest. Outre les aspects démographiques et économiques que cette question implique, c'est l'aspect de sécurité qui intéresse notre étude. En effet, aucun col ne passe le Yoma d'Arakan au degré de latitude de Mrauk U. Parvenir à la ville du côté birman oblige toujours à un détour considérable par les cols de Talak ou de Am situés plus au sud. Ainsi donc, qu'un ennemi vienne de l'est ou de l'ouest, étant donné la situation de la ville, sa progression se trouve ralentie.

De tout ceci, il ressort que le site et la situation présentent un certain nombre d'avantages qui ont déterminé le choix des fondateurs.

La fin du règne

D'après la *Vieille chronique* et Ňa Mañ, Maṅ: Co mwan, après avoir retrouvé son trône à Loṅ: krak, aurait décidé la fondation d'une nouvelle capitale en 1430. Il aurait alors encore régné trois ans. Dans certaines versions de la DhAP, l'année du retour du roi est donnée comme 1431. Ňa Mañ laisse mourir le roi en 1431, alors que Ali Khaṅ, son successeur ne serait monté sur le trône qu'en 1434. Nous suivons ici Candamālālaṅkāra qui reconnaît 1433 comme l'année du décès du roi et comme le début du règne de Ali Khaṅ [116]. C'est en effet son frère cadet que le roi désigna comme son successeur.

116. CL 42-44.

Cinq pagodes auraient été érigées lors de la fondation de la ville en 1430 : Le: myak nhā, les deux Mra tan choṅ et Mok cit tō et Maha vijay [117].

La tradition orale a attribué au règne de Maṅ: Co mwan la construction de la mosquée Santikan [118]. Elle aurait été construite par les soldats musulmans qui avaient accompagné le roi, à son retour du Bengale. Forchhammer, tout en signalant la tradition, voit cependant des parallélismes dans le style avec des pagodes du XVIe siècle [119]. Nous pensons qu'il n'y a pas besoin de lier la fixation de musulmans en Arakan à l'arrivée de mercenaires pour étayer la thèse d'une présence musulmane dès cette époque. Il est probable que des marchands musulmans fréquentaient les ports arakanais depuis longtemps déjà. Mais la présence musulmane en Arakan ne devient perceptible dans les textes qu'au XVIe siècle.

117. Tun Shwe Khaing (1993 : 57, 85).
118. On n'en trouve pourtant pas de traces dans les chroniques.
119. Forchhammer (1891 : 39).

Chapitre 3

Le royaume à l'ombre de ses voisins

Si les données assez confuses et contradictoires de nos sources ne nous ont guère permis de dresser un tableau très cohérent de ce qu'a pu être l'histoire d'Arakan durant le demi-siècle qui s'étend de 1380 à 1433, nous nous heurtons à des lacunes autrement plus importantes en entamant l'étude du siècle qui suit (1433-1531). En effet, le premier siècle de l'histoire de Mrauk U reste mal connu, parce que les informations dont nous disposons sont fort maigres.

Contrairement à la période précédente, les sources birmanes ne viennent pas compléter le récit lacunaire des chroniques arakanaises, pas plus que les sources indiennes. Ainsi l'histoire du Bengale durant la deuxième moitié du XVe siècle est elle aussi assez mal connue et le destin particulier de Chittagong, qui nous intéresse au premier titre, nous échappe.

La démarche que nous suivons consiste à présenter d'une manière aussi détaillée que possible les informations des chroniques arakanaises en les évaluant par rapport à l'histoire des régions environnantes : Ava, Pègou et le sultanat du Bengale.

Notre appréciation de ce siècle est forcément empreinte d'hypothèses. Parler d'un Arakan à l'ombre de ses voisins, en situant ainsi le pays dans son contexte régional, ne revient pas à conclure à l'isolement ou à l'effacement de la région qui nous préoccupe. L'impression générale qui se dégage est celle d'un lent processus de maturation qui donne naissance au XVIe siècle à une puissance arakanaise capable de résister à deux reprises à des invasions birmanes.

Dans un premier temps, le pays connaît une phase de consolidation politique suivie dans un deuxième temps d'un relatif affaiblissement du pouvoir royal, qui s'infléchit pourtant grâce à la croissance et aux progrès antérieurs.

La consolidation du royaume

Le règne de Ali Khaṅ (1434-1458)

On serait bien en peine de trouver des traits désagréables dans l'image que les sources nous laissent de ce roi. Sa biographie nous est déjà connue en partie à travers celle de son frère. La *Vieille chronique*, Ṅa Mañ et la DhAP l'appellent à l'origine Naranu, Wimala confond son nom avec celui de son frère et l'appelle Nara mit lha. Il fut aussi connu sous le nom de Maṅ: Kharī et adopta au moment d'accéder au trône le nom de Ali Khaṅ, nom sous lequel il est généralement cité.

L'année de son accession au trône ne pose pas vraiment de problème, ce serait 1433 ou 1434. Nous supposons que l'âge du roi au moment de monter sur le trône était probablement supérieur aux 42 ans que lui donne CL. Il n'est pas mentionné en rapport avec son frère au temps du règne de Siṅgasū (1401-1404). Gouverneur de Sam twè au moment où son frère devint roi, il fut mêlé sans doute à tous les événements essentiels, guerres et échanges diplomatiques, de son époque. Dans la DhAP, il est dépeint comme un homme dévoué à la cause du roi et aux intérêts du royaume, refusant de se révolter contre son frère, l'avertissant de l'attaque birmane et assurant la défense de Sam twè face aux Birmans. Ce dévouement aurait été récompensé plus tard par sa promotion au rang de prince héritier. Dans la chronique de Ṅa Mañ, Maṅ: Kharī apparaît comme l'homme du parti môn, celui qui fait appel à Pègou pour intervenir contre les Birmans lorsque ceux-ci envahissent le pays en 1406 [1]. Tout ceci ne suffit évidemment pas pour donner à ce personnage un profil très particulier. Les nobles seigneurs qui s'enfuient auprès de rois voisins pour les pousser à des interventions ne manquent pas dans l'histoire birmane. On n'a aucune raison de mettre en doute leurs activités, mais on ne peut guère juger que leur action ait été décisive. Le conflit qui opposa en Arakan (comme ailleurs en Birmanie) les rois Rājadhirāj de Pègou et Maṅ: khoṅ d'Ava se comprend sans l'intervention nécessaire d'un prince arakanais.

À ceci s'ajoute que nous ne savons absolument pas si Naranu a pu gouverner à Sam twè au temps de l'occupation mône ; suivant Ṅa Mañ, il semble que non.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'il accède au trône, Ali Khaṅ doit disposer d'une expérience considérable. Après un demi-siècle mouvementé, son règne marque un revirement total. Le pays, qui avait longtemps subi passivement les interventions de ses voisins birmans et môns, développa pour la première fois sous Ali Khaṅ une diplomatie active et une politique d'expansion [2].

1. CL 20-31.

2. Habibullah (1945 : 35) a même parlé d'une politique agressive à l'égard des possessions du Bengale.

Sur le plan intérieur, le roi est reconnu comme un bienfaiteur de son pays. Il fut soucieux de la riziculture et du commerce. Il favorisa la construction de barrages pour l'irrigation, récompensa ceux qui installaient des filets de pêche dans les courants d'eau et, dans l'intérêt des marchands, il abaissa les taxes sur les marchés, dans les ports et la taxe sur l'eau [3]. Aux pauvres, il donna du travail et de quoi vivre. Vers 1450, il agrandit la ville en y joignant les quartiers de Wa sè et de Mrui.sac (Ville nouvelle). Il fit creuser des réservoirs d'eau et des puits. De nombreuses pagodes, des monastères et des abris pour voyageurs furent construits et des édifices vétustes et délabrés furent restaurés [4].

Maṅ: Co mwan n'avait pas réussi à reprendre en main le contrôle de Sam twè, c'est-à-dire que tout le Sud de l'Arakan échappait au pouvoir central. D'après la *Vieille chronique*, la province avait été gouverné par le gouverneur de Trois-Villages (Sum: rwā), sans doute nommé par le roi môn. Après la mort de celui-ci, sa veuve, appelée la reine Co ran mi, semble avoir exercé un pouvoir autonome à Sam twè. Elle avait deux fils, Bhaya maṅ: rè, l'aîné et Co ranta mit, le cadet. Ce dernier, avide du pouvoir et soutenu par une suite, assassina son frère, mais la mère, en apprenant la mort de son fils aîné (la chronique dit qu'elle était en train de prendre sa douche et ne prit même pas le temps de s'habiller en sortant), fit sur-le-champ appel à Ali Khaṅ pour s'emparer du pays. La correspondance présumée entre le roi et la reine-veuve nous a été conservée sous forme de poésies. À l'invitation de s'emparer du Dwārawatī, le roi répond en chantant les attraits de son royaume. En 1437, Ali Khaṅ marcha avec ses troupes à Sam twè et fut reçue en route par Co ran mi qu'il éleva plus tard au rang de reine du milieu [5].

Sur sa campagne à l'ouest, nous ne savons pour ainsi dire rien. CL la signale par une seule phrase, disant que le roi en personne marcha contre Cukkarā [6] et Chittagong. Phayre a parlé d'une conquête arakanaise jusqu'à Ramu (en arakanais : Pan: wā). Phayre écrit que Ali Khaṅ ne se soumit pas longtemps à l'autorité du sultan, mais s'empara du pays jusqu'à Ramu. Or la phrase sur laquelle Phayre doit s'appuyer pour soutenir la reconnaissance de la suzeraineté du Bengale par le roi d'Arakan ne se trouve que dans la DhAP, une tradition postérieure à celle de la *Vieille chronique* qui n'en souffle mot. La date de cette campagne est d'ailleurs inconnue. On ignore si elle fut suivie d'une occu-

3. Nous supposons que la taxe de l'eau était une taxe sur le transport des marchandises (sur l'eau).

4. CL 24.

5. Le roi fit construire un palais entre celui de la reine du Nord et celui de la reine du Sud. En fait, la reine du milieu est donc la reine du palais au milieu. La chronique atteste aussi l'attribution d'un apanage.

6. Une localité située au sud de Chittagong, mentionnée sur les cartes portugaises du XVIe siècle (par ex. la carte de de Barros, *De Asia* IV, 2 : 451) sous l'appellation Chocoriá.

pation temporaire de la ville. La possession de la ville par Nasir al-din Mahmud Shah (1437-1459) est attestée par des preuves numismatiques en 1439 [7] et il paraît probable que l'attaque n'eut lieu qu'après la reprise de Sam twè. Suivant Qanungo, les Arakanais contrôlaient la plupart du temps les régions au sud de Chittagong après la restauration de la dynastie des Ilyas Shahi (1437-1487) [8]. Mais Majumdar note que le pouvoir des sultans était faible durant les 22 ans qui séparent la mort de Jalal al-din et de Barbak Shah [9]. Et Bouchon & Thomaz, dans leur analyse des origines légendaires et présumées du sultan Husayn, retiennent « que la mémoire populaire avait gardé le souvenir de graves désordres survenus vers le milieu du XVe siècle » ; ils parlent ailleurs de l'« époque obscure de la chute de Râja Kans » (c'est-à-dire Raja Ganesha) et de l'« ascension mystérieuse de Nâsiruddin Mahmud » [10]. Rappelons donc que tout ceci n'invite nullement à admettre une quelconque reconnaissance formelle du Bengale comme puissance suzeraine par l'Arakan à cette époque.

Dans la première moitié du XVIe siècle, le pouvoir dans la région de Chittagong se trouvait morcelé entre deux ou même trois seigneurs, et cette situation a peut-être perduré d'une manière ou d'une autre pendant des siècles. Rien ne nous empêche effectivement d'imaginer que le contrôle des Arakanais se soit étendu dès le XVe siècle sur les terres au sud de Chittagong (entre la Karnaphuli et la Naf) [11].

Le troisième fait important de la politique extérieure de Ali Khaṅ fut un événement tout à fait particulier dans l'histoire birmane. En avril 1454, la cour d'Ava et la cour de Mrauk U, les rois, des reines, des princes, des princesses et leurs suites ainsi que des ministres se rencontrèrent sur la montagne de Phui: khoṅ [12], dans le palais des lianes (*nway ṅan: to*) [13]. L'événement est rapporté quasi de la même manière par U Kala et toutes les sources arakanaises. Suivant U Kala l'initiative était due au roi d'Arakan ; il fallait pourtant que Narapati (1443-1469) s'assure auprès de ses conseillers que son confrère n'avait pas de méchantes arrière-pensées pour se décider à accepter l'invitation [14].

---

7. Roy (1986 : 226).

8. Qanungo (1986 : 150).

9. Majumdar (1973 : 164).

10. Bouchon & Thomaz (1988 : 112,113).

11. Les chroniqueurs du Bengale rapportent que Nasir al-din Mahmud Shah (1437-1459) eut des démêlés avec les Sharqi de Jaunpur, propagea l'islam dans Khulna et Jessore et affronta la dynastie hindoue des Ganga régnant sur l'Orissa (voir Roy 1986 : 227-228). Son intérêt pour Chittagong se limitait, à ce qu'il paraît, au port.

12. La source arakanaise est plus précise en parlant du col de la montagne (voir CL 25).

13. UK II, 85. Phayre (1967 : 100) identifie ce lieu avec Natyegan, le point le plus élevé sur la route de Am qui relie l'Arakan avec la vallée de l'Irraouaddi par Salaṅ et Chaṅ phrū. C'est une preuve de l'importance historique de cette route (voir Leider 1994).

14. UK II, 84-86.

On ignore quels furent les motifs exacts de cette initiative diplomatique, mais la rencontre qui fut, selon le chroniqueur, une formidable fête, devait affermir les liens d'amitié entre les deux royaumes. Les rois, se traitant sur un pied d'égalité, semblent avoir échangé leurs parasols blancs et d'autres attributs royaux et les délégations se firent les unes les autres des cadeaux précieux autour de repas somptueux [15]. Outre les promesses d'entente, un important accord fut conclu au sujet de la frontière entre Ratanāpūra (Ava) et Dhañawatī (Arakan). La crête du Yoma fut définie comme frontière commune, l'accord précisant que les arbres penchant vers l'est appartiendraient aux Birmans et que ceux penchant vers l'ouest aux Arakanais [16].

Les rois d'Ava de cette époque, de Mui: Nhaṅ: (1427-1440) à Sihasūra (1469-1481) devaient affronter des révoltes incessantes des sawbwas shans et les prétentions chinoises sur la frontière du Yunnan. Rien n'est rapporté dans les sources sur des frictions entre les Arakanais et la dynastie birmano-shane qui gouvernait à Ava. Il est difficile de se prononcer sur ce que Narapati pouvait gagner politiquement à cet accord ; en ce qui concerne les Arakanais, il nous paraît que ce succès diplomatique illustre fort bien la résurgence d'une royauté arakanaise, fière d'elle-même.

Un marchand de pierres précieuses de Venise, Nicolo Conti, traversa l'Arakan à cette époque [17]. Venant du Bengale, il remonta d'abord la rivière (la Kaladan ?), arriva dans une grande ville et passa le Yoma en dix-sept jours [18]. Comme la date de son passage n'est pas connue avec précision, il n'est pas possible de savoir avec certitude si le visiteur vénitien vit Loṅ: krak ou Mrauk U [19]. Sa traversée du Yoma et l'accord entre Ali Khaṅ et Narapati attestent le courant commercial entre les deux royaumes. Mui: mit (Momeik) et ses mines de rubis étaient en pleine expansion au milieu du XVe siècle et l'exportation de rubis par l'Arakan a dû être dès cette époque une des branches principales du commerce transarakanais [20].

Le règne de Ali Khaṅ s'assombrit sur sa fin lorsqu'un conflit éclata entre deux de ses fils sur le droit à la succession. Maṅ: Chwe, le fils de la reine Co Pañānārī, fut furieux lorsque son père nomma prince héritier un des deux fils de la reine Co Pabhā, Baco Phrū. Il partit pour Kale: mrui. (au pays shan) où il regroupa autour de lui une troupe de

15. CL 24-25.

16. Dans la DhAP, il n'y a pas de récit, mais deux lettres versifiées, composées d'exhortations morales, que les rois se seraient envoyées.

17. On ignore les dates exactes. D'après Harvey : 1435 (1967 : 98) ; Hobson-Jobson indique d'une manière plus prudente entre 1420-1430.

18. La durée du trajet nous paraît fort longue. Vers 1830, les premiers officiers anglais qui passaient le Yoma ne prenaient guère plus de dix jours.

19. Harvey (1967 : 98).

20. Sur l'importance du *Ruby Mine State*, voir Harvey (1967 : 101).

guerriers. En décembre 1458, il attaqua Mrauk U, mais le roi, son père mena l'offensive en dépit de son âge et écrasa les assaillants aux portes de la ville. Ceux qui eurent la chance de survivre furent établis dans un village [21].

Les règnes de Baco Phrū (1458-1481) et de Do lyā (1481-1491)

Sous Baco Phrū et Do lyā, la royauté et le pays continuèrent à profiter de la stabilité que l'Arakan avait retrouvée sous Ali Khaṅ. Le modèle de la politique étrangère et militaire arakanaise des décennies suivantes fut désormais fixé : une politique agressive et de conquête orientée vers l'ouest et le nord-ouest et une politique prudente et défensive à l'égard des rois birmano-shans d'Ava. Pour mettre en pratique la première, les Arakanais n'avaient pas beaucoup à craindre de représailles, alors que face aux rois d'Ava, ayant tiré les leçons du début du siècle, il convenait de se prémunir contre de nouvelles attaques en se présentant plutôt comme une puissance amie qu'en devenant la cible de leur agressivité.

Baco Phrū était le contemporain à la fois d'un des grands sultans du Bengale, Rukn al-din Barbak Shah (1459-1476) et de la reine de Pègou, Rhaṅ co pū (Shinsawbu) (1453-1472), fille de Rājādhirāj, d'illustre mémoire. Les règnes de ces deux grands souverains voisins de l'Arakan ont été qualifiés de stables et de pacifiques [22]. Du côté de Narapati d'Ava, avec qui son père s'était lié d'amitié, le jeune roi, âgé de 30 ans, n'avait rien à craindre. Il n'est dès lors pas étonnant que Baco Phrū ait profité de ces circonstances favorables pour attaquer Chittagong et s'emparer de la ville.

La date exacte de cette attaque n'est pas claire. Depuis Phayre, on la donne en 1459 [23]. C'est aussi à la suite de ce pionnier de l'historiographie moderne de l'Arakan que la légende d'une occupation ininterrompue de Chittagong par les Arakanais jusqu'en 1666 s'est répandue. En fait, Phayre parle dans un premier temps d'un demi-siècle d'occupation [24]. Or c'est une erreur, car une inscription dans la tombe du poète Al-Awwal atteste la reprise de la ville par Rukn al-din Barbak Shah autour de 1473-1474 [25]. Si la date de 1459 était correcte, les Arakanais auraient tenu la ville pendant quinze ans. Or, le récit arakanais sur cette campagne est loin de confirmer une telle supposition. En effet, on nous dit que lorsque les Arakanais étaient en train de piller la ville, les Indiens se regroupèrent et réussirent à les mettre en déroute.

---

21. CL 26.
22. Majumdar (1983 : 41-42) ; Roy (1986 : 231) ; Harvey (1967 : 117-118).
23. Phayre (1883 : 78).
24. Phayre (1883 : 79).
25. Roy (1986 : 284) ; Habibullah (1945 : 35).

Le roi dut battre en retraite [26]. Il aurait alors regroupé ses troupes et attaqué le pays de Kokkatan: [27].

CL présente une chronologie assez détaillée d'après la *Vieille chronique* et donne en revanche la date de décembre 1481 pour l'attaque contre Chittagong [28]. D'après une autre source, Baco Phrū rencontra en 1480 Sihasūra, le roi d'Ava, et aurait conclu un traité d'amitié avec lui [29]. Il aurait donc suivi la diplomatie de son père qui lui permettait d'agir plus librement à l'ouest. Quoi qu'il en soit, s'il est probable que les Arakanais dominaient les régions au sud de Chittagong, il faut être prudent à propos d'une conquête de la ville elle-même. À cette époque, les régions au nord de la ville ne tombèrent jamais sous la coupe arakanaise [30].

L'importance de rapports sereins avec Ava, et en l'occurrence avec ce formidable guerrier que fut Sihasūra tout au long de son règne (1469-1481) [31], ne peut guère être sous-estimée. Très vite, l'Arakan pouvait se trouver entraîné dans les démêlés et les conflits internes d'Ava. À la mort de Narapati en 1469, Sihasūra, un de ses fils, devint roi. Un autre fils, le gouverneur de Calaṅ: (Salin), du nom de Satui: Kyō, marcha, dit la chronique, « en direction de la rangée de montagnes (le Yoma) avec des soldats, des éléphants et des chevaux ». Baco Phrū envoya deux émissaires entourés de troupes à leur rencontre. L'affrontement tourna court pour le prince birman qui battit en retraite et demanda la paix. Dans la suite, les rapports redevinrent paisibles. Même si l'événement en soi est assez difficile à interpréter, il révèle une source de conflits potentiels. En juillet 1476, une rébellion du seigneur Sak dut être réprimée. Un certain nombre de Sak s'enfuirent en Birmanie [32]. Les renseignements sont trop maigres pour apprécier cet incident particulier, mais on peut rappeler ici les démêlés de Maṅ: Thī:

---

26. CL 33. La date est confirmée par BN Indochinois 26, f°1. L'occupation elle-même est confirmée par une monnaie de Bhaco Phrū frappée à Chittagong (Mitchiner 2000 : 107).

27. L'emplacement de ce pays est inconnu. À notre avis, on n'a guère d'autre choix que de le situer au nord du royaume entre l'arrière-pays de Chittagong et le pays chin.

28. CL 33.

29. BN Indochinois 26, f°1.

30. Qanungo (1986 : 150-151).

31. Voir Harvey (1967 : 100-103).

32. L'appellation Sak, et plus souvent « Sak maṅ: » (roi Sak), désigne dans les chroniques arakanaises la (ou les) population(s) vivant au nord-ouest du royaume, au-delà de Ramu / Pan: wā, dans l'arrière-pays de Chittagong. Ils apparaissent en général comme des sujets rebelles, mais aussi comme des alliés des rois arakanais. On aurait tort de les identifier à la seule tribu des Sak (Cak), car une comparaison avec le *Rajamala*, la chronique du Tripura hindou, démontre que les rébellions sak se réfèrent aussi à des agressions du Tripura. Le terme précis, si on veut, des chroniques arakanaises pour désigner le Tripura est Mrum, une appellation qui désigne, elle aussi, à proprement parler, un seul groupe ethnique. Mais une différenciation suffisamment claire entre Sak et Mrum n'apparaît dans la *Vieille chronique* que sous le règne de Maṅ: Phaloṅ: (1571-1593). Rappelons que l'identification des Sak avec le royaume hindou du Tripura avait été proposée la première fois par Phayre.

avec les Sak [33]. Une intervention contre les Sak en fuite vers l'est pouvait facilement être interprétée comme une agression contre Ava. Peut-être la rencontre entre Baco Phrū et Sihasūra en 1480 fut-elle liée directement aux événements antérieurs.

Un des moments glorieux du règne fut sans doute, en 1474, l'arrivée d'une copie du *tipitaka* en provenance de Ceylan [34].

Le roi était un excellent archer, dont la réputation dépassait, dit-on, les frontières du royaume. Il aimait la chasse aux éléphants et réussit même à capturer un éléphant blanc en 1462. Dans les annales du règne, on lit aussi qu'en 1461, le gouverneur de Tan: lwè (région de Sam twè) se révolta, qu'en 1468, le choléra fit de nombreuses victimes et qu'en 1470, le roi fit ériger un énorme pavillon (*mandap*) près du bassin de Duiṅ: kyī lors du décès d'une de ses filles.

Comme son père, Baco Phrū contribua au développement de Mrauk U en l'agrandissant vers l'est, du côté de Duiṅ: kyī. La nouvelle fondation eut le nom de Pyañ thoṅ.

La lutte pour la succession au trône de Baco Phrū nous est présentée par le chroniqueur sous la forme d'un récit didactique. Le roi eut deux fils, Do lyā, l'aîné, et Gāmani, le cadet. La sympathie du père allait à Gāmani qui fut promu au rang de prince héritier. Baco Phrū aurait voulu écarter l'aîné et Gāmani ne cessa de le vexer et de l'humilier, mais Do lyā pouvait compter sur une large suite de serviteurs dévoués.

Le narrateur rapporte dans un style proche d'un conte populaire, que les serviteurs de Do lyā interprétaient comme des présages favorables toutes les insultes que leur lançaient ceux de Gāmani. Quand on jetait de la terre contre la maison de Do lyā, sa suite s'exclamait : « Puisse notre maître posséder la terre ! ». Jetait-on des os humains, ils émettaient le vœu que Do lyā puisse devenir le roi des hommes. Un autre jour, la suite de Gāmani lançait des écorces de pastèque (*pha rè*) et les serviteurs de Do lyā leur répliquaient : « Puisse notre seigneur avoir de bons soldats (*rè*) pour que ses vœux soient exaucés ! [35] ».

Do lyā nous est présenté comme le prétendant le plus capable et le plus rusé. Le roi lui-même fut désappointé lorsqu'il mit à l'épreuve ses

---

33. Il s'agit d'un des chapitres les plus confus de l'histoire arakanaise. La *Vieille chronique* raconte qu'en 1313, le roi Maṅ: Thī: envoya le général Rājasaṅkram contre les Sak, le général échoua à les capturer, mais aurait poursuivi sa marche jusqu'au Brahmapoutre. Par ailleurs la DhAP évoque des ravages des Sak de l'est en 1333. Une intervention du gouverneur de Lamū: (localité située dans la région de Sam twè) fut suivie par une invasion massive des Arakanais dans la vallée de l'Irraouaddi et des déportations de population (voir CL I : 370-379 ; Harvey 1967 : 81).

34. Tout juste un an après, les chroniques birmanes attestent l'envoi de cadeaux à Ceylan par le roi d'Ava (Harvey 1967 : 101). Au sujet des relations religieuses entre Ceylan et l'Arakan, voir Raymond (1995).

35. BN Indochinois 26, f°1-2 ; CL 34.

fils. Il plaça devant eux deux tas de pagnes (*pu chui:)*, entourés d'un fil d'or. L'un, grand, contenait des pagnes à vil prix, l'autre, plus petit, contenait des pagnes coûteux. Appelés à choisir, Gāmani prit le grand paquet, Do lyā le petit.

Une autre fois, le roi leur présenta deux pastèques de taille différente. La grande était un simple fruit, alors que la petite était remplie de pierres précieuses. Ce fut encore Do lyā qui choisit le petit fruit [36].

Alors que Baco Phrū continuait à chérir son cadet, Do lyā prépara méticuleusement une révolte contre son père. Prétendant partir en campagne contre Chittagong, il prit en fait des dispositions pour s'emparer du pouvoir. D'un côté, il gagna à sa cause les princes et princesses de la cour [37] et promit au *juntāt* le commandant des troupes du roi et sa propre fille Co subhā. D'un autre côté, il stocka des armes en cachette. Au mois d'août 1481 [38], Do lyā passa à l'action et occupa le palais ; son père et son frère semblent avoir été tués. La frappe de deux monnaies démontre que les Arakanais ont réussi à occuper brièvement Chittagong, mais les chroniques sont muettes à ce sujet [39].

Le chroniqueur qualifie de splendide et glorieux le règne de Do lyā, qui devint roi à l'âge de 27 ans et gouverna dix ans. Mais nous n'en savons pas assez sur ce règne pour vraiment en juger. Splendide ne serait-ce que parce qu'un éléphant blanc fut capturé et le roi eut droit au titre de « Seigneur de l'éléphant blanc », splendide aussi le nombre des reines qui s'élevait à onze... et le fait que Do lyā était le père de trois futurs rois !

Mais lorsqu'il partit en guerre contre les Sak au nord de l'Arakan, il échoua et dut battre en retraite. Il serait mort peu après [40].

Sur le plan de ses relations extérieures, le royaume ne devait faire face à aucune menace. Au Bengale, la « tyrannie des maires du palais éthiopiens » (1486-1493) [41] marque une période pendant laquelle l'histoire de Chittagong est « perdue dans l'obscurité » (Qanungo) et la mainmise sur le territoire recule [42].

Du côté d'Ava, le règne de Maṅ: khoṅ (1481-1502) semble marquer un affaiblissement accru du pouvoir royal. Le roi fait face à de nombreuses révoltes et doit composer avec les seigneurs locaux, notamment le gouverneur de Toṅṅū [43]. Au Pègou, le règne de Dhammacetī

36. CL 35.
37. Il est expressément dit qu'ils penchaient peu du côté du roi !
38. 1482 suivant BN Indochinois 26, f°3.
39. Mitchiner (2000 : 107).
40. BN Indochinois 26, f°3.
41. Bouchon & Thomaz (1988 : 113) ; Majumdar (1973 : 44-47).
42. Qanungo (1986 : 207).
43. Harvey (1967 : 102-103).

(1472-1492) poursuit cet âge d'or de la culture mône inauguré par la reine Rhaṅ co pu [44].

Pour l'Arakan, la période qui s'étend de la fondation de Mrauk U à la fin du XVe siècle marque une longue phase de consolidation du pouvoir royal qui permet aux rois de s'affirmer par des initiatives diplomatiques et des guerres qui témoignent de leurs ambitions. Le morcellement politique de la Birmanie, les tensions, les rivalités et les conflits qui en résultaient ne doivent pas nous faire oublier l'éclosion littéraire et le renouveau religieux qui eut lieu au cours de ces décennies. Ava, Pègou et Mrauk U s'adressent à Ceylan pour réformer le *sangha*, une initiative dont les inscriptions de Kalyani érigées par Dhammacetī portent le témoignage du côté du Pègou [45]. Tout aussi importante apparaît la naissance d'une littérature de langue birmane écrite par des courtisans, comme le ministre Adū Mañ: ñui à Mrauk U [46], ou des moines-poètes comme Rhaṅ Uttamakyō et Rhaṅ Sīlawamsa en Birmanie. Les moines-poètes Rhaṅ Mahārathasāra et Rhaṅ Tejosāra vinrent d'Ava à Mrauk U où ils résidèrent pendant plusieurs années et auraient ainsi exercé une influence poétique, comme semble le penser Pe Maung Tin [47]. Mais pourquoi ne pas invoquer aussi le prestige et l'attrait de la cour de Mrauk U ?

Le déclin de l'autorité royale (1491-1531)

Les crises de succession

Les quarante ans qui s'étendent de la mort de Do lyā (1491) à l'accession au trône de Maṅ: Pā (1531) sont marqués par un net déclin de l'autorité royale. Les raisons, complexes sans doute, ne sont perceptibles que partiellement à travers le peu que les chroniques nous révèlent sur les souverains du pays. Une raison principale fut les crises de succession qui ne trouvaient pas leur solution dans la mise en place d'un personnage fort, mais en général dans le choix de rois très jeunes ou déjà assez vieux. Aucune personnalité marquante n'émerge du lot au cours de ces quatre décennies. Trois (peut-être quatre) des sept rois dont nous aurons à parler furent assassinés.

---

44. Harvey (1967 : 118-120).

45. Harvey (1967 : 120).

46. Auteur du *Rakhuiṅ: maṅ: samī: e: khyaṅ:* publié dans *Anthology of Burmese Literature* (Rangoon, 1963 : 20-22) et commenté par Pe Maung Tin dans *History of Burmese Literature* (Rangoon, 1955 : 24-25). Curieusement, la date d'accès au trône de Baco Phrū y est donnée comme 817 (c'est-à-dire 1455 de l'ère chrétienne).

47. *History of Burmese Literature* (Pe Maung Tin, 1955 : 24).

Il semble que Do lyā soit mort soudainement, car les chroniques ne mentionnent aucune nomination d'un prince héritier. Son oncle paternel, fils de Ali Khaṅ et frère du roi Bhaco Phrū, monta alors sur le trône : Bhaco Ñui. Il avait 57 ans et dut faire face à la rébellion de Ṅa Chwe, un soldat qui fut arrêté et exécuté par les ministres. Il disparut après un règne de deux ans (1491-1493).

Cherchant décidément à assurer la continuité de la lignée royale, les seigneurs de la cour (*mhū: mhat*) se mirent d'accord pour marier le fils de Do lyā, Ran oṅ, avec la fille de Bhaco Ñui, Co rhaṅ co. Ran oṅ était un garçon de neuf ans [48] et son épouse probablement plus âgée, étant donnée la différence d'âge de vingt ans entre leurs pères respectifs. Le chroniqueur ne laisse pas de doutes sur le caractère peu heureux de cette solution, mais les jugements de l'historiographe sur Ran oṅ, et surtout, le sort qui fut réservé à l'enfant, sont assez choquants.

On lui *reprocha* en effet de délaisser les affaires de l'État et de s'amuser jour et nuit avec les femmes de la cour et les danseuses. Lorsque Ran oṅ fit noyer un ministre à cause de son incontinence en présence du roi (*sic*), les autres ministres attribuèrent la désinvolture du roi à son âge, mais ne s'adressèrent pas moins à Calaṅkā sū, un oncle maternel du roi, en vue de se prémunir contre d'autres épisodes de ce genre. Secrètement, des soldats pénétrèrent dans le palais, s'emparèrent du garçon et lui tranchèrent la tête [49]. Ce règne dura à peine six mois (1493-1494).

Il n'est pas surprenant que ce soit alors Calaṅkā sū, qui venait de faire assassiner son neveu, qui montât sur le trône. Il avait quarante ans et il était le frère de Co pan: phyā, une des onze reines de Do lyā. Il épousa la princesse Co mi co, qui aurait été une fille de Baco Phrū [50].

Or, Do lyā eut une fille de ce nom par la reine Pan: lha. Comme Co mi co n'est pas expressément signalée dans la descendance de Baco Phrū, il pourrait s'agir ici d'une erreur. Remarquons que, suivant nos sources, Calaṅkā sū avait le même âge que Do lyā.

Son règne n'eut rien de prestigieux aux yeux du chroniqueur qui l'accuse d'avoir été peu attentif aux traditions des rois d'antan [51], une phrase qui voudrait peut-être dire qu'il ne possédait pas les capacités de ses prédécesseurs. En effet, lorsqu'il y eut des révoltes, il se limitait à placer des gardes, faisait fermer les portes du palais et les entrées de la ville au milieu de l'après-midi, et ne les faisait rouvrir que tôt le lendemain matin.

---

48. D'après BN Indochinois 26, le roi aurait eu 15 ans.
49. CL 36-37.
50. CL 37.
51. « *Thui maṅ: kā rhe: lwan le so maṅ: tui. saṅ me. lyo. khoṅ: kyan ne le saṅ* ».

Calaṅkā sū mourut après sept ans de règne (1494-1501) et laissa le trône à son fils Maṅ: Rājā [52] qui avait alors 22 ans. Des œuvres de mérite lui sont attribuées, mais, pour reprendre en gros les termes du chroniqueur, il ne se souciait pas de la prospérité du pays et du bien-être de ses habitants. Il paraît qu'on lui reprocha de partir chaque année à la chasse aux éléphants du côté de Sam twè. Des astrologues « à courte vue » lui conseillaient de changer de capitale et il fonda à Vesalī la ville de Dhanu can: twaṅ [53]. En 1506, des inondations furent la cause de la toux [54] chez un grand nombre d'habitants, dit-on.

En 1513, une incursion des Sak à Purin mit en fuite le roi qui se cacha à Lamū: dans la province de Sam twè. Les Sak s'installèrent à Vesalī pendant 29 jours [55] jusqu'à ce qu'un jeune fils d'une concubine, Gajāpati, soit mis sur le trône « par les ministres et le peuple » et déloge les envahisseurs [56] de Vesalī [57]. Après la victoire, Gajāpati fut sollicité par les ministres pour s'emparer du trône, mais il refusa et remit le palais à son père quand il revint de Lamū:. Les « ministres et le peuple » furent choqués : « Voilà un roi et une reine qui ne valent rien et qui redeviennent roi et reine. Finirons-nous par être comme dans l'enfer ? Avec un fils qui ne veut pas devenir roi, qui allons-nous mettre sur le trône ? ».

Maṅ: Rājā, qui nous laisse l'impression d'avoir été un lâche, eut vent du peu de sympathie qu'il recueillait et remit alors le pouvoir entre les mains de son fils. Gajāpati mit son père et la reine Co subhā (qui n'était pas sa mère) sous bonne garde, mais Co subhā poussa son mari à reprendre les rênes du pouvoir. Quand Gajāpati apprit ces menées, il fit exécuter son père [58].

D'après CL, Gajāpati succéda à son père en 1513. Toutefois il se contredit sur la durée du règne en datant la fondation de Dhanu can: twaṅ en 1514 [59]. Faudrait-il donc suivre d'autres sources qui mettent la fin du règne en 1515 [60] ? Phayre fait régner ce roi jusqu'en 1523, en suivant par là un certain nombre de listes qui ignorent par ailleurs le

52. On ignore s'il avait été désigné comme prince héritier par son père et dans quelles conditions se fit la succession au trône.

53. La fondation de cette ville aurait eu lieu en 1514, alors que d'après CL le roi ne régna que jusqu'en 1513.

54. W. S. Barnard traduit par « *cough and asthmatic complaints* » (BN Indochinois 26, f°4).

55. Il s'agit probablement, comme nous allons le mentionner plus loin, d'une invasion d'une armée du Tripura. Voir Qanungo (1988 : 166).

56. Comme les reines de Maṅ: Rājā n'avaient pas d'enfants, il semble que Gāmani avait déjà été désigné comme prince héritier par son père.

57. Vesalī est généralement appelé *Kyok lhe kā:* [escalier de pierre] *Vesalī*, (voir par ex. CL 39).

58. CL 38-40.

59. Date identique dans BN Indochinois 26, f°5.

60. BN Indochinois 4 et 26, f°8.

règne d'un roi postérieur, Mañ: khoñ rājā[61]. Nous pensons qu'il y a deux bonnes raisons de dater la disparition de Mañ: Rājā autour de 1513-1515. En 1513, le roi du Tripura, Dhanyamânikya, au bout d'une guerre prolongée qu'il mena à partir de sa capitale Rangamati contre les troupes du sultanat[62], s'empara de Chittagong qui était alors sous le contrôle du Bengale. Il poursuivit sa campagne au sud en envahissant l'Arakan. Comme les sources arakanaises attestent une occupation de Vesalī par les Sak pendant un mois entier, il est probable qu'il s'agisse de l'invasion du Tripura[63]. Le gouverneur de Chittagong, nommé par Dhanyamânikya, s'appelle significativement Rosang Mardan Narayan. « Rosang » est le nom persan de l'Arakan[64] et Qanungo traduit le titre par « vainqueur d'Arakan »[65] !

L'occupation de Chittagong accrut encore les tensions entre le sultanat et le Tripura, mais apparemment aussi entre le Tripura et les Arakanais. Ces derniers attaquèrent en effet Chittagong environ deux ans après, en 1515[66]. Quoique les chroniques arakanaises n'en disent rien, il paraît que Chittagong resta entre leurs mains jusqu'en 1517, lorsque Nusrat reprit la ville pour le compte de son père Husayn Shah[67]. En effet, les sources du Bengale précisent que Nusrat Shah arracha la ville aux Arakanais. Dans ce cas, le premier Portugais arrivant à Chittagong, João Cœlho (1516-1517) a probablement débarqué en territoire arakanais[68].

---

61. Il y a aussi plus banalement la possibilité d'une erreur de copiste qui se soit perpétuée. Mais il semble bien qu'il y eut une confusion chez les chroniqueurs eux-mêmes. Dans le manuscrit de la BN Indochinois 26, qui présente une traduction anglaise d'un morceau de chronique, il y a une double datation qui laisse évidemment perplexe. Pour l'année du meurtre de Gajāpati qui régna deux ans et demi, on trouve à la fois 1519 et 1525 !

62. Majumdar (1973 : 51-52).

63. Le témoignage du *Rajamala* et de la *Vieille chronique* se recoupent en effet sur ce point, mais il faut admettre un mélange de la part du chroniqueur entre les Mrum, gens du Tripura, et les Sak. Qanungo cite deux versions du *Rajamala*. Suivant la version manuscrite, Rosang Mardayan s'empara des six « shiqs » y inclus Rambu et avança vers l'Arakan où il aurait fait creuser un lac en commémoration de son triomphe. Suivant l'édition imprimée, le roi aurait pénétré en Arakan et l'aurait conquis (Qanungo 1988 : 159). Cette dernière version ne semble pas être authentique. En effet, J. Long, dans son analyse du *Rajamala*, ne parle même pas de l'invasion de l'Arakan : « *...marched on Chittagan, the enemy fled and he proceeded further in his conquests* » (Long 1850 : 543).

64. L'appellation est bien connue à travers les poésies de Al-Awwal.

65. « Narayan » est un titre des nobles du Tripura, suivant le Ain-i-Akbari cité par Qanungo (1988 : 160). Dans l'analyse de Long, le nom du général conquérant est pourtant donné comme Raya Chachag (Long 1850 : 542).

66. CL 40. Le texte parle d'une campagne à l'ouest.

67. Habibullah (1945 : 35) ; Roy (1986 : 285).

68. Les premières informations sur l'Arakan de la part d'auteurs portugais sont celles que nous trouvons dans le livre de Duarte Barbosa (informations recueillies avant 1518) et la *Suma Oriental* de T. Pires. Duarte Barbosa (Mansel Dames 1921 : 150-152) appelle l'Arakan « Aracangil » et le situe à l'intérieur des terres, dépourvu de tout port. À part de descriptions générales et vagues sur la prospérité du roi possédant des cités, des chevaux et des éléphants

D'après CL, la campagne à l'ouest eut lieu en 1515 et elle est attribuée, comme nous allons le voir, à Gajāpati et non pas à son père. De ces deux raisons, les événements en 1513 et la campagne à l'ouest en 1515 [69], on peut donc déduire, à notre avis, que Maṅ: Rājā n'était plus roi en 1523 [70].

Gajāpati, un beau jeune homme de 16 ans, régna pendant deux ans et demi seulement (1513-1515). S'il témoigna du respect pour la religion, il n'en eut pas pour les avis de ses conseillers. Ceux qui étaient ses compagnons de jeunesse se comportaient comme des brutes et opprimaient les courtisans et le peuple. Écœurés, ceux-ci pensaient à se révolter. En 1515, la patience fut épuisée. Alors que les commandants de l'armée étaient partis en campagne à l'ouest (nous supposons contre Chittagong), le roi s'appropria leurs épouses ! Ces dernières en avertirent leurs maris : « Nous devons aller coucher chez le roi. Nous ne sommes plus vos femmes ». Mais, semble-t-il, avant que les maris en question pussent réagir, le roi leur fit mettre des fers aux pieds et les fit ramener à Mrauk U. Le lendemain, quatre ministres se concertaient pour s'emparer du pouvoir et passaient à l'attaque. Le roi s'enfuit et se cacha. Lorsque le *juntāt* le trouva dans sa cachette, il le fit sortir et lui coupa la tête [71] qu'il remit aux ministres.

En 1515, Maṅ: Co le Vieux, fut placé sur le trône par les ministres [72] ; âgé de 60 ans, il était le frère cadet du roi Calaṅkā sū. Il serait mort après un règne de six mois, mais la *Aṅ: cok* lui donne six ans de règne [73].

Après lui, « les ministres et le peuple » tombèrent d'accord pour faire roi un fils de Do lyā, Sajāta, lui aussi un personnage qui avait déjà 52 ans. Était-ce pour échapper au contrôle des ministres ? L'avait-on fait quitter le palais ? La chronique rapporte en effet qu'un an après son accession au trône, en 1516, il s'installa dans un palais provisoire à Duiṅ: kyī, aux portes de la capitale.

---

en grand nombre et vivant dans des palais luxueux, cet auteur ne rapporte que la curieuse histoire du choix annuel de jeunes vierges pour le harem du roi, une histoire qui se retrouve plus tard chez Schouten. Pires apporte par contre quelques informations de qualité mentionnant le commerce des rubis, du musc (en provenance de la Birmanie) et des cotonnades indiennes ainsi que la présence de marchands étrangers. Mitchiner (2000 : 108-109) estime que les monnaies en persan attribuées à Maṅ: Rājā, Gajāpati et Sajāta furent frappées à Ramu. Il ne tient pas compte d'une occupation probable de Chittagong par les Arakanais entre 1513 et 1515.

69. La reprise arakanaise de Chittagong est confirmée par des traditions bengalies (d'après Majumdar 1973 : 52).

70. Nous reconnaissons que ceci laisse non résolu le problème de la fondation de Dhanu can: twaṅ en 1514.

71. CL 40-41. Voir notre traduction dans l'annexe 1 *infra*.

72. On nous dit qu'on alla le chercher à un endroit aux sources de la rivière Mū, où il s'était caché.

73. Wimala qui appelle ce roi Jalatta maṅ: (identifiable avec le Jal Shah d'autres listes) suggère aussi indirectement une durée plus longue de ce règne.

L'obscurité quasi totale dans laquelle nous nous trouvons dès lors pour les années qui suivent, jusqu'à la montée sur le trône de Maṅ: Pā en 1531, est particulièrement regrettable parce que nous sommes incapables de rendre compte d'une manière adéquate, à partir des sources arakanaises, de la politique arakanaise vis-à-vis de ses voisins et notamment face à de nouveaux défis.

La durée du règne de Sajāta est la même sur toutes les listes : six ans. Suivant la durée qu'on reconnaît au règne de Maṅ: Rājā, 10 ans ou 20 ans, on se trouve donc en face de deux périodes sensiblement différentes pour le règne de Sajāta : 1515-1521 ou bien 1525-1531.

Ce qui est quelque peu gênant, lorsqu'on suit la première version, comme nous le faisons, c'est que nous sommes appelés à rendre compte du règne d'un roi qui n'a, sur les dix ans de son règne, laissé quasiment aucune trace dans les chroniques. Le roi dont il est question, serait, selon Candamālālankāra qui suit sur ce point la *Vieille chronique*, un frère cadet de Sajāta du nom de Maṅ: khoṅ rājā, montant en 1521 sur le trône à l'âge de 45 ans [74].

Nous avons en vain espéré trouver le nom d'un roi arakanais dans une source portugaise de cette époque. La lettre du roi arakanais que Bouchon & Thomaz ont publiée en 1988 et qu'ils datent approximativement autour de 1518, ne comporte malheureusement pas le nom du roi [75].

Il y a trois possibilités : 1) le roi en question n'existe pas ; 2) le roi est identique à Sajāta ; 3) le roi a bien existé, mais la tradition historiographique n'a fait que peu de cas de lui. Dans le premier cas de figure, il faudrait admettre un règne de vingt ans pour Maṅ: Rājā, une chose qui nous paraît improbable pour les raisons fournies plus haut. Il faudrait aussi nier le témoignage d'une des plus anciennes sources de l'histoire d'Arakan, la *Vieille chronique*, qui reconnaît son existence.

Qu'en est-il de la deuxième hypothèse ? Dans le manuscrit de Barnard déjà maintes fois cité, on trouve dans la partie de texte consacrée à Sajāta quasiment mot pour mot ce que CL attribue au règne de Maṅ: khoṅ [76]. Le problème qui surgit alors est double : toutes les listes ne donnent jamais plus que six ans de règne à Sajāta. Il faudrait dès lors admettre qu'elles soient erronnées sur ce point. D'un autre côté, le manuscrit en question donne deux dates alternatives pour le début du règne de Sajāta, 1516 ou 1520. Dans les deux cas nous sommes confrontés à un hiatus que notre manuscrit n'aide pas à combler [77].

---

74. CL 42.

75. Bouchon /Thomaz (1988 : 362-363).

76. BN Indochinois 26, f° 8-9.

77. Sur la liste des rois dans BN Indochinois 4, les dates données pour Maṅ: khoṅ correspondent à celles de Maṅ: Pā. Ceci paraît être une faute du copiste.

À la suite de ces hypothèses peu satisfaisantes, nous pensons pouvoir, en attente de preuves plus patentes, admettre l'existence de ce roi mystérieux. Que dit, pour commencer, CL sur ce roi ? Sur le fond, deux choses : le roi gouvernait « comme une ombre de son frère » [78] et, les princes de la cour jouaient un rôle croissant dans l'entourage du roi [79]. On peut en déduire que le roi était faible et sans grande autorité [80].

Le seul personnage de la cour à qui cette situation semblait déplaire était un jeune homme ambitieux du nom de Maṅ: Pā, demi-frère de Gajāpati et fils de Maṅ: Rājā. À l'époque de son père, il avait été nommé *cac sū krī:* [81]. À son sujet, la chronique dit brièvement ceci : « Comme les princes savaient que Maṅ: Pā ne se réjouissait pas de leur comportement et les regardait sans sympathie, ils lui firent comprendre que ses ambitions ne pourraient trouver satisfaction [82] qu'ailleurs ». Maṅ: Pā reçut alors Sam twè comme apanage et semble y être resté pendant un certain nombre d'années.

« Suivant des présages qui apparurent plus tard » [83], Maṅ: Pā réunit hommes, armes et navires et, en partant de Sam twè, vint prendre possession du palais en 1531. Un chapitre nouveau de l'histoire arakanaise était sur le point de s'ouvrir.

Les nouveaux défis

Le déclin de l'autorité royale au cours des quatre décennies envisagées ici (1491-1531), est nettement perceptible à travers la succession et les personnalités des rois, sinon en lisant entre les lignes de ce que les chroniqueurs nous révèlent.

On ne peut pourtant pas déduire de ceci que le pays et ses habitants se portaient mal. Le pays des graines (Dhañawatī) a joui de tout temps d'une prospérité naturelle grâce à une riziculture florissante, à son sol

---

78. « *noṅtõ i arip arā kui cui: up tõ mũ le sañ* », CL 42.

79. « *maṅ: chwe maṅ: myui: tui. sañ akhrwe aram krī: kyay kun sañ phrac rwe.* », CL 42.

80. C'est essentiellement sur l'autorité de la chronique de CL qu'on attribue actuellement à ce roi mystérieux la construction de la pagode Loṅ pwan prok à Mrauk U (1525). Ceci est du moins le résultat de nos enquêtes à Mrauk U ; à notre connaissance, il n'existe pourtant pas de preuves épigraphiques pour étayer cette affirmation. Forchhammer (1891 : 32) n'indique pas le nom du fondateur de cette pagode qui s'appellerait aussi, d'après lui, Limpanhmaung.

81. CL 38 ; le *cac sū krī:* est un officier supérieur.

82. « *alui prañ.am.* » (CL 42).

83. C'est à partir de cette période que, dans les chroniques, les présages prennent une importance croissante pour rendre compte des principaux événements. Ceci exprime à notre avis, une nouvelle perception de la royauté. En effet, la référence à des présages a une qualité explicative qu'on ne retrouve pas dans les annales antérieures. Ceci est une des raisons pour lesquelles nous estimons que l'historiographie a commencé à se développer au milieu du XVIe siècle.

fertile et aux poissons de ses rivières. Le pays dont hérite Maṅ: Pā en 1531 regorgeait de ressources naturelles et avait une population nombreuse pour fournir à un roi décidé une force militaire suffisante.

L'inexistence d'informations précises sur les échanges avec les régions environnantes ne devrait pas non plus nous induire en erreur sur la situation de l'Arakan par rapport à ses voisins. Sur sa frontière orientale, l'Arakan a toujours été protégé par les montagnes qui le séparent de la vallée de l'Irraouaddi. Seuls des chemins qui nécessitent un entretien continuel franchissent les deux ou trois cols couramment utilisés pour passer les monts escarpés du Yoma.

La province de Sam twè a toujours été une région d'accès plus facile en venant du delta, les bateaux remontant le long de la côte. L'autorité royale y était donc aussi plus fragile et Sam twè était toujours la première région à échapper au contrôle des rois en cas d'invasions.

Sur la frontière du nord-ouest, l'accès par terre est pénible lorsqu'on part de Chittagong en direction de l'Arakan. Il faut traverser des forêts infestées de tigres et passer d'innombrables rivières [84]. D'où l'importance et l'intérêt de la voie maritime. La navigation se trouve pourtant entravée par des courants qui poussent vers la côte et qui sont particulièrement dangereux pour des voiliers, ainsi que par des tempêtes qui, durant la saison des pluies, présentent une menace continuelle [85].

Les peuples ont su répondre à ces défis par une technique de navigation appropriée et ces conditions adverses n'ont ni isolé l'Arakan ni empêché le développement des échanges. Si les interférences entre l'Arakan et les régions environnantes sont un fait séculaire, c'est seulement à partir du XVIe siècle que ces contacts deviennent plus perceptibles pour nous. Comme on ignore quasiment tout sur les échanges culturels et commerciaux, on est bien en peine de parler d'une intensification de ces rapports. Toutefois, si la montée politique de l'Arakan, qui commence au XVIe siècle, peut servir de terme de référence pour apprécier les échanges durant les deux siècles suivants, il n'est pas déraisonnable d'admettre que les relations de l'Arakan avec ses voisins se sont constamment développées et étendues.

Les racines de cet essor peuvent être retracées jusqu'au début du XVIe siècle, la période que nous avons envisagée plus haut. Les nouveaux défis que nous pouvons distinguer sont l'éclosion de la dynastie des Husayn Shahi au Bengale, l'arrivée des Portugais dans le golfe du Bengale et la montée de la royauté de Toṅṅū, destinée à englober bientôt la plus grande partie de la Birmanie et des royaumes situés au-delà. Ces défis étaient à la fois politiques et culturels, ils comportaient presqu'autant de dangers et de risques que de chances. C'est dans une

84. Voir à ce sujet Manrique (1927 : 103-108).

85. Les Birmans en étaient bien conscients en 1546. Voir UK II, 211 et suiv.

sorte de confrontation permanente tout au long du XVIe siècle avec des exigences et des chances nouvelles que l'Arakan devint un royaume plus puissant, plus riche et, pour employer un terme moderne, plus compétitif.

Intéressons-nous d'abord aux sultans du Bengale de la dynastie des Husayn Shahi.

Husayn Shah devint sultan du Bengale en 1493 après l'effroyable règne des maires du palais éthiopiens. Il est considéré comme le plus grand des sultans indépendants du Bengale [86] et son règne a contribué à l'épanouissement de la civilisation bengalie [87]. Il établit la paix et l'ordre dans son royaume et régna incontesté pendant 26 ans. Musulman pieux, il fit construire de nombreuses mosquées et madrasas et fit des donations aux saints mystiques. Il nomma aussi des hindous à des fonctions élevées. Ses guerres au Kamrûp (Assam occidental), au Bihar, contre l'Orissa et le Tripura, et son succès diplomatique face aux Lodis de Delhi ont affermi le pouvoir et accru le prestige du sultanat [88]. Le problème complexe des origines de la dynastie des Husayn Shahi a été brillamment analysé par Bouchon & Thomaz [89].

Son fils Nusrat Shah fit la reconquête de Chittagong en 1517 lorqu'il chassa les Arakanais qui en avaient environ deux ans plus tôt évincé le gouverneur du Tripura. Nous ignorons si Nusrat poussa la conquête au sud de la ville et vint à reprendre des territoires sous contrôle arakanais. Quoi qu'il en soit, la poussée de la nouvelle dynastie pouvait être ressentie comme une menace nouvelle après des décennies où le contrôle musulman semble avoir été plutôt relâché.

Nusrat Shah succéda à son père en 1519. Il paracheva l'œuvre de celui-ci en terminant la conquête du Bihar septentrional. Durant les dernières années de son règne, il dut faire face aux armées de Babur qui, après la bataille de Panipat (1526) partit à la conquête des territoires orientaux. Les pires affrontements eurent lieu en mai 1529 et aboutirent à la conclusion d'une paix qui assura l'indépendance du Bengale au prix de la cession de quelques territoires [90]. Un nouveau conflit avec le Tripura est mal connu. Devamânikya (?1520-?1532) se serait emparé de Chittagong, mais on rapporte par ailleurs une victoire d'un général musulman, Hamja Khan, sur le raja du Tripura [91]. Au temps du règne de Nusrat Shah (1519-1532), les Arakanais avaient perdu tout contrôle sur les territoires au sud de Chittagong. La présence d'un gouverneur musulman à Chakaria (« *Cukkatara* » en arakanais) en est la

86. Roy (1986 : 289).
87. Bouchon & Thomaz (1988 : 106).
88. Majumdar (1973 : 48-54).
89. Bouchon & Thomaz (1988 : 115-125).
90. Majumdar (1973 : 57-59).
91. Majumdar (1973 : 59-60).

preuve. Ce dernier, appelé Khuda Baksh exerça même un pouvoir quasi autonome [92] après la mort de Nusrat Shah.

Le règne des deux premiers sultans Husayn Shahi a donc exercé une pression militaire croissante sur la frontière du nord-ouest à laquelle les rois arakanais n'ont pas opposé la moindre résistance après la perte de Chittagong en 1517.

C'est sur le plan culturel et religieux que le début du XVIe siècle est également une période fort intéressante. Contrairement au XVe siècle, où nous manquons d'informations, nous nous aperçevons des efforts missionnaires de l'islam, et, ce qu'on pourrait appeler un reflet culturel, à travers la propagation d'un modèle de frappe des monnaies. Les premières monnaies arakanaises sont écrites en persan et copient le modèle du Bengale [93].

Wimala signale l'arrivée d'une mission musulmane envoyée par le *Rum pashyā* à la cour de Jalatta mañ: en 887 (1525 de notre ère). Il rapporte que trois ambassadeurs appelés Kādī, Mūshyā et Hōnūmyā vinrent à la cour du roi et lui firent des cadeaux. Il paraît qu'ils obtinrent le droit de construire des écoles pour propager leur doctrine et que certains bouddhistes se convertirent.

Rhañ Nay Charā Mra wā sañ, un érudit, disciple de Rhañ Aggamuni de Toṅ ṅui, se serait alors adressé aux ministres de la cour pour les mettre en garde contre la propagation de l'islam, faisant référence notamment aux ravages des musulmans en Inde où tant d'hindous avaient fini par se convertir à l'islam. Le maintien de la religion, prêcha-t-il, ne sera assuré que par l'observance des lois traditionnelles du *Dhammasād*. Wimala attribue à Mra wā sañ une réforme de l'ancien code de Manou valable pour l'Arakan et qu'il appelle le *Rhwe myui: dhammasād* [94]. Cet ouvrage fut reconnu et validé par le conseil de la cour.

Il n'est pas possible à l'heure actuelle de confirmer par d'autres sources l'historicité de cette mission musulmane et il pourrait en fait s'agir d'une intercalation de l'éditeur. Il est possible toutefois d'imaginer l'envoi d'une mission du sultanat à la cour arakanaise à une époque où les rapports entre l'Arakan et le Bengale n'étaient pas encore marqués par des conflits incessants et où le Bengale vivait sous les deux premiers rois Husayn Shahi un des moments prestigieux de son histoire. Le texte de Wimala permet plusieurs interprétations, mais il convient évidemment d'être très prudent. On pourrait y lire notamment

92. Il s'agit du « Estado do Codavascam » de de Barros.

93. San Tha Aung (1979 : 34 et photo 21) attribue à Baco Phrū des monnaies sur lesquelles on trouve la *kalima*. Mitchiner (2000 : 107) et Robinson (1980 : 49-50) attribuent ces monnaies, correctement à notre avis, à Gajāpati et Sajāta.

94. Wimala 41-61 (chapitres 33-53). Les quatre castes sont ici identifieés à quatre races (*myui:*) d'Arakan. Sur les *dhammasād*, voir Huxley (1997 : 11-12) et Okudaira (1986).

l'annonce de conflits futurs entre musulmans et bouddhistes. Mais ce serait alors une vision des faits par un écrivain postérieur et non la description de faits contemporains de l'auteur. On pourrait y déceler les débuts de la présence musulmane, mais, comme nous l'avons dit plus haut, il est très probable que des marchands musulmans soient arrivés bien avant en Arakan. D'un autre côté, Schouten (1661) remarque qu'« il n'y a que trés-peu des Maures qui habitent dans le Roiauame d'Aracan, qui y soient nez. Les autres sont originaires de Bengale, de Golconda, de Suratte, de Paliacatte, de Masulipatan, de-sorte qu'ils y habitent comme étrangers. » [95].

La présumée réaction bouddhiste apparaît dans ce contexte plutôt comme une « association » de faits ultérieure ou même un anachronisme de l'historiographe, que comme un événement particulier lié à cette époque. Qu'il y ait eu des activités missionnaires musulmanes est vraisemblable. L'adaptation du code de lois de Manou en Arakan à cette époque seulement, apparaît comme tardif. Il est toutefois possible qu'à ce moment, il y ait eu une assertion plus prononcée d'une tradition légale qui renoue avec les liens anté-islamiques de l'Arakan avec l'Inde.

Grâce à la publication de la *Lembrança*, le récit anonyme d'une ambassade portugaise à la cour du sultanat en 1521 [96], il est devenu possible de réviser entièrement nos connaissances sur l'arrivée des premiers Portugais en Arakan. On verra par la suite que nos informations sur les Portugais au cours du XVIe siècle sont assez fragmentaires pour permettre de suivre, ne serait-ce qu'approximativement, l'évolution de leur présence dans la région, avant la fin du XVIe siècle.

Évoquer l'arrivée des Portugais dans ce chapitre répond au double souci de respecter le cadre chronologique et de souligner le fait que leur présence allait être dans les décennies suivantes un réel défi pour le royaume arakanais. Les principales caractéristiques de la présence portugaise sont d'ailleurs apparues dès la deuxième décennie de leur arrivée en Asie.

Après la phase du centralisme politique poursuivie par Albuquerque, qui avait tendu à focaliser toutes les ressources humaines portugaises sous l'égide du roi, le gouverneur Lopo Soares de Albergaria (1515-1518) entama une politique plus conciliante à l'égard des intérêts privés. « Donner l'autorisation à tous pour qu'ils naviguent et trafiquent là où ils voudraient », tel était le nouveau mot d'ordre, qui allégea la pénétration des particuliers dans le golfe du Bengale. Constatant les « tendances anarchisantes » du jeune empire portugais d'Asie, Bouchon & Thomaz résument ainsi le problème latent d'assurer le main-

95. Schouten (vol. 1, 1727 : 258).
96. Bouchon & Thomaz (1988).

tien d'un ordre officiel : « Les forteresses sont dépeuplées de soldats, tandis que les côtes et les ports secondaires se peuplent de marchands, de mercenaires, et même de corsaires. Le golfe du Bengale, riche, proche, et presque vide encore de toute présence officielle de la Couronne, est logiquement un terrain d'élection pour tout ce monde [97] ». C'est ici, à l'est de l'océan Indien, en l'absence de Mamelouks et de Turcs, que le commerce privé n'avait pas besoin de la protection de l'État et pouvait donc s'épanouir plus facilement.

Le premier Portugais au Bengale et, comme nous allons voir, aussi en Arakan, est João Cœlho qui y avait été envoyé en 1516, apparemment à titre privé, par le marchand florentin Giovanni da Empoli, facteur du roi portugais à Pasai. Or un an auparavant, le roi avait déjà attribué à Fernão Peres de Andrade la concession de « la découverte officielle du Bengale et de la Chine » [98]. Mais Peres de Andrade, à la suite de divers malheurs, ne put partir de Malacca pour la Chine qu'en juin 1517 et à son retour à Pasai, dut apprendre que le gouverneur exigeait son retour immédiat en Inde. Il ne partit donc jamais au Bengale. Le voyage du Bengale avait entre temps été concédé à un neveu du gouverneur, D. João da Silveira. Cette mission, d'intérêt primordial pour notre propos, est « connue dans ses grandes lignes », mais les chroniques sont « assez contradictoires » et « la documentation d'archives est insuffisante pour les éclaircir », notent Bouchon & Thomaz [99].

J. da Silveira quitta Cochin avec quatre navires au commencement de 1518. La flotte devait passer par les Maldives avant d'aller au Bengale. Il est assez surprenant que lors de la première partie du trajet, Silveira se soit emparé de deux navires chargés d'étoffes en provenance du Bengale, dont l'un appartenait à un parent du gouverneur de Chittagong, le port même où on avait l'intention de faire voile. Après la mission aux Maldives, Silveira passa par Colombo et accosta ensuite sur la côte arakanaise. De Barros rapporte que les gens de six ou sept navires à rames [100] les approchèrent pour les accompagner au Bengale [101].

---

97. Bouchon & Thomaz (1988 : 50-51).

98. Suivant de Barros, la découverte privée du Bengale précéda d'un seul jour la découverte officielle. Bouchon & Thomaz (1988 : 53-54).

99. Bouchon & Thomaz (1988 : 57, et note 9). Nous suivons essentiellement l'ouvrage de Thomaz et Bouchon dont le chapitre « La mer du Bengale dans la politique portugaise aux Indes (1498-1520) » présente l'état de la recherche sur une période encore mal élucidée. Nous ne reprenons pas explicitement les sources que citent en détail Bouchon & Thomaz.

100. Il est donc fort probable qu'il s'agissait d'Arakanais.

101. L'état des sources arakanaises ne permet pas de confirmer les hypothèses émises par Bouchon & Thomaz. Ils essayent en effet de trouver une explication à la démarche des indigènes et évoquent « l'état de guerre entre les deux royaumes voisins et rivaux » ainsi que l'hypothèse que les Arakanais présumaient que les Portugais allaient attaquer Chittagong. La lettre du roi arakanais citée par Bouchon & Thomaz confirme les prétentions arakanaises et la

Silveira refusa l'offre et vint ancrer le 9 mai 1518 devant Chittagong pour y passer la mousson. Bien reçu à son arrivée, Silveira se vit pourtant vite refuser l'achat de provisions. S'en emparant de force, les navires portugais furent attaqués par une flotte de 5 000 hommes, dit-on, qu'ils réussirent toutefois à repousser. Ils trouvèrent refuge dans une île voisine. Comme le gouverneur n'arrivait pas à les en déloger, il autorisa les Portugais à débarquer et à faire du commerce à terre. Mais bientôt les hostilités reprirent et durèrent toute la saison des pluies. Sur les causes de ces hostilités, les chroniqueurs portugais divergent. L'explication de de Barros est rejetée par Bouchon & Thomaz. D'après ce chroniqueur, le seul à parler en détail de ce qui se passait alors à Chittagong, João Cœlho, l'envoyé de Empoli en 1516 (!), serait arrivé à Chittagong un jour avant Silveira que le gouverneur de la ville aurait alors considéré comme un imposteur. Il est improbable que Cœlho, parti en 1516 ou 1517 de Pasai, fût encore à Chittagong en 1518. Or il est possible que de Barros ait confondu l'histoire des deux missions portugaises rivales avec les événements de 1521 à la cour du sultan tels que les rapporte précisément la *Lembrança* [102], quoique, comme le notent Bouchon & Thomaz, il ne soit pas impossible qu'il y ait déjà eu obstruction à la politique officielle portugaise en 1518 de la part de marchands privés portugais. D. João de Lima attribue les problèmes aux intrigues des marchands gujarati, une explication en somme convaincante [103].

Les sources s'accordent à dire que Silveira reçut, durant son séjour à Chittagong, la visite d'un émissaire du roi d'Arakan qui lui envoya, selon la lettre de João de Lima au roi, « deux *perahus* chargés de victuailles et le conviait à visiter ses ports » [104]. Le désir de commercer est aussi au centre de la lettre du roi d'Arakan, qui pourrait être approximativement datée d'octobre 1517 [105]. Malheureusement cette lettre ne comporte aucun nom qui pourrait trancher la question de la chronologie royale discutée plus haut [106]. Nous admettons suivant la chronologie de CL qu'il s'agit du roi Sajāta (1515-1521).

---

rivalité avec le Bengale. Or vouloir accompagner les Portugais avec six ou sept navires à rames pour attaquer Chittagong aurait été ridicule. Il faudrait dès lors supposer un contact prolongé de Silveira avec les Arakanais. Mais apparemment ceux-ci n'ont pas inspiré confiance à Silveira. Voir Bouchon & Thomaz (1988 : 58).

102. Bouchon & Thomaz (1988 : 60).

103. Bouchon & Thomaz (1988 : 59).

104. Bouchon & Thomaz (1988 : 60, n. 13). Le *perahu* (malais) est une « petite galère utilisée pour le commerce comme pour la guerre navale, comportant aussi parfois une voile » (définition d'après le glossaire de Bouchon & Thomaz 1988 : 423).

105. Suivant Bouchon & Thomaz (1988 : 61, n. 15). Voir cependant *ibidem* : 362 qui propose 1518.

106. La mention « roi du Bengale » semble avoir été ajoutée plus tard par un scribe portugais en marge de la lettre, comme le notent les éditeurs à la page 363 (voir aussi Bouchon & Thomaz 1988 : 61 ; « en lettres plus modernes, *alia manu* »).

L'interprétation par les chroniqueurs portugais de cette mission arakanaise comme guet-apens préparé en accord avec le gouverneur de Chittagong [107] est entièrement contredite par les documents d'archives. En effet la lettre du roi fait référence à la fois au passage de Silveira en Arakan et à l'arrivée antérieure de deux Portugais, dont très probablement Cœlho (en 1516-1517), dans un port arakanais désigné par le mot de *quylā* [108]. Le roi arakanais offrit l'hospitalité de ses ports aux Portugais, mais on sait par la lettre de João de Lima [109] que le roi d'Arakan sollicita aussi une alliance contre le sultan du Bengale, peut-être, comme le pensent non sans raison Bouchon & Thomaz, pour récupérer Chittagong.

Le roi fournit à Silveira de l'eau fraîche et des provisions, comme le confirme Lima dans sa lettre. La flotte ne remonta pas la rivière vers la capitale, mais mouilla près de la côte, sans doute à l'embouchure de la Kaladan, et envoya un messager auprès du roi, comme telle était alors l'habitude des Portugais [110].

Tout ceci contredit les récits des chroniqueurs qui évoquent la peur de Silveira de remonter la rivière, voyant déjà les Arakanais prêts à l'attaquer [111].

L'épisode de ces premiers contacts ne se termine pas là toutefois. En effet, un des capitaines portugais déserta l'armada et retourna sur la côte arakanaise pour y faire des prises, sans grand succès d'ailleurs, et il retourna par la suite en Inde où le nouveau gouverneur, Diogo Lopes de Sequeira, lui pardonna [112].

Quoiqu'il ne s'agisse que d'un détail, il convient de signaler ici une question non résolue relative à la mission de Cœlho. Arriva-t-il à Chittagong avant la conquête de Nusrat ou seulement après ? Nous avons dit plus haut que Nusrat fit la conquête de la ville en 1517 et l'arracha aux mains des Arakanais [113]. Si en effet, Cœlho arriva dès 1516, Chittagong devait encore être entre les mains des Arakanais et on compren-

---

107. Les chroniqueurs admettent de façon erronée que le roi d'Arakan était alors un vassal du sultan.

108. Qilâ^{c}, arabe, pluriel de qal^{c}a, forteresse, citadelle, « nom qui est passé au persan et à l'hindoustani », voir Bouchon & Thomaz (1988 : 61, n. 17). Ailleurs dans la lettre, le port de Aque Cama est signalé. Pour le moment nous n'avons pas pu formuler une hypothèse quant aux lieux ainsi désignés.

109. Lettre envoyée de Cochin le 22 décembre 1518, éditée par Bouchon & Thomaz (1988 : 359-361).

110. Suivant João de Lima, la *cidade* où allait le messager se trouvait à *duas leguas* (deux lieues). Dans ce cas, il ne pourrait s'agir ni de la capitale arakanaise ni de la cour, comme le pensent Bouchon & Thomaz. Nous supposons que Lima se trompe sur la distance indiquée.

111. Bouchon & Thomaz (1988 : 62).

112. Bouchon & Thomaz (1988 : 62).

113. Que Nusrat ait conquis Chittagong des mains des Arakanais s'appuie sur les traditions locales citées par Qanungo (1988 : 163) d'après l'ouvrage *Tarikh-i-Chatgam* du chroniqueur local Maulvi Hamidullah Khan.

drait assez bien les contacts avec la cour arakanaise dont la lettre du roi fait état [114]. Cœlho quitta Pasai sur les ordres de Empoli soit avant le 2 juin 1516, soit après la mousson de 1516. Il n'était pas encore de retour à Pasai le 4 juillet 1517 lorsque Empoli fit son testament à Singapour [115]. Notre documentation ne nous permet pas de donner une réponse claire à cette question, étant donné que nous ne connaissons pas la date exacte de la conquête de Chittagong par Nusrat en 1517 [116].

On ne peut que spéculer sur les progrès de la présence portugaise en Arakan à la suite de ces premiers contacts. Le peu d'informations que nous avons pour les deux décennies qui suivent se rapportent à Chittagong, la *cidade de Bengala*, dont l'importance commerciale dans le golfe du Bengale fut vite reconnue par les Portugais.

L'information la plus précieuse que nous pouvons retirer de la lettre du roi d'Arakan et de celle de João de Lima touche au commerce. De Lima signale parmi les marchandises des Arakanais au moment où Silveira mouillait dans l'estuaire de la Kaladan, l'ivoire, la laque, les toiles et les pierres précieuses [117]. Plus remarquable encore nous semble l'intérêt du roi pour le commerce avec les nouveaux arrivants, les invitant à visiter ses ports. Comme ces documents ne contiennent aucune information touchant les conditions politiques en Arakan, notre vision de l'état politique du pays ne s'en trouve pas changée.

À la fois la mission musulmane et l'arrivée des Portugais témoignent clairement du fait que l'Arakan, en dépit de l'affaiblissement du pouvoir royal, jouissait d'un intérêt certain auprès des uns et des autres.

C'est dans l'intensification de ces échanges avec l'extérieur que nous pouvons déceler une des causes profondes qui permettra à l'Arakan de sortir, au cours du siècle suivant, de l'ombre de ses voisins.

---

114. Bouchon & Thomaz remarquent que le trajet de Pasai au Bengale se faisait en moins d'un mois.

115. Bouchon & Thomaz (1988 : 52-53).

116. Qanungo (1988 : 162) soutient que, d'après Faria y Sousa, Chittagong aurait été aux mains des Arakanais quand D. João de Silveira y arriva. Ceci est peu probable et nous ne voyons d'ailleurs pas comment on pourrait tirer cela du texte portugais (voir Faria y Sousa 1945, vol. 2 : 20-21). Mais il semble légitime d'admettre le fait pour le moment où Cœlho arriva, c'est-à-dire en 1516.

117. « *Este Rei em estando Dom João em Bengala lhe mandou dous paraus com mantimentos, que queria ser amigo e vassalo de Vossa Alteza ; e que fossem lá a seu porto e que achariam muitas mercadorias : marfim e lacre e roupa e pedraria* » (Bouchon & Thomaz, 1988 : 360).

Chapitre 4

L'époque de Maṅ: Pā (1531-1571)

Maṅ: Pā a laissé une œuvre durable et un souvenir grandiose dans l'historiographie et dans la mémoire des Arakanais. On peut à juste titre parler d'une époque de Maṅ: Pā dans l'histoire arakanaise. Sur le plan politique, les vingt ans de son règne et les trois règnes qui suivent, totalisant une autre vingtaine d'années, apparaissent comme une période où le royaume d'Arakan consolide ses bases institutionnelles à l'intérieur et se montre apte à défendre sa souveraineté face à des agressions de l'extérieur. Alors que l'attaque portugaise de 1534 échoue, tout comme l'invasion birmane de 1546, le roi réussit à tenir pendant plusieurs années le port florissant de Chittagong.

Le sort de la capitale est intimement lié à ces événements. Maṅ: Pā est l'initiateur des grands travaux de défense et de fortification de la ville qui feront leur preuve lors du siège des Birmans ; dans l'historiographie traditionnelle, il garde la réputation d'avoir été le deuxième fondateur de la ville.

À la même époque sont construits les édifices religieux les plus remarquables de Mrauk U où nous imaginons un milieu cosmopolite de constructeurs portugais, d'architectes indiens et d'une cour déjà opulente qui reflète le prestige croissant du royaume et de la royauté.

Après un siècle de maturation et de progression lente, la royauté arakanaise apparaît dans toute sa splendeur avec ce règne qui inaugure aussi le long siècle où l'Arakan deviendra une réelle puissance au nord-est du golfe du Bengale.

Ce chapitre s'agence autour de trois grands thèmes. Le premier touche les origines de la puissance arakanaise et nous permettra de comprendre les atouts du royaume en ce milieu de siècle et les défis politiques et militaires. Le deuxième concerne l'invasion birmane qui est présentée d'une manière entièrement différente par U Kala et les chroniques arakanaises. Le troisième met en relief l'importance capi-

tale du port de Chittagong conquis par Maṅ: Pā. L'ensemble du chapitre montrera ainsi comment cette époque jette les fondements du développement et de la croissance ultérieures.

Aux origines de la puissance arakanaise

Au début du XVe siècle, l'Arakan était la victime impuissante d'agressions des Shans, des Birmans et des Môns qui intervenaient dans le pays au gré de leurs rivalités et de leurs ambitions. Cinquante ans plus tard, le roi d'Arakan rencontre sur un pied d'égalité le roi birmano-shan d'Ava et à deux reprises Chittagong est occupé. En 1513, les Arakanais subissent une nouvelle invasion, venant du nord-ouest, des troupes du Tripura qui poussent jusqu'au cœur du royaume, mais les Arakanais se révèlent capables de réagir assez vite en chassant l'occupant et en contrôlant temporairement Chittagong.

Trente ans plus tard, l'Arakan réussit à résister à deux invasions de son territoire et à repousser l'envahisseur.

L'historien doit dès lors se poser la question de savoir quelles furent les origines de cette puissance arakanaise. Quels furent les facteurs qui en favorisèrent l'éclosion ? Quelles furent les conditions politiques, économiques et démographiques qui rendirent possible la montée de l'Arakan ?

L'avènement de Maṅ: Pā (1531-1553)

La date de l'accession au pouvoir de Maṅ: Pā, ou Maṅ: Paṅ, ne pose pas de problème, mais les conditions de l'arrivée au pouvoir de notre roi ne sont pas claires.

Maṅ: Pā était le fils du roi Maṅ: Rājā (1501-1515) et de la reine Co Nandī, la fille du ministre chargé des éléphants royaux. Il était le demi-frère de Gajāpati, le jeune roi assassiné à l'âge de 16 ans en 1515. Pour étudier son règne, nous disposons de trois sources arakanaises, la tradition rapportée dans la *Vieille chronique* et Ṅa Mañ, la DhAP et Wimala. Il n'est pas facile d'établir le contexte événementiel en essayant de concilier ces traditions, ceci moins à cause de certaines contradictions, qu'à cause du peu d'intérêt qu'accordent aux actions politiques et militaires Wimala et le chroniqueur de la DhAP. Ils s'attachent surtout aux ambitions royales et à l'exaltation de la royauté à travers les discours sophistiqués prononcés par les ministres Wimala et Mahāpañākyō, ainsi qu'à la description de cérémonials.

CL a comparé les dates de la DhAP avec la *Vieille chronique* et démontre à l'aide des chroniques birmanes, que les dates de la DhAP sont erronnées [1]. Dans Wimala, certaines dates sont fantaisistes [2].

La DhAP n'accorde de l'attention qu'à trois événements considérés comme majeurs : les présages qui annoncent l'arrivée du roi sur le trône, la campagne glorieuse au Bengale et le triomphe diplomatique sur le roi birman Maṅ: tarā: rhwe thī. Pour Wimala, les étapes décisives du règne sont le refus de la suzeraineté du pacha de Delhi et la guerre contre le Bengale qui s'ensuit, le cérémonial élaboré du couronnement, et enfin la défense du royaume contre Maṅ: tarā: rhwe thī:.

Les sources arakanaises s'accordent à dire que Maṅ: Pā était gouverneur de Sam twè avant de devenir roi. Il paraît aussi certain que son accession au trône ne s'est pas déroulée dans des conditions paisibles.

Suivant ce que rapporte CL sur le roi Maṅ: khoṅ, Maṅ: Pā semble avoir très mal supporté l'impuissance du roi contrôlé apparemment dans ses mouvements par la cour. Il ne serait donc pas improbable que Maṅ: Pā se soit approprié le pouvoir d'une manière violente. Mais en entamant le chapitre consacré à Maṅ: Pā, l'auteur arakanais ne dit rien de tel. Serait-il donc devenu roi d'une manière quasi régulière à la mort de Maṅ: khoṅ ? Des doutes sont permis lorsqu'on consulte les autres sources. Comme il n'était pas le fils de son prédécesseur, on s'attendrait à trouver mentionné l'accord des ministres et du peuple (tel qu'il apparaît à d'autres occasions de ce genre). Suivant Wimala, qui curieusement appelle Maṅ: Pā prince héritier (et y voit peut-être le fils de Sajāta), Maṅ: Pā fit construire la pagode Pan: prok cedī à la suite d'une prédiction. Le roi Sajāta, inquiet, demanda alors conseil au ministre Wimala, le gouverneur de Pan: wā, qui lui recommanda d'éloigner Maṅ: Pā du centre du pouvoir et de le nommer gouverneur de Sam twè. L'idée d'un dangereux rival à écarter du palais apparaît donc également dans cette source.

Or, lorsque Maṅ: Pā était gouverneur de Sam twè, une autre prophétie apparut à Mrauk U et peu après Sajāta mourut. Le prince accompagné de cinq cents serviteurs monta à la capitale sur trente bateaux, délibéra avec les ministres et s'empara du palais [3].

---

1. La campagne au Bengale est datée des années 1517-1518 et l'attaque birmane sous le roi Maṅ: tarā: rhwe thī:, aurait eu lieu en 1543. La première campagne est attribuée à Maṅ: Pā (1531-1553) et la deuxième aurait eu lieu, toujours d'après la DhAP, sous le règne de Maṅ: Phaloṅ: (1571-1593). On peut supposer que pour la campagne contre le Bengale, il y ait eu des confusions avec l'attaque contre Chittagong sous Gajāpati (1513-1515) et que l'attaque de Maṅ: tarā: rhwe thī: se soit trouvée confondue avec l'attaque ultérieure (en 1580, donc sous Maṅ: Phaloṅ:) de Bhuraṅ noṅ.

2. Le début de l'attaque birmane est donné pour décembre 1545 (ce qui est très probablement correct), alors que les pourparlers de paix à Mrauk U auraient commencé en 1555, quatre ans après l'assassinat de Maṅ: tarā: rhwe thī: ! (Wimala 117-120).

3. Wimala 73.

La DhAP ne mentionne que le deuxième présage qui annonce donc en fait la transition de pouvoir, la mort de Sajāta et l'arrivée triomphale de Maṅ: Pā à Mrauk U.

La prise du pouvoir de force apparaît aussi comme plausible compte tenu des conditions politiques décrites au chapitre précédent. Le séjour à Sam twè apparaît donc un peu comme la période d'attente d'un prince ambitieux, dans l'expectative d'une bonne occasion de s'emparer du pouvoir. Maṅ: Pā aurait alors eu 39 ans.

La divergence des noms entre la DhAP et les autres sources (*Vieille chronique*, listes dynastiques...) est assez déconcertante. La DhAP donne le nom du roi comme Bhaco Sīrī et fait de lui un oncle paternel de Sajāta [4]. Pour la première fois, nous voyons apparaître dans la chronique un titre en pāli, *Sīrīsūrīyacandamahādhammarājā*, qui lui est donné par CL d'après Ṅa Mañ [5]. La *Vieille chronique* rapporte que la montée du roi sur le trône [6] réjouissait les dieux et fut accompagnée d'événements surprenants tels des séismes, des éclipses et des vents violents qui « donnaient la chair de poule » à ceux qui y assistaient ! Après ce début glorieux, le roi se signala par sa piété, faisant des donations abondantes, notamment à Sam twè. Il fit construire un nouveau palais au moment où la constellation des étoiles était de bon augure et fit entreprendre la construction de la pagode des 80 000 *buddha* (*rhac soṅ: bhurā:)* [7].

Cette description exaltante donne le ton à un récit qui nous présente Maṅ: Pā comme une grande personnalité, resplendissante et pleine de capacités.

L'Arakan dont Maṅ: Pā hérita était un royaume prospère. La riziculture et le commerce engendraient suffisamment de revenus pour entretenir une main d'œuvre chargée de construire les fortifications de la ville et des temples en pierres [8]. Le commerce était florissant et les bateaux qui arrivaient en Arakan nombreux [9]. Le contexte général suggère que l'Arakan était visité régulièrement par des bateaux en provenance de l'Inde. Le commerce transarakanais reliait le golfe du Bengale avec la Haute Birmanie, évitant ainsi le passage par le Pègou. L'argent utilisé pour les monnaies venait probablement du Bengale alors que l'or était fourni par la Birmanie. L'exportation de la laque et

4. CL 56-57.

5. CL 44.

6. En juin, suivant la *Vieille chronique*, en septembre suivant la DhAP.

7. CL 45.

8. Les fouilles récentes sont révélatrices. Le premier mur d'enceinte (site du palais royal) était construit en briques. Un mur en pierres qui n'a rien à envier au meilleur art de fortification occidentale, jouxte ce premier mur. Si on admet que le mur en briques remonte probablement au XVe siècle, il est logique d'attribuer le mur en pierres à Maṅ: Pā.

9. CL 45, 56.

peut-être aussi du riz, ainsi que l'importation des étoffes du Bengale peuvent aussi être signalées.

Lorsqu'on s'interroge sur les raisons de l'attaque de Maṅ: tarā: rhwe thī: contre l'Arakan en 1546, on rappellera que l'Arakan était au milieu du XVIe siècle un « État maritime d'importance croissante » (Lieberman) dont le contrôle pouvait ouvrir la voie à de nouvelles sources de revenus pour un conquérant [10].

Contrairement à la situation un siècle auparavant, l'Arakan disposait effectivement de moyens pour se défendre. Il avait des troupes organisées et encadrées, mentionnées en fait pour la première fois dans les sources arakanaises. Outre la construction des fortifications à Mrauk U, dont nous parlerons plus loin, c'était une flotte nombreuse et extrêmement mobile qui formait la colonne vertébrale des forces arakanaises. C'était elle que les Birmans redoutaient lorsqu'ils envisageaient en 1545 d'envahir le pays [11]. Sur le plan stratégique, la maîtrise des cols joua un rôle de première importance pour les Arakanais. Le contrôle des cols et la maîtrise des voies d'eau permettaient aux Arakanais de couper à l'ennemi ses voies de ravitaillement, un procédé bien connu et particulièrement efficace pour réduire la capacité agressive de l'ennemi.

La mobilisation d'une telle force militaire ne s'imagine ni sans les ressources d'un pays prospère ni sans un roi décidé à l'exploiter pour ses desseins.

Il faut aussi faire référence aux influences venant de l'Inde autant qu'à celles venant des Portugais. Au sujet de l'armement des troupes arakanaises, rien de précis ne peut en être dit. Nous admettons que les Arakanais disposaient de canons et de fusils qui leur permettaient de faire face aux troupes birmanes. Le rôle portugais dans la propagation d'un armement plus moderne est controversé parmi les historiens [12]. La présence de mercenaires portugais parmi les troupes birmanes est bien connue pour cette époque [13]. Il y a raison de l'admettre pour les troupes arakanaises.

L'attaque portugaise de mars 1534

On s'étonne que les chroniques arakanaises ne parlent guère de la menace portugaise à l'époque où les chroniqueurs portugais et la documentation officielle portugaise nous permettent d'en prendre connais-

---

10. Voir Lieberman (1980A : 213).

11. « Comme les Arakanais sont très habiles sur l'eau, dit Bhuraṅ noṅ au roi, il faut les attaquer avec une grande flotte » (UK II, 212).

12. Subrahmanyam (1993 : 259) estime, contrairement à Parker (1988), qu'il serait exagéré d'associer les Portugais (au service des Birmans) aux changements dans la technologie de l'armement.

13. Lieberman (1980A : 213, n. 79) donne comme source de cette information le chroniqueur portugais Couto (*Decada* III, 1 : 17-20) et cite d'après Harvey (1967 : 158).

sance. La *Vieille chronique* fait, en revanche, état d'une attaque portugaise en 1534 qui ne se trouve mentionnée nulle part ailleurs. La description fournie est brève, mais précise [14].

Le cinquième jour de la lune croissante du mois de *taboṅ* de l'an 896 (17 février 1534), une importante flotte armée remonta la Kaladan et ravagea la localité de Krwe: tè. Quatre jours plus tard, elle se fixa à Kam ta ja. Le lendemain les Portugais [15] mirent en fuite les soldats arakanais envoyés à leur rencontre. Ceux-ci refluèrent sur la capitale Mrauk U suivis de près par les Portugais qui se fixèrent alors à Uyyāñ pu. Le roi ordonna à ses soldats de barrer la voie aux Portugais. Ces derniers durent battre en retraite, mais n'arrivèrent pas moins à tenir pendant une semaine entière la localité de Mrè mram avant d'être forcés de reprendre le chemin de la mer [16]. Une technique utilisée couramment par les Arakanais sur les rivières était l'envoi de radeaux en feu contre les navires ennemis [17]. Les bateaux à voile pouvaient difficilement les éviter à cause de l'étroitesse des rivières.

Le ton du récit souligne assez bien à quel point cette première confrontation avec les Portugais avait dû choquer les Arakanais [18]. C'est sans doute la raison pour laquelle cette expérience a trouvé sa place dans les annales. Nous ignorons qui étaient les Portugais qui avaient entrepris cette attaque. Comme il ne s'agissait pas d'une initiative officielle de Goa, il faut penser aux Portugais qui, arrivant dans la région depuis 1516, échappaient au contrôle de Goa.

Cette agression portugaise prouve à notre avis deux choses. Premièrement, il y eut des contacts avec les Portugais antérieurs à 1530 [19]. Les meneurs de l'attaque devaient connaître leur chemin et semblent avoir été bien préparés. Deuxièmement, Mrauk U était une proie tentante, sinon des Portugais n'auraient pas pu mettre sur pied une armada à laquelle il fut apparemment difficile pour les Arakanais de faire rebrousser chemin.

De ces contacts, on peut aussi conclure que les Arakanais n'allaient pas tarder à engager à leur service les Portugais, guerriers tenaces et

---

14. D'après la *Questão* (Guedes 1991 : 246), un document portugais de 1607, « ce Mannio [Maṅ: Pā] a été le premier roi qui a nié les tributs au roi du Portugal ». Cela supposerait donc que notre auteur savait qu'à une date antérieure, on avait exercé une pression sur le roi pour qu'il paie des tributs.

15. Désignés par les termes de *gōyā* (soldats européens) *bharaṅgyī phaloṅ:*, deux termes dérivés de « Francs » utilisés par les musulmans indiens ; *bharaṅgyī*, *cf.* l'appellation Feringhi.

16. CL 49.

17. On trouve des références à l'emploi de cette technique par les Birmans et les Môns chez des auteurs birmans comme chez Harvey (1967 : 156).

18. Il n'est pas tout à fait exact que le roi ait construit la pagode des 80 000 *buddha* à la suite de la victoire sur les Portugais. Le texte de la chronique dit qu'il fit restaurer des statues et qu'il y fit des donations.

19. Voir Lieberman (1980A : 212).

artilleurs expérimentés. Sans doute leur nombre à cette époque n'était pas encore aussi important qu'un demi-siècle plus tard, mais leur efficacité ne se mesurait pas forcément à leur nombre [20].

Le fait qu'aucun armement lourd n'est mentionné du côté des Arakanais prouve peut-être que ceux-ci n'avaient pas encore une artillerie importante.

La construction d'une ville-forteresse

> « *Arakan is a second Venice ; its streets are rivers ; its gardens, valleys ; its ramparts, mountains. For as the natives of the country are naturally weak and timid, they have chosen for their city a site fortified by nature, and impregnable by force of arms.* »
> Antonio Farinha S. J. (1640)

> « Outre les murailles qui, étant construites de pierre, sont assez hautes & très-épaisses, il y a de chaque côté des rochers escarpés, qui défendent entièrement l'accès de cette ville, & qui la rendent extrêmement forte. »
> Wouter Schouten (1661)

> « *The walls are of considerable thickness and extent, constructed with large stones ; and with a degree of labour such as a powerful state alone could have commanded.* »
> R. Wredenhall Pogson (1831)

Si la ville n'était pas encore solidement fortifiée en 1534, la confrontation avec les Portugais a certainement hâté cette entreprise. En général, la construction des murs et des ouvrages de fortification à Mrauk U, le creusement de canaux et de douves et l'installation d'écluses permettant d'inonder une partie du pays environnant sont attribués à la menace birmane. C'est quand il apprit que le roi de Toṅṅū, le seigneur de Hamsawatī, Maṅ: tarā rhwe thī: s'apprêtait à attaquer Mrauk U que le roi, plein de prescience, se mit à fortifier sa capitale, selon les chroniques. Or si Maṅ: Pā avait attendu les plans d'invasion de 1545, la ville n'aurait guère été prête à la défense [21].

Mrauk U possède de remarquables constructions en pierre [22]. Ses édifices religieux, tels le Tukkan sīm ou la Rhac soṅ: qui datent du XVIe siècle, ont une architecture si particulière qu'on a pensé à des

---

20. Harvey (1967 : 158) mentionne que Diogo Soares de Mello, le lieutenant dévoué de Bhuraṅ noṅ avait été au service du roi d'Arakan.

21. On attribue au roi la clairvoyance des dieux (« *nat myak ci amraṅ kè. sui.* », CL 46). Ceci ne veut pas dire qu'il n'y avait pas encore de fortification du tout. D'après la *Suma Oriental* écrite entre 1512 et 1515, le roi avait une « *fortaleza de adobes forte amtre elles* », c'est-à-dire faite en briques de terre cuite sans ciment, (Cortesão 1978 : 228).

22. D'après Collis (1923 : 246), les pierres venaient de Ramree ; d'après U Kyaw Kyaw Hla (communication orale mai 1996), elles venaient d'une des îles Boronga au sud-est de Sittwé.

artistes et architectes indiens [23]. L'extension des travaux de fortification autant que la qualité des constructions frappent le visiteur.

L'étude du site par des archéologues en collaboration avec des géologues permettrait de retrouver les anciens cours des rivières et des canaux, connaissances indispensables pour comprendre le dispositif des fortifications.

Les descriptions et l'analyse qui suivent, se fondent sur le récit de la *Vieille chronique* [24], sur les cartes publiées par Tun Shwe Khaing [25] et sur nos propres observations lors de nos visites [26]. La description des fortifications n'est pas facile. En parlant de murs de fortifications, on s'attendrait à reconnaître sur une carte une ligne continue correspondant à un espace bien circonscrit, délimitant un intérieur de la ville et un espace extérieur. Or, les murs de Mrauk U n'ont pas formé un dispositif continu entourant la ville. Par ailleurs, on trouve dans le grand espace que définissent les murs extérieurs, également des murs intérieurs, dont la fonction militaire éventuelle n'est pas toujours perceptible.

Nous avons déjà brièvement décrit le site de la capitale et du palais. Située dans la ligne nord-sud d'une rangée de montagne, la ville se développa à un endroit où les cours d'eau relient en direction ouest-est la Lemro et la Kaladan. Le terrain autour du palais est marqué par de fortes dénivellations. Pris dans sa plus large extension, Mrauk U est une plaine ondulante coupée de chaînons de collines.

Si la ville n'a jamais été entourée par un cordon uniforme de murs, c'est qu'elle bénéficiait d'une double protection naturelle : au nord et au sud, les montées importantes de la chaîne montagneuse couverte d'une dense végétation étaient un obstacle naturel ; les courants d'eau pouvaient être barrés permettant ainsi d'inonder les plaines environnantes. Il fallait donc construire des murs là où il n'y avait pas de pro-

---

23. Forchhammer (1891 : 20).

24. CL 46-47.

25. Tun Shwe Khaing 1992. Il s'agit d'un ensemble de cartes (*Historical Sites in Mrauk U*) qui contient entre autres deux cartes de Mrauk U en birman et une carte en anglais. Une carte birmane représente les édifices religieux, mais elle n'est pas complète et la graphie de certains noms est contestée (*khraṅ kuik* au lieu de *khyaṅ kuik*, par ex.). La deuxième carte birmane représente les murs de fortification, les fortins, les douves et les entrées de la ville (par voie d'eau et par voie terrestre). Cette carte ne concorde pourtant pas avec la carte en anglais intitulée *Historical Sites in Mrauk U* qui cumule les fonctions des deux cartes birmanes. La principale différence a trait à la manière dont les murs entourant la ville sont représentés sur la deuxième carte birmane et sur la carte anglaise. Sur la carte birmane, Tun Shwe Khaing différencie les barrages de terre (« *apraṅ bhak mrui. tõ pat mrui. rui : mre krī:* ») des murs (« *kyok ut mrui. rui :* »). Sur la carte anglaise, cette différence n'est plus respectée. Les deux types de structures sont confondus et représentés par le symbole qui, sur la carte birmane, désignait les murs. De plus, certaines portions des murs n'apparaissent pas sur une carte alors qu'elles figurent sur l'autre. Enfin, le dessin de certains murs diffère d'une carte à l'autre.

26. Notamment au cours de nos séjours en mai 1996 et janvier 1998.

tection naturelle : dans les plaines et dans les dépressions entre les sommets des hauteurs [27].

Lorsqu'on saisit ainsi les conditions naturelles, le dispositif des murs ressort avec netteté.

Les fortifications en direction est-ouest

La ville était munie de murs qui la protégeaient à l'ouest où elle donne sur une vaste plaine rizicole et sur les rivières qui la relient à la mer [28]. À l'est, un double dispositif de murs la protégeait face à la plaine de la Lemro (voir carte 9). La ligne extérieure située du côté est de la partie nord de la chaîne du Tigre (Kyā: toṅ tan) et la ligne intérieure sur une hauteur qui délimite vers l'est la vallée des pagodes entourent un plateau appelé Khoṅ: phrū toṅ praṅ (« Plaine de la montagne de la tête blanche »). La plaine au sud-est de la ville, d'où part la route vers Loṅ: krak, semble avoir été barrée du côté de la ville par un dispositif de barrages de terre ferme, reliant en gros la partie sud de la chaîne du Tigre avec la rangée de Le sā. Mais ce qui est surtout perceptible aujourd'hui, lorsqu'on sort de la ville sur la route de Loṅ: krak, ce sont, à droite de la route, les murs (qui courent en direction nord-sud) et qui s'opposent à toute infiltration d'un ennemi par la région montagneuse au sud de la ville [29].

Les fortifications en direction nord-sud

Le dispositif des murs qui courent en direction est-ouest pour s'opposer à l'entrée de la ville par le nord et le sud montre que les chaînes de montagnes étaient considérées comme insuffisantes pour empêcher un ennemi de pénétrer en ville. Au nord de la ville, des murs reliaient les murs occidentaux et orientaux en suivant *grosso modo* le cours de la rivière Pan: khyoṅ: qui coule du nord-est vers le sud-ouest. Les restes de ce dispositif se visitent à la hauteur du mur de Khrain kuik

---

27. Pogson (1831 : 166) écrit quatre siècles plus tard :

« *The interior work is comparatively trifling to that by which the defects in the circumvallation of the hills appear to have been supplied. At every point where the continuity of their general outline is broken, artificial embankments, faced with masonry some of a very great height, connect them with each other ; and the excavations whence the materials were quarried, have now formed into what resemble large natural ponds* ».

28. La carte anglaise de Tun Shwe Khaing donne l'impression que la ville n'était pas du tout défendue de ce côté. Il est possible que sur leur façade ouest, les Arakanais aient compté surtout sur leur flotte et les terrains inondés. On trouve des murs de fortification du côté de la montagne Babu (quand on vient de l'embarcadère, elle se trouve sur le côté gauche après avoir passé le pont Bandula) ; lors de notre visite en janvier 1998, nous avons aussi noté des restes de murs entre les maisons qui se trouvent au nord de la montagne Babu.

29. Voir la description de Pogson (1831 : 166) :

« *At the gateways the stone walls appear to have been of considerable elevation and great solidity ; but where the steepness or altitude of the hill rendered artificial defences of less importance, a low wall of brick or stone has been carried along the summit* ».

qui garnit l'énorme barrage de terre fermant la vallée des pagodes dans sa partie nord. Du haut du barrage de Khrain kuik, on a une excellente vue sur une vallée qui s'ouvre vers le nord-ouest, en direction de Vesalī. Lorsqu'on traverse cette vallée [30], on découvre trois lignes de murs qui se situent à environ 500 mètres l'une de l'autre et qui traversent la vallée en ligne est-ouest. Suivant des villageois consultés sur les lieux, un ruisseau drainait autrefois la vallée en direction du nord-ouest, permettant le cas échéant d'inonder la vallée. Le mur moyen qui relie la chaîne de Tapaṅ tuiṅ avec la chaîne occidentale s'appelle Maṅgalā tam tuīṅ. Ce mur en pierres, situé donc en plaine, forme la partie extérieure d'un barrage de terre en pente vers l'intérieur. La hauteur du mur à l'heure actuelle varie entre 3,6 et 3,8 mètres. Au milieu de la vallée, sur une partie proéminente du mur se dressait jadis un *pra uī:*, une tourelle. Quatre emplacements pour les canons sont encore reconnaissables.

Le mur en pierres, large d'un mètre, est encore en bon état. Une superstructure en briques, telle qu'on peut la trouver ailleurs, n'est plus reconnaissable. Le mur commande la plaine au nord, mais ne prend sa signification que dans l'ensemble des murs de fortification qui protègent le nord-ouest de la ville. La longueur du mur, correspondant *grosso modo* à la largeur de la vallée est inférieure à un kilomètre. Sur sa partie ouest, le mur est recouvert de végétation et il n'est pas possible d'avancer jusqu'au pied de la montée.

Si dans l'ensemble les murs sont encore reconnaissables, les barrages de terre que Tun Shwe Khaing fait apparaître sur ses cartes ne le sont pas toujours lorsqu'on visite le site.

Au sud l'énorme barrage qui ferme la ville du côté des deux lacs est le vestige le plus impressionnant des fortifications de la ville. Les trois portes de sortie (elles ressemblent en fait davantage à de petits tunnels) y sont encore en parfait état et la qualité des murs (pas toujours visibles) peut y être étudiée facilement. La porte du lac Lak chañ (Letsé) est longue de 7,3 mètres, elle a une hauteur de cinq mètres et le passage est large de 2,4 mètres. La porte de Kra khat (au sud-est) présente les dimensions suivantes : longueur du passage, 8,7 mètres, hauteur, 4 mètres, et largeur, 2,7 mètres.

Les *kham tap* (forts) de Mrauk U sont au nombre de huit : au nord-ouest, Nwe toṅ, au nord, Rū lha, à l'est, Kroṅ lañ tum, au sud-est, Punnā: mroṅ, Mra toṅ et Le sā toṅ, au sud-ouest, Pīnnū khyoṅ et Oṅ

30. Pour ce faire, il faut néanmoins passer par la route de Vesalī qui part à l'ouest de la ville actuelle. Il n'est pas possible de descendre dans la vallée à partir du barrage de *Khraṅ kuik*. Des fouilles récentes suggèrent la présence d'un canal souterrain qui reliait la vallée à la plaine occidentale (information gracieusement fournie par Alexandra de Mersan, février 2001).

maṅgalā. La plupart de ces *kham tap* sont en ruines aujourd'hui, peut-être parce qu'on a utilisé leurs pierres pour d'autres besoins. Nous avons pu visiter seulement le fort de Kroṅ lañ tum, accessible à pied en partant à l'est de la route qui mène au temple des 90 000 *buddha*. La construction se situe à mi-hauteur de la pente sur la pointe sud de la chaîne d'Awa kya. Elle domine le passage encaissée de la rivière Alay jhe: qui permet ici l'entrée dans la ville par voie d'eau. Si la fonction de l'édifice est facile à comprendre, garder l'entrée est du territoire de la ville, la construction elle-même n'a pas encore révélé ses secrets. Ce qu'on voit à l'heure actuelle à travers la végétation, est un énorme pavé construit en pierres taillées, de forme rectangulaire, aux dimensions de 9,9 mètres sur 4,5 mètres, ayant une hauteur de 9,75 mètres. Sur sa longueur, ce massif est traversé à deux niveaux par trois ouvertures de forme carrée (à peu près 40 cm × 55 cm) qui ressemblent à des ouvertures pour canons dans les murs de forteresses. La longueur de ces ouvertures, si elles ont servi à des tirs de canons, surprend toutefois, mais elles pointent effectivement en direction de la plaine située à l'est, donc en direction de l'ennemi !

Il semble qu'il était possible de barrer le courant d'eau afin d'inonder une partie de la vallée en direction de la ville. La façade est de la ville ne restait pas moins un front vulnérable et le dispositif dense de barrages et de murs de ce côté de la ville semble procéder d'un besoin accru de sécurité.

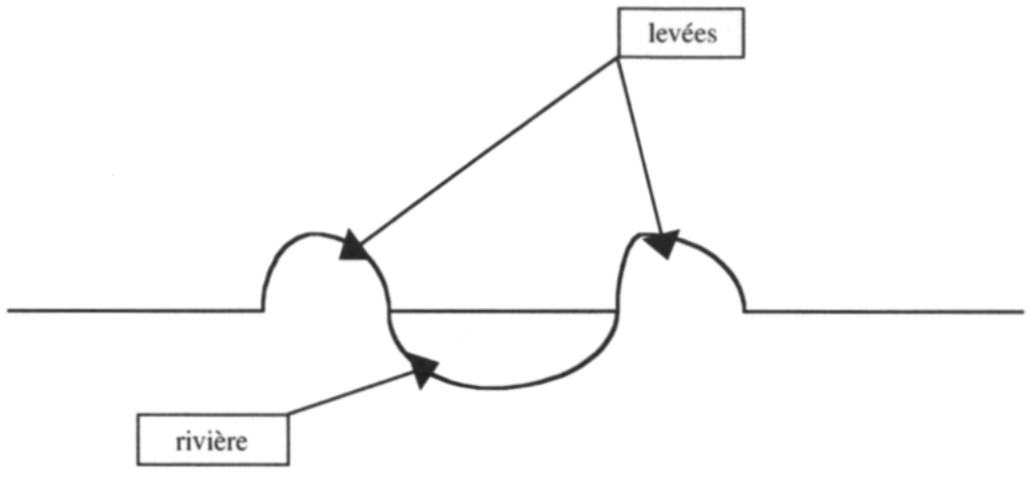
Le fort de Kroṅ lañ tum n'était pas relié, suivant toute apparence, au dispositif des barrages de fortification. Tel ne semble pas non plus être le cas des cinq forts qui se trouvaient au sud de la ville, où les murs de fortifications reliaient les hauteurs. Ces fortins n'étaient pas des bastions de défense, mais simplement des points de tir surélevés d'où l'artillerie pouvait atteindre l'ennemi [31]. Tous les forts sont situés sur des hauteurs et commandent des plaines excentriques par rapport au territoire de la ville. Ils servaient donc aussi d'observatoires d'où on pouvait suivre les mouvements de l'ennemi.

Lorsqu'on visite aujourd'hui Mrauk U, on entend fréquemment dire que les restes de murs en briques qu'on retrouve çà et là au-dessus des murs de pierres proviennent de la période birmane (1785-1824). Or les chroniques mentionnent en fait les murs de briques (*ut*) tout comme les murs de pierre (*kyok*).

De nombreux ouvrages ne sont plus visibles aujourd'hui. Outre les murs en pierre et en briques, les chroniques mentionnent des tours au-dessus des portes d'entrée, des barbacanes et des barrières. Elles évoquent surtout les importants travaux hydrauliques servant à inonder les environs de la capitale. Ces travaux consistaient surtout à établir des levées le long des rivières.

---

31. Manrique (1927 : 205) mentionne l'artillerie des forts sur les hauteurs.



Levées le long des rivières

On trouve dans le récit de Schouten une brève mention qui se réfère aux fortifications à l'ouest de la ville. L'auteur hollandais écrit à propos d'une visite en bateau qu'il fit dans les environs de Mrauk U:

> « Nous passâmes entre deux mornes fort hauts & fort escarpez, qui semblent avoir été separez l'un de l'autre, pour faire passage à l'eau, & qui sont de chaque côté comme un rempart. »

Faut-il entendre que les mornes étaient des élévations naturelles comme le veut le sens de ce mot d'après le dictionnaire [32] ? Ou est-ce que ces « remparts » avaient été renforcés de main d'homme ?

La description de la chronique désigne un certain nombre de lieux comme *mrui.* (ville, ville fortifiée) [33]. Or il nous est impossible de dire avec précision s'il s'agit de localités dans l'entourage de la ville ou de parties de la ville. S'il s'agit, comme nous le pensons en fait, des diverses parties de la ville, les travaux consistaient à élever des barrages de terre, établir des levées le long des rivières et permettre l'inondation de vastes terrains sur la périphérie de la ville empêchant ainsi la progression d'un ennemi. Cela est confirmé par la relation du marchand vénitien Cesare Federici qui visita Chittagong vers 1569 et rapporte quelques informations sur le royaume d'Arakan ; il parle ainsi des écluses qui permettaient au roi d'inonder des terres [34]. Traduire ici le terme des chroniques *kyum:* par le mot « douves » n'est peut-être pas

32. D'après le *Petit Robert*, un terme créole des Antilles désignant une montagne isolée au milieu d'une plaine d'érosion, de forme arrondie.

33. Daw Phyu Phyu Sann soutient que l'appellation de *mrui.* ne désigne souvent que de simples villages, même non fortifiés, dans les chroniques arakanaises.

34. Nous citons Federici d'après la traduction anglaise de Hakluyt (Frederick 1904 : 439) :

« *... and by land he hath certaine sluses with which when the king of Pegu pretendeth any harme toward him, hee may at his pleasure drowne a great part of the countrey. So that by this meanes he cutteth off the way whereby the king of Pegu should come with his power to hurt him* ».

tout à fait approprié, parce qu'il ne s'agit pas tout simplement de larges fossés au pied des murs. Si nous suivons la carte de Tun Shwe Khaing, les *kyum:* (*moat* sur la carte en anglais) couvrent la majeure partie des espaces entre les barrages extérieurs et le pied des chaînes de montagnes sur tout le côté oriental de la ville, du nord-est au sud-est. Les superstructures de briques ou de bois qui devaient compléter le système de défense de la ville, ne sont pas vérifiables, on peut estimer néanmoins qu'un certain nombre des barrages étaient garnis de palissades de bambous.

Si l'observation des ruines actuelles apparaît comme le guide le plus sûr pour étudier les fortifications de la ville, il convient de rejeter catégoriquement la suggestion de Forchhammer qui avait interprété dans son rapport archéologique [35], la pagode des 80 000 *buddha* (Rhac soṅ: ; Shitthaung) et la Tukkan sīm (Dukkanthein) comme temples-forteresses. En parlant du Ratana pum, il alla jusqu'à parler d'un système de défense : « *The Ratanapôn was erected for purposes of defence and forms a link in the system of fortifications which protect the approaches to the palace from the north* ». C'est sans doute l'apparence massive de ces constructions et l'épaisseur de leurs murs qui a invité à ce genre de réflexion. Or il suffit de visiter ces temples pour se rendre compte de l'inanité d'une telle hypothèse. Ces temples ne sont pas destinés à être un lieu de refuge ou un lieu de défense. L'ennemi qui se trouve en face de ces temples-là, a dépassé tout le système de défense, il n'a plus rien à conquérir, il a conquis la ville !

Si l'initiative de fortifier la ville semble remonter à Maṅ: Pā, il est probable que les travaux de fortifications se sont poursuivis au cours des décennies suivantes. Mises à part quelques données très générales, nous ne savons pratiquement rien de l'histoire de la ville sur ce point.

En 1545, le roi birman Maṅ: tarā: rhwe thī: décida de lancer une campagne contre l'Arakan. L'échec de cette conquête est certainement lié aux travaux de défense entrepris par Maṅ: Pā, car il fut surtout l'échec du siège de la capitale. C'est au chapitre suivant qu'il convient d'étudier cette phase dramatique du règne.

L'échec de l'invasion birmane

À la fin de la saison des pluies de l'an 1546, les troupes birmanes envahirent l'Arakan, mirent le siège devant la capitale, mais furent incapables de s'emparer de la ville elle-même. Des pourparlers diplo-

35. Forchhammer (1891 : 20-21) : « *The Shittaungpara is more a fortress than a pagoda ; its obvious purpose was to serve as a place of refuge to the royal family and retainers* ». Dans sa description, l'auteur assimile sans cesse les constructions religieuses à des dispositifs militaires : « *turret-like pagodas* », « *the outer wall forms a rampart overlooking and commanding the valley ; the temple premises can hold a large garrison* ».

matiques mirent fin au conflit et entraînèrent le départ des troupes birmanes. Voilà comment on pourrait résumer en deux phrases ce sur quoi les sources birmanes et arakanaises tombent d'accord. Sur de nombreux autres points elles divergent.

Pour le chroniqueur birman U Kala, il s'agissait de ne pas faire perdre la face au roi birman en rendant compte d'un échec cinglant. La résistance victorieuse au roi birman n'intéresse les chroniqueurs arakanais que dans la mesure où elle illustre la supériorité morale de leur roi. C'est la glorification des rois justes qui ressort comme thème principal des longs discours qui sont tenus par les ministres Wimala et Mahāpañākyō.

D'un point de vue d'historien, la qualité du récit de U Kala est supérieure au témoignage des chroniques arakanaises, très peu préoccupées par le détail des événements. Le problème majeur est de savoir jusqu'à quel point nous pouvons faire confiance à U Kala. En effet, des éléments essentiels de son récit ne sont en rien confirmés par les sources arakanaises.

Le succès du compromis suivant U Kala

L'invasion de l'Arakan en 1546 ne devait pas être une surprise pour les Arakanais qui avaient dû suivre avec beaucoup d'appréhension les progrès de l'hégémonie de Maṅ: tarā: rhwe thī: sur la Basse Birmanie. La *Vieille chronique* rapporte qu'il y eut des invasions du territoire de Sam twè en 1544 et 1545. En 1535, le roi de Toṅṅū s'empara de Pusim (Bassein) et Mroṅ mra (Myaung Mya), en 1539, il devint le maître de Pègou, dont le dernier roi mourut peu après. L'année suivante, il échoua devant Prañ (Prome), soutenu par les *sawbwas shans* d'Ava [36]. Lors du siège de Muttama (Martaban), Maṅ: tarā: rhwe thī: pouvait compter non seulement sur ses troupes birmanes et mônes, mais aussi sur des mercenaires portugais. Le sac de la ville permit de remplir les trésors de l'État, et le contrôle sur Mōla mruīṅ (Moulmein) [37] et Tawè (Tavoy) assurait les revenus du commerce qui transitait par ces ports [38]. En 1542, le roi revint à la charge contre Prañ. Dans la deuxième moitié du XVIe siècle, les seigneurs de Prañ, voisins directs des Arakanais, tentaient de sauvegarder leur autonomie par des alliances changeantes. Confronté à un nouveau siège de Maṅ: Khoṅ, le seigneur de Prañ, s'adressa à la fois aux *sawbwas* shans, qui l'avaient déjà secouru deux ans auparavant, et au roi d'Arakan [39]. Or, les troupes venant du nord-est

36. UK II, 172-176.
37. UK II, 183.
38. Harvey (1967 : 153-157).
39. UK II, 186. Les chroniques arakanaises ne disent rien sur cette aide militaire.

furent défaites par Bhuraṅ noṅ avant même qu'elles pussent atteindre Prañ [40].

Quant au roi d'Arakan, dit U Kala, il avait nommé son frère cadet, le gouverneur de Sam twè, commandant d'une armée qui devait arriver à Prañ par voie de terre. Son fils, le prince héritier, était à la tête d'une flotte de 700 bateaux (*kattu et lwan: kyaṅ* [41]) et devait atteindre la ville en passant par le cap de Nagā: Mō taṅ (Negrais). Le frère du roi d'Arakan tenta d'informer Maṅ: Khoṅ de l'arrivée des secours, mais les messagers furent capturés par les Birmans. Selon toute apparence, Maṅ: tarā rhwe thī: ne prit pas l'arrivée des Arakanais à la légère. D'un autre côté, on estimait que les assiégés manquaient déjà d'approvisionnement pour pouvoir résister encore longtemps [42]. Les généraux birmans se trouvaient dès lors confrontés au problème suivant : fallait-il abandonner le siège de Prañ pour affronter les Arakanais avec l'ensemble des troupes, ou faire comme les *sawbwas*, et diviser les troupes en maintenant le siège, à la demande du roi. Bhuraṅ noṅ se prononça contre un abandon du siège, avec l'argument que si une partie des troupes ne réussissait pas à vaincre les Arakanais, il y avait toujours moyen de les prendre en tenaille avec ceux qui faisaient le siège. Le général Nandasaṅkram plaida lui aussi fermement contre un abandon du siège qu'on avait soutenu depuis cinq, six mois, ce qui revenait à inviter les gens de Prañ à prendre leur revanche sur le dos des troupes royales. Bhuraṅ noṅ pensait que les villes de Pu sim, Mroṅ mra, Dala, Tagum étaient assez fortifiées pour faire face à des attaques arakanaises.

Le roi suivit ces conseils et une partie des troupes fut donc envoyée contre les Arakanais, à l'insu des assiégés de Prañ. Le gouverneur de Sam twè, qui ignorait que ses messagers avaient été capturés, était encore à cinq jours de marche de Prañ à ce moment-là. Afin de ne pas trop devoir s'éloigner de Prañ, Bhuraṅ noṅ employa une ruse pour hâter la marche des Arakanais. Il leur adressa une lettre au nom du roi de Prañ les suppliant de se précipiter à son aide. Les Birmans attendaient donc l'arrivée des troupes arakanaises. L'affrontement se solda par un succès des Birmans. Bhuraṅ noṅ ne permit pas à ses troupes de poursuivre les soldats arakanais, mais les fit revenir immédiatement à Prañ qui fut conquis peu après. Lorsque la flotte arakanaise apprit à Pusim la débâcle de leurs frères d'armes, elle retourna en Arakan [43].

L'histoire de l'administration royale birmane nous apprend que les conquêtes au XVIe siècle n'entraînaient pas nécessairement un changement de personnel administratif. Le seigneur vaincu devait désormais

40. UK II, 187.
41. Nous admettons qu'il s'agit de bateaux à voile et de bateaux à rames.
42. UK II, 189 (fin du chapitre 179).
43. UK II, 189-193.

reconnaître le roi de Pègou comme son suzerain. Il semble évident que l'aide militaire accordée par les Arakanais en 1542 à Prañ et la possibilité pour Mañ: Khoṅ d'essayer de regagner son indépendance ont dû indisposer considérablement Mañ: tarā: rhwe thī: à l'égard du royaume d'Arakan [44].

U Kala nous donne pourtant une autre explication pour la campagne d'Arakan qui fut décidée trois ans plus tard, en 1545, lorsque Mañ: tarā: rhwe thī: avait fini de s'emparer de la Haute Birmanie. Suivant le chroniqueur birman, le frère du roi, ce même gouverneur de Sam twè qui était accouru à l'aide de Prañ en 1542, était en révolte ouverte contre son frère, parce que celui-ci avait nommé son fils prince héritier. On en déduit donc qu'il prétendait lui-même à ce statut. Il envoya deux ambassadeurs à la cour de Pègou pour demander une aide militaire. Or, avant que Mañ: tarā: rhwe thī: ne pût envoyer des troupes au gouverneur de Sam twè (pour attaquer Mrauk U, faut-il supposer), le prince héritier arriva à Sam twè et le gouverneur dut se réfugier à la cour de Mañ: tarā: rhwe thī:.

Dans un document portugais de 1607, l'existence d'un frère du roi d'Arakan à la cour birmane est confirmée. Avant de poursuivre avec le récit de U Kala, il convient d'ouvrir une parenthèse et d'analyser de plus près le paragraphe qui s'y rapporte.

> « Parce que le roi d'Arakan Mannio [45] laissa à son fils aîné Manchachara le royaume (ce Mannio a été le premier roi qui a refusé les tributs au roi du Portugal) et à un autre fils plus jeune les terres de Chudubê [46], Manchachara [47] se voyant sans un enfant mâle, et désirant laisser son royaume à un parent marié avec sa fille, par peur que son frère qui était le seigneur de Chudubê, l'empêche et s'empare du royaume parce que c'était le désir de son père Mannio, pour éviter ce mal, Manchachara envoya (des gens) pour tuer son frère qui était à Chudubê. Lequel avant l'arrivée des gens qui le cherchaient pour le tuer, s'est réfugié dans le royaume de Pégou, pour demander au roi de l'aide pour venger le mal qu'on voulait lui faire. Et en outre pour récupérer les terres dont il était Seigneur et pour soumettre aussi celles d'Arakan comme vengeance du mal qu'on lui avait infligé.
>
> Mais comme quelques années se sont écoulées avant que le roi de Pègou mette en exécution ce qu'il lui avait demandé, son frère le roi d'Arakan eut un enfant mâle, et c'en était fini.
>
> Mais comme les nobles du royaume savaient que l'oncle de l'enfant qui était à Pègou, avait obtenu du roi une grande flotte pour attaquer l'Arakan, (qui était celle-là qui a voulu combattre nos trois navires dont j'ai déjà parlé, et dont le

---

44. Lors de la campagne contre l'Arakan en 1546, le seigneur de Prañ devait rester à Prañ et ne participait donc pas à la guerre contre les Arakanais, contrairement à d'autres gouverneurs dont les terres sont frontalières de celles de l'Arakan : Calaṅ, Mañ: tum, Pusim, etc. (voir UK II, 213).

45. Mañ: Pā.

46. Uparājā, le fils de Co Nandī, seigneur de Cheduba.

47. Mañ: Tikkhā, le fils de Co kok ma.

> capitaine était Gonçalo Vaz de Camœs), les nobles ont élu comme gouverneur du royaume un de ses oncles, qui était un frère bâtard de son père, appelé Mão Palão [48].
> Mais Mão Palão en se voyant avec le pouvoir en main, s'empara tyranniquement du royaume et s'est fait roi, son neveu vit encore aujourd'hui, mais pas avec l'apparat qui revient à sa personne royale, car c'est à lui que revient le royaume. » [49]

Ce texte d'un contemporain anonyme mérite notre attention. En dépit de son caractère tendancieux, qui se note surtout dans l'appréciation des personnages royaux, l'abondance des détails fournis nous éclaire sur de nombreux aspects de l'histoire politique de l'époque.

Les personnages qu'on peut identifier sans problème sont Mannio qui correspond à Maṅ: Pā (1531-1555) et Mão Palão (Maṅ: Phaloṅ: 1571-1593). Le paragraphe cité prétend fournir une explication des causes de la deuxième invasion birmane en 1580 ! Si nous l'insérons ici, c'est que nous croyons que, conformément à U Kala (et à des sources arakanaises présentées plus loin), l'explication de l'auteur portugais devrait se rapporter à la première invasion birmane de 1546. Qu'il y ait eu confusion chez l'auteur portugais est suggéré à notre avis par deux faits. Premièrement la référence et l'explication de l'invasion sous Maṅ: tarā: rhwe thī: sont visiblement trop sommaires et insuffisantes, tout comme si l'auteur, qui se réfère pourtant aux chroniques locales, n'avait pas eu des informations sûres [50]. Deuxièmement, la référence à l'invasion de Bhuraṅ noṅ comporte la date de 1546 ! Erreur que A. Guedes considère comme un lapsus, mais qui révèle à notre avis que l'auteur du texte était en train de mêler les choses. La fuite à la cour birmane, un frère ambitieux, le roi birman qui se fait prier pour intervenir, tout ceci correspond de près à ce que dit l'historiographe birman.

Un problème se pose pourtant quant à l'identité de Manchachara (une appellation qui, suivant A. Guedes, ne se retrouve pas ailleurs dans les sources portugaises) et celle du seigneur de Chudubê (Cheduba ou Mār oṅ). Remarquons que Cheduba n'était pas un fief prestigieux, l'île n'apparaît dans les chroniques que comme un lieu d'exil pour de grands personnages, les conditions de navigation pour y accéder semblent d'ailleurs être particulièrement difficiles. Cheduba fit généralement partie du fief de Rambrè (Ramree). Si nous suivons U Kala, il s'agirait toutefois du gouverneur de Sam twè, un frère cadet du roi.

---

48. Maṅ: Phaloṅ:.

49. Guedes (1991 : 46). Nous tenons à remercier Madame Joana Vasconcelos pour son aide précieuse dans la traduction du texte portugais.

50. Guedes (1991 : 245). Noter le ton de la dernière phrase : « Et on peut bien s'imaginer que le motif de ce roi pour s'emparer de l'Arakan était le désir de gouverner plus ».

Quant à Manchachara, deux interprétations sont possibles : soit il s'agit de Maṅ: Tikkhā (1553-1555), soit il s'agit de Maṅ: Cakrawate: Comme le texte dit que Manchachara était le fils aîné de Mannio qui devait hériter du royaume [51], seul Maṅ: Tikkhā peut être en cause, parce qu'il était le prince héritier. Or dans ce cas-là, il n'est guère possible de comprendre la suite du récit où on parle d'un enfant mâle auquel les nobles ont retiré le pouvoir au moment de l'invasion birmane (1580) pour confier le trône à Maṅ: Phaloṅ:. Même si Maṅ: Tikkhā n'avait engendré un fils qu'en 1555, date de son décès, ce fils aurait tout de même eu 16 ans en 1571. Or les sources arakanaises qui connaissent deux fils de Maṅ: Tikkhā, les rois Co Lha (1555-1564) et Cakrawate: (1564-1571), donnent au premier 23 ans au début de son règne et 29 ans au deuxième en 1564. Mais les indications de l'âge des rois doivent être traitées avec précaution.

Il y a quelques raisons d'admettre que Manchachara est Maṅ: Cakrawate: et que la fin du récit de notre auteur portugais n'a rien à faire avec la rivalité entre les frères pour le trône d'Arakan. Cette partie du récit est en fait une explication des conditions irrégulières dans lesquelles Maṅ: Phaloṅ: parvint au pouvoir, une question qui nous préoccupera dans un chapitre ultérieur. Reste à savoir si Cakrawate: avait 29 ans au moment d'accéder au trône ou n'était qu'un enfant, et quel était le rapport entre la remise du pouvoir à Maṅ: Phaloṅ: par les nobles (en 1571 !) et l'invasion birmane de 1580.

Sans opter pour l'une ou l'autre identification, nous estimons qu'il s'agit en fait d'un mélange de faits différents. Pour notre contexte, il importe de retenir que le texte portugais confirme l'existence d'un frère rival du roi arakanais à la cour bimane.

Le roi birman promit au gouverneur de Sam twè de le mettre sur le trône d'Arakan [52] et prit en charge la direction d'une armée qui se mit en marche autour d'octobre-novembre 1546. Bhuraṅ noṅ avait fait remarquer que la voie de terre et la voie de mer étaient également pénibles, la première à cause des montagnes et la deuxième à cause de l'habileté bien connue des Arakanais sur l'eau. Il était dès lors indispensable d'envoyer une flotte importante. Outre les 700 bateaux de guerre *jalakapaṅ* et 500 bateaux *lhōkāsam*, il y eut 500 bateaux pour l'acheminement des provisions. L'armée de terre passa par le col de Laṅ: pa te. [53].

---

51. Il convient de noter que l'argumentation du texte suppose que nous nous situons à un moment antérieur à la disparition de Maṅ: Pā, donc avant 1555. Si nous acceptons l'hypothèse que le texte est en fait une explication des causes de l'invasion de 1546, les réflexions de Manchachara doivent évidemment aussi précéder cette date.

52. Le texte se réfère dans la suite plusieurs fois à cette promesse donnée.

53. Harvey identifie correctement à notre avis ce col avec la passe de Khraṅ kaṅ (Kyangin). Dans notre article sur la passe de Am, nous avons contesté l'identification de Laṅ: pa te. avec le col de Am (voir Leider 1994 : note 18).

Si on fait un examen des causes et motifs de l'invasion de l'Arakan par les Birmans, les motifs politiques et les causes économiques pèsent autant. Il a été remarqué à juste titre que Maṅ: tarā: rhwe thī: s'empara d'abord des riches villes portuaires comme Pègou, Martaban, Moulmein, qui étaient susceptibles de lui procurer des revenus, avant de s'orienter vers la Birmanie centrale [54]. L'Arakan avec son axe commercial passant le Yoma qui court-circuitait le delta, prenait sa place dans une telle stratégie. Contrôler l'Arakan revenait à mieux contrôler une voie de passage du commerce indien.

Les motifs politiques ressortent aussi avec netteté. Quelles qu'aient été l'importance et l'influence du prétendant arakanais – les sources arakanaises n'en parlent pas du tout –, la stratégie birmane visait l'installation d'un lieutenant loyal au roi de Birmanie et l'hégémonie birmane sur l'Arakan [55].

La réaction de Maṅ: Pā fut prompte. Il envoya une flotte de bateaux *kattu* et *lwan: kyaṅ* à partir de Sam twè à la rencontre de la flotte birmane. Lors du premier engagement, celle-ci, non seulement l'emporta, mais poursuivit les Arakanais jusqu'à Sam twè. Les troupes arakanaises s'apprêtaient à défendre la ville, mais lorsqu'elles apprirent l'arrivée des renforts sous Bhuraṅ noṅ, Sam twè fut abandonné et les soldats arakanais se replièrent sur Mrauk U [56].

La bataille suivante eut lieu à deux jours de marche au sud de Mrauk U. Lorsque le gouverneur (birman) de Laṅ: pate. fut tué par une balle, ses soldats se découragèrent, mais très vite Bhuraṅ noṅ combla la brèche et les Arakanais durent se replier en toute hâte sur Mrauk U.

C'est alors que commença l'attaque de la ville. Elle échoua. « Les gens de la ville étaient aussi sur les hauteurs. La ville était fortifiée, les douves étaient larges et ils étaient fortement armés. Voilà pourquoi, en dépit d'efforts répétés, on ne put s'en emparer », note U Kala [57]. Pour assiéger la ville, les Birmans mirent en œuvre des moyens considérables. Des palissades et des tours furent érigées d'où on arrosait la ville de tirs de canons, mais ces efforts furent vains.

U Kala suggère que les Arakanais étaient eux aussi épuisés par le conflit et ne voyaient pas comment ils pourraient indéfiniment résister. Le prince héritier aurait envoyé des messagers auprès du roi birman cherchant une fin à la confrontation. D'après le chroniqueur birman, le roi arakanais fut sidéré lorsque ses messagers lui firent rapport des pré-

54. Lieberman (1980A : 209).

55. Voir aussi Guedes (1991 : 245, n. 45).

56. UK II, 212-213. Maṅ: tarā: rhwe thī: réinstalla le gouverneur de Sam twè sous le nom de Maṅ: Kyō Thaṅ, en attendant que tout le pays soit conquis.

57. UK II, 214.

paratifs birmans, des levées de terre, des fortifications et du nombre de leurs troupes [58].

Dans les propositions que les Arakanais firent transmettre alors à Maṅ: tarā: rhwe thī: et à Bhuraṅ noṅ par le biais d'une délégation de quatre moines, ne transpire pourtant en rien un quelconque sentiment de faiblesse. C'est plutôt à partir d'une position de supériorité qu'ils y développent leur argumentation. Les cinq propositions peuvent être résumées ainsi :

– la tradition arakanaise veut qu'au père succède le fils. Seulement si le fils ne peut pas succéder, c'est au frère de prendre la succession. Le roi birman a donné son soutien au frère du roi et cela risque de rompre la tradition établie. Il faudrait donc que le roi se désiste de sa promesse à l'égard du gouverneur de Sam twè ;

– les forces militaires de l'Arakan sont considérables et le roi birman n'arrivera jamais à conquérir tout le pays. Même si les Birmans s'y efforcent encore longtemps, le roi des Mrum (Tripura ?) qui est uni au roi d'Arakan par l'alliance de leurs enfants, ne restera pas longtemps spectateur inactif. La guerre s'étendra davantage, causera du mal aux êtres, chose contraire aux principes religieux ;

– comme la conquête du Pègou, de Pusim, de Mroṅ: mra, de Praṅ, de Ca laṅ et de Pugam est récente, la population est loin d'être pacifiée. Les Shans ont appris entre temps que le roi de Pègou est parti à la conquête de l'Arakan, que compte-t-il faire si ceux-là envahissent son pays ?

– bientôt les mois de juillet et d'août apporteront des tempêtes terribles. Il sera alors trop tard pour retourner par voie de mer, si le roi apprend que son pays est envahi par les ennemis. Impossible aussi de retourner en passant par le Yoma, car pendant la période des pluies, les rivières débordent et il n'y a plus de chemin pour les éléphants et les chevaux ;

– il faut donc que le roi réfléchisse bien à sa situation. La solution qui est alors soumise au roi birman prévoit que le prince héritier arakanais remette aux Birmans les éléphants, chevaux et autres biens qu'il a pris au gouverneur de Sam twè, son oncle et que les Birmans livrent au roi son frère et restituent le district des sept rangées de montagnes, c'est-à-dire la province de Sam twè. C'est ainsi que des relations de paix pourront être rétablies entre le fils du roi et son oncle [59].

---

58. L'explication que fournit la *Questão* de 1607 (Guedes 1991 : 245) suivant des sources de l'époque paraît insuffisante : « ... ils disent que dans leurs chroniques il est écrit que lorsque son armée [l'armée du roi birman] mit la forteresse sous un grand siège, un de ses principaux capitaines mourut, et qu'alors ils [les Birmans] se sont retirés, abandonnant le siège et les quelques terres qu'ils avaient conquises ».

59. UK II, 215-216.

Ces propositions présentent une analyse perspicace de la situation politique et militaire des Birmans. Maṅ: tarā: rhwe thī:, indisposé de ce qu'on lui disait là (« quel roi sur terre ose contester mes conquêtes ? »), déclara toutefois suivre les conseils de modération des moines, leur servit du thé et quelques sucreries, puis leur demanda de lui laisser un temps de réflexion d'un ou deux jours.

Dans leur conseil de guerre, Maṅ: tarā: rhwe thī: et Bhuraṅ noṅ évaluèrent péniblement l'état de leur situation. Certes les Birmans avaient des forces supérieures et ils avaient réussi à battre les Arakanais lorsque ceux-ci étaient venus porter secours au seigneur de Prañ (en 1542). Il était vrai aussi que les renforts de musulmans indiens n'étaient pas encore arrivés pour attaquer les ports de Pusim et de Mroṅ mra [60]. Mais les Arakanais ne cessaient de les massacrer dans les environs et de leur enlever leur bétail.

Maṅ: tarā: rhwe thī: rappela alors qu'une promesse avait été faite, celle de mettre sur le trône le frère du roi d'Arakan, et que c'était là la raison de l'entrée en guerre. Et d'ajouter que c'était précisément cela que les Arakanais lui reprochaient, de vouloir briser la tradition établie de leur succession royale. Les généraux ont dû sentir à ce moment-là que leur roi était en train de chercher une voie pour s'en sortir sans perdre la face et était prêt à céder aux demandes arakanaises, car le général Nanda Yōdha intervint en disant que les commandants avaient suivi le roi dans cette campagne et qu'ils avaient réussi à impressionner le roi d'Arakan, que c'était le roi d'Arakan qui était venu parlementer et qu'il ne fallait pas maintenant céder sans recevoir une contrepartie [61].

Bhuraṅ noṅ enchaîna sur le même ton et, afin de ne pas rompre la promesse faite, fit la proposition de donner au frère du roi la souveraineté sur le district des sept rangées de montagnes (la province de Sam twè) avec tous les insignes royaux.

Cette proposition était astucieuse, parce qu'elle pouvait garantir les intérêts essentiels des Birmans, ils allaient pouvoir compter sur un seigneur loyal qui leur devait sa position et limiter le danger d'une alliance de Prañ avec les Arakanais.

Maṅ: tarā: rhwe thī: approuva cette proposition et la soumit à la délégation des quatre moines quand elle retourna au camp birman. Il demanda en plus que soient remis les Birmans, Shans et Môns qui se trouvaient dans la ville (transfuges ou prisonniers ?) et tous les biens du frère du roi d'Arakan (qui devaient lui être remis plus tard à Sam

60. Il semble que l'appellation Mrum utilisée dans le discours des moines arakanais fasse référence à des alliés musulmans du Bengale, mais il s'agit plus probablement du Tripura. Nous n'avons pourtant pas la preuve d'une alliance entre le Tripura et l'Arakan à cette époque.

61. UK II, 217-218.

twè). La délégation arakanaise ne semble pas avoir entièrement approuvé cette proposition et retourna en ville.

La suite des discussions entre les deux parties ne ressort pas clairement sur tous les points. Les Arakanais invitèrent Bhuraṅ noṅ au palais, mais semblent avoir posé comme condition préliminaire la libération de quatre ministres, des prisonniers arakanais et la remise du frère avec ses biens. Or il n'est pas dit si ces conditions furent remplies ou non. Il paraît toutefois que des négociations directes entre Bhuraṅ noṅ et le roi d'Arakan eurent effectivement lieu. U Kala cite alors une proclamation du roi birman où celui-ci exprime sa ferme volonté de ne pas rompre la traditionnelle succession dynastique et reprend le cœur de la proposition birmane (qui aurait donc apparemment été acceptée par les Arakanais), la remise de Sam twè au frère du roi [62].

Suivant U Kala, le roi d'Arakan aurait fait des cadeaux somptueux à Bhuraṅ noṅ qui se mettait à l'appeler oncle, alors que le roi, de son côté, l'appelait neveu. C'est à la suite de ces échanges d'amitiés que Bhuraṅ noṅ aurait renoncé à attaquer l'Arakan lorsqu'il devint roi [63].

Le roi Maṅ: tarā: rhwe thī: aurait approuvé les négociations de Bhuraṅ noṅ au moment où celui-ci retourna au camp birman. De leur côté, le roi arakanais et ses ministres auraient prodigué des cadeaux aux Birmans au moment de leur départ. À la fin du mois de février 1547, les Birmans retournèrent d'abord à Sam twè pour y installer le frère du roi, y laissèrent une garnison qui devait assurer le maintien de l'ordre dans les trois mois suivants, et retournèrent à Pègou en avril-mai [64]. Certaines mises en garde antérieures des moines arakanais ne tombaient pas loin de la réalité : entre temps le Siam avait profité de l'absence du roi pour attaquer Ta wè (Tavoy).

Les derniers paragraphes du chroniqueur birman sont aussi surprenants que révélateurs. Surprenants parce qu'ils passent d'une manière élégante sur le fait que la campagne birmane s'était soldée par une débâcle. Des pertes avaient été endurées, le siège avait été soutenu en vain pendant des mois, le pays n'avait pas été conquis et le roi d'Arakan ne s'était même pas soumis à l'autorité de Maṅ: tarā: rhwe thī:. Révélateurs parce qu'ils fournissent en revanche une version du départ des Birmans qui leur sauve la face. Mais quoi qu'il en soit de l'installation du frère du roi comme roi doté des cinq insignes royaux à Sam twè (une version qui n'est pas appuyée par les chroniques arakanaises), elle était sans grand effet, si les Birmans n'étaient pas prêts à l'appuyer

62. La proclamation contient aussi un appel à ce qu'à l'avenir le fils et l'oncle respectent les dix préceptes royaux et ne s'associent pas avec des gens mauvais, c'est-à-dire, des ennemis du roi birman.

63. Il ne serait intervenu contre l'Arakan qu'au moment où il apprit que les Arakanais commettaient des ravages contre des villages birmans.

64. UK II, 220-222.

durablement. Or la troupe des deux commandants Maṅ: Kyō Thaṅ et E Mwan Taya ne resta que trois mois à Sam twè ! Il ne fallait donc pas beaucoup de patience au roi d'Arakan pour reprendre en main les rênes du pouvoir dans cette province méridionale.

Le triomphe arakanais d'après les chroniques du pays

D'après la *Vieille chronique*, il n'y a pas eu une seule invasion, mais une suite d'interventions qui commencent en 1544 et qui culminent dans la grande invasion de 1546-1547.

En 1544, Maṅ: tarā: rhwe thī: envoya une armée sous le commandement de cinq généraux [65] à Sam twè. Maṅ: Pā ordonna à son frère cadet, le gouverneur de Sam twè, Maṅ: Oṅ Lha, d'attaquer les Birmans qui furent rapidement mis en déroute. Un ministre môn, un ministre birman et un ministre shan furent capturés. Le butin (éléphants, chevaux, or et argent) fut présenté au roi qui le distribua aux commandants, « à chacun suivant ses mérites » [66].

En 1545, à la fin des moussons, Maṅ: tarā: rhwe thī: envahit à nouveau Sam twè, cette fois-ci, il vint avec son armée composée de Môns, Birmans et Shans. À nouveau, Maṅ: Pā envoya son frère affronter les envahisseurs. Le danger paraît avoir été plus sérieux, car six généraux (cac sūkrī:) au lieu de trois en 1544, commandaient le corps d'expédition.

Les soldats arakanais semblent avoir attendu que les ennemis prennent l'initiative, puis réussirent à les mettre en fuite grâce à leur artillerie [67]. À nouveau éléphants, chevaux et armes semblent avoir été capturés en grand nombre, un butin que le roi distribua parmi ses troupes.

Loin d'être découragés, les troupes du Pègou revinrent, un an plus tard, en octobre 1546 [68] et leur force militaire était alors nettement plus importante et leurs ambitions plus vastes que lors des deux interventions précédentes. Les Arakanais avaient entre temps installé une garnison à Sam twè. Sans doute afin d'éviter que les forces du nord puissent venir porter secours à la garnison, l'accès à la ville fut barré par la flotte ennemie. Certes les Arakanais réussirent à capturer les gouverneurs de Pusim et de Mroṅ mra [69] qui avaient combattu à la tête de leurs troupes, mais la flotte ennemie lança une attaque massive et pro-

---

65. Deux noms de généraux sont donnés ; le nom du général môn Smin È Narè est aussi fourni par U Kala (II, 211).

66. CL 49.

67. Comme armes à feu, nos sources signalent en général des canons (*mī: pok amrok*), des pierriers (*cin proṅ:)* et des fusils (*senat*).

68. U Kala et la *Vieille chronique* s'accordent pour le mois de l'invasion (*tan choṅ*, novembre).

69. L'amiral môn Smin Bra Puik, gouverneur de Pusim (Bassein) était un des sept commandants de l'aile gauche de la flotte (UK II, 211) et le général birman Catukāmani, le gouverneur de Mroṅ mra, était un des commandants de l'armée de terre (UK II, 212).

voqua la déroute des bateaux arakanais dont beaucoup furent saisis en tentant de fuir. Les soldats dans la ville tentaient de défendre Sam twè, lorsqu'ils apprirent l'arrivée de l'armée de terre sous le commandement de Bhuraṅ noṅ. Se rendant compte de l'écrasante supériorité en nombre des soldats qu'ils allaient devoir affronter, ils se replièrent sur Mrauk U. Sam twè tomba donc aux mains des Birmans où, contrairement à ce que prétend U Kala, Maṅ: tarā: rhwe thī: ne mit pas en place le frère cadet du roi arakanais, mais établit une garnison sous les ordres d'un de ses propres officiers, le gouverneur de Sam lyaṅ (Syriam), Nanda Kyō thaṅ, qui avait commandé un détachement de la flotte [70].

Après ce succès initial, le roi birman pénétra avec ses troupes au cœur du royaume. L'armée d'invasion se fixa sur le territoire de la ville de Loṅ: krak, au sud-est de Mrauk U. Il paraît donc que les bateaux remontèrent la Lemro. Les soldats arakanais, retranchés derrière les fortifications de Mrauk U, firent des sorties pour les provoquer. Tandis que les ennemis remontaient la rivière, une grande bataille s'engagea sur l'île de Pui: khyañ où les Arakanais prirent le dessus. Les troupes de l'envahisseur s'enfuirent en abandonnant leur armement, et les marins morts, « comme du bois flottant », couvrirent la surface de l'eau.

C'est à ce moment-là que Maṅ: tarā: rhwe thī: décida d'assiéger la ville. La *Vieille chronique* confirme les travaux importants entrepris alors par les troupes du roi birman. Des levées de terre furent aménagées pour prendre Mrauk U en tenaille, une entreprise qui ne pouvait évidemment se faire que dans la plaine. Sur les grands ruisseaux, des ponts furent construits avec des radeaux de bambous pour assurer le passage des troupes. Tandis que ces travaux se poursuivaient, les Arakanais ne cessaient de harceler l'ennemi. En conséquence de quoi, « pendant le jour, ils n'osaient plus se montrer. Seulement pendant la nuit, ayant choisi de bons chevaux et de bons éléphants, ils venaient causer des troubles à l'est (de la ville), à Ran oṅ qu'ils menaçaient. Nos défenseurs les poursuivaient, les attaquaient avec des armes à feu et mettaient en fuite les officiers birmans, shans et môns. D'innombrables soldats mouraient sur l'eau », dit la *Vieille chronique* [71].

Maṅ: tarā: rhwe thī: essaya alors de briser la résistance en durcissant la pression sur l'ouest de la ville, où des levées de terre [72] étaient construites du côté de Duiṅ gyī Moṅ: chwè. Mais les soldats birmans s'y trouvaient bientôt encerclés par les Arakanais qui leur interdisaient toute sortie. Acculé soudain dans la position du défenseur, Maṅ: tarā:

70. UK II, 211.

71. CL 51.

72. Ces levées de terre étaient garnies de palissades et de tours, suivant la description de U Kala.

rhwe thī: engagea des pourparlers avec les Arakanais. Le récit du chroniqueur arakanais se termine sur un ton emphatique mettant en évidence le noble geste de Maṅ: Pā, prêt à céder aux demandes de paix de son collègue birman. Il est clair que le départ des Birmans se fit donc, tout comme l'écrit U Kala, à la suite de négociations entre les belligérants. La chronique arakanaise ne dit rien sur la délégation de moines et sur l'invitation de Bhuraṅ noṅ au palais. Le récit de U Kala se termine avec la remise d'une abondance de cadeaux des Arakanais aux Birmans ; le récit de la *Vieille chronique* se clôt avec la demande de Maṅ: Pā à Maṅ: tarā: rhwe thī: de lui envoyer comme épouse la veuve du dernier roi de Pègou (Tak rwat pī), décédé en 1539 [73] à Prañ. On ne sait pas si cette demande fut exaucée.

En dépit de la perte de Sam twè, le conflit entre les troupes de Maṅ: tarā: rhwe thī: et celles de Maṅ: Pā semble avoir été surtout marqué par des succès arakanais [74]. Mais on ne trouve nulle part mentionné que Maṅ: Pā avait vaincu Maṅ: tarā: rhwe thī:.

Des deux récits on peut conclure qu'un retour plus ou moins organisé des Birmans fut le chapitre final de l'expédition birmane. Sur la date du départ des Birmans, les sources s'accordent [75].

Même si le récit de U Kala se termine par une version qui essaie de permettre aux Birmans de garder la face, il ressort clairement des deux textes que les Birmans sous Maṅ: tarā: rhwe thī: subirent un échec dans leur tentative de vaincre militairement les Arakanais. On peut supposer que le nombre des attaquants birmans était supérieur (voir les événements à Sam twè au début du conflit), mais les Arakanais disposaient des avantages du terrain, de la sécurité de leur capitale fortifiée, que les Birmans n'arrivaient pas à encercler (d'où les tentatives d'abord à l'est, puis à l'ouest), et sans doute aussi d'une artillerie maniée par des mercenaires portugais [76].

D'après U Kala, les Arakanais furent les premiers à engager des pourparlers ; suivant le chroniqueur arakanais, ce furent les Birmans qui vinrent négocier l'arrêt des hostilités. Au sujet des concessions qui furent faites de part et d'autre, les choses ne sont pas claires. Aucun succès décisif n'était revendiqué ni par les uns ni par les autres.

Sur le déroulement des opérations militaires et la succession des batailles, les deux sources concordent. En fin de compte, l'invasion de l'Arakan devait laisser à Bhuraṅ noṅ de mauvais souvenirs et c'était sans doute la raison principale qui lui fit reporter la conquête de ce

73. Elle était la sœur cadette du seigneur de Praṅ, Narapati.

74. CL 49-52.

75. Le mois de *tapoṅ:*, avril-mai 1547.

76. Les Portugais ne sont pas encore expressément mentionnés dans les chroniques arakanaises à cette époque.

royaume lorsqu'il devint roi (bien plus qu'une amitié chaleureuse qu'il aurait éprouvée pour la cour arakanaise, comme l'explique U Kala).

La différence majeure entre le récit de U Kala et celui de la *Vieille chronique* est le rôle attribué au frère du roi d'Arakan, l'ancien gouverneur de Sam twè. La *Vieille chronique* n'en dit strictement rien alors que pour U Kala sa mise sur le trône était le but déclaré de la guerre.

La thèse d'un parent traître, réfugié à la cour du roi de Pègou et dévoré par l'ambition de monter sur le trône d'Arakan, est cependant confirmée par les traditions arakanaises divergentes de Wimala et de la DhAP [77]. La confusion chronologique, des erreurs de datation apparentes, un manque de logique et des faits improbables rendent pourtant assez difficile la tâche d'en démêler le fonds historique. Pour illustrer le caractère problématique de ces sources, nous allons essayer de rester aussi proche du texte original que nous l'avons fait dans les paragraphes précédents. Accordons d'abord notre attention à Wimala.

Wimala fait précéder le récit de l'invasion birmane de celui sur « la conquête des douze villes du Bhaṅgā » par Maṅ: Pā. Dans ce premier récit, on raconte que Maṅ: Pā, après une campagne victorieuse, reçut comme épouse une princesse indienne du nom de Pè sī dā [78], dont il eut un fils appelé Ṅa Bhaṅgā. La princesse nous est présentée comme la fille du roi de Dīlī, Rhwe Mā yum, que le roi venait de vaincre (sic !) [79] et il est dit qu'elle résidait dans la ville de Moksūjā (Muksudabad) [80]. Comme cette guerre au Bengale aurait eu lieu en 1532-1533, il est un peu difficile de suivre le chroniqueur, lorsqu'il veut nous faire croire que Ṅa Bhaṅgā [81] vint réclamer en 1535 au roi, son père, les douze villes du Baṅgā comme apanage. Comme Maṅ: Pā refusa, Ṅa Bhaṅgā se serait réfugié à la cour de Maṅ: tarā: rhwe thī:, aurait conclu un traité d'amitié avec lui et engagé des préparatifs pour conquérir Mrauk U. Le premier aurait choisi 10 000 soldats *kulā:* (indiens) et le « roi de Toṅ ṅū » 10 000 soldats « pyu et môns » et ensemble, ils auraient traversé le Yoma d'Arakan en décembre 1545. Comme il est dit que ce fut Khaṅ ñuī, le gouverneur de Talak, qui fit

77. Il convient de consulter CL 56-74, UP 143-153 et Wimala 116-125.

78. C'est un exemple de la belle confusion qui règne chez l'éditeur de Wimala qui tolère deux graphies sensiblement différentes pour le nom de la princesse qu'il appelle Pan: rhī tā au moment où elle est donnée au roi (p. 89), mais Pèsīdā quelques chapitres plus loin (p. 116). Pèsīdā est aussi le nom de la princesse d'après la DhAP.

79. Wimala 83-90.

80. À la page 91, il est dit que le roi laissa Pèsīdā à Dāgā (Dhaka), au moment où il retourna en Arakan, mais dans une lettre qu'elle lui envoya plus tard, elle rappelle qu'elle avait reçue la ville de Moksūjā comme apanage (p. 126). Moksūjā / Muksudabad changea de nom au XVIIIe siècle et devint Murshedabad (Majumdar 1973 : 99-100).

81. La DhAP qui donne, il est vrai, une toute autre datation aux événements, rapporte que Pèsīdā avait 17 ans au moment où elle fut remise au roi arakanais. On ne peut que spéculer sur l'âge de Ṅa Bhaṅgā, s'il était vraiment le fils de cette princesse, ce sur quoi le récit de Wimala ne tolère aucun doute.

rapport à Mañ: Pā, il faut supposer que les troupes devaient passer soit par le col de Am soit par celui de Talak [82]. Au palais, le ministre Mahāpañākyō interpréta les présages. Ils prédirent que les deux agresseurs allaient prendre refuge aux pieds du roi, qu'il n'y avait donc pas de raison de s'inquiéter outre mesure. On ne se préparait pas moins aux hostilités. Avec les deux ministres de la cour, Mahāpañākyō et Wimala, les trois fils du roi, l'aîné Mañ: Dīgā (Mañ: Tikkhā), Mañ: Jo (Mañ: Co [83]) et Mañ: Phaloṅ:, le cadet [84], étaient à la tête des trois divisions de l'armée.

Mañ: Dīgā descendit la Lemro [85] avec 10 000 soldats et Mañ: Jo marcha avec 10 000 hommes au sud [86]. Quant à Mañ: Phaloṅ:, habile et intrépide guerrier, il voulait résister à l'ennemi en se fixant avec 20 000 soldats dans la vieille capitale de Loṅ: krak. Durant la marche, des présages indiquaient au dire du ministre Wimala, la défaite soudaine des ennemis. Un des généraux birmans, Smin Rejā, l'homme qui était, semble-t-il, en charge de l'approvisionnement des troupes birmanes, fit détruire les stocks de riz dans la campagne [87].

Ce texte n'est pas très explicatif au sujet des affrontements qui eurent lieu entre les belligérants. Mañ: tarā rhwe thī: réussit à déloger Mañ: Phaloṅ: qui résista à partir de Purin (situé sur la Lemro). Mañ: Phaloṅ: s'adressa alors à ses frères aînés pour qu'ils ferment les cols passant le Yoma barrant ainsi aux Birmans leurs voies de ravitaillement. Ceci aurait été une tactique décisive qui poussa les Birmans à rechercher la paix [88]. Bhuraṅ noṅ [89] arriva à la cour, mais au lieu de voir le roi, il fut reçu par le *prañ cui: krī:* Dhammajeyya qui lui fit un discours sur les qualités et les vertus des rois et de leurs ministres.

Cette première entrevue fut suivie par une rencontre avec Bhuraṅ noṅ où le roi put exprimer son indignation à l'égard des agresseurs. Mañ: Pā envoya alors le ministre Mahāpañākyō auprès de Mañ: tarā: rhwe thī:. Le discours du ministre sur les principes moraux et les devoirs des rois aurait réjoui le roi birman au point qu'après avoir remis des cadeaux, il retourna dans son pays [90].

Suivant ce texte, ce n'étaient donc pas les fortifications de Mrauk U, qui ne sont d'ailleurs nulle part évoquées, ni le sort des batailles, mais

---

82. Donc environ 300 km plus au nord que ne l'auraient fait suivant les autres récits les troupes de Mañ: tarā rhwe thī:.

83. D'après les autres sources, il s'agit du fils de Mañ: Tikkhā.

84. Tous les trois devinrent rois plus tard.

85. Il monta sur la rive gauche à partir des sources de la rivière Añjananadī.

86. Toṅ juiṅ kharuiṅ. Par analogie avec l'expression birmane, nous estimons qu'il s'agit de la province de Sam twè. Nous n'avons pas retrouvé ce nom géographique ailleurs.

87. Wimala 116-119.

88. La date est donnée comme 917 (1555) ce qui est sans doute une faute d'impression. Il faudrait lire 907 (1545).

89. Appelé ici simplement, comme dans la DhAP, de son nom, *(amat krī:)* Kyō thaṅ nōrathā.

90. Wimala 122-125.

la tactique de couper les lignes d'approvisionnement qui aurait entraîné la reddition des troupes birmanes et mônes. On n'y trouve rien de concret sur les conditions de départ des agresseurs. Dans la suite, il est pourtant dit que les soldats indiens de Ṅa Bhaṅgā furent remis aux Arakanais avec 1000 soldats birmans blessés. Le roi se plaignit durement du comportement de Ṅa Bhaṅgā dans une lettre à sa mère Pèsīdā. Mais celle-ci, choquée par ces accusations, vint défendre son fils à Mrauk U. Le roi lui pardonna et le mit avec sa mère sous la garde du ministre Manuhā qui les raccompagna à Moksūjā. Les vétérans birmans furent affectés à divers groupes de service après leur guérison.

Dans son ensemble, cette version ne contredit pas les autres récits. L'agression birmane se termine par des pourparlers qui ne fournissent aucun avantage à Maṅ: tarā: rhwe thī:. La mise en évidence de l'intervention des fils de Maṅ: Pā ainsi que celle des ministres conseillers du roi mérite d'être notée. Parmi les problèmes que ce récit soulève on retiendra d'abord celui de la datation. Il y a un écart de 12 ans avec les autres récits. Des faits essentiels font défaut, notamment tous les événements qui se déroulaient à Sam twè avant que Mrauk U ne soit directement menacé. L'originalité de ce récit tient au personnage de Ṅa Bhaṅgā, qui ne joue pourtant pas de rôle important dans le déroulement des événements. La question des conquêtes au Bengale et le problème de l'identité de Ṅa Bhaṅgā seront développés plus loin. Avant de faire d'autres observations, analysons la version de la DhAP, la plus confuse.

Comme la DhAP date le règne de Maṅ: Pā au début du siècle, la date de la campagne du Bengale y est donnée comme 1517, et l'attaque des Birmans, datée en 1543[91], se trouve repoussée au règne de Maṅ: Phaloṅ:, le fils de Maṅ: Pā[92]. L'auteur de la DhAP prétend que Maṅ: Phaloṅ: avait nommé son oncle Cakrawate: gouverneur de Sam twè. Cet oncle fut allié à Ṅa Aṅgā[93], le fils de Pèsīdā, et tous les deux se seraient adressés à Maṅ: tarā: rhwe thī: pour obtenir une aide militaire, affirmant qu'ils étaient les héritiers légitimes de l'Arakan et du Bengale[94].

---

91. DhAP 47 ; UP 154 a pourtant 1555, nous supposons qu'il s'agit d'une erreur des scribes (917 au lieu de 907), ce qui donnerait 1545.

92. La DhAP fournit peu de dates et elles sont en général incorrectes et en contradiction avec toutes les autres sources. Voir la critique de Candamālālaṅkāra dans CL 69-70.

93. C'est la graphie la plus répandue pour le nom du fils de Pèsīdā. On la retrouve dans toutes les versions de la DhAP (U Pandi notamment, voir UP 152 et suiv. ; CL 69, DhAP 36)

94. Pour connaître le texte intégral de la DhAP, il convient de se référer à d'autres éditions que celle de CL, qui ne reproduit pas le texte original d'une manière continue. CL rejette en effet, et ceci non sans raison, la version de l'oncle et du fils indien. D'après le commentaire qu'il en fait, CL semble prêt à admettre l'autorité des chroniques birmanes et identifie donc le prince arakanais à la cour de Maṅ: tarā: rhwe thī: comme le frère de Maṅ: Pā, Maṅ: Oṅ lha. Voir CL 69.

Or le seul Cakrawate: connu à cette époque est un neveu de Maṅ: Phaloṅ:, le fils de son frère aîné Maṅ: Tikkhā (1553-1555), celui qui le précéda sur le trône [95]. U Pandi, qui suit aveuglément la DhAP en attribuant l'invasion birmane au règne de Maṅ: Phaloṅ:, ne donne pas le nom de cet oncle. Entamant le chapitre sur Maṅ: Phaloṅ:, il mentionne précisément la mort du roi Cakrawate:, (en 1553 – au lieu de la date correcte 1571) et se borne à dire que Ṅa Aṅgā s'allia à un oncle (paternel) qui était gouverneur de Sam twè, etc. [96]

À la suite de l'interprétation des présages annonçant l'invasion des Birmans par le ministre Mahāpañākyō, le roi ordonna de stocker des provisions de riz dans la capitale, y installa une garnison de 50 000 hommes et plaça le *kuīy ram krī:* et le *thā: puīṅ krī:* [97] avec 100 000 hommes sur les îles de Mī ṅu et de Ra moṅ [98]. Le frère cadet du roi, le gouverneur de Kaladan, Khyac Nhoṅ [99], devait attaquer les villages « à l'est de la montagne de Bhuī: khoṅ: », c'est-à-dire faire des incursions en Birmanie, avec les tribus des Mrum, Sak, Laṅ: kè, Khyaṅ:, Khyoṅ: sā:, Katū: et d'autres populations montagnardes. Le prince héritier Co lha [100] fut envoyé avec 35 « bateaux indiens du Bengale » à Negrais. La stratégie était de laisser venir les troupes birmanes, de leur fermer le chemin du retour et de les forcer à la reddition en leur coupant les approvisionements [101]. Le chroniqueur explique alors que Maṅ: tarā: rhwe thī: se fixa à Loṅ: krak où le feu de l'artillerie arakanaise causa de nombreux morts ce qui força Maṅ: tarā: rhwe thī: à battre en retraite. Les deux grands ministres lui bloquaient le chemin du retour et Khyac Nhoṅ commit des ravages en Birmanie, en y brûlant le riz et les maisons.

Maṅ: tarā: rhwe thī: envoya alors Bhuraṅ noṅ comme émissaire pour entamer des pourparlers. Le dialogue [102] entre le *praṅ cuī: krī:*

---

95. Il fut roi de 1564 à 1571.

96. UP 154.

97. Deux hautes fonctions à la cour arakanaise.

98. Nous n'avons pas pu déterminer l'emplacement exact de ces îles qui pourraient se situer sur la Lemro.

99. Suivant toutes les autres sources, y inclus Wimala, Maṅ: Phaloṅ: n'avait pas de frère cadet. La DhAP sème la confusion en parlant d'un frère cadet appelé Khyac Nhoṅ, parce qu'elle attribue par ailleurs ce nom à Maṅ: Phaloṅ: lui-même (voir DhAP 46). UP 154 n'emploie pourtant pas ce nom par rapport à Maṅ: Phaloṅ:.

100. L'identité de ce fils que la DhAP appelle prince héritier, mais qui n'était pas le successeur de Maṅ: Phaloṅ: sur le trône présente une autre source de confusion. Co lha est aussi le nom de son neveu, qui était roi de 1564-1571.

101. UP 155, DhAP 47, CL 71.

102. En voici un spécimen, d'après UP 156 :

« Le *praṅ cuī: krī:* Dhammajeyya demanda à Bhuraṅ noṅ : "Dans votre pays, est-ce que les ministres sont des hommes qui respectent les trois joyaux et la loi (*dhamma*) du Buddha ? Est-ce que le roi suit les dix devoirs royaux et possède les huit vertus des rois (*rājaguṇa*) ? Est-ce que les ministres sont dotés des huit qualités ?" Et Bhuraṅ noṅ répondit : "Dans notre pays, la religion brille, la gloire du roi est grande et les ministres, ayant les huit qualités, possèdent la force de la sagesse" ».

Dhammajeyya et Bhuraṅ noṅ est identique à celui qui figure dans Wimala. La conclusion de la DhAP ressemble un peu à celle de la chronique birmane et suggère un retour au *statu quo ante*. Le chroniqueur dit en effet que le roi birman fit cadeau d'un éléphant, de deux chevaux et de parures royales alors que Maṅ: Pā fit don de 150 000 [corbeilles [103]] de riz.

Quelle importance faut-il accorder au fait que ces derniers textes semblent confirmer le récit de U Kala au sujet du frère rebelle ? Notons d'abord que ces références dans Wimala et la DhAP sont extrêmement floues et ne trouvent pas leur place dans un contexte tel que U Kala le dessine. Rien n'est dit ni dans Wimala ni dans la DhAP au sujet de la conquête de Sam twè, rien n'y est dit non plus sur le sort de ce frère à qui U Kala attribue une place dans ce qu'on peut appeler le compromis qui clôt les négociations en 1547. Si la DhAP confirme la thèse d'un frère rebelle, la *Vieille chronique* et Ṅa Mañ semblent confirmer d'une certaine manière la thèse d'un fils rebelle de Maṅ: Pā qui se serait enfui à la cour birmane. Mais cet événement, ils ne l'attribuent pas au règne de Maṅ: Pā, mais à celui de son successeur Maṅ: Tikkhā (1553-1555). Le gouverneur de Sam twè appelé simplement Uparājā aurait été un frère de Maṅ: Tikkhā qui ne reconnaissait pas l'autorité de son frère aîné. Il s'enfuit en Birmanie à la cour de Kyō thaṅ nōrathā (Bhuraṅ noṅ) avec un cousin appelé Rhaṅ rè myuī:. L'empereur lui aurait donné le nom de Dhammasoka et la fille du gouverneur de Muttama (Martaban) comme épouse [104].

De tout ceci, on peut conclure qu'au milieu du XVIe siècle, il y avait très probablement un proche parent du roi arakanais que son ambition avait fait arriver à la cour de Pègou. L'identité de ce personnage et le rôle qu'il joua dans les événements politiques et militaires ne peuvent cependant pas être dégagés clairement à partir des informations dont nous disposons [105].

Ce qui importe, c'est que la DhAP et Wimala ne remettent pas en cause les conclusions antérieures que nous avons tirées de l'analyse des récits de U Kala et de la *Vieille chronique*. L'invasion birmane était un échec, mais le triomphe arakanais, c'est surtout le retour des Birmans chez eux et la sauvegarde de l'indépendance. Les Arakanais n'ont pas jeté les Birmans hors de leur pays, mais c'est leur résistance, la mise à profit de tous les moyens défensifs dont ils disposaient qui a fait renoncer les Birmans à poursuivre le siège de Mrauk U. Telle est la

---

103. « *capā : ta sin : ṅā : soṅ:* » n'est pas indiquée !

104. CL 77-78.

105. Les récits sont contradictoires. Dire que la *Vieille chronique* confirme sur ce point Wimala revient à rapprocher le personnage de Ṅa Aṅgā, un fils d'une princesse indienne, avec un fils gouverneur de Sam twè, appelé seulement Uparāja. Or ceci paraît assez difficile.

conclusion qu'on peut tirer de l'analyse des sources birmanes et arakanaises. Georg Christoph Fernberger, diplomate autrichien de passage à Chittagong en 1589, qualifie le roi du Pègou d'ennemi mortel (en latin : *inimicissimus*) du roi arakanais. Presqu'un siècle plus tard, le médecin hollandais Wouter Schouten, percevait leurs relations tout à fait de la même manière. Ces observations démontrent que l'invasion birmane créa chez les rois arakanais un sentiment d'hostilité durable à l'égard de la Basse Birmanie.

La campagne contre Chittagong

Chittagong et Tripura – les régions voisines au nord-ouest

Chittagong, la ville, la forteresse et son port, sont liés d'une manière indissociable à l'expansion des Arakanais vers le nord-ouest, vers le delta du Bengale et vers le Tripura. L'étymologie et l'histoire ancienne de la ville ont retenu l'attention des historiens du Bengale, mais le manque de sources ne permet guère de suivre l'histoire de Chittagong d'une manière continue [106] avant le XVIe siècle [107]. On ignore si la région de Chittagong tomba sous le contrôle des Maurya et, plus tard des Gupta. La ville se situe en marge des royaumes et empires que nous connaissons à travers les sources épigraphiques. L'existence de rapports entre l'Arakan et le Bengale oriental au premier millénaire peut être déduite des liens probables entre les Candras du Bengale et la dynastie des Candras en Arakan [108] (Ve-VIIIe siècle apr. J.-C.). Le nom du roi Balacandra tel qu'il apparaît chez un historien tardif tibétain [109] pourrait être identifié à celui d'un roi figurant sur la

106. « *The history of Chittagong in the ancient period is largely a guesswork* », dit Qanungo (1988 : 50).

107. *A History of Chittagong (From Ancient Times down to 1761)*, de S. B. Qanungo (1988), est la seule vue d'ensemble de l'histoire de la ville et contient un relevé des sources essentielles. Comme cet ouvrage est basé sur des recherches de l'auteur dans les années soixante, il ne correspond pas au dernier état de la recherche ni au niveau du contenu ni au niveau de la méthode. Les histoires générales du Bengale tiennent rarement compte de la situation spécifique de la région de Chittagong.

Pour apprécier la présence portugaise, il convient de se référer à Subrahmanyam (1993), Winius (1983), Guedes (1994 et 1995). Des informations qui ont trait à la période ancienne se trouvent dans Serrajuddin (1971), Islam (1979), Osmany (1978), Sarkar (1933), Eaton (1993), Mitchiner (2000). Pour une introduction à l'étude des ports indiens, il convient de se reporter à Banga (éd., 1992).

108. Gutman (1970).

109. Voir la compilation faite par Das (*A Note on the Antiquity of Chittagong*, 1898) des ouvrages de Sumpa Khanpo (1709-1786) et Taranātha (né en 1575).

stèle de la Rhac soṅ: [110]. Les problèmes de datation soulevés par cette hypothèse n'ont pourtant pas encore été résolus. La ville de Cātīgrāma, signalée par les historiens tibétains Sumpa Khanpo et Taranātha, était la capitale des Candras du Bengale oriental et a été identifiée à Chittagong [111]. A. Karim a identifié Samandar avec Chittagong. Il s'agit du nom donné par des auteurs musulmans à un port florissant du Bengale à l'époque de Dharmapala (780-830) [112]. Qanungo a cité la datation incertaine des chroniques arakanaises (d'après Phayre) pour attester une présence arabe depuis le VIIIe siècle [113]. Des chercheurs bengalis [114] avaient même émis l'hypothèse, rejetée à juste titre par Qanungo, que des Arabes avaient réussi à établir une principauté autonome musulmane à Chittagong. Ils appuyaient leur thèse sur l'emploi du terme « *sūratan* » dans la chronique de Ña Mañ pour désigner le Bengale. *Sūratan* serait dérivé d'une forme sanskrite du mot sultan. Or le mot *Sūratan* ne désigne pas spécifiquement Chittagong, mais le Bengale en général et son emploi dans les parties anciennes des chroniques est peut-être un anachronisme [115]. Au XIIIe siècle, Chittagong était encore incluse dans un petit royaume qui comprenait aussi Noakhali et Comilla sous la dynastie locale des Devas [116]. Les premiers contacts directs entre des souverains arakanais bouddhistes et des seigneurs musulmans se sont peut-être développés au début du XIVe siècle, lorsque Bahadur Shah Balbani (1325-1328) annexa des régions du Tripura et du Nord de Chittagong [117] pour le compte du sultanat de Delhi. Des incursions arakanaises contre Chittagong et contre le Tripura sont

110. Rappelons que l'histoire des Candras d'Arakan est l'histoire d'un royaume indo-aryen. Rien de sûr n'est encore connu sur l'arrivée des Arakanais tibéto-birmans dans la région. La question au cœur du débat est celle de la relation chronologique entre la pénétration des « Arakanais » en Arakan et celle des « Birmans » en Haute Birmanie cette dernière étant attribuée au milieu du IXe siècle apr. J.-C.

111. Qanungo (1988 : 54-59, 68).

112. A. Karim cité par Qanungo (1988 : 57-58 et 120-123). Voir aussi Qanungo (1988 : 111-112) pour les auteurs musulmans Muzaffar Shams Balkhi, Sulaiman Mahri, Chelebi.

113. La principale source de Phayre était la chronique de Ña Mañ. Or sur la datation de la dynastie de Candras, Ña Mañ est en contradiction avec les autres chroniques arakanaises. Sous le règne du roi Mahācandrā:, des navires *kulā:* (que Phayre identifie à des navires musulmans, (voir Phayre 1844 : 36)) se seraient échoués sur la côte de Rambrè. Le début du règne de ce roi est donné comme 151, ce qui correspond à 789 apr. J.-C. Or CL, après l'analyse des autres listes, conclue à 249 (= 887 apr. J.-C.) pour le début d'un règne qui aurait duré 57 ans, (voir CL vol. 1, 282-285). Ceci nous ramène dès lors au début du Xe siècle et donc beaucoup plus près des sources arabes et persanes citées par Qanungo qui datent de cette période-là.

114. Il s'agit d'érudits aussi réputés que A. H. Dani et Enamul Haq. Voir Qanungo (1988 : 124-125).

115. On n'oubliera pas que la chronique de Ña Mañ date de 1842.

116. Shamsul Alam (1982).

117. Roy (1986 : 116).

signalées par la *Vieille chronique* et par la DhAP durant les premières décennies du XIVe siècle [118].

Fakhr al-din Mubarak Shah qui s'empara de Chittagong vers 1339, régna comme souverain indépendant au Bengale oriental de 1339 à 1350, et il est reconnu comme le premier souverain musulman de la région [119]. Après qu'il eût été détrôné par Shams al-din Ilyas Shah, le fondateur d'une nouvelle dynastie, Chittagong resta très probablement, sans discontinuer, sous le pouvoir musulman [120].

Le Bengale oriental a été au cours des siècles une région de refuge pour les bouddhistes [121], pour les hindous [122] et même pour les musulmans. Ainsi on voit les troupes pathanes se réfugier dans les régions de l'est et du sud-est, au Tripura et en Arakan, après la conquête du Bengale par les Mogols (après 1567) et y prendre service auprès des rois du Tripura et d'Arakan.

Ces vagues successives d'immigrants venaient s'ajouter aux populations majoritaires indo-européenne (les Bengalais) et tibéto-birmane (les Arakanais) ainsi qu'à un peuplement varié de populations surtout montagnardes. La région qui s'étend de l'Assam et du Meghalaya, en passant par le Bangladesh, la région de Sylhet et les Chittagong Hill Tracts, jusqu'au Tripura et à l'Arakan (Myanmar) au sud, sans oublier le Manipur, le pays des Nagas et le Cachar à l'est, est une région aujourd'hui politiquement divisée entre le Bangladesh, l'Inde et la Birmanie. Vue du Gange, à travers les siècles, ces marches du monde tibéto-birman situées à l'est de grands empires et de riches sultanats, apparaissent comme une terre d'exil. Les populations telles que les Nagas, les Kuki, les Sak / Cak, les Mro, les Mrung, les Chakmas, ont sans doute aussi été mêlées à des événements politiques et militaires que nous retraçons avec peine. Dans les chroniques arakanaises, le royaume hindou du Tripura se cache derrière deux appellations, Sak et Mrum, qui désignent à proprement parler deux groupes ethniques distincts. Le terme Sak est plus fréquent dans les sources arakanaises et désigne les populations de l'arrière-pays de Chittagong vivant au nord de la rivière Naf et rebelles au régime arakanais. La comparaison entre le *Rajamala* et les sources arakanaises permet d'identifier, au début du

---

118. CL, vol. 1, 369-376.

119. Roy (1986 : 126) ; Qanungo (1988 : 126-127). Qanungo identifie le « Sadkawan » de Ibn Battuta avec Chittagong, pour Roy il s'agit de Sonargaon (voir Roy, *ibidem* et Qanungo, 1988 : 131-136).

120. Qanungo (1988 : 137).

121. Les fouilles à Bhaitbari dans le Meghalaya par des archéologues indiens en livrent un témoignage qui doit être rapproché de celui du site de Comilla. Voir Sharma 1993. Pour la fuite de la population non musulmane dans le royaume Sena (Bengale oriental) après la prise de Nadia par Bhakhtyar Khalji en 1202, voir Roy (1986 : 19-20).

122. .Long remarque la description des rites de l'hindouisme orthodoxe dans le *Rajamala*, la chronique des souverains du Tripura (Long 1850).

XVIe siècle les attaques du Tripura avec les agressions des Sak. Mais la complexité de la situation politique dans la région n'est révélée qu'au cours du dernier quart du siècle. La *Vieille chronique* différencie Sak et Mrum en traitant des conflits entre l'Arakan et le Tripura à l'époque de Cakrawate: et de Mañ: Phaloñ:.

On peut penser que l'importance et le poids numérique des populations montagnardes étaient probablement plus grands que maintenant [123]. Le *Rajamala* rapporte aussi les fréquentes incursions des Kuki au Tripura.

Le travail sur les sources écrites limite souvent notre regard à une région et nous empêche de la saisir dans un contexte géographique plus vaste. Les chroniques, toujours trop « simples » dans leurs explications offrent des perspectives restreintes [124].

Chittagong

Sous le règne sanglant des maires éthiopiens (1486-1493), le contrôle de Chittagong semble avoir échappé complètement au pouvoir central des souverains du Bengale. Lorsque Ala al-din Husain Shah prit le pouvoir à Gàuda en 1493, il donna au fils de Rasti Khan, Paragal Khan, le pouvoir d'administrer le nord du territoire de Chittagong. Ceci correspondait sans doute à une situation de fait, car un Rasti Khan [125] avait probablement gouverné dans la région au Nord de Chittagong d'une manière autonome au cours de la période obscure qui précèdait. Le nom du fils de Paragal Khan est également connu à travers la littérature bengalie, Chhuti Khan. Mais il est difficile de situer ces personnages dans la chronologie [126].

Mise à part la courte période entre 1513 [127] et 1517 que nous avons présentée en détail dans le chapitre précédent, la prise de la ville par le Tripura et la brève conquête arakanaise qui s'ensuivit, Chittagong fut sous le contrôle du sultanat jusqu'à la fin de la dynastie des Husayn Shahi (1538).

Chittagong était à cette époque un des principaux ports du Bengale, par où passait une grande partie du commerce extérieur du sultanat. Ce fait est confirmé par les missions successives des Portugais qui passaient par Chittagong. D'un autre côté, il faut remarquer que les gou-

123. La population mrung et tripura est présente dans plusieurs ouvrages de L. Bernot (entre autres 1960 et 1967) ; pour une bibliographie sur le Tripura, voir Sen (1993).

124. Long, qui était le premier à analyser le *Rajamala*, note que nulle mention n'est faite du bouddhisme dans la chronique. Il en attribue, non sans raison, la responsabilité aux auteurs brahmanes (Long 1850 : 557).

125. Qanungo (1988 : 153-154).

126. Bouchon & Thomaz (1988 : 132). Sur les problèmes soulevés par l'identification des descendants de Rasti Khan, voir Qanungo (1988 : 173).

127. Voir pour les preuves attestant cette date, Bouchon & Thomaz (1988 : 131, n. 29).

verneurs musulmans du district (*arsha*) de Chittagong, fort éloigné de la capitale du Bengale, Satgaon, et entouré de puissances régionales comme l'Arakan et le Tripura, hostiles et de surcroît non musulmanes, bénéficiaient toujours d'une large autonomie. Du fait de leur situation frontalière, ils affrontaient le harcèlement militaire quasi ininterrompu de leurs voisins [128]. Aussi l'administration revêtait-elle un caractère essentiellement militaire [129]. Dès cette période la ville possédait un fort et une garnison [130] et le gouverneur tenait entre ses mains des pouvoirs civils et militaires.

Le récit de la *Lembrança* (1522) confirme la situation assez particulière d'une ville où le sultan n'était pas encore, quelques années après la reconquête, le maître absolu. La présence de guerriers turcs (les Roums), désireux de s'y fixer, et de renégats portugais qui trouvaient une audience auprès du sultan, montre que le sultan devait « composer avec des éléments étrangers » [131]. Les Roums et les renégats portugais y tenaient en effet la place forte qui surplombait la ville. L'importance de Chittagong était non seulement stratégique, mais aussi économique. Le sultan tirait du commerce des revenus considérables [132]. Mis à part des activités commerciales qui s'appuyaient sur sa propre flotte, il percevait le revenu des taxes et des douanes du port.

En dehors de Chittagong, la situation ne se présentait pas mieux au regard du pouvoir central. Le chroniqueur portugais de Barros rapporte qu'un gouverneur local, Abbas Khan (regedor [133] de Noamaluco), un descendant de Rasti Khan, se désignait comme « roi de cette contrée ». Il fut remplacé en 1521 par un personnage que la *Lembrança* appelle Melique Cuil (Malik Kawil ?) [134].

La situation politique en Inde commença à changer lorsque le souverain de Kabul, Babur, entama la conquête du sous-continent en évinçant Ibrahim Lodi de Delhi (première bataille de Panipat, 1526). De nombreux seigneurs afghans prirent dès lors refuge à l'est, et notamment au Bengale, où Nusrat Khan organisa en 1529 la résistance afghane contre la progression des Mogols. Comme la menace continua

---

128. Qanungo (1988 : 206).

129. Abdul Karim (1958) cité par Qanungo (1988 : 206). Voir à ce sujet : Bouchon & Thomaz (1988 : 138-139).

130. Ain-i- Akbari II, 152 dit qu'il y avait 100 chevaux et 1 500 hommes à Chittagong. Cité par Qanungo (1988 : 206, n. 2).

131. Bouchon & Thomaz (1988 : 134).

132. Bouchon & Thomaz (1988 : 151).

133. Le terme portugais de « *regedor* » correspond à *sar-i-lashkar va vazîr* ou *lashkar-vazîr*. Ce titre recouvre des fonctions financières, militaires et judiciaires (Bouchon & Thomaz 1988 : 136). Bouchon & Thomaz émettent l'hypothèse que cet Abbas Khan est identique au Rasti Khan dont de Barros raconte qu'il s'allia avec des *alevantados* portugais et construisit une forteresse au Tenasserim (Bouchon & Thomaz 1988 : 93-95,135).

134. Bouchon & Thomaz (1988 : 135).

à peser sur le Bengale au cours des décennies suivantes, il n'est pas surprenant que le contrôle sur des régions périphériques comme le sud-est ait dû en pâtir et faciliter les interventions armées du Tripura ou de l'Arakan.

À la fin de son règne, Nusrat Khan dut faire face à une nouvelle attaque du Tripura contre Chittagong, dit Majumdar, en remarquant que le résultat de cette confrontation ne ressort pas clairement des sources [135]. D'après le *Rajamala*, Devamânikya réussit à occuper la ville et la région du littoral au nord de la ville. Qanungo suppose que cette prise de Chittagong pendant un temps assez bref, eut lieu pendant la période troublée qui suivit les morts de Nusrat Shah et de Firuz Shah [136].

Nusrat Shah fut suivi sur le trône par son fils Firuz, assassiné après quelques mois par son oncle Ghiyath al-din Mahmud Shah (1533-1538). Le conflit entre ce dernier et Sher Khan Sur, le plus capable des chefs afghans, implanté au sud du Bihar, illustre particulièrement bien l'importance des Portugais établis à Chittagong. Mais en dépit de l'aide militaire qu'ils lui fournirent pendant les deux attaques contre Gauda (1534 et 1538), la capitale succomba en avril 1538 [137]. Sher Khan Sur dut dès lors affronter à la fois Mahmud et l'empereur mogol Humayûn. À Chittagong, il envoya un gouverneur que les sources portugaises appellent *nogazil*, mais celui-ci fut incapable de s'y imposer.

Par les sources portugaises, deux noms de gouverneurs nommés par Mahmud, sont connus : Amirza Khan, un descendant de Rasti Khan, qui gouverna la ville et semble avoir prétendu au gouvernement du territoire dans son ensemble, et Khuda Baksh [138], qui gouverna le territoire au sud de la ville faisant face à l'Arakan. Son quartier général se trouvait probablement à Chakaria. Le conflit entre ces deux personnages s'amplifia lorsque Gauda tomba en 1538. Avec l'intervention des Portugais et celle du *nogazil*, l'histoire politique de Chittagong en 1538-1539 tourna autour de la question du vainqueur dans la lutte pour le contrôle de la ville.

C'est au milieu de cet imbroglio que tomba l'intervention de Maṅ: Pā, probablement à la fin de 1539 ou au début de l'année 1540 [139], intervention qui allait placer Chittagong pendant quelques années sous le contrôle arakanais.

Ce bref aperçu de la situation de Chittagong dans le cadre politique du sultanat du Bengale et des Portugais qui s'y implantaient en nombre

---

135. Majumdar (1973 : 59-60).
136. Qanungo (1988 : 169).
137. Sur Mahmud Shah, voir Qanungo (1988 : 169-170), Majumdar (1973 : 62-66).
138. Appelé Codovascam par le chroniqueur portugais de Barros.
139. Qanungo (1988 : 187).

croissant nous donne les éléments nécessaires pour apprécier le texte des chroniques arakanaises. Il permet de souligner trois points majeurs :

– premièrement, l'importance commerciale de Chittagong. La ville était un port de transit pour une grande partie du commerce bengalais et assurait à ses maîtres des revenus importants ;

– deuxièmement, la situation périphérique de la ville par rapport aux centres du pouvoir. Chittagong se situe loin du cœur du sultanat, n'a jamais formé une partie intégrante du royaume d'Arakan et n'a jamais non plus été intégré dans le royaume du Tripura, tourné vers l'intérieur des terres plus que vers la mer. En venant de l'Arakan, l'accès n'est que relativement simple par voie de mer et en dehors de la saison des pluies. Grâce à des facteurs géographiques qui favorisaient donc une relative autonomie du port, la présence de groupes étrangers (mercenaires turcs, marchands-pirates ou mercenaires portugais, seigneurs afghans réfugiés) y rendait le gouvernement encore plus difficile pour un souverain ;

– troisièmement, dans la perspective de l'évolution de la fin du XVIe et au début du XVIIe s., il convient de noter l'importance de la présence portugaise et son rôle dans les événements politiques.

Tripura

Le royaume du Tripura a été, si on veut, un ennemi héréditaire du royaume d'Arakan. Géographiquement, ce royaume correspond d'abord au Tripura proprement dit, situé à l'est de la Meghna, dans l'arrière-pays de Noakhali et au nord-est de Chittagong. Mais son contrôle s'étendait suivant les époques au sud jusqu'à la Karnaphuli et au nord jusqu'à Sylhet. Une question que la lecture du *Rajamala* ne permet pas vraiment de résoudre se rapporte à l'unité de ce royaume. La différenciation que les sources arakanaises font entre Sak de l'arrière-pays de Chittagong et Mrum, désignant le Tripura proprement dit, paraît refléter les problèmes du royaume du Tripura pour contrôler les régions au sud (Sak).

Ce sont les conflits avec les Sak surtout qui sont fréquemment mentionnés dans les chroniques arakanaises. La prédominance du Tripura, dont la capitale au XVIe siècle se trouvait à Rangamati, dans l'arrière-pays de Chittagong, a été la principale menace pour l'extension du contrôle arakanais en direction du nord-ouest avant que les Mogols n'étendent progressivement leur contrôle sur l'ensemble du Bengale à la fin du XVIIe siècle. L'histoire du Tripura nous est connue par le *Rajamala*, une chronique royale écrite par des brahmanes [140]. Le Tripura a

140. Le *Rajamala*, écrit en bengali, couvre l'histoire du Tripura depuis ses débuts mythologiques jusqu'à la période anglaise. Qanungo l'a utilisé d'une manière extensive dans son histoire de Chittagong, mais il apparaît qu'il y a des différences considérables entre les versions publiée et manuscrite. Le chercheur qui ne peut pas consulter la version originale,

été pendant plusieurs siècles un foyer de culture hindoue, mais sa population semble avoir été assez mélangée. On sait que dans ses troupes combattaient aussi des soldats turcs et portugais. Sous plusieurs rois énergiques, le royaume réussit à faire front militairement au Bengale et à contrôler de manière intermittente Chittagong. La réussite politique des rois de Tripura consistait moins dans leurs conquêtes que dans le maintien de l'indépendance de leur principauté.

Rangamati devint la capitale, semble-t-il, au début du XVIe siècle. Après leur conquête de Chittagong en 1513, qui paraît avoir été un point culminant de leurs conquêtes au Bengale, les troupes du Tripura auraient réussi à repousser à deux reprises une armée d'expédition envoyée contre eux par Husayn Shah [141]. Le roi conquérant Dhanyamânikya mourut l'année suivante (1514). Vers la fin de son règne, Devamânikya, s'empara à nouveau, semble-t-il, pendant une courte période de Chittagong ; malheureusement l'événement n'est pas daté par la chronique.

Vijayamânikya (1536 ?-1563) était le plus grand des rois du Tripura et le royaume semble alors avoir atteint sa plus grande extension. Il mena des expéditions à l'ouest contre Sylhet et jusqu'à Sonargaon. Il fit la conquête de Jaintia et de Khasi, puis remit le siège devant Chittagong qui fut arraché à la garnison afghane par la ruse [142]. Qanungo estime que la conquête de Chittagong eut lieu au début de 1556 et que la ville resta environ dix ans sous le contrôle d'un gouverneur du Tripura. La date à laquelle Chittagong vint sous le contrôle du sultan Sulaiman Karrani n'est pas connue. Une inscription dans une mosquée de la ville, datée de 1568, comporte le nom du sultan Sulaiman Karrani (1565-1572) et atteste donc la possession musulmane de la région. Le marchand vénitien Cesare Federici qui se trouva à Chittagong dans la deuxième moitié de l'année 1569, confirme la présence d'un gouvernement musulman et note par ailleurs la forte présence portugaise [143].

---

doit encore se reporter à l'analyse de J. Long qui date de 1850. La consultation de synthèses comme celle de Majumdar dans son *Histoire du Bengale* (p. 162-167, 369 : datation des monnaies du Tripura) est importante pour élucider des problèmes de datation. Remarquons que les dates données par Qanungo ne concordent pas avec celle de Majumdar, que nous avons suivi en l'occurrence.

Sur la date de rédaction du *Rajamala*, les opinions ne concordent pas. Majumdar dit 1577-1586 (Majumdar 1973 : 51) ; d'après Long (1850 : 536), la première partie fut composée au début du XVe siècle, ce qui en ferait un des plus anciens documents en langue vernaculaire de la région.

141. Long (1850 : 542-543) ; Majumdar (1973 : 51).

142. .Qanungo (1988 : 194-196).

143. Federici cité d'après la traduction anglaise de Hakluyt (1904 : 438).

L'expédition de Maṅ: Pā

Les chroniques arakanaises posent ici un problème assez curieux. Alors que nous savons avec certitude que les Arakanais se sont emparés de Chittagong vers 1540 occupant la ville pendant quelques années, et ont progressivement repris le contrôle sur la région à partir de 1575, ces conquêtes ne font pas dans les chroniques l'objet de descriptions détaillées qui permettent d'en éclairer le contexte. On est en droit de se demander pourquoi. Faut-il conclure que les chroniqueurs considéraient cette conquête comme négligeable et ne méritant pas d'être signalée en particulier ? Tel n'était certes pas le cas. Le ministre le plus fameux de l'histoire arakanaise, Mahāpañākyō, dont on dit qu'il conseilla les rois arakanais de Maṅ: Pā à Maṅ: Rājā krī: et mourut centenaire en 1599, est appelé gouverneur de Cac ta koṅ: (Chittagong). Maṅ: Pā lui donna ce fief et le chroniqueur rappelle que d'autres membres de sa famille avaient déjà tenu cette ville comme apanage [144].

C'est sur cette dernière affirmation, qui n'est probablement pas historique mais révèle bien l'état d'esprit du chroniqueur, que nous voudrions baser notre propre hypothèse. La possession de Chittagong correspondait, aux yeux des rois arakanais, à l'état normal des choses. Il est probable que les rois arakanais, se fondant sans doute sur des liens très anciens entre cette région au nord du royaume et leur propre domaine, considéraient que Chittagong leur revenait par tradition. On peut situer dans le même contexte le fait étonnant que même après sa perte en 1666, un seigneur arakanais continuait à détenir la ville en apanage !

Reprendre le contrôle de la ville ne devait donc pas nécessairement être considéré comme une conquête, contrairement aux conflits avec le Tripura, rarement omis par les chroniqueurs.

Un autre problème, c'est le contraste saisissant entre l'importance que donnent Wimala [145] et la DhAP [146] à l'expédition militaire contre le Bengale et le fait que la *Vieille chronique* ne parle ni d'une guerre contre le Bengale ni d'une conquête de Chittagong.

Chez les premiers, la datation ne concorde pas avec les données exposées plus haut et doit être considérée comme fausse. La DhAP situe l'expédition contre le Bengale en 1517-1518 et Wimala donne 1532-1533. Suivant ce que le contexte politique au Bengale suggère, la conquête a pu avoir lieu vers 1539-1540. La preuve matérielle que la ville était entre les mains des Arakanais en 1542 est fournie par une inscription votive trouvée à Chittagong qui comporte aussi le nom d'un

144. UP 147.
145. Wimala 74-91.
146. .DhAP 39-46 ; UP 145-153.

gouverneur, appelé Chándi Láh Rája [147]. Une inscription sur pierre datée de 906 (1544 de notre ère) mentionne aussi « le ministre royal – gouverneur de Chittagong » (n° 189 du musée archéologique de Mrauk U: inscription de la pagode (*alay*) *Nibbuja*). Des monnaies, dont certaines furent frappées à Chittagong, d'autres probablement au Tripura, certifient également les conquêtes arakanaises dans ces régions [148], mais ne permettent pas une datation précise.

Dans la *Vieille chronique*, il est dit qu'après le départ du roi birman (1546), le roi des Sak, Upakhaṅ [149], empiéta sur le territoire de Paṅ: wā (Ramu). Mais les Sak furent défaits par une armée sous le commandement du *juntāt* [150]. Cet événement était-il antérieur ou, comme le dit CL, postérieur à l'invasion birmane ? Quoi qu'il en soit, il s'agit de la seule indication dans la *Vieille chronique* d'une campagne à l'ouest [151].

Dans la DhAP et dans Wimala, la campagne contre le Bengale prend une place si dominante que l'on en peut considérer le récit comme un chapitre entièrement à part.

Le récit de Wimala

Suivant Wimala, Rhwe Mā yum, le pacha de Dīlī, envoya un ambassadeur (Sam Amat Kādī [152]) à Mrauk U pour remettre à Maṅ: Pā,

---

147. « *Perhaps, Sándilyah* » (Shore).Voir *Asiatick Researches* 2, 1790 : 383- 387 (« *The translation of an inscription in the Maga Language engraved on a silver plate found in a cave near Isla'mabad [=Chittagong]. Communicated by John Shore Esq* »). Mitchiner (2000 : 110) attribue une monnaie persane non datée à Maṅ: Pā et soutient que les Arakanais ont occupé Chittagong de 1531 à 1533. Même si cette attribution était correcte (« Muina rahman Taj Shah » = « Maṅ: Pā »), le rapport avec Chittagong n'est pas établi. Le contexte historique est défavorable à l'hypothèse de Mitchiner. La présence du gouverneur Chandila Raja est confirmée par une monnaie (Mitchiner 2000 : 114).

148. Robinson (1980 : 51). Vasant Chowdhury met pourtant en doute l'attribution de monnaies à Maṅ: Pā (communication orale du 10 janvier 1998).

149. Rappelons que le roi du Tripura contemporain de Maṅ: Pā s'appelle Vijayamânikya (1536 ?-1563).

150. CL 52.

151. Phayre qui suit Ṅa Mañ ne parle pas du tout d'une reconquête de Chittagong par Maṅ: Pā (Phayre1883 : 79), mais s'en tient à mentionner l'incursion au Tripura susdite signalée par Ṅa Mañ. Qanungo cite Phayre pour dater dès lors de 1546-1547 une incursion de Vijayamânikya contre l'Arakan qui d'après lui serait mentionnée par le *Rajamala* (Qanungo 1988 : 189). Or nous n'avons pas trouvé dans l'analyse de Long (Long 1850 : 546) la moindre référence à une campagne contre l'Arakan et à une reprise de Chittagong. Si on s'en tient strictement au texte de Ṅa Mañ et de la *Vieille chronique*, il faut avouer qu'on ne peut rien dire du statut de Chittagong à cette époque. Phayre (p. 80) termine son chapitre en disant que Maṅ: Pā évinça les Sak et reprit Chittagong, une phrase que Qanungo cite (p. 190) pour prouver que la réoccupation de Chittagong par le Tripura ne dura pas longtemps. Or il s'agit d'une interprétation personnelle de Phayre, puisque le texte de Ṅa Mañ ne dit rien du tout sur une reprise de Chittagong par les Arakanais. Qanungo enchaîne ensuite en disant que Maṅ: Pā garda ses conquêtes jusqu'à la fin de son règne et que peu après, sous Maṅ: Tikkhā (1553-1555), Chittagong tomba aux mains de Vijayamânikya. Comme le *Rajamala* ne fournit pas de dates, cette affirmation est hypothétique. Nous penchons plutôt pour une perte antérieure à 1553. Mitchiner (2000 : 115) suggère à titre d'hypothèse 1549.

152. Litt. ambassadeur-ministre-*kadi* (arabe, *qadi* : juge, administrateur).

qui venait de monter sur le trône, le sceau qui attestait sa soumission au maître de l'Inde, en vertu de la vassalité à laquelle s'était engagé son ancêtre Maṅ: Co mwan. Le roi, ayant réuni son conseil (*ñīlākhan buil du* [153]), rappela la fidélité gardée pendant 125 ans par ses dix prédécesseurs à ce traité ; il estima qu'il fallait non seulement le déchirer maintenant, mais il exigea en même temps que le pacha lui remette les douze villes (*mrui.*) du Bhaṅgā jusqu'au cours de la Roṅ phrū. Le message transmis à l'ambassadeur se termine par une menace ouverte d'intervention militaire [154].

Ayant pris conseil de ses ministres, le roi chargea Mahāpañākyō de réunir les troupes et de préparer la campagne. Le chroniqueur précise alors la disposition des 400 000 soldats, celle des éléphants et des canons. Les quatre subdivisions de l'armée devaient se trouver sous le commandement du roi, chevauchant son éléphant Jīwacui: et de ses trois fils, Maṅ: Dīgā [Tikkhā], Maṅ: Co [155] et Maṅ: Phaloṅ:. Le ministre Mahāpañākyō fut nommé commandant suprême (*cac buil krī:)* de l'armée royale. Après quelques exercices de manœuvre, l'armée était prête au mois de *tan: choṅ: mun:* 894 [octobre-novembre1532] [156].

Avant de partir en campagne, le roi se rendit en compagnie de Mahāpañākyō au sanctuaire du Mahamuni où le ministre implora la protection du pays et le secours du Mahamuni pour la direction de la campagne et le roi souhaita à la fois la destruction de ses ennemis et une victoire paisible. Les deux prières contiennent aussi le vœu que tous les êtres soient libérés des trois fléaux que sont la guerre, les épidémies et la famine ! À ces vœux, toutes les divinités rendirent grâce au Seigneur Buddha, poursuit le chroniqueur. Après le retour du roi au palais, l'armée se mit en marche :

> « L'armée de Maṅ: Dīgā marcha sur la gauche de la rivière Gacchapanadī [Kaladan] sur la route de Kyokphyā kyok masā. L'armée de Maṅ: Co passa sur l'eau avec les bateaux de guerre. L'armée de Maṅ: Phaloṅ: marcha avec les provisions sur la route de Sro ra ma vers la route de Cuiṅ Than. Les trois armées se regroupaient non loin de Chittagong. »

Le roi marcha en compagnie de ses deux principaux ministres Mahāpañākyō et Wimala en passant le long de la mer. Lorsque l'éléphant royal Jīwacui: heurta un arbre, le *chaṅ kè* [157] dut être appelé pour lui retirer une épine qui avait causé une infection [158].

---

153. Lire : *ñīlakham buil thu*, l'assemblée et les commandants de l'armée = le conseil royal et militaire.

154. Wimala 74-75.

155. Rappelons que nous suivons CL qui considère, tout comme Ña Mañ, que Maṅ: Co était le fils de Maṅ: Tikkhā.

156. Wimala 78-79.

157. Le maître des éléphants.

158. Cet incident, interprété comme un présage, donna prétexte à un nouveau discours du ministre Mahāpañākyō.

À Kamsā, les troupes arakanaises, dit le chroniqueur, firent face à l'ennemi, 100 000 soldats sous le commandement du fils du pacha de Dīlī, le prince héritier Murasin. Les Indiens furent encerclés, coupés de leurs vivres et forcés de se rendre. Avec Murasin, les troupes arakanaises marchèrent alors « de Lok khyī: pārā mrui. à Dāgā [159] ». Mahāpañākyō y exprima le désir de marcher en compagnie d'une garde de 500 *kuiy ram tō* et *waṅ: mhū:* [160] à Dīlī pour conclure la paix avec le pacha. S'étant rendu à Dīlī, Mahāpañākyō déclara que Kamsā avait été conquis, que les troupes arakanaises étaient désormais fixées à Dāgā, que l'ancien accord entre les ancêtres des rois était périmé et que le pacha devait remettre au roi d'Arakan « les douze villes du Baṅgā jusqu'à la rivière de Roṅ phrū » villes que son ancêtre avait conquises ! Au vœu de relations amicales et harmonieuses, le ministre joignit la menace de transformer en champ de bataille les terres du pacha s'il refusait d'obtempérer ! Le roi de Dīlī donna son accord à ces exigences et invita le roi d'Arakan à venir à Dīlī conclure un accord de paix avec les rois des seize pays de l'Inde. Il remit aussi une de ses filles au roi arakanais. C'est en 1533 qu'eut lieu à Dāgā ce mariage entre Panrhītā *alias* Pèsīdā et le roi d'Arakan ainsi que la remise des douze villes du Bhaṅgā. Ensuite le roi retourna à Mrauk U et laissa Dāgā à Mahāpañākyō et à sa nouvelle épouse [161]. Notre chroniqueur enchaîne ensuite avec le cérémonial élaboré de l'intronisation royale.

Le récit de la DhAP

Tout comme Wimala, la DhAP commence son récit avec un discours du roi où celui-ci rejette l'autorité indienne. Suggérant que la dette de reconnaissance qui avait été honorée depuis 70 ans [162] par les rois arakanais, à la suite de l'aide militaire fournie à Maṅ: Co mwan en 1418, était épuisée, le roi exigea que le pacha de Dīlī lui remette de son propre gré la fonction de *dewan* [163] des douze villes du Baṅgā afin d'éviter la guerre. Le présupposé qui apparaît dans un discours ultérieur, c'est que Maṅ: Co mwan aurait donné au pacha indien les douze villes du Baṅgā après que ce dernier lui eût permis, grâce à une aide militaire, de regagner son trône [164]. En même temps, le roi mentionne

159. Dāgā est la graphie des chroniques arakanaises pour une des capitales du Bengale mogol, Dhaka ; Dhaka est la capitale actuelle du Bangladesh dont le nom, de la période coloniale jusqu'aux années soixante-dix, s'écrivait Dacca.

160. Les gardes du corps et gardes du palais.

161. Wimala 80-91.

162. Rappelons que la DhAP attribue la campagne de Maṅ: Pā à l'an 1517 ce qui nous donne la date (1517 - 70 =) 1447. Pour correspondre au reste de la datation de la DhAP, il faudrait évidemment que ce soit 1434, l'année donnée pour la mort de Maṅ: Co mwan.

163. Le percepteur des impôts pour le compte de l'empereur.

164. DhAP 43. Voir aussi *infra* le discours de Maṅ: Pā après la prise de Dhaka. Nous avons longtemps hésité sur la traduction de ce texte, tellement son contenu paraît extravagant et fantaisiste. Le soutien gracieux de Daw Phyu Phyu Sann a permis d'éclairer les passages douteux.

une vieille tradition selon laquelle l'Arakan devait s'emparer du Bengale jusqu'à Moksūjā.

Le chroniqueur de la DhAP, comme Wimala, lie ce discours à l'attribution du nom de Jok Pok rhā à Mañ: Pā par le pacha de Dīlī, mais, contrairement à Wimala, il n'évoque l'arrivée d'un ambassadeur indien qu'après la décision de s'emparer du Bengale. La DhAP intercale ici une interprétation de présages annonçant la conquête du Bengale. L'interprète en était le gouverneur de Kyō Thañ qui reçut alors le nom de Wimala du roi.

La description de la disposition des troupes est beaucoup plus développée que chez Wimala. Les unités et leurs commandants respectifs sont présentés par unités de 10 000 ou 20 000. À la tête marchait une armée de 50 000 sous le commandement du maître des éléphants ; venaient ensuite la garde royale et les gardiens du palais (60 000) ; ils étaient suivis d'une armée de 50 000 soldats. Les troupes sous le commandement du prince héritier Khyac Nhoṅ [165] se composaient de deux armées de 50 000. Il s'agit apparemment de la flotte. S'y ajoute une armée de 700 éléphants encadrés par 20 000 soldats qui devait prendre le chemin du Bengale en passant le long de la mer. 50 000 soldats sous le commandemement de Cakrawate:, un autre fils du roi, devaient monter la garde en Arakan même [166].

Pour assurer les liaisons entre les troupes qui allaient partir par trois routes différentes, une unité de 1 000 messagers fut constituée. Le chroniqueur de la DhAP rapporte aussi l'incident qui survint avec l'éléphant royal Jīwacui:, mais son interprétation est attribuée au ministre Wimala. Il est dit qu'en cours de route, le roi fonda des villes aux endroits où l'armée s'arrêta. C'est au moment de passer la rivière Sal que les Arakanais se heurtèrent à une armée indienne de 100 000 hommes sous le commandement de quatre ministres. Après avoir mis en fuite ceux-ci, les troupes glorieuses de Mañ: Pā poursuivirent leur avance jusqu'à la ville de Kamsā. Il paraît que les mouvements de troupes arakanaises faisaient partie d'une stratégie visant l'encerclement et la prise de Chittagong tenu par le prince héritier indien, Murasin. Suivant la DhAP, le prince héritier arakanais marcha par l'intérieur des terres et s'empara des îles de Soṅ: tī: (Sandwîp) et Mahattīyā [167] « pour faire obstruction aux navires des Indiens », c'est-à-dire pour empêcher l'arrivée de troupes auxiliaires du Bengale à Chittagong. Il s'empara aussi de la ville des Sak [Rangamati ?] et de Sīlak [Sylhet ?]. C'est

165. Il est identifié par la DhAP à Mañ: Phaloṅ:, mais ce dernier n'était très probablement pas le prince héritier de Mañ: Pā. Il s'agirait plutôt de Mañ: Tikkhā.

166. Cakrawate: était, suivant les autres sources, le fils de Mañ: Tikkhā, donc le petit-fils de Mañ: Pā. L'affectation de troupes pour assurer le maintien du contrôle au pays même a été rarement signalée par les historiens, mais elle est aussi signalée par U Kala dans sa chronique.

167. Ces îles bien connues se situent dans le nord-est du golfe du Bengale.

alors que le roi fit attaquer Chittagong, vite conquise. La fuite de Murasin n'est pas mentionnée, l'engagement militaire suivant se situant sur la rivière Roṅ phrū. La chronique raconte que Murasin y affronta les Arakanais avec une armée de 300 000 hommes au moment où Maṅ: Pā voulait traverser ce fleuve. Lorsque *Khyac Nhoṅ* attaqua la « Nouvelle ville du pacha indien » [168], le roi indien se retira à Moksūjā. Murasin se trouva alors encerclé par les Arakanais. Son armée fut battue et Murasin fait prisonnier. C'est alors que Maṅ: Pā se fixa à Dāgā et qu'un de ses fils s'établit durablement à Sīlak. Le roi ordonna à ses troupes de s'emparer de l'or et de l'argent ainsi que de la poudre de canon. Il leur interdit de commettre des violences, de brûler les maisons et les bateaux, de détruire les jardins et les stocks de riz. Il leur demanda enfin de faire revenir de manière paisible ceux qui s'étaient enfuis ! De Dāgā, Maṅ: Pā envoya un messager au roi indien [169] avec un ordre dont l'emphase en dit long sur les prétentions du roi :

> Ceci est un ordre du seigneur rājadhirājā qui règne sur les pays d'Indriya, d'Ayucchapūra et de Rakkhapūra [170]. Lorsqu'on remonte ma parenté jusqu'au roi Mahāsamata, à Sāgara, les rois Vāsudeva, Ghatapandita, Brahmaṇarājā et Mārayu, puis les rois Abhirājā, Kamrājākrī:, Candasūriya et Dasarājā dont la force resplendissait à l'ouest, [on trouve que] le royaume de Rakkhapūra s'étendait de la ville de Kumbhilā au sud-ouest jusqu'à la ville de Moksūjā et au port de Kūlīkwattā de l'autre côté de la rivière de Sāgīra [171] et au nord-est jusqu'à la ville de Sīlak à l'ouest de la rivière de Roṅ phrū [172].

Le roi rappelle ensuite les incursions des Sak de l'est en 1333 (Birmans ?), la prise de la ville des Sak par le roi arakanais et la défaite ultérieure de Maṅ: Co mwan à la suite de la campagne de Maṅ: Rè kyō cwā [173]. Maṅ: Co mwan s'enfuit au Bengale, y demanda une aide militaire et reçut les douze villes du Kulā: Bhaṅgā.

---

168. Après la prise de Gauda en 1538, Humâyûn changea le nom de la ville en Jannatābād (cité céleste), (Majumdar 1973 : 68). Est-ce que l'appellation que voici y ferait référence ?

169. Il ne s'agit apparemment pas du pacha lui-même.

170. L'ensemble de cette présentation est assez surprenant et nous n'avons pas trouvé d'autre exemple où le roi d'Arakan se désigne lui-même de cette manière. Rakkhapūra est une ancienne appellation de l'Arakan généralement attribuée à des auteurs bouddhistes qualifiant l'Arakan de pays des démons (*rakkha*). Ayucchapūra est un autre nom pour Mrauk U. On se demande si l'appellation « Indriya » désigne éventuellement une partie de l'Inde.

171. CL 63 a *Sāgīra-Bhagiranadī* désignant sans doute la Bhagirāthi ; voir Bouchon & Thomaz (1988 : carte 10).

172. DhAP 43 ; CL 63. Les rois cités apparaissent dans les chroniques arakanaises. Mis part Dasarājā, il s'agit de rois proto-historiques ou mythiques. Les noms de lieu ne peuvent être identifiés qu'en partie. Sīlak correspond probablement à Sylhet ; Kumbhilā pourrait être rapproché de Comilla, mais cela est en contradiction avec notre texte qui place cette ville au sud-ouest.

CL 68 interprète Kūlikwattā comme Kālakattā (= Calcutta), ce qui est un anachronisme. Il s'agit probablement de Kalighat, un lieu de pélerinage au sud de Calcutta.

173. Le roi birmano-shan est désigné ici comme un petit-fils du roi des Sak.

> Il y a de longues années de cela. Comme la prise de possession a longtemps été interrompue, je prends possession [maintenant]. Que [vos troupes] se retirent paisiblement sans s'opposer à nous ni sur terre ni sur mer. Je prendrai seulement possession de Moksūjā. Sinon [si vous vous opposez], ce sera la guerre, et je m'emparerai de Dīlī.

Le roi indien se replia alors à Jamīrā, à l'ouest de la rivière Sāgīra et offrit au roi arakanais sa fille Pèsīdā et son fils Murasin [174].

Contrairement à Wimala qui donne une certaine importance à cet épisode, rien n'est dit dans la DhAP sur le mariage entre le roi et la princesse indienne. Remarquons aussi que la marche sur Delhi, réelle chez Wimala, reste une simple menace dans la DhAP. La DhAP évoque alors un pélerinage à la ville de Garāsī où le roi fit des offrandes de fleurs d'or et d'argent, de parasols et de bannières. Une statue représentant le Buddha « exactement à l'âge de 40 ans » y fut établie et des donations furent faites à l'arbre de l'Éveil (*bodhi*) [175]. À la même époque, le roi reçut deux éléphants blancs [176] de la part du roi des Sak, appelé par la DhAP Conway [177] et le prince Murasin, le prince héritier de Dīlī fut rendu à son père. Tous ces hauts faits furent dûment inscrits sur une stèle en pierre. Au mois de *ka chum* 880 [avril-mai 1518] [178], le roi quitta la ville de Garāsī et retourna à Dāgā qu'il fortifia, alors que son fils s'en retournait en Arakan. En juin, il attribua à quatre officiers de la garde du palais les villes de Sīlak [179], Roṅ phrū, Kamsā et Gumbhīlā.

Il semble que le roi ordonna alors à son fils de se fixer à Chittagong. Un conflit y éclata entre le *dhā: puiṅ: krī:*, le gouverneur de Chittagong (le ministre Wimala) et Khyac Nhoṅ, le prince héritier, conflit qui semble avoir été provoqué par un don de deux éléphants blancs de la part du roi Sak. Les éléphants blancs n'auraient été en fait que des éléphants ordinaires enduits de « terre blanche ». Il n'est pas possible de deviner les dessous de ce conflit. Nous apprenons que le prince arrêta et punit quatre ministres Sak alors que le *dhā: puiṅ krī:* rappela les services rendus par le roi Sak aux rois d'Arakan. Comme le prince héritier ne tint pas compte de ces paroles, son père le somma de venir avec les ministres Sak et les éléphants à Dāgā. Pour discipliner le prince, le roi mit son fils sous l'autorité du ministre Mahāpañākyō. Le roi Sak, dont

---

174. Ceci est en contradiction avec le texte qui précède où il est dit qu'il fut fait prisonnier par les Arakanais.

175. Nous supposons que le chroniqueur parle de Bodhgaya, lieu où le Buddha historique obtint l'Éveil ; CL 65 a *Buddhagara-Gayasisa mrui.*.

176. Un peu plus loin, il est dit que, d'après le *dhā: puiṅ krī:* qui gouvernait alors Chittagong, les éléphants n'étaient pas en réalité des éléphants blancs, mais avaient été enduits de terre blanche.

177. Vijayamânikya ; d'après Wimala : *Upakhaṅ*.

178. CL ne fournit pas ces dates dans son texte.

179. CL 65 donne Bhilak au lieu de Sīlak, une coquille à notre avis.

le roi arakanais fit ensuite l'éloge, reçut le nom de Koṅ: lha phrū. En même temps, Mahāpañākyō et Koṅ: lha phrū reçurent de la main du roi les costumes et les parures « usuels chez les fonctionnaires indiens » [180].

Pèsīdā fut installée à Moksūjā où elle donna naissance à un fils qui reçut alors du roi le nom de Ṅa Aṅgā et à qui un apanage en Inde fut attribué. Moksūjā reçut une garnison de 50 000 hommes sous le commandement du *lakyā cac kè* [181] Manūhā. Des lacs furent creusés et des bornes fixées pour délimiter le territoire. Dāgā reçut également une garnison de 50 000 hommes commandés par le *lakwè cac kè* Maṅ: Khoṅ. Le roi arrêta ensuite le montant des impôts des paysans indiens, les droits sur les marchandises dans les ports de Chittagong et Kūlīkwattā, l'attribution des taxes de gué, des taxes sur les filets de pêche et des péages à ceux qui tenaient les apanages ainsi que les prix des consultations astrologiques, enfin les droits annuels à verser par les tribus des Laṅ: kè et des Khwe: mwe:. Quatre mille Indiens qui travaillaient dans la production de sel à Sandwîp [182] furent emmenés par le roi lors de son retour en Arakan. Ils furent plus tard affectés aux fameuses pagodes Cham tō, Am tō et Nam tō à Sam twè. En passant au retour par Chittagong, le roi Sak offrit à Maṅ: Pā sa fille Tajaṅ ñuī [183].

Voilà où s'arrête le chapitre sur Maṅ: Pā dans la DhAP, étant donné que l'invasion des Birmans est attribuée au règne de Khyac Nhoṅ *alias* Maṅ: Phaloṅ:.

En l'absence de preuves matérielles fournies par l'archéologie ou l'épigraphie, on ne peut qu'évaluer d'une manière assez vague ce qui est du domaine de la création d'un chroniqueur et ce qui correspond à des faits réels dans les deux récits.

On peut considérer comme possibles et probables les données suivantes :

1. Maṅ: Pā a mené une campagne militaire au Bengale qui se solda par la conquête de Chittagong et la soumission temporaire du roi du Tripura. La soumission du roi du Tripura paraît pour le moins logique dans le contexte d'une invasion et d'une implantation arakanaise dans la région [184]. D'un point de vue stratégique, le récit de la DhAP paraît convaincant. Dans un premier temps, les troupes arakanaises auraient dépassé la ville en s'emparant de l'arrière-pays ; en même temps la

180. « *kulā: thānā* ».

181. Un titre militaire.

182. L'île est appelée ici Soṅ: tī: nat. Sandwîp était connue pour sa production de sel.

183. DhAP 38-46 ; UP 143-153 ; CL 66-68. CL ne fournit en l'occurrence qu'un récit très ramassé qui fait abstraction des listes de troupes et des discours. Voir aussi la critique pertinente des dates : CL 68-70.

184. Le *Rajamala* rapporte la fuite d'un chef afghan de Chittagong avec 1 000 soldats à la cour du Tripura. Qanungo se demande à juste titre s'il ne s'agit pas du *nogazil*, le gouverneur de Sher Shah. Qanungo (1988 : 189).

ville fut coupée du côté de la mer pour empêcher l'arrivée de renforts. Ce qui est curieux, c'est qu'on ne mentionne aucun gouverneur musulman auquel la ville aurait été enlevée. Que cette campagne fût menée au-delà de Chittagong et eût abouti même à la prise de l'île de Sandwîp n'a rien de surprenant [185].

2. Le roi a obtenu une princesse d'un seigneur bengali à la suite d'une victoire sur le champ de bataille ou à la suite d'un compromis entre les belligérants. Nos sources ne nous permettent pourtant pas d'émettre la moindre hypothèse sur l'identité de cette princesse. On ne retiendra pas l'hypothèse que Pèsīdā était la fille de l'empereur mogol Humayûn, de Sher Shah (ou Sher Khan) ou même d'un sultan ou gouverneur du Bengale. Le souvenir d'une princesse indienne semble s'être perpétué dans la tradition orale. Il est dit que la reine qui se trouve à gauche de la statue du roi dans le passage de circumambulation de la pagode des 80 000 *buddha* à Mrauk U, représente la reine indienne. Wimala et la DhAP se contredisent sur le nom de la ville où la reine fut établie par le roi : Dāgā ou Moksūjā. Wimala évoque le mariage du roi avec Pèsīdā, un événement qui ne joue pas de rôle dans la DhAP.

3. La déportation de milliers de Bengalis en Arakan est bien connue et prouvée par la documentation du XVIIe siècle et on n'aurait pas de raison de la mettre en doute ici. L'historien bengali Ahmad Sharif soutient cependant qu'il n'y avait pas d'incursions esclavagistes de la part des Arakanais avant le XVIIe siècle [186].

Sur deux points, les récits sont invraisemblables : l'occupation du Bengale et le pélerinage à Bodhgaya.

1. On peut rejeter sans trop d'hésitations certaines prétentions des chroniqueurs qui veulent nous faire croire que les Arakanais ont envahi et occupé avec des dizaines de milliers de soldats l'ensemble du Bengale oriental jusqu'à Dāgā et au-delà en affrontant les troupes d'un empereur qui à cette époque-là, n'était pas en fait le maître incontesté du Bengale. Sher Khan, le prince afghan établi au Bihar dès le règne du sultan Mahmud (1533-1538), avait vaincu une première fois l'empereur Humayûn au milieu de l'année 1539. En octobre, il reprit Gauda et tua le gouverneur mogol durant la bataille, mais ne réussit pas, comme nous l'avons dit plus haut, à prendre le contrôle de Chittagong ni à se faire obéir dans les territoires entre la Surma et le Brahmapoutre. Ceci correspond *grosso modo* aux subdivisions administratives coloniales de Noakhali, Tippera, Tripura et une partie de Mymensingh et de Dhaka.

185. L'argument numismatique invoqué jadis pour prouver la conquête arakanaise fut rejeté par Chowdhury (1997 : 153). Plus récemment Mitchiner a présenté des monnaies qu'il croit pouvoir attribuer à Maṅ: Pā et dont il relie l'existence à deux occupations distinctes de Chittagong (2000 : 110 ; 114).

186. Sharif (1966 : 360).

Mais ces régions n'étaient évidemment pas désertes pour qu'on puisse conclure que le roi arakanais pouvait soudainement combler un vide. Elles étaient peuplées par des hindous et des musulmans, et probablement gouvernées par des rajas hindous. Elles étaient aussi un lieu de refuge pour tous ceux qui avaient pris part aux batailles du côté des perdants, notamment les soldats afghans. Si les conditions politiques étaient donc réunies pour qu'un roi voisin envahisse le Bengale oriental, rien ne nous permet de dire que les Arakanais aient réussi à cette époque-là à pousser leur avance jusqu'à Dhaka. Un regard sur le déroulement des événements politiques en Inde et au Bengale entre 1538 et 1553 est éclairant à cet égard.

Après la conquête du Bihar et du Bengale, Sher Khan monta sur le trône de Gauda sous le nom de Sher Shah (1539). L'année suivante, il mit une deuxième fois en déroute Humayûn (1540) qui dut quitter l'Inde. Sher Shah régna à Delhi jusqu'en 1545. Lorsque le gouverneur du Bengale se comporta comme seigneur indépendant [187], Sher Shah l'écarta du pouvoir (1541) et réforma entièrement l'administration du Bengale afin d'éliminer l'esprit de révolte qui faisait l'infâme renommée du Bengale [188]. L'historiographie du Bengale ne mentionne aucune incursion arakanaise, mais elle évoque un climat d'instabilité politique notoire dans cette partie du Bengale qui nous intéresse, le Bengale oriental. Après la mort de Sher Shah, son fils monta sur le trône de Delhi (Islam Khan, 1545-1553). Au Bengale oriental, un Râjput converti à l'islam réussit à se tailler une principauté autonome. Sous Muhammad Shah Adil, le gouvernement central de Delhi resta si faible que beaucoup de gouverneurs provinciaux se révoltèrent. Tel fut le cas de Muhammad Khan, le gouverneur afghan du Bengale qui proclama son indépendance en 1553 sous le nom de Shams al-din Muhammad Shah Ghâzî. Il aurait mené une campagne contre l'Arakan, suivant les hypothèses de certains historiens du Bengale [189].

2. De la même manière, on peut aussi rejeter comme de pures inventions l'ambassade de Mahāpañākyō à Delhi et le pélerinage du roi à Garāsī, au cas où il s'agit de Bodhgaya. Toutes ces descriptions s'insèrent dans un contexte qui rehausse évidemment le prestige d'un roi dont on veut magnifier les gestes.

Sur un certain nombre d'autres points, les informations sont discutables et parfois mystérieuses.

1. Un de ces mystères touche le personnage de Na Aṅgā dont on nous dit qu'il était le fils de Pèsīdā, la princesse indienne et de Maṅ:

187. Il s'était marié avec la fille de Ghiyath al-din Mahmud Shah, le dernier sultan Husayn Shahi.

188. Majumdar (1973 : 69).

189. Majumdar (1973 : 70).

Pā. Nous avons vu dans le chapitre précédent que Wimala et la DhAP considèrent ce personnage comme un traître qui fit alliance avec le roi de Toṅ ṅū contre son père, le roi d'Arakan, en 1546-1547. Wimala accorde à cette histoire une importance considérable, rappelant comme nous l'avons vu, qu'après le départ des Birmans, Pèsīdā vint défendre l'honneur de son fils à Mrauk U.

Ce qui est plus curieux c'est que le fameux de Brito, qui trahit en 1602 le roi d'Arakan pour se tailler une principauté indépendante à Syriam, est aussi appelé Na Aṅgā [190] par les chroniques arakanaises [191]. Les deux Na Aṅgā ont en commun d'être des étrangers et des traîtres. Comme il n'est pas clairement dit dans les sources arakanaises que Na Aṅgā était un mercenaire portugais, la confusion est quand même allée si loin que certains auteurs arakanais ont voulu faire de Na Aṅgā un Arakanais appelé de Brito par ses soldats portugais [192] !

2. On n'a pas vraiment de raison de douter de l'existence des ministres Wimala, à l'époque de Maṅ: Pā, Mahāpañākyō sous le règne de Maṅ: Phaloṅ: et Ṅa Lak Rum:, à l'époque de Narapatī. Ils furent des conseillers influents, mais ils perdent toute individualité par la manière dont ils nous sont présentés. Un discours est ainsi attribué soit à l'un, soit à l'autre. Il en est de même pour l'apanage de Chittagong. Les chroniqueurs prétendent que dans les temps anciens, Chittagong avait déjà appartenu à la famille de Mahāpañākyō, la même chose est dite au sujet des ancêtres de Wimala.

3. Si nous écartons d'emblée l'idée que les rois arakanais ont établi des contacts directs avec la cour de Delhi, ou affronté ses troupes, la question de l'identité du prince héritier Murasin se pose. Plutôt que du fils d'un empereur ou d'un sultan, il pourrait s'agir d'un seigneur afghan établi au Bengale oriental ou de son fils.

4. Le fait que nous n'apprenons pour ainsi dire rien sur la situation à Chittagong peut être interprété de deux manières. Il se peut que les chroniqueurs eux-mêmes ne connaissaient pas la situation réelle à Chittagong, parce que la rédaction de leur texte est tardive. Telle nous semble être le cas de la DhAP composée au XVIIIe siècle. Il est également possible que les chroniqueurs n'y accordaient aucune importance, ce qui était peut-être le cas de la chronique de Wimala dont certaines parties seulement sont anciennes.

---

190. Ou bien Ṅa Bhaṅgā.

191. U Kala l'appelle Na Jaṅ kā, transcrit en général par Na Xenga (d'après la prononciation arakanaise) ou Na Zinga (d'après la prononciation birmane) (UK III, 110).

192. U Hla Tun Pru dans « A Survey of the causes underlying the decline and fall of the great Arakanese Empire » (article non daté, reproduit dans un recueil d'articles parus dans les années cinquante dans *Rakhuiṅ Tachoṅ*, la revue des étudiants arakanais à l'Université de Rangoun).

5. Les textes des chroniques nous permettent rarement de comprendre l'état des relations entre les divers royaumes. Nous avons déjà noté le problème des relations entre les Arakanais et les Birmans. Qu'en était-il par ailleurs des rapports entre les Arakanais et le Tripura ? Face au prince héritier, le ministre Wimala défend la coopération du roi Sak et le roi approuve, contrairement à son fils, une politique indulgente à l'égard des vaincus. Cette situation illustre ce que nous savons par ailleurs des rois birmans de l'époque : les rois vainqueurs sur le champ de bataille laissaient en place les seigneurs soumis et ne demandaient que le paiement de tributs et la reconnaissance nominale de l'autorité royale.

Un aspect particulièrement intéressant de ces deux récits a déjà été relevé en rapport avec le règne de Maṅ: Co mwan. Les rois arakanais ont voulu légitimer leurs incursions au Bengale non pas par un droit de conquête, mais en référence à une situation ancienne où les dynasties arakanaises auraient gouverné ces territoires. À cet argument se joignait une interprétation bien surprenante de l'aide militaire prétendue du sultanat à l'époque de l'exil de Maṅ: Co mwan. Suivant nos chroniqueurs, il faut en effet croire que Maṅ: Co mwan, revenu au pouvoir, accorda à l'empereur de l'Inde en signe de gratitude, « les douze villes du Bhaṅgā ». La volonté de légitimer le départ en guerre s'insère dans la conception de l'exercice de la royauté par un roi bouddhiste *cakravartin*. L'analyse des conquêtes et du gouvernement territorial tels que nous les retrouvons dans la politique birmane à l'égard d'Ayutthaya et celle d'Ayutthaya à l'égard du Cambodge [193] confirme cela.

Comme la grande époque des incursions arakanaises au Bengale est postérieure à Maṅ: Pā, nous voyons dans ce discours de légitimation le produit tardif de chroniqueurs qui écrivent en connaissance d'événements ultérieurs.

Mis à part ce désir de légitimation, le roi demande expressément que ses exigences soient satisfaites sans recours à la violence. L'impératif religieux de ne pas nuire aux êtres vivants garde donc tout son poids au niveau de la formulation du texte des chroniqueurs.

Dans leur ensemble, les récits de Wimala et de la DhAP sont des sources médiocres qui ne nous aident guère à étudier la politique de Maṅ: Pā à l'égard du Bengale. Il semble que le chroniqueur de la DhAP a fixé dans son récit comme des lieux conquis dès le XVIe siècle, les régions et les ports atteints par les flottes arakanaises au XVIIe siècle. Tel est, comme nous le verrons plus loin, le cas de Dhaka qui représente dans nos deux récits une conquête importante. Mais outre la conquête de Chittagong, sur laquelle nous n'apprenons pas grand-chose, nous ne savons pas si Maṅ: Pā a vraiment pu profiter de l'affaiblissement du contrôle musulman sur le sud-est du Bengale. Rien ne

193. Chutintaranond (1995 : 62).

permet non plus de conclure qu'au milieu du XVIe siècle, les Arakanais auraient implanté une administration nouvelle à Chittagong. S'ils ont contrôlé Chittagong pendant quelques années, c'est sans doute par le biais de notables locaux sans négliger les groupes influents de mercenaires et aventuriers turcs, afghans et portugais dont nous avons évoqué la présence déjà deux décennies auparavant.

Les successeurs de Maṅ: Pā

Le gouvernement des trois rois qui ont suivi le long règne de Maṅ: Pā fut marqué par la poursuite d'une politique d'intervention sur la frontière du nord-ouest et par des conflits internes. Chittagong fut perdu, avant la fin même du règne de Maṅ: Pā et ne put être définitivement repris que sous le règne de Maṅ: Phaloṅ: [194].

Phayre et Harvey n'ont pas accordé la moindre attention à cette période transitoire entre le règne de Maṅ: Pā et celui de Maṅ: Phaloṅ: (1553-1571) qui est pourtant importante à la fois sur le plan politique et culturel [195]. En dépit de la perte de Chittagong, les chroniques arakanaises attestent que les rois restaient militairement engagés dans les rivalités entre le Tripura et les seigneurs afghans pour le contrôle du port. Que les chroniques nous disent-elles sur ces rois ? La DhAP et Wimala ne les mentionnent pas du tout et nous sommes donc réduits au texte de la *Vieille chronique* et de Ṅa Mañ.

L'analyse de ces trois règnes montre que les problèmes politiques et notamment la question de l'expansion ne peuvent pas être discutés d'une manière satisfaisante dans le cadre chronologique restreint des règnes successifs. D'un autre côté, des questions de datation, d'identification des personnages et d'interprétation recommandent de suivre un schéma chronologique traditionnel.

Maṅ: Tikkhā (1553-1555)

Maṅ: Pā fut suivi sur le trône par son fils Maṅ: Tikkhā qui ne régna que deux ans. Son nom reste surtout attaché à la construction de l'édifice religieux le plus impressionnnant de Mrauk U, le *Kui: soṅ:*, la

194. À aucun de ces trois rois, des noms ou titres musulmans ne sont attribués par les historiographes. On pourrait interpréter ce fait comme la preuve qu'ils ne contrôlaient pas Chittagong. Rappelons toutefois qu'il n'y a pas de lien contraignant entre des noms musulmans et la possession de Chittagong. En effet, la plupart des rois qui ont précédé Maṅ: Pā ont porté des noms musulmans sans pour autant contrôler Chittagong. La politique expansionniste de ces rois démontre leurs prétentions sur Chittagong.

195. Phayre (1883 : 173) ; Harvey (1967 : 140). L'importance commerciale est démontrée par les curieux *trade coins* étudiés par J. Deyell et M. Mitchiner (Mitchiner 2000 : 118-125).

pagode des 90 000 *buddha*, dont les ruines sont actuellement en cours de reconstruction. La formulation du chroniqueur laisse présumer que la passation des pouvoirs ne se fit pas sans violence. En effet, il est dit que Mañ: Tikkhā s'empara du pays (*sim: mran:),* mais aucune date précise n'est indiquée pour le début du règne contrairement aux autres rois. Il est assez surprenant aussi que le roi ait désigné immédiatement son fils comme prince héritier. Des rivalités pour le trône sont suggérées par le seul événement politique que la *Vieille chronique* et Ña Mañ rapportent sur le règne de Ma: Tikkhā *:* la révolte de son frère cadet, gouverneur de Sam twè, nommé Uparājā, un an après son accession au trône. Lorsque le roi envoya son fils, le prince héritier, avec quatre généraux pour le raisonner, Uparājā s'enfuit en Birmanie avec un cousin du roi, appelé Rhañ rè myui:. Bhurañ noñ donna à Uparājā le titre de *Dhammasoka* et le maria avec la fille aînée du roi de Martaban (Muttama) Cañ sū kyō thañ. Rhañ rè myui: fut marié avec la princesse Myui: mrat bhun: cañ et le roi birman lui donna la ville de Tamo comme fief.

Tout ceci a évidemment une ressemblance frappante avec les histoires que racontent U Kala et la DhAP sur les origines de l'invasion birmane de 1546. Dans les deux cas, il s'agit du gouverneur de Sam twè qui conteste le pouvoir du roi régnant et, battu, s'enfuit à la cour birmane. Une différence essentielle, c'est l'identité de Uparājā. S'agit-il d'un frère de Mañ: Pā, comme le veulent U Kala et la DhAP ou d'un fils de ce roi, comme le veut la *Vieille chronique* ? Cette fuite du gouverneur de Sam twè eut-elle lieu en 1545 ou bien en 1554 ? Lequel de nos chroniqueurs se trompe ?

En traitant des récits sur l'invasion birmane en 1546, nous avons marqué un certain scepticisme quant au rôle qu'un prince ambitieux d'Arakan aurait pu jouer dans la politique d'expansion de Mañ: tarā: rhwe thī:. Force est de constater que dans aucun des trois récits (U Kala, Wimala et DhAP) qui admettent l'intervention d'un fils ou d'un frère royal réfugiés au Pègou, ceux-ci ne semblent jouer un rôle décisif au cours de l'invasion. L'épisode relaté ici n'établit d'ailleurs aucun lien avec une intervention militaire birmane en Arakan.

Les sources ne permettent pas de nous prononcer avec certitude sur le personnage de Uparājā. On sait que ce terme désigne en général le prince héritier, en birman *im rhe mañ:*. L'historiographie arakanaise confirme un lien fréquent entre le fief de Sam twè et le frère cadet (ou) un fils du roi ; d'un autre côté, on peut constater que le prince qui tient le fief de Sam twè est souvent le prince héritier ou un prétendant au trône.

Suivant U Kala, le gouverneur de Sam twè, un frère cadet du roi, prétendait être l'héritier légitime du trône (*uparājā*). Il se révolta lorsque le roi désigna un de ses fils comme prince héritier. Ce que la *Vieille*

chronique nous rapporte, correspond de près à cela. L'*uparājā*, frère de Maṅ: Tikkhā, se révolta lorsque le roi désigna ce dernier comme prince héritier.

Ne connaissant pas les circonstances exactes, il n'est pas possible de plaider en faveur de l'une ou de l'autre version. On peut néanmoins rapprocher les récits d'U Kala et de la *Vieille chronique* sous condition de négliger le lien qu'U Kala établit entre l'invasion birmane et un parent traître du roi. En fait, il est naturel d'imaginer que la lutte pour la succession au pouvoir ne débuta pas qu'au lendemain de la mort du roi. L'invasion birmane de 1546 a peut-être suscité des velléités de la part du gouverneur de Sam twè que la *Vieille chronique* ne rapporte pas. Après le départ des Birmans, tout espoir d'un prétendant de pouvoir compter sur l'appui birman, devait s'évanouir. L'accession au trône de Maṅ: Tikkhā, qui aurait eu, en 1554, 39 ans et qui était probablement le fils aîné de Maṅ: Pā, a ranimé les rivalités autour du trône. Il est difficile d'apprécier les honneurs qui furent faites par le roi birman aux deux princes arakanais, car l'Arakan n'a joué aucun rôle dans la politique de Bhuraṅ noṅ jusqu'à la fin de son règne, comme nous allons voir.

Vers la fin du règne de Maṅ: Pā ou au début du règne de son fils Maṅ: Tikkhā, Chittagong échappa à nouveau au contrôle des Arakanais. Si rien ne contredit la possession de Chittagong par les Arakanais jusqu'à la mort du grand Maṅ: Pā, il est frappant que Maṅ: Tikkhā n'ait pas pris de nom « musulman » au début de son règne.

Pour la période qui s'étend de 1539-1540 (date probable de la conquête de Chittagong par les Arakanais) à 1567-1568 (date approximative à laquelle le sultan Sulaiman Karrani reprit la ville), la datation des occupations successives et du contrôle du port de Chittagong par des généraux afghans, des rois arakanais ou des rois du Tripura, n'est pas assurée. La perte de Chittagong par les Arakanais n'est pas mentionnée par les chroniqueurs arakanais [196]. On la déduit d'une interprétation de la chronique du Tripura. Qanungo écrit que suivant le *Rajamala*, Tripuras et Afghans s'unirent pour reprendre la ville et que cette reconquête eut probablement lieu vers 1554-1555 [197]. Le commandant des soldats afghans au service du Tripura aurait alors été nommé gouverneur de la ville. Profitant d'une révolte des mercenaires afghans,

196. Dans le chapitre sur Maṅ: Co lha (1556-1564), il est dit que le gouverneur (*Ū: cī:*) de Chittagong (*cac ta koṅ: acui: ra so*) envoya des cadeaux et demanda de l'aide au roi arakanais. Il en ressort que la ville n'était plus alors sous le contrôle direct des Arakanais.

197. Nous citons ici Qanungo qui fait d'abondantes références au *Rajamala*. L'auteur écrit (p. 190) : « *A close study of the Tripura Chronicle suggests that the Tripuras in collaboration with the Pathans must have regained Chittagong* ». Le résumé du *Rajamala* par Long ne contient pourtant aucune mention d'une conquête de Chittagong par Vijayamânikya (Long 1851 : 546). Qanungo (1988 : 190).

le gouverneur projeta d'assassiner le roi en collusion avec le sultan du Bengale. Mais le complot fut découvert et le gouverneur dut s'enfuir à Gauda. Muhammad Khan Sur (1553-1556) y avait déclaré l'indépendance du Bengale après avoir tué le petit-fils de Sher Khan Sur et s'était proclamé sultan.

À l'arrivée du gouverneur afghan de Chittagong en fuite, Muhammad Khan ordonna non seulement la conquête de Chittagong, mais aussi, paraît-il, une expédition contre l'Arakan [198]. Mamarak Khan, commandant l'armée afghane et l'ex-gouverneur de Chittagong auraient forcé le roi arakanais à se soumettre à l'autorité du sultan [199]. Muhammad Khan Sur aurait commémoré par la frappe d'une monnaie sa victoire contre l'Arakan, s'attribuant le titre de Shams al-din Muhammad Shah Ghazi (1555). Qanungo n'hésite pas à affirmer la conquête de l'Arakan « ou au moins d'une partie » par Muhammad Khan Sur, mais ses arguments nous semblent extrêmement faibles. Il s'appuie sur une lecture très contestée de la monnaie par R. D. Banerji appuyée par N. B. Sanyal [200] qui lit le lieu de frappe comme « Arakan ». Or A. B. M. Habibullah critiqua cette lecture en relevant notamment que les musulmans n'utilisaient pas au XVIe siècle l'appellation anglicisée « Arakan » ! [201] Récemment Robinson a aussi marqué son scepticisme quant à la lecture « Arakan » sur les monnaies de Muhammad Khan Sur [202]. Comme Phayre et Harvey ont négligé les trois successeurs de Maṅ: Pā dans leurs précis d'histoire arakanaise, Qanungo en tire la conclusion qu'il s'agissait de rois faibles [203]. Or telle n'est pas forcément l'impression que laisse la *Vieille chronique*. Le fait qu'aucune invasion de l'Arakan par le sultan du Bengale ne soit mentionnée ni par les chroniqueurs arakanais eux-mêmes ni par le *Rajamala*, rend l'idée d'une invasion encore plus improbable. Par ailleurs on est en droit de se demander pourquoi Muhammad Khan Sur aurait attaqué l'Arakan en 1555. Qanungo affirme qu'après s'être emparé du territoire de Chittagong, celui-ci a voulu « naturellement » écarter les Arakanais de Chittagong. L'invasion contre l'Arakan qui aurait eu lieu en 1555 cadre aussi très mal avec la campagne du sultan à l'ouest, où il s'empara du sultanat de Jaunpur, puis se fit tuer à Chhaparghat par Hîmû, le général de Muhammad Shah Adil (1555) [204].

198. Qanungo (1988 : 190-119). Majumdar (1973 : 70).

199. Qanungo (1988 : 192).

200. *Journal of the Asiatic Society of Bengal* 17 (1951) : 11, cité par Qanungo (1988 : 193).

201. Habibullah (1945 : 36, n. 8).

202. D'après Robinson (1980 : 45), la monnaie pourrait être lue Arakan, Sunargaon ou Arkat !

203. Qanungo (1988 : 193). Il parle de « *misrule* » en rapport avec Maṅ: Tikkhā, ce qui est décidément une affirmation gratuite qui ne peut s'appuyer sur aucune source.

204. Majumdar (1973 : 70).

Habibullah nota également que le sultan du Bengale était à cette époque trop faible pour conquérir un pays comme l'Arakan. Argument que Qanungo rejette en prétendant que Maṅ: Tikkhā était en réalité un roi faible ! [205]

Nous estimons que durant son bref règne, Maṅ: Tikkhā affronta des problèmes pour imposer son autorité royale et que cette situation explique l'effacement arakanais à Chittagong.

Maṅ: Co lha (1556-1564)

Après la disparition de Maṅ: Tikkhā, mort de la variole, son fils Maṅ: Co lha monta sur le trône. Le jeune roi, âgé de 23 ans, se signala, nous dit la chronique, par une conduite morale irréprochable et il entreprit de nombreuses constructions religieuses [206]. L'autorité du roi ne semble pas avoir été contestée et Maṅ: Co lha s'engagea militairement dans les rivalités autour de Chittagong.

> « Le grand *ū: cī:* [gouverneur] Nok sa rok khaṅ [Nusrat Khan [207]] qui gouverna Chittagong, envoya son fils et son frère cadet avec des cadeaux et fit sa soumission [208] sous serment. Lorsque le roi Sak U Doṅ: [le roi du Tripura] vint dévaster et ruiner le pays du grand *ū: cī: Nok sa rok khaṅ*, [celui-ci] s'adressa à l'oreille d'or [= au roi d'Arakan] en disant : "Est-il acceptable qu'il m'écrase ainsi ?" » [209].

Maṅ: Co lha répondit favorablement à cette demande d'aide militaire et envoya son oncle à la tête d'une armée qui força le roi Sak à se soumettre.

On retire de cet extrait l'impression que lorsque le sultanat du Bengale ou les rois d'Arakan n'étaient pas assez puissants pour imposer leur force, le port devenait un enjeu autour duquel rivalisaient non seulement les sultans et les rois, mais aussi et surtout, des seigneurs ou gouverneurs locaux qui bénéficiaient d'une quasi-autonomie. Rappelons la présence portugaise et celle de divers groupes de mercenaires turcs qui sont déjà signalés par la *Lembrança* (1521). L'instabilité politique, dont même un homme fort comme le sultan Nusrat s'inquiétait, est donc un trait marquant et continu de l'histoire de la ville [210].

Les alliances dont notre texte nous informe étaient à l'image de cette instabilité. Elles étaient éphémères, comme le règne de Maṅ:

---

205. Qanungo (1988 : 193).

206. CL 79.

207. Ce nom n'est pas confirmé par Qanungo qui paraît supposer que le gouverneur était Mamarak Khan, un général de Muhammad Khan Sur, ou un certain Mubarak Khan (Qanungo 1988 : 195-196).

208. « *kywan tō kham lā* ».

209. CL 79.

210. Bouchon & Thomaz (1988 : 133).

Cakrawate: le montre dans la suite ; c'étaient des mouvements tactiques plutôt que des alliances stratégiques. En effet, la communauté des intérêts était limitée. L'histoire de la fin du XVIe siècle nous montre bien d'autres alliances de ce genre qui impliqueront l'aristocratie hindoue et musulmane ainsi que les Portugais.

Mañ: Co lha poursuivit les travaux de défense de Mrauk U en fortifiant Nwe toṅ, Toṅ phrū et Mrui. lha mrui. [211] au nord de la ville et dota les fortins de douves, de tours et de barbacanes. Le roi y aménagea aussi des réservoirs à eau, des greniers (à riz) et des marchés [212].

Lorsqu'à l'âge de 32 ans, le roi devint de plus en plus malade, il remit le pouvoir à son frère cadet Cakrawate: qu'il avait marié à sa sœur Dhammadevī [213].

Mañ: Cakrawate: (1564-1571)

Sous Mañ: Cakrawate: [214], qui succéda définitivement à son frère lorsqu'il mourut, le jeu des alliances et l'engagement militaire sur la frontière du nord-ouest se poursuivit. Le chroniqueur a beau nous présenter le roi comme un allié désiré, cet engagement ne produisit aucun gain perceptible pour les Arakanais. Au début du règne, une coalition entre Afghans et Tripuras attaqua U Doṅ, le seigneur Sak. U Doṅ: s'adressa alors à Mañ: Cakrawate: et le roi semble lui avoir envoyé des renforts [215]. À ce moment, le petit gouverneur (*ū: cī: ṅay*) Nok sa rok Khañ (Nusrat Khan, le gouverneur afghan de Chittagong) vint faire sa soumission, tout comme l'avait fait le grand gouverneur sous le règne de Mañ: Co lha [216]. Mais le seigneur Sak calomnia Nusrat auprès de Mañ: Cakrawate: qui envoya une armée contre Chittagong. Or, cette armée fut mise en déroute et Chittagong fut perdu. Le seigneur Sak refusa alors d'obtempérer lorsque Cakrawate: le somma de venir à la cour.

Remarquons d'emblée que la chronique arakanaise différencie les appellations Sak et Mrum, on ne saurait donc prendre ici le terme de Sak pour le Tripura. Le contexte suggère que le seigneur Sak était sujet au roi du Tripura et voulait défendre son autonomie avec l'aide du roi d'Arakan. La chronique arakanaise présente la perte de Chittagong tout

---

211. Sur les cartes modernes, nous avons seulement pu identifier Nwe toṅ, le nom du fortin situé au nord-est de la ville, sur la route de Vesalī.

212. CL 80.

213. Nous ignorons s'il s'agit d'une sœur consanguine ou utérine.

214. La biographie de ce roi soulève des problèmes. D'après Wimala (p. 133), il avait d'abord été gouverneur de Rammawatī (Rambrè).

215. Le texte de la chronique n'est pas explicite : « Le roi nomma des commandants à la tête de son armée, fonda et donna des villages », CL 81.

216. Nous ignorons quelle différence il y avait entre le « petit » et le « grand » gouverneur qui de surcroît portent le même nom Nusrat Khan.

comme si cette ville avait alors appartenu aux Arakanais [217]. Un autre problème a trait à la datation et à l'identification des personnages. Sur U Doṅ, le seigneur Sak, nous n'avons pas de renseignements précis. Il en va de même pour les gouverneurs afghans de Chittagong à cette époque. Quant aux rois du Tripura, signalons que Vijayamânikya régna approximativement de 1536 à 1563 [218]. Le roi Anantamânikya qui ne régna qu'un an et demi, lui succéda [219]. À l'époque de Cakrawate:, le Tripura était gouvernée par le roi Udayamânikya qui changea le nom de Rangamati en Udayapur [220].

Les événements peuvent être situés dans le courant des années 1565 à 1567. L'incident-clé fut évidemment la perte de Chittagong par le Tripura et la reprise du contrôle de la ville par le sultan du Bengale. Une inscription dans une mosquée de la ville atteste que Chittagong était entre les mains de Sulaiman Karrani en 1568 [221]. Suivant le témoignage des monnaies, Majumdar attribue à Udayamânikya la date de 1567. Mais comme la disparition de Vijayamânikya est datée de 1563 et que le *Rajamala* affirme que Anantamânikya ne régna qu'un an et demi, il nous semble correct d'admettre que le règne de Udayamânikya débuta avant 1567. Par ailleurs, le *Rajamala* note que la guerre qui opposa les Afghans et le Tripura pour le contrôle de Chittagong dura cinq ans [222]. Lorsque Cesare Federici visita le port en 1569, Chittagong était gouverné par les musulmans. Le début du règne de Udayamânikya pourrait donc se situer autour de 1565. Ces rivalités avaient aussi une incidence sur la présence portugaise. En 1569, Goa conclut un trait commercial et d'alliance militaire avec le raja Paramananda de Bakla qui ouvrit le port de Bakla « aux Portugais qui n'allaient plus à Chittagong » [223]. Federici rapporte que les Portugais de Chittagong reçurent aussi à cette époque une invitation de la part du roi arakanais, invitation qui fut suivie d'une mission qui leur donna satisfaction [224].

L'identité du « seigneur pathan » pose évidemment aussi un problème. Qui furent ces Afghans qui attaquèrent Chittagong [225] ? Deux

---

217. Voir aussi BN Indochinois 26.

218. Nous suivons la datation des rois du Tripura fournie par Majumdar. Celle de Qanungo est inutilisable et se trouve à l'origine de problèmes que l'auteur lui-même n'arrive pas à résoudre d'une manière satisfaisante (voir notamment la note 2 à la page 198).

219. Long (1851 : 547).

220. Long (1851 : 547) ; Majumdar (1973 : 165). Qanungo date l'avènement au trône de Udayamânikya de 1572. Comme Chittagong fut repris au plus tard en 1568 par le sultan Sulaiman Karrâni, Qanungo ne peut pas expliquer d'une manière satisfaisante le texte du *Rajamala* d'après lequel le Tripura perdit Chittagong sous le règne de Udayamânikya.

221. Qanungo (1986 : 197).

222. Long (1851 : 547).

223. Ghosh (1960 : 52).

224. Pinto (1962 : 58-59).

225. Majumdar (1973 : 164) commet une erreur évidente en écrivant « *Mughul army* ».

hypothèses se présentent. Soit il s'agit d'une force locale de seigneurs afghans qui bénéficiaient peut-être de l'aide d'alliés en provenance du Bengale, soit il s'agit d'une guerre de conquête du sultan Sulaiman Karrani. Qanungo qui date la conquête, de façon erronée, de 1572, en attribue le mérite au sultan Daud Karrani sans apporter d'autre preuve que de vagues références au *Rajamala* [226]. Majumdar ne mentionne pas du tout Chittagong en rapport avec le règne de Sulaiman Karrani [227]. Il paraît donc beaucoup plus probable que les assaillants contre le Tripura se recrutaient localement et que l'initiative en revenait à des seigneurs locaux.

Le *Rajamala* n'évoque pas du tout la participation des Arakanais à ce conflit. Il n'y a pourtant pas le moindre doute qu'ils continuaient à se préoccuper de leurs intérêts dans la région. Le caractère éphémère des alliances et la reconnaissance aléatoire d'une hégémonie toujours aussi précaire sont également bien illustrés par ce texte de la chronique.

En conclusion, cet épisode pourrait être interprété ainsi. En dépit de la fidélité jurée par les Afghans, Maṅ: Cakrawate: se laissa entraîner dans une intrigue tramée par le seigneur Sak, U Don:, contre les Afghans (et dirigée sans doute aussi contre son suzerain, le roi du Tripura). Il mena une attaque contre Chittagong, mais la ville fut perdue. Comble d'échec, le seigneur Sak se détourna de son allié arakanais.

Qanungo estime que Chittagong se trouvait sous le contrôle du Tripura entre environ 1556 et 1566-1567. Nous savons que durant ces années, ce ne furent effectivement ni les Arakanais ni les sultans du Bengale qui furent les maîtres du port. Mais nous connaissons mal les autres forces en présence, les rapports du pouvoir et l'autorité chancelante de ceux qui pouvaient prétendre avoir conquis la ville. Ces autres acteurs, nous les avons déjà nommés : les gouverneurs afghans et leurs forces militaires bénéficiant d'une indépendance de fait lorsque le pouvoir central fut faible, les Portugais auxquels leur nombre croissant allait permettre de jouer un rôle éminent quelques années plus tard, une masse bigarrée de marchands, mercenaires et aventuriers qui recherchaient leur fortune sur cette terre, une plaque tournante des échanges en marge des centres du pouvoir. Sous le gouvernement du Tripura, les Portugais avaient apparemment été éliminés comme concurrents, car en 1559, un traité fut conclu entre le raja de Bakla (au nord de Chittagong) et le vice-roi portugais qui stipulait un blocus du port de Chittagong. Mais comme le note Qanungo, un port à Bakla ne pouvait remplacer Chittagong [228].

---

226. Qanungo (1986 : 198-199).
227. Majumdar (1973 : 72-74).
228. Qanungo (1986 : 228).

On accorde à Cakrawaṭe: tout comme à son frère, le mérite d'avoir poursuivi les travaux de construction et de fortification de la ville de Mrauk U. Le chroniqueur rapporte que le roi égalisa la colline de Pok chin au sud-est de Mrauk U et y fit construire la « ville » de Ya khaṅ dotée de douves, tours, portes et fortifications [229]. Le roi mourut de la variole à l'âge de 36 ans.

Entre le grand règne de Maṅ: Pā et la période des rois guerriers, les trois règnes entre 1553 et 1571 constituent une phase de transition. S'agit-il d'une période d'affaiblissement ? Nous avons vu que les rois ne mènent pas une politique active de conquête, mais interviennent néanmoins dans les rivalités pour le contrôle de Chittagong. Le renversement des alliances de Maṅ: Co lha à Cakrawate: révèle non seulement l'instabilité politique de cette période de l'histoire de Chittagong, mais annonce la trame d'un jeu politique qui se poursuit au cours des décennies suivantes. Le rôle politique et militaire dominant au cours de ces deux décennies que nous avons passées en revue revenait aux rois entreprenants du Tripura. Ils ont su faire face aux troupes afghanes qui pouvaient compter sur de fraîches recrues en provenance du Bengale.

229. CL 82.

Deuxième partie

Le grand siècle arakanais 1578-1692

À partir de la fin du XVIe siècle, nos informations sur l'Arakan deviennent plus abondantes avec les sources musulmanes et portugaises, puis hollandaises et anglaises. À vrai dire sans elles, il serait difficile d'apprécier à sa juste mesure le rôle régional de l'Arakan durant cette période.

La date de 1578 indique approximativement la mainmise sur Chittagong que les Arakanais vont dès lors contrôler sans lâcher prise jusqu'en 1666. La date de 1692 correspond à la fin du règne de Waradhammarājā. Ses huit années de règne marquent, sur le plan des relations extérieures l'arrêt des tentatives musulmanes de conquérir l'Arakan et la fin de l'intérêt des compagnies occidentales (la *Vereenigde Oostindische Compagnie* et la *East India Company*) pour y établir des comptoirs ; sur le plan intérieur, le règne de Waradhammaraja est le début de la phase d'instabilité politique qui va marquer les deux décennies suivantes.

Le chapitre 5 couvre les règnes de trois rois entre 1571 et 1622, Maṅ: Phaloṅ:, Maṅ: Rājā krī: et Maṅ: Khamoṅ:, qui ont façonné, par leur politique conquérante, l'image de l'Arakan pour un siècle entier : celle d'une puissance navale agressive, voisine hostile du Bengale.

Le chapitre 6, traite des années 1622 à 1692 et couvre sept règnes d'importance inégale. Nous soutenons que le royaume atteignit alors le sommet de son épanouissement grâce à la politique d'ouverture des rois, la richesse des échanges commerciaux et le maintien de la stabilité politique intérieure en dépit de crises de succession. La crise la plus grave éclata en 1638, lorsque Maṅ: Cane, le jeune fils de Sīrisudhammarājā, fut assassiné. Un des ministres complota avec la reine Nat Rhaṅ May, s'imposa au prix d'un massacre de courtisans et monta sur le trône sous le nom de Narapati. L'événement marque, aux yeux des chroniqueurs arakanais, le début d'une nouvelle phase de l'histoire dynastique arakanaise.

Chapitre 5

L'époque des Rois Guerriers (1571-1622)

Nous qualifions de « rois guerriers » les souverains Maṅ: Phaloṅ: (1571-1593), Maṅ: Rājā krī: (1593-1612) et Maṅ: Khamoṅ: (1612-1622), parce que les guerres qu'ils menèrent représentent le trait le plus saillant de cette époque de l'histoire arakanaise. Le désir d'étendre le pouvoir arakanais vers l'ouest (contrôle de Chittagong, soumission durable du Tripura) et vers l'est (coalition avec le roi de Toṅ ṅū, mais échec d'une implantation durable en Basse Birmanie) tout comme la nécessité de défendre le royaume contre les menées portugaises caractérisent la période la plus active de l'histoire politique et militaire d'Arakan. Les interventions quasi incessantes du côté du Bengale, les révoltes aux marches du royaume et l'aventure militaire qui voit l'Arakan jouer un rôle majeur dans le dépècement de l'empire birman en train de s'écrouler, tels sont les mots-clés d'un demi-siècle d'histoire politique et militaire.

En même temps le royaume s'affermit, s'impose et se taille une solide réputation de puissance maritime, ce qu'il n'était pas tout-à-fait, mais ce que ses exploits militaires dans les eaux du Bengale suggèrent à ses voisins.

Les guerres de conquête

Le règne de Maṅ: Phaloṅ: (1571-1593)

Man: Phaloṅ: assure au royaume la possession de Chittagong et élimine le Tripura comme agresseur au nord du royaume. Il s'impose dès lors comme le vrai fondateur de la puissance arakanaise, une puissance sur laquelle ses deux successeurs pourront s'appuyer pour développer leur propre politique d'expansion et de défense.

La possession de Chittagong signifiait un atout économique majeur, car les taxes du port assuraient au royaume des revenus réguliers. La disparition du Tripura comme puissance hostile assura la possession définitive des terres entre la Naf et la Karnaphuli et le contrôle de la côte. Elle ouvrit aussi la voie aux régions au nord de Chittagong (Noakhali), corridor terrestre parallèle à la voie maritime facilitant ainsi la pénétration du Bengale oriental jusqu'à Dhaka.

De ces faits, qui s'imposent d'emblée, l'historien doit faire l'analyse pour en présenter les causes et les raisons. Pourquoi les Arakanais réussissent-ils sous Maṅ: Phaloṅ: à posséder Chittagong, ce qu'ils ne réussirent que de manière sporadique au cours du siècle précédent ? Comment peuvent-ils soudainement pousser leurs invasions au-delà de Chittagong ? Quels furent les moyens dont Maṅ: Phaloṅ: disposa pour mener à bien ses entreprises ?

Pour pouvoir répondre à ces questions, nous devons rapporter sans cesse le texte des chroniques à l'analyse générale du contexte historique.

Dans la DhAP, le chapitre sur Maṅ: Phaloṅ: apparaît comme particulièrement volumineux parce qu'il contient les *lhyok thum:* (conseils et avis) du ministre Mahāpañākyō. Aussi curieux que cela puisse paraître s'agissant d'un règne aussi important, les erreurs de datation de la DhAP sont particulièrement flagrantes en ce qui concerne Maṅ: Phaloṅ: [1]. Comme les règnes de Maṅ: Tikkhā, Maṅ: Co lha et Maṅ: Cakrawate: ne sont pas évoqués et comme les dates du règne de Maṅ: Pā sont fausses, il s'ensuit une confusion totale. Dans la DhAP, la dernière date qui se rapporte au règne de Maṅ: Pā est 1518 (le retour du roi de son expédition au Bengale et son passage par Chittagong). Le chroniqueur passe ensuite sans transition au règne de Maṅ: Phaloṅ: et la première date que nous trouvons est celle de 1543, date présumée de l'attaque birmane contre l'Arakan [2]. U Pandi, qui suit en général aveuglément la DhAP, a comme dernière date 1519 [3]. Admettant alors correctement que le règne de Maṅ: Phaloṅ: n'a pas commencé à cette date-là, U Pandi, s'inspirant des listes dynastiques complètes qui placent la fin du règne de Maṅ: Pā en 1553, fait commencer à cette date le règne de Maṅ: Phaloṅ:. Non seulement cette date est fausse, mais elle provoque de nouvelles erreurs, car elle entraîne l'auteur à admettre une date impossible pour l'invasion birmane sous Maṅ: tarā: rhwe thī:,

---

1. *Cf.* la réfutation de CL 83. Voir aussi CL 69 qui a correctement attribué le récit de la DhAP sur l'attaque birmane contre l'Arakan à Maṅ: Pā. On notera que CL a changé les dates de la version originale de la DhAP ; toute la campagne du Bengale rapportée aux années 1517-1518 est ainsi attribuée aux années 1531-1533 (CL 56-66).

2. DhAP 46-47.

3. UP 153. Il s'agit de la donation des 4 000 esclaves de Sandwîp aux pagodes de Sam twè. 1518 suivant la version originale (DhAP 46) ; voir aussi CL 68 qui change la date en 1533.

1555 [4]. CL réfute cette erreur en rappelant la date de l'assassinat du roi birman : 1551 [5]. CL rejette aussi le texte de la DhAP sur un autre point. Maṅ: Phaloṅ: aurait nommé gouverneur de Sam twè au moment de son accession au trône un oncle paternel, nommé Cakrawate: [6]. CL reconnaît en Cakrawate: le roi défunt, ayant régné de 1564 à 1571. Fait probable certes, mais il conviendrait alors de noter aussi que Cakrawate: n'était pas un oncle mais un neveu de Maṅ: Phaloṅ:.

Le nom de notre roi est un sobriquet. Maṅ: Pā aurait donné le nom de Phaloṅ: à son nouveau-né au lendemain de la victoire contre les Portugais (appelés *Bharaṅ gyī phaloṅ:*) en 1534. Le prince aurait donc porté depuis son enfance le nom sous lequel il devint célèbre. Or la DhAP, qui ignore cette explication, l'appelle Khyac Nhoṅ: au temps du règne de son père (en précisant que c'était son nom d'enfant, *ṅay mañ*) et ne lui attribue l'appellation *Phaloṅ:* qu'après son accession au trône [7]. Comme on est en droit d'admettre que ce fut sous Maṅ: Phaloṅ: que les Portugais ont commencé à jouer un rôle crucial au sein des troupes royales, il se pourrait que l'explication du nom du roi soit en fait tout autre. Contrairement à son successeur, dont le nom musulman est attesté par les sources portugaises (Maṅ: Rājā krī: porta le nom de Salim Shah, transcrit en portugais : Xilimixa) le nom musulman de Maṅ: Phaloṅ: n'est pas attesté par une transcription portugaise. Ses premières monnaies, en langue persane et datées de 1575, donnent son nom musulman comme Sikandar ibn Zafar Shah. Après 1584 (peut-être 1581) il est le premier roi à frapper des monnaies trilingues (persan, bengali, arakanais) [8]. CL rend son nom musulman sous la forme *Shyo kindra shyārājā* et lui attribue le nom pāli *Sīrisuriyacanda mahādhammarājā* [9].

Nous apprenons aussi qu'avant de devenir roi, il était ou bien gouverneur de Sam twè (DhAP) ou bien de *Cac tam taṅ* (*Vieille chronique*) [10].

Le contexte de la montée sur le trône de Maṅ: Phaloṅ: ne nous est pas révélé par la chronique. Shwe Zan évoque une tradition orale d'après laquelle la construction du temple Tukkan. sim (Dukkanthein) avait un rapport direct avec les conditions politiques qui prévalaient au moment de l'accession au trône de Maṅ: Phaloṅ:. Pour éviter la révolte de ses sujets et la perte de la capitale, le roi aurait commencé la construction

4. UP 154.
5. CL 83.
6. CL 46.
7. CL 82 ; DhAP 46.
8. Le dernier état de notre documentation numismatique est fourni par Mitchiner (2000 : 130-131).
9. CL 82.
10. CL 56.

du temple sur le conseil de ses astrologues. Les représentations de seigneurs et courtisans avec leurs épouses rappelent leurs donations pour la construction du temple. Une explication semblable est liée à la construction de la pagode Bhurā: Up qui daterait aussi du début du règne. Sa construction devait conjurer la menace, annoncée par des présages, que le pays tombe dans l'anarchie [11].

C'est la *Questão* qui contient l'indice le plus clair d'une accession irrégulière au pouvoir de Maṅ: Phaloṅ:. Son auteur portugais anonyme considère Maṅ: Phaloṅ: comme un frère bâtard du « père de Manchachara ». Si Manchachara peut être identifié à Maṅ: Cakrawate:, son père était Maṅ: Tikkhā. Le terme de « bâtard » serait approprié dans la mesure où aucun des deux fils de Maṅ: Pā qui lui ont succédé n'était le fils d'une reine. Toujours d'après ce texte, le roi arakanais n'était qu'un enfant lorsque les nobles arakanais redoutaient une invasion de Bhuraṅ noṅ. Pour sauver le pays, ils auraient désigné Maṅ: Phaloṅ:, un oncle de l'enfant et, comme nous l'avons dit, fils de Maṅ: Pā.

> Mais Mão Palão en se voyant avec le pouvoir en main, s'empara tyranniquement du royaume et se fit roi, son neveu vit encore aujourd'hui, mais pas avec l'apparat qui revient à sa personne royale, car c'est à lui que revient le royaume [12].

Maṅ: Phaloṅ: aurait donc en quelque sorte été un usurpateur. Cette histoire dramatique a de quoi stimuler l'imagination, le problème est qu'elle concorde mal avec la chronologie et qu'elle n'est en rien confirmée ni par l'historiographie birmane, ni par l'historiographie arakanaise. En effet, pour l'auteur de la *Questão* il y a un rapport contraignant entre l'arrivée au pouvoir de Maṅ: Phaloṅ: et la menace birmane. Or les Birmans ont attaqué en 1580, alors que Maṅ: Phaloṅ: est devenu roi en 1571. Faut-il rompre l'enchaînement du raisonnement et ne retenir que les faits bruts ? Est-ce que Maṅ: Phaloṅ: était tout simplement un usurpateur, indépendamment de toute menace birmane ? Nous ne le savons pas. S'il y a une part de vérité dans le récit portugais, il faudra attendre d'autres sources pour la confirmer.

Le règne de Maṅ: Phaloṅ: peut se comparer avec celui de son père. Maṅ: Pā devint roi à l'âge de 39 ans et régna 22 ans, son fils cadet gouverna aussi longtemps après avoir accédé au trône à 37 ans [13]. On peut reconnaître à Maṅ: Phaloṅ: la même ambition qu'à son père. Son habileté

---

11. Shwe Zan (1995 : 63, 97).

12. Guedes (1994 : 219).

13. À titre de comparaison : Maṅ: Tikkhā avait 39 ans, Co Lha, 23, Cakrawate 29, Maṅ: Rājākrī: 36 et Maṅ: Khamoṅ: 35 ans au moment d'accéder au trône. Les données numismatiques telles qu'elles sont présentées par Mitchiner (2000 : 110 ; 130) posent le problème du lien entre Maṅ: Pā et Maṅ: Phaloṅ:. Le dernier est appelé « fils de Zafar Shah » alors que le nom musulman du premier aurait été Taj Shah. Mitchiner n'a pas vu le problème.

à faire la guerre et son intrépidité sont vantées par Wimala qui lui attribue le mérite d'avoir fait barrage aux Birmans à Loṅ: krak en 1580 [14]. À cet égard, il égale l'image prestigieuse de son père énergique.

La grandeur et la gloire de Maṅ: Phaloṅ: ne faisaient pas de doute pour le chantre de la *Vieille chronique*. Maṅ: Phaloṅ: est comparé à ses ancêtres légendaires Vasudeva et Candasūriya au moment de son départ en guerre contre le Tripura, alors que ses ministres auraient rapproché son action militaire de la lutte du roi Duṭṭhagāmaṇi contre le roi Eḷora (Ceylan) [15]. Affirmant donner la priorité aux moyens diplomatiques pour éviter un conflit sanglant, le roi témoigne naturellement de sa nature de bouddha embryonnaire. Sa compassion et son indulgence à l'égard des ennemis rehaussent encore sa gloire. Lorsqu'en 1579 au terme d'une campagne victorieuse, le roi devint de surcroît maître de deux éléphants blancs, la splendeur du règne atteignit son apogée, célébrée par la construction d'un nouveau palais [16].

L'expansion arakanaise sous Maṅ: Phaloṅ:

Nous avons vu que vers 1567/68 Chittagong était tombé sous le contrôle du sultan afghan du Bengale, Sulaiman Karrani. Après sa mort (1572), ses successeurs Bayazid Karrani et Daud Karrani ne purent empêcher la progression de l'empereur mogol Akbar dont les forces, en 1574, conquirent le Bihar et entrèrent bientôt à Tanda, la capitale du Bengale. Deux ans plus tard, à Rajmahal, les forces afghanes furent complètement mises en déroute par les soldats impériaux (10 juillet 1576) et le Bengale fut formellement intégré à l'empire mogol [17]. Mais il fallut encore plus de trois décennies pour que les Mogols puissent prétendre contrôler tout le pays. De vastes aires, notamment au Bengale oriental, devinrent alors des principautés autonomes gouvernées par des seigneurs afghans ou des rajas hindous [18]. La faiblesse, et même la disparition complète, du contrôle d'un pouvoir central ouvrit aussi la porte aux ambitions des royaumes situés aux confins du Bengale oriental, le Tripura et l'Arakan. Après que le Tripura eût réussi à tenir tête aux maîtres du Bengale et à s'assurer pendant plusieurs années une prédominance sur Chittagong, l'heure sonna pour

14. Wimala 82.

15. CL 84. Voir Geiger (1980 : 170 et suiv.).

16. CL 86-87.

17. Majumdar (1973 : 75-78).

18. *Cf.* Habibullah (1945 : 36). « *The Mughals are not known ... to have obtained any footing east and south of the Fenny* ». Que Chittagong soit resté en dehors de l'orbite du contrôle mogol est attesté par le chroniqueur musulman Talish : « *When Bengal was annexed to the Mughal Empire, and included in the records of the qānūngo department, in the papers of Bengal Chātgāon was entered as one of the defaulting unsettled [districts]* », (Sarkar 1933 : 421).

les Arakanais. Maṅ: Phaloṅ: décida de soumettre les régions situées au nord-est de son royaume. C'est dans ce contexte que se situe le sort de Chittagong.

Qanungo note que la conquête du Bengale par Akbar ne mit pas fin à la rivalité entre les Afghans et le Tripura pour le contrôle de Chittagong.

> Jamal Khan Panni, the Pathan chief of Chittagong maintained a precarious Pathan hold on Chittagong in the face of Tripura attacks from the north and the Arakanese incursions from the south [19].

Mais il est évident qu'un changement considérable était intervenu : les Afghans ne pouvaient plus compter sur l'appui d'un pouvoir central pour renforcer leurs troupes et leur position à Chittagong était durablement affaiblie. Ceux qui allaient donc pouvoir profiter de ces circonstances étaient les souverains du Tripura et d'Arakan. D'un autre côté, il convient de noter que la région de Chittagong devint une terre de refuge pour les soldats afghans qui fuyaient leurs ennemis mortels, les Mogols. Ils furent recrutés en nombre croissant comme mercenaires par le Tripura et l'Arakan ou se fixèrent parmi la population civile [20].

Nos deux sources principales, le *Rajamala* et la *Vieille chronique*, esquissent un imbroglio de conflits entre Afghans, Arakanais et le Tripura, mais elles ne permettent guère une datation précise et une connaissance satisfaisante des forces en jeu. Dans ce contexte, la question de savoir à partir de quelle date les Arakanais ont contrôlé Chittagong présente un intérêt particulier.

Qanungo a proposé la date approximative de 1582, qu'il situe entre 1580 (la date de l'invasion des Birmans en Arakan) et 1586 (le passage présumé de Ralph Fitch à Chittagong). D'après lui, Maṅ: Phaloṅ: devait redouter les desseins hégémoniques de l'empereur birman et ne pouvait donc pas s'engager militairement au nord-est. Après l'échec de l'invasion birmane de 1580 et la mort de Bhuraṅ noṅ en 1581, le roi arakanais pouvait accorder toute son attention à la conquête de la ville portuaire. Qanungo se trompe sur l'année du passage de Fitch à Chittagong, celui-ci ayant eu lieu trois ans auparavant (1583 au lieu de 1586) [21]. Si les Arakanais tenaient donc certainement le port vers 1583, le récit de Fitch confirme aussi la persistance des rivalités autour de Chittagong et la supériorité arakanaise à cette époque.

---

19. Qanungo (1988 : 200).

20. Qanungo (1988 : 201).

21. Qanungo mentionne deux dates en parlant de Fitch : 1583 (p. 200) et 1586 (p. 233). La deuxième se rapporte au séjour en Birmanie méridionale (voir Phayre 1883 : 270), la première peut être déduite du texte de Fitch même, qui arriva au Tripura en provenance du Bengale. Le séjour de Fitch à Chittagong ne peut donc pas être daté en 1586, comme le fait Qanungo (p. 233).

From Satagam I travelled by the country of the King of Tippara, or Porto Grande, with whom the Mogous or Mogen [Arakanais] have almost continuyal wars. The Mogen which be of the kingdom of Ruon [Arakan] and Rame [Ramu, arak. Pan: wā], be stronger than the King of Tippara, so that Chategan or Porto Grande [Chittagong] is oftentimes under the King of Ruon [22].

Contrairement à Qanungo, nous estimons que Chittagong et son arrière-pays étaient déjà sous le contrôle des Arakanais avant l'invasion birmane de 1580. Les monnaies permettent de dater le règne d'Amaramânikya approximativement entre 1574 et 1586 et l'attestent avec sûreté entre 1577 et 1581 [23]. C'est sous son règne que la chronique du Tripura situe la conquête de Chittagong par les Arakanais [24]. Il ressort du texte de la *Vieille chronique* que la mainmise sur Chittagong n'était pas le fruit d'une seule campagne militaire, mais le résultat de plus de dix ans de guerre, coupées par l'attaque birmane de 1580-1581. Dans la décennie précédant l'invasion birmane, les Arakanais affrontaient les Sak et mettaient la main sur Chittagong, durant la décennie suivante, ils écrasaient les Mrum. Dans un premier temps, le chroniqueur arakanais ne parle pas expressément d'une conquête, mais de la soumission du gouverneur de Chittagong. Celle-ci n'est pas datée, mais se situerait entre 1574, début de la guerre contre le Tripura et 1577, date de la construction du nouveau palais [25]. Le chroniqueur explique qu'à l'issue de la guerre victorieuse contre les Sak, le gouverneur de Chittagong, appelé Cīcalā [26], vint faire sa soumission, ne fut pas écarté par Maṅ: Phaloṅ:, mais resta en poste. L'événement politique suivant signalé par notre chronique est le retour de terres prises au roi sak à leur ancien maître, une action méritoire et magnanime qui, suivant notre auteur, entraîna la soumission des rois Moṅ: kwap (Mogols) et Pathan (Afghans). La prise d'un éléphant blanc est ensuite datée de septembre 1579. Vus dans leur ensemble, ces événements permettent l'hypothèse que Chittagong ait pu passer sous le contrôle des Arakanais vers 1578 et peut-être même un peu plus tôt. Cette hypothèse est aussi confirmée par le chroniqueur musulman Shiabuddin Talish, selon qui Chittagong tomba aux mains des Arakanais vers la fin du gouvernement des sultans du Bengale et les premières années de la conquête

22. Fitch (1904 : 415).

23. D'après Majumdar, la première monnaie d'Amaramânikya date de 1577, ce qui laisse un écart de quatre ans avec la monnaie de Jayamânikya Ier (1573). La première monnaie qu'on connaît de son successeur Râjadharamânikya date de 1586. Il y a donc encore une marge de cinq ans qui permet de spéculer sur la longueur effective du règne. Voir Majumdar (1973 : 165, 369). Rappelons que Long (1850 : 548-550) avait daté le règne entre 1582 et 1587.

24. Long (1850 : 550).

25. CL 85-86. Nous proposons 1575 d'après la première monnaie de Maṅ: Phaloṅ: (Mitchiner 2000 : 130).

26. Il devrait s'agir de Jalal Khan (1575-1579), voir Mitchiner (2000 : 130).

du Bengale par les Mogols [27]. Après l'échec des Birmans, la guerre à l'ouest reprit et ne s'acheva qu'en 1586 par l'échec du Tripura.

Suivant le texte de la *Vieille chronique*, la conquête de Chittagong est donc bien le résultat d'une suite d'hostilités contre le Tripura et le contrôle sur Chittagong et son arrière-pays ne semble pas avoir été établi d'un seul coup, mais d'une manière progressive.

Une des conséquences de l'affaiblissement du pouvoir central au Bengale et de la perte du contrôle musulman sur Chittagong était l'accroissement des hostilités entre l'Arakan et le Tripura. Dans le *Rajamala,* cette évolution est d'ailleurs perceptible, car le rôle d'ennemi principal (du Tripura) passe des Afghans aux Arakanais qui y sont nommés pour la première fois et en tant qu'alliés des Portugais [28].

Le terme sak désigne dans la *Vieille chronique* le royaume du Tripura et nous avons cité pour preuve l'attaque du roi Dhanyamânikya contre Chittagong et l'Arakan en 1513 qui est clairement attribuée au roi sak. Or le chroniqueur arakanais, en traitant des guerres de Maṅ: Phaloṅ:, fait une différence entre le pays des Sak qu'il appelle Kamboja [29] et le pays des Mrum qui porte le nom de Uttarac [30]. Le pays de Uttarac correspond au Tripura proprement dit qui se trouve au nord du Kamboja, qui désigne alors l'arrière-pays de Chittagong et les régions montagneuses sur les deux rives de la haute Kaladan (les « Arakan Hill Tracts » de la période coloniale anglaise). Alors que les Sak furent vaincus au milieu des années 1570, les Mrum devinrent la cible d'une campagne massive des Arakanais autour de 1586. Une différenciation entre Sak et Mrum apparaît pour la première fois dans la chronique pour le règne de Maṅ: Cakrawate: (1564-1571). Faut-il dès lors conclure que Sak ne désigne effectivement que les populations tribales de l'arrière-pays de Chittagong et de la haute Kaladan et que le rapprochement que nous avons fait entre les Sak et le Tripura est faux ? Nous ne le pensons pas.

D'une manière générale, il faut remarquer que les désignations géographiques dans les chroniques arakanaises sont vagues et confuses. On se réfère à l'Inde ou au Bengale tout entier lorsqu'il s'agit, de toute évidence, d'une partie du Bengale seulement. Dans le choix des termes géographiques ou ethniques, les entités politiques ne peuvent

---

27. « *Towards the end of the rule of the Bengal kings and the early years of the conquest of Bengal by the Mughals, when great confusion prevailed in the country, Chātgāon again fell into the hands of the Maghs....* », (Sarkar 1933 : 421).

28. Long (1850 : 549).

29. Kamboja est aussi un nom qui a désigné la région des monts Lushai entre le Bengale et la Birmanie (*cf.* Hazra 1998 : 250). CL précise par ailleurs que le pays sak « du côté du Majjhimadesa [...] s'appelait Rammāpūra et Kamboja », (CL 220).

30. Il s'agit à notre connaissance du seul emploi de ces termes dans les chroniques arakanaises.

donc pas toujours être saisies avec précision. Lorsque le chroniqueur arakanais parle des Pathans pour désigner les soldats afghans, il se réfère à un groupe dominant qui peut désigner, suivant le contexte et l'époque, le pouvoir autonome d'un chef afghan à Chittagong ou le sultanat du Bengale tout entier. Quand il se réfère aux *bharaṅ gyī*, il faut se demander s'il s'agit d'une flotte de Goa, des Portugais en général ou seulement d'une troupe de mercenaires portugais.

La tradition orale veut que les Sak aient été autrefois une population fort importante, mais plus au XVIe siècle. Si nous devons admettre que les incursions contre l'Arakan au cours des XVe et XVIe siècles n'étaient pas le fait d'une seule population tribale, il paraît raisonnable de considérer le Sak maṅ (roi *sak*) des chroniques arakanaises comme le roi du Tripura lui-même ou, à défaut, comme un seigneur indépendant au nord de l'Arakan désigné et localisé ainsi.

Il est vraisemblable que ni les Arakanais tentant d'étendre leur pouvoir vers le nord [31], ni les maîtres afghans de Chittagong n'ont su exercer un contrôle durable sur l'arrière-pays du port. Les premiers dépendaient essentiellement de leur flotte qui leur permettait de remonter la côte et les rivières, les deuxièmes restaient surtout attachés à leurs communications avec les villes du Bengale dont ils dépendaient pour étayer leurs forces militaires. Le commerce n'orientait pas la population marchande vers l'intérieur des terres, parce que le hinterland commercial de Chittagong était essentiellement le Bengale et non pas les régions montagneuses. La seule puissance dans l'arrière-pays de Chittagong était le Tripura, gouverné par une classe de brahmanes et des rois ambitieux qui, comme Amaramânikya, engageaient de préférence des soldats musulmans pour agrandir leur territoire vers le sud (Chittagong et Arakan) et le nord (Sylhet). Il n'est pas douteux que l'arrière-pays de Chittagong (région de Rangamati) a reconnu longtemps une allégeance au souverain du Tripura. En effet, lorsque Maṅ: Phaloṅ: désigna vers 1581 son fils Sa tui: comme « roi de l'Ouest » (*anok bhuraṅ*), « tous les seigneurs sak (*sak maṅ: apoṅ: tui.*) gouvernant le Kamboja » s'enfuirent auprès du roi Mrum dont ils pouvaient espérer obtenir une aide militaire pour s'opposer aux Arakanais.

On se souvient que le roi Cakrawate: avait non seulement perdu l'occasion de mettre la main sur Chittagong, mais que son allié sak U Doṅ s'était écarté de lui après cet échec. Les Sak semblent alors être redevenus des sujets rebelles, refusant de payer tribut au roi d'Arakan

31. D'après Grant-Brown (1960 : 9), on trouve sur la Kaladan en amont de Paletwa deux pagodes, dont l'une à 43 et l'autre à 26 milles, qui portent les noms U Tha Lin et Kon Daw. Elles furent fondées par une reine de Maṅ: Phaloṅ:. On peut interpréter ces fondations comme la preuve de la progression de la domination arakanaise, commémorant probablement des victoires militaires contre les montagnards.

et reprenant leurs incursions en territoire arakanais, car le récit du règne commence avec cette phrase que Maṅ: Phaloṅ: adressa à ses ministres :

> Le pays des seigneurs sak doit être soumis d'abord, parce qu'il est comme une grande porte ouverte [32].

Les seigneurs sak paraissent donc avoir été alliés ou bien soumis au roi du Tripura. La phrase de Maṅ: Phaloṅ: suggère évidemment le danger d'une invasion du nord. Suivant la *Vieille chronique*, le roi aurait d'abord eu recours à l'envoi d'un ambassadeur avant de passer aux moyens militaires. L'armée et une flotte nombreuse quittèrent la capitale en 1574, les Sak auraient comparé, nous dit le chroniqueur, l'attaque arakanaise avec les guerres à l'époque du roi Maṅ: Thī: (XVe s.). S'étant fixé sur la rivière Sok (?), l'armée sous la conduite du prince héritier anéantit complètement les Sak.

> Quand le roi apprit les nouvelles de cette victoire totale, il en fut très content, prit possession du pays de Kamboja et ordonna que les grands et les petits villages comme Pūrapashyā, Samkasalā, Syat syā, Cukkarā et Sokkadan qui appartenaient au pays du seigneur sak ne soient pas détruits, mais que des chefs de village soient nommés et que la religion prospère. Comme il avait agi ainsi… après cette victoire glorieuse, tous les rois de Jambudwīpa vinrent lui faire allégeance et ū: Cīcalā qui gouvernait le port de Chittagong, se déclara esclave royal et offrit comme tribut le revenu des villes et des villages [33].

Un an plus tard, le gouverneur de Chittagong remit aux mains de Maṅ: Phaloṅ: le seigneur des Sak. Le roi le grâcia et lui rendit ses terres. À cette nouvelle, les seigneurs mogols et afghans seraient venus faire leur soumission. Le chroniqueur place le récit de ces événements entre les préparatifs pour un nouveau palais (1577) et la découverte d'un éléphant blanc (1579) [34].

La politique de conciliation de Maṅ: Phaloṅ: à l'égard du seigneur sak témoigne à notre avis de son désir d'une implantation durable de la présence arakanaise. Les références de la chronique au paiement des tributs, à la nomination de chefs de village, à la compassion royale et au désir du roi de voir prospérer la religion montrent qu'il ne s'agissait pas simplement d'une agression visant à détruire et à ramasser du butin. Quant au statut de Chittagong, il est bien difficile d'interpréter le texte dans un sens ou dans un autre. Il ne paraît pas que les Arakanais y aient établi une garnison et aient contrôlé directement le port. Mais les habitants de la ville devaient sans doute payer des tributs aux Araka-

---

32. CL 84.

33. CL 85. Cīcalā alias Jalal Khan ne fut pas nommé par Maṅ: Phaloṅ:, comme le pense Mitchiner (2000 : 130), mais confirmé dans sa position. Son successeur, Wamar Shah, gouverna de 1580 à 1586.

34. CL 84-87.

nais. Ū: Cīcalā est plus loin appelé *mrui. cā:* par le chroniqueur, ce qui signifie qu'il bénéficiait des revenus de Chittagong comme apanage sous l'autorité du roi d'Arakan.

Maṅ: Phaloṅ: reprit l'initiative sur le front de l'ouest au lendemain de l'échec de l'invasion birmane (1580-1581) : « ...c'était le désir royal de faire fleurir la religion du Buddha omniscient à l'ouest au Majjhimadesa ». Il y avait nommé plusieurs parents royaux, mais ceux-ci ne lui avaient pas donné satisfaction. Finalement Satui: Maṅ: Co, le « fils du milieu », fut mis à la tête d'une armée nombreuse, de chevaux et d'éléphants, et reçut le titre de « roi de l'Ouest » (*anok bhuraṅ*) [35].

Or l'arrivée de Satui: provoqua un exode des seigneurs au Tripura :

> Quand le roi avait remis à Satui: Maṅ: Co les régions de l'ouest, tous les seigneurs qui gouvernaient le pays sak qui porte le nom de Kamboja, ne voyant pas du tout les avantages de la continuité [d'une suzeraineté arakanaise], se réfugièrent auprès du roi Mrum qui gouverne le pays de Uttarac [36].

On peut imaginer assez facilement que le prince resserra les rênes de la domination arakanaise, mais la chronique ne révèle aucun autre détail à ce sujet. Quoi qu'il en soit, le pouvoir arakanais se trouvait menacé par de nouvelles complicités entre les musulmans de Chittagong et les Portugais. Satui: apprit que les Portugais préparaient un complot avec Ū: Cīcalā, le gouverneur de Chittagong, les Pathans, les Pajī et Sīri Mok Khaṅ [37]. D'après un message du prince à son père, ils cachaient leurs plans sous des apparences de docilité et de soumission. Le complot devait même inclure le roi du Tripura Amaramânikya. Face à la menace d'une alliance entre le Tripura et les complicités à Chittagong, la réponse du roi arakanais ne se fit pas attendre. En décembre 1586, Maṅ: Phaloṅ: partit à la tête d'une flotte et d'une armée au nord. La seule nouvelle de son départ, paraît-il, poussa Ū: Cīcalā et les Portugais (« *kappitan* ») à abandonner Amaramânikya. Pour avoir trahi leur allié, ils succombèrent à une maladie affirme notre chroniqueur. Cet abandon et la mort soudaine des traîtres paralysa alors les Afghans, les Pajī et Sīri Mok Khaṅ. Les Arakanais réussirent donc assez vite à rétablir leur position.

Comment concilier ce récit avec le *Rajamala ?*

Suivant la chronique du Tripura, le début du règne d'Amaramânikya fut marqué par quelques années de guerres internes où il dut imposer sa légitimité : mise au pas d'un seigneur de Sylhet, défaite

---

35. CL 89-90. Les auteurs occidentaux employèrent ce titre erronément comme un nom propre : Anik Frank, Annaporan, etc. Le titre est connu notamment par une monnaie de 953 (1591) où on trouve aussi la *kalima* (Chowdhury 1997 : 146, 149).

36. CL 90.

37. Sīri Mok Khaṅ peut être identifié avec Adamhumayun, le gouverneur de Ramu (Mitchiner 2000 : 129 ; Chowdhury 1997 : 146).

d'une armée musulmane à Sylhet, pays qui devint dès lors sujet du Tripura, soumission des seigneurs de Balaram et sac de la ville de Bakla dont les habitants furent réduits en esclavage. Une attaque des Mogols, dit le chroniqueur hindou, fut refoulée avec succès. Ensuite, Amaramânikya se résolut à attaquer l'Arakan « où il s'empara de nombreuses places » [38].

Comme la *Vieille chronique* ne mentionne pas expressément une attaque du Tripura, on a quelques problèmes pour savoir quand cette attaque eut lieu. Nous supposons qu'il s'agit d'hostilités qui précédaient très nettement l'entrée en campagne de Maṅ: Phaloṅ: en décembre 1586. Peut-être remontaient-elles même à l'époque de l'invasion birmane et touchaient-elles le territoire conquis par les Arakanais dix ans auparavant.

Le *Rajamala* évoque pour la première fois l'engagement militaire de Portugais au service des Arakanais et explique qu'une alliance entre les uns et les autres arrêta l'avance des armées du Tripura [39]. Dans ces circonstances, le roi Amaramânikya aurait soumis au roi d'Arakan la proposition curieuse de remettre le conflit à l'année suivante.

> Les deux s'accordaient pour s'affronter avant la célébration du Durga puja afin que les morts puissent être offerts comme sacrifice à Durga. En conséquence de quoi les troupes du Tripura se retiraient dans leurs quartiers d'hiver. Mais Sekandar Shah, le roi des Mugs, n'attendit pas le Durga Puja, il envahit et prit Chittagong [40].

Ces derniers événements correspondent donc assez justement à ce que la *Vieille chronique* nous permet de déduire de la première partie de la campagne de Maṅ: Phaloṅ:.

Rapidement Amaramânikya envoya une armée sous le commandement de ses trois fils pour déloger les Arakanais de Chittagong. Maṅ: Phaloṅ: aurait alors souhaité faire la paix et leur envoya une couronne d'ivoire qui suscita une dispute entre les frères comme chacun prétendait y avoir droit. Lors d'une nouvelle bataille, un des trois princes fut écrasé par un éléphant blessé et ses soldats fuirent en panique. Une autre bataille fut perdue à cause des dissensions parmi leurs artilleurs afghans et les troupes durent battre en retraite. Les Arakanais marchèrent alors sur Udaipur… [41]

---

38. Long (1850 : 549).

39. Le père Manrique évoqua lors de sa deuxième audience à Mrauk U, l'ancienne amitié entre « le grand Annaporan » (le terme paraît désigner ici le roi lui même plutôt que son fils) et les Portugais : « *…the great Annaporan, who was … very friendly towards the Portuguese, and consulted them in very difficult matters and so, with God's help, had ruled most happily* », (Manrique 1927 : 153).

40. Traduit d'après la version anglaise de Long (1850 : 550).

41. Long, *ibidem.*

La *Vieille chronique*, évoquant la marche des Arakanais au cœur du Tripura, rend honneur à la résistance vaillante des soldats du Tripura. Le *Rajamala*, en revanche, minimise la défaite en la présentant comme un concours de circonstances malheureuses. Après la disparition de ses alliés, le roi mrum était, nous explique le chroniqueur arakanais, « comme un oiseau à qui manque une aile ». Ses fils invitèrent les Portugais et les Bengalis « à se soulever » (s'agit-il d'une mobilisation de renforts ?), mais bientôt la ville fortifiée de « Khraṅ se., appelée Ekajaro » succomba au siège des Arakanais. Lors de la prise de Sattarā, une autre place forte, les fils du roi furent capturés et les soldats du Tripura fuirent en désordre, abandonnant aux Arakanais un butin copieux. Celui-ci « n'apaisa pas la colère du roi » qui poursuivit sa marche contre Mano, protégée par une grande rivière et s'empara ensuite de la grande ville de Candaput. Comme le *Rajamala* affirme que les Arakanais pillèrent la capitale Udaipur, la capitale, Candaput correspond très probablement à cette dernière. Le roi Amaramânikya se serait alors réfugié dans la jungle de Dum Ghat ; où, démoralisé par tant de malheurs et des présages funestes, il se serait suicidé. Cette fin tragique n'est pas contredite par le chroniqueur arakanais qui dit que le roi mourut de peur.

Après la défaite du roi mrum, les Arakanais firent la chasse aux Sak. Les soldats « capturèrent un grand nombre des rebelles sak, parmi eux le fils du seigneur sak, sa fille, des parents et des ministres qui s'étaient cachés dans la forêt et les vallées » [42]. Cette campagne contre le Tripura ne visait pas la conquête de ce royaume, mais l'allégeance de ses souverains, car le roi arakanais remit à un des deux fils le palais de son père. Il n'en était pas de même du pays sak et de Chittagong où le pouvoir arakanais devait être durablement établi.

> Ainsi le grand roi juste ne rentra dans son pays au mois de janvier [1586] qu'au moment où le pays des sak rebelles et sauvages avait été pris et seulement lorsque cette conquête était fermement acquise.

V. Chowdhury a pu démontrer la soumission du Tripura au roi d'Arakan grâce à une monnaie du roi du Tripura (datée de *Saka* 1523 [1601 apr. J.-C.], écriture bengalie) qui porte à la fois le nom du roi du Tripura (Sri Sri Dhammamanikya) et le nom indo-persan du roi arakanais (Sri Sri Chilim Shah) [43]. Les invasions arakanaises dans le Sud du Tripura furent suivies d'une pénétration d'Arakanais dont les descendants vivent encore aujourd'hui [44]. Les réserves d'eau, appelées « Magher

42. CL 92.

43. Chowdhury (1997 : 151).

44. Les Mags sont une des dix-neuf tribus classées de l'état indien du Tripura (Sen 1993 : 47, 59-61). En 1981, leur nombre s'élevait à 18 291.

Dighi » et construites en direction est-ouest, rappellent encore la période de l'occupation arakanaise [45].

Les relations entre les Portugais résidents et le roi arakanais étaient complexes parce que cette communauté était très hétérogène. Ces Portugais s'étaient établis en nombre croissant à Chittagong et à Dianga, respectivement au nord et au sud de l'embouchure de la Karnaphuli. D'autres s'étaient fixés sur des îles dans l'embouchure de la Meghna. Couto atteste que Maṅ: Phaloṅ: avait appelé les Portugais à s'engager dans son armée et les remercia des services rendus [46]. Il y eut aussi des mercenaires portugais (*soldados da fortuna*) dans les armées ennemies des Arakanais, au Tripura comme en Birmanie [47]. Campos rapporte qu'autour de 1590, une flotte portugaise sous Antonio de Souza Godinho se serait emparée de Chittagong et aurait rendu tributaire l'île de Sandwîp. À la suite d'une réconcilitation avec le roi, celui-ci aurait permis aux Portugais de construire d'autres forts dans son royaume. Cette histoire à première vue invraisemblable fut récemment étudiée par A. Guedes. Elle note que la région autour de Chittagong ne recevait plus à cette époque des flottes de Goa et que toute la région était en fait entre les mains des marchands et mercenaires qui échappaient à l'autorité de Goa. Comme le commerce y était toutefois important et le nombre des Portugais qui y résidaient, considérable, Goa s'efforçait de maintenir de bons rapports avec les communautés locales pour s'attirer un semblant d'autorité [48]. Cette « politique défensive » (Guedes) n'empêcha pas l'envoi de missions punitives dans les cas où le Portugal voyait sa prétention au monopole du commerce bridée. Or la flotte de Godinho était une de ces missions punitives devant chasser de Chittagong et du Pègou les navires d'Aceh [49]. Elle ne serait donc pas à lier aux événements impliquant des Portugais que nous avons rapportés plus haut. Les sources et la datation relatives à cette flotte sont confuses [50]. Elle serait partie pour Pègou de Goa à une date inconnue

---

45. Ghosh (1960 : 4-5). La mémoire collective garda le souvenir de cette expansion arakanaise dont Maulvi Hamidullah Khan, le premier historien de Chittagong, se fit l'écho au XIXe siècle : « *Sikandar Shah brought the whole of Chittagong under his sway and also occupied a large portion of Noakhali and Tippera* », cité par Ghosh (1960 : 58) d'après le Tarikh-i-Chatgaon (1873).

46. Couto *Decadas da Asia* X, I, 3, 10.

47. L'empereur birman avait 70 Portugais à son service à la fin du XVIe siècle (Saulière 1919 : 70).

48. A. Guedes remarque que les sources portugaises pour la période de 1580-1600 fournissent d'abondantes informations sur l'activité des *homiziados* et des missionnaires dans la région alors qu'il y a peu d'informations pour le Pègou. Elle en déduit une intense implantation de particuliers portugais en Arakan (Guedes 1994 : 96 ; voir aussi Guerreiro 1603 : 65).

49. Guedes (1994 : 106). D'après Fernberger (1999 : 110-111), ceux d'Aceh avaient volé en 1585 plusieurs navires portugais à Chittagong.

50. A. Guedes remarque que l'épisode en question n'est pas rapporté dans les chroniques.

(entre 1581 et 1588 ?). Après avoir pris quelques bateaux de Maṅ: Phaloṅ: qui faisaient du commerce avec Sumatra, l'île de Sandwîp fut occupée. Le roi du Tripura aurait recherché l'amitié de ces Portugais et leur aurait accordé le droit d'ouvrir une douane à Chittagong, une ville sous contrôle arakanais ! A. Guedes émet l'hypothèse que le roi du Tripura mentionné par certaines lettres portugaises correspond en fait à Maṅ: Phaloṅ: qui aurait donc fait cette offre aux Portugais. D'après l'historienne portugaise, Godinho a probablement prétendu avoir soumis la ville pour se mettre en bons termes avec Goa. En effet, Godinho, parti avec une mission officielle, passa dans la dissidence et mit Sandwîp non sous l'autorité de Goa, mais sous celle des Portugais de Chittagong [51].

Guedes critique donc Campos pour arriver à une appréciation plus juste du rôle d'Antonio de Souza Godinho. Mais elle ne peut rendre compte du contexte arakanais qui pouvait éventuellement expliquer les prétentions du capitaine. Cette lacune a été partiellement comblée par la publication du récit contemporain du noble autrichien Georg Christoph Fernberger. Le conflit que Fernberger décrit avait commencé peu avant son arrivée à Chittagong, le 24 octobre 1589, et prit fin au cours des jours suivants. Le gouverneur de Chittagong (on peut supposer qu'il s'agit d'un seigneur musulman installé par les Arakanais) s'était révolté contre Nandia Sundar, un fils du roi d'Arakan et « prince du Bengale ». Il avait obtenu l'aide du capitaine de la flotte portugaise, Antonio de Souza Godinho, avec la promesse de lui remettre le fort où il résista avec 5 000 hommes au siège des Arakanais. Les forces arakanaises sur terre et sur mer étaient huit fois fois supérieures et permirent d'encercler complètement l'ennemi. Mais, pour hâter la soumission du gouverneur révolté, le prince arakanais envoya son frère auprès d'Antonio de Souza pour le faire changer de front. Les propositions arakanaises incluaient le paiement d'une somme importante et la cession de l'île de Sandwîp où les Arakanais durent laisser la moitié de leur artillerie. De Souza Godinho accepta et trois jours après, le gouverneur dut faire sa soumission. Les Arakanais lui enlevèrent ses éléphants et son artillerie, mais ils le gracièrent et le laissèrent en place comme gouverneur du fort [52]. Cette politique de modération semble assez caractéristique de la démarche arakanaise dans ces régions récemment conquises, où la majorité de la population et plus particulièrement l'élite, parlait une autre langue et pratiquait une autre religion.

À son retour du Tripura, Maṅ: Phaloṅ: fit reconstruire la pagode de ū: rac toṅ, situé sur la Kaladan en aval de Mrauk U, et y affecta « plus

51. Guedes (1994 : 107).
52. Fernberger (1999 : 114-115).

de mille » prisonniers de guerre [53]. Les succès militaires de Maṅ: Phaloṅ: contre le Tripura furent définitifs. Ni le *Rajamala* ni la *Vieille chronique* ne mentionnent des affrontements au cours des deux décennies suivantes.

> Chaque année, les seigneurs mogols et afghans venaient sans discontinuer offrir en profusion des cadeaux extraordinaires.
> Chaque année, les rois de Ceylan et du Portugal et le roi musulman (?) venaient sans interruption témoigner leur respect en offrant des cadeaux de leurs pays (qu'ils amenaient en bateau) et faisaient du commerce [54].

Ces phrases grandiloquentes terminent le chapitre de la *Vieille chronique* consacrée à Maṅ: Phaloṅ:, leur ton prétentieux pourrait presque faire oublier les succès réels de la royauté. Notons que pour la première fois, le discours du chroniqueur intègre l'Arakan dans le contexte des relations avec ses voisins. Vue à travers sa propre historiographie, le royaume gardait jusqu'alors l'image d'un pays replié sur lui-même. Les références à des pays voisins et aux relations extérieures restaient isolées et parfois peu exactes. La seule référence aux Portugais avant ce règne était l'attaque de 1534. Leur intervention est signalée à quatre reprises et doit être rapprochée de leur apparition simultanée dans le *Rajamala.* Soixante-dix ans après leur arrivée au Bengale, l'importance politique et militaire des Portugais était donc finalement telle, qu'elle trouvait sa place dans l'historiographie royale. La différenciation entre Sak et Mrum reflète aussi une perception plus nuancée des réalités ethniques. Il en est de même pour la population musulmane composée de Mogols, d'Afghans et de Pasī [55]. On peut éventuellement mettre en doute qu'un seigneur mogol ait envoyé des cadeaux au roi d'Arakan. Mais ce genre d'affirmations est nouveau chez les chroniqueurs et illustre à sa façon l'ouverture du royaume amorcée depuis Maṅ: Pā et amplifiée sous Maṅ: Phaloṅ:. Une référence sommaire aux bateaux de commerce visitant Mrauk U ne se trouve dans la *Vieille chronique* qu'au temps de Maṅ: Pā. Ici, ces activités de commerce sont reliées aux marchands portugais et musulmans ainsi qu'à Ceylan, pays avec lequel l'Arakan entretenait surtout des relations religieuses.

Si nous comparons ce chapitre de la *Vieille chronique* avec le style et le contenu des chapitres consacrés aux rois prédécesseurs, d'autres éléments distinctifs ressortent. Tout le discours du chroniqueur sur la guerre féroce à l'égard des Sak et des Mrum étaye la grandeur du roi. Le ton est emphatique et exalte à tout moment les vertus proprement

---

53. L'ampleur des travaux est décrite par CL 95-96. Ghosh (1960 : 125) cite des sources anglaises d'après lesquelles les Tripuras des *Chittagong Hill Tracts* étaient des descendants d'esclaves déportés par les Arakanais.

54. CL 92-93.

55. Il s'agit des musulmans d'origine persane.

bouddhistes de Maṅ: Phaloṅ:, sa compassion, son sens de la justice, son indulgence. Voilà en effet ce qui intéresse au premier degré l'historiographe. Le fruit des entreprises guerrières du roi, c'était la prospérité religieuse, l'objectif primordial proclamé du départ en guerre :

> Ainsi, sous le règne du grand roi Maṅ: Phaloṅ:, la religion brilla comme la couleur du soleil car dans les monastères des forêts et des villages (Arañawāsī et Gāmawāsī), les moines suivaient les préceptes bouddhiques et s'efforçaient d'observer les instructions relatives au *pariyatti*, au *paṭipatti* et au *patiwedha* (connaissance des textes, conduite et pénétration mentale) [56].

Grâce à son importance économique et stratégique, Chittagong était une pierre angulaire de la puissance des Arakanais, mais il n'est pas facile de se représenter leur contrôle sur la région à cette époque. Le *Livro das Cidades* et d'autres sources portugaises témoignent, depuis pratiquement le début du XVIe siècle, de l'importance de Chittagong (Porto Grande) comme port de commerce du Bengale. Nous ne savons pas dans quelle mesure son rôle de port de transit a été influencé par le changement fréquent des maîtres de la ville depuis le deuxième tiers du XVIe siècle et plus particulièrement après la conquête arakanaise. D'après le tableau des revenus de Todar Mall (1582), les sept *mahals* (fiefs) du *sarkar* (province) de Chittagong rendaient annuellement 11 424 310 *dams* (285 607 roupies). La province produisait notamment une grande quantité de sel dont l'exportation était taxée [57].

La ville possédait une citadelle attestée depuis le début du siècle par les sources portugaises. Il est certain que les Arakanais avaient dû y placer une garnison après avoir évincé leurs rivaux. Elle devait être ravitaillée par voie de mer en hommes et sans doute aussi en provisions. Chittagong devenait un des principaux apanages que la cour avait à offrir. L'apanagé, à l'époque de Maṅ: Phaloṅ:, fut probablement à un moment donné l'illustre ministre Mahāpañākyō. Les sources écrites ne permettent pas de suivre de près les nominations successives et c'est seulement à l'aide des monnaies qu'un ordre de succession approximatif a pu être établi [58]. Aussi paraît-il que dans le cas de Chittagong, l'attribution du port comme apanage n'était pas liée à la fonction de gouverneur du port. Pendant plus d'une décennie, ce dernier fut un notable musulman résident de la ville se trouvant sous les ordres d'un des fils ou ministres du roi qui portait, lui, le titre de roi de l'ouest [59].

---

56. CL 92.
57. Qanungo (1988 : 212).
58. Chowdhury (1997).
59. Le récit de Fernberger sur la révolte de 1589 met clairement en évidence la présence de deux gouverneurs : un gouverneur du port qui était un musulman local et un gouverneur arakanais chargé de l'ensemble des territoires nouvellement conquis. Chowdhury estime que Mahāpañākyō est devenu gouverneur de Chittagong après Satui: Maṅ: Co. On n'a aucune monnaie pour étayer cette hypothèse.

La composition de la population n'avait probablement pas changé beaucoup depuis 1521 où l'auteur de la *Lembrança* nous la décrit. La ville était encore un important port de commerce et sans doute aussi un lieu de refuge. Quant au rôle et à la présence des Portugais, rappelons que ceux qui voulaient faire carrière en marge de l'Empire officiel dirigé à partir de Goa, trouvaient, sur les côtes orientales du golfe du Bengale, des conditions avantageuses à la fois pour pratiquer le commerce d'une manière indépendante et pour s'engager dans les armées de seigneurs, heureux de bénéficier de leur technique guerrière. La présence portugaise dans l'armée et la marine arakanaise n'est évidente qu'à travers les sources postérieures à Mañ: Phaloṅ:, mais c'est sous Mañ: Phaloṅ: que le recrutement des Portugais comme mercenaires et spécialistes militaires a commencé. L'importance des communautés portugaises dans la région de Chittagong est une question ouverte, mais on a peu de raisons de douter qu'elle fût réelle.

L'échec de l'invasion birmane de 1580-1581

Sur l'invasion birmane de 1580-1581, les chroniqueurs birmans et arakanais nous disent en gros la même chose. Or c'est très peu. Au début du mois de novembre 1580, à la suite d'incursions frontalières des Arakanais, Bhuraṅ noṅ ordonna la conquête de l'Arakan. Une flotte de 80 000 hommes sur 800 bateaux *jalakāpaṅ:*, *kū rwap samban* et *kattū lwan kraṅ* ainsi que 200 bateaux *tamcwak sam lhe*: contourna le Cap Negrais et vint s'établir à Sam twè où elle se fortifia avec ses provisions de riz.

La *Vieille chronique* ne mentionne pas cette première phase des opérations et l'on ne sait pas ce qui se passa au cours de l'année suivante. Les Arakanais réagirent-ils en attaquant l'agresseur ? La flotte birmane n'était-elle qu'une troupe d'éclaireurs chargés de sonder le terrain et de préparer une attaque plus massive ?

La *Questão* rapporte qu'une flotte birmane « sortant de la barre de Negrais… tomba sur trois navires de Portugais dont le capitaine était Gonçalo Vaz de Camœs, qui avait brûlé dans ce port un navire musulman ». Comme les commandants de la flotte birmane estimaient qu'ils étaient supérieurs en nombre, ils n'hésitèrent pas à attaquer, mais les « trois navires combattirent avec tant de valeur qu'ils battirent la flotte ennemie, coulant beaucoup d'embarcations et mettant en fuite le reste [60] ».

La question est de savoir s'il s'agissait bien de la flotte birmane qui était partie en novembre 1580 ? On peut effectivement le penser, car l'auteur portugais affirme que la flotte birmane était tellement grande

60. Guedes (1994 : 209-211).

qu'il restait suffisamment de navires et d'hommes pour poursuivre leur route vers l'Arakan et exécuter leur mission.

Mais d'après U Kala, le gros de l'armée royale ne prit le chemin de l'Arakan qu'au début du mois d'octobre 1581. Il s'agissait de deux armées de terre composées chacune, de 600 éléphants de guerre, 8 000 chevaux et 180 000 soldats [61]. La première, sous le commandement du fils du roi, Sīrisudhammarājā [62], passa par la route de Laṅ: pate. [63]. La deuxième, sous le commandement de Maṅ: Rè kyō thaṅ, le beau-fils de Bhuraṅ noṅ, passa par la route de Uyyāñ pu [64]. Arrivées du côté arakanais, elles rejoignirent les troupes établies à Sam twè [65]. Au moment de préparer le départ pour attaquer Mrauk U, les Birmans apprirent le décès du roi birman et retournèrent sur-le-champ en Birmanie. Voilà comment U Kala coupe court au nouvel échec de l'invasion birmane. Car la *Vieille chronique* et la *Questão* confirment que les troupes birmanes étaient bien arrivés aux portes de Mrauk U.

L'auteur anonyme de la *Questão* qui ne différencie pas entre la flotte de 1580 et l'arrivée des deux armées de terre un an plus tard, raconte en effet que :

> ils ont assiégé la forteresse d'Arakan, avec les Arakanais qui étaient là dedans. Et sans doute ils y seraient entrés et s'en seraient emparé si la nouvelle n'était pas venue que le roi du Pègou était mort, qui les avait envoyés [66].

Le chroniqueur arakanais passe sous silence cette raison particulière du repli birman et attribue le départ des envahisseurs à la vaillance des soldats arakanais.

> Le roi Maṅ: Phaloṅ: qui était dans son palais d'or ordonna de défendre la ville avec toutes les forces. Les soldats et leurs officiers reçurent tous joyeusement ces ordres et les troupes ennemies furent réduites et écrasées à Loṅ: krak. Les troupes birmanes durent battre en retraite et se replièrent sur Sam twè au mois de *tan choṅ mun:* de l'an 943 [octobre-novembre 1581].
> Le roi Maṅ: Phaloṅ: donna l'ordre à ses généraux de poursuivre les soldats birmans à Sam twè. Ceux-ci partirent avec un grand nombre d'armes par voie de mer et quand ils eurent mis la main sur les soldats qui étaient à Sam twè, ils

---

61. 120 000 suivant d'autres manuscrits de la chronique de U Kala.

62. CL l'appelle toutefois frère cadet du roi, gouverneur de Muttama (Martaban).

63. Cette route se trouve à 120 km au sud de la route de Uyyañ pu et mène à Tan lwè du côté arakanais. Elle est appelée Kyangin Pass dans Banerjee (1946 : 457, n. 4) d'après le nom d'un port (Kran khaṅ:) situé au nord de Myanaung.

64. La route de Uyyañ pu (U Yin Pu) correspond d'après nos informateurs arakanais à la route de Toṅ kut (Taunggup). Elle part de Pan: toṅ: (Padaung), situé sur la rive opposée de Praṅ (Prome).

65. U Kala et la *Vieille chronique* harmonisent en ce qui concerne les routes et le regroupement des troupes à Sam twè. CL 88 ajoute toutefois que les sawbwas shans attaquèrent plus au nord en passant le Yoma d'Arakan par une route qui correspond probablement à celle de Am.

66. Guedes (1994 : 218).

> poursuivirent (les autres) sur leur chemin jusqu'au pays de l'ennemi, où ils commirent des ravages et brûlèrent bateaux et villages. Ils retournèrent finalement en emmenant de nombreux rebelles.

L'armée birmane était plus facilement attaquable sur le chemin du retour mais les soldats birmans ne se laissèrent pas harceler impunément. Au cap Negrais, la flotte birmane revint en arrière et se retourna encore une fois contre les Arakanais [67].

Pour rendre compte de la tentative de conquête birmane, A. Guedes s'est appuyée sur le fait que Bhuraṅ noṅ voulait éviter que l'Arakan et son commerce ne tombent à terme entre les mains d'Akbar. Dire qu'avec la conquête du Bengale en 1576, l'Empire birman et l'Empire mogol étaient devenus des pays voisins est une affirmation qui mérite d'être nuancée. A. Guedes soutient qu'une ambassade de Bhuraṅ noṅ envoyée à la cour d'Akbar en 1579 aurait servi à faire la paix (?) et assurer l'invasion de l'Arakan [68]. Or cette ambassade n'est pas mentionnée par U Kala (qui écrit au XVIIIe s.), mais seulement par la Chronique du Palais de verre (datant du XIXe s.). A. Guedes se fonde sur Harvey qui fait référence à cette chronique, mais l'historien anglais ne parle que d'un échange de missions avec le Bengale. Une de ces missions aurait *prétendu* avoir rencontré Akbar. Quoiqu'il en soit, l'ambassade birmane n'est pas mentionnée dans le *Ain-i-Akbar*. L'historienne portugaise se réfère aussi à l'interprétation douteuse de Maung Htin Aung qui écrit :

> He [Bhuraṅ noṅ] sent an embassy to the court of the Indian emperor Akbar, but perhaps it went only to his viceroy at Calcutta… [69].

Il est difficile de s'imaginer que l'empereur birman ait essayé de trouver des alliés au Bengale ou qu'il ait eu besoin de s'assurer de la bienveillance d'un gouverneur mogol pour mener à terme ses conquêtes. La victoire d'Akbar en 1567 ne signifiait pas encore le contrôle du gouvernement central de Delhi sur tout le Bengale. Pendant quarante ans, le Bengale passa par une phase de morcellement du pouvoir où les rajas locaux constituaient des contre-pouvoirs face au gouverneur.

Quant aux missions de Bhuraṅ noṅ au Bengale, ne s'agirait-il pas plutôt de missions religieuses, visitant des lieux saints du bouddhisme, missions comme il y en eut d'autres dans la suite ?

La *Questão* attribue l'invasion de 1580 seulement aux ambitions d'un parent du roi d'Arakan à la cour de Bhuraṅ noṅ. Or il n'y a pas de raison de ne pas accorder foi aux explications que fournissent U Kala et la *Vieille chronique*. Cette dernière, rappellant l'échec de l'invasion

---

67. CL 88-89.

68. Guedes (1994 : 62).

69. Maung Htin Aung (1967 : 126). Calcutta est un anachronisme qu'on retrouve chez les rédacteurs de la *Chronique du Palais de Verre*, (voir Harvey 1967 : 165, n. 2).

de 1546, suggère que Bhuraṅ noṅ, « ignorant la gloire et le prestige de notre roi Maṅ: Phaloṅ » et « ayant encore honte (de ce qui s'était passé) au temps du règne de Maṅ: Pā » voulut effacer le souvenir de la première défaite. U Kala évoque en revanche des incursions frontalières par les Arakanais. Celles-ci ne sont pas mentionnées dans leurs chroniques, mais elles confirmeraient d'une certaine manière la montée de la puissance arakanaise. Nous verrons que vingt ans plus tard, ce fut le tour des Arakanais d'envahir la Birmanie voisine. Les troupes furent alors commandées par Maṅ: Rājā krī:, qui, au lendemain du départ des Birmans en 1581, avait été consacré prince héritier par son père Maṅ: Phaloṅ:.

L'aventure birmane

En 1597, Maṅ: Rājā krī: répondit favorablement à une demande d'alliance du roi de Toṅṅū en vue de participer à la conquête du Pègou. Il engagea le meilleur de ses troupes dans ce qui était probablement la plus grande entreprise militaire de l'histoire arakanaise et qui allait largement drainer les ressources humaines du royaume pendant environ dix ans. Ses campagnes en Birmanie méridionale ont préoccupé Maṅ: Rājā krī: pendant presque la moitié de son règne (1598-1607), mais ses efforts militaires au Pègou furent sans lendemain. Pourquoi toutefois parler d'« aventure birmane » alors que Charney estime que 1599 était « peut-être l'année la plus importante dans l'histoire impériale arakanaise » ? [70]

L'entreprise arakanaise était une aventure, parce qu'elle n'avait pas d'objectifs clairement définis et parce que ses résultats, sans être tout à fait négligeables, ne furent pas durables. Après des succès initiaux, la campagne tourna à la débâcle et s'enlisa dans un désastre politique et militaire. À long terme, l'engagement arakanais méconnut ses limites politiques, militaires et démographiques.

Face à cette aventure birmane, la consolidation de l'emprise arakanaise sur la région de Chittagong et les régions périphériques au Bengale se confirma parce qu'elle impliquait des intérêts vitaux du royaume sur le plan politique et économique.

Mêlés à tous les événements, présents dans toutes les entreprises, étaient les Portugais, marchands, missionnaires et surtout mercenaires. De part et d'autre, comme clés du succès militaire ou comme ennemis et concurrents, leur présence et leur rôle ne peuvent pas être ignorés.

Qu'en fin de compte, échecs et succès s'équilibrent au cours de ce règne dynamique comme au cours du règne de son fils, est une ques-

70. Charney (1994 : 39).

tion à envisager au regard des enjeux et des possibilités. Afin de mieux aborder ce problème d'appréciation, nous allons essayer de cerner dans un premier temps la personnalité du roi, replacer le règne dans son contexte et relever en particulier certains problèmes d'historiographie.

Le règne de Maṅ: Rājā krī: (1593-1612)

Grâce aux succès militaires, la royauté avait gagné une autorité et une force qui permirent une transition stable lorsque Maṅ: Rājā krī:, le prince héritier et fils aîné de Maṅ: Phaloṅ: monta sur le trône en 1593. L'héritage qu'il assuma était un royaume qui avait fermement établi son hégémonie sur la région de Chittagong et qui avait vu le deuxième échec des Birmans pour conquérir le pays. L'importance de Chittagong, port de commerce et base navale doté d'un fort, était à la fois économique et stratégique. L'excellent bilan politique et militaire de son père devait permettre au nouveau roi de mettre en œuvre ses propres ambitions.

La principale force du royaume était navale, car elle donnait aux troupes une grande mobilité. D'après Fernberger qui vit, en 1589, des troupes arakanaises de ses propres yeux, un quart portait des armes à feu et l'armée disposait de quelques milliers de canons. Nous ne pouvons pas savoir si les Arakanais avaient l'avantage du nombre, mais ils ont certes profité de la division de leurs adversaires, seigneurs afghans, rois du Tripura, rajas hindous et capitaines portugais. Les alliances matrimoniales attestées par le *Rajamala* devaient cimenter les gains obtenus sur le champ de bataille. Le roi aurait ainsi épousé la fille du gouverneur de Chittagong, la fille du roi du Tripura et la sœur du raja de Sripur [71].

L'importance des Portugais dans la marine était croissante, comme nous le confirment des témoignages qui datent du règne de Maṅ: Rājā krī:. Leur expérience d'artilleurs et de marins et leurs capacités de soldats et de tireurs d'élite tout comme leurs connexions dans le réseau commercial du golfe du Bengale, fit de ces Portugais un atout majeur dans les projets d'expansion.

Mais autant cet héritage était prestigieux, autant il était lourd. Car la communauté portugaise restait dans son ensemble un facteur impondérable. D'alliés précieux, ils passaient vite au rang de dangereux rivaux. Le Tripura, humilié d'abord par ses défaites face aux Mogols, avait été envahi par les Arakanais, mais sa subordination n'était acquise qu'autant que les Arakanais démontraient la supériorité de leurs forces.

Satui: dhammarājā devint roi à l'âge de 36 ans et assuma le nom d'un de ses ancêtres, Maṅ: Rājā, auquel fut jointe l'épithète « grand »

71. Ghosh (1960 : 14).

(*krī*:). L'auteur de la *Questão* affirme que le père du roi n'était pas Maṅ: Phaloṅ:, mais un haut officier musulman dont Maṅ: Phaloṅ: avait enlevé la femme enceinte pour l'épouser ensuite. Le roi n'aurait d'ailleurs pas voulu lui laisser le trône [72]. Cette information n'est pas confirmée par les sources arakanaises et pour aucune des trois reines on ne peut *a priori* imaginer une telle situation. Suivant la liste des rois de la AC, Maṅ: Rājā krī: serait né en 1557 sous le règne de Maṅ: Co lha ; à ce moment-là son père, le futur Maṅ: Phaloṅ: avait 23 ans. Alors que son père était déjà mentionné comme chef militaire bien avant de devenir roi, nous n'avons pas d'information sur son rôle durant les guerres de conquête. Étant donné son âge en 1593, il avait probablement bénéficié d'une certaine expérience militaire et politique avant de monter sur le trône. Avant cette date, Maṅ: Rājā krī: et son frère cadet, Satui: Maṅ: Co, qui, en tant que « roi de l'ouest », fut chargé des régions conquises, ne sont mentionnés que dans le contexte de leurs nominations respectives.

D'après la *Questão,* ce fut en fait l'homme fort du palais qui s'imposa à la mort du roi :

> le roi Mãopalão n'avait pas l'intention de lui laisser le royaume, mais comme [les seigneurs du royaume] virent qu'il détenait un grand pouvoir et qu'il était astucieux, ils lui prêtèrent serment à la mort du roi [= Mãopalão].

Si la *Questão* est une source d'époque, elle n'en est pas moins tendancieuse dans la mesure où elle veut prouver que Maṅ: Rājā krī: était un « tyran pervers » qui n'avait aucun droit sur l'héritage du Pègou. Il faut aussi rappeler que l'historiographe arakanais et l'auteur portugais s'opposent totalement sur la question de l'identité du roi et de la légitimité de sa succession. Suivant le premier, Satui: dhammarājā avait été nommé prince héritier en 1581. Une contestation de sa personne de la part d'un frère jaloux paraît probable. De la part de son père, elle paraît assez curieuse. L'auteur portugais reconnaît d'ailleurs les qualités de Maṅ: Rājā krī:. A. Guedes estime également que les allégations de la *Questão* ne sont pas fondées et veulent « nier la légitimité du roi » [73].

Pour l'étude de la chute de Pègou, le récit de U Kala est primordial, parce qu'il permet de suivre le fil des événements alors que les témoignages portugais apportent à notre connaissance des éléments indispensables pour comprendre la politique royale arakanaise [74].

---

72. Guedes (1994 : 223-224).

73. Guedes (1994 : 223 et n. 136 ; cette note n'apparaît pas en entier dans la version imprimée du travail de Mme Guedes. Il convient de se reporter à la version dactylographiée, 1991 : 253).

74. UK III, 97-165 ; Saulière (1917, 1919) ; Guerreiro (1930) ; Bocarro (1876) ; Guedes (1994).

La chronique siamoise d'Ayutthaya apporte aussi quelques renseignements intéressants [75]. Le récit arakanais est essentiel pour les événements entre 1596 et 1604.

CL a procédé à une sorte de résumé des événements ayant eu lieu au cours du règne en utilisant les matériaux de la DhAP, de Ṅa Mañ et de la chronique birmane du Palais de verre [76]. En ce qui concerne le récit de la prise de Pègou et les événements ultérieurs, le compilateur arakanais s'est efforcé de donner aux matériaux des chroniques une certaine cohérence. D'une manière beaucoup plus sommaire, nous disposons d'informations sur la situation à la frontière du Bengale, sur les œuvres religieuses du roi et sur l'ambassade arakanaise à la cour du roi Sā lwan (Thalun) en 1609.

Les tentatives d'assassinat et de rébellion du prince héritier Maṅ: Khamoṅ:, que rapporte une des traditions historiographiques arakanaises, posent problème et sont difficiles à interpréter. Les événements en soi et le rôle qu'aurait joué le ministre Ugga Pyam, gouverneur de Cin taṅ, ne sont pas suffisamment étayés par les sources que nous avons pu consulter pour nous y étendre. Ṅa Mañ rejette l'incrimination que Ugga Pyam ait été l'instigateur de ces révoltes [77].

Aucun roi arakanais n'a dû faire face à une situation politique et militaire aussi complexe que Maṅ: Rājā krī:. Son règne est certes le plus dramatique des trois siècles et demi de l'histoire de Mrauk U. Engagé militairement à l'ouest comme à l'est, il sut agir avec circonspection et défendre les conquêtes de son père. Mais l'expédition en Birmanie sombra dans la débâcle lorsque Felipe de Brito, instauré comme gouverneur, s'établit comme seigneur indépendant et devint, pour quelques années, le maître quasi incontesté du delta de l'Irraouaddi.

Le roi était intelligent, déterminé dans ses entreprises militaires et impétueux par moments. Lorsque les hommes de de Brito enlevèrent le prince héritier, son fils, il fallut que ses conseillers le raisonnent pour qu'il ne se lance pas à l'improviste dans une expédition militaire. Ses entreprises désespérées pour reprendre les rênes en main à Syriam illustrent encore sa tenacité. Le traitement des Jésuites et les faveurs

---

75. *Phraratchaphongsawadan krung sri Ayudhya chapab phanchan thammatchum* (1964 : 56-84). Nous remercions le professeur Sunait Chutintaranond d'avoir bien voulu traduire pour nous des extraits significatifs de cette chronique.

76. Il suit la datation de la chronique birmane qu'il utilise pour la prise de Pègou et le gouvernement de de Brito à Syriam.

77. San Shwe Bu (1919 : 151-152) a évoqué deux tentatives d'assassinat du fils contre le père et d'une rébellion massive menée à partir de Sam twè. Une des tentatives aurait eu lieu avant 1598. À chaque fois, Ugga Pyam aurait été le maître du complot. Comme le roi pardonna à chaque fois à son fils, l'histoire jette une lumière étrange sur la personnalité du père. Ugga Pyam aurait été condamné à devenir esclave de pagode. CL semble attribuer cette tradition à la DhAP, mais nous n'y en avons pas trouvé de trace.

qu'il leur accorda le montrent accueillant [78]. L'astuce que lui reconnaît la *Questão* est illustrée par sa retenue au moment où de Brito essayait de renouer ses liens avec la cour vers 1607. Ses alliances avec Toṅṅū, Prañ et le rapprochement avec le seigneur de Ñoṅ ram (en 1603) témoignent du sens diplomatique d'un fin stratège [79]. Maṅ: Rājā krī: a été apostrophé par le Jésuite André Bova comme « le plus cruel des tyrans qui aient jamais vécu », [80] mais ce genre d'hyperbole abonde trop dans la littérature missionnaire de l'époque pour en déduire grand chose. Ce jugement surprend d'ailleurs étant donné que Bova, qui avait rencontré le roi, fit partie d'une mission arakanaise envoyée au Pègou au lendemain du retour du roi à Mrauk U (1600) ; Bova jouissait alors de la protection royale pour prospecter les chances de la mission catholique. Guerreiro a relevé la générosité de Maṅ: Rājā krī: à l'égard des Portugais, générosité calculée, il faut bien le dire, car Maṅ: Rājā krī: avait besoin d'eux pour mener la guerre.

L'impression qu'il fut un roi puissant (« le plus puissant des rois du Bengale » dit Guerreiro), bénéficiant d'une autorité incontestée, n'est troublée que par les récits obscurs sur les révoltes de son fils. La légende de l'apparition miraculeuse d'une statue du Buddha (*Bhurā*: *pō*) atteste par ailleurs, qu'aux yeux des fidèles, ce roi était un être exceptionnel doté d'un *karma* qui le plaça au-dessus du commun.

La campagne du Pègou

La période couverte dans ce chapitre s'étend de 1596 à 1608. Le premier sous-chapitre essaie de porter une appréciation sur les motifs de la campagne, les enjeux et le contexte dans lequel les Arakanais s'engagèrent dans la conquête du Pègou.

Le deuxième sous-chapitre est consacré au déroulement des événements dans le courant des années cruciales 1598 à 1600.

La dernière partie enfin rend compte du sort de Syriam et des échecs des Arakanais voulant tirer profit de leur engagement militaire.

La précieuse alliance arakanaise

La campagne contre le Pègou a été la plus vaste entreprise militaire des Arakanais à cette époque. Elle n'est pas due directement à une initiative de Maṅ: Rājā krī:, mais à une demande d'aide militaire de la part d'un sujet de l'empereur birman, le roi (*bhuraṅ*) de Toṅṅū. Celle-ci

78. Guedes (1994 : 114).
79. Blackmore (1984 : 30).
80. Harvey (1967 : 184).

fut probablement faite au milieu de l'année 1596[81]. Cet appel à l'alliance arakanaise de la part du roi de Toṅṅū illustre de manière éclatante la puissance militaire de l'Arakan à cette époque.

Le moment de l'intervention arakanaise aux côtés du Toṅṅū, entre « les deux rois les plus puissants [des rois tributaires] », marquait pour l'empire birman la dernière phase d'un déclin que le fils de Bhurāṅ noṅ n'avait pas su arrêter[82]. Quelles étaient les raisons de ce déclin ? Comme V. Lieberman l'a montré, les ressources démographiques et agricoles limitées du sud de la Birmanie avaient été exploitées excessivement depuis le règne de Bhuraṅ noṅ. Des révoltes de paysans môns et des flambées de prix du riz en étaient les conséquences. Bhurāṅ noṅ avait su contrer ces effets par des succès militaires qui lui permettaient notamment de remplir les rangs de ses armées avec les recrues des terres conquises, mais Nanda bhuraṅ ne réussit pas au cours des années 1584-1593 à mener avec succès une seule de ses cinq campagnes punitives contre le roi du Siam, Naresuan (1590-1605), contre qui il nourrissait une haine et une jalousie personnelles. En réalité, Naresuan avait un talent politique et militaire que ne possédait pas, selon toute apparence, son rival birman[83]. Dès sa jeunesse, Naresuan avait donné les preuves de ses capacités militaires dans les actions contre le Cambodge. Représentant de son père à Pègou en 1581, il avait pu prendre connaissance des rivalités à la cour à la suite de la montée sur le trône de Nanda bhuraṅ. En 1584, il mit au défi Nanda bhuraṅ lorsqu'il retourna de son propre gré d'une campagne contre Ava. Au cours des deux décennies suivantes, alors que la situation en Birmanie méridionale allait se détériorer au point de paralyser le commerce étranger, Ayutthaya profita d'une expansion commerciale qui lui permit de se doter d'un armement suffisant pour faire non seulement face aux incursions birmanes, mais pour mener une politique offensive. La personnalité remarquable de Naresuan mérite d'être soulignée parce que les invasions siamoises contre le Pègou ont un caractère tout à fait exceptionnel dans l'histoire des relations entre les deux pays. Les Siamois ont mieux réussi à défendre leur royaume qu'à mener jusqu'au bout,

---

81. Nous nous fondons sur les données de U Kala et du Jarric (Saulière 1919). L'initiative du roi de Taungngu est postérieure au siège de Pègou par les Siamois en 1596 (UK III, 93-94) et précède sans doute de quelques mois le départ de la flotte arakanaise en avril 1597. La date de 1595 donnée par U Pandi ne peut pas être correcte. En effet, comme les noms des ambassadeurs sont identiques dans les sources birmanes et arakanaises, on peut écarter l'hypothèse qu'il y ait eu eu plusieurs ambassades. La date de 1597 est aussi indirectement confirmée par l'interdiction faite aux Portugais, en avril 1598, d'aller au Pègou (voir *infra*).

82. Guedes (1994 : 228).

83. En 1580, à la suite des incursions khmères, les Siamois avaient obtenu la permission des Birmans de démanteler les fortifications d'Ayutthaya pour en construire de plus fortes (Wyatt 1984 : 100-101). On peut aussi signaler la fine diplomatie de Naresuan à l'égard de la Chine (*ibidem*, p. 104).

avec succès, des invasions en Birmanie méridionale. Seule la prise du Lanna (Chieng Mai) en 1598 était une perte majeure pour le royaume de Pègou [84].

Après le siège avorté de Pègou par les Siamois au début de l'année 1596, l'empire birman était en pleine décomposition [85]. Face aux attaques désespérées contre Ayutthaya, les Siamois résistaient ; ils n'avaient plus perdu aucune bataille depuis l'affrontement de Nong Sarai en 1593 où le prince héritier, fils de Nanda bhuraṅ, avait été tué dans des circonstances obscures [86]. Les rois de Chieng Mai, de Toṅṅū et de Prañ, tous parents de l'empereur birman, étaient dès lors de moins en moins enclins à apporter une aide militaire au roi dont la colère et l'amertume se déchaînaient contre les Môns qui s'étaient rebellés en 1593, puis alliés aux Siamois en 1595/96 [87]. À ce moment, le pourcentage des soldats môns dans les troupes birmanes évoluait déjà autour de 50 % alors qu'il n'avait été que de 30 % sous Bhurāṅ noṅ, ce qui montre bien le refus des paysans birmans de remplir leurs obligations militaires.

Le roi de Prañ, Satui: dhammarājā, qui était le propre fils de Nanda bhuraṅ, avait été le premier à profiter de la situation d'affaiblissement de son père. Alors que le roi de Toṅṅū, Sīhasū, un cousin de Nanda bhuraṅ, amena ses hommes pour la défense de l'empire birman, le prince de Prañ occupa temporairement Toṅṅū [88]. Lorsqu'il se retira, emmenant hommes et butin, il étendit son contrôle sur Maṅ: tum:, Tuiṅ: tā:, Mrethè, Sarak, Calaṅ: et Pukhan:. Ces menées incitèrent le roi de Toṅṅū à faire des préparatifs pour des conflits futurs en recherchant des alliances. Si nous croyons la chronique d'Ayutthaya, bien auparavant, il avait déjà fait des promesses à Naresuan en vue de la prise de Pègou [89]. L'influence politique et militaire de ces rois augmentait d'ailleurs dans la mesure où ils recueillaient dans leurs territoires les déserteurs que Nanda bhuraṅ perdait à la fois comme soldats et comme payeurs d'impôts. Une partie des réfugiés avait aussi trouvé asile en Arakan [90].

Le seigneur de Ñoṅ Ram: (Nyaung-yam) suivit une ligne politique plus prudente. Ne mettant pas en avant ses ambitions, il réserva ses forces, observa comment ses proches parents s'entre-déchiraient, et ménagea ses arrières pour devenir par la suite le champion du renouveau du royaume birman après la chute de Pègou.

---

84. Wyatt (1984 : 104).

85. Le siège dura du 23 janvier au 25 mars 1596 (Saulière 1919 : 77).

86. Wyatt (1984 : 103) ; Chutintaranond (1995 : 43-46). Au sujet des divergences sur les dates fournies par les historiens de la Tha,lande pour cet événement, voir Lieberman (1986 : 245, n. 33).

87. Harvey (1967 : 182) ; UK III : 95-96 ; Aung (1967 : 132).

88. UK III, 95.

89. Prince Damrong (1957 : 187).

90. Saulière (1919 : 78).

Suivant des sources portugaises, Maṅ: Rājā krī: avait tenté d'entrer dans ce jeu de coalitions en envoyant dans les années 1590 une ambassade à la cour de Pègou. Le roi arakanais aurait demandé la main de la fille de Nanda bhuraṅ. Les conseillers môns de Nanda bhuraṅ auraient été très favorables à une alliance avec les Arakanais, mais le souverain n'aurait eu que du mépris pour cette proposition [91].

Si la recherche d'une alliance apparaît comme une manoeuvre astucieuse de la part du roi de Toṅṅū, sa politique révèle simultanément une faiblesse fondamentale. Il a été dit non sans raison que le roi d'Arakan n'était pas un rival pour le trône de Pègou [92]. Mais on s'est aussi appuyé sur le fait que Sīhasū préféra s'allier avec le roi d'Arakan, parce qu'au bout de la conquête, il pouvait satisfaire celui-ci avec le butin qu'il lui promit [93]. Les chroniqueurs arakanais et U Kala s'accordent effectivement pour dire que Sīhasū tenta de convaincre Maṅ: Rājā krī: par la perspective tentante du butin à réaliser au moment de la prise de Pègou. « Des filles, des éléphants blancs et des trésors », d'après les sources arakanaises [94], « des éléphants, des chevaux et des filles » suivant U Kala. Le chroniqueur arakanais rapporte que Maṅ: Rājā krī: aurait hésité en notant la puissance militaire du Pègou. Dans leur réponse, les deux messagers de Toṅṅū, évoquant le déchirement du pays, présentent alors son intervention comme une sorte de devoir moral à l'égard de la famille royale birmane en proie à la ruine [95] ! Or si Sīhasū s'est allié au roi d'Arakan, c'est qu'il n'avait guère le choix dans la constellation politique à ce moment-là. Il serait imprudent d'admettre que Toṅṅū ne pouvait rien sans l'aide des Arakanais, sans reconnaître en même temps, que l'engagement des Arakanais et de leur force navale entraînait aussi un danger ; ils n'allaient peut-être pas se satisfaire du seul butin de guerre. La faiblesse de Toṅṅū ressort aussi très nettement des événements qui suivirent la chute de Pègou [96].

Lorsque les troupes de Naresuan réapparurent en Birmanie au lendemain de la chute de Pègou, Sīhasū retourna à Toṅṅū où il dut faire face à un siège des Siamois alors que la capitale restait aux mains des

---

91. Bocarro (1876 : 122).

92. Lieberman (1982 : 43).

93. Maung Htin Aung (1967 : 133) ; Harvey (1967 : 182).

94. CL 144.

95. Ces deux messagers étaient les gouverneurs de Kyañ toṅ (Krañ toṅ suivant CL) et de Kannsā (Kasā suivant CL). C'est le roi de Prañ bien plus que l'empereur birman lui-même qui est considéré par le chroniqueur (et peut-être par des contemporains) comme responsable des malheurs du pays et donc comme cible principale de l'attaque.

96. D'après les sources siamoises (Damrong 1957 : 184-185, 187), les Arakanais auraient proposé une alliance à Naresuan. Comptant sur l'amitié siamoise, ils auraient occupé Syriam. Ce n'est qu'alors que le roi de Toṅṅū aurait conclu une alliance avec les Arakanais en vue d'attaquer Pègou. Les Arakanais auraient considéré cette nouvelle alliance comme plus profitable.

Arakanais. Ceux-ci rendirent la vie difficile aux Siamois en leur coupant les lignes de ravitaillement. Très vite le roi de Toṅṅū se trouva donc en position d'infériorité. Si Sīhasū a voulu profiter des Arakanais pour atteindre ses propres objectifs, son plan fut de toute évidence suivi d'un échec. Le maître du jeu en Birmanie était alors le roi de Ñoṅ: ram, gouverneur d'Ava, qui mourut en 1605, et dont l'œuvre, la réunification du royaume à partir du nord, fut accomplie par son fameux fils Anok bhak lwan (1605-1628).

Quant aux sources arakanaises, elles n'éclairent pas les motifs du roi. Il paraît qu'après les paroles rassurantes des envoyés de Toṅṅū, le roi n'hésita pas à acquiescer à la demande et mobilisa ses troupes [97]. Il n'est pas étonnant qu'un présage ait annoncé dès lors la conquête prochaine de Pègou [98].

La *Questão* voit dans l'entrée en guerre du roi arakanais une guerre de vengeance contre les Birmans, légitimée par les invasions de 1546 et de 1580. Or on ne peut voir là une cause suffisante ! Une autre supposition de la *Questão* est que le roi d'Arakan était un prétendant au trône du Pègou [99]. À vrai dire, on n'a aucune raison d'admettre ni au vu des faits ni au vu des chroniques que Maṅ: Rājā krī: aurait eu cette prétention. De la *Relatione del Tesoro*, un autre texte d'époque, il ressort qu'un intérêt primordial du roi d'Arakan s'attachait au trésor royal du Pègou et nous rejoignons donc ici la motivation suggérée par les chroniques.

Si nous posons avec insistance la question des motifs du roi, c'est qu'elle en recouvre une autre, essentielle. Les Arakanais ont-ils voulu conquérir du territoire, occuper du pays et s'implanter en Birmanie ?

Du départ de la flotte au triomphe

L'arrivée de l'ambassade de Toṅṅū peut être datée de 1596, vers le milieu de l'année. Vers le mois de mars-avril 1597, la flotte arakanaise partit en direction du Pègou [100]. Un mois plus tard, les troupes du Toṅṅū s'établissaient à Koliya et « accablaient les gens du Pègou » [101].

---

97. CL 144, UP 207.

98. « Quand le roi descendit vers la barge royale, à la proue de la barge, un faucon s'approcha, au milieu, une aigrette blanche, à la poupe un vautour. Voici comment un moine de Sam twè interpréta ce présage : "Le faucon à l'avant, cela signifie qu'il enlèvera le Pègou. L'aigrette blanche au milieu, cela signifie qu'il aura l'éléphant blanc et les joyaux. Le vautour à l'arrière, cela signifie qu'il ramènera beaucoup de femmes pour les hommes" », (CL 46).

99. Guedes (1994 : 122).

100. Comme CL date l'ambassade de Toṅṅū en 1597 (au lieu de 1596), la date de la prise de Pègou et de Syriam se trouve reportée en conséquence. Il ne faudrait pas moins admettre le dernier trimestre de 1596 parce que CL affirme que la flotte partit en octobre-novembre, au début de la période sèche.

101. UK III , 98. CL 146 tient cette information de UK mais commet une erreur en donnant l'an 960 au lieu de 959 (1597).

Lorsqu'on lit la chronique de U Kala, on a l'impression qu'il y a eu en fait deux flottes arakanaises ; en effet, le chroniqueur birman parle dans un premier temps de la flotte sous le commandement du Maha-uparājā, le prince héritier, et n'évoque le roi arakanais qu'au moment du siège de Pègou. CL parle d'une flotte sous le commandement du prince héritier qui se dirigea vers Syriam et d'une flotte royale qui suivit, un mois plus tard, sous le commandement du roi arakanais lui-même qui s'arrêta à Sam twè où il fit ses dévotions avant de se rendre au Pègou [102]. Suivant la DhAP, l'armée comportait aussi des soldats du Tripura, du Bengale et d'autres populations sujettes, comme les Laṅ: kè ou les Sak.

La flotte arakanaise sous les ordres du prince héritier, le futur Maṅ: Khamoṅ:, s'empara avec peu d'efforts de Syriam. Une autre flotte arakanaise (ou s'agit-il d'une partie de la flotte qui avait pris Syriam ?) se dirigea vers Muttama (Martaban) et encercla la ville [103]. L'agression contre Muttama n'est mentionnée que par les sources arakanaises. Comme les sources arakanaises fournissent quelques détails sur le siège de Muttama en ce qui concerne le positionnement des troupes et de la flotte, le siège paraît crédible, mais rien n'est dit sur sa suite. Remarquons que le gouverneur de Muttama, Bañādala, avait été nommé par Naresuan et était donc un sujet d'Ayutthaya. Suivant l'*Histoire de Syriam*, les Arakanais ont d'abord attaqué Pusim (Bassein). D'après U Kala, les Arakanais sont restés fixés une année entière à Syriam avant que les troupes alliées n'entament leur marche sur la capitale. Si on accepte la datation de CL pour le mois du départ des Arakanais (octobre-novembre), la période du séjour à Syriam se trouve sensiblement raccourcie [104]. La présence arakanaise à Syriam faisait peser une menace sur la sécurité du commerce et les autorités portugaises de Goa interdirent le 8 avril 1598 aux Portugais d'aller au Pègou [105].

---

102. UK III, 97. CL 145.

103. CL 145-146.

104. Lieberman (1980 : 43, n. 105) pense que la prise de Syriam a précédé de quelques semaines seulement le siège de Pègou. Le texte de U Kala suggère pourtant que les Arakanais étaient déjà établis à Syriam depuis plusieurs mois. Les deux dates qui précèdent celle de 1597 dans le texte sont « *nat tō* de cette année » et « *tapoṅ* de cette année » qui correspondent à décembre 1596 et mars-avril 1597.

105. Avec Bassein, Martaban et Mergui, Syriam était un des quatre ports de la Basse Birmanie. D'après Fernberger et Fitch qui visitèrent le Pègou avant la chute de l'empire birman (le premier en 1589, le deuxième en 1596), on y trouvait surtout des marchands musulmans en provenance de la Mer Rouge, de Masulipatam, de Malaka et de Sumatra. Depuis le XVe siècle, Bassein (Cosmin) avait des liens privilégiés avec les ports de l'Inde alors que Martaban était surtout fréquenté par les navires de Malaka. Syriam était, d'après Fernberger, la principale destination des marchands en provenance de la Mer Rouge (Fernberger 1999 : 185). A. Guedes et S. Subrahmanyam ont discuté l'effet de la guerre sur le commerce portugais en Basse Birmanie. Alors que l'historien indien estime que les conflits causèrent une rupture des échanges, l'historienne portugaise soutient qu'il y eut un accroissement du commerce, notamment privé, qui était la contrepartie de la demande d'aide militaire de l'empereur, (voir Guedes 1994 : 85, n. 87).

Le siège de Pègou eut lieu en 1598. Son commencement et sa durée ne sont pas très bien connus [106]. Suivant U Kala, le roi arakanais et son fils furent chargés du siège au sud de la ville, le fils du roi de Toṅṅū, Nat rhaṅ noṅ, s'établit au nord et Sīhasū menaça la ville à l'est [107]. Au bout d'un certain temps, des transfuges rapportaient que la famine menaçait. Mouzinho remarque que la ville sut assez longtemps résister au siège parce que la richesse des trésors royaux permettait d'acheter des provisions acheminées en partie de Goa. À plusieurs reprises des combats eurent lieu entre les navires arakanais et les vaisseaux portugais [108]. Pour Mouzinho, le grand nombre de personnes pourtant ne permettait pas de soutenir indéfiniment les dures conditions du siège des alliés [109]. Suivant des sources jésuites, en revanche, la ville n'avait alors plus que 7000 habitants [110]. Des cas d'anthropophagie seraient même survenus [111]. Le pays saigné à blanc, un roi détesté par ses sujets pour ses exactions, un siège qui poussait au désespoir la population de la ville, des troupes sans ressources, la chute de la capitale était devenue inévitable.

Finalement, nous dit U Kala, le vieux Nanda bhuraṅ – il avait alors 63 ans – fut démoralisé par la fuite subreptice de son propre fils Maṅ: Rè kyō cwā qui se fia aux belles paroles du roi de Toṅṅū , mais fut exécuté peu après sa fuite de la ville par Nat rhaṅ noṅ [112]. Sans coup férir, l'héritier de l'empire de Bhuraṅ. noṅ, qui tout au long de son règne n'avait pas ménagé le sang et la sueur de ses sujets pour imposer son autorité, dut livrer la ville à son propre cousin et beau-frère.

---

106. Le siège a probablement commencé au début de l'an 1598 et la ville tomba avant le milieu de l'année 1599. Mouzinho (1984 : 910) dit que Salvador Ribeyro arriva à Syriam en juin 1600, 18 jours après la reddition de l'empereur birman au roi de Toṅṅū. Il s'agit là certainement d'une erreur, car cette date devrait se rapporter à la fin du siège de Toṅṅū par les Siamois qui envahirent le pays au début de 1600.

107. Le roi arakanais prit en charge le siège à l'ouest de la ville (CL 147).

108. Bocarro 1876 : 123.

109. Mouzinho 1984 : 908.

110. Saulière 1919 : 70.

111. « *... and they were in such want and destitution that they were compelled to eat human flesh not to die of starvation. Things went so far that it was sold at the butcher's stalls, and – what is more horrible – parents killed their own childeren to feed on their flesh, and the children too, when they could, did the same in regard to their parents...* ». Le récit de Mouzinho (1984 : 907) reproduit quasi dans les mêmes termes les digressions sur l'anthropophagie en Basse Birmanie en 1593-1594 et en 1596 des missionnaires (voir Saulière 1919 : 70, 77). Les massacres que Manrique (1927 : 351) attribue au roi Sīrisudhammaraja présentent un autre exemple de ces hyperboles typiques de la littérature missionaire.

112. UK III, 98-99. Mouzinho (1984 : 908) attribue pourtant l'assassinat au roi de Toṅṅū lui-même. U Kala donne une image entièrement négative de Nat rhaṅ noṅ, le fils du roi de Toṅṅū. Il lui attribue deux assassinats perfides et le présente comme un homme faux et méchant. Est-ce parce qu'il se convertit apparemment au catholicisme et devint un allié de Felipe de Brito ?

Le chroniqueur relate alors quelle était la part du butin remise aux Arakanais et les trésors réservés à ceux de Toṅṅū. Suivant U Kala, le roi d'Arakan reçut une fille du roi de Pègou, la princesse Khaṅ [Ma] Nhoṅ [113], et les parures des reines, 3 000 hommes et des objets de valeur tels des feuilles d'or et vêtements précieux. Il ne mentionne pas un frère cadet de Nanda bhuraṅ et surtout l'éléphant blanc, relevés par les sources arakanaises dont les observateurs portugais se font l'écho [114]. Ces opérations se terminèrent en janvier 1600 [115]. Si nous faisons abstraction de la valeur particulière de l'éléphant blanc (que le chroniqueur birman ne mentionne pas !), l'énumération que U Kala fait du butin des rois de Toṅṅū et d'Arakan n'a rien d'impressionnant. Or on sait par la description fort détaillée de la *Relatione del Tesoro* que les richesses étaient considérables [116]. L'auteur de la *Relatione,* Melchior Botteglio, affirme par ailleurs que le roi de Toṅṅū n'avait laissé au roi d'Arakan que la portion congrue du trésor [117]. La liste

---

113. D'après la *Questão,* il s'agissait de la troisième fille légitime de l'empereur.

114. CL 147 ; Guerreiro (1930,vol. 1 : 45).

115. UK III, 100.

116. Le Pègou était considéré à la fin du XVIe siècle comme un des pays les plus riches au monde (voir par exemple Fitch 1904, Pinto 1962, la description détaillée de Fernberger 1999 : 178-191) ou encore « *A briefe relation of the great magnificence and rich traffike of the kingdome of Pegu beyond the East India, written by Frey Peter of Lisbon, to his cousin Frey Diego of Lisbon from Cochin* [datée du 28 décembre 1589] », dans Hakluyt (1904, vol. 6 : 386-387). Les rois comptaient parmi les plus puissants de l'Asie du Sud : « *Hic Rex merito inter maximos et potentissimos Indiae recenseri potest…* » (Fernberger 1999 : 179).

Au sujet du trésor royal, nous avons des évocations de Bocarro (1876 : 125-127), de Mouzinho (1984 : 909) et de Guerreiro (1930, vol. 1 : 45) : « Et il [le roi de Toṅṅū] a ramassé tous ses trésors et les a amenés dans son royaume. C'était d'une telle quantité qu'ils les ont amenés de Toṅṅū en dix-sept *cafilas* [chars ou caravanes ?] chacun tiré par 8 000 bêtes (chevaux, bœufs et éléphants) chargés seulement avec de l'or et des pierres précieuses, car l'argent et les autres métaux, ils les ont laissés comme une chose sans valeur recueillis plus tard par le roi d'Arakan… »

La description la plus détaillée se trouve dans la *Relatione del Tesoro che ha preso Filippo Brito di Nicote capitano portoghese nell India Orientale(1614) havecta per aviso del Capitano Melchior Botteglio portoghese venuto da quel paese alla Corte di Spagna* [Archives secrètes du Vatican – Fonds Confaloneri, vol. 31, f° 412-415] (publié dans Guedes 1994 : 225-232) : « La grandeur de ce trésor ne peut pas être dite avec certitude, parce qu'au moment où il fut transporté de Macao à Tangu dans 12 caravanes de 700 éléphants et chevaux, chaque caravane ne pouvait transporter le tout.[…] Et lorsqu'on posa des questions (à ce sujet) à Botteglio, le porteur de ces nouvelles, il assura qu'il avait été au Pègou et qu'il avait demandé à un joaillier qui connaissait le trésor pour l'avoir vu, quelle en était la grandeur. Il répondit que seulement les choses les plus précieuses avaient été évaluées à sept cent millions. Il ne faut pas être surpris de cette grandeur, tenant compte de la facilité avec laquelle les souverains de l'Empire du Pègou peuvent accumuler d'énormes richesses. Surtout pour l'or et les pierres précieuses, c'est un pays tellement abondant… » (Guedes 1994 : 232).

117. « Ce que le roi d'Arakan trouva à Macao comme argent et autres choses que le roi de Tangu avait dédaignés, s'élevait à 3 millions [de scudi] » (Guedes 1994 : 232).

« Et ces dépouilles qui valaient plus de 3 millions d'or ont été ramassées par le roi d'Arakan qui les a recueillies. » (Guerreiro 1930, vol. 1 : 45).

étonnante de la *Questão* fournit un aperçu détaillé des trésors remis par le roi de Toṅṅū au roi d'Arakan [118]. Charney a rappelé les stocks importants de munitions et de pièces d'artillerie que devait contenir la ville. À cet égard, il est intéressant de noter une phrase de U Kala d'après qui les Arakanais, avant de mettre le feu à la ville à la veille de l'arrivée des Siamois, emmenèrent les objets en fer et les firent transporter en Arakan [119].

Les dates que nous transmet U Kala, 1598 et 1600, délimitent une période relativement longue qui comprend le siège, la prise de la ville et l'occupation de Pègou par les alliés. Que se passait-il exactement dans la ville après que l'empereur birman eut ouvert les portes aux assiégeants ? Aucune source ne rapporte ni massacres, ni déportations, ni pillages. La chronique d'Ayutthaya, la seule source à évoquer brièvement ces années, note que le roi de Toṅṅū rendit maintes fois visite à Nanda bhuraṅ, que les soldats de Toṅṅū entraient et sortaient de la ville et que les gens de Pègou leur faisaient confiance. Le roi de Toṅṅū aurait promis à Nanda bhuraṅ de défendre le trône.

Dans un premier temps, il semble donc bien que les vainqueurs aient maintenu une sorte de statu quo. Aucun des belligérants, semble-t-il, n'était suffisamment fort pour s'imposer à l'autre. La capitale était tombée entre les mains des alliés comme une pomme mûre. Qu'allait-on en faire maintenant ? Nanda bhuraṅ avait perdu son pouvoir, mais il ne fut pas détrôné ! La lecture de U Kala suggère qu'il y avait peut-être un conflit latent entre le roi de Toṅṅū et son fils entreprenant Nat rhaṅ noṅ au sujet de la politique à suivre à l'égard de la personne du roi déchu. Tout comme il tua le fils de Nanda bhuraṅ lorsque celui-ci se rendit au cours du siège (ce qui était contraire aux garanties données à ce dernier par Sīhasū), Nat rhaṅ noṅ fut responsable avec sa mère de l'assassinat de l'empereur Nanda bhuraṅ plus tard à Toṅṅū. À l'opposé de son fils, le roi de Toṅṅū semble avoir eu des scrupules.

Pour d'autres références à la ville de Macao, voir Charney (1994 : 51, n. 41). Fernberger (1999 : 177) traversa Macao lors de son voyage de Bassein à Pègou. Il mit huit jours sur les voies fluviales pour atteindre le district de Macao. De Macao à Pègou, il restait à parcourir douze milles (*milliaria italica*). Le roi de Toṅṅū aurait donc trompé le roi d'Arakan. Charney y voit un prétexte des Arakanais pour prolonger leur présence en Birmanie (Charney 1994 : 50).

118. « 1) Surtout l'éléphant blanc qui n'a pas de prix chez eux, tellement il est estimé ; 2) il lui donna une fille du roi défunt que le roi Mog prit comme femme et d'autres nobles du pays ; 3) 200 *viss* d'or qui valent quelque 150 000 *cruzados* et 400 *viss* d'argent qui valent 30 000 *cruzados* ; 4) dix pagodes d'or qui valaient 150 000 *cruzados* ; 5) deux pierres de renommée du trésor qui valaient 500 *viss* d'or ; 6) des pièces d'or valant plus de 150 000 *cruzados* ; 7) des bagues et pierres précieuses en vrac pour 300 000 *cruzados* ; 8) deux pendants pour les oreilles (*chinequas*) [*cf.* « *chanequas* » dans Manrique 1927, vol. 1 : 212] ; 9) un siège d'éléphant avec beaucoup d'or et des pierres précieuses qui valaient plus que 100 000 *cruzados* », (Guedes 1994 : 221-222).

119. Charney (1994 : 46) ; UK III, 101.

De ces événements à la cour de Pègou au lendemain de la chute de la ville, les Arakanais semblent avoir été absents. Comment Maṅ: Rājā krī: comptait profiter de son succès et comment allait-il l'exploiter à court terme, sur tout cela nous ne pouvons que spéculer. Quoi qu'il en soit, il convient de prendre ses distances face à l'image que nous a laissée jusqu'à présent l'historiographie sur la chute de Pègou. Pègou n'a pas été mis à sac au moment où Nanda bhuraṅ ouvrait les portes de la ville aux alliés !

À l'impression du maintien d'un statu quo s'ajoute celle d'un certain désarroi de ce qu'il convenait de faire à court et à moyen terme ! Car à la fin de l'année 1599, un autre souverain était déjà réapparu sur scène, le roi d'Ayutthaya, qui, arrivant avec vingt-quatre armées, sema la panique parmi les alliés. L'attaque des Siamois, partis de leur base à Moulmein, ne devait pas être en fait une surprise pour les Birmans, si nous en croyons la chronique d'Ayutthaya. Comme nous l'avons mentionné plus haut, l'historiographe siamois mentionne que des ambassadeurs de Pusim (Bassein), Muttama (Martaban) et aussi de Toṅṅū avaient promis naguère à la cour d'Ayutthaya leur soutien dans une attaque contre la capitale birmane. Ces échanges auraient eu lieu dans les années après la bataille de Nong Sarai (1593) [120]. Toujours suivant les sources siamoises, un moine aurait alors fortement déconseillé au roi de Toṅṅū de s'allier avec Ayutthaya.

La réaction à l'arrivée des Siamois montre, plus qu'aucun autre épisode, la faiblesse de l'alliance et l'absence de direction dans la conduite des affaires politiques et militaires. Le roi de Toṅṅū se demanda avec ses conseillers s'il fallait entreprendre la défense de Pègou ou s'il fallait retourner immédiatement à Toṅṅū. Il se décida pour la deuxième option, retourna avec Nanda bhuraṅ à Toṅṅū, et munit ses fortifications de canons. L'état des relations avec les Arakanais n'apparaît alors pas très clairement, mais le roi de Toṅṅū les aurait laissés seuls sur place, chargés de défendre Pègou [121].

C'est à ce moment-là seulement que chacun des alliés semble avoir cherché à prendre autant de richesses que possible du trésor royal et à partir de suite. C'est à la veille de l'arrivée des Siamois que sonnait l'heure du sac de Pègou ! La ville fut incendiée et abandonnée ! La chronique d'Ayutthaya en attribue la destruction aux gens de Toṅṅū, suivant U Kala, ce furent les Arakanais qui y mirent le feu.

Maṅ: Rājā krī: était retourné en Arakan avant la fin de l'année 1599 et fêta son succès militaire. Les Jésuites présents en Arakan nous donnent une description vivante du triomphe royal :

---

120. *Phraratchaphongsawadan Krung Sri Ayudhya chapab phanchand thammatchhum* (1964 : 56-60).

121. UK III, 100 ; CL 148.

> Au roi d'Arakan il [Nanda bhuraṅ] a donné cinq des 67 statues très grandes de ses idoles (que son père aurait faites), toutes en or, ornées de très riches pierres précieuses et aussi cinq *alqueires* [122] de pierres précieuses et une fille comme épouse et deux fils comme otages et surtout l'éléphant blanc qui était la chose la plus honorable qu'il avait. Et avec cette victoire et ce butin, le roi d'Arakan rentra dans ses royaumes du Bengale en venant du Pègou à la fin de l'année 1599. Il entra en triomphe dans sa ville en amenant en tête [du cortège] l'éléphant blanc très orné, un frère du roi de Pègou et deux de ses fils ; mais la fille que le roi de Pègou lui avait donnée comme épouse, pensait qu'il la placerait à sa droite quand il entrerait en triomphe en ville. En voyant que le roi la mettait à sa gauche, et que la vieille reine d'Arakan se tenait à sa droite, embellie, tout comme les dames [de la cour], avec une partie des richesses et des pierres précieuses du Pègou, la nouvelle reine ne voulut pas [porter] les siennes. Elle entra en larmes en s'écriant qu'il fallait que la vieille (reine) parée s'en aille parce que tout ce qu'elle portait était à elle-même [123].

La chronique arakanaise manque de précision quant à la date exacte du retour du roi. Elle s'en tient à dire qu'en *sakkarāj* 961 (A. D. 1599) au moment où les Siamois menaçaient d'arriver, le roi fit retourner en Arakan des moines et érudits, spécialistes des textes sacrés, avec des copies du *tipitaka* et des statues [124]. Que le roi rentra en personne et ne prit plus part à la guerre, peut être déduit du fait que la chronique arakanaise attribue au prince héritier la direction des opérations contre les Siamois [125]. La flotte royale repartit par voie de mer ; en contournant le cap de Negrais, le ministre Mahāpañākyō mourut. Pour commémorer le nom de cet illustre personnage décédé à l'âge de 100 ans, le roi fit ériger une pagode. Arrivé en Arakan, les familles des déportés furent affectées à huit unités de soldats ou travailleurs royaux et à plusieurs communes villageoises à l'est de la Kaladan. Si le chiffre total indiqué (60 000) paraît fantaisiste, on peut s'étonner du fait que la moitié des déportés aient été des Siamois, notamment des groupes de danseurs affectés au service des princes. L'autre moitié était composée de Môns établis sur l'île de Nā: jaṅruiṅ: ; ils étaient chargés de l'entretien des éléphants [126].

---

122. Des mesures de quantité de taille inconnue.

123. Guerreiro (1930, vol. 1 : 44-45).

124. CL 148-149 fournit la liste de ces statues : la statue du roi siamois Brasādhipati rājā, la statue de la grande reine, la statue du *charā* siamois, la statue de l'éléphant *Erawan*, la statue de Rama vénérée par les Siamois, la statue de Hanuman, la statue du magicien Alambāy, le maître du serpent, ainsi que des trésors en or et en argent ramenés d'Ayutthaya par Bhuraṅ noṅ.

125. Nous suivons Guerreiro qui s'appuie sur des témoins présents en Arakan. Au moment où il devait recevoir deux pères jésuites, le roi reçut la nouvelle de l'assassinat de l'empereur birman. Guerreiro écrit « Le roi d'Arakan était très triste parce qu'il était son beau-père. Il a immédiatement congédié les prêtres en disant qu'il parlerait un autre jour avec eux plus longtemps parce qu'à ce moment-là, il n'en était pas capable ». Suivant U Kala, (UK III, 103), le roi arakanais rentra avec la fille de l'empereur birman après le départ des Siamois, donc seulement après avril-mai 1600.

126. CL 149-150.

Bocarro affirme qu'au cours du siège le roi serait retourné pendant quelques mois (fin 1598-début 1599) en Arakan pour régler des problèmes sur la frontière du Bengale. Seul serait resté sur place le prince héritier [127]. Comme d'après Guerreiro, les Jésuites virent le roi fêter son triomphe à Mrauk U à la fin de 1599, *avec* le butin et les prisonniers qu'il ramena de Pègou, il retourna visiblement en Birmanie avant la chute finale de Pègou.

Alors que les soldats de Toṅṅū fortifiaient leur ville, les Arakanais se repliaient dans les forêts [128]. Sans entrer à Pègou, les Siamois marchèrent sur Toṅṅū et réclamèrent la personne de Nanda bhuraṅ [129]. Le roi de Toṅṅū n'était pas prêt à accéder à cette demande, le siège tirait en longueur et même l'utilisation de l'artillerie de part et d'autre ne semblait pas avoir eu les effets escomptés. Au cours des deux mois suivants, les troupes arakanaises réussirent à couper les transports d'approvisionnement des Siamois qui se faisaient par voie d'eau à partir de Moulmein [130]. Toutes les sources s'accordent à dire que les problèmes d'approvisionnement et l'approche de la saison des pluies poussèrent les Siamois à battre en retraite [131]. Suivant les sources arakanaises, le roi sak réussit à capturer le frère cadet de Naresuan, appelé Bra sa mwan. Il fut libéré contre le paiement d'une rançon qui consistait surtout en armes à feu [132].

Quelle était alors d'un point de vue général la situation en Birmanie ? Le départ heureux des Siamois posa avec insistance la question du gouvernement de la Birmanie méridionale. Les Siamois, dont la campagne s'était appuyée sur l'aide des Môns, ne partaient pas sans résultat, il faut bien le dire. Ils installaient un gouverneur môn à Muttama, Bañā: dala, ainsi qu'à Daway (Tavoy). Dans la Birmanie septentrionale, le seigneur de Ñoṅ Ram: imposait lentement, mais durablement sa prépondérance, préparant ainsi une reconquête future de l'ensemble du pays. À Toṅṅū, le siège avait donné un prétexte à Nat rhaṅ noṅ, le

---

127. Bocarro (1876 : 124).

128. UK III, 102.

129. D'après les sources siamoises, Naresuan en voulut au roi de Toṅṅū de ne pas avoir honoré la promesse d'une alliance et donc en fait d'avoir attaqué Pègou sans lui (Prince Damrong, 1957 : 187-188). Suivant U Kala, Naresuan ne demanda rien d'autre que la personne de l'empereur. L'historiographie siamoise insiste sur le fait que le but essentiel de la campagne de Naresuan était la prise de Pègou. Ceci a en partie l'effet d'excuser les Thais d'avoir échoué au siège de Toṅṅū.

130. Le roi de Toṅṅū quitta Pègou en mars 1600 et le siège au cours des deux ou trois mois suivants. La durée du siège est confirmée par des sources siamoises (voir Charney 1994 : 47-49, n. 36 citant O. Frankfurter d'après un article du *Journal of the Siam Society* 6, 1909) ; UK III, 101.

131. D'après une source siamoise (« The Statement of Khun Luang Ha Wat » dans *Journal of the Siam Society* 1959 : 197), les Thais seraient partis en emportant de nombreux prisonniers môns.

132. CL 148.

prince héritier, pour faire assassiner l'empereur birman et son épouse [133]. Le roi tenta, dans les deux ou trois années suivantes, de s'arroger la légitimité d'un pouvoir (serment de fidélité imposé aux anciens sujets du souverain, construction d'un nouveau palais à Toṅṅū) qui ne pouvait s'obtenir que par des succès sur le champ de bataille. Or, seul, il n'en avait pas les moyens suffisants.

Insuffisance des moyens matériels, mais surtout humains ! Le témoignage de João André Bova, un jésuite portugais de Chittagong, montre que le Pègou était alors un pays dépeuplé et désolé par les ravages [134]. Il avait accompagné les troupes de Maṅ: Rājā krī: en Birmanie et séjournait au Pègou au milieu de l'année 1600 et rapporte ceci :

> En ce qui concerne la possibilité d'évangéliser le pays, il a trouvé que ce n'était pas possible, parce que tout ce royaume était dépeuplé et les terres étaient redevenues sauvages avec des tigres et des bêtes féroces. Il n'y avait là que quelques peuplements de *Sapuns* qui sont des gens de la forêt comme les *alevantados*.
> [Après avoir évoqué la destruction de Pègou, Bova poursuit :] De cette manière d'innombrables millions de gens vinrent à disparaître non seulement dans le royaume de Pègou, mais à Ava, Prum [Prome], Martaban, Murmulam [Moulmein] et [autres royaumes] voisins,... les terres étaient dépeuplées, devenues de la jungle et infestées de bêtes féroces, les rues des villes étaient ruinées, les champs parsemés d'os et de crânes. Tout ceci le père João Andrè l'a vu, et comme il ne pouvait pas espérer à ce moment évangéliser le Pègou avant que le pays ne se repeuple, ce qui ne sera le cas que plus tard, il est retourné à Chittagong [135].

L'image déconcertante que laisse la situation politique à Pègou, cet immobilisme au moment où les Siamois arrivaient, trouve ici une explication partielle. L'invasion des Siamois avait dû encore aggraver cette situation. Gouverner, c'est gouverner des hommes. Qui les rois de Toṅṅū et d'Arakan allaient-ils donc vouloir gouverner ? Et avec qui ? La politique, par moments surprenante, des deux rois dans les mois qui suivirent se comprend sur ce fond de circonstances affligeantes. Jusqu'à ce moment, les relations entre les deux alliés étaient restées stables [136]. Sans les Arakanais en effet, ceux de Toṅṅū n'auraient pu résoudre le problème des Siamois campés devant leurs murs. On peut se demander s'il y avait eu un accord tacite prévoyant que Nanda bhuraṅ reste en vie, préservant un semblant de règne sous la tutelle de Toṅṅū ? Son assassinat aurait alors rompu un certain équilibre dans les rapports.

---

133. D'après Floris (Floris 1672 : 21), on lui a « cassé la teste avec le pilon d'un mortier, dont on a accoustumé dans ce pays-là de broyer le rys ».

134. *Cf.* Guedes (1994 : 229, n. 29).

135. Guerreiro (1930, vol. 1 : 49).

136. UK III, 106. U Kala note les relations de bonne entente entre les deux rois.

Chez Guerreiro nous lisons que le roi arakanais [après l'annonce de l'assassinat de Nanda bhuraṅ] « est parti immédiatement à Machào [137] (qui est une forteresse où était le roi de Pègù) et de là il a fait appeler tous les Portugais qui ṭiraient leur subsistance des terres du Bengale [138] pour l'aider si cela devenait nécessaire, contre le roi de Tangù » [139]. Le roi de Toṅṅū tenait encore la plus grande partie du trésor impérial, mais cet événement, à lui seul, n'apparaît pas comme une cause suffisante pour expliquer le retour du roi d'Arakan. Par ailleurs, il n'est pas du tout certain que Maṅ: Rājā krī: ait voulu conquérir le royaume de Toṅṅū. Nous estimons d'ailleurs qu'il ne le pouvait pas, car les alliés de la veille ne pouvaient triompher l'un de l'autre. Ils étaient pour ainsi dire également forts et faibles [140]. Si Maṅ: Rājā krī: ne voulait ou ne pouvait pas reprendre la guerre pour faire des conquêtes, il voulait visiblement imposer son autorité à la terre la plus précieuse que les Arakanais tenaient : Syriam [141]. « Seigneur du Pègou mais sans peuple » (Bova), il voulait aussi repeupler la région [142]. Initialement la conquête de Syriam ne semble pas avoir été un but de guerre des Arakanais, mais plus de deux ans après s'être lancés dans leur aventure birmane, la possibilité s'offrait de s'implanter durablement dans le delta. Telle fut sans doute la raison majeure du retour de Maṅ: Rājā krī: et sa détermination peut être mesurée à la ténacité avec laquelle dans les années suivantes, lorsque le contrôle de Syriam leur échappa, les Arakanais ont essayé d'y revenir.

Syriam avait été le port le plus important du Pègou, mais les années de guerre avaient dû ruiner en partie son commerce. Il n'est pas exagéré de dire qu'en 1600 les marchands musulmans de Masulipatam non moins que tous les Portugais entre Malaka et Goa, qu'ils fussent dans l'obédience de l'*Estado* ou non, attendaient impatiemment de pouvoir y revenir pour reprendre leurs activités commerciales. Maṅ: Rājā krī: savait pertinemment cela et il connaissait très bien aussi la rivalité entre les uns et les autres, les musulmans de l'Inde et leurs concurrents portugais. Au milieu de l'année 1600, après la saignée qu'avaient causée les guerres ininterrompues au Pègou, le roi d'Arakan était libre de donner au port de Syriam une nouvelle destinée. En dépit

137. Ce nom correspond au Macao trouvé dans plusieurs sources portugaises ou Maccao dans Fernberger (1999 : 177).

138. Il s'agissait évidemment de la partie du Bengale contrôlée par les Arakanais, c'est-à-dire la région de Chittagong.

139. Guerreiro (1930, vol. 1 : 47). D'après Charney (1994 : 52), qui se réfère au Prince Damrong Rajanubhab et à Floris, les émissaires de Toṅṅū écartèrent la menace arakanaise par des négociations.

140. D'après les *Appontamentos*, Toṅṅū ne disposait que de 1 000 hommes (Guedes 1994 : 198).

141. Le récit du Prince Damrong (1957 : 184-187, 207) fait assez clairement ressortir l'importance de Syriam pour les Arakanais.

142. L'auteur de la *Questão* écrit : « …qui grandement désirait peupler et gouverner (…) et ce roi désire tellement gouverner ces terres et les peupler… », (Guedes 1994 : 202-203).

de sa situation au milieu d'un pays dévasté et épuisé, Syriam présentait deux avantages majeurs pour les Arakanais : c'était un port facile d'accès pour les flottes arakanaises et le commerce promettait des revenus réguliers. La puissance militaire était essentiellement fondée sur la flotte royale et l'avantage du port, c'était que les flottes arakanaises pouvaient l'atteindre, le ravitailler, le défendre. Syriam n'allait-il pas pouvoir suivre le modèle de Chittagong, conquise une bonne vingtaine d'années auparavant ? Des flottes renouvelées annuellement y tenaient garnison alors qu'une administration élémentaire permettait de drainer une partie des revenus du commerce, tenu en majeure partie par des marchands musulmans et portugais.

Ce qui a ruiné la politique arakanaise, c'est d'avoir échoué à installer à Syriam ce qui à Chittagong allait avoir la vie longue : un avant-poste militaire face au Bengale (respectivement face à Toṅṅū) et une sorte de port libre où une certaine autonomie portugaise pouvait s'exercer dans d'étroites limites.

Le père Bova, qui accompagna aussi Maṅ: Rājā krī: à son retour au Pègou, date du 25 février 1600 leur départ. Cette date est intéressante dans la mesure où nous savons qu'à ce moment, le danger siamois n'était pas encore écarté. Nous ignorons d'ailleurs dans quelle mesure les décisions politiques (le retour en Birmanie et l'implantation à Syriam) étaient liées à la poursuite de la guerre entre Toṅṅū et Ayutthaya. Bova ne mentionne pas l'homme à qui Maṅ: Rājā krī: confia la tâche de percevoir les taxes et de veiller au maintien des intérêts arakanais. Il paraît donc que le personnage de Felipe de Brito y Nicote n'était pas encore la célébrité qu'il devint un ou deux ans après, lorsqu'il trahit le roi.

D'après Mouzinho, de Brito avait fait du commerce en Asie depuis vingt ans, « avec l'aide du roi d'Arakan » [143]. Dans les chroniques birmanes, il est connu sous le nom de Ṅa Jaṅkā (Nga Zinga, *Nga Xenga*) et dans les chroniques arakanaises également comme Ṅa Aṅgā [144]. Sa

---

143. Mouzinho (1984 : 911) ; Subrahmanyam (1993 : 128). Guedes passe aussi sur les détails de la carrière de de Brito avant 1600.

144. Harvey (1967 : 189) pense que le nom vient de « *changa* » (pandjabi), homme bon. Voir aussi Floris (1672 : 21) : « Ce Prince donna à ce Portugais le nom de Xenga ; c'est-à dire-Galant homme ». Comme nous l'avons dit, l'appellation arakanaise a donné lieu à des confusions entre de Brito et le fils de Maṅ: Pā avec la princesse indienne Pèsidā, un personnage portant le même nom. La DhAP ignore tout à fait qu'il s'agit d'un Portugais et parle seulement d'un fils de Maṅ: Pā (UP 207). Suivant Mouzinho (« *changá* »), il s'agissait d'un titre ou d'une fonction (Mouzinho 1984 : 912, 940). Charney l'appelle « *chief of his palace guard* ». Le seul terme arakanais dont on pourrait éventuellement rapprocher l'appellation « *changa* » serait à notre avis *chaṅ kè*, le maître des éléphants royaux, une fonction élevée à la cour. Dans le manuscrit de la chronique de Ṅa Mañ (OR 3465 A), on trouve Na Ciṅgā ṅay (p. 350) à côté de Na Cikā ṅay (p. 361-362). C. O. Blagden (1913 : 80), en partant de la chronique môn qui appelle de Brito *kappitānjarā* (dérivé du portugais *capitão geral*), émet l'hypothèse d'une dérivation du sobriquet « Zinga » de « *jarā* ».

nomination était peut-être un camouflet pour le prince héritier qui avait été chargé des opérations militaires durant l'absence du roi. Nous ne savons pas quelles étaient les instructions que de Brito reçut. Maṅ: Rājā krī: était connu pour les bons rapports qu'il entretenait avec les Portugais et la confiance qu'il avait en eux n'était donc pas négligeable. Repeupler Syriam signifiait faire revenir les marchands, assurer l'ordre et gouverner la ville ; or ce n'était possible qu'avec une garnison militaire capable de résister à une attaque éventuelle de Toṅṅū. Se fier aux Portugais pour jeter les fondements d'une implantation arakanaise était une décision qui procédait d'une réflexion pratique, mais l'entreprise comportait des risques certains. Les motifs économique et sécuritaire apparaissent aussi dans l'explication que la chronique birmane nous fournit de la nomination de Filipe de Brito à Syriam. U Kala rapporte qu'une ambassade envoyée par les Arakanais à Toṅṅū fut massacrée en cours de route. Pour assurer la prospérité du commerce et la sécurité des liaisons, argumenta le roi arakanais, il fallait s'installer en force à Syriam. Et le roi de Toṅṅū aurait donné son accord ! [145]

Suivant Mouzinho et Bocarro, Maṅ: Rājā krī: aurait envoyé de Brito à Toṅṅū pour obtenir par le biais de négociations une plus grande partie du butin de guerre, c'est-à-dire des trésors royaux. Les négociations auraient duré six mois, dit Mouzinho. Le roi de Toṅṅū, toujours sous la menace d'un retour des Siamois et d'une attaque du roi de Chieng Mai, aurait cédé à ces demandes et remis à Maṅ: Rājā krī: l'éléphant blanc et une fille de Nanda bhuraṅ outre un nombre indéterminé de Môns et la moitié de l'artillerie capturée [146].

Remarquons que la remise de Syriam entre les mains d'un Portugais ne devait pas plaire à tout le monde, car le roi

> …aurait aussi pu la donner aux Maures qui, ensuite, en Arakan, lui demandèrent instamment cette place, et, à cause d'elle, lui firent beaucoup de cadeaux et lui procurèrent des avantages profitables.

---

145. UK III, 106 : « Quand le roi de Toṅṅū entendit ces paroles du roi d'Arakan, il donna l'ordre que le neveu [roi d'Arakan] vienne s'établir et se fortifier à Syriam. Le roi arakanais y fixa le *kulā : bharaṅgyī Ña Jaṅkā* avec 3 navires, 100 bateaux *lwan: kraṅ* et 20 000 hommes ». Voilà un autre exemple pour témoigner des rapports de force entre les deux rois. Syriam pouvait bloquer le commerce vers l'intérieur. Si le port était aux mains des Arakanais et sous le contrôle d'un Portugais, cela ne pouvait évidemment pas être dans l'intérêt de Toṅṅū à moyen et long terme. D'après le Prince Damrong, le roi d'Arakan remit Syriam à de Brito (avec trois navires et trois mille hommes) parce qu'il redouta les révoltes des Môns, (Damrong 1957 : 205).

146. Mouzinho (1984 : 912). En ce qui concerne la princesse et l'éléphant blanc, Bocarro (1876 : 125-127) se trompe, car Bova rapporte que la noble dame et l'illustre bête participèrent au triomphe royal à la fin de 1599 ! Une flotte de 600 navires fut chargée de ramener les biens cédés par le roi de Toṅṅū.

Une initiative diplomatique portugaise empêcha, suivant l'auteur de la *Questão*, que le roi cédât à ces pressions.

> Quand il était enclin à le faire, parce qu'il avait peur que le dit Philipe de Brito ne remplît pas sa promesse de la lui sauvegarder, c'est Gaspar da Silva da Cunha, un capitaine de Chittagong, qui arriva de l'Inde avec une ambassade du vice-roi Aires de Saldanha. Et grâce à lui en particulier, qui lui en fit la demande de la part du vice-roi… il [le roi d'Arakan] céda le droit à Sa Majesté d'avoir cette forteresse de Syriam comme un lieu où les Anglais ou les Turcs ne pourraient prendre pied et se fortifier [147].

Mouzinho note qu'au moment du retour du roi en Arakan, les Portugais devant rester à Syriam s'inquiétaient de voir des musulmans dans l'entourage du roi. Le roi leur répondit qu'il n'y avait pas de raison de s'inquiéter parce qu'il s'agissait de marchands sous l'autorité de leurs chefs (*banhas* ?) [148].

Suivant U Kala, de Brito fit revenir les marchands, fortifia la ville et envoya des cadeaux au roi de Toṅṅū et au gouverneur de Muttama et des tributs au roi d'Arakan. À ce dernier, il devait en principe verser la moitié des revenus de la douane [149].

La perte de Syriam

L'histoire du gouvernement de Felipe de Brito à Syriam doit sa complexité au fait qu'elle impliqua des acteurs très divers. À côté des Portugais de Syriam et des Arakanais, il faut prendre en compte le rôle des Portugais de Goa, des Siamois, des principautés birmanes et mônes de Toṅṅū, de Aṅ: wa, de Prañ et de Muttama. Cette histoire peut être découpée en trois phases : la première de 1600 à environ 1602, pendant laquelle de Brito gouverna Syriam au nom du roi d'Arakan ; la deuxième de 1602 à 1608 : de Brito trahit Maṅ: Rājā krī:, cherche des appuis à Goa et doit se défendre contre les attaques répétées des Arakanais ; la troisième de 1608 à 1612. Ce fut la période durant laquelle de Brito régna en maître incontesté. Cette dernière phase ne touche plus qu'indirectement l'histoire arakanaise.

Pour notre connaissance de la période qui s'étend de juin 1600 à mars 1603, nous dépendons pratiquement d'une seule source dont l'utilisation se révèle précaire. Le *Breve Discurso em que se conta a*

147. Guedes (1994 : 216-217). D'après Mouzinho (1984 : 912), des marchands musulmans se sont plaints auprès du roi à Syriam en 1600. Ces interventions se poursuivirent au cours des années suivantes (Guerreiro 1930, vol. 1 : 291 ; 1931, vol. 2 : 139).

148. Mouzinho (1984 : 912). En suivant la traduction anglaise du texte de Mouzinho (*Journal of the Burma Research Society* 1916, 6, vol. 2), Charney (1994 : 54) est victime d'une erreur grossière du traducteur. Le texte portugais parle de *mercadores* (= marchands) que le traducteur rend par *mercenaries* (= mercenaires). Charney conclut que de Brito s'inquiéta de la présence de mercenaires musulmans à Syriam et entra en révolte contre le roi arakanais.

149. UK III, 106, Damrong (1957 : 205) ; Guedes (1994 : 216-217).

conquista do reyno do Pegū du père Abreu Mouzinho est un écrit épideictique qui défend le rôle d'un certain Salvador Ribeyro de Sousa dans la construction d'une forteresse à Syriam et dépeint les affrontements qui y eurent lieu avec des seigneurs de la région, entre juin 1600, date de l'arrivée de Ribeyro, et mars 1603, date de son départ du Pègou [150].

Le texte vise clairement à mettre en évidence les mérites de Ribeyro alors qu'il dénie à de Brito tout rôle important durant ces années [151]. De Brito aurait été alors en Arakan tandis que la défense de l'établissement portugais et la construction d'une forteresse se seraient entièrement faites sous la responsabilité de Ribeyro [152]. Les débuts de l'établissement même nous sont présentés d'une manière sensiblement différente des autres sources. De Brito aurait été un marchand que le roi d'Arakan connaissait depuis vingt ans, et qui lui demanda l'autorisation de construire à Syriam une maison (*caza*) où lui-même et soixante autres Portugais pourraient stocker leurs marchandises. S. Ribeyro, arrivé en juin 1600 à Syriam, se serait chargé de l'exécution de la tâche, tout en cachant qu'il n'était pas un marchand, mais un *capitão de guerra* [153]. Ailleurs il est dit que de Brito était absent de Syriam, parce qu'il exerçait la fonction de « *changá* » auprès du roi d'Arakan.

Mouzinho fait une description haute en couleurs des sièges et batailles « moult » périlleuses où quelques dizaines de Portugais maîtrisent généralement des milliers de soldats indigènes. Mais les problèmes que ce texte pose à l'historien, ce n'est pas tant la glorification des Portugais en général et l'héroïsme de Ribeyro en particulier, ce sont l'identification des personnages non portugais et la mise au point du contexte politique général.

En gros, Mouzinho dresse le tableau des conflits que Ribeyro a dû affronter avec les seigneurs voisins désireux de mettre la main sur Syriam. Le nombre des Portugais à Syriam à ce moment s'élevait à environ 60 [154]. Dans une première bataille, au début de 1601, Ribeyro rejeta avec 30 soldats une armée de 6 000 envoyée par le roi de Prañ. Il restaura alors la forteresse. Puis il affronta le Banha Lao, un person-

---

150. Mouzinho, arrivé en Inde en 1593, était membre du Conseil de l'Inde et auditeur de la Chancellerie de Goa. Salvador Ribeyro a servi pendant 16 ans l'*Estado da India*. On lui reconnut officiellement le mérite d'avoir tué un capitaine et un prince au Pègou, il fut blessé à la figure et bénéficia plus tard d'une pension d'État. En 1608, on lui proposa de devenir « capitaine de Syriam »,un poste qu'il n'occupa pourtant pas.

151. Voir surtout le chapitre IX dans Mouzinho 1984 : 933.

152. Mouzinho (1984 : 924, 933).

153. Mouzinho (1984 : 912).

154. Guedes (1994 : 126) fournit comme source de cette information une lettre de l'évêque de Cochin.

nage dont on nous dit qu'il était le gendre de Banha Dalá et qui lui aussi, commandait une armée de 6000 hommes. Le Banha Lao avait taillé en pièces une armée du roi de Tangut [= Toṅṅū], mais fut tué lorsque les Portugais envahirent secrètement son camp qu'ils incendièrent après la mort du chef [155]. Après ce succès, Ribeyro aurait reçu des félicitations de Toṅṅū, de Chieng Mai et de Prañ (Prome), cette dernière pourtant alliée de Banha Lao.

Dans la suite, le principal ennemi de Ribeyro et de ses soldats fut Banha Dalá lui-même. Il aurait construit une forteresse à côté de celle des Portugais. Après un siège de six mois, plusieurs soldats finirent par déserter. Entre-temps, les avances des rois de Chiang Mai et de Tangut furent repoussées par le roi du Siam. Heureusement, après huit mois d'endurance, face à une écrasante supériorité numérique des ennemis (8 000 soldats), les assiégés furent sauvés par l'arrivée d'un nombre impressionnant de marchands portugais qui étaient venus à Syriam pour faire du commerce [156]. Soudainement Ribeyro eut à ses ordres 800 Portugais et 1 000 indigènes avec qui il réussit à prendre la forteresse ennemie ! [157] Après cette défaite, Banha Dalá voulut atteindre son objectif de devenir roi du Pègou avec l'aide d'un allié, le roi Massinga, le seigneur de Calamalão (ou Camelão). Lorsque ce roi Massinga se rendit au sanctuaire de Dagon, Ribeyro le mit en déroute par une attaque surprise avec 15 navires et 150 de ses hommes. Massinga lui-même mourut entre les mains de Ribeyro (« *deyxou a vida nas mãos do venturoso Capitão Salvador Ribeyro* »).

Ce succès assura à Ribeyro le contrôle de l'ensemble du pays. Le « Banha Dalá » se serait enfui sur ses terres de Dalá, puis à Prañ. Syriam accueillit 16 000 hommes avec, à leur tête, 15 *Banhas* et 200 *Ximins* [158] qui venaient faire leur soumission au juste et doux gouvernement de Ribeyro. « Les livres sont pleins de présages du Ciel », écrit Mouzinho, et tout comme la perte de l'indépendance du Portugal avait été annoncée par une comète (en 1580 !), la montée d'un étranger sur le trône du Pègou était prévue suivant des prophéties dont les *Talapões* (moines bouddhistes) donnaient un « illustre témoignage » [159]. Comble du triomphe, le roi de Tangut renonça à son droit à la couronne au profit du vaillant Portugais et « ... *foy o nosso Salvador Ribeyro de*

155. Mouzinho (1984 : 913-916).

156. Le fait que les marchands portugais purent reprendre sans problèmes leurs affaires commerciales jette une étrange lumière sur le récit des hostilités (Mouzinho 1984 : 929).

157. Mouzinho (1984 : 921-925). D'après Guerreiro (1930, vol. 1 : 292), le mérite de cette victoire revint à de Brito.

158. *Bañā* est un titre de noblesse, *samin* (ou *smim*) désigne un roi ou un souverain et apparaît dans des noms propres. D'après Mouzinho, les *banhas* sont des seigneurs titulaires et les *ximims* des capitaines.

159. Mouzinho (1984 : 936).

Souza acclamado Rey Massinga de Pegú ». « Traité, obéi et vénéré comme vrai roi du Pègou », il aurait été acclamé par les rois de Chieng Mai et d'Ava [160].

Le récit de Mouzinho se termine alors par un retour au banal : lorsque de Brito revint à Syriam avec le titre de « conquérant du Pégou » conféré par le vice-roi, le conflit d'autorité, qui surgit entre les deux hommes, se termina par le départ de Ribeyro en juin 1603 !

Il est clair que le texte de Mouzinho qui se veut d'abord une défense des mérites (méconnus) de Ribeyro, n'est pas un récit fidèle des événements en Birmanie méridionale. Son auteur grossit visiblement les faits de guerre pour rehausser la gloire de son héros principal. On ne mettra pas en doute que la soixantaine de Portugais ait dû affronter des problèmes avec ses voisins môns. Cette troupe de Portugais a été généralement considérée comme une troupe de mercenaires installée par Maṅ: Rājā krī: sous le commandement de de Brito. Mouzinho insiste pourtant sur le fait que ces Portugais étaient des marchands. Or, d'après le père Bova, le roi fit appel à tous les Portugais qui tiraient leur subsistance des terres du Bengale pour l'aider contre le roi de Toṅṅū. L'appartenance à tel ou tel groupe, disons « socio-professionnel », n'est pas facile à établir pour ces Portugais. L'appellation de marchand n'exclut pas celle de pirate, d'aventurier ou de mercenaire. Il paraît certain, d'autre part, que de Brito était en 1600 un homme chargé de fonctions militaires et bien placé dans l'entourage du roi.

Rappelons encore une fois que l'appel aux Portugais visait d'abord à faire revivre le commerce à Syriam. A. Guedes a précisément montré que certains des Portugais nommés dans le récit de Mouzinho étaient de vieux habitués des ports birmans pour y avoir fait du commerce avant la fin du siècle [161]. Faria y Sousa met aussi l'accent sur l'intérêt commercial lorsqu'il explique que de Brito suggéra au roi de construire une *feitoria*, un comptoir de commerce [162]. Mais la reprise du commerce vers 1602 concorde assez mal avec les conflits continuels rapportés par Mouzinho.

Le roi d'Arakan n'apparaît qu'à l'arrière-plan. Le seul rôle qui lui est dévolu par Mouzinho, est celui de concéder à de Brito le droit de construire un magasin pour les marchandises. Mouzinho l'appelle *mouro* (maure) et *mogor de nação* (d'origine mogole), des appellations donc qui démontrent de graves lacunes dans les connaissances générales de notre auteur. Les Portugais sous Ribeyro apparaissent comme les maîtres contestés, mais souverains, des lieux alors que la population indigène ne semble jouer aucun rôle perceptible dans la défense du dis-

160. Mouzinho (1984 : 938).
161. Guedes (1994 : 128, n. 37).
162. Faria y Sousa (1945 , t. 3 : 247).

positif de fortification. Des doutes sérieux sont dès lors permis en ce qui concerne l'envergure des combats et le rôle effectif des personnages que met en scène notre auteur. Les rois de Toṅṅū et de Chieng Mai n'ont très probablement pas envoyé de félicitations à Ribeyro et ce dernier n'a sans doute pas été acclamé comme roi légitime du Pègou. Si Toṅṅū, vainqueur des conflits, ne pouvait à ce moment mettre sur pied que mille hommes, le tableau de l'état général du pays, suivant les sources portugaises déjà citées, ne permet pas d'admettre l'existence d'autres armées organisées marchant contre le camp retranché des Portugais.

Faut-il déduire de tout cela que les batailles qu'affronta Ribeyro suivant Mouzinho procèdent de la seule imagination de notre auteur ? Ce serait sans doute aller trop loin dans la critique du texte. Apprécier la validité des faits relatés exigerait l'identification des seigneurs môns : car qui sont Banha Lao, achevé par Ribeyro, Banha Dalá, mis en fuite et le roi Massinga du Calamalão, tué également par notre vaillant soldat ? Des hypothèses ne sont possibles que pour le seul Banha Dalá. A. Guedes estime qu'il s'agit du « roi » de Dala, une ville dans le futur district de Rangoun [163]. Cette hypothèse semble renforcée par Mouzinho qui dit qu'après la mort de Massinga, Banha Dalá retourna dans son fief de Dala. On peut aussi penser au gouverneur de Muttama qui porte exactement le même titre et qui, à cette époque, était un homme d'une certaine importance. Avec l'appui du roi du Siam, qui l'avait nommé à Muttama, il a peut-être essayé de mettre la main sur Syriam à l'heure où il y avait un vide politique dans le delta. Cette hypothèse ne s'appuie pourtant pas sur des preuves écrites et ne se laisse inférer que du contexte général.

Le texte de Mouzinho suggère que la présence militaire arakanaise n'était pas très forte à Syriam. Or si cet engagement militaire n'était que minimal, comment garantir à moyenne échéance que les Portugais (établis sur place) versassent ne serait-ce que la moitié des revenus de la douane que Maṅ: Rājā krī: leur demanda probablement.

Une prétention du roi d'Arakan pour étendre son contrôle sur le delta, ou même celle de devenir empereur du Pègou, que les sources portugaises elles-mêmes lui imputent, est invraisemblable dans ce contexte [164].

---

163. Guedes (1994 : 127) confond le titre honorifique môn *bañā* avec *bhuraṅ* (*bayin*), roi.

164. « Le roi Mog d'Arakan a quelque droit sur ce royaume, parce qu'il porte le titre d'Empereur du Pégou et prétend avoir ce droit sur le royaume non par titre d'héritage mais par la conquête » (Guedes 1994 : 216). L'auteur de la *Questão* explique que, premièrement, le roi a voulu se venger des Birmans et que, deuxièmement, il a nommé de fait F. de Brito à Syriam pour veiller à ses intérêts. Cette argumentation légaliste n'est pourtant pas étayée par les faits, c'est-à-dire par la politique effectivement menée par le roi. Il faudrait au moins pouvoir prouver que Maṅ: Rājā krī: a essayé de conquérir une partie du Pègou et de soumettre à son autorité d'autres seigneurs.

Mouzinho confirme malgré lui la position importante que de Brito eut à la fois du côté des autorités portugaises de Goa et du côté arakanais. Héros ou traître, aventurier et homme politique, de Brito était un homme d'une volonté de fer et un fin diplomate. La mise en œuvre de ses projets force notre admiration car, très tôt, de Brito avait pris avantage de la liberté que lui laissait le roi à Syriam pour suivre une ambition toute personnelle.

De Brito était d'abord un excellent diplomate. Bocarro nous dit qu'après que le roi lui eût remis Syriam, il alla à Goa négocier son projet de faire de cette ville une base portugaise fortifiée, capable d'assurer le ravitaillement de Malaka à partir du Pègou et de prendre le contrôle des exportations de textiles du Coromandel vers la Birmanie. Ce premier voyage eut probablement lieu dans la première moitié de 1602, suivi d'un deuxième voyage en 1603 [165]. La proposition était séduisante pour Goa. L'*Estado da India* ne possédait pas d'établissement sur la côte orientale du golfe du Bengale en dehors de Malaka. Un poste de douane à Syriam protégé par une flotte allait pouvoir contrôler cette côte de Chittagong au Tenasserim. Soucieux d'officialiser la possession, Goa prit un point de vue légaliste sur la question, mais suivait une politique pragmatique à l'égard de de Brito qui était un hors-la-loi au sens strict du gouvernement portugais. Il fut bien reçu à Goa par le gouverneur Aires de Saldanha qui lui donna sa fille Dona Luisa comme épouse [166]. Sa suite se composait de dignitaires indigènes que de Brito avait engagés pour l'accompagner ; en effet, avant de partir à Goa, il avait envoyé des émissaires à Toṅṅū, Prañ, Chieng Mai et Ayutthaya où il voulait se faire reconnaître comme l'homme capable de faire barrage aux prétentions arakanaises [167].

Une commission d'experts juridiques portugais estima que le roi de Chieng Mai, un frère de Nanda bhuraṅ, était l'héritier légitime de Syriam. Une ambassade envoyée par Goa et dirigée par le père dominicain Francisco de Anunciação se rendit en 1604 à Chieng Mai et obtint la cession de Syriam, ce qui était d'autant plus facile que ce roi n'avait aucun moyen de contrôle sur la ville. Goa lui promit la moitié des revenus de la douane [168].

De Brito, bénéficiant des faveurs de Goa et du roi Filipe II, retourna à Syriam à la fin de l'année 1602 [169] et s'y s'imposa alors comme le

---

165. Guerreiro (1930, vol. 1 : 292 ; 1931, vol. 2 : 138).

166. Il s'agit du 17e vice-roi des Indes portugaises (1600-1605).

167. Guerreiro (1930, vol. 1 : 292).

168. .Guedes (1994 : 203).

169. Guerreiro dit qu'il retourna en décembre 1602 avec 300 Portugais et 16 navires de guerre. Ceci correspond au récit de Mouzinho. La date du retour donnée par Bocarro, 1605, est vraisemblablement une erreur. Le titre de capitaine général du Pègou et capitaine de la forteresse de Syriam lui fut officiellement reconnu à la date du 3 août 1603 (Guedes 1994 : 132, n. 66).

seul maître. Nous ignorons ce que le roi d'Arakan savait sur les projets de de Brito dont il ne pouvait guère se réjouir. La réaction se fit attendre. Est-ce dû au fait que d'autres préoccupations retenaient l'envoi d'une expédition contre un sujet indocile ? Comment de Brito a-t-il su ménager aussi longtemps la patience du roi ?

Pour assurer son succès et la tranquillité dont il avait besoin pour ériger la forteresse et réaliser l'implantation d'un établissement portugais, de Brito devait en effet s'assurer la bienveillance des seigneurs voisins et se prémunir contre la méfiance du roi arakanais. U Kala, cité *supra*, et la *Questão* confirment qu'il y réussit en amadouant les seigneurs de Toṅṅū et de Muttama ainsi que son maître arakanais avec des cadeaux abondants :

> Et parce que le Mogo [roi d'Arakan] en compagnie de qui il [de Brito] était venu là, après avoir eu du roi de Tangu tout ce qu'on a dit sur le trésor du roi de Pègou, montrait qu'il voulait gouverner ces terres… à cause de cela, il [de Brito] ne pouvait pas réaliser ses plans sans l'assentiment du propre Mogo [170], et il parut user à son encontre de cette ruse, [c'est-à-dire qu'il] le gratifiait de cadeaux, comme [par exemple] le fouet de cuir, fait à Cochim qu'il lui donna une fois et qui est estimé à 15 000 *pardaos* [171]. Et d'autres fois aussi, [il lui donna] à lui et aux siens, pour qu'ils lui soient favorables auprès du roi, plus de 30 000 *cruzados*. Et ceci pour les amener à le laisser prendre racine, élever une forteresse et l'armer… [172].

Guerreiro explique que de Brito, après son retour de Goa, alla en Arakan pour négocier sa position. Il aurait convaincu le roi que sur la question de Syriam, il ne devait pas céder aux marchands musulmans de Masulipatam, mais compter plutôt sur l'aide qu'on obtiendrait dorénavant de Goa. L'or musulman ne pourrait remplacer l'amitié portugaise. Enfin, il rappela au roi l'aide indispensable que lui accordaient les Portugais face aux Mogols et lui proposa la moitié des revenus de la douane [173]. Faut-il prendre au pied de la lettre cet aperçu des « négociations ». Est-ce qu'en 1603 de Brito pouvait dicter à Maṅ: Rājā krī: une politique anti-musulmane ? Les Arakanais savaient sans doute faire la différence entre un conquérant mogol et un marchand persan de Masulipatam. Quant aux revenus de la douane, plutôt que d'une proposition portugaise, il devait s'agir d'une condition du roi qui espérait tirer profit de sa conquête.

Les étapes dans la construction de la forteresse ne sont pas claires. Dans Guerreiro, nous lisons que d'une fortification de bois (*tranqueira*

---

170. « *Sair com seu intento* », litt. sortir avec son intention, c'est-à-dire, mettre en œuvre son projet de construire une forteresse.

171. Monnaie de l'Inde adoptée par les Portugais (du sanskrit *pratapa*) ; voir Guedes (1994 : 223, n. 135).

172. Guedes (1994 : 223).

173. Guedes (1994 : 133).

de madeira) qu'il occupa en 1599, de Brito fit une forteresse en pierres « avec beaucoup d'artillerie et des munitions en état de pouvoir se défendre contre tous les ennemis ». Suivant A. Guedes, des descriptions semblables se trouvent aussi chez Bocarro et dans la *História de San Domingos* qui insiste sur la rapidité de la construction. Mouzinho ne parle pourtant que d'une forteresse en bois, celle qui fut restaurée par Ribeyro, puis d'une nouvelle forteresse construite aussi en bois [174]. Il paraît d'ailleurs logique que la construction d'une forteresse en pierres ne se soit faite qu'au moment du retour de de Brito à Syriam.

Les sources portugaises nous informent que les Arakanais s'étaient emparés de Pusim (Bassein) en 1597-1598 et continuaient de contrôler cette ville au cours de la décennie suivante. En 1605, de Brito attaqua la ville qui était entre les mains des Arakanais. Elle l'était probablement encore en 1610 lorsque de Brito essaya à nouveau d'en prendre le contrôle [175]. Suivant Bocarro, deux mille hommes furent envoyés par le seigneur de Prañ à la poursuite de Maṅ: Khamoṅ: quand il s'enfuit de Syriam. D'après la *Questão* rédigée vers 1607, Prañ était à cette époque un « royaume » sujet de Maṅ: Rājā krī: [176]. Mais en 1607, rapporte de Brito, ceux de Prañ ont effectivement aidé les Portugais contre les agresseurs arakanais [177]. Malheureusement les sources arakanaises et birmanes ne nous disent rien sur cette extension territoriale du pouvoir arakanais. Incursions militaires, « conquêtes » et confirmations de l'autorité de seigneurs locaux faisant acte d'allégeance ne doivent pas faire illusion sur le degré d'autorité réelle que Maṅ: Rājā krī: exerçait sur ces régions.

Essayons de dresser brièvement le bilan de l'expédition arakanaise. Les deux principaux vainqueurs en 1599 étaient le roi de Toṅṅū et le roi d'Arakan. Ce sont eux qui se sont partagé le gros du butin de guerre : les trésors royaux de Pègou. En dépit de la rivalité que leurs ambitions inscrivaient naturellement dans leurs rapports, ils ont dû coopérer pour se défaire d'un ennemi commun, Naresuan, le roi du Siam. À plusieurs reprises, nous avons noté les faiblesses du roi de Toṅṅū, son incapacité de défendre seul son territoire, les concessions qu'il dut faire aux Arakanais etc. Mais celles du roi d'Arakan ressortent aussi très clairement. Certes les Arakanais ont participé à la chute de Pègou, ils ont habilement évincé les Siamois et se sont fixés à Syriam et à Bassein, mais ils étaient incapables d'y établir durablement

174. Mouzinho (1984 : 914, 930, 939).

175. Guedes (1994 : 122, 127, 137).

176. Guedes (1994 : 223). Cette affirmation de l'auteur de la *Questão* mérite une lecture critique. Vers 1603, Prañ avait été assez puissant pour envahir le territoire du seigneur de Ñoṅ ram (Phayre 1883 : 127). Il n'y a pas de preuves écrites pour étayer une dépendance de Prañ des Arakanais.

177. De Brito (1607 : 238) ; Guedes (1994 : 128).

leur autorité. Nous estimons qu'il y a à cela deux raisons intimement liées. La première est d'ordre démographique, la deuxième d'ordre politique. Le pays conquis était dévasté et dépeuplé. Pour inspirer confiance à la population mône, pour pacifier et repeupler le pays, il manquait au roi Maṅ: Rājā krī: la patience et les ressources. Une centaine de navires arakanais stationnés à Syriam ne pouvaient imposer l'autorité nécessaire à l'exercice d'un gouvernement. Si on voulait traire la vache qu'était le commerce du port de Syriam, il fallait bien se résoudre à gouverner le pays. Or une troupe d'occupation ne pouvait rester sur place que sous condition de pouvoir s'y ravitailler. Cela n'était garanti que si la population était disposée à accepter l'autorité nouvelle et que si on pouvait mettre la main sur un surplus de la production alimentaire générée par l'économie locale. Sinon l'approvisionnement dépendait de liaisons fragiles par voie d'eau, c'est-à-dire d'un dispositif temporaire et précaire.

En réalité les Arakanais ont pratiqué jusqu'à un certain degré ce qu'ils faisaient au Bengale oriental : au lieu de rassurer les Môns, ils ont déporté une partie de la population. U Kala fournit le nombre de 3 000 Môns qui n'est pas négligeable [178]. La DhAP parle même de 3 000 Thaïs et de 30 000 Môns ! Ces déportations, bien connues ailleurs en Asie du Sud-Est, sont un trait marquant de la politique d'expansion arakanaise. Pour les rois, le gain immédiat se situait sur le plan de l'accroissement de ses ressources démographiques et donc militaires. À brève échéance, cette politique de déportations allait donc à contre-courant du rétablissement économique et de la stabilité démographique à Syriam.

On aboutit ainsi à la conclusion que les ambitions politiques étaient contrecarrées par les traditions instaurées par la guerre (déportations, pillages) et l'incapacité matérielle et humaine de mettre en place des structures de gouvernement. De Brito sut merveilleusement profiter de cette situation de faiblesse, même si le roi d'Arakan était visiblement trop puissant et ses troupes trop nombreuses pour l'affronter ouvertement. Finassant dans sa démarche à l'égard de Maṅ: Rājā krī:, il s'assura du soutien de Goa, et au lieu d'un comptoir de commerce permettant de grossir les revenus royaux, il imposa la construction d'une forteresse qui le rendit autonome. En 1605, le vide qu'avait laissé en Birmanie méridionale la chute de Pègou se trouvait en bonne partie rempli par les ambitions d'un Portugais qui ne manquait ni d'initiative ni de courage.

---

178. 1 000 Môns qui avaient été fixés à Krwe: thè tentèrent de s'enfuir en 1604, mais furent capturés par le gouverneur de Toṅ kwaṅ (CL 153). Jusqu'à la conquête birmane en 1785, il y eut une troupe de soldats môns parmi les groupes de service royaux (Leider 1998a).

De Brito avait reçu de Filipe II le droit de conquête sur les régions voisines, mais cela ne pouvait être son objectif qu'à moyen terme. Il s'efforça d'attirer les Portugais des côtes du Bengale pour qu'ils viennent s'établir à Syriam. Une ambitieuse politique visant à étendre son contrôle sur les établissements au nord du golfe fut pourtant suivie d'un échec. En exemptant la population môn des droits dûs à leurs rois, il favorisa le repeuplement de la ville, condition indispensable de la reprise du commerce. La population locale trouvait à Syriam un havre de paix, et, si nous croyons les sources portugaises, la ville aurait eu entre 11 000 et 15 000 habitants [179].

Le chroniqueur arakanais, qui suit U Kala, date de 1603 la dissidence de de Brito. Celui-ci aurait alors « perdu tout respect pour notre roi et le roi de Toṅṅū », et tout en s'appuyant sur Bañā: dala, le seigneur de Muttama (Martaban), il n'aurait plus envoyé de tributs. Les deux rois réagirent par un renouvellement de leur alliance et attaquèrent d'un commun accord Syriam. Or nous savons que cette attaque n'eut lieu que deux ans plus tard, en 1605, et il convient de ne retenir la date de 1603 qu'avec des réserves [180]. Bañā: dala avait accepté de marier son fils avec la fille de de Brito. Il s'agissait sans conteste d'un succès diplomatique, mais sur le plan militaire, on ne voit guère les effets de cette alliance.

Maṅ: Rājā krī: envoya son fils, le futur Maṅ: Khamoṅ:, avec une flotte à Syriam. U Kala affirme que de Brito remonta alors l'Irraouaddi vers Prañ. Avant que les troupes de Toṅṅū n'arrivent, les deux flottes s'affrontèrent. Bloqué par la flotte arakanaise en aval, de Brito fit ancrer trois navires au milieu de la rivière. La supériorité du feu lui donna l'avantage décisif et ses batteries de canons mirent complètement en déroute la flotte arakanaise : troués, une partie des bateaux coula, ailleurs les bateaux accostèrent et leur équipage prit la fuite. Comble de malheur, ses soldats réussirent à faire prisonnier le prince héritier et le *kuiy ram krī*: [181]. Les conditions de l'enlèvement, telles qu'elles sont rapportées dans les sources arakanaises, ne sont pas tout à fait claires, mais l'événement n'y est pas lié à la bataille. Suivant Ṅa Mañ, le prince s'était rendu au fameux sanctuaire Shwesandaw à Prañ quand un Portugais « sujet du roi Maṅ: Rājā » le suivit et l'enleva. Suivant la DhAP, le prince tomba dans un guet-apens de de Brito. Celui-ci aurait posté quatre navires près de l'île de Huiṅ krī: (Haingyi) à l'est du cap Negrais. Tandis que le prince Khamoṅ: passait la nuit sur l'île, les soldats de de Brito attaquèrent le camp et

179. Guedes (1994 : 135).

180. Rappelons que Phayre avait daté l'enlèvement du fils de Maṅ: Rājā krī: de 1604 (Phayre 1883 : 126).

181. Tibau (1611 : 2).

s'emparèrent de lui [182]. D'après Guerreiro, Maṅ: Khamoṅ: s'enfuit en direction de Prañ pour retourner en Arakan. De Brito lui tendit un guet-apens et le prince fut forcé de se rendre avec une partie de sa suite [183].

Lorsqu'on l'informa de l'enlèvement de son fils, Maṅ: Rājā krī: voulut se lancer immédiatement à l'attaque. Aggasiṅceyya, un moine du monastère Shitthaung, lui conseilla d'attendre avant d'agir. L'adage qu'il cita est rapporté de manière différente dans les chroniques arakanaises [184]. Sur le fond, il semble dire que le roi n'a pas intérêt à attaquer de Brito, mais à attendre neuf mois pour que le fils revienne. On peut aussi y lire la recommandation d'avoir recours à des moyens diplomatiques. De Brito reçut alors de l'aide de Goa et attaqua Pusim (Bassein) contrôlé par les Arakanais. Il envoya une ambassade à Mrauk U qui devait négocier la paix [185]. Suivant Bocarro, de Brito aurait demandé une rançon de 100 000 *tangas* et des terres près de Chittagong (ce qui était contraire aux propositions de Goa). Quand de Brito envoya son fils à Chittagong pour prendre possession de ces terres, le roi le fit arrêter et exécuter [186]. Suivant de Brito lui-même, le roi accepta de céder à Goa ses droits sur Sandwîp, un tiers des revenus de la douane de Chittagong et 20 000 *pardaus* pour réparer la forteresse de Syriam [187].

Un tel succès paraît douteux parce que de Brito n'avait aucune emprise à ce moment-là sur Chittagong et Sandwîp. Il va de soi que dans l'historiographie arakanaise, la fin de l'histoire se lit un peu différemment. Suivant la DhAP, le général Jeyya, « un homme habile à résoudre des problèmes », se rendit avec des cadeaux (!) auprès de Ṅa Aṅgā (alias de Brito) et le décida à se rendre en compagnie du prince à Mrauk U. Le roi pardonna alors à de Brito et le laissa retourner paisiblement à Syriam [188].

---

182. UP 210. La *Questão* (Guedes 1994 : 203-204) relate les événements de la manière suivante : « [Le roi] envoya contre cette forteresse son fils, le prince, en l'an 1605, avec une grande puissance pour mettre à tout le fer et le feu et achever totalement les Portugais qui l'empêchaient de mettre en exécution ses désirs. Mais Notre Seigneur favorisa tellement les nôtres par son infinie miséricorde qu'il détruisit leur flotte entière… Le prince héritier fut fait prisonnier avec quelques grands et une grande multitude d'autres gens et il y eut d'innombrables morts. »

Dans la chronique de Wimala, l'enlèvement du prince héritier est attribuée à la guerre entre les Arakanais et les Siamois alliés aux Môns.

183. Guerreiro (1931, vol. 2 : 140).

184. Voir notre traduction des différentes versions dans l'annexe 1.

185. D'après la DhAP, de Brito est allé en personne à Mrauk U. D'après les sources portugaises, il n'est pas clair si l'ambassade était dirigée par le père jésuite Natal Salerno ou le père dominicain Francisco da Anunciação.

186. Bocarro (1876 : 431-432) ; Tibau (1611 : 3).

187. Guedes (1994 : 127).

188. UP 210.

U Kala présente les faits d'une manière fort différente. D'après le chroniqueur birman, le roi d'Arakan, après avoir appris l'enlèvement de son fils, partit avec 300 bateaux [189] et avec l'aide de ses alliés de Toṅṅū assiégea vainement Syriam. Lors des négociations qui s'ensuivirent, de Brito aurait promis de libérer le prince héritier sous condition qu'on abandonne le siège et qu'on le reconnaisse non plus comme sujet du roi (*kywan: tō*), mais comme roi souverain. U Kala souligne donc un aspect fondamental de la politique de de Brito : la reconnaissance de sa souveraineté par les souverains voisins.

De ces sources divergentes, on peut retenir que de Brito sortit comme vainqueur du conflit de 1605. Il avait fait une démonstration de la supériorité de ses forces, tout en évitant que l'alliance entre Toṅṅū et l'Arakan finisse par l'étrangler. Le roi d'Arakan ne subissait pas de nouvelles pertes, mais avait dû céder à de Brito sur la question du contrôle de Syriam pour obtenir la libération de son fils.

Probablement sous l'effet des succès de de Brito et de Tibau, le roi d'Arakan perdit aussi le contrôle sur la communauté luso-asiatique de Dianga. D'après Tibau, le roi fit exécuter le chef des Portugais de Dianga et attaqua ensuite le port même où il fit de nombreux otages, massacra un grand nombre de Portugais et en déporta une partie [190]. Cette expédition punitive, dont la date exacte n'est pas connue, est parfois évoquée sous le nom de massacre de Dianga.

Dans une version de la DhAP [191], il est dit que Maṅ: Khamoṅ: tenta de se révolter contre son père en 1605. Cinq esclaves de pagode de Sam twè où le prince s'était rendu pour vénérer les fameuses pagodes construites par son arrière-grand-père, poussaient Maṅ: Khamoṅ: à se mettre à la tête de 5 000 esclaves de pagodes. Mais le père, qui fut informé de ces menées, envoya des troupes et mit fin à la tentative. 3 000 auraient réussi à fuir. 1 000 autres furent affectés aux pagodes de Ratanāpum et Mahamuni [192]. Nous ne sommes pas en mesure d'évaluer l'exactitude de cette histoire singulière et de la situer dans le contexte des autres événements de la période.

Le conflit de 1607 découle des hostilités de 1605. Reprochant à Maṅ: Rājā krī: de vouloir assiéger Syriam, de Brito fit ravager quelques villages dans le sud de l'Arakan par un de ses lieutenants. Au printemps 1607, les Arakanais, avec leurs alliés de Toṅṅū, de Bhalwa et des musulmans de la côte malabare encerclaient Syriam. D'après Pieter Willemssen, le roi arakanais avait à sa disposition 100 000 hommes,

189. D'après la *Relatione del Tesoro*, 560 (Guedes 1994 : 230), 540 d'après Ovington (1696 : 579).

190. Tibau (1611 : 4) ; Bocarro (1876 : 432) ; Guerreiro (1931, vol. 2 : 319) parle une fois de 3 000 et une fois de 5 000 prisonniers (1942, vol. 3 : 78).

191. UP n'en parle pas.

192. CL 154.

3 000 géliasses et 150 navires à voile [193]. De Brito, de son côté, reçut l'appui de Prañ. Dans ce nouveau conflit, de Brito eut à nouveau le dessus. Les pertes signalées ne furent pourtant pas négligeables : 10 capitaines portugais, 80 soldats et 17 Môns [194].

Ni les chroniques arakanaises ni U Kala n'évoquent les affrontements en 1607 et leurs séquelles. Par la correspondance royale portugaise, nous savons que plus tard, Maṅ: Rājā krī: demanda la paix. En 1611, le roi portugais recommanda au vice-roi Lourenço de Távora le maintien de bons rapports avec l'Arakan. Mais, entre temps, les Hollandais, concurrents et principaux adversaires des Portugais avaient fait leur entrée sur la scène. Un premier contact s'était établi en 1607 avec l'arrivée d'un navire en provenance du Coromandel sous les ordres de Pieter Willemsz et Jan Gerritsz Ruyl. L'année suivante des conditions de commerce favorables furent offertes aux Hollandais mais, en échange, ces derniers n'étaient pas encore prêts à s'engager contre les Portugais [195].

Dès 1607, Syriam était donc définitivement perdu pour les Arakanais. L'aventure birmane était terminée. Sans le soutien de son allié arakanais, la situation de Toṅṅū périclitait également et la ville devint la victime d'une attaque massive de Syriam en 1610. Une des raisons que U Kala évoque en 1605, pour expliquer les concessions faites à de Brito, fait référence au seigneur de Muttama (Martaban). De Brito disposait non seulement d'un allié fort, mais il avait aussi de son côté une partie de la population mône. Ses succès ne l'empêchaient pourtant pas de ménager les Arakanais qui restaient un voisin potentiellement dangereux. De Brito profitait de la division de ses voisins, mais il devait craindre leur rapprochement. Face aux Birmans toutefois, les Portugais de Syriam et les Arakanais partageaient les mêmes soucis. Dès 1605, Anok bhak lwan (Anaukpetlun), le roi d'Ava, avait poursuivi avec ténacité l'œuvre de reconquête de son père. Pour éviter le retour d'un roi birman fort en Birmanie méridionale, Maṅ: Khamoṅ: essaya de prêter main forte à de Brito. Mais en 1612, ce fut Anok bhak lwan qui triompha avec l'éviction de de Brito.

Dans les conflits ouverts la flotte arakanaise avait montré une capacité remarquable à faire face à des conditions adverses. D'une faiblesse évidente face aux batteries de canons de Syriam ou des vaisseaux portugais, les navires arakanais excellaient dans les guet-apens, les

---

193. De Jonge (1865 : 288).

194. Guedes (1994 : 130). De Brito (1607 : 241), Ovington (1696 : 579) et Guerreiro (1942, vol. 3 : 78) fournissent en gros les mêmes chiffres sur les forces arakanaises : 1 200 bateaux, 30 000 hommes et 3 500 pièces d'artillerie. Bocarro (1876 : 145) fournit des données plus modestes : 10 000 hommes et 800 embarcations.

195. Raychaudhuri (1962 : 79). Hall (1936) n'apporte aucune information sur les débuts de la présence hollandaise en Arakan.

manœuvres et attaques rapides. Sur le plan politique, le bilan était négatif parce que les conquêtes ne furent pas durables même si la royauté arakanaise profita du désastre entraîné en Basse Birmanie par la chute de l'empire birman. Outre l'important trésor ramené de Pègou et la déportation d'une partie de la population, le contrôle que Brito exerçait sur Syriam dévia une partie du commerce entre la Haute et la Basse Birmanie vers l'Arakan. Les objets de ce commerce étaient surtout les étoffes du Coromandel et les pierres précieuses birmanes. Un accord entre le roi d'Ava et le roi d'Arakan en 1603 témoigne en particulier de ces rapports et l'intérêt que les rois y prenaient se reflète dans l'amélioration et la construction de routes [196]. En décembre 1609 eut lieu un autre échange d'ambassades entre Ava et Mrauk U représenté par Ugga Pyam. Le royaume de Anok bhak lwan (1605-1628) était alors à la fois un allié potentiel (contre Syriam) et un rival en germe pour la décennie à venir [197].

La consolidation des conquêtes à l'ouest

Les frontières menacées

La description et l'analyse des activités de Maṅ Rājā Krī: en Birmanie d'un côté et au Bengale de l'autre ne doit pas faire oublier la simultanéité et l'imbrication de certains événements. En ce qui concerne les activités portugaises, ceci semble d'ores et déjà évident. Les plans et projets de de Brito s'étendaient à toute la côte du golfe du Bengale. Ses compatriotes de Dianga devaient être ses frères d'armes. Or ceux-ci avaient, comme nous allons le voir maintenant, leurs propres ambitions et nourrissaient leurs propres projets d'implantation territoriale. Outre ces menées portugaises, Maṅ: Rājā krī: devait s'efforcer de contrôler les velléités d'autonomie des populations soumises par son père. Vers la fin de son règne il se trouva confronté à l'extension du pouvoir mogol jusqu'au territoire de Chittagong. Les menaces pesant sur le territoire autant que sur les eaux, le péril était multiple et les frontières menacées. Sur tous les événements de cette époque, les informations des chroniques arakanaises sont très limitées.

En 1595, deux ans [198] donc après son accession au trône, le roi dut faire face à une révolte du seigneur Sak qui s'était allié avec les tribus des Mrum et des Laṅ: kè. Or Satui: Maṅ: Co lha, le frère cadet du roi qui avait été confirmé dans sa fonction de *anok bhuraṅ*, se révéla incapable de faire face à la situation.

196. Guedes (1994 : 201) ; Blackmore (1984 : 30).
197. CL 159-163.
198. CL 143. En 1594, d'après UP 207.

De Chittagong, le roi aurait marché en personne sur Dhaka pour rétablir l'autorité arakanaise par des mesures expéditives à l'égard des subordonnés déloyaux : une centaine d'entre eux furent destitués et affectés à la troupe des *mōlip*, serviteurs du palais [199]. L'interprétation de ces activités est difficile parce que la campagne n'est pas datée dans la chronique [200]. Le lien entre la révolte et la campagne au Bengale n'est pas clair et il se pourrait que cette expédition fasse référence à l'alliance que le roi conclut en 1602 avec Kedar Rai, le zamindar de Sripur. La flotte de ce dernier et la flotte arakanaise lancèrent ensemble des raids contre les postes militaires mogols à Srinagar [201].

Chittagong était tenue fermement par les Arakanais, mais les ambitions du roi allaient plus loin. L'opposition des Arakanais à la progression du pouvoir mogol faisait d'eux des alliés bienvenus aux yeux des zamindars qui étaient tout aussi hostiles aux Mogols. En marge des affrontements entre les armées mogoles et les seigneurs locaux, des groupes de Portugais sous la direction de chefs résolus s'efforçaient d'établir un gouvernement portugais sur l'île de Sandwîp, à l'extrême nord-est du golfe du Bengale.

Nous ne pouvons nous faire qu'une idée assez vague des engagements militaires des Arakanais et de leur politique à l'égard des seigneurs locaux. Quant aux sources portugaises, elles mettent en évidence les projets téméraires d'*homiziados*, qui, comme de Brito, représentent cette « *far greater predilection for territorial adventurism* » que Subrahmanyam définit comme une des caractéristiques de la politique portugaise de l'époque [202]. La question des relations entre la royauté arakanaise et le Bengale implique donc au moins quatre types d'acteurs : outre les Arakanais eux-mêmes, les gouverneurs mogols, les seigneurs hindous et musulmans et les communautés portugaises.

---

199. Le chef indien (*kulā: akrī:*) est appelé *Dewan: napat*, un titre plutôt qu'un nom. En même temps, le roi consolida son emprise sur la région en nommant des personnes de confiance. Le fils de Mahāpañākyō, qui succéda semble-t-il, à son père dans sa fonction de conseiller principal du roi, fut nommé gouverneur de Roṅ phrū et le propre fils du roi, Digha, fut chargé de l'administration de Moksūjā. Après ces mesures administratives, le roi retourna en février-mars1596 à Mrauk U. Toutes ces informations sont sujettes à caution parce que nous ne les trouvons que dans la DhAP, qui tend à exagérer considérablement l'emprise arakanaise sur le Bengale.

200. Des traditions ultérieures veulent que les rois arakanais aient contrôlé Dhaka depuis le règne de Maṅ: Rājā krī:. Un document de la fin du XVIIIe siècle (voir Leider 1998a) rapporte effectivement par erreur à ce roi 935 [1573] qui correspondrait au règne de Maṅ: Phaloṅ. Si on accepte la date de 935, on pourrait en tirer l'argument, qu'il y eut déjà des raids arakanais jusqu'à Dhaka à cette époque. Dans le même texte, on lit aussi : « À Dākā furent installés des fortifications, des postes de garde et des canons ». Mais tant qu'on ne disposera pas de preuves matérielles d'un établissement arakanais à Dhaka, il est vain de spéculer.

201. Le *Bahāristān* (Nathan 1936 : I,86) fait référence à un fort construit par le roi arakanais « lors d'une de ses campagnes à l'époque où Raja Mânsingh était gouverneur ». Or ce dernier fut gouverneur jusqu'en 1605.

202. Subrahmanyam (1994 : 108).

L'extension du pouvoir mogol au Bengale

Nous avons vu dans un chapitre antérieur que les conditions politiques au Bengale avaient favorisé la prise de Chittagong par les Arakanais. Après la conquête du Bengale par Akbar en 1576, les Mogols mirent plus de trois décennies pour imposer leur contrôle sur l'ensemble du pays affrontant la résistance et les rébellions des anciens maîtres afghans. En 1586, un nouveau système administratif entra en vigueur. Mais l'autorité mogole qui venait à peine d'être rétablie, déclina à nouveau sous le gouvernement de Sayyid Khan (1587-1594). Son successeur, Mân Simha (1594-1605 [203]) rejeta les rebelles afghans à l'est du Brahmapoutre, mais fut incapable d'écraser leur pouvoir. Isa Khan, le plus puissant d'entre eux, s'allia avec Kedar Rai, le zamindar de Sripur, et menaça sérieusement la flotte mogole en 1597. Isa Khan mourut deux ans plus tard, après avoir conclu un accord de paix avec Mân Simha. Durant une absence prolongée de Mân Simha, il y eut une nouvelle rébellion afghane. Mân Simha emporta une première bataille contre les rebelles au Bengale oriental (1601). Kedar Rai de Sripur, à peine soumis à Mân Simha, se retourna contre le gouverneur en s'alliant avec le fils de Isa Khan, Musa Khan (1602) et d'autres zamindars. Mais Mân Simha revint à Dhaka, et combattit victorieusement les rebelles [204].

À la même époque, une faction portugaise sous les ordres de Domingo Carvalho profita de la défaite de Kedar Rai pour s'emparer du pouvoir sur l'île de Sandwîp. Kedar Rai, persécuté par les troupes mogoles et mis au défi par les Portugais à Sandwîp, rechercha alors l'alliance de Maṅ: Rājā krī:. Le roi arakanais répondit favorablement et les navires arakanais montèrent jusqu'à Dhaka, attaquant et pillant les fortins mogols. Avec la flotte de Kedar Rai, ils attaquèrent ainsi Srinagar. Dans une bataille près de Vikrampur, Kedar Rai trouva la mort et les troupes de Maṅ: Rājā krī: furent forcées de battre en retraite [205].

Si la paix régna au cours des années suivantes, le pouvoir des seigneurs afghans et des zamindars n'était toujours pas brisé et leur soumission à la suzeraineté mogole demeurait un engagement précaire. En 1608, un nouveau gouverneur mogol (*sūbadār*) fut nommé : Islam Khan. Durant les cinq années de son gouvernement, celui-ci réussit à établir enfin d'une manière ferme le contrôle administratif de l'empire mogol sur le Bengale.

Au début de son gouvernement, pratiquement tout le Bengale oriental était gouverné par des seigneurs indépendants. La région de Sylhet

---

203. Fondateur d'une nouvelle capitale à Rajmahal.

204. Majumdar (1973 : 84-86). Voir aussi Mookherji (1912 : 154).

205. Majumdar (1973 : 86). Les sources indiennes attestent aussi la mort de nombreux pirates portugais ; il s'agit très probablement de soldats au service des Arakanais.

(Srihatta), au nord, était contrôlée par des seigneurs afghans, dont le plus puissant était Bayazid Karrani. Le pouvoir d'Anantamânikya, le zamindar de Bhalwa, au sud, s'étendait jusqu'à Noakhali, terre voisine de Chittagong. Le territoire de Musâ Khan avait une extension encore plus formidable ; il incluait Mymensingh, des parties de Rangpur, Bogra et Pabna (vers le nord) et une grande partie des districts de Dhaka et de Tippera.

Majumdar a parlé d'une époque des *bāro bhuiyās* pour désigner la période entre 1576 et 1612. Le terme de *bāro bhuiyās* veut dire « 12 seigneurs » et se rapporte à des zamindars (seigneurs fonciers musulmans ou hindous). C'est de ce terme que dérive peut-être l'appellation arakanaise – que nous avons déjà maintes fois signalées – pour désigner le Bengale : Baṅgā [parfois écrit Bhaṅgā] chay nhac mrui., les 12 villes / régions du Baṅgā. Aucun auteur ne soutient pourtant qu'il y avait exactement 12 *zamindars* et l'expression, prise dans un sens géographique, comme le fait la DhAP, est vague [206]. Son utilisation dans l'historiographie arakanaise confirme l'intensité des contacts entre les deux régions durant la deuxième moitié du XVIe siècle.

Dès 1608, Islam Khan fit des préparatifs militaires pour attaquer Musa Khan. À la suite de plusieurs batailles, ce dernier perdit le contrôle de Dhaka et de sa capitale Sonargaon et fut abandonné par ses alliés. Dès lors, il ne restait plus entre Chittagong et les avant-postes des Mogols que le territoire d'Anantamânikya, le seigneur de Bhalwa. Quand Islam Khan s'apprêta à attaquer ce dernier, Maṅ: Rājā krī: vint à son secours. Anantamânikya résista vaillamment, mais fut trahi par un de ses officiers. Vaincu, il se réfugia en Arakan [207]. Sans espoir de renverser le sort des armes, Musa Khan se rendit et ses troupes furent intégrées dans les unités mogoles (1610-1611). Islam Khan laissa aux zamindars leurs territoires et y fit installer des garnisons. À la fin de l'année 1611, le pouvoir de l'empire mogol touchait donc directement les territoires conquis par les Arakanais. Lorsqu'Islam Khan décida de retirer la plus grande partie de ses troupes pour engager la guerre contre Raja Pratâpâditya, le zamindar des districts de Jessore, Khulna et Bakharganj, Maṅ: Rājā krī: lança sa flotte contre Sripur, Bhalwa et Vikrampur. Mais la campagne contre Pratâpâditya fut de courte durée

206. Dans le *Rajamala*, on trouve l'expression des « 12 *Bangalas* » qui, suivant Qanungo, désigne aussi les 12 *zamindars* (Qanungo 1986 : 199, n. 6). On doit se demander à quelle réalité géographique ou politique l'expression des « 12 seigneurs » s'applique. Dans aucune des histoires du Bengale que nous avons consultées, on ne trouve d'explication vraiment satisfaisante. L'appellation arakanaise utilise le nom de B[h]aṅgā que nous rapprochons, comme nous l'avons déjà suggéré, du Vaṅga de la période antique (Bengale du sud-est).

207. Le *Bahāristān* note qu'il passa les deux rivières Feni, ce qui montre bien où était la frontière à cette époque (Nathan 1936, vol. 1 : 98).

(décembre 1611-janvier 1612) et les troupes arakanaises se replièrent avant l'arrivée de l'armée qu'Islam Khan envoya contre eux [208].

Peu après, les armées mogoles réussirent aussi à soumettre Sylhet dont les chefs afghans furent emprisonnés. Le gouvernement mogol étant désormais fermement établi, Islam Khan construisit un nouveau fort et de bonnes routes à Dhaka et en fit sa capitale en avril 1612 (Jahangirnagar). Les incursions arakanaises sont une des raisons invoquées pour ce déplacement de capitale, la situation stratégique de Dhaka étant plus favorable [209].

L'extension du gouvernement mogol sur l'ensemble du Bengale changeait entièrement la situation géostratégique de Chittagong. Les Arakanais n'avaient plus en face d'eux un Bengale désuni et morcelé, mais un gouvernement centralisé capable de mobiliser des armées puissantes. Après 1612, la conquête de Chittagong devint un objectif de la politique mogole au Bengale. Cet objectif ne fut pourtant atteint qu'en 1666.

Il est clair qu'avec les succès d'Islam Khan, la politique des rois arakanais sur la frontière du nord-ouest devait répondre à de nouveaux impératifs. La défense de Chittagong devenait une des tâches primordiales de la politique arakanaise. Les chapitres suivants montreront comment et dans quelles circonstances les Arakanais ont réussi à garder le contrôle de Chittagong. Dans l'immédiat pourtant, Maṅ: Rājā krī: et son fils, qui lui succéda en 1612, durent affronter le problème plus urgent des Portugais implantés à Sandwîp, problème complexe que nous allons aborder maintenant.

L'occupation portugaise de Sandwîp

La tentative d'une implantation territoriale portugaise sur Sandwîp est liée au nom de Sebastião Tibau Gonzales comme la fortune de Syriam est attachée à celui de de Brito. L'intérêt portugais pour cette île au nord-est du golfe du Bengale n'était pas nouveau [210]. En 1602, deux Portugais originaires des communautés portugaises de Chittagong et de Dianga, Domingo de Carvalho et Manuel de Mattos, profitèrent des circonstances politiques particulièrement favorables pour prendre possession de l'île. En effet, le maître de l'île, Kedar Rai de Sripur venait d'être battu par les troupes mogoles – comme nous venons de le voir – et le roi arakanais était occupé par la situation au Pègou [211]. Le coup, pour réussi qu'il puisse paraître, avait pourtant le désavantage de

208. Majumdar (1973 : 89-73).

209. Majumdar (1973 : 94).

210. Des ambitions territoriales de Goa existaient depuis les gouvernements des vice-rois D. Luis de Ataide (1571-1581) et D. Duarte de Menezes (1584-1588) (Guedes 1994 : 155).

211. Suivant du Jarric (cité par Campos 1979 : 68, note *), Kedar Rai aurait cédé l'île aux Portugais « de fort bonne volonté » *après* que les Mogols s'en étaient emparés !

susciter une coalition entre Kedar Rai et Maṅ: Rājā krī: qui ne tardèrent pas à attaquer les Portugais. Melchior Botteglio attribue (dans la *Relatione*) l'initiative de l'attaque arakanaise aux seigneurs afghans chassés de Sandwîp :

> Expulsés de là, ceux-ci se rendirent auprès du roi d'Arakan et le persuadèrent de mettre en pièces tous les Portugais habitant dans ses terres, parce qu'ils étaient un danger évident pour ses royaumes, comme entre temps il avait permis que les Portugais fussent les maîtres de deux forteresses dans son voisinage, l'une à Sundiva [Sandwîp], qui était tombée entre leurs mains, et l'autre à Syriam, que construisait Brito. À cause de cela et d'autres choses similaires, ils persuadèrent le roi d'Arakan de [leur] permettre de piller les navires des Portugais qui se trouvaient dans les ports d'Arakan, de Silipur [Sripur] et de Baccala [Bakla]. Et en faisant cela sans aucune restriction, on assembla une flotte puissante. Quand les Portugais comprirent [ces préparatifs], ils quittèrent tous les ports mais ils ne purent pas le faire assez vite pour emmener les gens. Une grande armada partit alors sur mer contre Caravaglio [Carvalho] [212].

La bataille eut lieu le 8 novembre 1602 au large de Chittagong ; deux jours plus tard, grâce à l'arrivée de renforts (hispano-portugais) venus de Sandwîp au secours des leurs, les bateaux arakanais durent battre en retraite. Les Portugais auraient en effet réussi à s'emparer de 149 bateaux arakanais munis de leurs canons et des munitions ! L'oncle du roi, appelé Sinabadi, aurait trouvé la mort à cette occasion [213]. L'image que les diverses sources nous laissent sur la réaction de Maṅ: Rājā krī: à ces démonstrations d'indépendance est ambigu. D'un côté on rapporte que le roi se serait vengé en ravageant les établissements portugais de la côte et en emprisonnant les Portugais [214], d'un autre côté, il est dit que le roi lui-même proposa de faire reconstruire l'église des Dominicains qui venait d'être saccagée et demanda aux pères de rester dans le royaume [215].

Maṅ: Rājā krī: à qui le contrôle de Syriam commençait déjà à échapper vers la même époque, n'était pas prêt à tolérer la montée d'un contre-pouvoir aux portes de son royaume. Il lança une nouvelle attaque contre Sandwîp qui échoua, mais, les Portugais, manquant alors de

---

212. Guedes (1994 : 229-230)

213. Campos (1979 : 70). Nous supposons que ce nom correspond au titre pāli : *senapati*, maître de l'armée. L'identité du personnage pose problème. V. Chowdhury a attribué à Senapati la monnaie d'un gouverneur arakanais daté de 960 [1598] et dont le titre était Sultan Hilal Shah ; sur la face opposée, on lit « l'oncle du roi, Mahāsihāsura ». Il ne serait mort qu'en 1607. Il avait été précédé par un gouverneur qui porta le titre de Islam Shah. Celui-ci n'exerça le pouvoir que quelques mois ; nous avons une monnaie de 1597, où il s'intitule « fils du roi, seigneur de l'ouest », (Chowdhury 1997 : 146, 149, 150).

214. Par ex. la *Relatione…* (Guedes 1994 : 230) : « …dans sa fureur, il [le roi] mit tous les Portugais qui habitaient ses terres en prison ; parmi eux il y eut deux pères de la Compagnie de Jésus, chargés de la mission, dont un, le père Francisco Fernandez, un Espagnol, eut l'œil crevé lors d'un combat au moment de son arrestation ; il mourut en prison ».

215. Campos (1979 : 70 et notes).

ressources suffisantes pour faire face à un nouvel affrontement, auraient quitté l'île. Carvalho se serait alors installé avec trente frégates à Sripur auprès de Kedar Rai ! [216] Plus tard Raja Pratâpâditya le fit assassiner pour plaire au roi d'Arakan dont il rechercha l'alliance [217]. Maṅ Rājā krī: profita alors doublement de l'élimination de Carvalho et de Mattos et de la défaite des zamindars pour renforcer son autorité non seulement à Sandwîp, mais aussi sur les terres voisines de Bâkla [218].

Outre sa proximité de Chittagong, l'importance de Sandwîp était de nature économique et stratégique. Elle était réputée pour sa production de sel et telle était la raison majeure de l'occupation portugaise [219]. Sa position face à l'embouchure de la Padma permettait en outre de contrôler les mouvements le long des côtes et de menacer les flottes arakanaises.

En dépit des troubles récents, une communauté portugaise, espèce de gens qui n'en faisait qu'à leur tête, pour paraphraser le chroniqueur Bocarro [220], continuait à vivre à Sandwîp. En 1608, un certain Estevão Palmeiro refusa d'être leur chef. Le choix tomba alors sur Sebastião Gonçalves Tibau, qui, en Asie depuis 1605, était devenu marchand d'esclaves et de sel à Dianga. Le « massacre de Dianga » (vers 1607) le fit partir à Bâkla où il rechercha l'aide du zamindar local pour retourner en force à Sandwîp. Il y assiégea en 1609 Fateh Khan, un ancien employé musulman de Mattos, qui exerçait le pouvoir sous l'autorité du roi d'Arakan [221]. Ce fut seulement, paraît-il, au bout d'un siège de deux mois, de multiples efforts et avec le secours heureux d'une petite troupe accourue de Hijili que l'île fut prise [222]. Toutefois Tibau devait s'imposer parmi ses propres compatriotes.

---

216. Suivant du Jarric, Carvalho aurait affronté avec 16 navires la flotte arakanaise composée d'un millier de bateaux. 130 bateaux auraient été détruits et 2 000 Arakanais tués face à 6 Portugais ! Campos (1979 : 71).

217. A. Guedes explique que Carvalho avait mis Sandwîp sous l'obédience nominale de l'*Estado da India* et fit des démarches à Goa semblables à celles de de Brito pour obtenir une aide officielle. Mais celle-ci ne lui fut pas accordée. Mattos mourut peu après et son successeur semble avoir été un homme de basse extraction. De la documentation contradictoire, l'historienne portugaise conclut que Sandwîp revint effectivement sous le contrôle des Arakanais (Guedes 1991 : 155).

218. Campos (1979 : 73).

219. Sur la richesse de Sandwîp, voir le témoignage de C. Federici (Pinto 1962) qui visita l'île en 1581. Il convient de rappeler aussi l'épisode d'Antonio de Souza Godinho (1589) rapporté par Fernberger (1999 : 114). Selon Fernberger, l'île de Sandwîp produisait un revenu suffisant pour nourrir les troupes arakanaises estimées par le diplomate autrichien au nombre de 40 000.

220. Bocarro (1876, vol. 2 : 434).

221. Tibau (1611 : 8).

222. Bocarro (1876, vol. 2 : 436) ; Faria e Sousa (1945, vol. 5 : 287) ; Campos (1979 : 81-83).

A. Guedes rappelle que de Brito avait proposé à Philippe II, outre la conquête du Bengale, la prise de Chittagong et de Sandwîp ; celles-ci permettraient, selon lui, de contrôler les sujets portugais qui y étaient établis et d'assurer les approvisionnements de riz pour Malaka. Si ce plan audacieux échoua, l'une des raisons en fut l'ambition concurrente de Tibau [223]. Tibau était dans une situation comparable à celle de de Brito: il avait besoin d'alliés pour réussir. À vrai dire, l'un et l'autre ne sont devenus une menace pour les Arakanais qu'au moment où ils purent effectivement trouver des alliés locaux. Jusqu'à la politique de mariage et la prise d'otages, les méthodes des deux concurrents se ressemblent. De Brito trouva cependant dans la population mône des alliés naturels, alors que Tibau recontra au Bengale moins de gens disposés à sympathiser avec un pirate, ennemi décidé des musulmans et traître à ses promesses [224].

Il n'est pas surprenant qu'il ait pu profiter des rivalités entre des princes royaux. Probablement vers la fin de 1609 ou au début de 1610, il apporta son secours à Maṅ: Ñui, le frère de Maṅ: Khamoṅ: qui était alors *anok bhuraṅ* (gouverneur de la région de Chittagong) [225]. Nous ignorons les détails de ce complot, notamment quelles étaient les visées de Maṅ: Ñui dans cette affaire [226]. Bocarro raconte une histoire curieuse : le gouverneur fut attaqué par un frère aîné pour s'emparer d'un éléphant ceylanais. Dans les annales de la *Vieille chronique*, l'événement se résume au constat d'une révolte :

> Le fils royal, roi de l'ouest [Maṅ: Ñui [227]], se mit d'accord avec les gens du Majjhimadesa [le pays du milieu, l'Inde] et le sujet du roi *bharaṅ gyī* [portu-

---

223. Tibau aurait occupé Xavaspur (Dakhin Shabazpur) et Patelabanga (Bocarro 1876, vol. 2 : 438 ; Guedes 1994 : 157).

224. Tibau aurait ainsi très vite oublié ses promesses faites au *zamindar* de Bakla de partager les revenus de Sandwîp en échange de l'aide du dernier pour la conquête de l'île.

225. Bocarro l'appelle Anaporão. D'après Chowdhury (1997 : 150), aucune monnaie n'est connu de ce gouverneur qui aurait succédé à Senapati (Hilal Shah) en 1608.

226. A. Guedes dit que Tibau promit au gouverneur son aide pour monter sur le trône contre le bénéfice d'avantages futurs, mais elle ne dit pas lesquels et ne cite pas de source. Dans un contexte plus large, elle interprète la politique deTibau comme une menace directe pour la stabilité des rapports entre Goa, de Brito et Maṅ: Rājā krī:. Le maintien de rapports de paix avec le roi d'Arakan était un des buts déclarés de la politique de Philippe II (Guedes 1994 : 157). Campos (1979 : 84) qui s'appuie sur Faria e Sousa (Faria e Sousa 1945, vol. 5 : 289) et Bocarro (1876, vol. 2 : 439) qui ne mentionnent pas de complot, mais parlent d'une querelle entre le prince héritier et son [demi-] frère (d'après les *Doc. Remettidos* et Bocarro) ou un neveu (suivant Faria e Sousa).

227. Collis (Collis 1925 B) l'avait identifié avec un autre fils de Maṅ: Rājā krī:, appelé Mān krī: – *myak nhā lha*, « au beau visage »), une thèse que reprend Guedes, mais qui, à notre avis, est dénuée de tout fondement (voir Guedes 1995 : 80 et n. 16). Chowdhury (1997) ne fournit pas de nom, parce qu'il ne peut lui attribuer une monnaie. Nous nous appuyons sur CL 165.

gais] qui tenait comme appanage Soṅ: tī: [Sandwîp] et se révolta. Lorsque le roi le sut, il y envoya son fils l'*uparājā* [228] avec un grand nombre de troupes [229].

La responsabilité du complot est en première ligne imputée à Maṅ: Ñui qui espérait peut-être user des Portugais pour faire face à un frère rival. D'après Tibau, Felipe de Brito avait poussé Maṅ: Ñui à s'allier avec Tibau. Le maître de Syriam aurait envoyé des soutiens navals à Tibau et promis à Maṅ: Ñui le trône arakanais en cas de victoire [230]. Cet extrait de la chronique définit également la position royale au sujet du statut de Sandwîp, celui d'une terre accordée comme apanage par le roi à un de ses sujets [231].

D'après Bocarro, Tibau demanda en otage la fille de Maṅ: Ñui avec la promesse d'aider le père à reprendre Chittagong. Mais les forces du Portugais durent battre en retraite devant la supériorité numérique des Arakanais [232] sous les ordres du prince héritier, Maṅ: Khamoṅ:. Maṅ: Ñui s'enfuit avec sa famille à Sandwîp. [233]

Tibau épousa la fille de Maṅ: Ñui, laissée en otage et baptisée. Ce dernier, malade, mourut peu après comme l'atteste aussi la *Vieille chronique* [234]. Tibau fut toutefois accusé de l'avoir assassiné parce qu'il s'empara de ses biens sans la moindre considération pour le fils et la veuve du défunt [235]. Dans la suite, l'épouse de Maṅ: Ñui, Khoṅ pok ma, refusa d'épouser Antonio Carvalho Tibau, le frère de Sebastião, parce qu'elle ne voulait pas embrasser le christianisme. Suivant Bocarro, la veuve ne retourna à Chittagong qu'en 1612 et y fut mariée avec le nouveau gouverneur [236]. D'après la *Vieille chronique*, elle revint à Chittagong auprès du gouverneur [237] où plus tard elle fut arrêtée avec sa suite par le prince héritier. Maṅ: Rājā krī: donna Chittagong comme

---

228. Maṅ: Khamoṅ: qui n'est pourtant pas indiqué sous ce nom sur la liste des enfants de Maṅ: Rājā krī:, était le fils de la reine Pañcalacandā, et demi-frère de Anaporan [Maṅ: Ñui].

229. CL 163-164.

230. Tibau (1611 : 11).

231. Il est intéressant de voir que Faria e Sousa (1945, vol. 5 : 292) n'interprète pas autrement la position de Tibau face au roi arakanais lorsqu'il conclut qu'en 1614, le roi arakanais dut finalement reconnaître Tibau comme un de ses vassaux. Remarquons que la même terminologie est utilisée par U Kala pour parler de de Brito et de Syriam. On ne sait pas clairement qui étaient les Indiens impliqués dans le complot ; s'agirait-il encore du *zamindar* de Bakla ?

232. Bocarro (1876, vol. 2 : 439).

233. Faria e Sousa (1945, vol. 5 : 288).

234. CL 164.

235. Bocarro (1876, vol. 2 : 439).

236. Bocarro (1876, vol. 2 : 440) ; Campos (1979 : 87). A. Guedes (1994 : 159) se réfère entre autres à Bocarro pour affirmer que la veuve demanda à être emmenée à Syriam ; nous n'avons pas pu retrouver dans le texte une telle assertion.

237. La *Vieille chronique* dit que le gouverneur de Chittagong était un oncle royal qui mourut à ce moment d'une mort naturelle.

apanage à Cakrawate:, un demi-frère cadet de Maṅ: Khamoṅ:[238]. Ce fut la fin de l'institution des « rois de l'ouest ». Manrique fournit une interprétation assez intéressante de cette nomination. Le roi aurait voulu éloigner du palais ce fils âgé de 23 ans, rival de son aîné qu'il favorisait. Ses conseillers, explique Manrique, suggérèrent alors au prince de se rapprocher de Tibau, « le roi de Sundiva », afin de fortifier sa position vis-à-vis de son frère.

Le roi espérait entre temps faire entrer les Hollandais dans son jeu politique. En 1610 un comptoir de commerce avait été ouvert à Mrauk U sous la direction de Jacob Dirksz Cortenhœff et le roi alla jusqu'à offrir Dianga aux Hollandais avec la permission d'y construire un fort. Il paraît toutefois que l'importance commerciale de l'Arakan ne méritait pas à cette époque un tel engagement de ressources hollandaises[239].

Vers 1610-1611, au moment donc où Islam Khan écrasa les dernières résistances des zamindars au pouvoir mogol, Tibau semble avoir gouverné Sandwîp sans devoir craindre des hostilités arakanaises. Nous croyons d'ailleurs en connaître la raison : à la fin de 1611, Maṅ: Rājā krī: envoya ses troupes au Bakla, à Sripur et à Vikrampur pour attaquer les Mogols qui durent mobiliser une flotte pour la défense du pays[240]. L'éviction de Tibau de Sandwîp n'était pas, selon toute apparence, une priorité. Erreur d'appréciation ? Erreur politique sans conteste ! En effet, Cakrawate:, le gouverneur de Chittagong, se rapprocha effectivement de Tibau (même si ce rapprochement n'eut peut-être pas lieu au rythme emporté suggéré par Manrique[241]). Au cœur du récit du père augustin se trouve la conversion au catholicisme d'une fille de Cakrawate:, Petronilla, destinée à épouser un fils de Tibau[242]. Les rapports entre le prince arakanais et Tibau étaient pour ainsi dire au beau fixe, lorsque Maṅ: Rājā krī: mourut en 1612. Une des premières actions du nouveau roi, Maṅ: Khamoṅ:, fut d'assiéger Chittagong pour éliminer son frère cadet. Dans ce conflit, Tibau garda ses distances et n'apporta son soutien ni à l'un ni à l'autre des deux princes.

---

238. CL 164. La *Vieille chronique*, Manrique, Bocarro et Faria e Sousa s'accordent à dire qu'il était un fils du roi et ils contredisent ainsi un document officiel portugais de 1610 qui voyait en lui un neveu du roi (voir Guedes 1995 : 106, n. 23). Le prince était un fils de la reine Rhaṅ thwe:. Les différences entre le récit de Bocarro et celui de Manrique au sujet du gouverneur de Chittagong que note A. Guedes (Guedes 1994 : 159-161) sont dues au fait que ces auteurs parlent de deux personnages différents.

239. Raychaudhuri (1962 : 79). Les sources hollandaises enregistrent la baisse du commerce entre l'Arakan et Ava à la suite du conflit qui les opposait sur la question de Syriam.

240. Nathan (1936, vol. 1 : 146-149) ; Majumdar (1973 : 93).

241. Manrique (1927 : 304-309) ; Faria y Sousa (1945, vol. 5 : 289).

242. Les sources portugaises qui parlent de ce mariage (voir Guedes 1995 : 110, n. 91 pour des références détaillées) sont divisées sur la question si Petronilla devait épouser Tibau ou un de ses fils. On n'a pas remarqué que si Tibau a épousé une fille de Maṅ: Ñui en 1609, il ne paraît pas probable qu'il ait épousé une autre princesse, cousine de la première, un an plus tard.

Le règne de Maṅ: Khamoṅ: (1612-1622)

Quand Maṅ: Khamoṅ: succéda à son père en 1612, il avait 35 ans. D'un an plus jeune que son père et de deux ans que son grand-père au moment où ils « prirent en charge le bien-être du pays », suivant la formule des chroniques, il bénéficiait assurément d'une expérience politique et militaire comparable à celle de ses ancêtres. Il s'était trouvé mêlé à presque tous les événements importants sous le règne de son père. Il ne règnera que dix ans, moins de la moitié du temps de ses illustres précédesseurs, Maṅ: Pā et Maṅ: Phaloṅ: et moins longtemps également que son père. Mais l'importance de son règne n'est en rien inférieure à celle des précédents.

Le gouvernement de Maṅ: Khamoṅ: voit durant sa première moitié (1612-1616) la poursuite des conflits sur la frontière du Bengale où une politique agressive assurera encore longtemps aux Arakanais le maintien de leur hégémonie. Les menaces pesant sur le royaume viennent de deux côtés. À l'est, le succès triomphal du roi d'Aṅ: wa (Ava), Anok bhak lwan (Anaukpetlun), aboutit à la lente renaissance d'un empire birman ; c'est la fin de l'entente diplomatique entre les Birmans et les rois d'Arakan. Au nord-ouest, et pendant les mêmes années, le mini-État de Tibau à Sandwîp reste comme une épine dans la chair arakanaise et met en péril la sécurité du royaume.

Vers la fin du règne, le navire de l'État entre dans des eaux plus tranquilles grâce à la disparition du danger portugais. Les communautés portugaises de la côte qui, pendant presque deux décennies, avaient été des pépinières de rebelles réfractaires à l'hégémonie arakanaise, sont intégrées et domestiquées au sein de l'État. Ainsi la fin du règne s'ouvre sur une période nouvelle de l'histoire arakanaise et le regard de l'observateur, s'éloignant des batailles navales et attiré par l'éclat de la cour, plonge dans la somptuosité des palais où les décennies à venir verront des courtisans et astrologues mêlés à de sombres complots.

Une appréciation adéquate des guerres du Bengale et de la politique arakanaise de l'époque des rois guerriers est rendue difficile parce que nous savons peu sur la présence arakanaise au Bengale. Les sources musulmanes et les récits des voyageurs européens de la deuxième moitié du XVIIe siècle parlent plus d'une piraterie virulente dans les régions du delta que de la colonisation arakanaise. Or il est possible que la très forte poussée militaire et les migrations arakanaises vers la région de Chittagong et celle de Patuakhali où on retrouve des îlots d'Arakanais jusqu'à l'époque actuelle, datent de cette époque. Ils seraient ainsi le seul témoignage qui nous reste de la pénétration arakanaise. Comme les historiens musulmans qualifient les Arakanais généralement de pirates, l'historiographie moderne ne s'est guère interrogée sur l'impact de la présence arakanaise. Il est vrai que les sources à

l'heure actuelle n'encouragent pas à admettre une présence arakanaise dans le Bengale oriental [243].

La tradition veut que le roi doive son nom au port (?) de Khamoṅ: où il naquit en 1577 dans un pavillon provisoire [244]. Les astrologues annonçaient alors la naissance d'un roi juste qui ne manquerait pas de gloire. Nous savons que Maṅ: Khamoṅ: a joué un grand rôle sous le règne de son père, il commanda la flotte au Pègou en 1598-1599, veilla aux intérêts arakanais durant l'absence du roi et dirigea les opérations de guérilla contre les Siamois. En 1605, il fut chargé de l'attaque contre Syriam, mais eut l'infortune de se retrouver comme otage de de Brito qui le ménagea pourtant. Maṅ: Khamoṅ: fut chargé de réprimer la sécession de son frère Maṅ: Ñui. Héritier désigné de longue date et ayant parcouru une longue carrière militaire, il ne devait pas craindre ses frères cadets et rivaux. En 1610, Maṅ: Rājā krī: aurait donné Chittagong à Cakrawate: pour l'éloigner de son frère aîné jaloux, écrit Manrique [245].

En 1612, après la mort de son père, Maṅ: Khamoṅ: assiégea Chittagong. Sur ce siège et ses conséquences, les chroniques arakanaises ne disent pas le moindre mot. Nous devons aux chroniqueurs portugais l'essentiel de nos connaissances. Les notes de Manrique illustrent à la fois la division des Portugais et la manière dont leurs ambitions divergentes jouaient au profit du roi d'Arakan. Un des résultats concrets du rapprochement entre Cakrawate: et Tibau qui réjouissait particulièrement les pères augustins, était la conversion au catholicisme d'une fille de Cakrawate: baptisée du nom de Maxima [246]. Il semblerait donc que les relations entre Tibau et Cakrawate: étaient suffisamment fortes pour que le chef portugais accoure au secours du jeune prince. Or il n'en était rien. Le seul support portugais de Cakrawate: semble avoir

---

243. Voir Ghosh (1960 : 118-126).

244. CL 165.

245. Manrique (1927, vol. 1 : 301).

246. Manrique appelle ce prince « Alamanja », un nom qui provient de Alat Maṅ: Ca [kra wa te :], fils du milieu, prince Cakrawate:. On n'a pas remarqué que la princesse destinée à épouser le fils de Tibau, n'était alors probablement qu'une petite fille, parce que Manrique déclare que son père en 1610 avait 23 ans. On s'étonne dès lors qu'elle embrassa, toujours aux dires de notre père augustin, de plein gré la foi chrétienne. Comme il y a une confusion dans les sources portugaises sur la question de savoir qui devait épouser cette princesse, Tibau ou son fils, nous suggérons d'y voir à l'origine une confusion entre les deux gouverneurs de Chittagong. Admettons que Tibau épousa très probablement une fille de Maṅ: Ñui en 1609-1610. Si on émet l'hypothèse que Manrique se trompe sur le cas de Maxima, qui n'était très probablement pas la fille de Alemanja (*alias* Cakrawate:) – nous évoquions la question de l'âge –, mais la fille de Maṅ: Ñui, certaines incongruïtés qui subsistent dans le récit de Manrique disparaissent. On comprendrait notamment pourquoi Tibau n'a pas du tout aidé Cakrawate: lors du siège de 1612. Pour son beau-père Maṅ: Ñui, il avait tout de même mobilisé, quoique vainement, sa flotte en 1610. Cela expliquerait aussi pourquoi dans le récit de Manrique, Maxima n'est pas du tout mise en relation avec Dom Martim et Petronilla.

été les Portugais habitant à Chittagong. En effet, Maṅ: Khamoṅ: s'adressa à Tibau pour décider les Portugais de Chittagong à rallier les rangs royaux invoquant d'anciens accords entre ses ancêtres et Goa. Tibau déclara que son autorité se limitait aux gens de Sandwîp et que ses compatriotes étaient libres d'honorer leurs engagements à l'égard du prince à Chittagong [247].

Après quatre mois de siège, Maṅ: Khamoṅ: l'emporta sur son frère cadet. Peu avant l'entrée du roi en ville, son frère décéda. Deux enfants mineurs du prince furent alors enlevés de la ville en cachette par les pères augustins. Ils furent plus tard baptisés à Hugli sous les noms de Martim et Petronilla [248]. Martim qui fut curieusement considéré comme un prétendant légitime au trône arakanais, fit plus tard une belle carrière militaire au service de l'*Estado da India* qui l'amena même en Europe. À la suite d'un article de Maurice Collis, son sort, révélateur des plans politiques ambitieux de l'époque, a récemment intéressé les historiens [249]. Dans l'histoire arakanaise c'est une figure marginale.

Après la chute de Chittagong, il semble que les Portugais de Sandwîp fissent la paix avec Maṅ: Khamoṅ: [250]. La situation de Tibau n'était pas brillante. Il ne s'adressa à Goa qu'en cas de besoin et ignora les ordres du vice-roi. Son refus de coopérer avec de Brito affaiblit les intérêts portugais. Philippe II leur enjoignit en mars 1613 (!) de réunir leurs forces. Il s'agissait de la défense portugaise contre les intrusions des Hollandais, et aussi de fortifier la position de Syriam et certains n'avaient pas perdu l'espoir de conquérir Chittagong pour y construire un fort portugais. Mais de Brito avait entre temps trouvé en Nat rhaṅ noṅ, le roi de Toṅṅū, un allié plus sûr pour défendre Syriam.

Dans le chapitre précédent nous avons rappelé comment Bhalwa [251] (la région de Noakhali, au nord de Chittagong) était parmi les dernières régions reprises par le gouverneur mogol Islam Khan alors que le seigneur de Bhalwa, le zamindar Anantamânikya, s'enfuit en Arakan (1609). Dans les années suivantes, la région de Bhalwa resta la cible principale de campagnes militaires arakanaises dont le *Bahāristān* nous livre le récit le plus intelligible et le plus complet. Deux campagnes eurent lieu sous le gouvernement de Qasim Khan (1613-1617) à qui

247. Manrique (1927, vol. 1 : 311).

248. Manrique (1927, vol. 1 : 315-316).

249. Collis (1925) ; Guedes (1995) ; Subrahmanyam (1993). Ces auteurs n'accordent pas d'attention à la question si la prétention au trône de Dom Martin était fondée. Dom Martim n'était que le fils d'un prince né d'une des onze reines secondaires de Mān : Rāja krī: alors que Maṅ: Khamoṅ: était le fils d'une reine principale.

250. Ce que souligne précisément Guedes (1991 : 162). Les choses se lisent différemment chez Bocarro (Bocarro 1876 : 440) qui affirme que Tibau était si puissant que tous les rois voisins cherchèrent son amitié.

251. « *Bhalwa is the largest pargana in the Noakhali district* », Campos (1979 : 86). Il paraît que l'essentiel des troupes arakanaises arrivât par voie de terre.

l'empereur Jahangir avait ordonné dès 1613 d'envahir l'Arakan et de ramener à Delhi l'éléphant blanc de Maṅ: Khamoṅ: [252].

Maṅ: Khamoṅ: attaqua Bhalwa une première fois en 1613, peu après la nomination du nouveau gouverneur. Il profita du départ du thanadar (gouverneur local) de Bhalwa, Abdul Wahid, qui s'était rendu à Dhaka pour rendre hommage à Qasim Khan. De surcroît, à la même époque, Wahid avait envoyé son fils contre le raja du Tripura. Alerté à Dhaka, Qasim Khan fit rappeler des bateaux de l'Assam et mobilisa des cavaliers et des fusiliers pour apporter une aide militaire à Abdul Wahid qui, de son côté, fit revenir son fils du Tripura. Mais au lieu de prendre l'initiative militaire, Abdul Wahid préféra battre en retraite devant l'armée arakanaise qui venait de traverser rapidement la petite et la grande Feni. Il se replia à Dakātiya Khāl, poursuivi sans cesse par les nombreuses troupes arakanaises ; il aurait même retiré ses forces jusqu'à la rivière Majwa Khāl si son fils ne s'y était opposé [253]. Le récit de Bocarro suggère que la conquête de Bhalwa, l'expulsion des forces mogoles et l'occupation de leurs forteresses s'étendirent sur plusieurs mois entre 1613 et 1614 [254].

Au cours de leur avance, les troupes arakanaises de terre avaient pu compter sur l'aide d'une force navale qui était sous les ordres de Sebastião Tibau [255]. Or au moment même où le succès de l'invasion arakanaise était acquis, la flotte de Tibau trahit le roi. Les bateaux de Tibau devaient faire obstacle au retour des troupes mogoles par la voie des eaux, c'est-à-dire barrer l'accès de l'est et du sud en les empêchant de remonter ou de descendre vers l'embouchure de la Meghna. Or en retirant ses forces de la « rivière Dangatiar » (c'est-à-dire Dakātiya), il permit l'avance des troupes mogoles qui s'acharnèrent dès lors sur les troupes arakanaises, prises au dépourvu. Maṅ: Khamoṅ: dut prendre la fuite avec ses troupes qui furent rejetées au-delà de la Feni ; les Mogols firent 500 prisonniers et capturèrent de nombreux éléphants [256]. Fait

---

252. Dans un discours rapporté de Sarhad Khan *alias* Abdul Wahid, le *thanadar* mogol de Bhalwa, nous apprenons que le roi arakanais tenta quatre fois de se rendre maître de Bhalwa (Nathan 1936, vol. 1 : 385 et 308-309).

253. Takkatyā d'après les sources arakanaises. Pour le récit sommaire du chroniqueur arakanais, voir CL 166 ; Qanungo (1986 : 256) ; Nathan (1936, vol. 1 : 329-333).

254. CL 166 donne la date d'octobre-novembre 1614 qui indiquerait à notre avis le moment de la défaite arakanaise plutôt que le début de l'invasion.

255. Bocarro (1876, vol. 2 : 438, 440-441) ; Faria e Sousa (1945, vol. 5 : 290) ; Nathan (1936, vol. 1 : 334). Bocarro fournit les informations suivantes sur les forces arakanaises : 80 000 hommes, en grande partie armés d'arquebuses, 10 000 soldats môns armés d'épées et de boucliers, 700 éléphants ; une flotte de 150 *jalias* (bateaux de guerre arakanais et 50 navires à voile équipés de 4 000 hommes. Bocarro n'indique pas le nombre des troupes de Tibau. Ailleurs, les forces de ce dernier à Sandwîp sont données comme : 1 000 Portugais, 2 000 indigènes, 200 cavaliers, 700 indigènes chrétiens, 200 marchands, 20 bateaux à rames munis de pièces d'artillerie, 60 *jalias*, 3 grands navires munis également de pièces d'artillerie.

256. Nathan (1936, vol. 1 : 335) ; Qanungo (1986 : 257).

assez remarquable, le chroniqueur arakanais ne cache pas que les troupes royales essuyèrent une défaite cinglante [257]. D'après Bocarro, le roi se serait d'abord enfui sur son éléphant vers le Tripura, soumis alors à l'autorité arakanaise, avant de se replier à Chittagong où il serait arrivé « quasiment seul » [258]. Quand on se souvient des événements des années précédentes, on peut être un peu surpris du rapprochement initial entre le roi arakanais et Tibau. Certes les Mogols étaient leurs ennemis communs et la présence mogole à Bhalwa menaçait directement les territoires de Sandwîp et de Chittagong, mais leurs intérêts politiques s'opposaient. Mirza Nathan rapporte que le roi arakanais projetait d'arrêter tous les Portugais dès qu'il le pourrait. Hélas, les Portugais auraient pris les devants en attaquant et pillant les bateaux arakanais. Curieusement les sources portugaises n'évoquent même pas une telle possibilité. Pour Bocarro, il s'agissait peut-être d'un désir de vengeance de la part de Tibau (à la suite du « massacre » de 1607 à Dianga) ; d'un autre côté, le chroniqueur portugais raconte que le départ de la flotte de Tibau se fit sur l'intervention des autorités mogoles, ce dont Mirza Nathan ne souffle mot.

D'après Bocarro, Tibau réussit à prendre entre temps le contrôle de la flotte arakanaise, attira les captaines dans un guet-apens et les massacra. Ensuite, il se mit à piller la côte arakanaise entre Chittagong et Ramu remontant même, semble-t-il, la Kaladan jusqu'aux faubourgs de Mrauk U et brûlant les navires de commerce, notamment musulmans. En guise de représailles, Maṅ: Khamoṅ: aurait fait empaler le neveu de Tibau que celui-ci avait laissé comme otage à Mrauk U avec d'autres fils de *casados* de Sandwîp [259]. Le chroniqueur arakanais ne dit rien sur ces événements et comme les Arakanais reprirent sous peu l'initiative dans la guerre contre les Mogols au Bhalwa (ils n'étaient donc pas aussi affaiblis qu'on aurait pu le croire), on est en droit de se demander si les « agressions » de Tibau ne furent pas en bonne partie un produit de l'imagination servant à glorifier son image aux yeux du gouvernement de Goa dont il rechercha l'alliance en 1615.

D'après Bocarro, le roi du Tripura se souleva contre les Arakanais lorsqu'il apprit la défaite arakanaise. Mais dans la chronique arakanaise, la révolte du Tripura est dissociée de cette campagne et semble avoir eu lieu en 1615 après l'attaque portugaise sous l'amiral Menezes. Shyok Mani [Yashodharamânikya] qui avait été jusque là un sujet loyal se révolta. Maṅ: Khamoṅ: mena une expédition punitive contre Uteput

257. CL 166-167. On devine la traîtrise des Portugais dans la phrase du chroniqueur arakanais qui note que lorsque le roi arriva à Takkatyā, les soldats qu'il avait envoyés par voie d'eau auprès des Portugais de Sandwîp furent tués par les Mogols.

258. Bocarro (1876, vol. 2 : 442-444) ; Nathan (1936, vol. 1 : 335). L'éléphant portait le beau nom de « Noble vainqueur des ennemis » (CL 166) ; Faria e Sousa (1945, vol. 5 : 291).

259. Campos (1979 : 86-87).

[Udaipur] et écrasa la révolte [260]. Alors les seigneurs Pru tu kā et Pit ta rac se soumirent et envoyèrent des tributs [261]. Quant au *Rajamala*, il se borne à dire que les guerres avec les Arakanais continuèrent sous le long règne de ce roi (1600 ?-1625 ?). Nulle mention n'est faite que le roi arakanais avait risqué sa vie lors de sa fuite [262].

Tous ces récits sont partiels et laissent un champ vaste à notre imagination en ce qui concerne les rapports de force réels, les gains et les pertes lors des affrontements. Les invasions arakanaises dans ces régions au nord et au nord-est de Chittagong, à l'est et à l'ouest de l'embouchure de la Padma, nous laissent dans l'ambiguïté sur les objectifs arakanais : se sont-elles soldées par une occupation territoriale ? Visaient-elles effectivement une conquête territoriale ? Ou ne s'agissait-il que de raids de pillage barbares où seuls le butin et le nombre des prisonniers comptaient (comme le suggèrent les sources postérieures d'un demi-siècle) ? Notons qu'à la menace mogole se joignait comme nouveau motif des agresseurs arakanais le fait que l'ancien zamindar de Bhalwa s'était réfugié en Arakan.

Pour mieux comprendre la politique agressive arakanaise, il nous faut tenir compte du contexte géopolitique de l'époque. Il est parfaitement clair que du côté du Bengale, l'hégémonie arakanaise sur Chittagong était sans cesse menacée. Qu'ils aient voulu étendre leur domination ou tout simplement la maintenir, les Arakanais devaient garder sans relâche un œil attentif sur les seigneurs locaux qui faisaient allégeance, comme le roi du Tripura, et rester prêts à affronter leurs voisins. Leurs atouts étaient la rapidité de leur force navale, l'abondance de leurs ressources (seul l'existence d'un trésor royal bien fourni permet d'expliquer la continuité des efforts militaires arakanais) et un armement qui était peut-être supérieur à celui de leurs ennemis. À ceci s'ajoutait l'avantage considérable d'avoir intégré dans leurs forces des mercenaires portugais. La principale faiblesse arakanaise semble avoir été l'incapacité de jeter les fondements d'une occupation territoriale permanente. Ils exigeaient la soumission et le paiement de tributs en nommant (ou plutôt, en confirmant) des chefs locaux, mais ils n'installaient apparemment pas des garnisons encadrées par une administration capable d'assurer une emprise sur le territoire. En déportant systématiquement une partie de la population, ils se sont rendus odieux. À plus longue échéance pourtant, au regard des décennies suivantes, les agressions prennent une nouvelle signification. La terreur des flottes

260. Comme la chronique dit que le roi marcha de Sandwîp à Uteput, on pourrait en déduire que cette révolte n'eut effectivement lieu qu'après que les Arakanais aient pu rétablir leur position à Sandwîp. Peut-on identifier Uteput au Candaput du règne de Maṅ: Phaloṅ: (CL 91) ?

261. Nous n'avons pas pu identifier ces seigneurs.

262. Long (1850 : 551).

arakanaises aboutit au dépeuplement de larges territoires et à la création d'une vaste zone déserte séparant les territoires sous administration mogole et le territoire de Chittagong. Cette zone de sécurité, l'effroyable renom des Arakanais que reflète la littérature populaire bengalie et la permanence des attaques où les invasions massives alternent avec des raids de pillage ont préservé longtemps le contrôle arakanais sur Chittagong.

Les Mogols étaient l'ennemi déclaré à moyen et à long terme et c'est face à leur menace pesant sur les frontières arakanaises que s'explique à notre avis la politique des rois arakanais au Bengale au XVIIe siècle. Cette politique était en dernière analyse une politique de défense dans la mesure où, à long terme, les Arakanais n'avaient pas les moyens suffisants pour s'opposer à la conquête de Chittagong. L'atout des Mogols était leur supériorité numérique sur le plan militaire. Leurs faiblesses se situaient au niveau de l'incapacité de certains de leurs gouverneurs au Bengale et aux déficiences de leur emprise administrative. Islam Khan, un des gouverneurs les plus capables, avait manqué de temps pour mettre à exécution un projet d'invasion de l'Arakan [263]. Une stratégie de défense mogole (construction de fortins, chaînes interdisant de remonter les fleuves) était quasiment inexistante. On ne peut que l'imputer à l'insouciance de gouverneurs locaux. La flotte mogole (*nawwara*) fut pendant des décennies incapable de trouver une réponse militaire adéquate aux invasions arakanaises. Le chapitre suivant nous en fournira des exemples.

À côté de la menace mogole et des risques de sécession dans les régions soumises, les Portugais de Sandwîp présentaient un danger plus immédiat. Même si Tibau ne peut pas être considéré comme le champion de Goa (il paraît comme moins fiable que de Brito), son implantation à Sandwîp fournissait un argument notable à ceux qui voulaient réaliser le projet d'une implantation territoriale portugaise officielle dans le nord-est du golfe du Bengale. Certes Tibau lui-même était le porteur du message et il ne pouvait rien faire de grand sans l'appui de Goa, mais les intérêts de Goa et de Tibau n'étaient pas tout à fait les mêmes. Une implantation portugaise ne pouvait être obtenue qu'au prix d'une victoire décisive sur les Arakanais et à condition du ralliement des *homiziados* au service de Mrauk U. Et pour remettre une ultime fois le doigt sur le problème des divisions entre les Portugais… est-ce que ces Portugais libres de beaucoup de contraintes avaient un intérêt réel à appuyer un projet dont le succès les condamnerait à se conformer aux ordres de Goa ?

Toute la politique de Maṅ: Rājā krī: et de Maṅ: Khamoṅ: à l'égard des Portugais était une politique du bâton et de la carotte. Au premier

263. Qanungo (1986 : 256) citant une source portugaise.

degré, on avait besoin d'eux, de leurs navires, de leur artillerie, du travail du génie, de leur courage au combat. Les missionnaires jésuites ne laissent pas de doute sur le fait que les rois les séduisaient par de larges rétributions. Lorsque leur pouvoir devint soudainement trop fort, on essaya vainement de les contraindre, mais on ne pouvait pas abandonner tout à fait la carotte, c'est-à-dire les pourparlers assortis de promesses. À plus large échelle comptaient les intérêts stratégiques. En février-mars 1613, Maṅ: Khamoṅ: envoya à de Brito, l'homme qui l'avait tenu en otage pendant des mois, des renforts pour sauver Syriam menacée par le siège de Anok bhak lwan, le roi birman [264]. Comme on le verra, Maṅ: Khamoṅ: avait raison de redouter la montée d'une nouvelle puissance birmane susceptible de reprendre de plus belle le projet d'une conquête de l'Arakan.

Si les principaux événements de l'histoire arakanaise depuis 1597 se lisent comme une suite quasi ininterrompue de guerres et de conflits, les années 1615 et 1616 marquent l'apogée à la fois des menaces auxquelles les Arakanais durent faire face et de leur capacité à résister et à triompher de leurs agresseurs. Voici en bref la chronologie des événements. Les agressions de Tibau et la révolte du Tripura durant l'année 1615 n'empêchèrent pas le roi de préparer une nouvelle invasion de Bhalwa et, semble-t-il, de faire des incursions en Basse Birmanie. En octobre 1615, une armada portugaise envoyée de Goa remonta la Kaladan et menaça Mrauk U. Peu après, le roi birman Anok bhak lwan tenta une invasion du sud de l'Arakan. Probablement au tournant de l'année, Maṅ: Khamoṅ: réussit encore une fois à envahir Bhalwa, mais ne put en garder le contrôle alors que Sandwîp tombait enfin sous le contrôle arakanais. À la fin de l'année, Qasim Khan, le gouverneur mogol du Bengale, lança une expédition contre l'Arakan.

En 1615, après avoir trahi tous ceux qui, à un moment ou un autre, avaient été ses alliés et à la suite de ses raids de pillage contre les ports arakanais, nous explique Bocarro, Tibau ne pouvait plus s'adresser au gouvernement de Goa pour obtenir une aide militaire. L'invasion portugaise de 1615 sonna l'heure d'un affrontement total entre Arakanais et Portugais. Du côté portugais, les antécédents de cette campagne militaire sont liés à la chute de Syriam. En août 1613, la flotte portugaise envoyée de Goa pour secourir de Brito, arriva à Syriam, six mois après la chute de la ville et la mort de son chef. Suivant Bocarro, elle se dirigea alors vers Sandwîp pour chercher de l'aide auprès des Portugais. Mais d'après une lettre du vice-roi Jéronimo de Azevedo, la flotte sous Diogo de Mendonça de Furtado devait se rendre à Sandwîp pour installer solidement la douane promise par Sebastião Tibau. Quoiqu'il en soit,

264. Guedes (1994 : 146).

remarque A. Guedes, les sources confirment dans les deux cas la politique de Goa, tendant à imposer une autorité officielle et à se faire obéir par les habitants de Sandwîp [265]. La visite de Mendonça de Furtado se solda par un accord sur les tributs à payer par Tibau en reconnaissance de ses droits sur Sandwîp. Mais Tibau allait disposer de trop peu de forces pour défendre Sandwîp quand les Arakanais, libres de leurs mouvements au Bengale, se résolvaient à l'attaquer. Il se peut aussi que son ambition aidant, il ait eu l'intention d'obtenir l'appui de Goa à un moment psychologiquement favorable, le gouvernement déplorant d'avoir manqué l'occasion de sauver de Brito à Syriam. Après le départ de Mendonça, il persuada Goa qu'il était possible de conquérir Mrauk U. A. Guedes, rendant compte de la « tristement célèbre armada envoyée par Goa en Arakan en 1615 », invoque quatre raisons aux origines de l'entreprise :

– Goa sous-estimait largement le potentiel militaire arakanais ;

– Tibau réussit à séduire le vice-roi avec la perspective de s'approprier le butin que les Arakanais avaient fait à Pègou ;

– il offrit de remettre Sandwîp à l'*Estado da India* ;

– enfin, il compta obtenir le monopole du commerce dans les ports arakanais. Mal vue par l'opinion publique à Goa, qui désapprouvait l'envoi de flottes dans des régions lointaines à la recherche de trésors dont l'acquisition serait ensuite difficile à justifier, l'armada partit le 14 septembre 1615. Elle était sous les ordres de Francisco de Menezes, appelé le Violet (*o Roxo*), capitaine général de Ceylan et personnage de mauvaise réputation, car la même année une enquête fut ouverte au sujet d'un commerce illicite et de dépenses excessives [266].

Le père augustin Niculao de Conceição a imputé trente plus tard la responsabilité de l'échec de l'armada à la fierté et au manque de prudence de Menezes, qui au lieu de gagner l'assentiment des Portugais locaux et d'écouter les avis de Tibau sur la voie à prendre, proféra des menaces à leur encontre [267]. Lorsque l'armada arriva devant la côte arakanaise début octobre 1615, une partie de la flotte sous le commandement de Manuel Borges Corte-Real remonta la Kaladan. Grande fut leur surprise lorsqu'une « épaisse fumée de poudre noire » et « des salves d'artillerie » les accueillirent et mirent en fuite les hommes de Tibau. Après une journée de combat, les troupes de Goa furent contraintes à la retraite. Des navires de commerce hollandais qui mouillaient en

265. Il devait envoyer 2 000 *candis* [sg. *candil*, mesure de capacité] de riz tous les ans ou tous les trois ans, suivant des sources divergentes (Guedes 1991 : 163).

266. Guedes (1994 : 164-165 et n. 71). Sur les chances et les risques de l'entreprise, voir Bocarro (1876, vol. 2 : 445).

267. D'après la *Relação que dá o Pe Fr. Niculao da Conceição a El Rei Nosso Senhor que Deos guarde, das couzas de Bemgala* [1644], publié dans Guedes (1995 : 97-98).

aval de Mrauk U participèrent activement à la défense arakanaise [268]. La deuxième bataille se solda également par un désastre, Menezes fut tué par deux balles et ses navires durent se replier à Dianga. Plus de deux cents morts étaient à déplorer du côté portugais. On décida alors de demander de l'aide à Tibau, mais la dispersion des forces portugaises ruina tout espoir de reprendre le combat [269].

La *Vieille chronique* rapportant la bataille d'une manière assez sommaire, note la présence de deux groupes distincts de Portugais qui attaquèrent, l'armée portugaise (*bharaṅ gyī cac*) et « les petits Portugais sujets du roi qui ont comme apanage Soṅ: tī: [Sandwîp [270]] ». Elle indique comme lieu des affrontements Uritaung. Ce lieu qui se trouve à quelques kilomètres en amont de l'embouchure de la Kaladan est non seulement le site d'une des plus fameuses pagodes d'Arakan, mais la butte sur laquelle se trouve la pagode est un excellent point d'observation pour guetter tout intrus remontant par la Kaladan ou par la Mayu (dont un bras rejoint ici la Kaladan).

Aucune chronique arakanaise n'évoque en revanche l'incursion birmane qui eut lieu peu après (novembre-décembre 1615) et qui visait Sam twè. U Kala rapporte que Anok bhak lwan se mit en colère contre le roi d'Arakan « parce qu'il était venu réclamer l'île des aréquiers et l'île des cocotiers » d'où la décision d'attaquer l'Arakan. La phrase peut être interprétée comme une réponse à des incursions arakanaises, probablement dans le delta de l'Irraouaddi. Anok bhak lwan fit marcher ses troupes par le col de Uyyañ pu et elles saccagèrent Sam twè [271]. Il est peu probable que des incursions arakanaises aient eu lieu immédiatement *avant* cette attaque birmane contre Sam twè. On pourrait y voir aussi des représailles birmanes exécutées à un moment où les Arakanais,

---

268. Cet engagement hollandais n'était pas le fruit du hasard, comme le montrent les sources hollandaises (communication orale de Stephan van Galen, 26 juin 1998) et comme le suggère Bocarro (1876, vol. 2 : 446).

269. Nous suivons Campos (1979 : 154-155) et Guedes (1991 : 175) qui se fondent sur Faria e Souza et Bocarro. Voici ce qu'écrit cinquante plus tard François Bernier sur l'échec portugais d'une conquête territoriale : « … mais on peut dire en passant qu'il ne faut pas trop s'étonner de cela ; les Portugais des Indes, pour une semblable conduite, ont bien manqué d'autres occasions que celle-là dans le Japon, dans le Pègu, dans l'Éthiopie et autres endroits, sans dire que c'est par ce chemin-là , joint peut-être à un juste châtiment de Dieu, comme ils avouent tout franchement eux-mêmes, qu'ils sont devenus la proie de leurs ennemis, et tombés si bas dans les Indes, que je ne sais si jamais ils s'en relèveront, au lieu qu'autrefois, avant qu'ils fussent corrompus dans le vice et abâtardis dans les délices, comme ils ont fait depuis, ils faisaient tout trembler, ce n'était que bravoure, que générosité, que zèle pour le christianisme, que grands exploits et que richesses immenses, tous les rois des Indes recherchant leur amitié » (Bernier 1830 : 242-243).

270. Le fait que Sandwîp soit qualifiée d'apanage portugais doit probablement être mis en rapport avec le traité de paix conclu en octobre 1589 entre Maṅ: Phaloṅ et Antonio de Souza Godinho (Fernberger 1999 : 115).

271. UK III, 176-177. D'après les sources hollandaises, les troupes birmanes arrivèrent même jusqu'à Cheduba (communication de Stephan van Galen le 26 juin 1998).

occupés par les conflits au Bengale, ne pouvaient y opposer la moindre résistance [272]. L'attaque aurait aussi été une réponse tardive aux bateaux arakanais envoyés au secours de Felipe de Brito. Nous savons assez peu comment les Arakanais réagirent militairement aux attaques birmanes. La seule mention relative aux affrontements entre Birmans et Arakanais se trouve dans le *Bahāristān i-Ghaybī* dont l'auteur note que l'engagement militaire avec « le grand ennemi de la tribu appelée Baharma (les Birmans !) qui vivait de l'autre côté du Rakhâng » précéda la nouvelle attaque arakanaise contre Bhalwa [273].

À la fin de l'année 1615, un désarroi général régnait à Sandwîp. Des hommes venus de Hugli étaient arrivés en vain pour aider les belligérants. Tibau, peu sûr de sa position, supplia le nouveau commandant de la flotte, l'amiral Luís de Azevedo, de rester avec ses troupes, mais celui-ci quitta Sandwîp en janvier 1616 [274]. Lorsque les Arakanais attaquèrent l'île, Tibau put s'enfuir en Inde d'où il tenta vainement d'entreprendre la reconquête de Sandwîp. Il mourut en 1617. Alors que Bocarro affirme que tous les hommes qu'on trouva sur l'île furent tués, une lettre du vice-roi au roi de Portugal du 8 février 1618 indique que les Portugais de Sandwîp furent déportés en Arakan [275]. Nous ignorons si la prise de Sandwîp précéda ou suivit la nouvelle invasion de Bhalwa. Quoiqu'il en soit, cette dernière reproduisit en gros le scénario de l'invasion de 1613. Dans un premier temps, les Arakanais profitèrent à nouveau de la lâcheté du gouverneur local de Bhalwa, Sardar Khan *alias* Abdul Wahid qui évacua sa famille et replia ses troupes vers le Dakātiya Khāl. Ce fut encore une fois son fils et quelques autres « braves héros » qui menèrent l'attaque contre les envahisseurs arakanais et réussirent à les mettre en fuite. Comble de malheur, les troupes arakanaises furent dispersées et le roi, entouré d'une partie de ses troupes, se trouva vite encerclé par les soldats mogols. Aussi incroyable que cela paraisse, Sardar Khan laissa partir en sûreté le roi d'Arakan avec deux grands régiments après que celui-ci lui eût adressé une lettre écrite en termes d'humilité et de soumission et sacrifiant ses trésors ! Mirza Nathan, l'auteur du *Bahāristān i-Ghaybī*, lui-même ancien général

---

272. Dans une lettre à Philippe II, le vice-roi rapporte que Anok bhak lwan proposa même à Goa de conquérir l'Arakan à ses propres frais et de le remettre avec Syriam aux Portugais, (lettre du vice-roi du 29 décembre 1616 citée par Guedes 1994 : 178 ; Harvey 1967 : 189-190). La proposition exorbitante (et gratuite) du roi birman s'explique en partie par l'environnement défavorable dans lequel il se trouvait en 1616. Il devait craindre l'hostilité du Siam, de l'Arakan et celle des Portugais eux-mêmes et chercher à empêcher toute alliance entre eux.

273. Nathan (1876, vol. 1 : 383).

274. Pour une interprétation de l'échec de l'*armada* de 1615 dans le contexte de la politique portugaise, voir Guedes (1994 : 166-169).

275. A. Guedes n'a pas relevé cette contradiction entre les sources (Guedes 1994 : 166, 169).

mogol, déplora l'incompétence de Sarhad Khan, qui « se comportait toujours comme les marchands et les lâches et ne pensait qu'à son profit matériel » [276].

La conquête de Sandwîp et la nouvelle invasion de Bhalwa suscitèrent – on n'en est guère étonné – le courroux du gouverneur du Bengale, qui prépara dès lors une attaque massive de l'Arakan, attaque que l'empereur avait appelée de ses vœux depuis 1613. Début 1616, l'armée mogole partit en direction de la Feni [277]. Les Arakanais se mirent immédiatement à construire un fort à Kathgar pour barrer la route vers Chittagong [278]. Une avant-garde de l'armée musulmane sous les ordres de Sarhad Khan et Shaykh Kamal espéra pouvoir s'emparer du fort alors qu'il était encore en construction. La résistance arakanaise fut tenace, les pertes nombreuses de part et d'autre, mais quand la fortune leur était favorable, certains commandants musulmans firent arrêter le combat à l'approche de la nuit. Le lendemain, les troupes mogoles échouèrent à s'emparer du fort et commencèrent à l'assiéger, mais le gros des troupes arakanaises sous le commandement du *kuiy ram krī:* se mit à construire un fortin sur les arrières de l'ennemi et coupa ainsi la route à l'armée principale sous les ordres de Abdun Nabi.

Bientôt surgirent de gros problèmes d'approvisionnement et, le début de la saison des pluies aidant, le siège dut être abandonné. Pour éviter que la poudre de canon ne tombe entre les mains des Arakanais, 500 *maunds* en furent détruits. La tentative de s'emparer de Chittagong et d'envahir l'Arakan sombra donc dans la débâcle [279].

Suivant l'interprétation de Majumdar, l'invasion massive du Tripura par les troupes mogoles en 1618 n'était que la première étape d'un plan visant à tenter de nouveau la conquête de l'Arakan. Quand sa capitale Udaipur fut prise, le roi Yashodharamânikya essaya de s'enfuir en Arakan, mais fut arrêté en cours de route et envoyé comme prisonnier à Delhi [280]. Quelques années plus tard, l'empereur Jahangîr lui-même donna l'ordre au *subadār* du Bengale, Ibrahim Fath Khan i-Jang, d'attaquer l'Arakan.

---

276. Nathan (1936, vol. 1 : 383-387) ; Majumdar (1973 : 95).

277. D'après le *Bahāristan*, 1 000 bateaux, 5 000 cavaliers, 5 000 mousquetaires et 200 éléphants, du côté musulman ; 100 000 fantassins, 1 000 bateaux, 400 éléphants rejoints par une armée de 300 000 hommes, 10 000 cavaliers et de nombreux éléphants et bateaux sous les ordres du roi.

278. Ce lieu se trouverait dans *l'upozilla* de Sitakunda près de Barabkunda, d'après un auteur cité par Qanungo (1986 : 258, n. 2). Sitakunda se trouve environ à mi-distance entre la Feni et Chittagong.

279. Nathan (1936, vol. 1 : 404-407). L'auteur du *Bahāristan* explique que la responsabilité de la défaite revenait pour une grande part à l'inexpérience et à l'arrogance des commandants ; Qanungo (1986 : 259-262).

280. Majumdar (1973 : 165).

La chute de Syriam en 1613 et celle de Sandwîp en 1616 ne marquent pas la fin des projets d'expansion territoriale portugaise dans le golfe du Bengale. Mais s'il y en eut d'autres, aucun ne se concrétisa. Les troubles et les menaces venant des communautés portugaises de la côte prirent fin à partir de cette époque. Après quinze ans d'agitation et de conflits autour de Syriam et de Sandwîp, avec sa frontière au nord-ouest stabilisée et une Birmanie incapable de menacer sérieusement l'Arakan, de peur de susciter une invasion siamoise, le royaume de Maṅ: Khamoṅ: était solidement établi. La position que tenait alors l'Arakan lui donnait une assurance que reflète sa politique extérieure. Après sa victoire sur Tibau, Maṅ: Khamoṅ: envoya une ambassade à Ayutthaya qui fut fort bien reçue. Un accord dirigé contre Anok bhak lwan fut conclu entre les deux royaumes ; il prévoyait qu'en cas d'agression birmane contre l'un ou l'autre, ils devaient entrer en guerre et se porter mutuellement assistance contre Ava. Parallèlement aux rois birman et siamois, Maṅ: Khamoṅ: voulait renforcer ses relations avec Goa. Alors que les négociations avec les autres rois s'enlisaient vite, les échanges entre Goa et Mrauk U aboutirent en 1620 à un accord entre les deux royaumes [281]. En 1617, D. João Coutinho, le vice-roi, envoya une importante ambassade à Mrauk U. Le vice-roi voulut pourtant que les négociations soient terminées à Goa et y invita une ambassade arakanaise. À court terme, Gaspar Pacheco de Mesquita, un Portugais de Cochin qui agissait comme homme de confiance de Goa à la cour arakanaise, devait s'efforcer d'obtenir gain de cause pour les demandes portugaises : libération des prisonniers de guerre chrétiens, réouverture du port de Chittagong et nomination d'un *capitão mor* avec pouvoir et juridiction sur les transactions commerciales.

Les négociations allaient bon train et en 1619 une ambassade arakanaise, composée de trois personnages du nom de Parsamagrama, Chanda Suria et Chanqué [282] arriva avec une lettre royale datée du 19 février. Elle resta à Goa jusqu'en avril 1620 et retourna à Mrauk U en compagnie du père dominicain Francisco da Anunciação, le « père-diplomate » (Guedes) qui devait poursuivre les négociations relatives à l'ouverture d'une douane à Chittagong. Les sept points retenus dans le *Assento das pazes* (accord de paix) du 23 avril 1620, qu'il revenait aux ambassadeurs de traduire dans leur langue, se lisent comme une énumération des exigences de Goa [283] :

– libération des chrétiens et des Portugais faits prisonniers ; liberté d'entrer et de sortir du pays avec leurs femmes et leurs enfants suivant leur désir ;

---

281. Guedes (1994 : 176-177 ; 179).
282. *Chanqué* correspond probablement au titre *chaṅ kè*, le maître des éléphants royaux.
283. Bicker (1881, vol. 1 : 229-233).

– ouverture des ports arakanais aux navires portugais et en particulier sauvegarde des liens avec Malaka (afin de garantir l'approvisionnement de la forteresse) ;

– ouverture d'un comptoir portugais à Chittagong dont les employés portugais et les religieux chargés d'y assurer l'administration civile, judiciaire et religieuse, seraient payés par l'attribution de terres (par le roi arakanais) ; aménagement d'un espace clôturé (*cerca*) qui permettrait de mieux contrôler la population et au *capitão mor* de se faire obéir ;

– mise en place d'une douane à Chittagong taxant les marchandises à l'entrée et à la sortie ; les employés seraient nommés par les autorités portugaises ; les profits de la douane reviendraient à part égale au roi d'Arakan et aux Portugais ;

– engagement du roi arakanais de ne pas tolérer la présence de navires hollandais ou anglais dans les ports arakanais [284] ;

– fourniture d'une aide militaire contre les ennemis des Portugais ;

– liberté de prêcher l'évangile pour les missionnaires et permission de construire des églises.

La lecture de ce document ne doit pas nous faire oublier que les Portugais vivant à Chittagong vivaient dans la plus belle indépendance de Goa et la mise en application de l'accord ne dépendait pas seulement de la bonne volonté de la cour arakanaise. Outre l'intérêt commercial et militaire, il ressort précisément du document qu'un point essentiel était le contrôle de Goa sur les *homiziados*. On peut rappeler que la proposition de l'implantation d'une douane gérée en commun reprenait en fait un privilège ancien qu'avait accordée Mahmud Shah vers 1533 à Nuno Fernandes Freire [285]. Les implications commerciales de l'accord de 1620 retiendront notre attention dans un chapitre ultérieur.

Les préoccupations de Goa au sujet des Hollandais étaient compréhensibles. Après l'aide militaire fournie contre l'armada de 1615, l'intérêt de la VOC pour l'Arakan croissait et van Berchem, établi à Masulipatam (Coromandel) et favorable à l'extension du commerce avec l'Arakan, avait été encouragé par la déroute portugaise. Un premier comptoir avait été ouvert en 1610 [286], mais jusqu'en 1617, le volume du commerce restait modeste. En 1619, au moment même où les négociations avec Goa se poursuivaient, le roi demanda aux Hollandais une aide navale pour attaquer le Bengale. Les représentants de la VOC manquaient de prudence et avaient déjà accepté une somme de 1 000 *daṅgā* (tangas) lorsque l'agent à Mrauk U fut rappelé dans le

284. L'interdiction s'étendait au commerce et à toute forme d'approvisionnement.
285. Campos (1979 : 42-43).
286. Prakash (1984 : 9).

cadre d'une politique visant à supprimer les comptoirs qui n'étaient pas rentables [287].

Au sujet des missionnaires, on peut remarquer que la demande de Goa rejoignait une politique déjà bien établie des rois de contribuer à une meilleure fixation des Portugais en tolérant la présence de leur clergé et à promouvoir en même temps le commerce [288].

Si les visées portugaises nous apparaissent d'une manière transparente dans ce document, qu'en est-il des intérêts du roi d'Arakan qui, dans les stipulations de l'accord, n'apparaît pas comme un souverain traité sur un pied d'égalité, mais comme un roi soumis forcé d'accepter des conditions défavorables ?

Nous avons vu qu'à la même époque les rois d'Ava et d'Ayutthaya avaient aussi recherché un rapprochement avec Goa. Le jeu diplomatique qui se cachait derrière ces démarches avait très vite été compris par le gouvernement arakanais : il s'agissait d'empêcher les Portugais d'apporter leur appui à l'adversaire. L'invasion de 1615 avait dû laisser une forte impression à Mrauk U quant aux ressources militaires des Portugais. Il fallait se prémunir contre l'éventualité d'une alliance entre Goa et Ava qui jouerait au détriment de l'Arakan. Ava, ne l'oublions pas, avait promis à Goa une conquête de l'Arakan. Quelque gratuit qu'ait pu être, vers 1616, un tel engagement, les Arakanais n'ignoraient pas que les Birmans étaient bien capables d'une nouvelle invasion. (Le problème crucial pour les Birmans, dans ce cas-là, était, d'empêcher les Siamois d'envahir le sud de la Birmanie.)

Les événements récents avaient aussi dû sensibiliser les Arakanais au sujet des divisions entre les Portugais eux-mêmes. La plupart des ennuis avec les Portugais leur étaient venus de la part des *homiziados*, cette frange aventureuse et – pour utiliser un terme anachronique – libertaire de la société portugaise en Asie. L'emprise de Goa sur les *homiziados* était faible. Il coûtait peu aux Arakanais de conforter Goa sur ce plan en répondant à des préoccupations pour ainsi dire légitimes d'un royaume soucieux de mieux contrôler ses sujets. Depuis la vaine tentative de Tibau, les Arakanais savaient pertinemment que, sans l'aide militaire de Goa, aucun des marchands-mercenaires des faubourgs de Chittagong n'allait pouvoir relancer une entreprise comme celles de de Brito ou de Tibau. S'assurer de la bienveillance du gouvernement de Lisbonne devenait donc en quelque sorte un impératif pour le roi arakanais afin qu'il puisse lui-même maîtriser, à l'intérieur de ses

---

287. Raychaudhuri (1962 : 79 et n. 152) ; Prakash (1984 : 9, 52-53).

288. Guedes (1994 : 99, n. 21). Citons Manrique (1927, vol. 1 : 270) : « *For as a rule, these Lords never grant concessions to religious orders unless they consider some advantage will be derived from it, either through an influx of Christian trade or for some special reason, but in any case merely for personal gain of some kind or other* ».

frontières, la turbulente communauté portugaise. L'accord de 1620 était susceptible de freiner de nouvelles tentatives sécessionnistes.

Le profit que Mrauk U pouvait donc retirer des concessions à faire à Goa – qui, tous comptes faits, était loin – n'était pas mince. Il est possible que Mrauk U pouvait potentiellement rallier plus de Portugais dans les rangs de son armée qu'Ava. Le rapprochement avec Goa stabilisait encore sa position sur ce plan.

Si cette interprétation esquisse un partenariat entre la royauté arakanaise et Goa, elle doit néanmoins être nuancée. Mrauk U ne voulait pas seulement *contrôler* les Portugais de la côte, elle avait besoin d'eux. Car le vrai adversaire et la vraie menace à moyen terme, ce n'étaient pas les Birmans ou les Portugais, mais les Mogols. À l'heure où les ambassadeurs arakanais étaient à Goa, des plans s'échafaudaient à Dhaka pour conquérir Chittagong. Ce n'est que sur cet arrière-plan politique qu'on peut comprendre l'apparente ampleur des concesssions au gouvernement portugais dans l'accord du 23 avril 1620. Renforcer le rôle portugais à Chittagong, cela signifiait dans une perspective arakanaise, renforcer la défense et assurer la sécurité des frontières.

Il convient de dresser un bilan des deux règnes de Maṅ: Rājā krī: et de Maṅ: Khamoṅ:. La guerre au Pègou autant que celle dans le golfe ont cimenté la réputation de la flotte arakanaise. La guerre au Pègou lui a donné le prestige inégalé que la marine arakanaise n'a jamais obtenu au Bengale où elle ne réalisait pas ce genre de conquêtes brillantes, mais s'épuisait dans d'innombrables attaques, agressions et incursions sauvages qui lui ont laissé une image de semeuse de terreur. La guerre au Pègou visait dans un premier temps l'énorme butin qu'on pouvait y faire. Au niveau de leurs possibilités militaires, les Arakanais ont fort bien réussi ce pour quoi ils s'étaient mis en mouvement. Mais l'occupation d'un territoire, son administration, son repeuplement ont dépassé les moyens de la cour arakanaise. L'échec des Arakanais à Syriam illustre leur dépendance à l'égard de la main d'œuvre portugaise. Il ne s'agit pas seulement d'un échec militaire et d'un insuccès de politique générale, mais aussi d'une faillite de la politique commerciale. Le roi d'Arakan avait besoin des Portugais non seulement pour faire la guerre, mais aussi pour relancer le commerce. À Chittagong, les Arakanais ont géré un équilibre entre les intérêts et les ambitions de groupes adverses comme les marchands musulmans et portugais. À Syriam, le roi n'a pas pu jouer la carte musulmane. De Brito en revanche a su s'accommoder avec les Môns, qui étaient pour lui de meilleurs alliés que ceux de Toṅṅū n'ont jamais pu l'être pour Maṅ: Rājā krī:.

Maṅ: Khamoṅ: a poursuivi avec bonheur une politique qui alternait agression et diplomatie. Entre 1610 et 1615, l'Arakan se trouva directement menacé, par les troupes mogoles sur sa frontière nord, par cette épée de Damoclès qu'était l'éventualité d'un rapprochement entre

Tibau et de Brito, par la résurgence de l'empire birman et l'armada de Goa. Les Arakanais se défendirent victorieusement contre une importante flotte portugaise, reprirent Sandwîp et triomphèrent des rebelles portugais. Après des années de guerre épuisantes, la diplomatie triompha avec l'accord de 1620, qui satisfit à deux exigences fondamentales, empêcher une résurgence des rébellions portugaises et renforcer la position arakanaise face à ses deux puissants voisins.

Les dernières années du règne virent la reprise des hostilités avec le Bengale. En 1618, les troupes mogoles envahirent le Tripura et mirent en fuite le roi Yashodharamânikya. Cette campagne préfigurait l'invasion de l'Arakan que l'empereur Jahangir avait ordonnée au *subadar* Ibrahim Fath Khan i-Jang (1617-1624). Les Arakanais réagirent par la mobilisation d'une flotte importante (700 *ghurabs* et 4000 *jalias*, dit Mirza Nathan), mais celle-ci dut battre en retraite face aux nombreux bateaux de Fath Khan i-Jang. Le gouverneur du Bengale ne poursuivit pas ses efforts à cause de la pluie et des tempêtes et, de part et d'autre, on s'en tenait à renforcer les gardes à la frontière [289]. Un nouveau projet d'invasion du gouverneur mogol échoua, probablement deux ans plus tard, mais la date de cette tentative pose problème (1621 ? ou 1623 ?). Après avoir traversé la Feni, les troupes usèrent leurs forces à se frayer un chemin à travers la jungle et perdirent de nombreux hommes à la suite de problèmes d'approvisionnement [290].

Les Portugais au service des rois d'Arakan

Deux aspects importants de la présence portugaise en Arakan qui sont apparus au cours du chapitre précédent nous permettent dès à présent d'aborder un aperçu plus général de la situation des Portugais en Arakan. Le premier a trait au fait qu'on ne peut ni parler des Portugais dans leur ensemble ni admettre un intérêt général des Portugais. En décrivant leur rôle politique et économique, il faut différencier suivant leurs lieux d'implantation géographique et leur environnement politique. En ce qui concerne les Portugais hors du contrôle de l'*Estado da India,* comme c'était le cas de ceux qui vivaient sous le gouvernement arakanais, nous ne disposons pas d'informations suffisantes pour analyser la société des colons [291].

Un deuxième aspect qui s'est profilé vers la fin du chapitre précédent est de nature proprement historique. Le règne de Maṅ: Khamoṅ: marque, avec l'échec de l'armada de 1615 et l'accord de paix de 1620,

289. Nathan (1936, vol. 2 : 629-631).

290. Qanungo (1986 : 262) ; Nathan (1936, vol. 2 : 632-633).

291. Subrahmanyan (1993 : 62) reconnaît l'originalité de cette communauté lorsqu'il parle d'une « *sub-culture within Portuguese Asia, that of the north-eastern Bay of Bengal* ».

un changement sensible dans les relations entre la royauté arakanaise et les Portugais sujets du roi.

Dans ce chapitre notre intérêt porte sur la chronologie de la présence portugaise, son importance numérique, sa diversité, sur les fonctions des Portugais et leur rôle au service de la royauté.

S'il convient d'insister, comme nous venons de le faire, sur les divisions entre les Portugais eux-mêmes, c'est qu'effectivement la divergence de leurs intérêts et de leurs engagements les séparait. Les frictions et les rivalités entre différents leaders, mais aussi l'opposition d'intérêts entre diverses communautés, sont assez peu reflétées dans les sources et n'ont pas suffisamment été relevées par les historiens [292]. Or, dire qu'en 1615 l'intérêt portugais s'opposait à la légitime résistance du roi arakanais et prétendre qu'en 1620 toutes les tensions entre le roi et les Portugais avaient disparu à la suite de l'accord de paix reviendrait évidemment à méconnaître totalement la réalité des faits.

De Brito ne pouvait pas s'imposer comme le représentant de tous les Portugais des côtes du golfe, en particulier ne représentait-il pas la majorité des Portugais qui vivaient sous le gouvernement arakanais dans la périphérie de Chittagong. Sebastião Tibau lui-même ne pouvait y prétendre, qui se disait incapable d'influencer ses compatriotes à Chittagong. Une action comme l'armada de 1615 est donc mieux décrite comme une coalition d'intérêts particuliers (dans le cas cité, ceux de Goa et ceux de Tibau et de ses hommes) que comme le produit d'une volonté commune et d'un consensus portugais.

La solidarité et les intérêts communs existaient, mais ils s'opposaient toujours à la nécessité de vivre et de subsister en fonction des conditions locales et de la fortune choisie par chacun [293]. Il est bien connu que lorsque les Birmans attaquaient Ayutthaya, des Portugais combattaient de part et d'autre. De Brito, capable de rallier un certain nombre de ses compatriotes, a surtout accompli une œuvre personnelle. Les Hollandais étaient impressionnés et il n'est pas besoin d'y regarder à deux fois pour reconnaître les avantages stratégiques que lui donnait le contrôle de Syriam ; mais il était mal secouru et l'aide officielle était tardive. Les mêmes hésitations accompagnèrent les grands

---

292. Dans Guerreiro (1603 : 67), on trouve par exemple une allusion à la réconciliation entre « deux groupes de Portugais » : « C'était d'une grande édification et un service du Seigneur que les amitiés et les réconciliations qui ont été faites entre deux groupes de Portugais importants et qui sont les plus puissants vivant au Bengale et lesquels depuis un an étaient mêlés à des conflits et des scandales ».

293. On trouve dans le récit de Manrique deux exemples frappants du traitement injurieux que subissaient les Portugais soupçonnés d'être au service du roi d'Arakan. Lorsque le père augustin retourna au Bengale, il se fit emprisonner en Orissa parce qu'on le soupçonnait d'appartenir à la marine arakanaise ; plus tard un marchand de Pipli lui reprocha d'être de ceux qui causent tant de dommage aux terres de l'Empereur mogol (Manrique 1927, vol. 1 : 408-411, 444).

desseins… et l'échec fulgurant de Tibau ; il n'y a aucune raison de croire que lorsque de Brito s'implanta à Syriam, tous les Portugais aient déserté les rangs arakanais pour le suivre dans ses projets.

Si la synecdoque des historiographes (« les Portugais ») risque donc de produire de fausses images, il en est de même pour la nature des conflits. La galerie des qualités et défauts que font défiler devant nos yeux les sources portugaises narratives (l'héroïsme des Lusitaniens, la perfidie des musulmans, l'insigne cruauté du monarque, les innommables horreurs du siège, etc.) risquent, elles aussi, de cacher la réalité. Il n'y avait pas d'hostilité irréconciliable. Les marchands portugais sont revenus sur les décombres fumants de Syriam, le « massacre de Dianga » n'y a pas fait disparaître la communauté portugaise et le *Porto grande do Bengalla* (Chittagong) était bien trop important aux yeux de Goa pour qu'on ne saisisse la première occasion d'y revenir après 1615. Chaque cas particulier souligne en fait l'interdépendance continuelle des acteurs.

À tout récit d'un conflit, il convient donc d'apporter l'éclairage de la complexité des rapports sur le terrain. Les motivations d'un de Brito ou d'un Tibau ne doivent pas faire oublier qu'en même temps qu'ils affrontaient les flottes arakanaises, un bon nombre de leurs compatriotes restaient au service des Arakanais. Manrique fait l'éloge de ses compatriotes qui combattaient sous Maṅ: Rājā krī: contre les troupes mogoles au Bengale alors qu'en même temps de Brito fit sécession à Syriam [294].

Les historiens de l'Inde portugaise traitent en général de l'ensemble des Portugais qui résidaient le long des côtes du Bengale ; notre intérêt se limite à ceux qui vivaient sous le gouvernement arakanais. G. Winius a qualifié de « *shadow empire* » les communautés portugaises du golfe du Bengale qui échappaient au contrôle de Goa [295]. L'expression nous paraît une source d'ambiguïté. Elle passe sous silence la diversité des communautés et suggère que les Portugais du golfe du Bengale ne représentaient qu'un phénomène marginal. Or, quand on pense au nombre important de ceux qui vivaient en dehors de la juridiction de Goa et au rôle qu'ils étaient susceptibles de jouer, on ne peut pas dire qu'ils existaient à l'ombre de l'*Estado da India* [296]. Nous trouvons préférable l'appellation de S. Subrahmanyam qui résume dans l'expression d'un « *improvising empire* » le caractère aléatoire et souvent

294. Manrique (1927, vol. I : 132) parle plus exactement de « Annaporan » et de « Xalamixa ». Annaporan transcrit le titre *anok bhuraṅ*, roi de l'ouest et réfère probablement à Maṅ: Ñui, le frère de Maṅ: Rājā krī:. Xalamixa est la graphie portugaise du titre musulman de Maṅ: Rājā krī:, Salim Shah.

295. Winius (1983).

296. Vers 1620, 5 000 Portugais auraient servi dans des armées asiatiques, un nombre important, comparé au nombre des soldats de Goa à la même époque, fait remarquer Subrahmanyam (1994 : 257).

contradictoire des entreprises portugaises dans la région [297]. Comme la base et la structure organisationnelle étaient faibles, la détermination d'établir une hégémonie portugaise dépassait nettement les moyens disponibles. L'improvisation ne doit donc pas être seulement rapportée au fait qu'un Tibau était un aventurier, mais à un déficit structurel. Le nombre des Portugais et le climat politique relativement favorable laissaient germer des projets qui ne manquaient pas d'envergure. La relative facilité avec laquelle de Brito et Tibau renouaient avec Goa montre que ces Portugais ne venaient pas de régions obscures. À la fin du XVIe et au début du XVIIe siècle, il y avait bien une volonté, qui dépassait les frontières politiques et sociales (entre le Portugal officiel et les *homiziados*). Mais le dessein de cet empire était trop lié à des circonstances aléatoires pour avoir la vie longue. La témérité remplaçait la direction et la mobilisation du support restait fonction de succès militaires dont l'efficacité était précaire.

Le cadre dans lequel les historiens de l'expansion portugaise situent les communautés de Chittagong et de Dianga, quand ils parlent du golfe du Bengale, est un vaste espace géographique qui s'étend entre le Coromandel à l'ouest et les côtes birmane et malaise à l'est. Cet espace, au regard de la présence portugaise, est défini par des implantations portugaises qui n'étaient que partiellement contrôlées par Goa, exception faite de Malaka, et des routes de commerce qui créaient (ou plutôt recoupaient) un réseau commercial dense. Les principaux axes du commerce interasiatique qui reliaient l'Afrique, le monde arabe, le golfe du Bengale et la mer de Chine ont été abondamment étudiés et sont à l'heure actuelle bien connus [298]. Les repères portugais sur cette échelle s'appellent Goa, Malaka et Macao.

Dans le réseau commercial du golfe du Bengale, l'Arakan n'a jamais tenu qu'un rôle modeste, mais les sources occidentales certifient (dès la première moitié du XVIIe siècle) la présence de bateaux arakanais dans des ports aussi importants que Aceh et Masulipatam [299]. L'Arakan apparaît aussi dans ce réseau à travers les activités des marchands portugais qui côtoyaient les marchands musulmans dans les ports arakanais. L'implantation portugaise dans cette région était à l'origine liée aux activités commerciales et elle n'a jamais perdu ce caractère.

En Arakan, comme d'ailleurs au Pègou, au Siam et au Bengale, la présence portugaise officielle se limitait jusqu'en 1570 aux voyages de

297. Subrahmanyam (1994).

298. On peut se référer à Chaudhuri (1985 et 1990), Das Gupta (1984) et aux excellentes synthèses de Pearson (pour le XVIe s.), Arasaratnam (pour le XVIIe s.), et Das Gupta (pour le XVIIIe s.) dans l'ouvrage collectif *India and the Indian Ocean* (Calcutta 1987).

299. Voici quelques références dans les sources anglaises : *Letters received…* [1607-1615] 1896 : 74 ; 1897 : 61 (à Masulipatam) ; 1899 : 103 (à Aceh) ainsi que *English Factories* vol. 1634-1636 : 50 (à Masulipatam).

concession (*carreira*). Mais la plupart des Portugais qui vivaient dans le nord-est du golfe échappaient au contrôle et à la juridiction de Goa. Sur les débuts de la présence portugaise, nous disposons essentiellement des informations des chroniqueurs portugais [300]. Le développement des communautés portugaises dans cette région est extrêmement mal connu durant la période de 1540 à 1595. Par analogie avec la situation au Siam et en Birmanie, nous admettons que des Portugais étaient déjà au service des rois arakanais durant cette période. L'armement et le maniement de l'artillerie n'étaient pas un monopole des Portugais, mais il est plus que probable qu'ils ont joué un rôle important sur ce plan en Arakan. Au plus tard sous le règne de Maṅ: Phaloṅ:, le rôle des mercenaires portugais fut également grand dans la marine arakanaise, comme le prouvent les écrits des jésuites de l'extrême fin du siècle. Les rapports entre les Arakanais et les résidents portugais apparaissent non seulement comme ambigus, mais comme imprévisibles. Dans le récit de Fernberger sur la révolte du gouverneur du port de Chittagong (fin 1589) contre le gouverneur arakanais de la région, nous lisons à quelques lignes d'intervalle que le roi d'Arakan était l'ennemi des Portugais et qu'à Chittagong, port arakanais, résidait une communauté marchande portugaise. Ensuite nous apprenons comment Antonio de Souza Godinho (à vrai dire un homme de Goa qui avait à sa disposition plusieurs vaisseaux armés) renie son accord avec Nandia Sundar, le gouverneur révolté, pour s'allier aux Arakanais [301].

Marchands et mercenaires ! Aux yeux de Goa, il s'agissait d'*alevantados*, c'est-à-dire de rebelles [302]. Les sources parlent pour ainsi dire toutes de pirates, d'aventuriers, d'exclus de la société et de criminels ayant fui la justice et le portrait que font de la communauté portugaise dans la région de Chittagong les auteurs européens et musulmans est le même. Il n'est jamais très flatteur [303]. Will Methwold (1619) fait le point en écrivant :

> Les Portugais qui ont esté obligez de quitter leur Pays se retirent en ces quartiers, & y vivent comme des bandis sans gouvernement, sans police, & sans exercice de Religion. C'est le meilleur Pays des Indes, que l'on peut dire estre habité par les plus méchans hommes du monde : On dit ordinairement que les hommes y sont voleurs, & toutes les femmes débauchées [304].

---

300. Voir Qanungo (1986 : 213-229), mais surtout Bouchon & Thomaz (1988).

301. Fernberger (1999 : 108, 112, 114).

302. Les Portugais qui se convertissaient à l'islam et servaient un seigneur musulman étaient appelés *arrenegados*.

303. On trouve à ce sujet chez Qanungo (1988 : 341-343) quelques phrases évocatrices tirées des récits de van Linschoten, Pyrard de Laval, Manucci, Fryer, Bernier et Carreri. Voir aussi Bocarro (1876, vol. 2 : 431) qui parle des « *portuguezes mal intencionados, como são os mais dos que vivem por estas partes* ».

304. Methwold (1672 : 13).

Pour François Bernier, les « Franguis », ce sont :

> ces fugitifs de Portugais et autres chrétiens ramassés qui se sont jetés au service de ce roi-là [le roi d'Arakan], ne faisant autre métier que de ravager tout ce bas Bengale.

Et ailleurs il écrit :

> (…) il faut savoir que depuis de longues années il y a toujours eu dans le royaume de Rakan ou Mog, quelques Portugais, et avec eux grand nombre de leurs … esclaves de toutes parts. C'était-là la retraite des fugitifs de Goa, de Ceilan, de Cochin, de Malague et de toutes ces autres places que tenaient autrefois les Portugais dans les Indes ; ceux qui avaient abandonné leur couvent, les gens mariés deux ou trois fois, les assassins, et en un mot les gens de sac et de corde y étaient les mieux venus et les plus considérés, et y menaient une vie détestable et tout-à-fait indigne de chrétiens, jusqu'à se massacrer et empoisonner impunément les uns les autres, et assassiner leurs propres ecclésiastiques, qui souvent ne valaient pas mieux qu'eux [305].

Bernier suscite ainsi l'image d'un monde anarchique couramment reprise par les historiens, comme Campos [306].

Il n'est pas surprenant que dans le récit de Manrique l'image des Portugais soit plus favorable, mais l'auteur confirme également que la communauté était formée en partie de fugitifs venus des possessions portugaises de l'Inde amenant leurs esclaves indigènes. Cette communauté constituait la majorité des habitants.

> Now the majority of these Christians were poor Indians, fugitives from India and other Portuguese possessions, who all lived under the protection of certain noblemen whom they looked on as their patrons, and, when occasion required, they used to accompany them with their muskets receiving material support from them in return for this… [307]

Schouten nous fait en revanche le portrait d'autres Portugais fort respectables qu'il rencontra au cours de son séjour en Arakan et il en laisse dans leur ensemble une image favorable. En parlant de ces Portugais d'Arakan, il écrit :

> Ils étoient établis dans un bourg fort agréable, au milieu d'une fertile plaine, proche de la grande rivière d'Aracan, & y avoient le libre exercice de leur Réligion. Il y en avoit une partie de mariez avec des femmes Portugaises. D'autres aiant épousé des femmes Idolâtres du païs, les avoient portées à embrasser la Réligion Chrétienne, & à se faire batiser ; & ils vivoient fort-

---

305. Bernier (1830 : 151, 237).

306. « *From the fall of Gonsalves up to 1665, the history of the Portuguese in Eastern Bengal is a history of the Portuguese in their worst form* ». Un jugement non sans « nuance », car « … *the Arakanese or the Maghs were the greatest of all plunderers* », (Campos 1979 : 157).

307. Manrique (1927, vol. 1 : 277) ; sur la conversion d'un pirate endurci, voir *ibidem* p. 408-411.

doucement ensemble. Tous ceux qui tiroient solde du Roi, étoient alors à l'armée, du côté de Diange, & ailleurs. » [308]

Les Portugais formaient donc des micro-sociétés vivant en symbiose avec leur milieu. La liberté à laquelle se réfèrent les auteurs anciens, c'était surtout l'absence d'une juridiction civile et ecclésiastique portugaise officielle. Cela ne veut pas dire qu'il n'y avait pas un ordre social et politique. Lorsque Manrique rapporte que Tibau n'avait d'autorité que sur les Portugais vivant à Sandwîp, et que ceux de Chittagong refusaient d'obéir à Tibau, nous trouvons là une belle démonstration du caractère désuni de ces communautés portugaises. D'un autre côté, on trouve des passages qui attestent la cohérence sociale et la soumission à une volonté politique commune. Un exemple en est la mission de Manrique à la cour arakanaise. Dianga se sentit directement menacé par une expédition punitive du nouveau gouverneur de Chittagong et chargea le missionnaire augustin de représenter les doléances des habitants à Mrauk U [309].

Les quartiers ou les villages peuplés de Portugais de souche ne représentaient qu'une partie d'un ensemble plus vaste composé de métis (les *topazes*), d'esclaves, de chrétiens de l'Inde, de femmes du pays.

On peut en gros distinguer quatre phases dans le développement des communautés portugaises en Arakan et dans la région de Chittagong. Une première phase recouvre l'obscure période qui va de l'arrivée des premiers Portugais vers 1516 jusqu'au règne de Maṅ: Phaloṅ:. De plus en plus les rois arakanais ont eu recours à des Portugais comme mercenaires. La deuxième phase, qui correspond aux règnes des rois guerriers, voit le triomphe de la présence portugaise dans la région avec les entreprises de de Brito et de Tibau. Des mercenaires sont au service des rois d'Arakan, mais ils sont suffisamment forts pour profiter de circonstances favorables et ériger leur propre seigneurie. Ils mettent en question la souveraineté du roi, mais ne sont pas, à moyen terme, une menace pour la stabilité de l'État, parce que leur survivance dépend étroitement d'alliances et d'appuis extérieurs.

Une troisième phase s'étend de 1615 à la perte de Chittagong en 1666. C'est de celle-ci surtout qu'il sera question dans la suite. Après la victoire arakanaise de 1615 et de la diplomatie des années suivantes, l'Arakan pourra intégrer les turbulentes communautés portugaises dans son dessein de protection de la frontière du nord-ouest. Toute contestation sérieuse de l'autorité royale se trouve désormais écartée.

---

308. Schouten (1727, vol. 1 : 240, 242).
309. Manrique (1927, vol. 1 : 129).

Une quatrième phase de la présence portugaise recouvre le destin des descendants de Portugais dont la présence est encore perceptible jusqu'à la fin du XVIIIe siècle [310]. Cette dernière phase ne concerne plus que marginalement l'histoire politique arakanaise.

Le passage de la deuxième à la troisième phase marque une évolution extrêmement importante [311]. Pendant les deux phases, le fait essentiel à retenir, c'est la présence d'un contingent important de mercenaires portugais dans les rangs arakanais. Mais ce n'est qu'après 1615 que les Portugais cessent d'être le facteur imprévisible et menaçant qu'ils étaient pendant la deuxième phase. Ayant choisi la « liberté », celle de vivre en dehors de l'emprise juridique de Goa, ils se trouveront fixés et encadrés dans une mission dont l'exécution avait pour fin de faire barrage à la progression militaire des Mogols. La maîtrise du facteur portugais et son intégration dans le dispositif de défense arakanais a considérablement accru la stabilité et la sécurité de l'État arakanais. Les sources portugaises suggèrent que la responsabilité de la défense de la frontière contre les Mogols restait largement entre les mains des capitaines portugais et on a parfois l'impression que la charge en reposait sur eux seuls. Nous estimons qu'il s'agit là d'une exagération. Les incursions au Bengale, principale activité militaire durant la troisième phase, virent continuellement l'intervention de navires portugais *et* de flottes royales arakanaises.

Tous les chiffres relatifs au nombre de la population contenus dans les sources, sont à considérer avec précaution [312]. Le chiffre de 2 500 Portugais « purs et métis » fourni par Guerreiro pour le début du XVIIe siècle semble se rapporter à l'ensemble des Portugais du golfe du Bengale [313]. Bocarro (vers 1630) parle de 600 Portugais et de 2 000 chrétiens employés par le roi arakanais dans ses attaques contre l'empereur mogol. Manrique dit, à la même époque, que le roi employait 750 Portugais comme mercenaires [314]. Ces ordres de grandeur concordent ou s'ajustent

---

310. Voir par ex. « The Feringhees of Chittagong » (Long 1871 : 79). Dans son récit, Alexander Hamilton (*A New Account of the East Indies…*) relie la prédominance portugaise à Chittagong au passage de Shah Shuja en novembre 1660, une constatation assez surprenante, étant donné la présence séculaire d'une communauté portugaise dans la région (Hamilton 1744, vol. 2 : 26).

311. Subrahmanyam relève aussi l'importance de ce passage de la deuxième à la troisième phase sur le plan des relations entre les Portugais et le roi : « *the relationship ...was wholly redefined* », (Subrahmanyam 1993 : 259).

312. Subrahmanyam (1991 : 400) donne un exemple patent du caractère aléatoire des chiffres que fournissent les auteurs suivant leur point de vue. Khafi Khan écrit qu'après le siège de Hugli en 1632, l'empereur mogol fit 4 400 prisonniers chrétiens et libéra 10 000 de leurs esclaves non chrétiens. Or d'après Linhares, il n'y avait à Hugli pas plus de 200 Portugais avec 800 esclaves.

313. Guerreiro (1930, vol. 1 : 293).

314. Bocarro cité par Subrahmanyam (1993 : 259 et 1990b : 261) ; Manrique (1927, vol. 1 : 285).

grosso modo avec d'autres chiffres, antérieurs ou postérieurs. Suivant le même auteur, Sebastião Tibau aurait mis 400 Portugais à la disposition de Alemanja pour le soutenir lors du siège de Chittagong (vers 1610). Le Portugais fit de plus appel au roi d'« Asaram » en le priant de lui envoyer ses 140 mercenaires portugais [315]. Vers 1612, le nombre des Portugais à Syriam sous de Brito est donné comme 300-400 suivant le Hollandais Eyloff [316]. Dans les sources musulmanes, le nombre des troupes de Tibau durant la période de son gouvernement sur Sandwîp (1607-1610) est réparti en 1 000 Portugais, 2 000 soldats d'autres nationalités et une cavalerie de 200 [317]. Le nombre de 1 000 Portugais paraît exagéré, tout comme celui de 600 Portugais présumés tués au cours d'une expédition punitive contre Dianga en 1607.

Nous ignorons sur quelles sources est fondé le chiffre de 3 500 Portugais en Arakan et à Chittagong, donné pour l'année 1598 par R. B. Singh qui semble tout à fait hors de proportion [318].

À l'apogée du royaume, au cours des décennies qui suivirent l'époque des rois guerriers, la marine arakanaise appuyée par ses mercenaires portugais a pratiqué une stratégie de la terre brûlée sur la frontière avec le Bengale [319]. Les populations le long des rivières furent capturées au cours de raids qui se répétaient trois à quatre fois par an (outre des raids de moindre envergure), déportées et vendues ensuite comme esclaves. Manrique décrit sans gêne comment les missionnaires arrivaient à les baptiser par milliers au moment où on les amenait au pays [320]. Cette politique de terreur systématique fut rythmée par quelques grandes campagnes militaires dont nous aurons à parler dans les chapitres suivants. Dans la mesure où nous avons affaire à des raids qui étaient faits pour capturer des esclaves, il faudrait considérer cette activité comme une activité commerciale plutôt que comme une activité militaire. Il est assez difficile de dire à quelle époque et dans quel contexte on a plutôt affaire à l'une ou l'autre. D'une manière générale, nous estimons qu'au cours du XVIIe siècle jusqu'à la chute de Chittagong en 1666, la politique agressive de la cour arakanaise contre les territoires du delta appelle une interprétation politique et militaire. Au XVIIIe siècle en revanche, les références à la piraterie luso-arakanaise le

315. Il s'agit à notre avis du roi du Tripura. L'hypothèse de l'Assam s'impose à première vue, mais elle s'expliquerait difficilement dans le contexte géographique et politique.

316. Lieberman (1982 : 53) ; Subrahmanyam (1993 : 152).

317. Campos (1979 : 84) ; Majumdar (1974 : 228).

318. Campos (1979 : xxxix).

319. Niculão de Conceição (1644) affirme, sans doute avec un zeste d'exagération, que les Portugais et les métis chrétiens étaient la principale force de la marine arakanaise (Guedes 1995 : 95, § 6).

320. Manrique (1927, vol. 1 : 286).

long des côtes ne tolèrent plus une interprétation politique. Le butin et le commerce des esclaves en étaient les seuls objectifs [321].

Cette interprétation doit se défendre contre le jugement que les raids arakanais étaient tout simplement de la piraterie et du banditisme ce que la plupart des sources du XVIIe siècle pourraient aisément confirmer. En réalité il n'y a que les sources musulmanes qui soient univoques dans leur condamnation des incursions arakanaises qualifiées de piraterie des Maghs. Le récit de F. Bernier est une apologie de la politique mogole dans la mesure où il rend compte du contexte politique qui entoure les préparations pour la conquête de Chittagong (qui aura lieu en 1666). Alors que les sources arakanaises sont muettes, les sources portugaises sont ambivalentes. Dans le récit de Manrique, les mérites des Portugais (contribuer à la défense de l'Arakan contre l'empire mogol) se trouvent juxtaposés aux faits peu glorieux de la déportation de populations du Bengale et des terribles souffrances qu'enduraient les habitants agressés [322]. Le narrateur n'en tire pas pour autant l'argument qui établirait clairement la relation causale entre la mission confiée aux Portugais (signalée au début du récit) et la terreur éprouvée par la population civile (évoquée vers la fin de son récit). La mission militaire y est en tout cas clairement exprimée. Les mercenaires portugais doivent protéger le territoire du roi contre « les incursions et la tyrannie du Grand Mogol » [323]. Dans les écrits des père jésuites de Chittagong qui rendent compte de la situation à la fin du XVIe et au début du XVIIe siècle, on trouve aussi cette juxtaposition de deux réalités différentes. D'un côté il est dit que « [le roi] a presque tout donné aux Portugais qui y [à Chittagong] vivent [et] avec qui il entretient beaucoup d'amitié, grâce au fait qu'ils le servent et l'aident dans ses guerres » et de l'autre on trouve en marge d'un récit sur la construction de la première église au Bengale, la remarque que « les corsaires de là faisaient plus de chrétiens

---

321. La région de Chittagong fut ainsi devastée par des raids arakanais autour de 1735, ruinant la vie économique du port et de son arrière-pays (Osmany 1978 : 17-18). Même après la mainmise anglaise sur le Bengale en 1765, des incursions de pirates arakanais continuèrent à toucher les villages le long des grands fleuves du Bengale. Le Major R. E. Roberts rapporte ainsi la déportation de 1800 villageois bengalis en février 1777. Voir les références dans Leider 1998c. Harvey (1967 : 143) signale une histoire semblable pour le même mois et avec le même nombre de déportés pour l'année 1727 !

322. Le père augustin donne la parole aux victimes lorsqu'il fait dire à un Kadi de village (Manrique 1927, vol. 1 : 412) : « … *they* [les soldats arakanais et portugais] *are such, as devote the wretched days of their miserable lives, solely to evil deeds, robbing and slaying and bathing themselves in our blood. They it is who deprive us of life and liberty : owing to them do we wet our cheeks, day after day, with tears dragged from the innermost recesses of our hearts, caused by our never-ending losses of fathers, wives, sons, brothers, and friends* ».

323. Manrique (1927, vol. 1 : 89).

que les prêtres en enlevant les gens de leur pays et les vendaient en Inde où ils se faisaient baptiser [324] ».

Il est probable qu'une grande partie de ces corsaires appartenaient à la communauté luso-asiatique, mais il est clair aussi que les activités de ceux-ci ne se recoupaient pas entièrement avec une politique arakanaise qui visait à attaquer systématiquement les territoires mogols. On peut supposer que l'Arakan a toléré et laissé faire la piraterie portugaise sous condition d'en retirer un bénéfice matériel. De leur côté, les rois ont entrepris d'importantes campagnes navales au Bengale. Elles soulèvent la question des objectifs militaires à laquelle il n'est pas toujours facile de répondre. N'était-ce pas un peu tout à la fois, des tentatives de conquête, des offensives préventives face à l'expansion du pouvoir mogol, une politique de terreur dissuasive le long de la frontière ?

Les extraits de Bernier et de Schouten qui suivent contiennent des descriptions qui illustrent et confirment notre analyse. Voici d'abord un extrait du récit de F. Bernier qui était au Bengale vers 1664-1665 :

> Le roi de Rakan [d'Arakan], dans l'appréhension qu'il a toujours eue du Mogol, les [= les Portugais] tenait à la garde de sa frontière, dans un port qu'on appelle Chatigon [Chittagong], leur donnant des terres et les laissant vivre et faire à leur fantaisie. Leur occupation et métier ordinaire était celui de voleur et de pirate : avec de certaines petites demi-galères légères qu'on appelle galéasses [c'est-à-dire les jalia], ils ne faisaient autre chose que rôder la mer de ce côté-là, et entrant dans toutes ces rivières, canaux et bras du bas Bengale, et pénétrant même souvent en remontant jusqu'à quarante ou cinquante lieues dans le pays, surprenaient et enlevaient des villages entiers, les assemblées, les marchés, les fêtes et les noces des pauvres gentils et autres de ce quartier-là, faisant esclaves, hommes et femmes, grands et petits, avec des cruautés étranges, et brûlant tout ce qu'ils ne pouvaient emporter : et c'est de là qu'on voit à présent dans cette embouchure du Gange, tant de belles îles désertes qui avaient été très-peuplées, et où il ne se trouve plus que des bêtes sauvages et principalement des tigres pour habitans. Ou bien ils les vendaient aux Portugais de Goa, de Ceilan, de San-Thomé et autres, et à ceux même qui étaient demeurant dans le Bengale, à Ogouli [Hugli], qui s'y étaient venus établir sous le bon plaisir de Jehan-Guyre [Jahangir], le grand-père d'Aureng-Zebe, qui les souffrait là à raison du commerce, et parce qu'il ne haïssait pas les Chrétiens, et parce qu'ils lui promettaient de tenir le golfe du Bengale net de tout corsaire ; et c'était vers l'île de Galles, proche du cap des Palmas que se faisait ce beau trafic ; ces pirates

---

324. Guerreiro (1930, vol. 1) : « *Tem dado quasi todo aos Portugeses que qui viuem, dos quaes he muyto amigo, & pello seruirem & ajudarem em suas guerras* » (p. 44) ; « *…os cosairos [corsarios]dali fazem seus furtos continuos e êles mesmos se gabam que fazem mais cristãos que os padres, porque, furtando a gente da terra, a vendem para a India, onde se baptizam…* » (p. 46). *Cf.* Bernier (1830 : 240) qui parle encore cinquante ans plus tard de « cette infâme canaille se vantant effrontément de faire plus de chrétiens en un an que tous les missionnaires des Indes en dix, ce qui eût été une étrange manière d'étendre le christianisme ».

attendaient là les Portugais au passage, qui en remplissaient leurs vaisseaux à très-bon marché [325].

Wouter Schouten, un chirurgien hollandais, a passé quatre mois en Arakan (1660-1661), et décrit ainsi les Portugais établis en Arakan :

Les Portugais de cette colonie étoient alors au service & dans les armées du Roi d'Aracan, qui avoit guerre contre les États de Bengale, de Pegu, de Siam [326]. Ils étoient presque tous Capitaines de jélyasse, & s'acquittoient si-bien de leur devoir dans les ocasions, que le Roi en étoit fort satisfait. La solde qu'il leur donnoit, pouvoit les faire subsister commodément, & ils avoient souvent des avantures à la guerre, qui les enrichissoient [327].

Deux ans plus tard, en janvier 1663, Schouten se trouvait à Pipli, un important lieu de commerce dans le nord de l'Orissa. Il y observa le débarquement d'une flotte arakanaise commandée par des capitaines portugais et décrit les échanges houleux entre les habitants et les envahisseurs.

Quelque tems après cet orage, c'est-à-dire le vingt-deuxième de Janvier, douze jéliasses d'Aracan, qui sont des galéres équipées en course, aiant passé par le Gange, prirent terre à Pipely, & y donnérent une grande alarme. Elles étoient toutes remplies de gens bien-armez & vigoureux, qui avoient déja une multitude d'esclaves des deux sexes & d'enfans, tous Bengalois, qu'ils avoient pris, en venant d'Aracan. [...]
(...) étant entrez dans le Gange, ils avoient descendu sur ce fleuve ; & aiant mis de tems en tems du monde à terre, ils avoient parcouru les bourgs & les villages qui s'étoient trouvez sur leur route, pillé, saccagé les maisons, fait un grand butin, même en or, en argent, en pierreries, dont ils cherchoient à trafiquer. Ils voulaient aussi vendre leurs prisonniers pour esclaves, soit qu'on les leur païoit en argent, ou en marchandises qui pussent leur agréer.
C'étoit pour cette raison qu'ils avoient remonté la riviére de Pipely ; ce qu'ils avoient fait en bon ordre. Ils demandoient à ceux de nos gens [à des Hollandais] qu'ils rencontroient sur leur route, s'ils vouloient acheter des esclaves de Bengale, leur disant que s'ils avoient ce dessein, on pouvoit aller les trouver librement & sans crainte. Après cela les jéliasses aiant continué à remonter, allérent se mettre à l'ancre sur la côte de l'isle des Larrons, à moitié chemin de Pipely, où elles causérent une grande fraïeur à tous les habitans.
Dans cette saison de l'année ces sortes de bâtimens sortent ordinairement par escadres, du Roïaume d'Aracan.

L'auteur souligne l'habileté des Arakanais pour se déplacer sur les voies riveraines ; puis il évoque la cruauté de la mise en esclavage et la terreur que sèment les pirates.

Ils conduisent leurs jéliasses par toutes ces eaux internes, & vont faire leurs courses sur les terres de leurs ennemis, où pour le moins ils ne manquent pas de piller les bourgs & les autres lieux qui sont sans défence. Ils y entrent la

325. Bernier (1830 : 238).
326. Cette phrase se réfère aux guerres qui eurent lieu au début du XVIIe siècle.
327. Schouten (1727, vol. 1 : 240).

nuit, lors-qu'on ne s'y atend point, & enlèvent les hommes tout-nuds, & les familles entiéres, qu'ils transportent ensuite dans les lieux où ils les peuvent vendre pour esclaves. [...]
Ces dix jéliasses aiant pris poste dans la riviére de Pipely, y firent divers mouvemens, beaucoup de bravades, & arborérent des pavillons rouges. Les équipages crioient qu'ils vouloient s'en aller & emmener leur butin, pour revenir promtement surprendre la place & la piller, ne laissant pourtant pas de tenir leurs petits pierriers parez, aussi-bien que leurs mousquets & leurs autres armes à feu. Enfin ils faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour éfraïer les habitans, & à les voir & les entendre, il sembloit qu'ils vouloient tout absorber.

On entreprend alors des pourparlers :

Le Gouverneur même de Pipely en parut consterné. Le parti qu'il prit fut de faire apeller au Conseil les principaux Portugais qui y étoient, & leur Prêtre, pour leur demander leurs avis & du secours. Il fut résolu que le Prêtre enverroit promptement une lettre de sa part à l'Amiral des jéliasses, & qu'il tâcheroit de le gagner par la douceur. La difficulté fut de faire tenir la lettre. Il n'y eut aucun Bengalois qui voulût entreprendre d'en être le porteur. On en chargea les Hollandois, qui venoient dans leur chaloupe à nôtre bord & en passant le long des jéliasses, ils la donnérent à leur Amiral. Lors qu'il l'eut luë, il commença de se tourmenter, de fraper du pié, en relevant sa moustache, & disant qu'avant que de se retirer il vouloit encore piller Pipely. Enfin lors qu'il fut d'un sens un peu plus rassis, il assembla son Conseil, où il résolut de faire réponce aux habitans à l'heure même. Sa lettre ne consista qu'en menaces. Elle portoit qu'il leur feroit sentir les éfets de sa fureur. L'orgueil & les rodomontades y étoient repandües partout ; ce qui augmenta l'éfroi où l'en étoit déja en ville.
Le lendemain les écritures recommencérent de part & d'autre. Envoiés, Messagers, Lettres, il y avoit toûjours quelqu'un en chemin. Cependant les Pirates vendirent quelques esclaves aux Hollandois, au prix de vingt roupies ou dix risdales pour chacun. Il y avoit beaucoup de femmes & de jeunes filles, & l'on voioit bien que les hommes avoient eu le pié plus léger. La joie de ces miserables fut aussi grande de passer des galéres d'Aracan dans les chaloupes de nos gens, que le seroit la plus grande fortune du monde à des gens qui la recherche-roient avidemment. Ils reçurent les vivres & les vêtements qu'on leur donna, comme des criminels condamnez à la mort recevront leur grace, ne se lassant point d'en têmoigner leur reconnoissance.

Les pirates exercent de nouvelles pressions... pour obtenir de meilleures conditions de commerce :

On eut beau écrire gracieusement de Pipely aux Pirates, les conditions qu'ils demandoient pour faire un accord, se trouvérent trop dures. Ils remontérent donc la riviére encore plus haut, donnant l'alarme par-tout sur ses bords, faisant un grand bruit avec leurs timbales, arborant tous leurs pavillons rouges. Ils allérent se poster proche du fort que les Maures ont à Pipely, & ne menacérent pas de moins que de mettre tout à feu & à sang. Ensuite ils envoiérent un homme parler au Gouverneur, & lui dire qu'ils vouloient bien encore traiter amiablement pour cette fois ; à condition que les gens du païs acheteroient les esclaves & le butin qu'ils avoient, dont les Pirates feroient une si bonne composition, qu'il y auroit lieu d'y profiter beaucoup ; qu'ils prendroient en paiément de l'argent, des toiles fines, des étofes de soie, & d'autres marchandises

qui les accommoderoient ; que si les habitans refusoient cet accord, ils exécuteroient le dessein qu'ils avoient eu d'attaquer Pipely, qui n'étant pas une place murée, seroit aisée à prendre, pour la saccager & la brûler ; qu'ils demandoient une prompte réponce. En éfet, les menaces que ces Pirates faisoient, pouvoient être facilement exécutées : car cette place étant sans murailles. [...]

Schouten évoque aussi d'une manière détaillée la faiblesse des défenses de Pipli et le manque de courage de ses habitants [328]. Les pirates se sont postés en face d'un petit ouvrage de fortification en aval de la ville lorsque le Gouverneur s'avance vers eux... [329]

Enfin le Gouverneur Maure parut à cheval, étant vêtu de blanc, comme un héraut de paix, & aiant avec lui une grosse Cour de Maures bien-noirs, & de Bengalois, car tous les habitans de Pipely étoient en mouvement. Quelques-uns étoient aussi vêtus de blanc, & à cheval, armez d'arcs & de fléches. Le Gouverneur marchant le long de la riviére, s'enhardit jusqu'à s'aprocher de l'escadre ennemie, & après l'avoir curieusement considérée, il s'en alla au fort, où il se mit, avec les gens de son Conseil, sous une tente faite de paille, & ils s'assirent tous sur des tapis, à la mode de Perse.

Le résultat du Conseil fut de se servir encore du Prêtre Portugais qui étoit à Pipely. On le pria donc de s'embarquer dans un petit bâtiment, avec une banniére de paix, & de s'en aller en Ambassade au bord de l'Amiral des jéliasses, pour le prier d'envoier un de ses gens, avec un pouvoir sufisant, afin de traiter avec le Gouverneur.

Le Prêtre qui étoit un homme de bonne humeur, gros, gras & bien nourri, & qui ne manquoit pas d'esprit, fut bien reçu, bien régalé, & obtint qu'un des Capitaines des jéliasses, iroit trouver le Gouverneur, pendant qu'il demeureroit à bord comme en otage. Par le moien de cette negociation, pour laquelle on fit plusieurs allées & venües, la guerre fut terminée, & l'on fit un Traité qui portoit :

Que pendant-que les jéliasses demeureroient dans la riviére, on ne se feroit nulle insulte de part & d'autre ; qu'on accordoit le commerce libre à Pipely durant un certain nombre de jours ; que le dixiême denier des marchandises & des esclaves qui seroient vendus [330], seroit paié par les acheteurs au Gouverneur, en y comprenant même l'or, l'argent & les pierrreries ; que les habitans de Pipely vendroient aussi à l'amiable aux Pirates, des toiles fines, des étofes de soie, & d'autres marchandises de Bengale ; que tous les soirs, avant que le Soleil se couchât, les jéliasses se retireroient de Pipely, & iroient passer la nuit à l'isle des Larrons qui étoit un peu plus bas : qu'elles n'ataqueront personne sur cette riviére.

---

328. Ce jugement défavorable se retrouve ailleurs chez Schouten. Alors que le roi d'Arakan « protège ses sujets, & les tient en état d'insulter ceux du Bengale », ces derniers « sont des gens avares, paresseux, & qui d'ailleurs reçoivent peu de protection de leurs gouverneurs », (1727, vol. 2 : 66-67).

329. « C'étoit jusques-là que les jéliasses s'étoient alors avancées, & il paroissoit que ce petit fort ne les embarrassoit pas beaucoup, quoique les habitans de Pipely, après l'avoir construit, se fussent admirez eux-mêmes dans leur ouvrage, & qu'ils crussent avoir fait une forteresse inexpugnable. »

330. Les Portugais vendaient les esclaves bengalais alors que les Arakanais les embauchaient dans l'agriculture et comme serviteurs, dit Shiab al-din Talish, un chroniqueur contemporain (Sarkar 1933 : 183-184).

> Ainsi la tranquillité & la joie furent rétablies dans le païs. Les habitans, qui ne prenoient point de plaisir à être soldats, en eurent beaucoup plus à reprendre leur profession de Marchands. Ils achetérent leurs compatriotes esclaves à un très bas prix, & quelques-uns eurent la générosité de rendre libres ceux qu'ils avoient achetez ; mais la plupart les retinrent pour leur faire passer le reste de leur vie en esclavage. Quand ce négoce fut fini, les jéliasses se retirérent pour rentrer dans le Gange, & piller encore, en retournant au Roïaume d'Aracan, tout ce qui se trouveroit sur leur route [331].

Si ce texte de Schouten mérite d'être cité, ce n'est pas seulement parce qu'il s'agit d'une description savoureuse agrémentée d'une teinte d'ironie de la part de l'observateur hollandais, mais c'est surtout parce qu'il permet de comprendre le fonctionnement de cette piraterie. Car s'agit-il bien de piraterie au sens propre du terme [332] ? N'est-ce pas plutôt une certaine façon de faire du commerce ? Mise à part la pression psychologique qu'elle exerce au moyen de ses armes, l'escadre arakanaise sous commandement portugais n'a aucunement recours à des moyens violents. Les esclaves font les frais de l'entreprise, parce qu'ils constituent la monnaie d'échange, mais par ailleurs personne ne se trouve particulièrement lésé.

Que les négociations aient lieu entre Portugais (le prêtre et l'« amiral des jélyasses ») avec l'aide accessoire d'un messager hollandais, confine au ridicule si on se souvient que Pipli était un des principaux ports de commerce de l'empire mogol sur la côte du Bengale / Orissa. Le résultat des pourparlers est pour le moins surprenant : un traité de commerce… et de bonne conduite. Et voilà que les affaires reprennent…

Schouten ne nous révèle pas quel était le pourcentage du profit qui revenait au capitaine portugais dans cette expédition commerciale un peu particulière. Il semble pourtant aller de soi que le capitaine en question en tirait aussi sa propre subsistance.

Le système de paiement des Portugais au service des Arakanais offrait aux capitaines portugais deux sources de revenu. D'un côté ils recevaient, tout comme les courtisans et gouverneurs, un lot de terres avec les villages qui s'y trouvaient. On parlera d'un apanage ou à la rigueur d'un fief. Le revenu provenait des redevances (en nature) dues par les villageois. Guerreiro note ainsi que le roi avait « presque tout donné aux Portugais qui y [à Chittagong] vivent », « il a donné à certains d'entre eux autour de 30 000 cruzados comme rente ». S'« il leur fait tant de faveurs et cherche à les contenter », c'est « par le besoin d'avoir des Portugais » [333]. W. Methwold remarque en 1619 que le roi

---

331. Schouten (1727, vol. 2 : 63-69, 71-73).

332. Le pirate est un « aventurier qui court les mers pour piller les navires de commerce » et au sens figuré quelqu'un qui s'enrichit aux dépens des autres, (*Petit Robert*).

333. Guerreiro (1930, vol. 1 : 44).

« traite si bien les étrangers qui servent dans ses troupes, que j'en connois quantité qui s'y sont faits riches » [334].

Cette relation d'échanges de services de type quasiment féodal, est aussi décrite sans ambigüité par Manrique :

> With the object of securing these two entrances [335] the Magh kings decided to always retain Portuguese in their service granting the best of them the rank of Captain and conferring on them Bilâtas, or revenue-producing lands, on the understanding that they maintained a certain force of their country-men and also Geliâs.

D'un autre côté, les Portugais avaient droit à une partie du butin lors des campagnes militaires et à une partie du profit réalisé au cours des raids esclavagistes. Ceci avec la bénédiction de… Goa, comme nous l'explique Manrique :

> *Besides this annual income, they were authorized to take their vessels into the principality of Bengala, which belonged to the Great Mogol. Here they would sack and destroy all the villages and settlements on the banks of the Ganges, to a distance of two or three leagues up-stream, and besides removing all the most valuable things they found, would also take captive any people with whom they came in contact. This raiding was pronounced by the Provincial Council at Goa to be just, since the Mogors [Mogols] were not only invaders and tyrannical usurpers but also enemies of Christianity* [336].

Le témoignage que nous a laissé à propos du revenu des Portugais le chroniqueur persan Shiab al-din Talish s'applique aux années 1625 à 1665 [337]. Durant ces années, les raids contre le Bengale étaient largement entre les mains des seuls Portugais. Le butin et le profit réalisé par la vente des esclaves étaient partagés avec le roi qui tolérait leurs activités. Lorsqu'en décembre 1665, le gouverneur du Bengale demanda aux Portugais qui avaient trahi le roi arakanais pour s'allier aux autorités mogoles, « Quel était votre salaire sous le *zamindar* [seigneur] des Maghs ? », ceux-ci répondaient, « Notre salaire, c'était le territoire impérial ! », ce qui voulait bien dire le Bengale dans son ensemble [338].

On peut s'interroger sur les conditions d'existence des Portugais et de la nébuleuse de métis et d'esclaves qui les entourait. Tous ne bénéficiaient sans doute pas des mêmes avantages et privilèges. La liberté qu'invoquent des auteurs comme Bernier, ou dont l'épopée de Felipe de Brito y Nicote semble être l'illustration magnifique ne doivent pas nous faire oublier qu'en Arakan, la présence et les mouve-

---

334. Methwold (1672 : 13) ; Bocarro (1876 : 122).

335. Il s'agit de l'entrée par terre et par mer du Bengale.

336. Manrique (1927, vol. 1 : 266, 285). Les *gelias* (bateaux à rames) correspondent aux *jalias* des sources musulmanes et aux *jéliasses* de Bernier et Schouten.

337. Un exemple antérieur à cette date se trouve dans Nathan (1936, vol. 2 : 635).

338. Sarkar (1933 : 188-189).

ments des Portugais, comme ceux de tous les autres étrangers qui y résidaient ou y passaient, étaient sévèrement contrôlés.

La contrepartie de la liberté accordée aux Portugais, c'étaient les obligations militaires invoquées plus haut. L'arrivée de tout Portugais au royaume devait être déclarée aux autorités arakanaises. Pour avoir accès à certaines régions, il fallait avoir une autorisation officielle écrite. Manrique considérait qu'un de ses plus grands succès était d'avoir pu obtenir l'autorisation du roi pour réunir dans un village les chrétiens éparpillés dans la région de Ramu, fait qui montre que les mouvements de personnes étaient étroitement surveillés [339]. Schouten était à Mrauk U au moment où Shah Shuja y résidait comme réfugié politique. Il rapporte que, peu après que ce dernier ait obtenu la permission du roi de quitter la capitale pour séjourner à la campagne, fut déclenchée une tentative de prise de pouvoir par les soldats de sa suite. Pour éviter qu'un musulman puisse quitter le royaume en cachette, on interdit à tous les musulmans d'aller à bord des navires hollandais. Cette défense fut observée avec « exactitude et… circonspection », démontrant par là, dit Schouten, leur « grande dépendance des puissances », c'est-à-dire des autorités arakanaises [340].

L'interdiction de quitter le pays était une mesure exceptionnelle prise par le roi et elle est connue aussi par des cas survenus en Arakan proprement dit. Manrique lui-même dut, lors de son deuxième séjour, attendre quatorze mois pour pouvoir enfin quitter Mrauk U [341].

Le père Niculao de Conceição considérait en 1644 que les Portugais en Arakan y étaient « enfermés et maltraités sans moyen de quitter le [pays] » et que le roi tenait leurs épouses comme otages. Ce jugement ne peut guère susciter notre étonnement dans un document adressé au roi du Portugal où l'on prônait la conquête de l'Arakan, mais il ne correspond pas à la réalité [342].

Les Portugais ne retournaient pas s'établir en Inde, parce qu'ils ne voulaient pas perdre ce dont ils jouissaient « dans ce pays agréable où tout plaisir matériel et toute joie dans la vie présente était librement à leur disposition » [343].

Le père jésuite Antonio Farinha, qui visita Mrauk U en 1639, explique qu'il y avait trois quartiers d'étrangers à Mrauk U. Un quartier portugais, un quartier japonais et un quartier où vivaient Hollandais, Français et Anglais, des gens qui y « résidaient en permanence » et qui

339. .Manrique 1927, vol. 1 : 84, 277, 330.
340. Schouten 1727, vol. 1 : 258.
341. Manrique 1927, vol. 1 : 323-324.
342. Guedes 1995 : 95.
343. Manrique 1927, vol. 1 : 274.

« n'étaient pas de ceux qui vont de pays en pays ». Le capitaine des derniers était un Malouin du nom de Jean Menage [344].

Nous ne sommes pas vraiment en mesure de le prouver, mais il semble, à la lecture de Manrique notamment, qu'en Arakan même le contrôle des étrangers était plus sévère qu'à Chittagong et dans les environs. Ceci est certes dû au fait que Chittagong était un port de transit par où passait un nombre important de voyageurs et de marchands. Les Portugais avaient à leur disposition immédiate des bateaux qui leur permettaient de quitter plus aisément les lieux que ce n'était le cas de l'Arakan.

L'histoire d'Ignacio Gomez, en revanche, était le cas particulier d'un naufragé qui avait été considéré par les Arakanais comme un soldat aux ordres de Tibau. Il avait été banni à vie dans les montagnes de Maum (?), où il vivait avec une femme indigène et ses cinq enfants lorsque le père Manrique lui rendit visite [345]. Manrique, durant son séjour de 1629 à 1631, s'efforça de libérer un certain nombre de chrétiens qui s'étaient retrouvés esclaves en Arakan [346]. Farinha réussit lui aussi à libérer des prisonniers portugais « des géôles du roi d'Arakan ». Il s'agissait occasionnellement d'équipages de bateaux ayant fait naufrage ; arrêtés, ils devenaient des esclaves du roi [347].

344. Une traduction du récit de Farinha se trouve dans Manrique (1927, vol. 1 : 172-175), qui mentionne aussi Menage mourant en 1639 (p. 162).

345. Manrique 1927, vol. 1 : 327-328.

346. Manrique (1927, vol. 1 : 156, 159) mentionne un groupe de neuf familles de « Cuami » dont certains étaient alors en Arakan depuis treize ans et qui s'étaient mariés avec des femmes du pays.

347. Voir par exemple Schouten (1727, vol. 1 : 170-179).

Chapitre 6

L'époque des Seigneurs du Palais d'Or

Après quatre décennies de guerres et de conflits, le bilan des conquêtes sur la frontière occidentale apparaissait globalement positif. Le contrôle sur Chittagong et sur le territoire Sak qui s'étendait au sud de la ville jusqu'à la rivière Naf, était assuré. Les sujets portugais qui vivaient au royaume étaient fermement établis sous le contrôle royal et ne présentaient plus de danger pour la sécurité et l'ordre intérieur.

À l'ouest, l'implantation du pouvoir mogol au Bengale était durable et la pression politique et militaire était promise à s'accentuer au cours des décennies suivantes. En d'autres termes : la politique des gouverneurs mogols visait alors à moyen terme la conquête de Chittagong et l'élimination de l'hégémonie arakanaise sur une partie du Bengale oriental.

À l'est, l'empire birman se renouvelait. Son centre de gravité revenait au nord du pays avec le transfert de la capitale à Ava (1634). Pendant un siècle et demi, la Birmanie cessa d'être une menace pour l'Arakan. Des invasions chinoises, des révoltes à l'intérieur, le problème sempiternel des relations conflictuelles avec les Môns, enfin l'ambition des rois qui orientait traditionnellement l'expansion birmane vers le Siam, tout cela empêcha Ava de reprendre le vieux projet d'une conquête de l'Arakan. L'expansion arakanaise qui avait temporairement pris avantage de l'affaiblissement des empires voisins, se trouvait condamnée après 1620. D'une certaine manière l'Arakan se trouvait donc à l'étroit entre deux puissances, sans être pourtant menacé directement dans son existence propre.

Il est intéressant de noter que l'expérience historique du royaume d'Arakan se différencie très nettement de l'histoire d'autres régions de l'aire birmane (prise au sens large). L'histoire de la Birmanie proprement dite se caractérise par le changement et la recréation d'empires à partir de plusieurs centres (au nord : Pagan, Ava ; au sud : Pègou). Les contraintes historiques ont fait évoluer l'État monarchique, elles l'ont renforcé à la longue. L'empire reconstruit par Alaungphaya et ses suc-

cesseurs à partir du milieu du XVIIIe siècle, ne reproduit pas seulement les données du passé, mais inaugure un royaume mieux structuré et plus puissant que les États qui l'ont précédé.

L'historien doit rendre compte du déclin irréversible de la royauté arakanaise à la même époque. La conjoncture du XVIIIe siècle est marquée par une longue courbe descendante et lorsque les Birmans s'emparent du pays en 1785, l'Arakan tombe entre leurs mains non pas comme un fruit mûr, mais comme un fruit pourri. Deux questions fondamentales se posent : Comment évolue la royauté arakanaise au cours de ce siècle et quel est le sort de l'État construit par les rois-guerriers ? Quels sont les facteurs qui rendent compte à long terme du déclin au siècle suivant ? Ces questions sont liées.

L'État que laisse Maṅ Phaloṅ: à son successeur Sīrisudhammarājā en 1622 est un État qu'on qualifierait volontiers de militarisé. Une économie fondée sur une riziculture fertile et un commerce de transit fructueux a engendré des surplus qui ont supporté en grande partie l'existence d'une flotte importante. Si on fait exception de Maṅ: Phaloṅ:, dont les fondations religieuses s'inscrivent dans la ligne de ses prédécesseurs, les énormes bénéfices résultant du pillage de la Birmanie méridionale n'ont pas favorisé la construction religieuse. Nous ignorons ce que les rois crurent bon de faire pour leur propre agrément et celui de leur cour, mais une majeure partie du butin en or et en argent fut drainée par les dépenses militaires. Depuis le règne de Maṅ: Phaloṅ: l'État arakanais vivait sous la pression de la sauvegarde de ses conquêtes, sous la menace qui pesait sur ses frontières et sous le poids de ses rois ambitieux. Pendant la plus grande partie du siècle, ces conditions ne changèrent pas alors que la menace mogole se renforçait considérablement. Celle-ci supposa le maintien de forces militaires importantes. Les structures institutionnelles et militaires ne furent pas remises en question tant que le dispositif de défense arakanais a bien fonctionné.

Parallèlement à la situation aux frontières qui a largement déterminé le devenir de l'État, nous suivons la situation à l'intérieur et le développement de la royauté. La prospérité du pays et son apparente stabilité semblent avoir créé, aux yeux de la cour, une image d'immuabilité du royaume. L'écart entre les préoccupations religieuses du roi Candasudhammarājā et les dangers profanes et très réels de la menace mogole est manifeste dans l'historiographie qui omet les grands événements du jour ; dans les chroniques il n'y a pas un seul mot sur l'escadre arakanaise qui sema en 1664 la terreur aux portes de Dhaka !

Une cause majeure du déclin de l'Arakan à la fin du XVIIe siècle fut la perte de Chittagong. Mais ce n'est pas la seule cause. L'immobilisme de la royauté et la sclérose de ses institutions apparaissent comme des causes structurelles de ce déclin. Quant aux sources, elles orientent notre attention vers les événements à la cour, au détriment des relations extérieures, pourtant intéressantes.

L'apogée de la puissance militaire (1622-1652)

> Le roi de ces deux royaumes [Arakan et Chittagong] est très riche, tant il possède de grands trésors en or et en argent, des flottes [...] il a plus de 1 000 bateaux. Et c'est la terre avec le meilleur bois d'Orient. Il a des commandants et des marins pour plus de 3 000 bateaux. Les terres sont fertiles en riz, viande et poisson.
> Père Niculau de Conceição (1644) [1]

> *The Mughals got an exaggerated idea that Arakan was an impregnable country, its fleet was invincible, and its forces could not be overwhelmed*
> S. B. Qanungo (1986), historien bangladeshi

Lorsque le père Sebastião Manrique arriva à Dianga à la fin du mois de septembre 1629, Fray Domingos de la Purificación vint se jeter dans ses bras, les larmes aux yeux. Depuis sept ans, il n'avait plus vu un seul de ses confrères augustins. La raison en était, explique Manrique, les « grandes guerres survenues qui avaient rendu impossible la traversée [de Hugli à Dianga] sans le risque imminent d'y perdre la vie ou, au moins, d'être fait prisonnier » [2]. La fin de l'époque des rois guerriers marque la fin de l'expansionnisme, elle ne marque pas la fin des guerres. Il est vrai que ces guerres ont un caractère assez indéfini. Comme les sources restent vagues, nous n'en connaissons pas, en général, l'envergure ni les objectifs. L'ambiguïté (déjà soulignée) au sujet des guerres menées par les Arakanais contre les territoires nominalement sous domination mogole, au sud-est du Bengale, subsiste pour l'ensemble des 44 années qui s'étendent entre le début du règne de Sīrisudhammarājā et la chute de Chittagong en 1666. Dans l'extrait de Schouten que nous avons cité plus haut, il apparaît que la traite des esclaves était essentiellement une occupation commerciale ; or Schouten note ailleurs que les 300 esclaves bengalis que son navire emmenait à Batavia avaient été « pris à la guerre [3] ».

Des phases d'agressivité virulente alternent avec des phases de guerre latente. Il paraît ainsi que les dernières années du règne de Sīrisudhammarājā furent plus calmes que les six ou sept premières. Schouten note qu'en novembre 1660, lorsque Mir Jumla menaça de s'emparer de Chittagong, une flotte de guerre nombreuse fut mobilisée en quelques jours, ce qui montre que le pays restait en permanence sur le pied de guerre. Une nouvelle flambée d'agressions culmina avec l'invasion de 1664. Il n'est pourtant pas toujours facile de voir les dessous de cette alternance. Comme le montre l'attaque de l'escadre ara-

---

1. Cité par Guedes (1995 : 95).
2. Manrique (1927, vol. 1 : 84). Un chrétien vient voir Manrique et lui explique qu'une des raisons pour lesquelles il n'avait pu se confesser, était que les frères augustins n'avaient pu venir en Arakan à cause des guerres (*ibidem*, 138 et 188).
3. Schouten (1727, vol. 1 : 262).

kanaise contre Pipli (raconté par Schouten), la défense d'un lieu de marché aussi considérable était insignifiante, voire ridicule. Les tentatives mogoles pour réagir militairement aux agressions arakanaises marquent une suite d'échecs et de désastres. Ensuite on ne peut manquer de noter l'ironie du destin de ces pauvres Bengalais raflés par les commandos luso-arakanais dans un coin de province pour être revendus dans un autre [4]. Suivant toute apparence, les autorités mogoles ne se souciaient guère de remédier à cet état des choses.

Le règne de Sīrisudhammarājā

Nous ignorons les circonstances de la succession royale à la mort de Maṅ: Khamoṅ:. Le roi décédé avait un nombre impressionnant d'enfants. Celui qui prit la succession était le fils d'une concubine, appelée chez Ṅa Mañ « Gardienne du bétel royal ». Le jeune homme porta le nom de Maṅ: krī: Harī: Phrū, mais on trouve communément l'appellation Maṅ: Harī:. Il aurait reçu ce nom parce qu'il était né dans un palais à l'est de la montagne Harī:, c'est-à-dire dans le quartier des reines au nord de l'enceinte royale. Harī: fut marié avec une demi-sœur, la princesse Nat Rhaṅ May, une femme de funeste mémoire comme on le verra. Le jour même où il entra au palais, naquit, comme le veut la tradition, son fils, probablement assassiné en 1638.

Ses campagnes contre le Bengale, ses contacts diplomatiques avec Ava et son œuvre constructrice font de lui un roi important qui sut maintenir la force du royaume. On verrait volontiers en lui un des grands rois de l'Arakan. Mais il y a en même temps comme un voile de mystère sur ce règne. Le fait que le roi ne se serait laissé couronner qu'en 1635, une information de première main rapportée par le père Manrique, paraît confirmé par les monnaies. Mais quelles en furent exactement les raisons ? La fin du règne baigne dans un sinistre climat de complot qui enveloppe la fin des jours du roi et de son fils. Une grande partie de la tradition historiographique est consacrée à la rupture de la succession dynastique et elle rapporte des présages qui augurent la fin de la dynastie. Il s'agit en majeure partie de présages énigmatiques, de leur interprétation par des maîtres-interprètes et de dialogues avec le roi. A l'historien d'essayer d'en dégager la trame des faits.

Les éléments descriptifs que Manrique nous a laissés sur le roi ne permettent pas de nous en faire une image cohérente. Le récit du père augustin reflète surtout la perspective très restreinte de ses expériences avec la cour arakanaise. Rappelons que le tableau qu'il nous fournit de l'Arakan de son époque sert au fond d'autres besoins que ceux d'informer et de documenter. Il s'agit de mettre en scène les labeurs et les

4. Schouten (1727, vol. 2 : 262).

peines du missionnaire sur un terrain difficile. Là où il y a confrontation, qu'il s'agisse d'une foi adverse (les infidèles musulmans, les païens bouddhistes…) ou d'un gouverneur hostile aux chrétiens portugais, l'auteur nous assène des discours moraux assortis de sentences latines amplement commentées : le roi mal conseillé, la perfidie humaine, la nécessité de la reconnaissance à l'égard de Dieu, l'excellence d'un cœur contrit, etc. Il y a beaucoup d'art oratoire alors que la description du décor local manque de tous ces détails qu'on apprécie dans les observations de Schouten.

Les descriptions qui se rapportent au premier séjour du missionnaire en Arakan (1629-1631) laissent une image assez positive du roi, ce qui n'est pas le cas du deuxième séjour (et l'on doit y inclure la description du couronnement). En effet, durant le premier séjour, Manrique évoque cinq rencontres, ou audiences, avec le roi [5] où il obtint gain de cause pour ses requêtes, alors qu'en 1634, le roi refusa de le laisser partir pendant quatorze mois. On verra plus loin que le refroidissement ultérieur de leurs rapports était peut-être dû aux tensions politiques avec Goa ; les problèmes soulevés par le récit du couronnement seront discutés en détail plus loin dans ce chapitre.

Manrique ne nous a laissé aucune description physique du roi, aucun mot sur son caractère, ni ses humeurs. Par ailleurs, on ne trouve chez lui aucune analyse politique du contexte de ses missions sur lesquelles il ne s'étend d'ailleurs guère. Il faut donc se rabattre sur la description des audiences. Lors de la première, prétend-il, il fit un long récit des mérites portugais au service des rois arakanais, puis s'éleva contre le gouverneur de Chittagong, dont la nomination avait été perçue comme une menace par les habitants chrétiens de Dianga. « Je viens en Votre Royale présence pour justifier la fidélité des Portugais et des autres chrétiens. » Le roi lui répondit qu'il était « pleinement convaincu de la vérité de tout ce qu'il avait dit » et ordonna le rappel du nouveau gouverneur. Durant sa deuxième audience, Manrique remit une lettre du Père provincial des Augustins. Le roi insista sur le fait qu'aucun Portugais ne devait être au service de l'empereur mogol et notre missionnaire le rassura en lui disant que c'était interdit par ordre du roi du Portugal. Ensuite, le roi lui posa des questions sur l'Inde et le vice-roi portugais. Manrique lui rappela encore une fois les excellents rapports entre les Portugais et Maṅ: Phaloṅ: et lança une autre invective contre le nouveau gouverneur de Chittagong « avare, cupide et ambitieux ». La réaction du monarque : « Sa Majesté était très attentive et sérieuse durant mon discours. À la conclusion, il me demanda qui

5. Les deux premières audiences eurent lieu dans un palais provisoire près du Mahamuni (le Poragri de Manrique), les trois autres à Mrauk U.

était le Saint Esprit » (!) Après avoir fourni quelques explications, Manrique demanda la libération de neuf familles chrétiennes réduites depuis une décennie en esclavage et l'autorisation de construire une église [6].

Après son arrivée à Mrauk U, Manrique tomba malade et le roi lui envoya un médecin qui lui administra des fébrifuges. Il en remercia le roi lors d'une troisième rencontre après sa convalescence : « Je montai au palais où j'étais reçu avec tous les signes de plaisir et de gentillesse. Je le remerciai avec les phrases les plus gracieuses que je maîtrisais … ». L'éloge du Dieu catholique qu'il remerciait avant tout pour avoir retrouvé sa santé, déclenche un débat sur la religion bouddhique auquel participaient aussi des moines. Le discours du prêtre, qui ne voulait voir dans les croyances locales qu'une œuvre de Satan, fut coupé court par l'intervention du roi, soucieux de la condition physique de Manrique, à peine rétabli !

Quelques jours plus tard, il réussit encore une fois à rencontrer le roi lors d'une audience au palais. Le roi s'informa sur son état de santé. Manrique lui demanda à cette occasion d'accorder un salaire aux membres des neuf familles chrétiennes dont il venait auparavant d'obtenir la libération. Le roi lui concéda également cette faveur.

Un des objectifs majeurs de Manrique étant de détacher les baptisés de leur milieu païen et de les regrouper dans des quartiers chrétiens, il réussit au cours d'une cinquième rencontre avec le roi à se faire attribuer des serviteurs pour le service de son église. Cette faveur, il l'obtint lors d'un spectacle d'éléphants auquel assistait le roi avec ses deux jeunes fils à qui Manrique avait apporté des jouets. Tout comme auparavant, Manrique note qu'une fois qu'il eût exprimé son souhait, le roi donna immédiatement instruction d'agir dans le sens voulu [7].

Le récit suggère donc que le père augustin entretenait d'excellents rapports avec le roi et qu'il était fin manœuvrier. Pour un lecteur critique, l'impression prévaut néanmoins que Manrique a probablement embelli le parcours de ses efforts dans l'intérêt de la chrétienté locale. Le roi paraît un peu trop empressé de lui accorder des faveurs, trop compréhensif et trop empreint de bonne volonté pour aider notre homme, alors que les affaires que Manrique prétendit avoir discutées avec le roi sont restées floues [8]. Au vu de ce que nous raconte Manrique,

---

6. Manrique (1927, vol. 1 : 144-147 ; 152-156).

7. Manrique (1927, vol. 1 : 178-181 ; 198-201).

8. En parlant du propos de la troisième audience, il dit qu'il allait parler de « certaines matières importantes avec le roi », puis en passant à la quatrième audience, il s'agit « de régler certaines autres matières ». Rien de précis n'est dit sur les griefs relatifs au gouverneur de Chittagong, ni sur le contenu de la lettre du père provincial. Manrique était-il un personnage important ? Le roi devait-il le ménager ? Il y a des questions auxquelles le seul livre de Manrique ne permet guère de répondre avec clarté.

on peut estimer que Sīrisudhammārājā était un roi tolérant, favorable aux Portugais, prêt au dialogue et intéressé au débat d'idées (débat sur la religion chrétienne vs. la religion bouddhique). Lors du spectacle des éléphants, le missionnaire note que le roi, laissant tomber toute dignité royale, se mit à jouer avec ses deux petits fils. Sa personne revêt aussi des traits plus humains lorsqu'il prend un intérêt réel au rétablissement du prêtre, lui envoie un médecin et s'informe à plusieurs reprises de son état de santé. La piété royale est illustrée maintes fois, notamment au moment où le prêtre arrive en Arakan et où le roi, observant le carême, ne peut le recevoir, puis lorsqu'il fait des donations aux pagodes. Sa recommandation qu'aucun Portugais ne serve dans les troupes de l'empereur mogol ne saurait nous étonner, car elle est conforme à la politique arakanaise à l'égard du puissant voisin à l'ouest. Mais cette image assez favorable tranche sur toute la ligne avec le portrait que Manrique tente de faire dans la suite, où Sirīsudhammārājā apparaît comme un sombre tyran, sanglant et prêt aux crimes les plus abominables.

N'oublions pas de mentionner que Sīrisudhammārājā était, avec les 18 ou 20 ans qu'il avait en 1622, un roi bien plus jeune que la plupart de ses sept prédécesseurs et qu'il mourut à un âge où son père et son grand-père prenaient en main les rênes du pouvoir.

Une politique des agressions

Sur le front du Bengale

Lorsque Sīrisudhammarājā monta sur le trône d'Arakan en 1622, le royaume vivait sous la double menace birmane et mogole. Rappelons qu'en 1613, les troupes mogoles avaient poursuivi les troupes arakanaises trahies par leurs alliés portugais jusqu'à la Feni et que trois ans plus tard, au début de 1616, Qasim Khan lança contre Chittagong une expédition qui se solda par un désastre complet pour les troupes mogoles, mais qui ne pesa pas moins sur les forces arakanaises [9]. Le gouverneur de Dhaka, Abdul Nabi, chargé à l'époque du commandement des troupes mogoles, tenta en vain de rallier les habitants portugais d'Arakan [10]. En 1618, sur les ordres de l'empereur Jahangir, une expédition extrêmement bien préparée fut menée par Ibrahim Fath i-Jang (gouverneur du Bengale de 1617 à 1624) en vue de la conquête du Tripura, dont le roi, comme nous l'avons dit, tenta de s'enfuir en Arakan [11]. Elle échoua, semble-t-il, à cause du mauvais temps. L'occupation du Tripura par les Mogols est dépeinte sous de sombres couleurs

9. Qanungo (1986 : 256, 258-262). Voir le chapitre 5.
10. Manrique (1927, vol. 1 : 146).
11. Majumdar (1973 : 165).

par les auteurs du *Rajamala* [12]. Il est évident que cette progression de l'hégémonie mogole au Bengale oriental non seulement empiétait sur un territoire qui, pendant des décennies, avait été considéré sous l'hégémonie arakanaise, mais la conquête du Tripura était bien une campagne préliminaire à l'attaque contre Chittagong. Mais dans l'immédiat, et sans doute en partie à cause des tempêtes et des pluies, les troupes se retirèrent de part et d'autre. Puis, dit-on, pendant deux ans le gouverneur fit ses préparatifs, prévoyant notamment des entrepôts de provisions à Bhalwa et à Jagdia [13].

À nouveau les autorités mogoles tentèrent vainement de gagner l'alliance des Portugais d'Arakan en leur faisant des propositions alléchantes, ce qui n'était d'ailleurs un secret pour personne à la cour de Mrauk U [14]. En dépit de ces préparatifs, l'expédition se solda à nouveau par un désastre du côté musulman, et cela sans la perte d'un seul soldat arakanais. Contrairement à l'avis de Mirza Nathan, son conseiller [15], Fath i-Jang partit au cours de la saison des pluies et choisit une route à l'intérieur des terres en suivant le courant de la petite rivière Asalong. Le passage à travers la jungle dense présenta d'insurmontables obstacles, même pour les éléphants et, sans doute à cause de la lenteur de la progression, la troupe [16] rencontra de sérieux problèmes d'approvisionnement. Au lieu de procéder à une attaque surprise contre Chittagong, le gouverneur fit battre ses troupes en retraite avant même d'avoir vu l'objectif à atteindre.

En octobre 1622, Sīrisudhammarājā mena une expédition contre le Bengale [17] qui est probablement celle que Mirza Nathan présente comme le raid arakanais contre Dakhin Shabazpur ; elle provoqua une mobilisation immédiate de la flotte impériale. Les troupes arakanaises se retirèrent toutefois quand elles apprirent que le roi birman venait d'attaquer l'Arakan [18].

---

12. Long (1850 : 551).

13. Qanungo (1986 : 262).

14. Manrique (1927, vol. 1 : 146-147). Citons l'extrait qui s'y réfère dans le discours que le père Manrique prétend avoir fait au roi lors de son audience en août (?) 1629 au palais provisoire de Mahamuni : « *Again, it is well known to all your vassals, Mighty Lord, how in 1623, when Nababo Fatezangue was governor of the Province of Dâck [Dhaka], he tried to win over the Portuguese residents in your Kingdom. He sent them formons or decrees sealed by his sovereign in which those Portuguese were offered, under his Royal promise, most advantageous termes, which I will say no more about since they must still be fresh in the memories of many of your ministers* ».

15. Rappelons qu'il s'agit de l'auteur du *Bahāristan i-Ghaybi*.

16. D'après le *Bahāristan*, l'armée se serait composée de 2 000 bateaux de guerre, de 40 000 chevaux (et leurs cavaliers) et de 1 000 éléphants et se trouvait sous les ordres de Mirza Nurullah, le thanadar de Udaipur, l'ancienne capitale du Tripura (Qanungo 1986 : 263).

17. CL 170.

18. Or cette invasion birmane n'est citée ni dans les sources birmanes ni dans les sources arakanaises (Nathan 1936 : II, 639, 641).

D'après l'historien bangladeshi Qanungo, la répétition de ces échecs ruina le moral des soldats du Bengale. Les Arakanais finirent ainsi par acquérir une réputation d'invincibilité qui eut la vie longue. (On sait que les officiers anglais n'avaient pas révélé en 1824 à leurs troupes indiennes vers où elles allaient s'embarquer de peur que l'annonce d'une attaque contre l'Arakan ne provoque des désertions massives.)

Dans la suite, les Arakanais dépeuplèrent systématiquement les régions au nord de Chittagong, la végétation y devint reine et assura sans frais une protection efficace contre de nouvelles tentatives d'invasion par voie de terre [19]. Rien ne découragea plus désormais les incursions arakanaises contre les régions côtières du Bengale.

Deux ans plus tard, le moment était venu pour le roi d'Arakan de réagir d'une manière plus massive à la menace mogole. En décembre 1625, une flotte arakanaise de 1 600 bateaux [20] monta vers Dhaka, mit la ville à sac et s'en retourna avec un butin copieux. Outre le coup de maître consistant à attaquer impunément la capitale de la province, les Arakanais mirent en fuite le gouverneur qui alla se mettre à l'abri du côté de Rajmahal [21]. Pouvaient-ils davantage humilier la grande puissance voisine ?

---

19. Voici la description de Shiab al-din Talish (d'après la traduction anglaise de Jadunath Sarkar (Sarkar 1933 : 180, 182-183 ; 198) : « *From Jagdia* [situé sur la rivière Feni] *where there was a [Mughal] outpost, to Chatgaon lay a wilderness. On the skirt of the hill was a dense jungle, without any vestige of habitation or living being. (…) the Maghs who did not leave a bird in the air or a beast on the land [from Chatgaon] to Jagdia, the frontier of Bengal, increased the desolation, thickened the jungles, destroyed the al (= embankments), and closed the road as well that even the snake and the wind could not pass through. From Jagdia, the frontier of Mughal Bengal, to Chatgaon, a distance of 30 kos, is an utterly desolate wilderness* ».

Manrique (1927 : 394-395) décrit ainsi le paysage lors de son retour d'Arakan au Bengale en 1635 : « *We then continued on our way to the island of Xavaspur [Shabazpur], leaving on our right the famous isle of Sogoldiva* [île de Sagar ?], *which was so highly estimated as to be known in Bengali as the richest of all. These fertile islands are now desolate owing to the incessant war between the Maghs, Mogors and Portuguese. […] … we travelled for eleven days, meeting only with fierce denizens of the jungle or hideous Crocodiles of great length, lying stretched along the banks of the crystal Gangetic stream, basking in the rays of the fiery Planet.[…] We left those unpopulated streams on the eleventh day and to our subsequent ill-fortune, entered those frequented by rowing boats* ».

Voici la description du sud-est du Bengale d'après Schouten (1727, vol. 2 : 154) : « Du côté du Sud, le long des côtes de la mer, il y en a une assez grande partie [en = de terres] qui est inculte & déserte, par la paresse & l'oisiveté des habitans, & aussi par la crainte qu'ils ont des courses de ceux d'Aracan, & des crocodiles & autres monstres, qui dévorent les hommes, & qui se tiennent dans les déserts, le long des ruisseaux, des riviéres, des marais, & dans les cavernes ».

20. Nous empruntons ce chiffre à Conceição qui écrit en 1644 (Guedes 1995 : 100).

21. Harvey (1967 : 143). L'historien anglais note qu'en 1625, une chaîne dressée sur la rivière de Hugli (entre Calcutta et Sibpur) devait empêcher les pirates du golfe de remonter le courant.

Voici le tableau que brosse le chroniqueur Shiab al-din Talish de la situation d'alors dans le sud-ouest du Bengale :

> *As they* [les Arakanais et les Feringhi] *for a long time continually practised piracy, their country prospered, and their number increased, while Bengal daily became more and more desolate, less and less able to resist and fight them. Not a householder was left on both sides of the rivers on their track from Dacca to Chatgaon. The district of Bakla, a part of Bengal, lying in their usual path, was [formerly] full of cultivation and houses, and yielded every year a large amount to the imperial Government as duty on its betelnuts. They swept it with the broom of plunder and abduction leaving none to inhabit a house or kindle a fire in all the tract. Matters came to such a pass that the governor of Dacca confined his energies to the defence of that city only and the prevention of the coming of the pirate fleet to Dacca, and stretched some iron chains across the river of Dacca, and set up some bridges of bamboo on the stream of the city* [22].

Parallèlement, et la contradiction n'est qu'apparente, Sīrisudhammarājā prit une initiative diplomatique d'une importance considérable. Il envoya une mission à Shah Jahan lorsque celui-ci séjournait à Jahangirnagar en mai 1624 [23]. Shah Jahan, le fils de l'empereur Jahangir, était alors en révolte contre son père. Après avoir été défait, il s'était retiré au Bengale d'où il espérait reprendre l'initiative en s'y taillant un royaume autonome. Il l'emporta sur Fath i-Jang, tué au cours d'une bataille, et prit le contrôle du Bihar, de l'Awadh et de l'Orissa. Mais en octobre 1624, les troupes de l'empereur mirent fin à ses prétentions et il dut prendre la fuite [24]. Aux cadeaux de Sīrisudhammarājā, Shah Jahan répondit généreusement, entre autres avec l'envoi d'un costume d'honneur, et, chose bien plus précieuse que les objets de valeur, une lettre officielle reconnaissant la souveraineté du roi d'Arakan sur son royaume [25] ! En 1628, Shah Jahan devint empereur à Delhi. Ce n'est que vers la fin de son règne qui dura jusqu'en 1658, qu'il y eut à nouveau une tentative sérieuse d'attaquer l'Arakan [26]. Cela laissa en quelque sorte le champ libre à de nouvelles incursions qui continuèrent apparemment jusqu'en 1629, date à laquelle Manrique se rendit en Arakan. Mais aucune n'avait plus l'envergure de l'invasion de 1625 et on peut donc estimer que Sīrisudhammarājā, de son côté, mit fin aux expéditions des flottes royales contre des places fortes mogoles. Il ne faudrait pourtant pas surestimer cet aspect politique. En effet, le chroniqueur mogol Talish impute à la négligence du gouverneur du Bengale, Shah Shuja, (1639-1659) le mauvais entretien de la *nawwara*

22. D'après la traduction anglaise de Jadunath Sarkar (Sarkar 1933 : 184-185).
23. Nathan (1936, vol. II : 710-711).
24. Majumdar (1973 : 95).
25. Nathan (1936, II : 710-711) ; Qanungo (1986 : 270-271).
26. Voir à ce sujet le chapitre III.

(marine) mogole, la démoralisation de ses hommes, la ruine finale de la flotte, incapable de répondre efficacement aux agressions en provenance de l'Arakan [27]. Alors que les sources musulmanes du XVIIe siècle ont généralement laissé des Arakanais l'image d'une nation de pirates, deux missionnaires portugais estiment que les Arakanais n'étaient pas un peuple guerrier (Manrique) et qu'ils étaient faibles et timides (Farinha) [28].

Les Portugais ne mirent pas fin aux raids esclavagistes [29]. Une raison en était certainement la demande hollandaise croissante. À partir de 1624, la VOC reprit le commerce avec l'Arakan pour s'y procurer des esclaves et du riz [30]. Ses agents à Mrauk U ne réussirent pourtant pas à mettre la main sur une riche cargaison de 10 000 esclaves, dont 4 000 furent bientôt éliminés par une épidémie. Prenons la mesure de ce chiffre tiré des lettres administratives hollandaises. La mise en esclavage n'était pas un effet secondaire de l'hégémonie arakanaise sur les cours d'eau du Bengale, elle était devenue à proprement parler un commerce de gros [31]. On a ainsi peu de raisons de mettre en doute les chiffres que donne Manrique sur le nombre d'Indiens baptisés durant les cinq ans qu'il passa en Arakan (18 000). D'après les registres paroissiaux, en 13 ans (1621-1634), 16907 sur 20 000 Indiens déportés en Arakan furent baptisés [32].

Nous savons peu de choses sur la présence musulmane à la cour d'Arakan. Un des grands poètes bengali de l'époque, Dawlat Qazi, vivait à la cour sous le patronage, dit-il, du *laskar uzīr* (un commandant militaire [33]) Asraf Khan. Il composa à Mrauk U son œuvre principale, *Satī: Maynāmati*. Non seulement ceci contredit le cliché consistant à en faire un nid de barbares incultes, cliché nourri par une partie de l'historiographie indienne, mais bien au contraire Mrauk U entre dans

27. Sarkar (1933 : 191).

28. Manrique (1927, vol. 1 : 172, 205).

29. Sarkar (1933 : 183-190), « *The Feringi Pirates of Chatgaon* » d'après Shiab-ud-dîn Talish) ; voir l'exemple d'un raid portugais qui eut pour résultat la déportation de 1 500 personnes vers 1620 dans Nathan (1936, II : 635).

30. Pour une chronologie de la présence hollandaise en Arakan, voir Van Galen (1998)

31. Raychaudhuri (1962 : 33).

32. Manrique (1927, vol. 1 : 286). Peut-être le nombre des baptisés est-il exagéré, le nombre des entrées en Arakan ne l'est certainement pas. On peut remarquer que les baptêmes d'esclaves semblent avoir été monnaie courante, même dans des régions d'implantation hollandaise. Schouten note qu'après le retour du navire d'Arakan à Batavia, « il y en eut qui embrassérent la Réligion Chrétienne, & ils furent batisez ».

33. On pense au *Lascorusil* de Manrique (1927 : 373). Manrique affirme qu'il était le capitaine musulman d'une escorte à cheval (au nombre de 600) et des eunuques portant l'épée. Faut-il en rapprocher le terme de « *losoka* » qui se retrouve dans la version manuscrite de Ña Mañ et pour lequel Phayre, dans une notule, suggère « *lushkur* » (British Library, OIOC, OR 3465 A : 407) ?

les annales de la littérature du Bengale comme un foyer de culture et de tolérance [34].

Sīrisudhammarājā entama d'importants travaux de réfection et d'extension des fortifications de Mrauk U. Un rappel des événements des années précédentes suffit à nous convaincre du bien-fondé de ces mesures. Au XVIe siècle, les défenses avaient suffi pour épuiser l'ennemi birman, mais 1615 avait vu une flotte portugaise bien armée remonter la Kaladan. En 1616, la flotte mogole risquait, dans le cas d'un succès à Chittagong, de pénétrer au cœur du royaume et de menacer la capitale. Il en était de même pour l'entreprise de Fath i-Jang quelques années plus tard. Sīrisudhammarājā fit notamment faire des travaux aux murailles d'enceinte et les dota de pièces d'artillerie [35].

Les relations avec la Birmanie

L'historiographie, tant arakanaise que birmane, nous a laissé quelques informations sur les relations entre les deux pays durant la deuxième partie du règne de Sīrisudhammarājā.

Suivant Ṅa Mañ, Sīrisudhammarājā avait ordonné, en décembre 1626, une invasion de Syriam et de Pègou, « parce que les gens de Sam lyaṅ et de Hamsawatī: s'étaient insurgés ». Lorsque la flotte royale arriva à Sam twè, le *chaṅ kè krī:* Nanda kyō thaṅ proposa au roi de rester à Sam twè et se déclara prêt à mener à terme l'entreprise à lui seul. Syriam et Pègou furent ravagés, selon notre chroniqueur, et Nanda kyō thaṅ s'en retourna avec un grand butin [36]. Il ramena aussi une cloche qui se trouvait dans le palais de Anok bhak lwan à Pègou et qui, deux siècles plus tard, fut transférée à Aligarh (Inde du Nord) par un officier hindou [37]. U Kala ne mentionne pas du tout cette incursion arakanaise, qui, grâce à la cloche, est pourtant prouvée [38]. Anok bhak lwan était alors en campagne contre des roitelets shans et en décembre 1626, il obtint la soumission du *co bhwā:* (sawbwa) de Kyuiṅ rum: [39]. Nous ne pouvons que spéculer sur les raisons de l'incursion arakanaise. S'agissait-il d'un raid pour venger d'anciennes incursions contre Sam twè ? Pourrait-on sérieusement admettre que les Arakanais voulaient s'implanter à nouveau à Syriam ? Le voile du mystère n'est pas levé par les événements qui suivent.

En 1628, le statut de l'Arakan comme allié potentiel (et comme puissance rivale et concurrente) est confirmé par une demande d'aide du prince birman Maṅ: rè dibba. Le jeune homme vient d'assassiner

34. Majumdar (1973 : 304). Voir l'étude fouillée de S. Bhattacharya (1999).
35. CL 170.
36. CL 171.
37. Harvey (1967 : 145, n. 2 ; 191). L'enlèvement de la cloche n'est pas mentionné par Ṅa Mañ.
38. Harvey (1967 : 145) affirme aussi que les Arakanais ont ravagé Moulmein.
39. UK III, 187.

son père, le roi Anok bhak lwan. Les nobles, paraît-il, ont maille à partir avec le prétendant mais l'installent sur le trône à Pègou. Des révoltes éclatent dans le pays, les deux frères du roi défunt se chargent de les réprimer en descendant du nord-est et très vite, leur autorité s'accroît, alors que celle de Mañ: rè dibba se perd. Il s'adresse alors au roi d'Arakan pour obtenir des secours. Mais avant que cette demande puisse aboutir, le prince est capturé par sa propre garde et remis à Mañ: rè nñrathā, un des deux frères de Anok bhak lwan [40].

L'aîné des deux frères (plus tard appelé Sā lwan (1629-1648)), destiné à être roi, dut reporter son couronnement pendant quatre ans [41]. En mars 1629, Sīrisudhammarājā envoya une ambassade auprès des deux frères. La lettre qu'il leur fit transmettre prend note de la mort du roi et de leur lutte pour le pouvoir. Elle note ensuite que leur pouvoir est légitime et menace, sans trop d'ambiguïtés, d'intervenir au Pègou (« Vous êtes bien intelligent, mon cher ; (mais) s'il faut que je marche en personne, je marcherai » [42]). Les deux ambassadeurs Turañ kyō et Cakka sū restèrent un mois en Birmanie pour des discussions sur lesquelles nous n'apprenons pourtant rien. La réponse birmane fit preuve d'une humilité surprenante, ce que U Kala explique par le fait que Sā lwan n'était pas encore couronné et ne pouvait donc logiquement se permettre de faire figurer en en-tête tous les titres de seigneurie auxquels il eut droit plus tard [43]. Si nous interprétons correctement le ton courtois et conciliant de la lettre, on ne voulait apparemment pas risquer de nouvelles incursions arakanaises. En voici un extrait :

> C'est un fait que les hommes vertueux et sages apprécient tous les hommes vertueux et sages. Votre Majesté [*khyac tō*] nous a affectueusement et respectueusement fait parvenir des informations par le biais des (ambassadeurs) Turañkyō et Cakkasū. Comme nous connaissons la dynastie du seigneur de l'éléphant blanc, vous-même étant réputé comme petit-fils du seigneur de l'éléphant blanc [c.-à-d. Mañ: rājā krī:], nous nous réjouissons. Vous nous [c.-à-d. à nous les deux frères] avez fait connaître des informations de nature diverse dont nous prenons connaissance. Pour avoir des nouvelles sur votre bien-être, nous vous envoyons le gouverneur de Palañ: (avec une délégation)… [44]

En août 1630 Sīrisudhammarājā envoya une nouvelle ambassade (encore une fois dirigée par Cakkasū) à Pègou [45]. U Kala énumère les cadeaux offerts et les montures des membres de l'ambassade, mais il

---

40. Mañ: rè dibba fut exécuté en 1629. Harvey (1967 : 192-193) ; UK III, 196-198.

41. UK III, 209.

42. « *akhyac tō ñāṇ sā kroṅ: phrac to. sañ/ kuiy tuiṅ paṅ khyī ce lui ka lañ : akroṅ: saṅ. lhyaṅ khyī tō mū mañ* », (UK III, 200).

43. Le contraste entre l'en-tête de la lettre d'avril 1629 et celle de la lettre qui suivit l'ambassade arakanaise de 1630 est frappant (UK III, 200-201, 225).

44. UK III, 201.

45. Elle utilisa à notre avis le col le plus méridional pour traverser la rangée du Yoma d'Arakan, la route de Kram khraṅ (Khyangin), car U Kala dit que l'ambassade passa par Prañ.

ne dit rien sur le contenu des échanges. Quand la lettre du roi d'Arakan eut été lue, le roi posa des questions ! Les ambassadeurs arakanais restèrent un mois, puis s'en retournèrent, suivis d'une ambassade birmane qui partit de Pègou en octobre 1630 [46].

Deux ans plus tard, en juillet 1632, une ambassade arakanaise se déplaça jusqu'à Chieng Mai (!) où Sā lwan venait d'arriver le mois précédent pour y faire reconnaître son autorité. À nouveau, les procédures usuelles et la remise des cadeaux de convenance nous sont décrits en détail, mais nous n'apprenons rien sur le propos de l'ambassade [47]. En décembre de la même année, alors que la guerre se poursuivait au pays shan et au Lanna, une importante délégation birmane se mit en route vers l'Arakan [48].

Au début de 1634, les ouvriers chargés de la construction de monastères à Pègou (près de la pagode Rhwe motō) se révoltèrent, firent alliance avec les Môns et s'enfuirent à Mōlamruiṅ (Moulmein). Une armée fut envoyée pour les réprimer, une partie des révoltés s'enfuit au Siam, d'autres en Arakan [49].

En septembre 1634, une nouvelle ambassade arakanaise quitta Mrauk U. Deux des trois ambassadeurs avaient déjà fait partie de la délégation de 1632 : Dewa et Jeyya. Le troisième s'appelait Guṇarājā. Cette ambassade est la seule mentionnée par la chronique de Ṅa Mañ [50]. Elle arriva à Sarak (sur l'Irraouaddi) en passant par Maṅ: tum: [51]. U Kala apporte à nouveau toutes sortes de précisions sur les conditions de transport et de logement des ambassadeurs et reproduit la lettre de Sīrisudhammarājā. Le texte est identique dans la chronique de Ṅa Mañ et dans celle de U Kala. Il faut reconnaître que l'interprétation de la lettre formulée dans un style redondant et ampoulé, pose problème. Dans un premier temps, Sīrisudhammarājā prend note que le roi birman est en train de répandre la religion au pays de Jaṅ: may (Chieng Mai). Ce qui suit est un discours moralisant sur les avantages qu'il y a à garder des rapports amicaux entre rois. À la fin le ton de la lettre se fait plus insistant, mais il est impossible d'en déduire une exigence concrète. Si nous ne doutons pas que le destinataire pouvait en tirer à l'époque des conclusions correctes, le lecteur contemporain, en revanche, est mal placé pour apprécier ces échanges d'ambassades et de correspondances.

---

46. UK III, 205. Venant de Pègou, l'ambassade s'installa sur dix bateaux à rames à Syriam. Le chroniqueur nous précise le salaire des rameurs, mais néglige la raison de la mission.

47. UK III, 207.

48. UK III, 208-209.

49. UK III, 219.

50. CL 171-172. À notre avis, Ṅa Mañ a recopié le texte de U Kala ; en effet, la réponse de Sā lwan à la lettre arakanaise est à deux reprises incomplète. Soit, donc, ils tirent leurs informations d'une même source, soit le chroniqueur arakanais (du milieu du XIXe siècle) a repris le texte de U Kala.

51. On peut déduire de cette information que l'ambassade passa par le col de Am.

La seule information concrète qui nous soit parvenue de cette ambassade est une courte liste de dix noms de ministres arakanais avec leurs âges respectifs, information fournie par les ambassadeurs à leurs correspondants birmans à la suite de l'audience royale [52]. Cette ambassade arakanaise fut suivie d'une autre, birmane, chargée de transmettre une lettre dont on ne s'est pas soucié, dit U Kala, de donner le texte [53].

Qu'y a-t-il de plus déconcertant que cette suite d'ambassades qui attestent une intense activité diplomatique sur six ans, mais dont les enjeux nous échappent ? Une hypothèse que nous favorisons – car il faut bien se résoudre à en proposer une – est la suivante. À la fin des années 1620, le roi d'Arakan était libre de ses mouvements, parce qu'il n'y avait plus de raison de redouter une menace immédiate sur le front du Bengale. Sīrisudhammarājā alors aurait tenté de profiter de la situation en Birmanie – le roi Anok bhak lwan était occupé à faire la guerre au pays shan – pour y mener une attaque massive. Le vide du pouvoir, causé par les événements de 1628 (assassinat du roi, succession incertaine du fils parricide), pouvait encore favoriser ces ambitions. Mais la situation se régla plus vite que le roi d'Arakan ne l'escomptait, car le frère aîné du roi défunt réussit à s'imposer. La première ambassade de 1629 fut suivie de trois autres (1630, 1632, 1634). L'initiative restait décidément du côté arakanais. Comme on imagine difficilement que la cour birmane, préoccupée par les guerres à l'est, ait eu des demandes à formuler à l'encontre des Arakanais, nous supposons que ce furent les Arakanais qui ont poursuivi certains objectifs politiques. Les listes détaillées de cadeaux, le respect scrupuleux de l'étiquette, l'attention que le chroniqueur accorde à la présentation des ambassades successives soulignent l'importance de ces échanges. Les ambassadeurs arakanais furent visiblement traités avec respect. Il ne faut pas oublier que la flotte arakanaise présentait un danger bien réel (comme l'avait montré l'incursion de 1626) et pouvait être utilisée comme instrument de pression politique. Les plus prévoyants des ministres birmans devaient aussi se rendre compte que la politique arakanaise, à court terme, n'était plus encombrée par les problèmes portugais ou musulman qui avaient rongé ses forces depuis des lustres. Il fallait donc tenir les Arakanais à distance. Nous ignorons cependant quels purent être les objectifs politiques de la cour arakanaise et surtout quelles furent les conséquences pratiques des quatre ambassades arakanaises. Grâce à la réédition récente d'un ouvrage peu connu de Manrique, la *Breve Relatione*, nous savons que le père augustin fit partie de l'ambassade arakanaise à Ava en 1634 [54].

---

52. UK III, 225.

53. UK III, 226.

54. Guedes (1997 : 67). A. Guedes donne pourtant 1635-1636. Nous ignorons combien de temps Manrique est resté en Birmanie.

Les échanges avec la Birmanie ne furent pas les seules activités diplomatiques de Sīrisudhammarājā. Il convient de rappeler le propos initial de la mission pour laquelle le père Manrique fut envoyé en octobre 1629 à Mrauk U par les communautés portugaises de Dianga et Angaracale. Le nouveau gouverneur de Chittagong était réputé être un ennemi juré des Portugais et Manrique réussit, selon ses dires, à le faire révoquer [55]. En 1633, Goa envoya une ambassade à Mrauk U sous la direction de Gaspar Pacheco de Mesquita. Sans connaître les détails de cette mission diplomatique, il semble clair qu'elle se situe dans le contexte de l'éviction des Portugais de Hugli en 1632. Pacheco était un homme de confiance de Goa qui avait déjà fait ses preuves dans les négociations avec la cour arakanaise autour de 1620. Après son arrivée à Mrauk U, il avertit Manrique alors à Angaracale et à qui ses supérieurs demandaient de secourir l'ambassadeur. Les discussions durèrent cinq mois mais furent sans résultat, parce que le roi n'était pas prêt à faire « certaines concessions » sans l'accord du vice-roi. D'après Guedes, Sīrisudhammarājā voulait gagner l'alliance portugaise contre l'empereur mogol, alors que l'extension de la suprématie hollandaise était sans doute un des soucis majeurs de la couronne portugaise. Après son échec, Pacheco quitta le pays [56]. Manrique estima faire les frais de l'échec de cette mission, attribuant à cela le refus du roi de le laisser lui-même partir d'Arakan [57]. Dans le contexte des relations extérieures de l'Arakan, il est aussi intéressant de noter que le roi siamois Prasat Thong (1629-1656) envoya entre 1630 et 1634 une ambassade en Arakan « pour établir des rapports de paix » [58]. Probablement Prasat Thong cherchait un allié à la fois pour faire face le cas échéant aux Birmans et pour renforcer sa propre position après sa récente prise du pouvoir.

L'intensité des échanges diplomatiques confirme donc l'apogée de la puissance militaire qui reposait sur la possession d'une flotte puissante. Sous Sīrisudhammarājā, la diplomatie alternait avec l'intimidation. Au Bengale, l'offensive de charme à l'égard de Shah Jahan se juxtapose aux incursions de 1622 et 1625 ; en Birmanie méridionale, l'attaque contre Pègou est suivie d'une succession d'ambassades. Sīrisudhammarājā a donc su associer la force et la diplomatie pour poursuivre ses objectifs. Mais quels que fussent la terreur semée par ses flottes et l'art de ses diplomates, le succès de cette politique n'était que temporaire. Le pouvoir mogol restait à moyen terme l'ennemi à craindre et Goa semble avoir montré des réticences. Face à la Birmanie, l'espoir de renouer avec les exploits de Maṅ: rājā krī: fut également vain.

---

55. Manrique (1927, vol. 1 : 88, 147).
56. Guedes (1994 : 180, n. 45) ; Manrique (1927, vol. 1 : 322-323).
57. Manrique (1927, vol. 1 : 323).
58. Van Vliet (1975 : 95).

Aux yeux de ses contemporains, le roi a pu être considéré comme un roi fortuné et glorieux. Tout comme son grand-père, il obtint un éléphant blanc, cette marque insigne d'un règne accompli. La ville de Mrui. sac lui en fit cadeau en 1624. Quelques années plus tard, il obtint un éléphant « rouge ». Voilà pourquoi, depuis son règne, les rois arakanais portèrent parmi leurs titres celui de « seigneur de l'éléphant blanc, seigneur de l'éléphant rouge » [59].

Ni la DhAP ni la *Vieille chronique* n'accordent la moindre attention à ces faits. Leurs auteurs ne s'intéressent qu'aux événements qui entourent la fin du règne et dont nous allons parler à présent.

Magie ou complot ? La fin du règne

À un moment non spécifié du règne, Ṅa Lak Rum:, un maître expert dans l'interprétation des présages annonça au roi Sīrisudhammarājā que la lignée royale serait rompue par un personnage né un mercredi. Ce personnage est identifié comme étant le gouverneur de Loṅ: krak, le ministre Ṅa Kusala. Kusala avait la réputation d'être un puissant magicien ; d'autre part il avait l'ambition de devenir roi et il entretenait une relation amoureuse avec la reine Nat Rhaṅ May. Le roi n'accorda pas une attention sérieuse aux avertissements qu'on lui donna. Grâce à un *yatra* (puissant procédé magique), Kusala détruisit effectivement la force vitale du roi qui mourut peu après. Après la mort du fils de Sīrisudhammarājā, Kusala deviendra roi sous le nom de Narapati.

Tel est en gros le fond d'une histoire qui est racontée d'une manière assez différente par la DhAP et par la *Vieille chronique* dont on trouve un fond aussi dans le récit de Manrique. Ce dernier rapporte un comportement tellement choquant de la part du roi qu'un lecteur moderne trouvera l'ensemble du récit peu crédible. Or du mépris à la méprise il y a peu de distance et dans ce cas, l'historien doit accorder suffisamment d'attention à des pratiques magiques directement associées au jeu politique [60]. En effet, derrière un vernis de magie et de présages se découvre une contestation du pouvoir.

Rappelons d'abord dans ses grandes lignes ce que Manrique nous rapporte dans le premier chapitre de son récit sur le couronnement de Sīrisudhammarājā [61]. Le père augustin raconte d'abord qu'une prophé-

---

59. CL 170-171.

60. Le recours à la magie est un thème itératif de l'historiographie birmane.

61. Il s'agit des chapitres 31-34 de l'*Itinerario* intitulés : (chapitre 31) *In which an account is given of the coronation of the Emperor Xadramaxa II of Arracan and also of the events and festivals which preceded it* (p. 351-362) ; (chapitre 32) *In which we follow the Festivals held at the Coronation of the Magh Emperor* (p. 362-371) ; (chapitre 33) *In which are narrated the Feasts which the new King of Orietan carried out after his Coronation* (p. 371-379) ; (chapitre 34) *In which is continued an account of what took place at the Coronation of the Emperor of Arracan* (p. 379-392).

tie annonçant son décès un ou deux ans après son couronnement, avait empêché Sīrisudhammarājā de se faire couronner. En 1634, douze ans après avoir succédé à son père, il n'était toujours pas *officiellement* couronné roi, mais enfin, sous la pression des nobles du pays, il était prêt à céder à leurs demandes pressantes. Manrique fait à cet égard une remarque qui ne manque pas de saveur :

> Possibly, however, they, being Heathen, were urged on to this in the hope that the prophecy might come true, and that in the chances and changes of a new administration fresh opportunities for making fortunes might arise. They were so unfortunate that the King, recognizing the justice of their demand, and foreseeing that a refusal might lead to unpleasantness, took steps to carry out what they demanded [62].

Ces circonstances assez surprenantes ne sont pas attestées par les chroniques arakanaises, mais elles paraissent appuyées par le fait que ce roi fit frapper deux monnaies, l'une datant de 1622 (trilingue [bengali/arakanais/persan]) et l'autre de 1634-35 (unilingue [arakanais]). Le texte arakanais sur les deux monnaies est identique.

Ce premier fil du récit nous mène à une description élaborée des cérémonies préliminaires, des cortèges, des festivités, et du déroulement de ce que Manrique appelle le couronnement du roi [63] ; elle occupe la plus grande partie du récit qui s'étend sur quatre chapitres.

Dès le début du chapitre 31 est développé un deuxième fil narratif qui s'étend sur presque tout le chapitre 31. Manrique raconte qu'un « faux précepteur de la secte mahométane » [64] avait promis au roi de le rendre invisible, invincible et de lui assurer le gouvernement sur l'Empire mogol, le Pègou et le Siam [65]. Cet homme avait réussi à faire des guérisons avec des herbes (ou simples) en conséquence de quoi on le crédita de pouvoirs surnaturels ; ceci lui assura un grand ascendant sur le roi qu'il poussera à commettre les « cruautés les plus diaboliques ». Comme témoignages préliminaires de ces cruautés, Manrique cite deux exemples : le roi fit construire un réservoir d'eau et avant de commencer les travaux, des femmes enceintes furent emmurées vivantes dans les fondations ; le roi fit incendier Mrauk U pour rendre propices les idoles suivant l'avis d'un de « ces ministres des enfers » [66].

---

62. Manrique (1927, vol. 1 : 352). Cet extrait comme ceux qui suivent correspondent à la traduction anglaise de Eckford-Luard dans l'édition Hakluyt.

63. Manrique (1927, vol. 1 : 359-392).

64. Voici les expressions qui désignent ce personnage : « *a false prophet of the Maumetan faith ; his false preceptor, a Mohammedan* » (p. 351) ; « *this reprobate devotee of iniquity of all kinds must have been a magician and had a pact with the Devil* » (p. 352) ; il est compté parmi les « *ministers of hell* » ; « *this Alcoranic and devilish adviser* » (p. 357) ; « *that minister of Lucifer ; that cruel minister of the Devil ; executioner of Satan* » (p. 358) ; « *devilish executioner* » (p. 359).

65. Manrique (1927, vol. 1 : 351).

66. Manrique (1927, vol. 1 : 353).

Ensuite, l'objectif principal est encore une fois répété et les sacrifices à exécuter sont détaillés :

> *These [cruelties] were necessary, this man told him, in order to free him from the death which so rapidly visited his predecessors as soon as they had been crowned. He must become invisible and invincible and to do this must carry out a Timiama*[67] *made of the hearts of many people, including among these 6 000 hearts of his own subjects, 4 000 hearts of white cows, and 2 000 from white doves. To ensure his carrying out this diabolical scheme that minister of Lucifer promised the King the Empires noted above and many other joys*[68].

La « levée sanguinaire » aurait commencé tout de suite :

> *So... he sent out the impious tools of his cruelty, and they at once began seizing innocent men and women in market-places and other spots where they gathered together, and so actively that in a few days the terror they aroused was such that no man dared to venture out into the cheerful light of the day*[69].

Les sacrifices nous sont alors présentés d'une manière fort évasive. Manrique affirme qu'ils auraicnt duré pendant des mois et auraient eu lieu « dans une vallée entre deux montagnes élevées » :

> *Here was that devilish wizard surrounded by great fires and cauldrons in which he distilled the hearts and other ingredients he sent for. In this occupation and in other necessary acts he passed the ill-spent hours of the day, while in order to recuperate he employed most of the hours of the night in invoking all the powers of Tartarus with fearful shouts*[70].

Les procédures auraient pourtant risqué à la longue de pousser les « nobles » et le peuple à se révolter. Heureusement, ces « vils sacrifices » prirent fin et le roi put annoncer son couronnement pour six mois plus tard. Notre auteur ne mentionne plus à partir de ce moment-là ni le magicien, ni les objectifs initiaux envisagés, ni les répercussions de la terreur.

Que faut-il penser de tout cela ? Eckford-Luard, traducteur et éditeur du journal de Manrique consulta l'historien G. Harvey qui aurait d'abord rejeté le tout comme invraisemblable, mais se serait ravisé au moment où certains Arakanais auraient reconnu eux-mêmes que leurs rois étaient capables de telles exactions[71].

---

67. L'origine de ce mot n'est pas claire.

68. Manrique (1927, vol. 1 : 357-358).

69. Il est intéressant de noter que Manrique considère le chiffre de 6 000 comme sérieux écartant celui de 18 000 personnes massacrées comme exagéré.

70. Manrique (1927, vol. 1 : 358-359).

71. Manrique (1927, vol. 1 : 361, n. 21). Il ne faut pas oublier dans ce contexte l'utilisation que Maurice Collis a faite du récit de Manrique pour écrire son livre « *The Land of the Great Image* » (1943), un ouvrage souvent lu et cité comme s'il s'agissait d'un récit historique. Or c'est une fantaisie qui mélange faits, rumeurs et spéculations et il ne faut pas y chercher une contribution à l'étude de l'histoire de la royauté arakanaise. Citons cet exemple : « *We have already given indications of Thiri-thu-dhamma's state of mind. Readers*

Nous n'allons retenir ici que les éléments qui concernent notre propos. Rappelons d'abord qu'un des objectifs de l'ouvrage de Manrique, publié à Rome en 1649, était d'édifier ses lecteurs et de défendre la cause des missionnaires à la cour papale. Toute digression sur les horreurs païennes se trouve assortie d'un commentaire moralisant et nourri d'extraits de l'Ancien Testament et des Pères de l'Église. Certaines hyperboles, le répertoire classique des préjugés à l'égard des musulmans et des lieux communs chrétiens sur les artifices du diable pour tromper le genre humain font partie de ce genre de littérature édifiante.

La principale énigme de nos extraits est celle de l'identité du magicien dont on n'entend d'ailleurs plus parler dans les trois chapitres suivants. Quand on lit d'un trait les appellations utilisées par Manrique à son égard, on constate qu'il s'agissait apparemment d'un magicien plutôt que d'un maître religieux. Il n'est pas certain qu'il fût musulman [72]. Il était très influent à la cour et le roi l'écoutait. On lui attribuait des dons de guérison et des pouvoirs magiques. Qu'en est-il des massacres et des sacrifices à exécuter ? S'il y avait eu des massacres dans les ordres de grandeur que suggère Manrique, n'aurait-il pas dû, lui qui résidait dans le pays depuis cinq ans, en savoir un peu plus. Pourquoi ne mentionne-t-il pas ailleurs ce personnage, lui, qui prétend quasiment avoir pu rencontrer le roi à son aise ? Qu'y a-t-il donc d'exact dans ce récit, dont les chiffres, au moins, sont invraisemblables ? Car il y a bien dû y avoir *quelqu'un* et *quelque chose*. La DhAP et la *Vieille chronique* parlent trop de magiciens et de magie dans l'entourage du roi pour qu'on aille nier l'existence de celui dont nous parle Manrique. Mais sur l'identité de celui qui se cachait derrière les « rumeurs » de ces sacrifices (comme Manrique le reconnaît à la fin de ce récit), notre missionnaire ne savait apparemment pas grand chose lui-même.

> *The Christians heard of this* [la menace d'une révolte des « nobles » et du peuple], *and after one or two meetings decided not to take sides with either party, but to wait in a united body until they could see what the actual result of the present rumours would be* [73].

---

may have begun to ask themselves whether he were not mad. If they have not already put this question, they will certainly now », (Collis 1942 : 203). Le récit de Collis rappelle étrangement le style et la démarche de Manrique lui-même : « *In spite of this I am obliged, kind Reader, in carrying out my promise to you, to begin with the murders and holocausts which this youthful Barbarian Emperor committed* », (Manrique 1927, vol. 1 : 351). Le chapitre *The Strange Murder of King Thiri-thu-dhamma* (p. 238-244) s'appuie sur une version de la DhAP.

72. Dawlat Kazi, un éminent poète bengali, vivait à la cour de Sīrisudhammarājā et il atteste que des musulmans occupaient de hauts postes dans l'administration arakanaise. Une forte présence musulmane dans l'armée est d'ailleurs clairement, quoique indirectement, attestée par Manrique lui-même (chapitre 33). Voir notamment S. Bhattacharya « Myth and History of Bengali Identity in Arakan » in Gommans/Leider 2002.

73. Manrique (1927, vol. 1 : 359).

Nous estimons que les « rumeurs » sur les terrifiantes opérations du magicien se réfèrent en fait à cette contestation du pouvoir et à ces rivalités autour du trône que les chroniques arakanaises présentent comme une lutte entre *deux* magiciens. Il faut dès lors se pencher sur l'analyse de nos deux sources arakanaises, la DhAP et la *Vieille chronique* [74].

D'après la *Vieille chronique*, un présage avait annoncé dès le règne de Maṅ: Phaloṅ: que la succession dynastique allait être rompue l'an mille [1000 (ère arakanaise) + 638 = 1638 de l'ère chrétienne – année de la mort du roi Sīrisudhammarājā] par un personnage né un mercredi. La première chose que le chroniqueur mentionne lorsqu'il parle du roi, c'est qu'il ne s'occupait pas des affaires du pays, mais seulement de jouir de ses richesses. Un jour, le roi interrogea le *suik tat* [75] Ṅa Lak Rum: et l'astrologue [76] Maṅ: Kyō [77] sur l'avenir de la famille royale. Les deux experts lui confirment que la succession dynastique sera interrompue sous le règne d'un roi né le samedi par quelqu'un né le mercredi et venant du sud. De plus, ils affirment qu'il ne s'agira pas d'un prince, mais d'un *kywan*, c'est-à-dire d'un serviteur ou esclave, ce terme désignant ici d'une manière générale un sujet du roi. L'affirmation est appuyée par une prédiction et un mystérieux rapport qui lie un roi né tel jour à son assassin né tel jour (« l'homme né le mercredi tuera l'homme né le samedi, l'homme né le lundi tuera l'homme né le samedi, etc. »). Le roi, nous dit le chroniqueur, resta indifférent à ces paroles. Il resta toujours insouciant et même dédaigneux lorsque Ṅa Lak Rum: identifia la menace en la personne du gouverneur de Loṅ: krak [78], Ṅa Kusala. De ce personnage, nous apprenons qu'il était né le mercredi et qu'il s'était engagé dans des procédures magiques (*mantan*

---

74. CL 175-184.

75. Le terme de *suik* désigne un trésor enfoui ou une prédiction écrite. L'appellation *suik tat* désigne ici, à en juger d'après le contexte, un maître-interprète des présages. Le *suik tat* Ṅa Lak Rum: recueille des présages, les interprète pour le roi, il connaît les effets maléfiques des *yatra*, procédés magiques pour nuire à quelqu'un et il sait aussi comment contrecarrer les résultats terribles des *yatra*. Ṅa Lak Rum: est présenté par la DhAP comme le fils du gouverneur de Pañāwamsā qui était, quant à lui, le fils de Mahāpañākyō, le fameux ministre et conseiller de Maṅ: Phaloṅ: Mais il faut se méfier de cette filiation qui n'est pas confirmée par les autres sources.

Alors que sous le règne de Sīrisudhammarājā, il jouait surtout un rôle de maître magicien et d'interprète des *ta poṅ*, Ṅa Lak Rum: apparaît comme un érudit et essentiellement comme un homme de bon sens à l'époque du règne suivant. Nous ne savons pas sur quel terme Collis et son collaborateur San Shwe Bu se sont appuyés pour l'appeler « *chief minister* » (Collis 1943 : 238). Nous considérons précisément comme un fait frappant qu'il n'ait jamais été désigné par le terme de *amat*.

76. *hū: rā:* (terme d'origine indienne), astrologue. Les *hū: rā:* en Arakan étaient tous des brahmanes indiens (communication de Daw Phyu Phyu Sann).

77. Maṅ: Kyō mourut peu après (CL 178) et n'a donc pas joué de rôle dans les événements ultérieurs.

78. Situé au sud de Mrauk U !

yatra) pour devenir roi. Plus tard, la *Vieille chronique* l'appelle *bhui: tō*, grand-père, mais ce terme peut désigner d'une manière générale une personne nettement plus âgée que soi. Il avait aussi des relations proches avec la reine Nat Rhaṅ May qui savait qu'il voulait devenir roi. La *Vieille chronique* emploie une expression un peu plus vague (*saṅ.taṅ.*), mais la DhAP indique clairement (*khyac kruik*) qu'il s'agissait d'une relation amoureuse.

L'histoire d'amour entre Kusala et Nat Rhaṅ May est la première information que nous fournit la DhAP. Elle note ensuite que Kusala était un magicien puissant qui voulait étouffer le destin [79] du roi en mettant en œuvre un *yatra aṅ: uiṅ* [80]. Dans les deux textes suit alors un épisode curieux, rapporté de manière incohérente dans le texte de la *Vieille chronique* et mystérieux d'après la DhAP. Cette dernière affirme que Kusala poussa le roi à creuser un lac ou réservoir d'eau [81], à le remplir de riz « *hin cwa* » parce que, prétendait-il, un éléphant blanc allait arriver [82]. En même temps le ministre avait appris (!) aux enfants un *tapoṅ* (présage) [83] que Ṅa Lak Rum: ne tarda pas d'expliquer au roi.

---

79. Nous traduisons ainsi l'expression arakanaise « *nam kui nhip* ». Le « *nam* » désigne d'abord la planète sous laquelle on est né, puis le destin d'après les astres. La tradition veut que l'enfant reçoive un nom qui commence par une lettre d'une série associée à cette planète qui est celle d'un jour de la semaine. En même temps, la personne est liée d'une manière mystérieuse et indissociable avec tous les objets qui sont désignés par des mots commençant par ces mêmes lettres. Collis a parlé de *astrological relationship* et rend le terme « *nam* » par *astrological expression* (Collis 1943 : 241).

80. Le *yatra* (ou *yantra* en sanskrit) est un procédé magique dont la démarche se fonde sur la croyance aux relations de type astrologico-magiques désignés en arakanais par le terme « *nam* » (voir la note précédente). Un objet donné (lié au personnage qu'on veut atteindre par le fait d'avoir une lettre commune dans les noms) est identifié à la personne visée et « écrasée » (*nhip*) par des formules magiques. Le terme de *aṅ:* désigne un carré magique. Associé à *uiṅ*, lac, mare, le composé paraît désigner un « lac magique », entendons, susceptible d'être exploité comme un espace où on peut mettre en œuvre des forces surnaturelles. Concrètement, le *yantra* est, d'après la définition de C. Becchetti, une « image principalement utilisée dans la péninsule indochinoise comme instrument de coercition magique, comprenant des lettres-syllabes, des formules ou *mantra*, des figures stylisées ou géométriques (représentations divines ou autres symboles) » (Becchetti 1991 : 91).

81. On se souvient que Manrique parle d'un réservoir d'eau que fit creuser le roi (Manrique 1927, vol. 1 : 353) pour sauver sa vie et augmenter son immunité contre le danger qui le guettait.

82. La *Vieille chronique* dit que le roi fonda un « pot d'éléphant » (*chaṅ ui :)* [Faudrait-il rectifier *ui :* en *uiṅ* ?] et fit creuser (aussi ?) un lac ou réservoir d'eau pour les éléphants qui venaient jouer dans les étangs. Aux quatre coins du réservoir, il fit placer des statues de *bhi lū :* et de *nat* et planter du riz *hin: co* (ou, d'après UP, *hin cwa*) au nord du réservoir pour le donner comme nourriture aux éléphants. Ce texte est donc plus développé, mais n'établit pas de rapport avec Kusala. Comme aucune interprétation n'est fournie, on ne comprend pas quelle est l'importance de cette action royale sur le plan de l'efficacité magique.

83. La croyance veut que les esprits surnaturels / dieux parlent de préférence à travers les enfants. Dans les chroniques arakanaises, les conseillers du roi (qu'ils soient ministres ou magiciens) trouvent généralement la réponse à toute question dans des vers énigmatiques énoncés par des enfants.

Aucun éléphant ne viendra. Le mot de « *hin cwa* » est de mauvais augure et l'éléphant, c'est en fait Kusala lui-même, qui va piétiner le riz, c'est-à-dire, la force vitale du roi. Kusala a préparé un poison magique (*yatra che: wā: payōga*) et dans sept mois, le roi sera frappé d'une maladie et mourra. Le message que Ṅa Lak Rum: tira du *tapoṅ:* quoiqu'il fût clair, n'impressionna pas le roi qui demanda : « il faut d'abord me montrer pour que je croie ».

Ṅa Lak Rum: envoya alors des hommes en ville et à l'extérieur de la ville pour « sonder » les présages. Les nouvelles furent désastreuses. Le premier présage recueilli disait que le roi était dans l'erreur, qu'il allait mourir et que le pays allait être anéanti. Le deuxième annonça qu'un serviteur deviendrait roi, qu'il se tenait coi, mais que dans sept mois, il serait roi. Le troisième enfin annonça des malheurs futurs pour le pays : « quand les lézards deviennent des crocodiles, rivières et ruisseaux ne peuvent pas supporter [leur présence] ; quand un serviteur devient un homme de haut rang, le pays en souffre ».

Ṅa Lak Rum: essaya en vain d'expliquer au roi le danger pressant ; la reine réussit à persuader le roi qu'aucun mal ne le menaçait de la part de Kusala. Face à l'obstination royale, Ṅa Lak Rum: se résigna et… préfèra se mettre en sécurité. Il demanda au roi l'autorisation de se faire moine. Exactement sept mois plus tard, dit le chroniqueur de la DhAP, le roi fut saisi de terribles douleurs et mourut. La conclusion qui découle du texte de la DhAP n'est pas difficile à tirer. Il s'agirait bien d'un complot entre Kusala et Nat Rhaṅ May contre le roi qui, aux yeux des Arakanais, aurait été empoisonné. Nous apprenons finalement très peu sur Kusala et la façon dont il tenta de conquérir le pouvoir.

Si nous suivons la *Vieille chronique*, les choses ne se sont pas passées d'une manière aussi simple et banale. Nous nous souvenons que Ṅa Lak Rum: avait déjà averti le roi du danger qui le menaçait avant qu'il se mit à creuser le réservoir d'eau pour les éléphants. Les abbés de Parakkama et de Cac kwap, informés de l'entreprise royale, remirent au roi un présage qui confirmait apparemment ce que Ṅa Lak Rum: lui avait dit auparavant et le mettait en garde contre Kusala [84]. Le roi confronta Kusala avec le texte des présages mais celui-ci se plaignit en disant : « est-ce parce qu'on ne m'aime pas qu'on se met à adresser des pétitions au roi ? ».

Une nouvelle intervention de Ṅa Lak Rum: qui soutint formellement que Kusala allait devenir roi, ne put pas non plus convaincre le roi. Kusala, de son côté, ne resta pas inactif. Il alla voir l'abbé de Parakkama, lui remit la somme de 500 *daṅgā:* et lui dit qu'il n'y avait d'hommes supérieurs au royaume qu'eux deux. Mieux valait travailler

84. Le texte ne précise pas le contenu de ce présage.

ensemble. Puis il se rendit auprès de l'abbé de Cac kwap et procéda de la même manière. Ce moine lui confirma qu'il allait devenir roi. Kusala lui en sut gré et lui remit également 500 *daṅgā:*. Ṅa Lak Rum: qui eut vent de ces interventions, s'adressa à nouveau au roi et lui recommanda de ne pas laisser traîner la situation. Enfin, le roi semble avoir été prêt à accepter le fait que Kusala nourrissait de sombres desseins et voulait devenir roi. Il donna alors carte blanche à Ṅa Lak Rum: pour préparer un *yatra* contre Kusala [85].

Ce fut le début d'une sorte de guerre secrète entre Kusala et Ṅa Lak Rum:, entre l'ambitieux comploteur et le serviteur dévoué du roi. Dès qu'il sut que Ṅa Lak Rum: préparait contre lui un *yatra*, Kusala commença à mettre en œuvre un *pattarā*, un procédé magique servant à contrer les effets d'un *yatra*. Ṅa Lak Rum: en informa derechef le roi auquel il reprocha plus ou moins de rester trop insouciant. « Si Vous ne réussissez pas à éliminer l'homme, il ne reste plus qu'à s'enfuir à l'étranger » lui dit-il [86].

De nouveaux présages ne faisaient que confirmer les anciens. « Le serviteur est calme. Vraiment il ne bouge pas. Exactement en l'an mille, il deviendra [roi] », apprit-on [87]. La constellation des astres, examinée sur demande du roi, annonça la fin de la dynastie !

Sur ces entrefaites, Kusala élabora le *pattarā* qu'il se proposa d'exécuter sous forme de *ṅa cañ* [88]. Il fit apprendre à un conteur de *ṅa sañ* le texte dont l'effet devait causer la perte du roi et le fit réciter près du palais. Les paroles arrivèrent au palais et suscitèrent la curiosité du roi qui pria le conteur de venir. Ṅa Lak Rum: et l'abbé de la Rhac Soṅ: Guṅamañju étaient présents et Guṅamañju déclara que le roi allait mourir en sept jours s'il entendait le *ṅa cañ*. Ṅa Lak Rum: mit une ultime fois en garde son roi… Le roi fit entrer dans l'enceinte du palais le conteur. Sīrisudhammarājā mourut le 31 mai 1638 [89].

L'analyse des chroniques arakanaises nous permet dès lors de retenir du récit de Manrique les éléments qui ne sont incontestablement pas issus de l'imagination du missionnaire : la présence d'un magicien réputé à la cour, la construction d'un réservoir d'eau, une opposition contre le roi de la part de gens de la cour et du peuple, et surtout

---

85. CL 180.

86. CL 183.

87. Ici suit dans le texte le troisième présage de la DhAP déjà présenté *supra* ; « Si le lézard devient crocodile… ».

88. Le *ṅa cañ* est une sorte de récitation en vers mise en œuvre par des conteurs publics, appelés *ṅa cañ nhuik* [CL écrit « *nhac* », car en arakanais, les graphies *uik* et *ac* ont la même prononciation] qui entretiennent le public avec des histoires sur les rois, les faits d'antan… la mémoire du passé ! (explication fournie par Daw Phyu Phyu Sann, originaire de *Ram brè*, qui nous assure avoir encore vu, dans les années 1970, de ces *ṅa cañ nhuik*).

89. Date connue d'après les archives de la VOC (Communication de Stephan van Galen, octobre 1999).

l'information, partagée apparemment par tout le pays à l'époque, que le roi était menacé par un funeste présage. Manrique mentionne d'ailleurs aussi que le roi décéda d'une mort violente [90].

Si nous prenons cette dernière information comme un fait acquis et remontons de ce constat aux causes et circonstances éventuelles, nous pouvons affirmer que Sīrisudhammarājā fut probablement la victime d'un complot. La *Vieille chronique* nous fait voir qu'à côté de la guerre des magiciens, il y eut des machinations de la part de Kusala. La reine Nat Rhaṅ May qui ne semble pas avoir joué un rôle très actif, n'était pas moins son alliée ; le ministre corrompit également deux moines. Le roi a-t-il été empoisonné comme l'affirme la DhAP ? La *Vieille chronique* ne le confirme pas. Mort violente, douloureuse… sans écoulement de sang apparemment, donc l'éventualité d'un empoisonnement n'est pas à exclure.

Sur le plan chronologique, il y a pourtant une discordance assez nette entre Manrique et les chroniques. Avec le récit des chroniques, on situerait le complot vers l'extrême fin du règne (autour de 1637) avec un dénouement en 1638. Lorsqu'on s'appuie sur Manrique, le problème d'une contestation du pouvoir serait perceptible avant 1635. Or il est recommandé de suivre ici Manrique, car les archives néerlandaises confirment que le gouvernement de Sīrisudhammarājā était menacé depuis plusieurs années. Kusala se révolta une première fois en 1628 et le roi fit exécuter un grand nombre de ses hommes [91] au plus tard dès 1634. Il faut aussi rappeler que l'Arakan fut frappé, tout comme la Birmanie, d'une famine au cours des années 1631-1632, une catastrophe qui a éventuellement pu contribuer à une déstabilisation du pouvoir royal [92].

Pour apprécier les événéments que nous pouvons donc *grosso modo* situer entre 1634 et 1638, il faut aussi tenir compte de certains faits qui se sont produits après la mort du roi. Après tout ce que nous avons dit, on s'attendrait à ce que Kusala réussisse à prendre immédiatement le pouvoir. Or, tel ne fut pas le cas. Ce fut le fils de Nat Rhaṅ May et de Sīrisudhammarājā, Maṅ: Cane, qui monta sur le trône. Il aurait eu entre 16 et 18 ans. Il ne régna pourtant que trois ou quatre semaines. On rapporte qu'il attrapa la variole, les astrologues étaient optimistes… Nat Rhaṅ May et Kusala le placèrent alors dans un palais provisoire au nord-est de la ville. Peu après, sa mère l'y empoisonna [93].

---

90. Manrique (1927, vol. 1 : 386).

91. S.van Galen, « Arakan at the Turn of the First Millenium of the Arakanese Era », in : Gommans/Leider 2002.

92. Reid (1988 : 293-294).

93. CL 184-185, 208. Le texte de la DhAP précise que la potion que lui faisait boire Nat Rhaṅ May était capable de renforcer la variole (*kyok chip tak ce tat so che:)*. Le prince mourut le 26 juin 1638 (d'après les archives de la VOC, communication de S. van Galen, octobre 1999).

Même à ce moment-là, les portes du palais ne s'ouvrirent pas pour Kusala. Finalement ce fut le gouverneur de Loṅ: krak qui s'imposa, mais au prix de violences et d'assassinats, même si Manrique l'appelle, en son temps déjà, la personne la plus importante après le roi [94].

Le problème d'interprétation du texte de la DhAP et de la *Vieille chronique* se réduit donc (à nouveau) à une question d'historiographie. Les chroniqueurs fournissent une explication de caractère surnaturel pour les machinations sournoises d'un ministre envieux du pouvoir. Lorsqu'on passe au crible leur texte, on découvre une pluralité d'éléments associés : des procédés magiques (*yatra* et *pattarā*), de la corruption, de l'adultère, et suivant toute apparence, le meurtre d'un mari et, un peu plus tard, un infanticide. On peut penser que toutes ces choses se passaient suffisamment derrière les coulisses du pouvoir pour que Manrique, qui avait vécu en Arakan la plupart du temps entre 1629 et 1635, n'eût rien de plus substantiel à nous raconter. La phrase la plus révélatrice de notre auteur, écrite quelque peu entre les lignes du récit, est à notre avis celle où le père augustin note que les chrétiens, après une ou deux réunions décidèrent de ne pas prendre parti, mais d'attendre, unis, pour voir quel serait le résultat des rumeurs [95].

Le nœud gordien du récit manriquien est le couronnement du roi puisqu'on n'en trouve pas la moindre trace dans les chroniques. Une première lecture du journal de Manrique laisse l'impression d'un récit assez confus. Mais les chapitres 31 à 34 qui traitent du couronnement forment naturellement un tout et leur organisation structurelle se révèle au gré de la lecture. On peut y déceler trois grandes parties :

– les préparatifs du couronnement : a) construction du réservoir d'eau et enterrement des femmes enceintes vivantes [96], b) mise à feu des quartiers de la ville, c) sacrifices humains et animaliers ;

– les cérémonies de couronnement et les cortèges des douze rois [97] qui précèdent le couronnement du monarque suprême ;

– le couronnement du roi le 23 janvier 1635 : A – a) description de la salle d'audience, b) description du roi et de l'assistance, c) panégyrique et exhortation du patriarche ; B – a) cortège vers la pagode, b) le couronnement proprement dit [qui a lieu dans une cour et auquel Manrique n'assiste pas], c) cortège final vers une « salle spacieuse » où le roi est acclamé).

---

94. L'appellation de Manrique « prince Longaraja » désigne le gouverneur de Loṅ: krak (*Loṅ: krak cā:)*, l'expression devant être découpée en « Long(a)ra » et « ja ». L'interprétation de Eckford-Luard (*lokaraja*, souverain du monde) est erronnée.

95. Manrique (1927, vol. 1 : 359).

96. La raison d'être, c'est-à-dire la qualité magique, de cette construction reste en fin de compte tout aussi énigmatique chez les chroniqueurs arakanais que chez Manrique.

97. Il faut sans doute entendre des seigneurs, gouverneurs des différentes régions du royaume.

L'effort de l'auteur de présenter les faits par une sorte de gradation de l'horreur et la présentation en crescendo du faste royal rend le récit convaincant. On peut néanmoins se poser la question sur ce que Manrique a réellement vu. Tout s'est-il vraiment passé comme il nous le raconte ? Il nous paraît possible que le missionnaire qui a participé, comme nous l'avons dit, à la dernière ambassade arakanaise en Birmanie en 1634 [98], ait assisté au couronnement du roi birman Sā lwan et il transpose en Arakan certaines des choses vues en Birmanie. Manrique a certes pu assister à des cortèges et à des cérémonies en Arakan. Mais s'agissait-il bien d'un couronnement ?

Un bilan du règne de Sīrisudhammarājā dépend entièrement de l'interprétation des données, tous comptes faits, assez maigres que les sources nous fournissent. Rien ou presque dans ce règne n'est vraiment bien clair et net. Le roi n'était sans doute pas fou, comme le suggére Maurice Collis, dans *The Land of the Great Image*. Il n'était probablement pas plus superstitieux et entiché de magie que d'autres rois. De la chronique de Ṅa Mañ, on tirera volontiers la conclusion que Sīrisudhammarājā était un roi fort et dynamique. Mais la *Vieille chronique* et la DhAP reviennent avec insistance sur la passivité du roi devant la menace suspendue comme une épée de Damoclès et suggèrent qu'il était trop imbu de lui-même pour réagir avec vigueur. On supposerait ainsi que le roi était un personnage faible et Narapati l'homme fort, qui poursuivait avec ténacité son objectif. Or cette interprétation très schématique risque de cacher la raison pour laquelle la DhAP et la *Vieille chronique* se sont surtout intéressées à la menace qui pesait sur le roi. Convenons que le renversement d'un ordre et d'une succession dynastique, qui avaient connu une continuité et une indiscutable stabilité pendant plus d'un siècle, avait de quoi frapper l'esprit des courtisans et des chroniqueurs. De surcroît, le changement eut lieu au beau milieu de l'an mille de l'ère sakkarāj. L'histoire ne s'écrit qu'après coup. C'est le triomphe mystérieux de Narapati qui a consterné les historiographes.

Dans les paragraphes qui suivent nous verrons en quoi aux yeux des chroniqueurs, l'avènement du règne était une révolution dynastique.

La prise du pouvoir par Narapati

> Alors le roi Narapati demanda à Ṅa Lak Rum: de lui interpréter le présage suivant : « Dix générations de la race des éléphants *chaddan* règnent ; [mais] il n'y a pas de profit pour le pays. »
> Et le maître-interprète des présages Ṅa Lak Rum: lui répondit : « Dix générations de la race des éléphants *chaddan* règnent ; [mais] il n'y a pas de profit

98. Guedes (1997 : 53). Manrique dit qu'il a fait le trajet de Syriam à Ava en deux mois, mais ne donne alors que quelques informations sommaires sur les chrétiens au Pègou.

pour le pays, cela veut dire que quoique la famille du roi règne pendant dix générations, il n'y aura pas de prospérité pour les habitants du pays »[99].

Après la mort du fils de Maṅ: Cane, empoisonné par sa mère, la reine Nat Rhaṅ May, Ṅa Kusala put s'emparer du pouvoir et régna sous le nom de Narapati le 3 juillet 1638[100]. La question des conditions de la prise du palais, le rôle de Nat Rhaṅ May, et les problèmes pour asseoir solidement son pouvoir, fournissent une riche matière à réflexion sur un règne relativement court (1638-1645). Les sources arakanaises ne nous apprennent rien au sujet des relations extérieures de l'Arakan à cette époque. Sous le règne de Narapati se poursuit une certaine accalmie que nous avons déjà notée pour la deuxième moitié de celui de Sīrisudhammarājā. On pourrait conclure à l'absence de tout changement notable, qu'il s'agisse des rapports avec le Bengale ou la Birmanie, ou qu'il s'agisse des menées des Portugais confortablement installés dans la semi-autonomie de leurs communautés au sud de Chittagong. On peut admettre que Narapati avait assez à faire tout au long des sept ans de son règne pour stabiliser la base de son pouvoir pour qu'il ne lui restât pas de temps pour faire la guerre.

Sur la prise du pouvoir, les chroniqueurs s'accordent à dire qu'après son couronnement avec la reine Nat Rhaṅ May, Ṅa Kusala fit massacrer les membres de la cour de son prédécesseur. On peut reprendre ici la formulation lacunaire de Ṅa Mañ qui dit : pendant le jour, il les convoqua, pendant la nuit, il les fit exécuter.

Ṅa Mañ, qui ne traite pas du tout de la lutte secrète que Kusala mena pendant les dernières années du règne de Sīrisudhammarājā, se doit alors d'expliquer l'horreur de ce massacre inouï. Il présente Narapati comme une sorte de réincarnation du roi Nan: kya krī: (dynastie de Loṅ: krak, 1273-1277) et le massacre comme l'accomplissement d'un vœu que celui-ci fit au moment de succomber sous les coups de ses assassins Cittara et Nārada[101]. Cette association est significative, parce que le règne de Nan: kya krī: avait été catastrophique. Il avait dépouillé les marchands, levé des impôts excessifs, accusé des innocents, enlevé le riz aux paysans pour en nourrir chevaux et éléphants, etc. Il avait été

---

99. CL 196. La tradition attribue à l'an 1638 l'interprétation des présages par Ṅa Lak Rum:.

100. S.van Galen « Arakan at the Turn of the First Millenium of the Arakanese Era », in : Gommans/Leider 2002.

101. « Lorsqu'il reçut de sa main droite le sang qui coulait de son flanc droit, il joignit les paumes et les mit entre les cuisses de la statue du Buddha et dit : « Lorsque je redeviendrai encore une fois roi dans ce pays, Seigneur Buddha, je veux tuer mes ennemis en commençant avec leurs familles. Que ce soit ma main ensanglantée qui a enduit (de sang) ta cuisse droite qui détruise (mes ennemis) ! (Suivant ce vœu), il les tua. Voilà pourquoi, après le massacre, on dit que c'était la main ensanglantée sur la cuisse droite de la statue du Buddha qui avait frappé », (CL 188). L'histoire originelle fut quelque peu remaniée parce qu'il y est dit que les assassins lui coupèrent la tête (CL, vol. 1 : 367).

détesté au point qu'il avait fait enlever à ses sujets les couteaux et aux moines les rasoirs ! [102]

Les sources arakanaises expriment ouvertement ou de manière voilée un franc mépris de celui qui causa la perte de la dynastie descendant de l'illustre Maṅ: Pā. Ceux d'entre les princes et ministres que le roi ne put massacrer prirent la fuite ; parmi les réfugiés il y eut aussi l'abbé de Cac kwap et Ṅa Lak Rum:. Ce dernier fut capturé à Kamsā et … installé comme *prañ cui: krī:* [103] et conseiller du roi. Considérons d'abord les autres chroniqueurs avant d'expliquer cette nomination paradoxale.

L'auteur de la *Vieille chronique* décrit non sans humour ce qui se passa au lendemain de la mort de Maṅ: Cane. Kusala eut l'idée de se faire approuver par les ministres comme héritier du palais en les y encourageant à coups de pied. C'est à coups de pied que les ministres le renvoyèrent ; mais personne d'autre ne recueillit apparemment l'assentiment général. Quand le patriarche Guṇamañjū constata qu'il n'y avait pas d'héritier, Nat Rhaṅ May descendit du palais, étala un tapis et lui répliqua : « donnez-moi donc un serviteur comme mari ! ». Le chroniqueur, ne s'attardant guère aux détails, note qu'en juillet 1638, Narapati fut couronné et se mit aussitôt à se débarasser des princes et ministres qui étaient ses adversaires [104].

La version de la DhAP est à peine moins pittoresque. Nat Rhaṅ May garda secrète la mort de son fils, qui, on s'en souvient, atteint de la variole, avait été installé dans un palais provisoire au nord-est de la ville. Puis elle convoqua les ministres et les princes au palais. Elle leur fit ligoter les pieds, leur annonça le décès de son fils et les somma de désigner un homme qui vaille (*prañ nhaṅ. tan sū*). « Comme c'était la reine qui parlait, ils comprenaient très bien que c'était le gouverneur de Loṅ: krak qui était le seul homme valable. Ainsi chacun le désignait [105] ». La reine appela alors Ṅa Kusala et lui remit le palais. Après une nuit de massacres de certains ministres et membres de la famille royale, la reine sortit elle-même la dépouille de son fils le lendemain matin et ordonna des funérailles.

Le recours à des violences atroces en 1638 montre parfaitement que le tour n'était pas joué au moment où disparut Sirīsudhammarājā. On pourrait à la rigueur rejeter toutes les références aux pratiques magiques comme n'étant qu'une forme d'explication des événements *a posteriori* de l'historiographie indigène. Or elles confirment une hypothèse formulée au début du chapitre précédent : celle d'une contestation du pouvoir à partir du milieu du règne de Sīrisudhammarājā.

---

102. CL, vol. 1 : 361-367.
103. Le *prañ cui: krī:* était le ministre au rang le plus élevé à la cour arakanaise.
104. CL 191.
105. CL 208.

En comparant ainsi les trois récits, on constate aussi que ce qui les différencie, c'est le rôle de la reine Nat Rhaṅ May. Au temps du règne de Sīrisudhammarājā, elle est mentionnée comme la confidente et l'amante de Kusala. Suivant la DhAP, elle défendit l'innocence de Kusala devant le roi [106] au moment où Ṅa Lak Rum: l'incrimina. Mais aucun autre rôle actif ne lui est attribué du temps de Sirīsudhammarājā. La *Vieille chronique* et la DhAP lui imputent la responsabilité de la mort de son fils [107]. On pourrait s'interroger sur la nature des rapports entre Kusala et Nat Rhaṅ May. Kusala avait 56 ans en 1638, elle aurait à la rigueur pu être sa fille. Elle n'avait probablement pas plus de 36 ans [108] à la mort de son mari. Ṅa Mañ et la DhAP se contredisent sur son rôle sous le règne de Narapati. Narapati se serait fait couronner avec Nat Rhaṅ May et lui aurait demandé, à l'article de la mort, de remettre à son fils Satui: le palais, c'est-à-dire le pouvoir royal [109]. Nat Rhaṅ May aurait donc continué à être la reine principale pendant le règne de Narapati. Nous partageons les doutes que CL avait déjà émis à l'égard de cette version [110].

Voici une traduction libre du texte de la DhAP :

> Le roi se demandait s'il allait encore s'associer avec une femme qui n'avait pas été attachée à son mari et n'avait point aimé son fils. Il estimait qu'elle n'allait pas perdre ce genre de comportement, il risquait qu'elle fût ingrate à son égard. Narapati décida alors de construire une grande maison au nord de la ville, de l'entourer d'un mur de briques et de pierres et de ne pas laisser entrer la reine au palais [111].

Ni la DhAP ni la *Vieille chronique* ne parlent d'un couronnement de Narapati avec Nat Rhaṅ May. La *Vieille chronique* ne dit en fait rien du tout sur elle, ce qui confirme pour le moins qu'elle ne joua aucun rôle sous le règne de Narapati.

La version du bannissement de la reine du palais est appuyée par nos informations sur le roi Satui:, le fils de Narapati, qui prit le pouvoir en 1645. Trente jours après être monté sur le trône, Satui: fit construire une résidence au nord du palais royal et y plaça Nat Rhaṅ May [112].

La tradition populaire arakanaise a gardé de Nat Rhaṅ May l'image d'une personne odieuse, image que les éléments fournis par la tradition écrite ne permettent guère de redresser. De la seule reine dont l'historiographie arakanaise esquisse un profil quelque peu individuel, nous

---

106. CL 176.

107. CL 185, 208.

108. Nous ne connaissons pas son âge exact. Rappelons qu'elle était la demi-sœur de Sirisudhammarājā qui décéda à l'âge de 38 ans.

109. CL 189.

110. CL 219.

111. CL 208.

112. Cette résidence aurait gardé le nom de Palais de la mère (CL 219).

gardons donc la caricature vitriolée d'une ambition sans mesure qui la fit repousser par celui-là même qui devait lui être proche.

La reine n'était sans doute pas la seule alliée de Kusala. On peut supposer qu'il y avait des collaborateurs, des comploteurs, des associés, des troupes armées ou un parti, comme le veut Manrique. Narapati s'impose par la force dans une situation où il y a une sorte de vide du pouvoir. Pourquoi les ministres n'ont-ils pas pu résister efficacement ? Sur le fond nous comprenons mal ce qui se passait alors à la cour.

Nous avons vu que dans les présages Narapati est apostrophé comme *kywan*, esclave ou serviteur. Ṅa Mañ affirme qu'il était un arrière petit-fils de Maṅ: Pā [113] et la *Vieille chronique* le reconnaît comme un parent plus âgé (« grand-père ») du roi [114]. Il n'est pas improbable que le gouverneur de Narapati fût un parent princier. Mais le début du règne de Narapati a été traditionnellement considéré comme une coupure dans la succession des rois de Mrauk U. La tradition a donc vu en ce roi quelqu'un de tout autre et la plupart des paroles attribuées à Ṅa Lak Rum:, que ce soit sous le règne de Sīrisudhammarājā ou le règne de Narapati, confirment cela. Mais cette rupture dans la succession des rois n'était précisément que cela. Nous n'avons pas de raison d'y voir une révolution des institutions ou un changement de politique. Bien au contraire, pour légitimer son règne, le nouveau roi chercha à se conformer de plus près aux traditions établies. L'impression générale laissée par toute la documentation qui se rapporte à Narapati, c'est que le roi passait son temps à consolider son pouvoir. Ṅa Mañ lui attribue une lettre au style redondant qu'il aurait envoyée aux souverains de Chieng Mai, d'Ava, du Pègou et de l'Inde et qui semble vouloir être une annonce de sa prise de pouvoir. La *Vieille chronique* nous transmet une suite de brefs dialogues entre Narapati et Ṅa Lak Rum: (et après la mort de celui-ci, le *prañ cui: krī:)* qui touchent notamment à la question de l'avenir de la nouvelle dynastie.

On est surpris de retrouver à la cour Ṅa Lak Rum: qui avait été le conseiller mal écouté de Sīrisudhammarājā. Après la nuit de massacres, le patriarche Guṇamañjū avait été banni dans un monastère de forêt. L'abbé de Cac kwap s'était enfui à l'ouest tout comme Ṅa Lak Rum: qui se trouvait à Kamsā [115]. Nous ne savons pas exactement où se trouvait Kamsā, mais il paraît qu'il s'agit d'une localité près de Chittagong. La DhAP confirme que Kamsā devint le lieu de refuge des

113. Narapati fit reloger des reliques du Buddha de deux pagodes fondées par Maṅ: Pā à un endroit moins peuplé de la ville (CL 209). Peut-on en déduire une relation entre les deux rois ?

114. Cette appellation n'était pourtant pas employée du temps où vivait Sīrisudhammarājā. Dans un des dialogues avec Ṅa Lak Rum:, Narapati appelle Sīrisudhammarājā « mon neveu » (CL 197).

115. CL 191.

anciens ministres et des princes qui avaient quitté la capitale. En septembre 1638, un fils de Sīrisudhammarājā (frère cadet de Maṅ: Cane), confirmé par Narapati comme gouverneur de Kamsā, se révolta et s'installa en territoire mogol [116].

Ce prince s'appelait Na Tum Khaṅ et sa révolte contre Narapati a été notée dans des sources indiennes qui l'appelaient, selon la DhAP, Mran mā krī: Maṅ:. Ce nom est une birmanisation de l'appellation « Mangat Rai » ou « Manek Rai » qui correspond à « Maṅ: rājā », un doublet birman/pāli qui signifie roi ou seigneur [117]. D'après les sources musulmanes, Mangat Rai aurait été gouverneur de Chittagong et un oncle paternel de Sīrisudhammarājā [118], ce qui laisserait supposer une confusion avec Narapati, considéré comme un parent âgé du roi défunt, comme nous l'avons dit. La révolte fut écrasée par Narapati et Na Tum Khaṅ s'enfuit à Dhaka où il remit nominalement le gouvernement de Chittagong à l'empereur mogol [119]. La prise du pouvoir par Narapati aurait aussi été suivi d'un exode de 10 000 Bengalis déportés [120].

Ces faits ont moins préoccupé les chroniqueurs arakanais que les efforts de Narapati pour rapatrier de force l'abbé de Cac kwap et Ṅa Lak Rum:. Alors que le premier resta introuvable, on arrêta le deuxième au monastère de Bhurā: pō à Kamsā. À son retour à Mrauk U, le roi lui demanda, pourquoi il s'était enfui et le grand maître des présages lui répliqua qu'il avait eu peur pour sa vie. « J'ai fait chercher l'abbé de Cac kwap », poursuivit le roi, « mais je ne l'ai pas trouvé [121]. Allons donc, Ṅa Lak Rum:, quel roi, quand il règne, va tuer un homme sage et intelligent ? »

L'ironie des phrases suivantes fait passer entre les lignes une critique acerbe de Narapati et rend les dialogues entre Narapati et Ṅa Lak Rum: aussi instructifs que divertissants.

---

116. S.van Galen « Arakan at the Turn of the First Millenium of the Arakanese Era » in : Gommans/Leider 2002.

117. Campos (1912 : 158) donne Matak Rai ; on trouve aussi Makat Rai et Mahat Rai (Long 1871). L'interprétation de Qanungo (1986 : 272) de Mangat Rai comme Magh Raja nous semble dépourvue de tout fondement. L'identification entre « *manik* » comme « *maṅ:* » est confirmée par le tableau des rois arakanais de Paton (1826 : 380). Le terme *Maṅ:* est rendu dans la transcription d'un informateur musulman par « manik » (par ex. : Manik Rajgiri, pour Maṅ: Rājā krī:), et plus rarement par « *mung* » (par ex. : Māngjanī, pour Maṅ: Cane) ou « *mam-* » (par ex. Mamba, pour Maṅ: Pā).

118. Qanungo (1986 : 272).

119. Askari Hasan (1960 : 207, d'après Abdul Lahiri dans le Shahjahan Namah) ; Qanungo (1986 : 272). CL 209 ne dit pas si le rebelle fut vaincu. *Cf.* Pogson (1831 : 100) qui écrit : « *In 1638, during the reign of the Emperor Shah Jehan, Makat Ray, one of the Mug chiefs who held Chittagong for the Raja of Aracan, having incurred his displeasure, and apprehending an attack, sought the Mogul Sovereign's protection…* ». D'après S. van Galen, *op. cit.*, le prince révolté se fixa sur le front arakanais en décembre 1639.

120. Qanungo (1986 : 272).

121. On ne comprend pas tout à fait pourquoi l'abbé de Cac kwap s'était enfui ; comme sous le règne de Sīrisudhammarājā, il s'était laissé acheter par Narapati *alias* Kusala.

> Le roi Narapati s'adressa au *suik tat* Ṅa Lak Rum: « Le roi Sīrisudhammarājā, mon neveu, avait discuté avec ses astrologues et son maître des présages et il avait eu recours à des procédés magiques comme des *yatra*, des *mantan* et des *aṅ:* pour que je ne devienne pas roi ; il en a mis sous ma résidence. Mais je suis bien devenu roi. Quand j'ai creusé sous mon palais, je les ai trouvés. Quel homme, quel dieu peut empêcher quelqu'un qui a les qualités pour devenir roi ? L'essentiel, c'étaient mes actes méritoires. »
> Le *suik tat* Ṅa Lak Rum: lui dit alors : « Seigneur roi, ce n'est pas à cause de vos actes méritoires ! N'est-ce pas (plutôt) à cause de votre *pattarā* et de votre manière de faire (vos complots) ? » [122]

Les dialogues montrent un Narapati très imbu de lui-même. Il comparait ses efforts pour devenir roi avec ceux du Buddha sur la voie de l'éveil et affirmait que lui-même et l'abbé de Cac kwap avaient une connaissance parfaite (*si mraṅ.*) comparable à celle acquise par Gotama [123].

> Hé *suik tat* Ṅa Lak Rum:, moi je suis un homme énergique tout comme on dit d'une personne énergique qu'elle est un rouleau de herse. Le Buddha Gotama est devenu *buddha* parce qu'il faisait des efforts. Moi aussi, c'est en faisant des efforts que je suis devenu roi. L'essentiel, c'est l'énergie.
> Le *suik tat* Ṅa Lak Rum: lui dit alors : « Seigneur roi, c'est en faisant réciter le *ṅa cañ* contre votre neveu Sīrisudhammarājā que celui-ci a trépassé. Le mot d'énergie est seulement correct lorsqu'on dit que votre dessein essentiel était l'accomplissement de vos désirs » [124].

Un jour Narapati constata que Na Tum: Ñui, le gouverneur de Sam thoṅ, s'était épris d'une ancienne reine de Sirīsudhammarājā. Il réunit une assemblée de douze abbés provenant des principaux monastères de Mrauk U [125] pour débattre des mesures à prendre. Après de longues explications sur les préceptes à observer par un roi juste, servant toutes à éclairer Narapati sur les relations entre « roturiers » et membres de la famille royale, l'usurpateur décida qu'il fallait affecter le gouverneur de Sam thoṅ à la troupe des porteurs d'eau. La reine fut, elle aussi, considérée comme corrompue, et affectée à un groupe de serviteurs [126]. L'ironie de l'histoire, c'est que Narapati aurait pu être accusé exactement du même genre de relation illicite.

D'un autre côté, le roi était soucieux de légitimer sa position par un respect scrupuleux des préceptes royaux. Ṅa Lak Rum: fut ainsi prié de

---

122. CL 197.
123. CL 195.
124. CL 197.
125. Voici les titres des abbés : le *Candārāma charātō*, qui était *sāsanapuiṅ winañ: dhuir* [chargé de surveiller le respect des règles monastiques], le *Sakyamañjū charātō*, le *Jinamān oṅ charātō*, le *Lokamān oṅ charātō*, le *Ratanā cam ū: charātō*, le *Manisūrāma charātō*, le *Ratanācam rwe: charātō*, le *Ratanāmañjū charātō*, le *Mahābodhi charātō*, le *Manisakya charātō*, le *Ratanāmhan kañ: charātō* et le *Candarārāma charātō* (CL 209).
126. CL 213 215. Cette histoire illustre le cynisme des puissants et peut être lue comme la critique d'un roi injuste.

lui rappeler des préceptes moraux à respecter par les rois [127]. (« Explique-moi les règles de conduite convenables pour que ma vie soit longue et que ma prospérité ne soit pas détruite »).

Cette préoccupation de suivre la tradition trouve aussi son reflet dans la DhAP. Lorsque Narapati voulut reloger des reliques qui se trouvaient dans deux pagodes qui avaient été fondées par Maṅ: Pā, il consulta à nouveau le conseil des douze abbés qui lui firent un rapport succinct sur l'histoire de ces reliques et approuvèrent la décision royale. On peut se demander si le roi aurait pu tolérer des réactions aussi désinvoltes que celles que nous avons citées ou si les dialogues ne sont que le produit d'une historiographie postérieure au règne. Or même si ces dialogues ne sont pas véridiques, ils témoignent d'une critique bien réelle de ce roi. Certaines questions ont d'ailleurs très bien pu avoir lieu dans les termes mêmes dans lesquels ils furent énoncés : « Hé *suik tat* Ṅa Lak Rum:, j'avais 56 ans quand je suis devenu roi. Quel est ton âge ? – « Seigneur Roi, j'ai 77 ans », répondit Ṅa Lak Rum: – « Je suis né un lundi. » [128]. Ou bien : « Hé *suik tat* Ṅa Lak Rum:, j'ai entendu qu'on dit "*suik*", que signifie "*nidān*" ? ». Quand Ṅa Lak Rum: lui expliqua qu'il s'agissait de présages divins qui sortaient de la bouche des enfants, le roi voulut savoir si ces « *nidān* » étaient toujours vrais.

La plupart des questions se rapportaient à l'avenir de la descendance royale. À ce sujet, Ṅa Lak Rum: n'avait strictement rien de positif à communiquer au roi. Les prédictions de Ṅa Lak Rum: annonçaient, dates comprises, les désordres politiques qui marquèrent la fin du siècle :

> […] Le sort du pays commence à se détériorer à partir de l'an 1000 [1638] et en l'an 1059 [1697] la ville de Mrauk U sera réduite en poussière comme de la cendre et des balles de céréales. Et exactement en l'an 1060 [1698], il y aura une tempête et un séisme qui entraîneront des destructions. […] les ministres seront divisés en trois factions et vont s'entretuer [129].

Une phrase d'un présage se lit « On va jeter du riz [130] comme si c'était des briques » et Ṅa Lak Rum: l'explique ainsi :

> On va jeter du riz comme si c'était des briques, cela signifie que les princes et leurs descendants et les ministres seront jetés dans l'eau [131].

Ou encore :

> Le roi Narapati demanda au *suik tat* Ṅa Lak Rum: combien d'années durera [le règne de] la famille royale. Le *suik tat* Ṅa Lak Rum: répondit : « [Le règne de] la famille du roi durera 72 ans. Elle prendra fin dans sa 73e année » [132].

---

127. CL 197-198.
128. CL 199.
129. CL 192.
130. *thamaṅ: khè*, riz solide, dur.
131. CL 195.
132. C'est-à-dire 1710 (CL 196).

Il est facile d'imaginer que Narapati aurait pu avoir intérêt à faire assassiner Ṅa Lak Rum: en 1638. S'il ne l'a pas fait, c'est que la présence de celui-ci à Mrauk U l'empêchait de mettre au service de quelque rival du roi ses dons de magicien. Son érudition et son esprit perspicace faisaient de lui un conseiller de renom. Mais c'était surtout par ses qualités d'interprète des présages qu'il paraît en avoir imposé au roi. À Sīrisudhammarājā, Ṅa Lak Rum: avait expliqué que l'avenir du pays n'était pas prometteur, si Kusala montait sur le trône. À Narapati, il expliqua que le déclin du pays allait commencer sous le règne même de son maître. Mais quand on y regarde de près, on constate que ce déclin fut suffisamment reculé dans le temps pour ne pas susciter des inquiétudes immédiates.

De l'analyse des dialogues qui se rapportent aux prédictions sur l'avenir de la famille royale, nous déduisons qu'ils furent rédigés probablement dans la première moitié du XVIIIe siècle. D'un point de vue historiographique, ils sont extrêmement intéressants, parce qu'ils reflètent une conception arakanaise ancienne des phases du déclin de la monarchie de Mrauk U [133].

Ṅa Mañ affirme que le roi ordonna la restauration de statues du Buddha et de monastères et il le crédite de donations importantes. « Un jour, quand il ne se sentait pas bien, il fit enlever des biens au trésor royal et en fit des donations » note ce chroniqueur alors que la *Vieille chronique* ne mentionne pas une seule œuvre pieuse. La DhAP explique, comme il a été dit plus haut, la fondation de deux pagodes-reliquaires [134].

Suivant les sources hollandaises, la santé du roi déclinait depuis 1643 et il suivait de moins en moins les affaires du gouvernement [135]. Les monnaies de Satui: dhammarājā semblent confirmer que le fils de Narapati régna effectivement depuis 1643. On trouve en effet des monnaies datées de 1005 [1643] et de 1007 [1645] [136]. En 1645, âgé de 63 ans, Narapati tomba malade et pour préparer sa succession, consulta l'assemblée des douze abbés. Sur leur avis, il choisit son fils cadet Oṅ Kyō Cam qu'il maria à une de ses sœurs cadettes, la princesse Ratanākummārī:. Les années 1643 à 1645 sont bien documentées dans

133. Ceci est moins banal que cela peut en avoir l'air, parce que le récit des règnes postérieurs à Waradhammarājā – le roi dont le règne conclut notre recherche – manque de détails suffisants pour démarquer un règne par rapport à un autre.

134. CL 189, 209.

135. Hall (1936 : 84). Le facteur Arent Janssen van der Helm rapporte qu'en décembre 1643, des musulmans avaient saisi un navire hollandais sous le prétexte qu'il s'agissait de Portugais ; l'équipage se trouvait en prison à Mrauk U et le facteur était incapable de remédier à la situation, ne pouvant intervenir dans l'immédiat auprès du roi en personne, trop malade pour recevoir de la visite. Cette histoire, dont les péripéties ne peuvent pas être présentées ici, aboutit en fin de compte, à la suppression du comptoir hollandais en 1645.

136. Robinson (1980 : 57).

les archives de la VOC. Elles attestent les rivalités à la cour et une résurgence de l'expansionnisme arakanais. En décembre 1644, les Arakanais déportèrent plusieurs milliers de personnes travaillant dans la confection des tissus de coton (les sources hollandaises parlent même de 80 000) de la région de Chittagong vers l'Arakan. Stephan van Galen voit dans cette entreprise non seulement un désastre démographique et économique pour Chittagong, mais aussi les débuts du déclin de la puissance arakanaise [137].

À la même époque, il y eut un nouveau projet portugais pour conquérir l'Arakan. Dans une lettre remise à Lisbonne le 10 mars 1644, le père augustin Niculao da Conceição prône la conquête du Bengale et de l'Arakan [138]. Il exalte la formidable richesse du roi d'Arakan, sa flotte nombreuse et son artillerie abondante et explique l'échec de 1615, lorsqu'une flotte de Goa avait déjà échoué dans la conquête de l'Arakan. Parmi les nombreux arguments avancés pour légitimer la conquête, il y a notamment celui d'écarter un tyran qui avait indûment accaparé le trône [139]. À l'époque, certains considéraient Dom Martim, le prince arakanais élevé par les Augustins qui fit carrière au service de l'*Estado da India*, comme un prétendant légitime qu'une flotte portugaise serait à même d'imposer au pays. Le projet fut rejeté par le gouvernement royal qui avait trop de forteresses et trop peu d'hommes et aurait manqué de ressources pour maintenir de nouvelles conquêtes [140].

Le père da Conceição comptait sur le soutien des Portugais établis à Chittagong pour mettre en œuvre ce projet. Or après la chute de Syriam (1613), la débâcle de 1615, l'expulsion de Hugli (1632), où était la loyauté de ces Portugais dont la situation n'était pas toujours identique ? De quel côté penchaient-ils, en cas de conflit ? On se souvient par exemple du conflit entre Mendonça, l'amiral de Goa, et Tibau au sujet de l'attaque contre Mrauk U. Plus tard, en 1665, le gros des Portugais de Chittagong se laissa acheter par les militaires mogols – leurs ennemis jurés d'antan – et abandonna le camp arakanais. Il est peu probable que la loyauté des communautés luso-asiatiques de Chittagong et d'Arakan ait été d'office acquise à la cause d'un projet ambitieux qui comportait d'imprévisibles risques pour leur propre survie. Il est plau-

137. S.van Galen « Arakan at the Turn of the First Millenium of the Arakanese Era », in : Gommans/Leider 2002.

138. Guedes (1995). La lettre se divise en deux parties : une relation au roi sur les affaires du Bengale et une pétition intitulée : « Ce que nous demandons au roi Jean IV notre seigneur est ce qui suit ».

139. « Un chien, son vassal, vint dans son empire, qui ni par le sang ni par sa position, ne pouvait prétendre à la succession du royaume… », (Guedes 1995 : 88).

140. Nous reprenons la conclusion de Guedes (1995 : 91). Voir le même article pour l'état de la recherche sur la vie de Dom Martim.

sible en revanche qu'ils soient restés des sujets loyaux, parce qu'ils bénéficiaient d'une autonomie accrue alors que la piraterie prit le dessus dans leurs activités, un modus vivendi qui ne devait pas nécessairement incommoder les rois arakanais qui apparaissent comme leurs protecteurs [141].

Puisque le commerce du Bengale était gravement touché par les raids des pirates, les navires hollandais, qui détenaient la supériorité navale depuis le milieu des années vingt, étendirent dès 1637 la lutte contre les Portugais aux navires des « pirates » dans les régions les plus éloignées du golfe du Bengale [142].

Le règne de Satui: dhammarājā

Satui: dhammarājā avait 26 ans lorsqu'il monta officiellement sur le trône en 1645 à la mort de son père Narapati. En fait, des monnaies à son nom apparurent dès 1643, et il semble avoir gouverné à partir du moment où la santé de son père déclina. Par la DhAP, nous apprenons que son père l'avait préféré à son frère aîné, mais le chroniqueur ne parle pas de la lutte pour le pouvoir entre les fils. Rappelons que Satui: aurait construit un palais pour sa mère au nord du palais, pour la mettre à l'écart. Nous savons encore très peu sur les sept ans de son règne. Il mena des expéditions militaires au nord-est et au Bengale pour réaffirmer la suzeraineté arakanaise. Le chroniqueur évoque une expédition au pays sak « qui est appelé Rammāpura [143] et Kamboja » où les chefs sak venaient remettre des tributs et lui témoigner leur respect. Après s'être rendu auprès de la vénérable statue du Mahamuni, dont les rois attendaient aussi la bonne fortune en temps de guerre, « les rois de sept pays, dont Takkatyā » venaient faire leur soumission [144].

Takkatyā désigne Dakātiya Khāl dans l'embouchure de la Meghna [145]. La formule utilisée par le chroniqueur indique que la soumission fut obtenue à la suite d'une intervention militaire. Aucune intrusion arakanaise n'est pourtant rapportée à cette date par les sources musulmanes.

Sous le règne de Satui: dhammarājā, Al-Awwal, un poète bengali célèbre (né en 1600) séjourna pendant quarante ans à la cour araka-

---

141. Bernier et Schouten insistent beaucoup plus sur les Portugais (« Franguis ») engagés dans la piraterie que sur les Arakanais et le roi arakanais n'apparaît pas comme l'instigateur de la course.

142. Raychaudhuri (1962 : 78, 97).

143. Rammāpura : est-ce un nom indianisé de Ramu ? Kamboja est une appellation que nous avons déjà signalée. Elle s'applique à une région du Bengale du Sud-Est, peut-être située au nord de Chittagong.

144. CL 220.

145. Cette localité est aussi mentionnée en 1614 dans le contexte d'une guerre de Man: Khamoṅ: (voir Qanungo 1986 : 256).

naise. Avec son père, il fut capturé par des pirates alors qu'ils étaient en voyage. Son père fut tué et lui-même échappa et se sauva sur la côte arakanaise. Il entra plus tard dans la cavalerie royale. Son éducation et son talent musical le rendirent fameux. Sur l'initiative de Magan Thâkur [146], un personnage qu'il désigne comme le principal ministre de la cour, il traduisit *Padumavati*, un poème de la littérature persane et réussit à en faire un chef d'œuvre de la littérature bengalie. Patronné par Sulaiman, le *mahāpātra* du roi d'Arakan, il termina aussi l'œuvre inachevée de Dawlat Qazi, précédemment mentionnée, Satī Maynāmati [147].

Avant de succomber à une mort douloureuse, Satui: dhammarājā remit le royaume entre les mains de son fils, en informa les ministres et pria la reine de prendre soin de celui-ci. Satui: dhammarājā avait entrepris la consolidation des fortifications, en partie délabrées, de Mrauk U. Ces travaux furent poursuivis sous le règne de son fils.

La fin du Grand siècle (1652-1692)

Dans ses grandes lignes, le déclin de la monarchie arakanaise durant la deuxième moitié du XVIIe siècle peut être saisi à partir de deux faisceaux explicatifs. Le premier est constitué par la perte de Chittagong, ses causes et ses conséquences politiques, militaires et économiques. Le deuxième a trait à l'incapacité des rois à réformer le caractère essentiellement militaire de l'État arakanais.

Certes, pendant les quarante années couvertes par ce dernier chapitre, l'Arakan resta une puissance militaire, capable de mettre sur l'eau des flottes importantes et de faire face à la flotte mogole. La phase de quasi-anarchie politique que nous appelons « gouvernement des gardes du palais (1687-1706) » et pendant laquelle les rois n'étaient plus que des fantoches, commence avec le dernier règne étudié ici. Jusqu'en 1685, le gouvernement central resta encore incontesté et il n'y eut pas de révolte notable. Mais au-delà de cette date, la perte de Chittagong amputa le pays d'un pilier essentiel de sa force et de sa grandeur. On pense d'abord à la perte des revenus du commerce pour le trésor royal, mais il faut aussi rappeler que la défense de Chittagong avait été la principale raison d'être du maintien d'une force navale importante. À la fin du siècle, les diverses troupes armées qui composaient la force militaire du royaume devinrent une menace pour la stabilité intérieure du pays. Ces deux faisceaux de causes se trouvent donc forcément liés.

---

146. Au Tripura, *thâkur* est un titre donné aux membres de la famille royale (Sen 1993 : 48).

147. Majumdar (1973 : 305). Magan Thâkur et le *mahāpātra* Sulaiman sont des personnages qui nous sont inconnus par ailleurs et nous avons cherché en vain des précisions sur eux.

Le règne de Candasudhammarājā

Les années splendides

CL qui suit la AC fait durer le règne de Candasudhammarājā 22 ans et celui de son fils, Uggābala 11 ans. A. Phayre dont la synthèse de l'histoire d'Arakan repose sur la chronique de Ṅa Mañ attribue au premier 32 ans de règne. Comme aucune monnaie de Uggābala n'est connue, les monnaies de Candasudhammarājā et de Waradhammarājā datées respectivement de 1014 [1652] et de 1047 [1685] ne font que confirmer ce que nous savions déjà [148]. Grâce aux archives de la VOC, nous sommes maintenant sûrs que le premier roi est mort en 1685 et non en 1674 comme le propose CL [149].

Deux événements majeurs du règne furent la fuite en Arakan de Shah Shuja, le frère de l'empereur mogol Aurangzeb, en novembre 1660, et la reprise des hostilités avec le Bengale en 1664 qui culminèrent avec la chute de Chittagong en janvier 1666. C'est à eux que sont consacrés les deux chapitres qui suivent.

On peut diviser ce long règne en deux phases. La première, relativement calme, couvre les années 1652 à 1664. Aux yeux des visiteurs hollandais qui nous ont laissé quelques témoignages sur le roi et sur la cour à cette époque, la splendeur de la royauté était éclatante. Nous estimons donc que la remontée qui s'était esquissée sous Satui: dhammarājā après l'effacement de la royauté sous Narapati, se poursuivit très rapidement avec la montée sur le trône de Candasudhammarājā.

En 1653, le roi accorda aux émissaires hollandais, venus de Batavia pour reprendre les activités de leur comptoir fermé en 1645, les meilleures conditions que la VOC ait obtenues jusqu'à cette date : libre accès au marché du riz (donc suspension du monopole royal), liberté d'acheter des esclaves (sans intervention des agents du roi), suppression de tous les obstacles sur le plan des communications entre la VOC et le roi (transmission rapide des lettres, audiences accordées dans un délai raisonnable). Candasudhammarājā améliora la politique d'ouverture commerciale qu'avait pratiquée la plupart de ses prédécesseurs. Nous relevons ici particulièrement les rapports avec les Hollandais, déjà notés à plusieurs reprises dans ce travail, parce qu'ils font l'objet de suffisamment de documents pour ces années, notamment de lettres

148. Robinson (1980 : 57-58) ; Mitchiner 2000 : 142-143.

149. CL 224-225 ; OR 3465 A : 400. Les événements qui se rapportent au règne d'Uggābala sont relatés en termes identiques par CL et Ṅa Mañ avec la seule différence que le premier les situe en 1674-1675 et le deuxième en 1684-1685. CL rapporte que le roi Uggābala resta onze mois dans son nouveau palais et qu'il régna en tout onze ans. La longueur du règne est d'autant plus douteuse que tous les événements qui sont rapportés s'échelonnent sur exactement onze mois.

du roi à l'adresse de Batavia [150]. Ce qui mérite d'être souligné, c'est que Candasudhammarājā a essayé d'entretenir de bons rapports avec les dirigeants de Batavia. Alors que Sīrisudhammarājā et Narapati ne semblent pas avoir fait des avances particulières aux Hollandais, Candasudhammarājā a volontiers accédé à certaines de leurs demandes : échange des prisonniers faits entre 1646 et 1653, autorisation aux enfants nés de mariages mixtes de quitter le pays, étiquette plus adaptée au maintien de leur dignité [151]. On sait que les Hollandais étaient sollicités par le gouverneur mogol du Bengale, Shaysta Khan, de contribuer à l'effort militaire contre les Arakanais. La politique hollandaise avait toujours recherché la neutralité, mais la VOC ne pouvait plus éviter de prendre parti en 1664, lorsque Shaysta Khan menaça de fermer les ports du Bengale aux Hollandais s'ils n'apportaient leur concours à l'invasion de Chittagong. Ce fut la raison du départ subreptice des Hollandais de Mrauk U en décembre 1665. Nous sommes enclins à penser qu'outre l'intérêt commercial, la cour arakanaise cultivait l'amitié hollandaise pour des raisons politiques ; s'aliéner les Hollandais, c'était en quelque sorte les pousser dans les bras mogols ! Malheureusement pour les Arakanais, la balance des échanges avec le royaume ne faisait pas le poids comparé à la taille du commerce avec les ports du Bengale et la décision fut vite prise à Batavia.

Après les invasions arakanaises sous Sīrisudhammarājā dans la première moitié des années vingt, il y avait eu moins d'entreprises guerrières de grande envergure et les raids au Bengale furent de plus en plus l'affaire des seuls chasseurs d'esclaves [152]. L'attaque de 1664 qui mena les Arakanais jusqu'aux portes de Dhaka où ils ruinèrent la flotte mogole se situe à quarante ans de distance des guerres de Sīrisudhammarājā. Cette invasion de 1664 est liée aux événements qui entourent la fuite de Shah Shuja en Arakan en 1660 et elle eut pour conséquence la guerre de 1665 qui aboutit à la prise de Chittagong par les troupes mogoles sous Shaysta Khân au début de 1666. La perte de ce pilier de la puissance arakanaise ne signifiait pas dans l'immédiat la chute de la monarchie arakanaise, mais elle n'inaugurait pas moins le déclin de la puissance fondée au siècle précédent par Maṅ: Pā et Maṅ: Phaloṅ.

---

150. Voir Hall 1936 : 77-88.

151. Hall avoue ne pas savoir de quels « *strange compliments* » il s'agissait ; nous estimons que le texte fait référence à l'obligation aux étrangers de rester accroupis tête courbée dans la salle d'audience en présence du roi (Hall 1936 : 86).

152. Le chroniqueur contemporain Shiab al-din Talish, écrit dans son ouvrage Fathya i-Ibbriya : « *[Latterly] the rajah appointed the Feringi pirates to plunder Bengal, and hence he did not send the Arracan fleet for the purpose. […] As the Harmads [= Feringi pirates] were not in need of the help of the Arracan fleet, the king of Arracan did not send his ships to practise piracy in Mughal territory (Bengal). He considered the Feringi pirates in the light of his servants and took the booty they brought* », d'après la traduction anglaise de J. Sarkar (1933 : 180, 188-189).

Cette deuxième phase du règne de Candasudhammarājā fut marquée par l'échec politique (les séquelles de la fuite de Shah Shuja), l'échec militaire (la perte du fort de Chittagong) et l'échec commercial (la perte du port de Chittagong et l'abandon du comptoir de la *Vereenigde Oostindische Compagnie* à Mrauk U). Voici un premier faisceau explicatif pour comprendre la fin du Grand siècle.

Du règne de Maṅ: Pā au règne de Sīrisudhammarājā, la monarchie arakanaise a vécu sur ses ambitions d'expansion ; la politique arakanaise était dynamique et les rois ouvraient leur pays aux influences étrangères, accueillaient dans leurs armées des mercenaires de toutes les nations, qu'ils fussent bouddhistes, musulmans ou chrétiens et ils favorisaient le commerce. Du fait de la pression militaire mogole, les efforts d'expansion se sont mutés progressivement en un effort de défense des conquêtes territoriales. La détermination des gouverneurs du Bengale de reprendre un jour Chittagong faisait peser une menace terrible sur le royaume. Ainsi, sous le règne de Sīrisudhammarājā et de ses deux successeurs, la consolidation de l'empire d'Ava et le renforcement du pouvoir mogol au Bengale condamnaient à moyen et à long terme toute reprise d'une expansion arakanaise au-delà de ses frontières établies.

Si on fait abstraction du drame de Shah Shuja et de la perte de Chittagong, les annales ne contiennent pratiquement que des informations sur les fondations religieuses. La fin du règne de Sīrisudhammarājā reflétait déjà dans une certaine mesure une évolution où la politique royale était de plus en plus centrée sur la cour et son entourage. Narapati était un homme âgé au moment où il occupa le palais d'or, soucieux de renforcer son propre contrôle, mais son fils Satui: dhammarājā avait peut-être réussi à redonner brièvement un nouveau souffle à la monarchie en prenant l'initiative d'une campagne dans les territoires conquis, sur laquelle on n'a guère de documents.

Les chroniqueurs mogols et non les historiographes arakanais parlent l'engagement militaire arakanais durant les années 1664 à 1666. On verra que les maigres références à la perte de Chittagong étayent plutôt l'hypothèse que l'échec a été dû à la lâcheté des Arakanais. Les chroniqueurs n'accordent pas plus d'attention à cet événement qu'au pèlerinage que le roi fit en 1673 dans la province méridionale de Sam twè. Quel contraste avec l'historiographie qui étale les hauts faits de Maṅ: Pā un siècle auparavant ! Le fait que le roi était en train de faire un pèlerinage au temple du Mahamuni quand on lui apporta la nouvelle que les Mogols venaient de saccager Chittagong, est significatif [153]. Invaincus pendant des décennies, les Arakanais se croyaient-ils invincibles ?

153. CL 222.

De la première à la deuxième moitié du XVIIe siècle, l'élément religieux qui est une composante intégrale de la conception monarchique et donc de la vie politique, est devenu un facteur d'importance croissante. Il y a une unité dans l'architecture religieuse de Sīrisudhammarājā à Uggābala. Comment ne pas rapprocher le style de plus en plus dépouillé des pagodes (qui culmine dans la simplicité des lignes de la Ratanā mān oṅ) de cet effacement croissant des monarques dont le monde semble se réduire au palais et l'action gouvernementale à des actes de mérite ? « Le roi Candasudhammarājā s'efforçait de suivre les dix préceptes royaux et les quatre principes de la considération et de la bienveillance », souligne le chroniqueur [154]. Candasudhammarājā a fait construire trois grandes pagodes et sans doute aussi initié la fondation de monastères qui s'y rattachaient. Certes les chroniques ne parlent pas plus des fondations religieuses et des actes méritoires des rois au XVIIe qu'au XVIe, mais elles accordent de moins en moins d'importance aux faits militaires et purement politiques. L'adoption du terme *dhammarājā* dans les titres royaux entre 1622 et 1706 [155] nous semble également digne de considération par sa connotation religieuse.

La monarchie arakanaise du XVIIe siècle révèle par les titres figurant sur les monnaies et par ses fondations religieuses, la conscience qu'elle avait d'elle-même, le sens de sa grandeur, sa ferveur religieuse et sa fierté. Une gradation dans la formulation des titres est nettement perceptible sur les monnaies. L'appellation standard des rois guerriers était *chaṅ phrū sakhaṅ*, seigneur de l'éléphant blanc. Sīrisudhammarājā s'appelle sur sa monnaie de 996 [1634] « seigneur de l'éléphant rouge, seigneur de l'éléphant blanc, Maha Sīrisudhammarājā ». Il s'agit de la première monnaie unilingue qui utilise exclusivement un titre arakanais. Narapati s'en tenait à l'appellation ancienne, mais Satui: dhammarājā revint à la double épithète employée par Sīrisudhammarājā. Candasudhammarājā qui ne pouvait plus se prévaloir de la possession d'un éléphant blanc, introduisit le titre glorieux de « seigneur du palais d'or » [156] adopté dans la suite par un grand nombre de ses successeurs [157].

---

154. CL 223 ; phrase d'apparence banale, il s'agit, à notre connaissance, du seul cas où la formulation apparaît en rapport direct avec un roi dans les chroniques. D'après D. G. E. Hall (1936 : 86), « *Sandathudhamma is to this day revered as one of the noblest kings of Arakan* ».

155. Sur les quatorze rois qui ont régné entre 1622 et 1706 (= 84 années), huit ont porté cette appellation dans le titre. Uggābala adopta (aussi) le nom de Sīrisudhammarājā, mais n'est jamais appelé par ce nom. Ces huit règnes couvrent 57 ans. Si on excepte Narapati, les cinq autres rois ont régné moins d'un an.

156. Robinson (1980 : 55-58).

157. Tout ceci concourt aussi à appuyer notre hypothèse que l'influence musulmane sur la monarchie arakanaise était en net recul dès le début du XVIIe siècle, alors même que les rois avaient un nombre important de musulmans à leur service.

Le faste royal et la richesse des cérémonies, cette perpétuelle exaltation de la royauté, étaient à leur sommet. Il suffit de lire le récit de Schouten à la suite de celui de Manrique pour comprendre à quel point, visiblement, la cour arakanaise avait développé un cérémonial élaboré qui devait être un amalgame de traditions hindoues et bouddhistes enrichies par l'influence de la cour des sultans du Bengale. La description d'une fête quinquennale à laquelle assista le médecin hollandais au milieu du mois de novembre 1660, permet de noter le caractère grandiose de la mise en scène [158] :

> Tous les cinq ans, ordinairement le quinziême jour du mois de Novembre, le Roi sort de son palais, & se fait voir publiquement à tout le monde. Hormis ce jour-là, il n'y a personne qui ose le regarder, à-moins que ce ne soit quelqu'un de ceux qui ont l'honneur d'être élevez aux plus hautes dignitez de l'État, à qui cette faveur extraordinaire est acordée, en partie parce-qu'on ne peut s'en dispenser & qu'ils sont obligez d'être souvent en présence de leur Monarque, qui est révéré presque comme un Dieu, & autant ou plus qu'aucun autre Prince qui soit au monde [159].
>
> Ce jour [...] est atendu de tout le peuple avec une impatience extrême. Quand nous arrivâmes dans le Roiaume, il y avoit des couriers dépêchez par-tout, pour annoncer que cette cérémonie se feroit le quinziême de Novembre suivant, & ordonner à tout le peuple, hommes & femmes, & tous ceux généralement qui avoient depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à soixante, & qui étoient en santé, de se trouver à Aracan [= Mrauk U], pour voir le Roi, sur peine de dix sous d'amende, pour chacun de ceux qui manqueroient à ce devoir.
>
> C'est assurément une plaisante coutume que celle-là, & un moien bien singulier de lever des finances prodigieuses. J'ai déja dit plusieurs fois que ce païs est extrêmement peuplé, qu'il y a un nombre infini de villes, de bourgs, de villages, où tout fourmille en hommes, dont il n'y en a que peu, par rapport au reste, qui pussent ou veuillent aller voir le Roi, particuliérement de ceux qui sont éloignez de la Cour. C'est bien tout au plus si de cent il y en a dix qui y vont : car l'amende est trop peu de chose, pour obliger à faire le voiage ; si-bien qu'on ne sauroit dire quelle somme cette sorte d'impôt produit.
>
> Cependant il y en va toujours une multitude presque innombrable, qui y est attirée par la curiosité, & par le plaisir de voir une fête célébre. Les chemins en sont couvers, de-même que les riviéres, sur lesquelles on voit plusieurs petits bâtimens propres, & beaucoup de magnifiques, où des familles entiérent [*sic* !] mangent, demeurent & couchent fort commodément, sur de beaux tapis, & sur des matelas, aiant leurs esclaves qui rament & qui gouvernent, de-sorte que le voiage ne se fait pas à trop grands frais. [...] Le matin du jour de la cérémonie, qu'on peut apeller l'Aparition, étant venu, on vit toutes les places qui étoient

158. L'ambassade hollandaise de 1653 avait elle aussi été fort impressionnée par la richesse et la splendeur de la cour arakanaise (voir Hall 1936 : 86).

159. Voici la brève description qu'ont donnée du roi les membres de la délégation hollandaise (Schouten 1727, vol. 1 : 183) : « ... [il] leur parut avoir l'âge de dix-huit ans, être puissant, avoir beaucoup d'embonpoint, & être assez blanc. Il avoit des brasselets, des boucles d'oreilles & un collier d'or, où il y avoit quantité de diamans, d'autres pierreries & des perles enchassées. Son habit étoit d'écarlate, & il avoit sur la tête un superbe turban aussi garni de pierreries ».

autour du palais, garnies d'échafauts, d'amphitéatres, & de préparatifs pour faire joüer des feux d'artifice. Les principales ruës étoient très bien nétoiées, & il y avoit des apuis & des balustres en quantité d'endroits. On avoit fait poster de lieu en lieu, des soldats & des huissiers, pour faire faire place, & pour empêcher qu'il n'arrivât du desordre, dans de si grandes foules du peuple.

Le roi sortit de son palais, au son des tambours, des trompettes & des flûtes, monté sur un éléfant de médiocre grandeur, vêtu des plus superbes habits qui se voient dans l'Asie, la tête couverte d'un riche turban, sur lequel il y avoit une couronne d'un prix inestimable ; & comme tout-environné de splendeur & de majesté, il étoit assis les jambes croisées sous son corps & sous une riche tente, qui étoit ajustée pour tenir ferme sur le dos de l'animal : & l'un des seigneurs étoit à califourchons sur le cou, & le conduisoit.

Les harnois étoient somptueux, brodez de perles & d'or. C'étoit un éléfant mâle, qui marchoit gravement, & qui paroissoit être bien dressé à tout ce qu'on éxigeoit de lui, & à tout ce qu'il devoit faire dans la glorieuse marche à laquelle il étoit destiné.

Plusieurs Seigneurs portoient un beau parasol sur la tôte du Monarque, outre la tente, pour le défendre de l'ardeur du Soleil. Autour de lui marchoient à pié un grand nombre des premiers Oficiers du Roïaume, & les Hérauts d'armes avec leurs armures, pour la garde de sa personne, pendant la marche.

À peine le Monarque avoit-il passé lentement, au milieu de divers joüeurs d'instrumens, qu'on voioit venir un autre éléfant, marchant aussi d'un pas lent, sur lequel étoient montez un Prince des principaux de la Cour, & un des plus considérables Sickes [160] du Roiaume. L'éléfant étoit entouré d'un grand nombre d'hommes bien-faits, qui étoient les Gentilshommes & les Ecuiers des Seigneurs qu'il portoit.

Après eux marchoient tous les autres Sickes & grands Seigneurs, l'un après l'autre, chacun selon son rang, & sur un éléfant enharnaché le plus richement qu'il leur étoit possible ; aussi entourez de leurs Ecuïers, de leurs Pages, de leurs Laquais, de joueurs d'instrumens, & de faiseurs de tours de souplesse, qui divertissoient le peuple.

Il fallut beaucoup de tems pour faire mettre en ordre un si nombreux cortége, pour le faire sortir de la forteresse & du palais, & pour lui faire traverser les ruës lentement. Je ne crois pas qu'on ait jamais vu en aucun lieu une si grande parade de richesses, de joïaux exquis, de perles, de pierreries, d'or, d'argent, & de toutes sortes d'ornemens, de vêtemens riches, d'étofes de soie & de broderies. Les armes n'étoient pas moins enrichies que tous les autres ornemens des hommes & des éléfans, & pour tout dire en un mot, la richesse, la splendeur & la magnificence de ce qu'on voioit, surpasse tout ce qu'on peut imaginer. Jamais on n'a tant vu de drapeaux, de banderoles, de parasols d'un ouvrage si exquis, & d'étofes si superbes ; jamais on n'a tant vu de diverses sortes de figures & de modes qu'il y en avoit dans les ajustemens, & dans tous les autres ornemens qui furent étalez.

Les Talapoins [moines bouddhistes] & les Musiciens fermoient la marche. Le Roi alla passer dans tous les quartiers de la ville, dans toutes les principales ruës, dans les places publiques & les promenades, & au retour il alla se rendre dans la vaste esplanade qui est devant la forteresse, où il fut entouré d'un grand cercle de gens sous les armes, pour sa garde. Au-delà du cercle étoient les spec-

160. Il s'agit d'officiers militaires (*cac kè*).

> tateurs, dont la foule ne peut se représenter. Là on fit prêter le serment de fidélité à tout le peuple, selon que cela se pratique aussi tous les cinq ans, ce qui se fit avec des acclamations incroïables, & des protestations réïtérées de soumission & d'obéissance : puis le son des instrumens, les Musiciens, le canon, les pierreries & la mousqueterie, se firent entendre.
> Parmi leur bruit on commença de jetter les feux d'artifice, en quoi les habitans d'Aracan surpassent tous les autres peuples des Indes Orientales. Ensuite le soir étant venu, les spectateurs finirent la journée en faisant des danses sur des théâtres ; on y joüa des comédies : on y fit entendre la musique ; & une partie de la nuit se passa en ces divertissemens [161].

Cette description nous donne une idée de la cour splendide de Mrauk U qui marque l'apogée de la royauté arakanaise. Tant que la flotte du Bengale était faible et celle d'Arakan sans véritable ennemi dans le golfe du Bengale tant que les Luso-asiatiques étaient libres de leurs mouvements et qu'aucun rival ne menaçait à l'intérieur le pouvoir du souverain régnant, cet état des choses pouvait perdurer. Il suffît de quelques années pour entamer le déclin du royaume.

Le séjour de Shah Shuja en Arakan

Pendant la majeure partie du règne de Shah Jahan (1628-1658), il n'y eut plus de projets d'attaquer l'Arakan de la part des autorités mogoles. Pendant vingt ans, ce fut le troisième fils de Shah Jahan, Shah Shuja, qui gouverna le Bengale (1639-1659). Comme les raids à partir de Chittagong continuèrent et que le commerce du Bengale en souffrait, Shah Shuja voulut forcer les Hollandais à soutenir une nouvelle campagne contre le port, mais les administrateurs du comptoir de Hugli y opposèrent un refus catégorique [162]. À la mort de leur père, une lutte pour le trône de Delhi éclata entre les fils de Shah Jahan. Shah Shuja fut battu en 1659 par les troupes de son frère Aurangzeb dans la bataille de Khajua et se replia au Bengale où il reçut l'aide des Hollandais et d'un certain nombre de Portugais. Mais les troupes de Mir Jumla, le général en chef d'Aurangzeb, qui le suivit de près, étaient supérieures et Dhaka fut perdu en mai 1660. Devant quitter le Bengale sur-le-champ, Shah Shuja voulut s'enfuir en Perse. Or ce n'était pas la saison des départs et les troupes de Mir Jumla étaient à ses trousses…

> […] il n'y avoit point de tems à perdre. Il falloit promtement se résoudre ou à tomber entre les mains de Jembla [Mir Jumla], ou à s'enfuir dans le Roïaume d'Aracan contre lequel les Bengalois étoient en guerre, & aller se jetter aux

161. Schouten (1727, vol. 1 : 189-194).

162. Prakash (1985 : 232). Rappelons qu'un chroniqueur contemporain, Talish, reproche à Shah Shuja d'être responsable du déclin de la flotte mogole au Bengale comme le gouverneur mogol se révéla incapable de réagir efficacement aux incursions arakanaises (Sarkar 1933 : 191).

> piés du Roi, pour implorer sa miséricorde & sa protection. L'un & l'autre de ces partis lui paroissoit également dur à prendre. La cruauté dont Orang-chef [Aurangzeb] avoit usé envers ses autres fréres & leurs familles, & envers son propre fils, le fit déterminer à se jetter entre les bras de ses anciens ennemis [163].

Shah Shuja envoya son fils en Arakan pour essayer de savoir s'il y serait bienvenu et dans l'attente d'un navire pour l'Arabie.

> Ce prince [Shah Shuja], n'ayant point de navires pour se mettre sur mer, et ne sachant plus où fuir, envoya son fils aîné, Sultan-Banque, vers le roi de Racan [...] savoir s'il trouverait bon qu'il se réfugiât en son pays pour quelque temps seulement, et s'il lui ferait la grâce, quand la moisson [= mousson] ou saison du vent serait venue, de lui fournir un navire pour Moka, et qu'il avait envie d'aller à la Mecque, et qu'il pourrait passer de là quelque part en Turquie ou en Perse. Ce roi fit réponse qu'il serait le très-bien venu, et qu'on l'assisterait en tout ce qui serait possible, et en même temps Sultan-Banque s'en retourna à Daké [Dhaka], avec quantité de galeasses qu'ils appellent, ou demi-galères de ce roi, conduites par des Franguis (je veux dire ces fugitifs de Portugais et autres chrétiens ramassés qui se sont jetés au service de ce roi-là...), sur lesquelles Sultan-Sujah s'embarqua avec toute sa famille, sa femme, ses trois fils et ses filles [164].

Quelle ironie du sort que d'être contraint de prendre refuge dans un pays ennemi ! La fuite dramatique de Shah Shuja et sa disparition quelque peu mystérieuse en Arakan ont beaucoup retenu l'attention de ses contemporains ; bien après sa mort, des rumeurs persistantes le disaient encore en vie [165]. On pourrait juger qu'il s'agit là d'un épisode marginal de l'histoire arakanaise, mais à vrai dire, les événements en question ont eu des répercussions considérables sur l'Arakan.

Plusieurs récits sur le séjour et la fin de Shah Shuja en Arakan permettent exceptionnellement à l'historien une discussion plus approfondie des faits. Dans le cadre de ce travail, nous allons pourtant nous limiter aux implications proprement arakanaises et ne pas tenter une analyse exhaustive des récits concurrents. L'étude de D. G. E. Hall, qui s'appuie sur le *Daghregister* de la Compagnie hollandaise des Indes orientales (VOC) est indispensable [166]. Les récits sur lesquels nous

---

163. Schouten (1727, vol. 1 : 229).

164. Bernier (1830 : 150-151).

165. Bernier (1830 : 156) : « [...] de sorte qu'il est assez difficile de savoir au vrai ce qu'il est devenu et c'est ce qui a donné sujet à ces alarmes si fréquentes qu'on nous a données depuis à Delhi ; car tantôt on le faisait arriver à Massipatan = (Masulipatam), se joindre avec le roi de Golkonda et celui de Visapour ; tantôt on assurait qu'il avait passé à la vue de Sourate avec deux navires qui avaient les étendards rouges que le roi de Pegu ou celui de Siam lui avait fournis ; et tantôt qu'il était en Perse et qu'on avait vu dans Chiras, et puis dans Kandār même, tout prêt d'entrer dans le royaume de Caboul. Aurang-Zebe même dit un jour en riant, ou autrement, que Sultan-Sujah était enfin devenu *agy*, ou pélerin, comme voulant dire qu'il avait passé à la Mecque ; et encore à présent, il y a une infinité de personnes qui veulent qu'il soit en Perse retourné de Constantinople, d'où il a apporté beaucoup d'argent [...] ».

166. Hall (1936 : 88 et suiv., « *Shah Shuja and the Dutch Withdrawal in 1665* »).

nous appuyons sont ceux de W. Schouten, le médecin hollandais qui était en Arakan pendant les mois dramatiques où se jouait le sort de Shah Shuja [167] et de F. Bernier [168], le médecin français qui a enquêté assidûment sur le sujet [169]. Dans l'historiographie arakanaise, le passage de l'ex-gouverneur du Bengale a laissé des traces et une confusion qu'il conviendra d'essayer d'éclaircir à la fin de ce chapitre.

Suivant Bernier, l'intention du prince de se réfugier en Arakan avait été annoncée à la cour par une mission du fils de Shah Shuja et la cour avait donné son accord. Après la chute de Dhaka, Shah Shuja arriva le 3 juin 1660 avec une suite de cinq cents personnes à Dianga, sur des bateaux arakanais ; il y resta pendant deux mois, avant de partir pour la capitale où il arriva le 26 août 1660.

> On les reçut assez bien, tout ce qui était nécessaire pour la vie, selon le pays, leur étant fourni de la part du roi [170].
>
> Ce Monarque & toute sa Cour ne hésitèrent pas un moment à prendre la protection du Prince fugitif & de la famille affligée, à-condition que tout son monde mettroit à l'instant les armes bas, à quoi Chasausa [Shah Shuja] n'auroit jamais

---

167. *Voiage de Gautier Schouten aux Indes Orientales commencé en l'an 1658 et fini l'An 1665* cité ici d'après une traduction française de 1727, est une source importante parce que Schouten était en Arakan même durant les mois critiques d'octobre 1660 à février 1661. Schouten fait pourtant croire à ses lecteurs que Shah Shuja arriva en Arakan en octobre 1660, ce qui n'est pas correct.

« L'on vit même arriver un Prince Maure qui venoit de Bengale se réfugier à Aracan, & demander retraite pour lui & pour ce qu'il amenoit de gens ».

« Ce fut donc lors que nous étions à Aracan, que ce Prince fugitif, avec toute sa famille, & environ cinq cents hommes de ses plus fidelles sujets, entra dans le Roïaume, & s'avança vers Aracan. » (Schouten 1727, vol. 1 : 194, 229).

D'après Schouten, l'arrivée du prince mogol aurait surpris la cour et le roi aurait envoyé « promptement des gens pour leur ordonner de s'arrêter et leur demander d'où ils venaient » (Schouten 1727, vol. 1 : 231-232).

Ceci est en contradiction avec le récit de Bernier et le *Daghregister*. Le *Daghregister* atteste son arrivée à Mrauk U à la date du 26 août 1660. Le chirurgien hollandais n'a pas non plus assisté aux événements qui entourent la mort de Shah Shuja.

168. *Voyages de François Bernier docteur en médecine de la faculté de Montpellier contenant la description des États du Grand Mogol (1656-1668)* cité d'après une édition de 1830 (voir Bernier 1830 : 150-157). Le récit bien connu de François Bernier s'appuie sur de nombreux entretiens avec des personnes qui avaient été en Arakan au moment des événements et sur des documents écrits. Bernier reconnaît que les témoins qu'il consulta ne concordaient pas toujours dans leurs affirmations (« On m'a encore fait mille contes là-dessus tout différens, de sorte qu'il n'y a pas moyen de savoir à quoi on s'en doit tenir », p. 157).

169. D'autres sources sont : *A New Account of the East Indies... (1727)* du capitaine écossais Alexander Hamilton, cité d'après une édition de 1744 (Hamilton vol. 2, 1744 : 27-29), est une source imprécise qui n'apporte aucun élément nouveau à l'histoire des événements ; Shiab al-din Talish cité ici d'après la traduction de Sarkar (« *The Feringhi Pirates of Chatgaon* », Sarkar 1933 : 178-190) ; le *Rajamala*, la chronique royale du Tripura (voir Long 1855 : 552-553) ; quelques autres références seront fournies en note. Signalons aussi pour mémoire l'article de G. Harvey, « *The Fate of Shah Shuja (1661)* », dans le Journal of the Burma Research Society (Harvey 1922). Qanungo (1986 : 645) mentionne aussi des sources populaires en bengali.

170. Bernier (1830 : 151).

> pu se résoudre, s'il ne se fût agi de sauver la vie à ses femmes & à ses enfans qu'il aimoit tendrement. Mais il y consentit afin de pouvoir être en seureté, jusques-à-ce qu'il trouvât des vaisseaux de Marchands Maures, qui pussent l'emmener en Perse. Il se rendit donc dans la ville d'Aracan où étoit la Cour, & il fut favorablement reçu du Roi, qui lui promit qu'il seroit en seureté auprès de lui [171].

La réalité semble pourtant avoir été un peu moins chaleureuse et rassurante. Le prince et sa suite se trouvaient enfermés dans une maison à l'ouest de la ville et aucune personne étrangère n'avait accès à leur demeure [172]. Aurangzeb voulait absolument mettre la main sur son frère fugitif et les Arakanais, craignant des représailles, avaient envoyé leur flotte avec des renforts à Dianga. Le 5 septembre, le nouveau gouverneur du Bengale avait arrêté tous les navires hollandais à Hugli pour les contraindre à l'aider à s'emparer du prince [173]. Le directeur du comptoir hollandais dut se charger d'un message au roi d'Arakan réclamant la remise du prince. Quant à la cour arakanaise, il semble bien qu'elle avait décidé de profiter au mieux des circonstances. Le prince pouvait être une monnaie d'échange pour récupérer des territoires perdus. Elle répondit à la demande du gouverneur par l'envoi d'une ambassade qui réclama des terres que les Arakanais auraient tenues sous le gouvernement de Shah Shuja précisément. Les ambassadeurs arakanais furent reçus avec politesse et honorés avec des cadeaux, mais il ne semble pas que le gouverneur fût prêt à faire des concessions aux Arakanais [174].

On rapporte qu'après quelques semaines, les rapports entre le prince réfugié et la cour arakanaise commençaient à se gâter. Le refus dédaigneux, par Shah Shuja, de donner au roi une de ses filles [175] et le désir du roi d'accaparer les richesses [176] que traînait dans sa fuite la suite du prince mogol [177], sont donnés comme les principales raisons

---

171. Schouten (1727, vol. 1 : 230-231).

172. Cette maison se serait trouvée sur la colline de *Bhā: bhu* (Hall 1936 : 88).

173. Hall (1936 : 89-90). Dans les mois suivants circulaient alors des rumeurs sur une attaque imminente de la flotte mogole. « Dans ce même tems-là [vers le mois de novembre 1660] on aprit que le fameux Général Emir Jembla, nommé Nabab à la Cour d'Aracan, après avoir réduit les États de Chasausa, avoit entrepris de poursuivre ce Prince par-tout où il seroit, & qu'il s'étoit avancé avec une nombreuse armée, jusqu'à la ville de Diange, sur les frontiéres du Roïaume d'Aracan, dans le dessein d'y entrer, & de mettre tout à feu & à sang » (Schouten 1727, vol. 1 : 234).

174. Hall (1936 : 89). Voir aussi Foster (1896, vol. 11 : 69).

175. « [...] voilà que le roi, cinq ou six jours après, envoya vers Sultan-Sujah lui demander une de ses filles en mariage, qu'il ne se pût jamais résoudre de lui accorder, ce qui aigrit beaucoup ce barbare », (Bernier 1830 : 153) ; Hall (1936 : 89).

176. 23 tonnes d'après le *Daghregister* (Hall 1936 : 90) ; A. Hamilton parle de « six ou huits charges de chameaux en or et pierres précieuses » (Hamilton 1744 : 27).

177. « Mais cette faveur ne dura guéres, & les promesses qu'on lui avoit faites furent bientôt retractées. L'aversion naturelle qu'on avoit pour les Bengalois, qu'un raïon de générosité avoit suspenduë pour un peu de tems, reprit sa force. Le désir de profiter du trésor

de ce changement d'atmosphère dans les rapports. Nous estimons qu'il ne s'agit là, pourvu qu'elles soient correctes, que de raisons secondaires. La principale était que les Arakanais constataient qu'ils ne pouvaient tirer aucun profit politique de la situation et Shah Shuja devait s'en rendre compte.

Les événements qui eurent lieu dans la suite ont été racontés et interprétés de manière diverse. En décembre 1660 éclatèrent des violences impliquant un groupe de soixante-dix ou quatre-vingts musulmans de la suite de Shah Shuja. D'après le *Daghregister*, il s'agissait de musulmans venus en décembre 1660 du Bengale pour rejoindre Shah Shuja. Le 7 février 1661, ils tentèrent en vain de s'emparer du palais. Plusieurs Arakanais furent tués et une bonne partie de la ville fut détruite par un incendie, le palais même ayant été menacé par le feu. Tous les agresseurs qu'on fit prisonniers furent exécutés, sauf trois. Seuls les bons conseils de son entourage auraient empêché Candasudhammarājā d'en finir avec Shah Shuja. Gerrit van Voorburg, le chef du comptoir hollandais, précise que les Arakanais empêchaient tous les étrangers de suivre les événements de leurs propres yeux. Directement menacé, Shah Shuja se serait alors enfui avec sa famille et 300 hommes de sa suite. Les Arakanais capturèrent son fils aîné [178] et une semaine plus tard, le 15 février, le cadet, alors que le sort de Shah Shuja lui-même dans le même temps restait inconnu [179].

Le docteur de Montpellier confirme la version disant que Shah Shuja avait voulu fomenter un coup d'État avec les gens de sa suite et l'aide des musulmans d'Arakan.

> [...] c'était une entreprise bien hardie, et qui paraît plutôt d'un désespéré que d'un homme de bon sens ; néanmoins, selon que j'en ai ouï parler, et ce que j'en ai pu apprendre de quantité de Mahométans, de Portugais et d'Hollandois qui étaient présents pour lors, la chose était assez possible ; mais le jour de devant qu'on devait faire le coup, l'entreprise fut découverte, ce qui ruina entièrement les affaires de Sujah, et fut bientôt cause de sa ruine, car ne voyant plus après cela de ressource, il voulut tâcher de s'enfuir, et se sauver vers le Pegu, ce qui était une chose comme impossible à cause des montagnes et des grandes forêts qu'il y a à passer, et qu'il n'y a plus de chemin comme il y avait

---

d'argent & de pierreries que le Prince fugitif avoit aporté, s'y joignit ; & enfin toutes ces amitiés qu'on lui avoit faites d'abord, se convertirent en haine & en fureur » (Schouten 1727, vol. 1 : 231).

Le texte de Bernier se signale par son attitude pro-mogole et ses préjugés sur la cour arakanaise : « [...] ses richesses ont été vraisemblablement la cause de sa perte, ou du moins y ont beaucoup contribué : ces sortes de rois barbares n'ont aucune véritable générosité, et ne sont guère retenus par la foi qu'ils ont promise, ne regardant qu'à leurs intérêts présents, sans songer même aux malheurs qui leur peuvent arriver de leur perfidie et de leur brutalité ; pour se tirer de leurs mains, il faut être ou le plus fort, ou n'avoir rien qui puisse exciter leur avarice ».

178. Appelé « Sultan Banque » (Bernier) ou « Bon Sulthan » (Hall d'après le *Daghregister*).

179. Hall (1936 : 90).

> autrefois ; et puis on le poursuivit incontinent de si près, qu'on l'eut atteint dès le même jour. On doit bien penser qu'il se défendit sans doute aussi courageusement qu'on peut faire ; il tua un si grand nombre de barbares, qu'à peine le saurait-on croire ; mais il survint tant de monde qu'il fut à la fin accablé par la multitude et obligé de quitter le combat [180].

Le récit de Schouten est quelque peu différent. Shah Shuja aurait demandé au roi de quitter la capitale pour rétablir sa santé par un séjour à la campagne. En fait, il nourrissait l'espoir que ses gens puissent organiser sa fuite, comme il estimait que son séjour en Arakan lui faisait courir des dangers croissants.

> Cette faveur [de quitter la capitale] lui aiant été acordée, il s'y en alla, & quelque tems après il envoia secrétement, par divers chemins, environ quatre-vingts Bengalis armez, vers la frontiére qui étoit la plus proche du lieu où il faisoit sa résidence. Quand ils y furent arrivez, ils parurent en armes au lieu où ils espéroient trouver leur Prince, dans les desseins de le conduire jusques au-delà des frontiéres, & sur les terres de Pegu, malgré l'oposition que ceux d'Aracan y pourroient former. Mais c'étoit une résolution de désespoir, qui ne pouvoit avoir que de terribles suites.
>
> Dès-qu'ils furent découvers, on leur demanda où ils alloient ainsi en armes ? Ils répondirent qu'ils étoient Sujets du Sultan Chasausa [= Shah Shuja], & qu'ils demandoient la liberté du passage ; parce que la chose étoit de grande importance à ce Prince, promettant qu'encore qu'ils fussent armez ils ne feroient de tort ni d'insulte à personne.
>
> Tout ce qu'ils demandoient leur fut acordé, hormis la permission de porter des armes, & on leur dit que s'ils voulaient les quitter, on les laisseroit passer, mais non autrement. Les Bengalois qui aimoient mieux laisser la vie que de quitter leurs armes, se mirent en devoir de passer par force. Les habitans d'Aracan s'y oposérent & les ataquérent. Les Bengalois se défendirent, & avancérent leur marche, jusques-à-ce que enfin étant environnez & pressez de toutes parts, & aiant eu quelques-uns de leurs gens tuez, ils ne virent point d'autre espérance de se sauver, qu'en mettant le feu aux maisons.
>
> Aussi-tôt un vent de Nord-est, qui soufloit avec véhémence & la disposition à brûler où la grande sécheresse avoit mis les matiéres legéres dont ces bâtimens étoient construits, aïant fait prendre & allumer le feu, on vit incontinent tout en flammes, & en peu d'heures toutes les maisons qui étoient sous le vent, au nombre de plus de mille furent consumées. Un grand nombre de Pagodes fut réduit en cendres, & les flammes qui montoient en l'air, gagnoient tellement, qu'elles se communiquérent jusqu'à l'endroit où étoient nos vaisseaux à l'ancre, dont il fallut vite couper les cables, pour les sauver, & il fallut s'éloigner promtement. Mais l'incendie fut arrêté justement en ce même lieu, c'est-à-dire sur le bord de la riviére, après avoir détruit une rangée de plusieurs lieüs de maisons [181].

Les Arakanais écrasèrent la petite troupe et ceux qui furent faits prisonniers, furent massacrés. Où et à quel moment périt Shah Shuja ?

---

180. Bernier (1830 : 154-155).
181. Schouten (1727, vol. 1 : 231-233).

D'après une lettre ultérieure de van Voorburg, il n'aurait pas réussi à s'enfuir et aurait été parmi les premiers tués. Ses assassins l'auraient défiguré pour mieux s'emparer des précieux bijoux qu'il portait [182]. Suivant certains informateurs de Bernier, il se pourrait qu'on l'eût tué alors même qu'il tenta de s'enfuir [183].

> Pour ce qui est de la personne même de Sultan-Sujah, voici ce qu'on en a pu savoir ; que lui avec une femme, un eunuque et deux autres personnes, gagnèrent le haut de la montagne, qu'il reçut un coup de pierre par la tête qui le renversa, mais qu'on le releva aussitôt, que l'eunuque lui banda la tête avec son turban et qu'ils se mirent à fuir au travers des bois. J'ai ouï raconter la chose de trois ou quatre autres manières différentes, par des personnes même qui s'étaient trouvées en ce lieu ; j'en ai vu qui assuraient qu'on l'avait trouvé entre les morts, mais qu'il n'avait été que trop bien connu ; et j'ai vu une lettre du chef de la factorie [= G.van Voorburg], que les Hollandais y tiennent, qui confirmait cela ; de sorte qu'il est assez difficile de savoir au vrai ce qu'il est devenu [184].

La conclusion que Shah Shuja lui-même était mort ne s'imposa que quelque temps après. À la fin du mois de février 1661 toutefois, un observateur étranger sur place, comme Schouten, pouvait encore croire que le prince était en fuite. Les mesures de police des Arakanais étaient si sévères qu'aucun musulman ne pouvait plus approcher les navires hollandais de peur que le prince puisse s'évader du pays.

> Le roi d'Aracan aiant envoié par-tout des ordres exprès de faire recherche du Prince de Bengale, & de ce qu'il étoit devenu, fit redoubler les gardes sur ses frontiéres, & défendre rigoureusement qu'on laissât sortir aucun Maure du Roïaume, ou qui que ce füt qui eût l'air d'être Maure, s'il n'avoit un passeport. Il fit aussi mettre des jélyasses en sentinelle sur toutes les eaux internes, & jusqu'à la mer, pour prendre garde que rien ne sortît par cette voie : il défendit sur peine de la vie, que ni Maures, ni gens d'Aracan, ne vinssent à bord de nos vaisseaux, sous prétexte de commerce, comme on faisoit auparavant.
> Toutes ces précautions tendoient à empêcher l'évasion de Chasausa [Shah Shuja], & encore plus l'enlevement qu'il prétendoit faire de son trésor, que le Roi avoit devoré par ses desirs & dont il craignoit de n'obtenir pas la possession. Mais s'il y avoit des sentinelles sur toutes les eaux, on en voioit presque une multitude autour de nos navires, parce-que nous nous préparions pour partir, & que nous allions & venions sans cesse de la loge à bord ; & de bord à la loge. Il n'y avoit ni canot, ni chaloupe, ni même aucun bâtiment du païs, quelque petit qu'il fût, non-pas même nos plus petits, qui ne pouvoient contenir que ceux qui les nageoient, qui ne fût visité avant-que d'aborder, de-peur que nous n'eussions entrepris d'emmener à Batavia le Sultan fugitif [185].

---

182. Hall (1936 : 90).

183. Suivant Hamilton (1744 : 28), le roi aurait ordonné à Shah Shuja de quitter la ville, mais aurait interdit aux marchands de lui vendre des provisions. Sur le chemin du Pègou, on l'aurait attaqué et dépouillé de ses trésors. Cette version tardive est peu crédible.

184. Bernier (1830 : 155-156).

185. Schouten (1727, vol. 1 : 236). Comme le navire de Schouten quitta Mrauk U peu après et que l'auteur n'était donc plus sur les lieux, on accordera moins d'importance à sa conclusion, savoir que le prince fut capturé peu après et mis à mort.

La chronique royale du Tripura propose encore une autre version de la mort de Shah Shuja. Le prince mogol aurait été noyé sur ordre du roi pour avoir tenté de s'emparer du trône. Son épouse tout comme ses filles se seraient suicidées ensuite [186].

Suivant Schouten, Mir Jumla menaçait à la même époque la côte arakanaise et tout le pays était en alarme [187]. Le texte de Schouten mérite d'être cité, parce qu'il illustre la capacité et la diligence de la cour arakanaise de mobiliser des forces armées importantes.

> Pour se mettre promtement en état de défense, le Roi envoia par-tout des Commissaires, afin de faire marcher ceux de ses Sujets qui seroient le plus en état de porter les armes, & par ce moien, il assembla en peu de tems une puissante armée. On vit aussi un grand nombre de jelyasses équipées en guerre, prêtes à rendre service, montées d'un grand nombre de mariniers & de canon, qui consistoit en de petits pierriers de fonte, & on les envoia du côté de Diange.
> Ce ne fut pas sans surprise que nous vîmes en si peu de tems une nombreuse armée de terre sur pié, & une armée navale en état, qui faisoient route l'une & l'autre vers cette ville frontiére, pour prévenir l'invasion dont le Roïaume étoit menacé. Jembla [Mir Jumla] sachant ce qui se passoit, demeura quelque tems le long des frontiéres d'Aracan, dont le païs est tellement entre-coupé de riviéres & de canaux, qu'on ne peut pas y pénétrer aisément, ne commettant d'autres hostilités que quelques éxécutions militaires, quelques pillages & quelques incendies, pour donner l'alarme & obliger l'armée d'Aracan d'en venir aux mains [...] [188].

Mir Jumla aurait retiré ses forces à l'annonce de la mort de Shah Shuja par des messagers hollandais. Les trois fils de Shah Shuja ainsi que leurs femmes et enfants furent faits prisonniers et transportés à la

---

186. Long (1850 : 552). Le *Rajamala* rapporte que Shah Shuja fut aimablement reçu par l'ex-raja du Tripura, Govindamânikya qui avait préféré en 1659 se retirer en Arakan plutôt que de défendre le trône contre un proche parent ambitieux. Voici la description de l'exécution suivant la traduction de Long : « *But the king of Arakan pretending that Shah Sujá had conspired against his life by sending soldiers in disguise into his palace [...], resolved to kill him, but being a Buddhist, he could not shed blood except in battle, he had him therefore bound and put into a boat on the river, a plank being taken out of the boat it sank with Sujá fast bound in her, the King satisfying his conscience by drowning him, and not shedding his blood* ». Quoique cette histoire ne soit pas tout à fait convaincante lorsqu'on la compare avec les autres récits, elle illustre néanmoins la richesse des hypothèses qui se sont nouées autour du destin tragique du prince.

La version du *Rajamala* se retrouve chez un auteur indien moderne comme Majumdar (1973 : 96) qui prétend que Shah Shuja fut tué deux ans (?) après son arrivée en Arakan.

187. Schouten (1727, vol. 1 : 234) : « Dans ce même tems-là on aprit que le fameux général Emir Jembla, nommé Nabab à la Cour d'Aracan, après avoir réduit les États de Chasausa, avoit entrepris de poursuivre ce Prince par-tout où il seroit, & qu'il s'étoit avancé avec une nombreuse armée, jusqu'à la ville de Diange, sur les frontiéres du Roïaume d'Aracan, dans le dessein d'y entrer, & de mettre tout à feu & à sang. C'étoit cette nouvelle qui avoit mis tout le païs en alarme, & particuliérement dans le quartier où étoient nos vaisseaux. On ne voioit par-tout que des gens qui fuïoient avec leurs familles & leurs éfets, pour se sauver dans la ville capitale. »

188. Schouten (1727, vol. 1 : 235).

cour. Les puissants arakanais s'emparèrent des trésors de Shah Shuja dont une partie revint au trésor royal [189].

Le gouverneur du Bengale envoya tout de suite un navire hollandais en Arakan pour demander le retour des enfants de Shah Shuja et la dépouille mortelle du prince. L'ambassadeur mogol qui avait sur lui une somme de12 000 roupies pour corrompre les gens de la cour, arriva le 29 septembre 1661. Le gouverneur du Bengale aurait voulu que van Voorburg intervienne en faveur de son émissaire, mais le directeur du comptoir de Hughli lui donna instruction d'éviter que l'ambassadeur vienne à bout de sa mission. Quoi que van Voorburg tentât de faire, le roi restait fâché parce que les Hollandais avaient assuré le transport de l'ambassadeur mogol et que, de surcroît, le gouverneur du Bengale put affirmer qu'il bénéficiait du soutien des Hollandais. Il s'en plaignit dans une lettre au gouverneur général de la VOC à Batavia [190]. Deux ans plus tard, les enfants de Shah Shuja n'avaient toujours pas été remis au gouverneur du Bengale.

Les serviteurs et soldats qui faisaient partie de la suite de Shah Shuja furent embauchés dans les groupes de service et les gardes du palais [191]. Ils sont connus sous le nom de *kaman chī* (archers persans). Quelques-uns d'entre eux auraient exprimé le désir d'élever du bétail et auraient reçu de la part du roi des bœufs et des chèvres [192]. En avril 1664, une lettre de Daniel Six, le successeur de van Voorburg à Mrauk U, confirma que les trois fils de Shah Shuja avaient été exécutés ensemble avec un certain nombre de musulmans auxquels

---

189. Hall (1933 : 90).

190. Hall (1936 : 91) : « *Truly I must almost retract my friendship on account of the despatch by the Captain of the Dutch factory at Hughli of a ship with a Moor on board who is my great enemy ; but I have forgiven the Captain, who resides here under my protection, bearing in mind that the Governor-General had no knowledge of the affair* […] ».

191. Foley qui visita la communauté de leurs descendants rapporte : « […] *the Kuman-hsis invariably attended the prince royal, or governors on their journey through the several provinces of the empire ; preceding them upon the road, and bearing their bows and arrows in their hands* ».

Ils participèrent aux révolutions de palais entre 1692 et 1706. Après 1710, ils furent exilés sur l'île de Ramree où leurs descendants vivent encore aujourd'hui (voir à ce sujet Foley 1835 : 202-203).

192. Foley (1835 : 202) rapporte une tradition orale : « *There is a curious circumstance connected with the distribution and final settlement of the Kuman-hsi in the province. When brought to the presence of Meng-ka-mong* [il faudrait entendre *Candasudhammarājā*], *and asked what profession they were individually desirous of adopting, a few who were unable to speak the language of the country, put their hands up to their heads and pointing out the two fore-fingers, endeavoured to represent an animal with horns ; thereby intimating that they wished to follow the occupation of herdsmen. Upon this the Raja directed a supply of cattle and goats to be given to them, and those who received the latter were placed upon a small island that has since been termed Tchye-kî-ūn (Goat island)* ».

on reprochait d'avoir mis le feu au palais royal pour s'enfuir du pays [193]. D'autres envoyés du gouverneur du Bengale avaient suivi ceux des années précédentes et l'un d'entre eux avait même été jeté en prison. À la fin de la saison des pluies 1664, la flotte arakanaise lança une attaque massive contre Dhaka et remporta une victoire éclatante. Le mépris de la cour arakanaise pour le gouvernement du Bengale dépassait manifestement toutes les bornes. Mais très rapidement les conditions de l'affrontement changèrent.

Avant d'aller plus loin, analysons ce que disent les sources arakanaises au sujet du séjour de Shah Shuja. Voici le texte de CL :

> Au mois de *tabui.twè* [février-mars] de l'an 1023 [1661], le fils du roi pachâ, Nha roṅ cī, qui était devenu un sujet royal à l'époque de Narapati, se révolta contre Candasudhammarājā ; il ne pouvait l'emporter et s'enfuit sur la rive gauche de la Kacchapanadī [Kaladan]. Il fut tué par un coup de fusil avec deux de ses fils et les gens de son entourage. D'autres gens de sa suite burent l'eau du serment, on leur donna des arcs et ils furent mis dans la garde royale. On appelait ces gens Kamam. En l'an 1025 [1663], les *moṅ: kwap* [Mogols] sujets de Nha roṅ cī, se révoltèrent à nouveau, ils mirent le feu au palais d'or et Manosīha, le gouverneur de Mrauk U mourut [194].

Il s'agit du seul texte qui se prononce clairement sur la mort de Shah Shuja ; il confirme que le prince fut tué alors qu'il tentait de s'enfuir à la suite d'un conflit violent ou, comme le veulent, de manière stéréotypée, les chroniques arakanaises, d'une « révolte ». L'intégration d'une partie des gardes du corps musulmans dans la garde royale arakanaise reçoit, elle aussi, sa confirmation. Ce texte soulève pourtant des questions.

Notons d'abord que la première date ne concorde pas avec les sources hollandaises. Shah Shuja n'est pas arrivé en février-mars en Arakan, mais en juin 1660. L'incendie du palais en 1661, vu par Schouten, n'est pas évoqué, alors que la conjuration qui eut lieu en 1663 ou en 1664 et qui fut suivie de l'exécution des princes musulmans est associée à un autre incendie du palais.

---

193. Hall (1936 : 91). Bernier, en parlant de cette ultime tentative, ne donne pas de date, mais on peut sans doute l'attribuer à 1663-1664. Voici son texte : « Sur ces entrefaites, quelques serviteurs de Sultan-Banque [le fils de Shah Shuja], avec quelques-uns de ces Mahométans dont j'ai parlé, s'allèrent mettre en tête de faire une autre conjuration semblable à la première ; mais le jour déterminé pour cela étant venu, un des conjurés qui était à demi-ivre, commença trop tôt à donner. On m'a encore fait mille contes là-dessus tout différens, de sorte qu'il n'y a pas moyen de savoir à quoi s'en doit tenir. Ce qu'il y a de véritable et qui n'est que trop certain, c'est que le roi s'aigrit enfin si fort contre cette malheureuse famille de Sujah, qu'il commanda qu'on l'exterminât entièrement : aussi n'en est-il pas demeuré un seul qui n'ait perdu la vie, jusqu'à cette fille qu'il avait épousée, quoiqu'on dit qu'elle fût grosse, Sultan-Banque et ses frères ayant eu la tête tranchée avec de malheureuses haches toutes émoussées, et les femmes ayant été enfermées dans des chambres où elles sont mortes de faim et de misère », (Bernier 1830 : 158).

194. CL 221-222.

Nha roṅ cī semble être une appellation arakanaise assez curieuse pour Shah Jahan ; elle se trouve confirmée par une transcription similaire du *Daghregister*, « Noromsit » [195].

Le nom de Shah Shuja apparaît sous la forme Sak sūjā chez Ṅa Mañ qui est le seul chroniqueur à dire clairement que Shah Shuja était venu en Arakan (!) [196]. Mais ce nom est aussi donné comme celui d'une sœur cadette de Shah Jahan dont la AC parle sous le règne de Narapati. La AC parle de la révolte de Nha roṅ cī (Shah Jahan) contre son frère et de sa fuite. Il serait arrivé en Arakan avec sa sœur cadette Sak sūjā. Le roi Narapati aurait enlevé la princesse et lui aurait dédié un poème en 1639 [197] ! Or on sait que Shah Jahan, après l'échec de cette révolte, commença à régner comme souverain indépendant au Bengale en avril 1624. Outre l'impossibilité de concilier les deux dates, rien n'est connu par ailleurs sur une princesse mogole ou une sœur de Shah Jahan qui serait entrée au harem arakanais.

Dans une version manuscrite de la AC, le chroniqueur mentionne brièvement la présentation à Candasudhammarājā de deux filles de Shah Shuja [Chak Sūjā] ; les noms des deux filles sont donnés comme Rhak sūjā et Sūjātā. [198]. Dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale dont la liste des rois s'apparente de près à celle de la AC, on rapporte en revanche au règne de Narapati la remise de deux filles dont les noms sont Rhac rhu et Sūjātā [199].

Il serait plus facile de rapporter les événements au règne de Candasudhammarājā qu'à celui de Narapati. Dans ce cas-là, il faudrait pourtant pouvoir rendre compte des raisons qui font attribuer au règne de Narapati un poème dédié à une princesse indienne. Quelle était l'identité de la princesse que la AC considère comme la sœur cadette de Shah Jahan ? Harvey appelle Pearee Banu la fille de Shah Shuja sur laquelle Candasudhammarājā avait jeté son dévolu [200].

Foley ajoute encore à la confusion quand il appelle le roi responsable de la mort de Shah Shuja « Meng-ka-mong » dans son aperçu sur

---

195. Hall (1936 : 97).

196. Curieusement CL ne mentionne ce fait qu'en note (CL 222).

197. Le poème est reproduit par CL 190-191. À cette époque résidait à Mrauk U le poète bengali Al-Awwal. Y aurait-il un rapport entre ce poème et le poète en question ?

198. Cette version fait aussi référence au poème de Narapati dédié à la princesse indienne précédemment mentionnée. Mais elle ne contient pas le texte du poème. Le nom de la princesse est écrit Shyak sūjā.

199. BN Indochinois 20.

200. Harvey cité par Hall (1936 : 89). D'après U San Baw U, il s'agirait de la fille cadette, d'après Harvey de la fille aînée. Nous ne savons pas sur quelles sources ces auteurs s'appuient. Dans la bibliographie de Qanungo (Qanungo 1986 : 645) est cité un ouvrage bengali intitulé *Purba Banga Gitika*, une collection de ballades populaires parmi lesquelles on trouve aussi des chants sur Piara Banu, la femme favorite de Shah Shuja. Rappelons que suivant le *Rajamala*, les filles de Shah Shuja se seraient empoisonnées après la mort de leur père.

les descendants des soldats mogols restés en Arakan. Comme cet auteur écrit en Arakan en 1835 et se fonde sur des sources indigènes, on voit à quel point la tradition est confuse et difficile à vérifier [201].

Une autre question concerne l'expression « le fils du roi pachā, Nha roṅ cī, qui était devenu un sujet royal à l'époque de Narapati ». Comment se fait-il que le chroniqueur considère Shah Jahan comme un sujet du roi d'Arakan ? Quel incident a servi de prétexte à une telle interprétation ? En 1639, Shah Shuja devint gouverneur du Bengale, un an après la prise du pouvoir par Narapati.La date ne pose donc pas de problème. On pourrait imaginer que Shah Shuja avait envoyé une mission à la cour de Mrauk U et que plus tard cette mission a pu être interprétée comme une reconnaissance de la supériorité arakanaise et les cadeaux comme des tributs.

La perte de Chittagong

The fort of Chatgaon is an appurtenance of the kingdom of Arracan, which is a large country and great port of the east. [...] The land and water routes alike for entering the country are very difficult. Its conquest is an extremely hard task. Shiab al-din Talish (1665).

Chatgaon, our outpost, and place of our advanced guards lies amidst hills, the passes whereof are difficult and stony and almost impassable for the enemies who have to face a shower of arrows, and gun-shots and stones like rains.
Le roi Narapati dans une lettre à Islam Khan Mashadi (1638).

La chute de Chittagong en 1666 est une des dates clés de l'histoire arakanaise : elle marque non seulement le commencement du déclin de la puissance militaire arakanaise dans la région, mais aussi le début d'une instabilité politique qui va durer quarante ans. Pour les historiens du Bengale, la conquête de cette ville constitue le principal événement des 22 années du gouvernement de Shaysta Khân (Majumdar) et un des moments glorieux du règne d'Aurangzeb (Qanungo).

La possession de Chittagong était une pierre angulaire de l'édifice arakanais ; on a pu s'en rendre compte dans les chapitres qui précédent. Rappelons l'importance commerciale du port, un centre de transit pour les produits de la région, et notamment le riz, qui y était occasionnellement encore moins cher qu'à Mrauk U. La ville était aussi un pilier de la suprématie militaire arakanaise dans la région : le fort de Chittagong était tenu par une garnison arakanaise renouvelée annuellement. La mobilité de cette force se fondait sur une flotte de cent

201. Foley (1835 : 202). Une note de Foley relative au roi arakanais mérite d'être citée : « *I feel a pleasure in giving the name of this individual, in the hope that it may tend to perpetuate his infamy* ». Ce ton anti-arakanais donne à penser que les informateurs de Foley étaient musulmans.

bateaux [202]. On n'imagine pas la continuité des attaques et des raids luso-arakanais sans cette base aux bouches de la Meghna, de la Padma et du Gange.

Nous avons vu à quel point Candasudhammarājā avait manqué d'égards envers les ambassadeurs venus de la part de Mir Jumla, le gouverneur du Bengale, pour obtenir la remise des enfants de Shah Shuja. Nous avons aussi brièvement évoqué l'attaque d'une flotte arakanaise contre Dhaka à la fin de la saison des pluies 1664, qui marqua le retour à une politique franchement aggressive.

Cette attaque arakanaise ne peut être comprise sans référence à la situation politique au Bengale. Après avoir assumé la charge du gouverneur du Bengale en juin 1660, Mir Jumla, le général victorieux de Aurangzeb, avait dû affronter l'expansion territoriale, en Assam, du roi Ahom qui s'était rendu maître du Kamrup, situé à l'ouest de l'Assam. Les troupes mogoles furent victorieuses jusqu'en mars 1662 lorsque les pluies ruinèrent leurs lignes de communication et d'approvisionnement. Lorsqu'à la fin des moussons, Mir Jumla reprit l'initiative, il tomba soudain gravement malade et dut se résigner à la conclusion d'un traîté avec le roi Ahom. En mars 1663, l'éminent général décéda près de Dhaka. Le roi du Cooch Bihar profita de la confusion pour reprendre son royaume accaparé depuis peu par les Assamais. Pendant un an entier, le gouvernement du Bengale manqua d'une direction ferme et « le désordre régna dans l'administration du Bengale » (Majumdar). Si nous prenons en compte les problèmes que rencontra Mir Jumla, dont l'attention était absorbée par la révolte au nord-est du Bengale, puis le vide du pouvoir en 1663-1664, nous comprenons mieux la témérité arakanaise. Un facteur crucial doit être souligné : l'état de la flotte mogole. Sous Shah Shuja, l'entretien de la *nawwara* n'avait pas reçu l'attention nécessaire et dans la guerre entre Shah Shuja et Mir Jumla (1659-1660), elle fut totalement ruinée. Pour affronter les Assamais, Mir Jumla devait donc faire construire une nouvelle flotte ; on rapporte que 323 navires de guerre de différents types rencontrèrent une flotte Ahom numériquement supérieure à la bataille de Kaliabar (3 mars 1662) [203]. L'éloignement de la flotte musulmane occupée ailleurs ne pouvait donc qu'encourager les Arakanais. Or la guerre contre les Ahoms ne fut remportée qu'au prix du sacrifice de cette même flotte et la sécurité même du Bengale fut mise en péril [204].

Il se pourrait par ailleurs que la tentative de fuite des princes mogols à la cour arakanaise en 1663-1664 ait été un effort désespéré

202. Talish (dans Sarkar 1933 : 182).

203. Roy (1972 : 115). Mir Jumla eut aussi recours à des artilleurs hollandais et portugais. Le facteur décisif dans la bataille fut l'intervention de l'armée de terre mogole.

204. Roy (1972 : 48).

pour sortir de l'impasse à un moment où aucune lueur d'espoir ne leur venait du côté du Bengale. Quoi qu'il en soit, tout comme ils l'avaient fait depuis plus d'un siècle, les Arakanais tirèrent froidement profit d'une faiblesse momentanée de leur grand voisin pour faire une démonstration de leur savoir-faire naval et de leur rapidité. D'après Talish, les restes de la flotte mogole qui gardaient l'accès vers Dhaka, furent détruits par une incursion arakanaise début 1664, quand l'amiral Munawwar Khan, le *zamindar* de Bagadia (près de Dhaka) s'enfuit dans la confusion générale [205]. Dans la perspective arakanaise, les conditions devaient donc être bonnes pour frapper plus fort.

À la fin de la saison des pluies 1664, 70-80 bateaux arakanais remontèrent la Padma jusqu'à Dhaka. Ils réussirent à faire battre en retraite une flotte de 260 navires dont ils mirent en pièces la moitié. Des centaines d'habitants furent alors déportés en esclavage. Il ne semble pas qu'il faille écarter les chiffres donnés comme exagérés. Le chroniqueur mogol Talish et le médecin de Montpellier s'accordent à dire qu'un nombre inférieur de bateaux arakanais pouvait facilement venir à bout d'un nombre supérieur de bateaux ennemis. En parlant de la situation dans le golfe du Bengale avant la conquête de Chittagong, Bernier écrit :

> [Les flottes luso-arakanaises] l'ont obligé [= l'Empereur mogol] à y tenir toujours quantité de corps de gardes de tous côtés dans les passages, quantité de milice, et une petite armée navale de galeasses, pour s'opposer à leurs courses, et qui nonobstant tout cela n'ont pas laissé de faire souvent d'étranges raves, et d'entrer, comme j'ai dit, bien avant dans le pays, et se moquer de toute cette armée de Mogols, s'étant faits si hardis et si adroits aux armes et à conduire ces galeasses, que quatre ou cinq des leurs ne se feigneaient point d'en attaquer quatorze ou quinze de celles du Mogol, et effectivement en venaient à bout, les ruinaient, les prenaient ou les coulaient à fond [206].

Talish remarque que nulle part dans l'empire du grand Mogol, un voisin infidèle n'avait le pouvoir d'opprimer et de dominer des musulmans, mais que, bien au contraire, les rois voisins se montraient humbles pour sauvegarder leurs terres. Au Bengale seul, tel n'était pas le cas, « ici la simple conservation du domaine impérial était considérée comme un grand service ». En même temps le chroniqueur condamne

---

205. Sarkar (1933 : 192).

206. Bernier (1830 : 244). Mieux connu est sans doute le texte de Talish (d'après la traduction de Sarkar (1933 : 185) dont on apprécie l'ironie : « *The sailors of the Bengal flotilla were in such a fright, that I may say without exaggeration that whenever 100 war-ships of Bengal sighted four ships of the enemy, if the distance separating them was great the Bengal crew showed fight by flight, considered it a great victory that they had carried off their lives in safety, and became famous in Bengal for their valour and heroism ! If the interval was small and the enemy overpowered them, the men of the Bengal ships -rowers, sepoys, and armed men alike – threw themselves without delay into the water, preferring drowning to captivity* ».

la fainéantise de gouverneurs incapables qui n'avaient rien fait pour endiguer les incursions arakanaises [207].

Sous le règne de Sīrisudhammarājā, la cour a laissé à la communauté luso-asiatique de Dianga, faubourg de Chittagong sur la rive gauche de la Karnaphuli, la liberté de mener des raids au Bengale. Pendant des décennies – et ce jusque dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle – les seuls noms de « *Magh* » et de « *Feringhi* », comme on appelait les Arakanais et les Portugais, suffisaient à semer la terreur parmi la population côtière et riveraine du Bengale [208]. Pour les Arakanais, il s'agissait d'une politique de défense à moindres frais, le facteur psychologique l'emportant sur le poids réel de la force militaire. Il faut dès lors se poser la question des causes de l'attaque de 1664 qui marque le retour à une politique aggressive.

Les succès de Mir Jumla depuis 1659 contre Shah Shuja, l'échec politique de la cour de profiter d'une manière ou d'une autre du fait qu'ils détenaient entre leurs mains des princes mogols, la politique résolue de Mir Jumla visant à écraser à tout prix la résurgence du pouvoir des Ahoms dans les régions à l'ouest de l'Assam (construction d'une flotte importante sur le Brahmapoutre), tout cela était de mauvais augure pour la poursuite du statu quo dans la région de Chittagong. La période de mars 1663 à mars 1664 entre la mort de Mir Jumla et la nomination d'un nouveau gouverneur offrit un court moment de répit. La fin de la politique du laisser faire arriva avec la nomination de Shaysta Khan comme gouverneur du Bengale en mars 1664. Grâce à des monopoles commerciaux, il s'enrichit considérablement et mena une vie confortable au milieu de son harem. Mais il dirigea le pays d'une main de fer et peu après avoir pris les rênes du gouvernement, il prit des initiatives pour reconstruire la flotte impériale et préparer une campagne contre les Arakanais, une campagne dont la prise de Chittagong ne devait constituer que la première étape [209]. Les préparatifs d'une campagne contre Chittagong avaient commencé *avant* que les Arakanais n'attaquent Dhaka. L'attaque de 1664 était donc une tentative pour empêcher à court terme une invasion du territoire arakanais. Les Arakanais, pour défendre leur terrain, étaient les premiers à prendre l'initiative d'une attaque.

Du côté indien, plusieurs raisons ont motivé cette campagne. La première s'inscrit dans la longue durée ; il s'agit de l'expansion mogole vers les confins orientaux de l'Inde qui commence en 1576, lorsque le

---

207. Sarkar (1933 : 186).

208. En parlant des préparatifs pour l'attaque contre Chittagong, Talish note que l'équipage des bateaux bengalis avait une peur mortelle de la flotte « magh » et que les provisions ne pouvaient donc pas être envoyées directement du Bengale par voie d'eau (Sarkar 1933 : 198).

209. Majumdar (1973 : 97).

gouvernement du Bengale passe sous le contrôle des maîtres de Delhi. La prise de Chittagong en apparaît comme l'étape finale. Depuis 1576, l'administration mogole ne considérait pas Chittagong comme un district insoumis mais toujours comme une partie de l'empire. « Quand les mutasaddis du Bengale ne voulaient pas payer à un homme le salaire qui lui était dû, ils lui accordaient le droit sur une partie des revenus de Chittagong », écrit Talish [210]. En dépit de la mollesse des gouverneurs du Bengale, Chittagong était toujours resté sur l'agenda miltaire et politique des gouvernements mogols.

Plus généralement, la campagne prend sa signification dans le contexte de l'expansion de l'islam qui, politiquement parlant, débute au XIIIe siècle avec le sultanat du Bengale et touche finalement, au XIXe siècle, les districts limitrophes de l'Arakan où se trouve encore, à l'heure actuelle, la plus importante concentration de musulmans de toute la Birmanie. Sur une autre échelle encore, on peut interpréter l'expansion coloniale anglaise [211] comme une prolongation de l'expansion mogole (l'Arakan est une des deux premières provinces birmanes que les Anglais occupent après la première guerre anglo-birmane de 1824-1826). Cette dernière se double d'une expansion démographique bengalaise, qui, favorisée jadis par la poussée coloniale, persiste encore aujourd'hui [212].

La deuxième raison était l'élimination de la communauté luso-asiatique de Chittagong / Dianga qui détenait un quasi-monopole sur le commerce des esclaves dans la région.

Une troisième raison était la destruction du pouvoir arakanais. Les rois d'Arakan étaient les patrons des marchands d'esclaves et ils ont rarement eu des égards particuliers face au gouvernement mogol [213]. Pour Shaysta Khan, l'attaque de 1664 ne pouvait être qu'un signal pour hâter les préparatifs afin d'en finir une fois pour toutes avec les agressions arakanaises.

Qanungo ajoute une autre raison qui s'appuie sur Bernier. Aurangzeb aurait voulu venger à tout prix la mort de Shah Shuja [214]. Pour

---

210. Sarkar (1933 : 182).

211. La région de Chittagong se trouva sous l'administration anglaise depuis 1761.

212. Les Anglais ont importé dès le milieu du XIXe siècle une main d'œuvre en provenance de Chittagong. À l'origine, elle était saisonnière. Le déclin de la présence arakanaise (mais on en dirait presqu'autant des autres groupes tibéto-birmans du hinterland de Chittagong) se voit particulièrement bien dans la région de Ramu (au sud de Chittagong, Bangladesh actuel) où on trouve aujourd'hui encore des temples arakanais en bois de teck (acheté à Rangoon) construits à la Belle époque, mais très peu d'Arakanais. À Cox' Bazaar, les Arakanais sont aujourd'hui une infime minorité écrasée par la masse des Bengalis.

213. D'après Bernier (1830 : 245), l'ambassade mogole à Batavia avait pour but de convaincre les Hollandais de participer à la conquête de l'Arakan, un moyen d'y éliminer pour de bon la présence portugaise. On est en droit de se demander si la VOC aurait été prête à s'engager militairement à ce point.

214. Qanungo (1986 : 360).

punir les Arakanais, la conquête de Chittagong devait être suivie d'une campagne contre Mrauk U [215].

Nous sommes assez bien informés sur la conquête qui est rapportée par des chroniqueurs musulmans [216]. La préparation de la campagne contre Chittagong avait commencé, d'après Talish, dès que Shaysta Khân arriva au Bengale en mars 1664. Elle revêtit, d'un côté, des aspects militaires tels la construction d'une flotte, de bases pour la flotte et de routes pour l'armée de terre, et d'un autre côté, un aspect politique qui consistait en démarches auprès des Hollandais et des Portugais [217].

Shaysta Khân intervint auprès des Hollandais pour les presser d'abandonner leur politique de neutralité, de renoncer à leur comptoir en Arakan et de soutenir l'effort des troupes impériales. Tel était la position officielle qu'un ambassadeur du gouverneur fit clairement entendre à Batavia en mars 1665. À la même époque Candasudhammarājā força un navire hollandais à participer à une nouvelle campagne navale contre le Bengale. D'autres navires hollandais attendus à Mrauk U furent retardés et la flotte royale fut mise en déroute par une tempête. Avec retard, une flotte arakanaise de 400 bateaux prit le chemin du Bengale et remonta le Gange, semant la panique et menaçant Hugli. Un navire hollandais ancré au large du comptoir hollandais intervint pour défendre la ville. Quoique le roi ne tentât plus d'enrôler les navires hollandais au moment du départ de la deuxième flotte, les autorités de Batavia décidèrent en juillet 1665, d'abandonner, avec la plus grande discrétion, le comptoir de Mrauk U [218]. Bernier prétend qu'à la fin de 1665, il vit au Bengale (où exactement ?) deux navires hollandais envoyés pour aider Shaysta Khân à transporter ses troupes en Arakan [219]. Le facteur anglais de Hugli parle même de six navires

---

215. Bernier (1830 : 244-245) : [Shaysta Khan] « a pris résolution de délivrer le pays de cette peste de gens qui le ruinaient depuis si longtemps ; son dessein étant après cela de passer outre, et d'attaquer à son aise le roi de Rakan, suivant l'ordre d'Aureng-Zebe, qui, à quelque pris que ce soit, veut venger le sang de Sultan-Sujah et de toute sa famille qui a été si cruellement traitée, et apprendre à ce barbare de quelle façon on doit respecter le sang royal en quelque occasion que ce soit ».

216. La source essentielle est Talish (cité ici d'après la traduction de Sarkar 1933 : 191-211) ; la *Alamgirnamah* complète le récit de la conquête chez Sarkar (1933 : 211-213, voir aussi les diverses notes qui mentionnent les informations divergentes ou complémentaires fournies par le *Alamgirnamah*). Des récits détaillés sont faits dans l'ouvrage de Roy sur la marine mogole (1972 : 121-133) et dans celui de Qanungo sur l'histoire de Chittagong (1986 : 359-393).

217. Roy (1972 : 50). Shaysta Khân avait fait des demandes aux Anglais, similaires à celles faites aux Hollandais ce qui lui avait valu de la part de Blake, facteur anglais à Surat, la charmante caractérisation d'être le gouverneur le plus malhonnête et avide qui s'y était jamais vu (lettre du 21 juin 1664 adressée au comptoir de Hugli, voir Foster 1896 : 395 années 1661-1664).

218. Hall (1936 : 92-93).

219. Bernier (1830 : 246).

avec armes et munitions [220]. Mais le gouverneur déclara alors qu'il n'avait plus besoin d'eux [221].

L'autre démarche diplomatique mogole consistait en une offensive de charme à l'intention des Portugais de Chittagong. Des Portugais de Hugli et de la région de Dhaka seraient intervenus afin que leurs confrères portugais résidant en Arakan prennent du service auprès de Shaysta Khân. Celui-ci leur fit faire de belles promesses [222].

Après que le gouverneur eut établi une base navale à Sangramgarh [223] en aval de Dhaka, il s'empara le 12 novembre 1665 de Sandwîp et y fixa un poste militaire. L'île de Sandwîp était une excellente base pour lancer la flotte contre Chittagong. Un important groupe de Portugais – on parle de 40 ou 50 bateaux – se décida, à la suite des promesses du gouverneur, à quitter Chittagong avec leurs familles et à trouver un nouvel emploi bien rémunéré. Suivant Bernier, cela se fit avant la prise de Sandwîp à laquelle ces Portugais auraient participé. Plus tard, dit l'auteur français, le gouverneur oublia, sans trop s'en soucier, ses promesses antérieures [224].

Suivant la Fathya i-Ibbriya et la Alamgirnamah en revanche, la désertion portugaise aurait été motivée par la conquête de Sandwîp et une conspiration de la cour arakanaise visant à massacrer les familles portugaises dont on mettait en doute la loyauté. La Alamgirnamah date la fuite du 19 décembre 1665. Le capitaine des Portugais, dit Talish, aurait alors vivement conseillé au gouverneur de se hâter de prendre la forteresse de Chittagong avant l'arrivée des renforts arakanais mobilisés par le roi après l'annonce de la prise de Sandwîp. La défense de la forteresse de Chittagong avait, suivant ses paroles, dépendu surtout des Portugais [225].

Les préparatifs purement militaires suivaient de près ceux de Ibrahim Khan Fath i-Jang quarante ans auparavant, mais il s'agissait surtout de ne pas refaire les mêmes erreurs durant l'exécution de la campagne. Le gouverneur fit, dans un premier temps, reconstruire une flotte digne de ce nom ; au début de 1665, elle se composait d'environ 300 bateaux qui furent regroupés à Dhaka. Shaysta Khan fit aussi préparer, tout comme l'avait fait Fath i-Jang, d'importants stocks de provi-

---

220. Lettre de Blake du 24 septembre 1665 dans Foster 1896 : 144 (vol. 1665-1667).

221. Bernier (1830 : 247-248). Talish note que « par la grâce de Dieu, on trouva que leur aide [l'aide hollandaise] n'était pas nécessaire » (Sarkar 1933 : 193). La raison principale était que grâce à la sécession des Portugais, les troupes impériales avaient pris Sandwîp le 12 novembre 1665.

222. Au sujet des terres qu'on leur offrait à Dhaka et des salaires mensuels, voir Roy (1972 : 50).

223. L'endroit est situé par Talish au confluent du Gange et du Brahmapoutre.

224. Bernier spécule sur les motifs des Portugais et estime que leur départ pourrait être lié à l'assassinat d'un courtisan arakanais. (Bernier 1830 : 247).

225. Sarkar (1933 : 197).

sions à Jagdia, la dernière localité du Bengale avant d'arriver sur le territoire arakanais, parce que « le corps expéditionnaire devait être ravitaillé le temps d'atteindre, d'assiéger et de prendre Chittagong [226] ». À Dhaka, on commanda aux préposés des magasins impériaux d'envoyer à la flotte la moitié du riz qui rentrait ; tous les aliments excédentaires disponibles à travers la province devaient être convoyés à Dhaka. Il collectionna ensuite plusieurs milliers de haches à travers tout le pays qui devaient servir l'armée de terre pour se frayer un chemin à travers la jungle au nord de la ville. Le nombre des hommes de l'armée de terre diverge suivant les sources, mais il est possible de déduire un minimum de 6300 fantassins outre des Portugais et des troupes auxiliaires locales [227]. L'armée était sous le commandement du fils de Shaysta Khân, Buzurg Ummed Khan. La flotte se composait de 288 bateaux sous les ordres de Ibn Husayn [228]. En décembre 1665, l'expédition était prête à partir.

Depuis septembre de la même année, les Hollandais avaient poursuivi en cachette l'évacuation de leur comptoir à Mrauk U. En octobre, il y eut des rumeurs au sujet de leur départ et les représentants hollandais eurent quelque mal à rassurer la cour en prétendant ne pas partir. Les Arakanais n'étaient pas dupes de la situation, comme ils savaient parfaitement qu'un ambassadeur mogol avait été envoyé entre temps à Batavia. Le 11 novembre, trois navires hollandais quittaient Mrauk U avec les biens de la Compagnie, quatre jours plus tard, Daniel Six, le facteur, après un dernier échange de lettres avec le roi où il expliqua qu'il avait agi sur les ordres de Batavia, ordres pris en considération des intérêts commerciaux de la VOC au Bengale, retourna à Batavia [229].

Le 24 décembre 1665, l'armée impériale mogole quitta Dhaka [230]. Elle resta unie dans sa marche jusqu'à Noakhali. Au sud de Noakhali, une force composée de pionniers, de coupeurs de bois et d'archers prit les devants, passa Jagdia, traversa la Feni (14 janvier 1666) et se fraya un chemin à travers la jungle le long de la côte. Le 20 janvier, l'avant-

---

226. Sarkar (1933 : 198).

227. Sarkar (1933 : 198-199). Suivant la Alamgirnamah, Kamal, le fils d'un ancien roi arakanais (ayant régné à l'époque de Shah Jahan (1627-1658)) aurait accompagné l'armée de terre avec des Arakanais établis du côté de Dhaka. On aurait fait espérer à ce dernier d'être nommé roi (Sarkar 1933 : 199, note). Nous ignorons de quel fils de roi il s'agissait, les sources arakanaises étant muettes. On pourrait avancer le nom de Sīrisudhammarājā, en estimant qu'un rejeton de ce roi ait préféré l'exil à la vie sous l'usurpateur Narapati.

228. 21 *ghurabs*, 3 *Salbs*, 157 *Kusas*, 96 *Jalbas*, 2 *Baccharis*, 6 *Parendas*, 3 non spécifiés (Sarkar 1933 : 200).

229. Un récit détaillé du départ hollandais est fourni par Hall (1936 : 95-97).

230. Le 25 décembre d'après la *Alamgirnamah*. Les récits de la *Alamgirnamah* et de la *Fathya i-Ibbriya* divergent sur plusieurs points, mais ils se complètent plus qu'ils ne se contredisent. Nous résumons forcément dans notre présentation ; pour le détail, on se rapportera à la traduction de Sarkar indiquée dans les notes.

garde s'arrêta pour attendre l'arrivée du corps principal tout en travaillant à l'aménagement d'une route. Elle était alors à une journée de distance de Chittagong.

La flotte suivait et avait pour consigne de garder toujours le contact avec l'armée de terre. Des troupes transportées par voie de mer aidaient à l'effort de progression de l'armée ; étant descendus sur la côte au nord de Chittagong où la jungle était particulièrement dense, ils y travaillaient à l'aménagement d'une voie de passage à la fois vers l'arrière, en direction de l'armée, et, vers le sud, en direction de la ville. Le 21 janvier la jonction se fit entre la flotte de Ibn Husayn et l'avant-garde sous Farhad Khân [231].

Les troupes mogoles s'attendaient à ce que les Arakanais tentent d'empêcher le passage des impériaux sur la rivière Feni, mais tel ne fut pas le cas. Ce n'est que le soir du 22 janvier que les éclaireurs signalèrent la présence d'une flotte ennemie dans l'embouchure de la Kathalia, rivière à six heures de marche au nord de Chittagong. En dépit d'une tempête, Ibn Husayn informa Buzurg Ummed Khan qu'il s'apprêtait à attaquer les Arakanais. Ceux-ci envoyèrent une escadre de 10 *ghurabs* et 45 *jalbas* [232] pour faire face à l'avance musulmane. Les navires des traîtres portugais prirent l'initiative d'une attaque vigoureuse qui mit en déroute la flotte arakanaise. Les Bengalis purent ainsi s'emparer des dix *ghurabs* et leurs adversaires battirent en retraite. Du côté des marins bengalis, la joie et la surprise après ce premier succès le 23 janvier – un événement « que même des centenaires n'avaient pas vu » – étaient telles qu'ils refusaient de poursuivre davantage l'ennemi. Ibn Husayn accorda alors quelques heures de repos à ses troupes. Il était décidé toutefois chercher le contact avec l'ennemi arakanais à la fin de la journée. À l'annonce de l'arrivée de la flotte mogole, les Arakanais quittèrent l'embouchure de la Kathalia et firent front. De part et d'autre, on échangea des coups de canon durant la nuit, mais Ibn Husayn redouta que la force ennemie ne soit supérieure et attendit l'arrivée de ses vaisseaux lourds (*salbs*) avant d'attaquer.

La journée du 24 janvier marqua le triomphe de la flotte mogole. Dès le matin, écrit Talish, les forces ennemies s'affrontèrent. Après avoir livré une résistance tenace au front uni des navires musulmans, vers 3 heures de l'après-midi, la flotte arakanaise dut battre en retraite

---

231. Sarkar (1933 : 199-202).

232. Le *ghurab* (ou *ghrab*) était un voilier à deux ou trois mâts fort large, doté de canons à l'avant et sur les flancs. Les *ghurabs* n'entraient jamais en action sans les *jalbas* (ou *jalias*), des bateaux avec 40 à 50 rames (dotés occasionnellement de un ou deux mâts). On peut noter que dans la flotte mogole comme dans celle des Arakanais, le rapport du nombre entre *ghurabs* et *jalbas* était exactement le même, 1 : 4,5. Les plus grands des *jalbas* avaient des ponts fixes capables de supporter six à huit canons légers (voir Roy 1972 : 59-60, *Mughal shipbuilding centres and types of boats*). Au sujet des bateaux et de la marine, voir le chapitre 9.

en direction de Chittagong, où elle remonta la Karnaphuli. On sait que la ville se trouve au nord de l'embouchure, sur la rive droite. Sur la rive gauche se trouvait Dianga ou Feringibandar, la ville portugaise. Les troupes mônes de l'armée royale y tenaient trois positions fortifiées munies de palissades de bambous d'où l'artillerie et les fusils pouvaient atteindre l'ennemi tentant de remonter la rivière. Ibn Husayn força le passage, mit à terre des troupes en grand nombre et attaqua les positions ennemies où les troupes finirent par se replier. À partir de ce moment, rien n'empêcha plus les troupes mogoles de remonter la rivière et d'attaquer de front la flotte arakanaise. Une bataille « terrible » eut alors lieu qui fut finalement remportée par les musulmans. Une partie seulement des troupes arakanaises se rendit, la plupart tenta de s'enfuir. Le feu d'artillerie du fort de Chittagong ne semble guère avoir joué de rôle dans la bataille. 135 vaisseaux furent capturés. Après la destruction de la force navale arakanaise [233], le gouverneur de Chittagong refusa toujours de se rendre [234]. Entre-temps Buzurg Ummed Khan avait appris la nouvelle du succès musulman et hâta la marche de ses troupes en direction de la ville.

Avant que Ibn Husayn pût mettre le pied à l'intérieur du fort le 26 janvier, un des officiers de la flotte qui l'avait précédé, y avait mis le feu. Ibn Husayn ne put donc pas faire prisonnier le gouverneur et l'envoyer à Dhaka. Pour les Arakanais, la situation militaire à la veille du 26 était sans issue. La flotte, indispensable pour la défense, comme pour le transport des troupes, étant vaincue, il ne restait plus assez de ressources au gouverneur pour affronter un siège. Le fort du côté de Dianga fut déserté peu après. Les habitants arakanais de Chittagong étaient en fuite depuis la veille, poursuivis en partie par les envahisseurs, en partie par les esclaves bengalis qui retrouvèrent soudainement leur liberté [235]. Le 27 janvier 1666, Buzurg Ummed Khan prit possession de la ville et y installa l'administration mogole [236]. Un certain Taj Miana fut mis à la tête d'une troupe de police chargée du contrôle de la route entre Chittagong et la Feni.

L'effort militaire se porta alors contre Ramu [237] dont le port était, dit la *Alamgirnamah*, à quatre jours de voyage (par voie de mer) de Chittagong. Mir Murtaza, chargé de prendre connaissance et posses-

---

233. 2 *khalus*, 9 *ghurabs*, 22 *jangis*, 12 *kosas*, 67 (= 68 !) *jalbas* et 22 *balams* (Sarkar 1933 : 208).

234. Il est qualifié de *qiladar* par Talish ; la *Alamgirnamah* note qu'il était le fils d'un oncle du roi, donc un cousin royal.

235. Sarkar (1933 : 206-209).

236. La *Alamgirnamah* parle de 350 prisonniers de guerre, 132 vaisseaux de guerre et 1 026 canons en fer ou en bronze outre une grande quantité de munitions et de poudre.

237. Les mouvements militaires au sud sont rapportés par la *Alamgirnamah*. Ramu y est appelé Rambu.

sion des terres au sud de Chittagong, prit 12 jours pour y arriver en passant par « des chemins difficiles, des forêts denses et de terribles rivières ». Le commandant musulman réussit à s'emparer du fort de Ramu ; tout comme pour les batailles précédentes, les chroniqueurs musulmans signalent la résistance tenace des défenseurs arakanais. De nombreux soldats furent faits prisonniers, d'autres qui avaient réussi à fuir, prirent position au sud de la ville, sur la rive opposée d'une rivière. Un avant-poste mogol ayant été attaqué, Mir Murtaza répliqua immédiatement, traversa le courant et réussit à disperser les troupes ennemies. Le butin réalisé était considérable ; on comptait 80 canons, de nombreux fusils et autres armes. Étant donné l'impossibilité de traverser les rivières en direction d'Arakan sans aucun support naval et de peur que le manque de provisions et le début de la saison des pluies ne ruinent ses efforts, Buzurg Ummed Khan rappela Mir Murtaza à Chittagong ; il retourna avec ses troupes et déporta la population de Ramu vers le nord.

Étant donné l'importance de Chittagong pour les Arakanais, on peut être un peu surpris du peu de place que prend cette perte dans les annales arakanaises [238]. Le roi apprit la nouvelle du désastre en février peu après un accident sur la rivière en remontant vers le Mahamuni [239]. De retour à la capitale, le roi ordonna à ses officiers de reconquérir Chittagong, mais les soldats s'en revinrent, « leurs bateaux et leurs armes ayant été détruits [240] ».

Pourquoi les Arakanais ont-ils perdu Chittagong ? Il ressort du récit des chroniqueurs mogols que la préparation de la campagne pour la conquête de Chittagong était très bonne. Comme la peur de la supériorité arakanaise avait joué longtemps un grand rôle, le courage des soldats musulmans s'accrut considérablement après les premiers succès. A. B. M. Habibullah et d'autres ont insisté sur le rôle éminent des Portugais dans la prise de la ville [241]. Grâce à de l'argent et à des promesses, Shaysta Khân avait réussi à les faire changer de camp. Ensuite, ils furent à la tête de l'attaque du 24 janvier où les Arakanais s'étaient contentés d'envoyer une avant-garde de leur flotte. Il est probable que les informations qu'ils fournirent étaient une contribution décisive

---

238. On note simplement que les Mogols ont détruit Chittagong faisant prisonniers le *kuiy ram krī: Rājabalakyō thaṅ* et le *kulā: pañjaṅ*. Le *juntāt* et « tous les soldats » se seraient retirés et auraient réussi à prendre la fuite.

239. La barque royale s'immobilisa en heurtant un banc de sable.

240. CL 222.

241. Suivant l'interprétation de Habibullah (1945 : 38) « *Shaista Khan's final occupation of Chittagong in 1666,... was, as is well known, the result more of his diplomacy by which he won over the Portuguese, than of his military might* ». Voir aussi Roy (1972 : 129) qui écrit : « *The Feringhis with about forty vessels of their own should act as auxiliaries. Truly speaking, the Feringhis had to bear the brunt of the fight at the Bay* ».

dans la préparation de la campagne. La *Alamgirnamah* laisse présumer que les Portugais qui étaient restés à Chittagong et ceux qui étaient venus d'Arakan semblent avoir rapidement déserté les rangs arakanais [242].

Les Arakanais n'étaient ni mal informés ni mal préparés, et ils opposèrent une défense vigoureuse. Mais quand la flotte mogole avançait, ils ne purent faire valoir leurs qualités offensives. L'initiative de la bataille leur échappa du moment où ils durent battre en retraite dans l'embouchure de la Karnaphuli. On imagine, du côté arakanais, le désordre, un certain effet de surprise de voir l'ennemi avancer, ses forces intactes, l'incapacité de dresser un barrage efficace contre les troupes mogoles. Le fait qu'il n'y eut même pas besoin de mener un siège pour prendre la ville montre à quel point les Arakanais s'étaient fiés à leur force navale.

Les affaires des marchands d'esclaves opérant sous tutelle arakanaise subirent ainsi un rude coup puisque les faubourgs de Chittagong n'allaient plus leur servir de base d'opération et de marché de transit. La chasse aux esclaves dans le delta persista néanmoins, comme le confirment beaucoup de documents du XVIIIe siècle. Alexander Hamilton, qui connut le golfe du Bengale à la fin du XVIIe siècle, n'eut pas une très haute opinion de l'ordre public à l'époque du gouvernment mogol. Loin d'évoquer une paix mogole, il parle d'un gouvernement « anarchique » à Chittagong [243].

Pour A. C. Roy, les raids continuèrent à une échelle moindre et restèrent importants jusqu'à la prise de Chittagong par les Anglais. Les historiens du Bengale et du Bangladesh imputent à la persistance de la piraterie la dépopulation d'une partie des Sunderbans [244]. Il est significatif que durant les trois années qui suivirent la conquête de Chittagong, les autorités mogoles ne purent empêcher des incursions arakanaises jusqu'à Hugli, – qui est à plus de 50 km de la mer – et d'où des villageois bengalis étaient, comme d'habitude, déportés pour être vendus sur les marchés de Pipli [245]. Jusqu'en 1760, les dépenses de défense navale et terrestre de Chittagong restèrent considérables et constituèrent un fardeau pour le gouvernement de Dhaka [246]. Comme les entreprises des marchands d'esclaves se poursuivaient, on n'a donc

---

242. Sarkar (1933 : 208, note). Le chroniqueur note les excellents services du capitaine portugais et dit que les Portugais de Chittagong vinrent rencontrer Ibn Husayn. Il ne semble pas qu'on les ait faits prisonniers.

243. Hamilton (1744 : 27).

244. Roy (1972 : 78) ; Ghosh (1960 : 5-7).

245. Streynsham Master (1911, vol. 2 : 60). Voir aussi Ghosh (1960 : 4) au sujet de l'enlèvement d'un prince de Bhusna.

246. Des détails sont fournis par Qanungo (1988 : 448). La division et la répartition des terres dans le district mogol de Chittagong ont été largement déterminées par la préoccupation de défendre le district contre les incursions arakanaises qui se poursuivaient.

pas de raisons d'admettre qu'elles étaient du seul domaine des Portugais, comme le pense Bernier. Ils se recrutaient à la fois dans la communauté luso-asiatique et chez les Arakanais. Ce n'était pas davantage un commerce à mettre au compte de la royauté arakanaise. À vrai dire, on doit parler des marchands d'esclaves comme d'un groupe socio-professionnel plutôt que comme d'un groupe ethnique. Suivant les chroniqueurs mogols, la conquête de Chittagong a permis la libération de nombreux paysans bengalis, mais durant des décennies encore, l'ignoble traffic se pousuivit et le roi arakanais pouvait choisir parmi les prisonniers raflés le long des fleuves du Bengale, les artisans « et autres personnes utiles » [247].

L'histoire de la fin du règne de Candasudhammarājā est d'autant plus difficile à présenter que nous n'arrivons pas toujours à replacer dans leur contexte les événements rapportés [248]. Il paraît qu'il y eut une sorte de panique à Mrauk U quand la flotte échoua à reprendre les territoires conquis par la flotte mogole, puisque le chroniqueur rapporte qu'on monta la garde et qu'on se tint prêt, avec des armes, de mai à juillet 1666 [249].

En 1667, un Anglais du nom de Thomas Pratt avait eu des démêlés avec des gens de Shaysta Khân et se réfugia en Arakan. À la tête d'une force navale, il affronta des navires mogols et reprit pour le compte des Arakanais des territoires perdus l'année précédente. On redoutait qu'il allât même s'attaquer (avec la flotte arakanaise) aux biens de la *East India Company* au Bengale [250].

D. Vonk, le dernier facteur de la VOC à Mrauk U, nous a laissé un aperçu des membres et de la composition de la cour en 1683, mais ce tableau ne révèle rien des incidents qui dans les sources arakanaises signalent une instabilité politique croissante. À la fin du mois de novembre 1670, Uggābala, le fils de la reine principale, se fit moine. En même temps, son frère cadet fut nommé gouverneur de Chittagong (*sic* !). Début janvier, il se révolta ! Mortellement blessé par un coup porté contre lui, il mourut à la porte du palais. Sa mort affligea son frère aîné. Toutefois, comme deux ans plus tard (juin 1672), Uggābala fut nommé prince héritier, il est possible que son retrait au monastère ait été un choix politique (rester à l'écart de rivalités politiques) plutôt

247. Voir le récit du Major Roberts (1799) sur la déportation de 1 800 Bengalis en 1777 (Leider 1998c).

248. Tel est le cas de la politique religieuse du roi. Le roi fit notamment un pélerinage dans la province de Sam twè aux pagodes de Am tō, Nam tō et Cham tō qu'il aurait fait restaurer en 1676 (Forchhammer 1891 : 61).

249. CL 222.

250. Lettre de Foxcroft du 23 décembre 1667 dans Foster (1896, vol. 1665-1667 : 330-331). Pratt fut un peu plus tard exécuté sur ordre du roi arakanais. L'histoire de Pratt est rapportée aussi par N. Manucci.

qu'un choix purement religieux [251]. En 1683, Uggābala n'était plus autorisé à entrer au palais sans l'autorisation de son père [252]. Il est difficile de trouver une explication au fait que le roi nomma un de ses fils gouverneur de Chittagong. Il s'agissait plutôt de la remise d'un apanage que d'une charge administrative. Rien ne fait penser à une mission militaire visant la reconquête de la ville. La principale retombée du désastre de 1666 ne fut pas la reprise des conflits avec le Bengale en vue de reconquérir Chittagong, mais la fin de toute politique militaire.

L'an 1666 marque le début de l'éclipse du royaume [253]. Ni les Mogols ni les Birmans ne vont attaquer l'Arakan, la royauté arakanaise sera laissée à elle-même, devenant très vite la victime de désordres intérieurs.

La montée des désordres

Sous les règnes qui suivirent celui de Candasudhammarājā l'on peut voir les effets de la déstabilisation engendrée par la perte de Chittagong. Il y a à cela trois raisons. Les règnes relativement courts de Uggābala et de Waradhammarājā marquèrent le début d'une phase de vingt-cinq ans de graves désordres politiques pendant lesquels les rois perdirent toute autorité réelle et l'Arakan tout poids politique et militaire. D'un côté, ils attirent notre attention sur les problèmes structuraux du gouvernement des monarques arakanais. D'un autre côté, on voit clairement le rôle excessif des gardes royales et leur place dans le corps politique.

Dans le contexte du golfe du Bengale, il est intéressant de noter que, pendant quelques années encore, l'Arakan continua d'être considéré comme une puissance navale, et même une menace. Les Anglais y virent même brièvement un allié potentiel contre le Bengale où les gouverneurs mogols échafaudèrent des plans d'invasion.

Le règne d'Uggābala (1684-1685)

Quand il devint roi, Uggābala était probablement encore assez jeune. Il ne régna que 11 mois, de juin 1684 à avril 1685. La succession

---

251. Le fait de se faire moine fait partie de la tradition à laquelle aucun bouddhiste arakanais ne se soustrait, mais le fait est très rarement mentionné dans les chroniques et mérite donc d'être signalé.

252. D'après D. Vonk dans Havart (1693, vol. 2 : 92).

253. S. Subrahmanyam (1994 : 168) a voulu noter un rapport entre la prise mogole de Hugli en 1632 et la campagne contre Chittagong et l'Arakan en disant que la première ouvrit la voie à la deuxième. La prise de Hugli était un coup de l'empereur contre la prépondérance portugaise et la prise de Chittagong était la prise d'un port arakanais qui se fit avec la coopération des Portugais de cette ville qui trahirent massivement les Arakanais. La prépondérance portugaise et arakanaise dans cette région fut ainsi réduite. De ce point de vue, le rapport est justifié. Mais l'importance de la chute de Chittagong ne se réduit pas à cela.

au trône semble s'être déroulée d'une manière régulière, puisque Uggābala avait déjà été nommé prince héritier par son père. Il aurait adopté le nom d'un de ses prédécesseurs, Sīrisudhammarājā, mais ce nom n'est jamais employé dans les listes dynastiques. Plus haut, nous avons interprété son séjour antérieur au monastère, expressément signalé par le chroniqueur, comme le signe éventuel d'une lutte pour le pouvoir à laquelle le prince voulait se soustraire ou à laquelle on voulait le soustraire [254]. Quoi qu'il en soit, le peu d'informations que nous avons se prête à une lecture inquiétante. Au milieu du mois d'octobre 1684, l'oncle du roi, le gouverneur de Sam twè se cacha sur la Kaladan. Le chroniqueur ne s'explique pas davantage. Plus loin, le frère cadet de Uggābala, qui lui succéda sur le trône, est également appelé gouverneur de Sam twè. L'oncle avait-il été écarté de son poste [255] ?

Il paraît que le roi quitta Mrauk U pour s'installer plus loin au nord, à Khrip, une ancienne capitale arakanaise de la période de Lemro. Il s'y fit construire un palais royal appelé « palais de la félicité » [256] qu'il occupa fin novembre 1684.

Aucune raison n'est donnée pour ce changement de lieu de résidence. Le roi redoutait-il déjà les gardes du palais qui allaient semer la terreur après sa mort ?

En décembre de la même année, il se rendit auprès du Mahamuni et y fit boire aux habitants l'eau de la fidélité, c'est-à-dire qu'il leur fit prêter serment. Le chroniqueur note aussi un certain nombre d'actes de piété (donations et fondations religieuses). En avril 1685, le roi se rendit à nouveau auprès du Mahamuni alors que les astrologues lui avaient annoncé qu'il n'allait plus revenir dans son palais. Il n'y a rien d'extraordinaire dans ces pèlerinages sinon que le chroniqueur les mentionne expressément et leur confère ainsi de l'importance.

Quand il disparut [257], « le peuple et les ministres » se mirent d'accord pour placer sur le trône le frère de Uggābala. Trois jours plus tard, une révolte des gardes du palais éclata (11 avril 1685 [258]). 42 000 (!) d'entre eux auraient envahi le palais à Khrip, y mettant le feu et massacrant princesses et concubines. Des officiers et des ministres furent également tués, les gardes pillèrent le trésor royal et déportèrent un grand nombre de gens. En vain, certains tentèrent-ils de mettre sur le trône le

254. Une source hollandaise semble confirmer ce fait, voir Havart (1693 : II, 62).

255. CL 224. Ce qui ajoute à la confusion, c'est que cet oncle est encore une fois évoqué plus loin sous le règne de Waradhammarājā où il est dit que le roi s'empara de sa personne (CL 225).

256. CL 224.

257. La date exacte de sa mort n'est pas donnée.

258. Il y a une erreur quant au jour de la semaine car la date de la prise du pouvoir du frère de Uggābala est donnée comme mardi, 8e jour de la lune croissante du mois de *ka chum* alors que la date de la révolte est donnée comme lundi, 11e jour de la lune croissante du même mois. D'après J. C. Eade, le 8e était un lundi et le 11e un jeudi.

gouverneur de Toṅ bhak, Rèbho sīha ; par la suite, dit le chroniqueur, ils finirent par s'entretuer nuit après nuit.

La révolte sanglante des gardes du palais au lendemain de la mort de Uggābala fit entrer le pays dans cette phase de désordres que nous appelons « gouvernement des gardes du palais » et annonça la couleur du règne de Waradhammarājā.

Le règne de Waradhammarājā (1685-1692)

Curieusement l'accession au trône du frère cadet d'Uggābala, devenu roi en avril 1685 sous le nom de Waradhammarājā, n'est pas mise en rapport avec la révolte des gardes à Khrip. Mais la nature de son autorité et l'état de la monarchie se reflètent d'une manière éloquente dans le premier acte du règne que lui attribue le chroniqueur. Il fit donner aux gens importants 30 *kyats* et aux gens du peuple 15 *kyats*. Non moins important, chaque garde du palais devait recevoir mensuellement 4 *kyats* perçus sur l'impôt payé par le peuple [259]. Cette libéralité devait entraîner une dilapidation du trésor royal et s'expliquait peut-être par le fait que depuis la perte de Chittagong, les rois avaient de moins en moins de terres à distribuer pour rétribuer leurs soldats et serviteurs.

Le 16 février 1686, un incendie ravagea le palais et de nombreuses princesses et concubines furent tuées. Au début du mois d'avril, le chef d'un groupe de serviteurs du palais du nom de Candagāmani prit la tête d'une révolte de soldats, « mais des gens du peuple les attaquèrent et s'emparèrent d'eux ». Le roi lui pardonna et le pria d'aller en exil en Inde. Candagāmani en revint bientôt à la tête d'une troupe d'Indiens. Il fallut que le *kuiy ram krī:* le poursuive et l'arrête encore une fois pour que le roi se décide à le faire exécuter.

Le 31 janvier 1687, il y eut une révolte des Indiens qui fut bientôt écrasée [260]. Une partie des révoltés s'enfuit au Bengale d'où ils avaient sans doute été déportés. Tel fut le prélude au coup monté par les gardes du palais à la fin de l'année 1687. Un jour du mois de décembre 1687, des gardes du palais assassinèrent au milieu de la salle du Conseil royal trois hauts officiers, le *chaṅ kè krī:* Taraphyā, le *lakwè mran* et le *lakyā mran*.

> L'or et l'argent déposés dans le trésor royal depuis des générations furent spoliés. [Les gardes] prirent les princesses et les concubines comme leurs propres femmes. Le roi était sans soutien et le pays instable [261].

---

259. CL 225.

260. Au terme *kulā:*, Indien, on trouve associé celui de *khoṅ: ta kā:*. Il s'agit peut-être d'un nom propre arakanisé pour désigner ces Indiens.

261. CL 226.

Avec les gardes qui faisaient la loi au palais, le pays se trouva bientôt confronté à une sorte de guerre civile. Les gardes redoutaient la résistance des jeunes moines et les terrorisaient en les maltraitant avec des aiguillons de bouvier. Dans un effort désespéré pour rétablir l'ordre et sa propre autorité dans le pays, le roi mobilisa les moines et les serviteurs des monastères de Loka mān oṅ, de Maniphrū et de Rhwegū. Placés sous les ordres du ministre Saṅ: dewa de Maṅ: rè rhwe toṅ, ils reçurent l'ordre de monter au palais au milieu de la nuit. Quand les gardes découvrirent la manœuvre, ils ne se contentèrent pas de noyer les religieux avec le ministre Saṅ: dewa. Ils firent persécuter les moines dans tout le pays [262]. Le roi n'était plus qu'une marionnette des gardes. En juin 1688, deux Indiens du nom de Chakaro sūkrī: et Sare saṅgajā auraient comploté contre le roi, mais ils furent mis en fuite par d'autres (?) gardes.

Le même mois, Nèkomi, probablement un officier môn, prit la tête d'une révolte des soldats môns et des moines de Cañ: taṅ, mais les gardes réussirent à disperser les rebelles. Un mois plus tard environ, les gardes arrêtèrent un fils du roi durant un affrontement avec des *sūkoṅ: sūkrī:*. Cette expression qu'il n'est pas facile de traduire par un seul terme en français, désigne des personnes investies d'une charge ou d'une dignité par le roi ainsi que des chefs de communautés villageoises. On pourrait donc y voir une révolte de ceux qui représentaient l'ordre établi dans le pays.

Au mois d'août, toujours en 1688, Nèkomi forma une alliance avec des Indiens et se fixa à Ū: rac toṅ: Uritaung. Le *kuiy ram krī:* l'y attaqua, mais fut incapable de le déloger. Ailleurs, semble-t-il, des troupes indiennes et mônes s'étaient regroupées dans une région montagneuse [263] ; après un premier succès, ils furent dispersés par le *kuiy ram krī:* et ses alliés locaux le 24 août 1688.

Nèkomi avait entre temps réussi à se maintenir à Uritaung, car ce ne fut que l'année suivante, le 26 avril 1689, que le *kuiy ram krī:* en vint à bout avec ses troupes.

Trois ans plus tard, le roi fut détrôné par les gardes (19 juin 1692). Waradhammarājā n'avait jamais exercé une autorité réelle [264]. Six successeurs après lui restèrent ainsi des jouets entre les mains des gardes du palais.

Moins de vingt ans après la perte de Chittagong, la monarchie arakanaise n'avait plus que l'ombre de sa grandeur ancienne. Le pouvoir politique était accaparé par des gardes du palais. Ceux-ci faisaient face

---

262. CL 226-227. Le paragraphe se termine discrètement avec l'expression « [...] et ils firent des choses qu'on ne doit pas faire » !

263. *a nā a rap* (CL 227).

264. En mars 1690, il fonda la pagode Maṅgalā (CL 227-228).

aux rébellions d'autres factions armées qui trouvaient des alliés dans divers groupes de la population. Il est faux d'identifier la garde du palais avec les seuls archers musulmans qui avaient survécu au soulèvement provoqué par Shah Shuja [265]. Il y avait une autre troupe d'élite composée de soldats môns (*taluiṅ tap*). Le terme de *kulā:,* Indiens, désigne les nombreux esclaves d'origine bengalaise. Ils furent encouragés à la révolte à la suite des succès musulmans à Chittagong et quand la situation politique se détériora. Du côté proprement arakanais, deux groupes apparaissent comme opposants aux gardes du palais : des jeunes moines et des chefs de villages ou autres personnages investis d'une autorité. Les tenants et les aboutissants de ces conflits nous restent inconnus.

Le tableau du chroniqueur suggère que pratiquement toute autorité centrale s'était effondrée, chaque région retrouvant son autonomie. Mais quelle était exactement la situation du roi durant ces années où toutes les initiatives semblent venir des gardes du palais ? Quelle était l'emprise de celles-ci sur le pays ? Quels étaient les buts de Nèkomi par exemple ?

Il serait vain de soulever ces questions, si, en même temps, le pays n'avait pas gardé, à l'extérieur, un semblant de puissance. Lorsqu'en 1685, le conflit entre Aurangzeb et la *East India Company* avait éclaté et que les Anglais avaient quitté le comptoir de Hugli, les dirigeants de la compagnie anglaise des Indes avaient étudié plusieurs propositions d'implantation sur la côte orientale du golfe du Bengale. Mergui, sur la côte du Ténasserim, était intéressant comme port de commerce et l'on pouvait y faire réparer et construire des navires. Mais les relations avec Ayutthaya, où les Français tenaient le haut du pavé grâce à Constantin Phaulkon, étaient loin d'être bonnes et il fallait d'abord réussir à convaincre l'homme fort de Mergui, un Anglais du nom de Samuel White au service du roi Narai, de changer de patron. Negrais, à la pointe occidentale du delta de l'Irraouaddi, présentait le désavantage d'être à peine peuplé et il fallait donc y transporter ou plutôt, déporter, des gens capables d'y faire prospérer les environs [266]. Comparé à d'autres ports, Chittagong présentait des avantages considérables. Soit on pouvait s'allier avec la population bengalie contre les Arakanais, soit avec les Arakanais contre leurs rivaux indiens. On pouvait s'y approvisionner facilement, les navires y pouvaient passer la mousson en sécurité et une main-d'œuvre suffisante pouvait y réparer ces mêmes navires. Chitta-

265. Harvey (1967 : 148).

266. On apprend dans une lettre à E. Yale, le chef de Fort St George, l'établissement anglais du Coromandel, qu'il avait proposé de négocier avec le roi d'Arakan la cession de Negrais aux Anglais. Il paraît donc bien que le pouvoir arakanais s'étendait jusqu'à la pointe sud de la côte occidentale birmane (voir OIOC – *EIC Letters* 3/91, lettre du 6 juin 1687).

gong répondait aussi positivement à d'autres critères d'appréciation ; les forces anglaises pouvaient y être regroupées en cas de conflit avec les Hollandais et la ville, « la clé de Dhaka », était suffisamment proche de cet eldorado du commerce qu'était alors le Bengale pour les compagnies occidentales. L'idée d'une implantation à Chittagong, sérieusement débattue dans les lettres entre Londres et les comptoirs de l'Inde en 1686 et 1687, fut finalement abandonnée [267]. Il ressort des lettres officielles qu'on voulait s'appuyer sur la force navale arakanaise et que l'amitié du roi arakanais devait être préservée (« *... the friendship of the King of Raccan ... is of vast concernments to us...* ») ; le roi arakanais lui-même est qualifié de « *the best and most powerful ally you can have in that part of the world* ». Autant dire qu'aux yeux de certains Anglais, l'Arakan restait toujours une puissance digne de ce nom [268].

Ailleurs, nous avons trouvé la preuve que le gouverneur du Bengale cherchait toujours à monter une expédition contre l'Arakan. Au mois de décembre 1688, il y avait eu un engagement de la part de deux Anglais à Dhaka d'assurer le transport de 1 000 chevaux et 2 000 fantassins pour conquérir l'Arakan en échange de privilèges commerciaux [269]. Mais il ne semble pas que cette entreprise ait jamais dépassé le stade d'un projet audacieux. Elle témoigne en tout cas du fait que les raids esclavagistes en provenance de l'Arakan n'avaient pas pris fin avec la conquête de Chittagong. Le journal de janvier 1688 et les lettres d'un des capitaines anglais, William Heath, reflètent la situation politique précaire en Arakan à cette époque. Les navires anglais dont le premier objectif était de faire du commerce, étaient sollicités en même temps par le gouverneur du Bengale en vue d'attaquer l'Arakan, par des rebelles qui contrôlaient alors l'entrée de la Kaladan et par le roi d'Arakan pour écraser les rebelles et se défendre contre les Mogols [270].

---

267. L'intérêt anglais pour Chittagong à cette époque peut paraître surprenant. Il est évoqué dans la correspondance officielle (série des *EIC Letter Books* (1626-1753), OIOC, voir en particulier E/3/91 ; *Records of Fort St. George* 1929, vol. 8 : 129-139 ; 181-204). On en trouve une brève mention dans Pogson (1831 : 101) d'après un *gazetteer* : « *This province at an early period attracted the notice of the English East India Company, who in 1686, proposed to remove their factory from Hooghly to Chittagong, and there establish by force a respectable fortified residence. On the 17th December 1686, during a rupture with the Emperor Aurungzebe, an English fleet appeared off Chittagong, with an intention of seizing it, and there fixing the head of their settlements in the Bay of Bengal ; but owing to indecision, nothing was done, nor would it have answered the Company's views, had the original purpose been accomplished* ».

268. OIOC E/3/91, f. 32-37 ; voir aussi la lettre du gouverneur de la compagnie anglaise, J. Ash, adressée au roi d'Arakan, *ibidem* f. 42 ; *Records of Fort St.George: Despatches From England* 1929, vol. 8 : 50-57 ; 78-79. Nous remercions M. Charney pour les références des *Despatches from England* et celle de Heath 1925.

269. « *Translation of an obligation given to the Nabab Bahadur Khan by Messr. Eyre and Braddyll ; received from Dacca 4 12 1688* », dans *Egerton Manuscripts*, fol. 25, cité d'après Khan (1926) ; voir aussi Heath 1925.

270. Heath (1925 : 197-199).

Chez Alexander Hamilton on trouve aussi une mention des désordres arakanais en cette période.

> In 1690, a king of Arackan dying without Issue, two Princes of the Blood quarrelled about filling up the Vacancy ; they both took Arms, and both had an Eye upon the Treasure, which so frightened the Priesthood, that they removed Sultan Sujah's Treasure to another Place only known to themselves ; and those two hot Blades pursued their Quarrel so warmly, that in one year themselves and Families were intirely cut off, and the Kingdom has continued in Anarchy ever since [271].

L'extrait ne peut pas être mis en rapport avec les événements connus par ailleurs et il est probable qu'il y a une erreur de date [272]. Il s'agit probablement d'une lutte pour le trône qui eut lieu en 1692 entre deux frères du roi Waradhammarājā, Manisudhammarājā et Candasūriyadhammarājā. Le capitaine écossais confirme aussi le déclin du commerce arakanais à cette époque [273].

Le déclin de la royauté arakanaise est lié à la perte de Chittagong et à l'incapacité d'adapter les institutions politiques et militaires à une situation nouvelle. La perte de Chittagong mit au chômage des troupes armées qui avaient existé essentiellement en fonction de la défense de la frontière. Or nous l'avons vu, les mouvements de diversion et d'attaque, et finalement la défense de Chittagong s'étaient révélés vains. Pour une flotte habituée depuis des décennies à semer la terreur au moment où elle faisait son apparition, l'échec entraînait sans doute une forte démoralisation et peut-être aussi une crise d'autorité et de prestige de la monarchie.

Les rois guerriers avaient mis en place un État militaire dans lequel la survie de l'État face aux conquérants musulmans ne pouvait être garantie que par une flotte nombreuse et un armement excellent. L'armée et la flotte avaient un caractère composite et les troupes d'élite étaient en bonne partie composées d'étrangers : réfugiés môns venus en Arakan au temps des guerres du Pègou ou Môns déportés, mercenaires musulmans d'horizons divers dont les effectifs se trouvaient renouvelés au gré du changement de la situation politique au Bengale et enfin les *homiziados* portugais.

La perte de Chittagong entraînait une réduction considérable des ressources que le roi pouvait distribuer et rompait aussi l'équilibre entre les éléments musulmans de l'armée arakanaise, l'élément indigène et l'élément européen. Les effectifs des troupes humiliées se repliaient

---

271. Hamilton (1744 : 29-30).

272. Hamilton avait séjourné en Orient entre 1688 et 1723. La première édition du *New Account of the East Indies* date de 1727 (publié à Edimbourg). Il y a donc entre l'événement qu'il relate et la date approximative de la rédaction de l'ouvrage plus de vingt ans.

273. Hamilton (1744 : 27).

en Arakan où ils constituaient sans doute une source de mécontentement. Comme ils avaient formé une partie des groupes de service militaire, ils avaient aussi cultivé des terres dans la région de Chittagong qu'ils venaient de perdre. Vingt ans plus tard, l'autorité du roi était entièrement minée par les luttes intestines, les différentes troupes se révélaient de moins en moins contrôlables et à l'extrême fin du siècle, les archers musulmans, survivants de la garde de Shah Shuja, faisaient seuls la loi au palais.

Les rois ont échoué à sauvegarder leur autorité et leurs intérêts dans la crise qui déchira le pays après 1685. Les richesses accumulées par leurs prédécesseurs, depuis le pillage de Pègou jusqu'au vol du trésor de Shah Shuja, furent livrées aux factions rivalisant pour le pouvoir. Le pays était non seulement dans une crise politique, mais la décomposition de l'organisation militaire et la disparition de tout pouvoir central entraînait aussi une crise sociale et économique. L'Arakan perdit ainsi très vite la place qu'il avait eu dans le réseau commercial du golfe du Bengale. Ce n'est que vers 1710 que l'autorité royale fut rétablie, sans que le pays retrouvât pourtant sa grandeur et son prestige d'antan.

Troisième partie

Les structures institutionnelles et les fondements économiques

Le roi perçoit des revenus, organise des armées, nomme des ministres, confirme des personnes dans leur autorité, subjugue l'opinion populaire par son prestige et assoit sa légitimité sur une conception traditionnelle de la royauté. Le pouvoir des seigneurs est une réplique locale du pouvoir royal ; en même temps, les seigneurs sont les supports de l'organisation socio-administrative et des institutions militaires ; ils contribuent à leur maintien et sont ainsi des instruments de l'exercice du pouvoir royal.

L'étude des institutions mène à celle des fondements économiques de la royauté, parce qu'elle soulève la question des moyens du pouvoir. L'ambition de l'historien doit être modeste dans ce domaine parce que les sources ne lui permettent pas d'étudier la vie économique du pays ou le budget royal durant l'époque ancienne. Nous nous contenterons de partir d'une donnée politique fondamentale : le fait que la légitimité du pouvoir et l'autorité royale s'appuient sur une fonction de redistribution des ressources royales, la loyauté des seigneurs et des spécialistes militaires (mercenaires étrangers) ne pouvait s'obtenir et être préservée qu'au prix d'une rémunération adéquate (apanages, distribution de terres, partage du butin).

Quant à l'exploitation des ressources du pays par les rois, le secteur de la production nous préoccupe moins que celui de la distribution. Rappelant encore une fois l'importance de la riziculture, nous allons nous intéresser surtout au commerce extérieur parce qu'il s'agit d'un facteur déterminant sur le plan des relations extérieures et de la dynamique du pouvoir politique. Il faut souligner par ailleurs que la guerre a été un facteur important de la vie économique. Le succès sur le champ de bataille n'a pas seulement été un garant de l'autorité royale et une source de prestige, mais également une source de revenus.

Chapitre 7

La royauté arakanaise

L'exercice de la fonction royale

La première partie de ce chapitre est consacrée à l'étude des titres royaux, aux expressions courantes qui, dans les chroniques, se réfèrent à la fonction royale, à une analyse des successions et enfin à un aperçu général sur l'enceinte du palais, lieu de résidence de la cour et centre du royaume. Elle traite donc essentiellement d'aspects institutionnels.

La deuxième partie est consacrée aux aspects dynamiques de la royauté. On essaiera notamment de dégager les grandes étapes de l'évolution de la royauté du XVe au XVIIe siècle dans la perspective de l'extension du contrôle royal. Il est acquis que la royauté arakanaise suit sur le fond le modèle de la royauté telle que nous la trouvons dans d'autres pays d'obédience bouddhiste theravādin, comme le Siam ou la Birmanie où la recherche contemporaine reconnaît toutefois des spécificités dans l'évolution [1]. Le présent travail ne peut apporter à l'étude d'éléments spécifiques comme l'intégration de cérémonies brahmaniques ou de croyances locales (culte des esprits) que des réponses partielles parce qu'elle se limite à un corpus restreint de sources écrites.

On ne reprendra pas ici le débat concernant l'indianisation de l'Asie du Sud-Est. Les chercheurs contemporains, sans en méconnaître l'importance, insistent sur l'adaption locale et les facteurs indigènes et ne voient plus dans l'indianisation le seul moteur du développement politique. La terminologie sanskrite et le cérémonial des brahmanes ont surtout fourni un élément idéologique servant à étayer la légitimité du pouvoir royal [2]. Une hégémonie musulmane du sultanat du Bengale sur la royauté arakanaise a été affirmée, mais les arguments avancés,

1. Tambiah (1976) ; Hagesteijn (1989 : 80) ; Mabbett (1977).
2. Hagesteijn (1989 : 139) ; Kuhlke (1986 : 4-5).

empreints d'une grande incohérence chronologique et méthodologique, ne sont guère convaincants [3].

Titres et appellations royales

Les rois arakanais sont généralement connus sous le titre qu'ils ont adopté au moment d'accéder au trône royal. Nous ne connaissons leurs noms de jeunesse (noms de princes) que dans des cas exceptionnels. Le nom de Maṅ: Co mwan est donné soit comme Nara mit lha soit comme Naranu [4]. Celui de Sīrisudhammarājā était Harī. On retrouve pour un grand nombre de rois plusieurs noms ou titres, mais les listes dynastiques n'en retiennent généralement qu'un seul. Ces noms ou/et titres sont en arakanais, en pāli et/ou en persan ; ce dernier a généralement été qualifié de titre « musulman » ou indien quoiqu'il ne soit pas facile de trouver l'équivalent arabe ou persan de la transcription arakanaise de ces noms.

Fait exceptionnel, Maṅ: Kharī, le frère de Maṅ: Co mwan, est le plus souvent appelé par son titre musulman, Ali Khaṅ. Maṅ: Pā est réputé avoir adopté le nom pāli de Sīrisūriyacanda Mahā dhammarājā ou Mahā Satui: dhammarājā [5], mais il ne figure jamais dans aucune liste sous ce nom. Maṅ: Phaloṅ: aurait aussi porté un nom pāli, Satui: dhammarājā [6]. Les noms pāli de Maṅ: Rājā krī: (Narādhipati) et de Maṅ: Khamoṅ: (Waradhammarājā) sont essentiellement connus par leurs monnaies. La majorité des titres royaux entre 1430 et 1624 commence par l'appellation très générale de *Maṅ:*, chef, prince, roi. Le titre « *Maṅ: rājā* » (on pense au roi qui régna de 1501 à 1513 et au « grand » (*krī:*) roi guerrier qui régna entre 1593 et 1612), est un titre pléonastique (roi-roi) [7].

---

3. Il est intéressant de noter que Phayre en 1844 n'avait pas accordé beaucoup d'attention aux noms/titres musulmans ou indiens des rois arakanais. C'est Maurice Collis qui dans un article du *Journal of the Burma Research Society* de 1925 affirma que le pays s'ouvrit au XVe siècle aux influences de l'Inde musulmane. Il fut suivi en cela par B. Bhattacharya (1927) qui voit dans la dynastie arakanaise pratiquement une dynastie bengalie ! Leurs arguments furent repris dans la suite par Harvey (1927), Siddiq Khan (1937). Sharif (1966) et Ali (1967). Une des appréciations les plus perspicaces des rapports entre le Bengale et l'Arakan fut donnée par Habibullah (1945) qui voit peu de raisons d'admettre une forte influence musulmane sur l'Arakan. A. Serrajuddin de l'université de Chittagong (1986), peu favorable à la thèse d'une influence musulmane sur les rois arakanais, est le premier à signaler clairement que les rois arakanais n'adoptent plus de noms/titres musulmans au XVIIe siècle, à l'époque donc où le nombre des musulmans au royaume était très probablement le plus important. Voir Leider 1998b.

4. WM (1927 : 30) ; U Pandi (1910 : 134).

5. CL 56.

6. U Pandi (1910).

7. Notons que ce phénomène est très fréquent en birman central, par ex. *pum watthu*, histoire, mot composé de « histoire » (mot birman) et « histoire » (mot d'origine pāli).

L'explication générale qui a été fournie pour les titres musulmans est que l'adoption d'un tel nom marquait aux yeux des sujets musulmans du roi la souveraineté du gouvernement arakanais. Maṅ: Rājā krī: était connu sous le nom de Selim Shah au Ṭripura (d'après le *Rajamala*) et à Chittagong (d'après les sources portugaises). Cette explication est pourtant sujette à caution, parce qu'il est loin d'être sûr que des rois arakanais du XVe siècle aient exercé leur autorité sur une population musulmane importante [8]. Il est sans doute plus simple d'admettre que les rois ont imité à cette époque les sultans du Bengale, tout comme ils le firent pour battre leurs monnaies qui furent probablement produites au Bengale [9].

Des monnaies arakanaises unilingues en écriture persane et non datées pourraient être attribuées à des rois arakanais de la fin du XVe et de la première moitié du XVIe siècle :

– Ali Shah est un titre qui peut être attribué à Sajāta (1515-1521) un roi mineur, dont les dates de règne sont sujettes à caution. L'écriture sur la monnaie est archaïque [10] ;

– Ilias Shah, une lecture incertaine, d'après Robinson, a été attribué à Maṅ: Rājā (1502-1515) (appelé *shyā*) ou à Gajāpati (1513-1515) (appelé Ilia shyā) [11], mais peut-être aussi à Sajāta dont le nom est aussi donné comme Ala shyā ;

– une monnaie unilingue où figure le nom de Sikandar est attribuée par Robinson à Maṅ: Phaloṅ: (1571-1593) et par Mitchiner à Maṅ: Rājā, fils du roi Calaṅkasū (1494-1501).

À partir de ces seules preuves, il semble difficile d'affirmer que depuis la première moitié du XVe siècle, des monnaies sur le modèle bengali soient apparues en Arakan [12]. Il ne faut pas non plus interpréter leur existence présumée comme la preuve d'une dépendance politique. Ce qui est sûr, c'est qu'il y a eu une influence culturelle du sultanat du Bengale sur les rois arakanais ; la qualité des monnaies bengalies était d'ailleurs réputée.

---

8. L'explication quasi inverse, que l'adoption d'un titre musulman signifiait la soumission des rois arakanais aux sultans du Bengale, est à rejeter (voir Habibullah 1945 : 33). On la trouve notamment chez Phayre (1844 : 46) qui, en suivant Ña Mañ, prétend que les rois arakanais firent figurer leurs noms et titres en persan sur des monnaies après la restauration de Maṅ: Co mwan sur le trône, en signe de reconnaissance de la suzeraineté du Bengale. D'abord il faut dire que Maṅ: Co mwan n'a jamais adopté aucun titre ou nom musulman, ensuite on ne connaît aucune monnaie de lui, et enfin, aucune monnaie arakanaise datée n'apparaît avant la fin du XVIe siècle.

9. Nous entendons bien par là l'introduction de monnaies du type frappées par les sultans du Bengale ; en effet on ne peut oublier que des monnaies furent frappées par les rois indo-aryens de la dynastie des Candras (époque de Vesalī, VIe –IXe s. apr. J.-C.), *cf.* Mahlo (1998).

10. Robinson (1980 : 49) ; Mitchiner 2000 : 108-109.

11. Nous signalons ici des transcriptions trouvées sur des listes manuscrites ; voir plus loin sur la liste pour d'autres transcriptions.

12. Phayre (1883 : 140).

Avec les monnaies bilingues attribuées à Maṅ: Pā on se trouverait sur un terrain plus sûr. Or cette attribution a été remise en question [13]. On ne connaît aucune monnaie arakanaise entre le règne de Maṅ: Pā (1531-1555) et celui de Maṅ: Rājā krī: (1593-1612). Les monnaies de Maṅ: Rājā krī:, Maṅ: Khamoṅ: et la première monnaie de Sīrisudhammarājā sont trilingues. Le nom musulman de Maṅ: Rājā krī: ne figure pas sur sa monnaie en transcription arakanaise (cholim shyā = Salim Shah), alors que le texte en écriture persane se lit « shah sultan » Maṅ: Khamoṅ: porta le titre de Hussein Shah Sultan qui, dans la transcription arakanaise, se lit comme U shyoṅ shyā [14].

Sur le tableau qui suit et qui couvre la période de 1433 à 1638, nous faisons figurer les graphies de titres musulmans répertoriées, avec leurs transcriptions ; l'intérêt de celles-ci est qu'elles reflètent parfois un effort d'interprétation de lectures douteuses et elles ne peuvent donc pas être négligées.

Titre arakanais	Titre « musulman » / « indien »	Transcriptions diverses
1. Maṅ: Kharī (Minkhari)	Alī Khaṅ Illī Khaṅ Ali Khaṅ Ali ña Khaṅ Alac Khaṅ	Ali Khan [1]
2. Bha co phrū (Basawpyu)	Kā lama shyā Kalama shyā Kalamra rhā: Kulā ma [2] rhā: [3]	Kalima Shah [4] Kamoola tha [5]
3. Dō lhyā, Do lhyā, Do lyā:, Do lyā (Dawlya)	Pō khū rhā Pok khū rhā Mo khu shyā Moṅ khu shyā	Mahammad Shah [6] Mokhu shah [7]
4. Bha co ñui, Na Ce ñui, Maṅ: ñui (Basawnyo)	Mahā rhok rhi rhā: Mahā mok shyā Mahā mat shyā	Mahâ Moshah [8] Mahamauk tha Mahamosya Muhammad Shah [9]
5. Rāṅ Oṅ, Ram Oṅ (Yanaung)	Noṅ rhi rhā: Noṅ shit shyā Rhī shyā	Nan Sheet tha Norisya/ Nuri Shah [10]
6. Ca laṅ ka sū, Ja laṅ: ka sū, Ca laṅ: sū, Sinn ga sū (Salingathu)	Do lā shyā Sak khoṅ toṅ rhā: Sak khoṅ do lo shyā	Sak kokdolasya Secunder Shah [11] Sheikh Abdulla Shah [12]

13. Robinson (1980 : 51-52) ; Chowdhury (1997). Une nouvelle attribution est fournie par Mitchiner 2000 : 110.

14. Robinson (1980 : 53-54). Ces titres musulmans sont mentionnés par le *Rajamala* (écrit en bengali) et par les sources portugaises.

(suite)

Titre arakanais	Titre « musulman » / « indien »	Transcriptions diverses
7. Maṅ: Rājā (Minyaza)	Bhali rhā: shyā	Pelee tha Ili Shah Ilyas Shah Illisya [13]
8. Gajāpati (Kasabadi) Ganhāpati [14]	Ila shyā	Ilyas shah [15]
9. Maṅ: Co (le Vieux), Maṅ: Jo, Maṅ: Jo Sī ri sū (Minsaw-o)	Jalatta maṅ: Jala shyā Jā la rhā:	Jal Shah Jalasya Jalal Shah
10. Sajā tā, Sajatā, Sahajātā, Sahatajāta (Thatasa [16])	Ala shyā	Itali Shah [17] Ilisya Ali Shah Kamala tha [18]
11. Maṅ: Bann, Maṅ: Bā, Maṅ: Pā, Maṅ: Pā: (Minbin)	Jok Pok rhā: [19] Jok Pok shyā Jok Bhok shyā	Zabuk Shah Zabauk Shah Zubbur
12. Maṅ: Pha loṅ:, Maṅ: Bha lonn: (Minpalaung) [20]	Shyok kyīndra shyā Shyo kindra shyā rājā Rhok kannara rhā:	Secundra [21] Sekandar Shah [22] Sikandar Shah [23]
13. Maṅ: Rājā krī: (Minyazagyi)	Rhin lin rhā: Cho lim shyā Chilim Shah [24]	Xilimixá [25] Salim Shah [26]
14. Maṅ: Kha moṅ: (Minkhamaung) [27]	Ū : Shyoṅ shyā, U Shyoṅ rhā	Hosein Shah Husein Shah Haseyn Shah [28]
15. Sīrisudhamma rājā (Thirithudamma)	introuvable dans les sources arakanaises et sur les monnaies	Xalamixa/Salim Shah [29]

1. Roy (1986) attribue erronément à Maṅ: Co mwan le titre de Ali Shah.
2. Cette graphie fait penser au mot kulā: « indien », ce qui suggère une interprétation tout à fait différente.
3. Le titre persan « *shah* » est rendu tantôt en transcription arakanaise par « *rhā* » tantôt par « *shyā* », deux graphies qui représentent le même son en birman moderne et peut-être aussi en arakanais de l'époque.
4. Ceci correspond à la lecture de Mitchiner (2000 : 107). Habibullah (1945 : 34) considère le nom comme « étrange ».
5. D'après W. Barnard dans BN Indochinois 26.
6. Yegar (1972 : 19). Cette transcription paraît difficilement acceptable.
7. Okkantha (1990 : 266).
8. Okkantha (1990 : 266).
9. Yegar (1972 : 19).
10. Yegar (1972 : 19).
11. San Tha Aung (1979 : 71) lui attribue une monnaie.
12. Yegar (1972 : 19). Cette transcription paraît bien loin du nom original.
13. San Tha Aung (1979 : 71) lui attribue une monnaie.
14. Wimala 1927.
15. Serrajuddin (1986 : 19). Y a-t-il confusion du nom avec celui de son prédécesseur ?
16. La transcription de Harvey doit être considérée comme une erreur ; Phayre transcrit correctement « Tha-tsa-ta ».

17. Cette transcription surprenante est donnée par Okkantha (1990 : 266).
18. BN Indochinois 26 : 8.
19. Habibullah (1945 : 34) y voit une lecture erronnée pour Barbak Shah ou Mubarak Shah.
20. Les trois rois qui ont régné entre 1553 et 1571 n'ont pas porté de titres musulmans.
21. OR 3465 A (British Library OIOC).
22. *Rajamala* (Long 1850 : 550).
23. Ce nom fut adopté en Inde par Nizam Shah, le grand sultan de la dynastie des Lodi (1489-1517).
24. Chowdhury (1997 : 151).
25. Transcription des sources portugaises. Manrique (1927, vol. 1 : 145) appelle Xalamixa le père de Sīrisudhammarājā ce qui est une erreur parce que le père de ce roi était Maṅ: Khamoṅ:.
26. Sur les monnaies, on trouve aussi outre le titre arakanais Naradhipati, le titre « Shah Sultân ».
27. Il est mieux connu sur les monnaies et dans plusieurs listes sous son titre pāli Waradhammarājā.
28. *Rajamala* (Long 1850 : 551).
29. Manrique (1926 : 88, 285) attribue à ce roi un nom musulman (« *Xalamixa, the second of that name* »), mais ce nom ne se trouve nulle part dans les sources arakanaises. La première monnaie de Sīrisudhammarājā (voir Robinson 1980 : 54 et San Tha Aung 1979 : photo 33) a une inscription persane que Mitchiner lit Tittudharma ou Tekudharma (2000 : 137). Habibullah (1945 : 33) écrit : « *For the next two kings, Narapadigyi (1638-1645) and Thirithudamma (1622-1638), no Muslim titles are assigned by the chronicle but their coins contain unreadable word in Persian letters which undoubtedly were designed to represent their Muslim appellations* ».
Les travaux numismatiques ne mentionnent pourtant pas de monnaies trilingues ou bilingues pour Narapati et nous pensons qu'il s'agit ici d'une erreur de la part du professeur Habibullah.

De 1622 à 1696, tous les rois, à l'exception de Narapati, ont porté le titre (suffixé à un nom particulier) de (*su-*, bon) – *dhammarājā.* Le titre de *dhammarājā* était d'abord un titre du Buddha, « roi du *dhamma* », le *dhamma* désignant la loi universelle, morale et plus particulièrement la doctrine du Buddha. L'expression employée par les rois en Asie du Sud-Est dénote un roi gouvernant d'après le *dhamma* et contient donc une prétention à la fois politique et religieuse.

L'abandon des titres musulmans et l'adoption systématique d'un titre bouddhiste orthodoxe marque un changement dans l'idéologie royale. Celle-ci se démarque nettement de son puissant voisin occidental et souligne son identité bouddhiste. Ce changement est visible aussi sur le plan des monnaies dont l'aspect et la présentation ne sont plus les mêmes. Alors que la première monnaie de Sīrisudhammarājā (1622) est une monnaie trilingue, la deuxième (1635) est unilingue (arakanaise) et donne donc plus de place aux autres titres royaux [15].

Cette idéologie était distinctive sur un plan politique, mais non sur un plan culturel. Elle était anti-mogole, mais pas anti-musulmane. La présence musulmane au milieu du XVIIe siècle était forte, notamment à la cour. Les conclusions que S. Bhattacharya tire de son analyse de la poésie bengalaise produite à la cour arakanaise vont dans le même sens.

---

15. Il n'est pas exact qu'en Arakan proprement dit la tradition des titres musulmans dura jusqu'en 1666, comme l'écrit C. Raymond (1995 : 479, n. 26). V. Chowdhury a montré, en revanche, que les gouverneurs arakanais de Chittagong ont tous porté des titres musulmans jusqu'en 1666 (Chowdhury 1997 ; Mitchiner 2000 : 134 ; 138-139).

Sīrisudhammarājā n'était pas le premier à porter un tel titre en pāli. Des titres en pāli furent utilisés par ses prédécesseurs.

Titre arakanais	Titres en pāli d'après CL	Titres en pāli d'après les monnaies
Maṅ: Pā	SīrisūriyacandaMahā dhammarājā [a]	
Maṅ: Pha loṅ:	Sīrisūriyacanda Mahā dhammarājā [b]	Dhammarājā [c]
Maṅ: Rājā krī:	Satui: dhammarājā [d]	Narādhibbati [e]
Maṅ: Khamoṅ:	Narādhipati Waradhammarājā [f]	Waradhammarājā [g]

a. CL 44. La graphie « Sīrisuryacandra » est attestée par le *Sarvāsthanaprakaraṇa* traduit par Forchhammer (1891 : 7).
b. CL 82.
c. D'après Mitchiner (2000 : 131). Voir aussi San Tha Aung (1979 ; photos 27 et 28). Robinson ne présente pas de monnaie de ce type.
d. D'après CL 143, tel aurait été le titre du prince héritier qui, devenu roi, adopta le titre de Maṅ: Rājā krī:.
e. Robinson (1980 : 52-53) ; San Tha Aung (1979 : photos 29 et 30) ; Mitchiner (2000 : 133).
f. Tel est le titre que le roi, d'après CL 163, adopta après son couronnement.
g. Robinson (1980 : 54) ; Mitchiner (2000 : 136)

Le titre musulman était, selon toute apparence, connu principalement à l'étranger et utilisé par les étrangers, qu'ils soient Bengalais ou Portugais. Ainsi les Portugais connaissaient Maṅ: Rājā krī: sous le nom de Xilimixa et les auteurs du *Rajamala* connaissaient son père sous le nom de Sikandar shah.

L'historiographie n'a guère conservé les noms pāli « officiels » des rois Maṅ: Rājā krī: et Maṅ: Khamoṅ: alors que les rois suivants sont tous connus par les noms qui figurent aussi sur les monnaies. À partir de la deuxième monnaie de Sīrisudhammarājā, les rois arakanais n'ont plus frappé que des monnaies unilingues (arakanaises).

Entre le XVe et le XVIIe siècle, le nombre des appellations royales employées par les chroniqueurs augmente progressivement. On ne trouve guère d'autre terme pour désigner le roi au XVe siècle que celui de « *maṅ:* » ou parfois « *maṅ: krī:* » (grand roi). Le terme de « *bhuraṅ* » n'est employé alors que pour désigner le roi d'Ava. À partir du milieu du XVIe siècle, il est utilisé, mais très rarement, pour désigner le roi arakanais. Deux nouvelles appellations apparaissent sous le règne de Maṅ: Pā. La *Vieille chronique* et la DhAP appellent ce roi couramment « *bhawa rhaṅ* », seigneur de la vie ; la DhAP seule emploie alors le terme de « *praṅ rhaṅ maṅ:* », seigneur du pays, une appellation courante durant les siècles suivants [16]. À l'époque des rois

16. La DhAP présente la lettre que Maṅ: Pā aurait envoyée au « roi de l'Inde ». Maṅ: Pā s'y appelle « *rājādhirāja* », roi des rois.

guerriers, les trois termes *bhuraṅ, prañ rhaṅ maṅ:* et *bhawa rhaṅ* apparaissent parallèlement pour désigner les rois.

Sous le roi Maṅ: Phaloṅ:, on trouve pour la première fois l'appellation « *maṅ: tarā: krī:* », l'équivalent arakanais et birman du titre pāli « *dhammarājā* ». Le prince héritier y est appelé « *im rhe. bhuraṅ* », appellation exceptionnelle, le terme habituel étant « *im rhe. maṅ:* ». Une fonction nouvelle fut alors créée qui reflète l'importance de l'acquisition de Chittagong, le « *anok bhuraṅ* », roi de l'ouest, entendons vice-roi [17].

Le titre « seigneur de l'éléphant blanc » (*chaṅ phrū sa khaṅ*) apparaît pour la première fois avec le roi Dolyā (1481-1491) qui possédait un éléphant de cette espèce [18]. Il faut attendre jusqu'à la conquête de Pègou pour qu'un roi arakanais puisse à nouveau prétendre à ce titre glorieux. Maṅ: Rājā krī: le fit de suite figurer sur ses monnaies frappées en 1601 [19] tout comme son fils, Maṅ: Khamoṅ:.

Sīrisudhammarājā eut la chance de devenir à la fois propriétaire d'un éléphant blanc [20] et d'un éléphant rouge. L'appellation « *chaṅ nī sa khaṅ chaṅ phrū sa khaṅ* » (seigneur de l'éléphant rouge, seigneur de l'éléphant blanc) remplace les titres en persan et bengali à partir de 1634.

Manrique attribue à plusieurs reprises le titre de « *padchā* » au roi Sīrisudhammarājā, quoiqu'il s'agisse d'un titre des empereurs mogols [21] qui n'est attesté par aucune source arakanaise. Un autre titre employé par l'auteur portugais, *Sodromaxa boaxam* est une contraction et une déformation de *[Sīri]sudhammarājā bhawa rhaṅ*, c'est-à-dire,

---

17. En Birmanie, à l'époque du premier empire de Toṅṅū (1531-1599) le terme de « *bhuraṅ* » s'emploie pour tous les rois soumis à l'autorité de l'empereur ; pour éviter toute confusion, les historiens occidentaux ont généralement préféré employer le terme de vice-roi pour les « *bhuraṅ* ».

18. La tradition bien connue des rois en Asie du Sud-Est de garder des éléphants blancs se poursuit aujourd'hui encore en Thaïlande où le le roi Rama IX (Bhumipol Adulyadej) possède actuellement douze éléphants blancs dont la vie est réglementée par les prescriptions des textes anciens. L'éléphant blanc a des yeux blancs, des lèvres roses, des ongles blancs, des organes génitaux blancs, trois cheveux blancs sortent d'un pore et la queue aux cheveux blancs étendue aura la forme d'une feuille de l'arbre « *bo* ». (d'après Suthon Sukphisit, « White Elephant Tales » dans le quotidien *Bangkok Post* du 29 juin 1997). La junte birmane fait revivre la même tradition et s'enorgueillit de posséder des éléphants blancs.

19. Robinson (1980 : 52) ; Mitchiner (2000 : 135).

20. La possession d'un éléphant blanc conférait un prestige énorme ; voir par ex. Manrique (1927, vol. 1 : 252), cité d'après la traduction de Eckford-Luard, qui écrit : « *The White Elephant was the chief reason why the Siammom was recognized by all the Barbarian peoples of that hemisphere as having a right to the ill-founded title of Lord of the mountains of the world* ».

La première monnaie de Sīrisudhammarājā date de 1622. CL rapporte pourtant que l'éléphant blanc ne fut découvert qu'en 1624 et l'éléphant rouge ne semble avoir été acquis qu'en 1626 (CL 170-171).

21. Manrique (1927 : 131, 352).

[Sīri]sudhammarājā seigneur de la vie [22]. Les monnaies des rois Narapati et de Satui: dhammarājā ressemblent à celles de Sīrisudhammarājā [23].

Les territoires sur lesquels Maṅ: Pā affirme régner sont appelés le pays d'Indriya, le pays d'Ayujjhapūra et le pays de Rakkhapūra. Le dernier terme désigne le pays des rakshas [24] (pāli : *rakkha*), c'est-à-dire l'Arakan proprement dit. Ayujjhapūra désigne Mrauk U [25]. Chez Wimala, le pays d'Indriya est le domaine propre du roi de Dīlī, c'est-à-dire l'Inde du Nord [26] et Maṅ: Pā n'y est désigné que comme roi de Rakkhapūra. Rappelons que le Tripura a pu être désigné par le nom de Kamboja [27]. Du point de vue des références aux titres et d'une manière assez générale, les prétentions d'hégémonie arakanaise sont géographiquement mal définies. Dans les sources arakanaises on ne trouve pas de référence à un titre qui indique une prétention des rois sur la Birmanie méridionale. Dans les sources hollandaises, anglaises et persanes qui contiennent des lettres des rois arakanais, les prétentions territoriales sont parfois plus clairement exprimées. Dans sa lettre au Gouverneur général de la VOC datée de 1608, Maṅ Rājā krī: s'intitule « empereur du Pègou, roi d'Arakan, de Chittagong, de Sandwîp, de Dianga et d'autres places au Bengale, etc. » [28].

Candasudhammarājā a établi la norme des monnaies arakanaises appliquée jusqu'à la fin de la monarchie arakanaise en 1785, en ne retenant, à côté de la date et du titre personnel, qu'un seul titre sur les monnaies, *rhwe nan: sakhaṅ*, seigneur du palais d'or. Sous cette forme, le titre était nouveau, mais la référence du « palais d'or » apparaît couramment dans des expressions qui ont trait à la prise du pouvoir royal.

L'exercice du pouvoir royal d'après les chroniques

L'étude des données de la langue peut apporter une contribution à la connaissance du fonctionnement de la royauté. Le propos de ce chapitre est l'étude comparative d'un certain nombre d'expressions qui font

---

22. Manrique (1927 : 145 n. 17, 155, 181, 201). D'autres explications ne sont peut-être pas à exclure. Ainsi la dernière syllabe dans *Sodromaxa* pourrait correspondre à « *shah* ».

23. On connaît deux types de monnaie de Narapati, l'un retient le titre de seigneur de l'éléphant rouge, l'autre l'omet. Sur les monnaies de Satui: dhammarājā, le terme pāli « *dhammarājā* » est remplacé par le terme arakanais, *maṅ: tarā:*. Robinson (1980 : 56-57).

24. À l'origine nom d'un peuple non aryen, le terme désigne ensuite dans la mythologie hindoue une catégorie d'ogres et de démons, ennemis du genre humain, d'apparence affreuse (voir Walker 1983).

25. Le terme apparaît dans une lettre royale de 1634, où il semble désigner l'Arakan dans son ensemble (CL 172).

26. WM 74.

27. CL 84.

28. De Jonge (1865 : 291). On peut relever que, dans son aperçu de la cour arakanaise fait en 1683, D. Vonk, le dernier facteur de la VOC en Arakan, ne mentionne aucune liste de pays gouvernés parmi les titres du roi (Havart 1693, vol. 2 : 62).

partie du champ lexical de la royauté. Au lieu de partir d'un concept général de la royauté et de vérifier si l'Arakan s'y conforme, nous nous limitons à dresser le bilan de ce que le matériel linguistique des chroniques peut nous apporter comme informations. L'envergure de ce chapitre est donc restreinte. Nous ne nous proposons pas une description générale de la royauté en Arakan. Nous considérons comme acquis que les rois arakanais partageaient avec leurs voisins la même conception de la royauté [29]. À la question d'une originalité culturelle de la royauté arakanaise par rapport à eux, on ne saurait répondre qu'en se fondant sur les résultats d'études épigraphiques et iconographiques. Une telle approche n'a pas été envisagée ici.

En analysant l'ensemble des formulations employées dans les chroniques pour désigner le « fait d'être roi », on retrouve douze fois sur vingt-cinq la formule suivante [30] : « *prañ cañ: cim kui up cui: tō mū* » qu'on pourrait traduire par « gouverner (*up*, litt. couvrir de son autorité) la prospérité du pays ». Cette phrase fait ainsi clairement référence à la responsabilité du roi face au bien-être général du royaume. Les chroniques s'efforcent par ailleurs de montrer que le roi qui dévie de la loi morale, met en péril son pays et ses habitants [31].

Le règne de Mañ: Pā a constitué suivant toute évidence une étape décisive dans l'évolution de la royauté arakanaise. Wimala raconte qu'avant le départ du roi en guerre (contre le Bengale), un sage ermite, Mrawā sañ, disciple du sage Aggamuni, vint prêcher dans la capitale contre les missionnaires musulmans du Bengale et exhorta les ministres à ne pas abandonner la religion bouddhique comme ces Indiens qui avaient sacrifié la religion brahmanique aux musulmans. Ces exhortations ne furent pas vaines et c'est alors que le roi et son conseil acceptèrent, pour la gloire de la dynastie royale et l'avenir de la religion bouddhique, d'observer une nouvelle version des lois et traditions anciennes rédigée par l'ermite, appelée *rhwe dhammasād*, et dont plusieurs extraits sont présentés par le chroniqueur [32]. Il s'agit donc proba-

---

29. Ceci est suffisamment démontré par le fonds culturel et idéologique commun, en particulier par les listes des principes à respecter par les rois, vertus et qualités royales, etc., telles qu'on les trouve dans la plupart des chroniques, ainsi CL, vol. 1, les chapitres 67, 70, 72-80 de la première partie qui correspondent aux chapitres 53, 56, 64-69 de la première partie de la chronique birmane de U Kala, vol. 1.

30. On ne tiendra pas compte de Mañ: Cane.

31. Ceci est proche de la conception brahmanique ; voir Altekar 1958 : 95-96. L'exemple de Calañka sū (CL 37) vient à l'esprit ; on peut aussi se souvenir de plusieurs discours de Ña Lak Rum:. Il est pourtant assez rare qu'un roi soit présenté comme un bienfaiteur de son peuple, comme c'est le cas pour le débonnaire Ali Khañ (CL 24, 27).

32. WM 42-43. Comme le texte original de la chronique de Wimala est perdu, ou ne peut pas vérifier si la propagande anti-musulmane de l'édition de 1927 se retrouve dans l'original ou si elle est due à l'éditeur Tha Htwan Anng qui a pu manipuler le texte. Dans le contexte arakanais de l'après-guerre des tensions entre musulmans et bouddhistes, une telle manipulation n'est pas à exclure.

blement d'une version arakanaise des recueils de lois traditionnels de la Birmanie. Les études de droit comparé montrent que les *dhammasād* (transcription usuelle : *dhammathats*), de nature essentiellement bouddhiste, se fondent sur les livres canoniques du bouddhisme theravādin et notamment le *Samatapasadika*, le principal commentaire du *vinaya*. La formulation des lois s'inspire de la tradition légale indienne (*Manusṃṛti*, le livre de Manu), mais la plupart des lois fixent des traditions et coutumes très anciennes remontant au premier millénaire [33].

Ce renouveau de la tradition légale s'accompagna, à l'issue de la campagne victorieuse au Bengale, de fondations religieuses, et d'autre part d'un rituel d'intronisation qui, d'une manière générale, semble avoir donné un caractère nouveau au cérémonial de la consécration royale [34]. En effet, c'est seulement chez les successeurs de Maṅ: Pā que la formule employée pour la prise en main du pouvoir royal est complétée par une référence au *bhisik*, sacre royal accompagné d'une aspersion d'eau. Cette aspersion d'eau (de l'eau du Gange !) est expressément mentionnée par Wimala [35]. D'après lui, il y a donc eu une sorte d'avant et d'après Maṅ: Pā en matière de couronnement des rois.

Ceci est aussi frappant dans l'utilisation d'une autre formule, moins fréquente toutefois, qui désigne la prise du pouvoir royal sous la forme d'un acte concret, « monter au palais » (*nan: tak*). Elle apparaît pour les rois Ali Khaṅ, Dolyā, Maṅ: Colha et Maṅ: Cakrawate:. Chez les deux derniers, rois postérieurs à Maṅ: Pā, le palais est désigné spécifiquement comme le « palais d'or » (*rhwe nan:*). Au « palais » s'ajoute, dans des expressions variées, le parasol (*thī:*), autre symbole de la fonction royale. D'après la conception cosmologique hindou-bouddhiste le royaume est conçu comme une image de l'ordre cosmique qui existe autour du Mont Mérou où règne le dieu Indra. Le palais à Mrauk U, surélevé par rapport aux deuxième et troisième enceintes, symbolise le centre du royaume. L'accession au palais symbolise la prise de possession du royaume et l'idée est soulignée par l'expression utilisée pour désigner le statut du roi avant le sacre royal : *im nim.*, « maison basse », cette expression étant courante pour indiquer l'âge au moment de devenir roi. La durée du règne s'exprime par *nan: cam*, « bénéficier du palais » suivi du nombre des années.

Le contexte de l'accession au trône ressort occasionnellement de ces formules répétitives. Outre les cas où un fils désigné comme prince héritier succède à son père [36] d'une façon régulière, les chroniqueurs

33. Huxley (1997 : 11-12). Voir aussi Okudaira (1986).

34. WM 93-102. Pour l'ancienneté de ce rituel en Arakan, voir cependant Gutman (2001 : 42-43).

35. Le *bhisik* est mentionné chez onze des treize rois qui ont régné de 1531 à 1692.

36. Ali Khaṅ, Maṅ: Tikkhā, Maṅ: Co lha, Maṅ: Harī et Satui: dhammarājā sont expressément désignés comme princes héritiers.

marquent clairement les cas où des candidats furent placés sur le trône par une décision consensuelle. Rāṅ oṅ, Maṅ: Co le Vieux et Sajāta, des rois faibles de la fin du XVe et du début du XVIe siècle, furent ainsi « placés au palais » (*nan: taṅ*). On est surpris, en revanche, en lisant que le grand Maṅ: Phaloṅ: fut « consacré roi et placé au palais d'or » à la suite d'une discussion entre « le peuple et les ministres ». Les décisions consensuelles attirent l'attention indirectement sur des problèmes dans la succession et des rivalités. Elles impliquent soit une trilogie composée de princes (*maṅ: myui:*), de ministres (*mhū: mat*) et du peuple (*prañ sū*), soit les ministres et le peuple, soit les ministres seuls. La formule utilisée lors de l'accession au pouvoir de Waradhammarājā s'apparente de près à celle utilisée pour Maṅ: Phaloṅ:, et pourtant, quelle différence entre les deux règnes ! Il ne faut donc pas s'arrêter aux seules formulations de la chronique, mais essayer de dégager le contexte particulier qui est en cause. Une formule semblable, impliquant un accord entre les ministres et le peuple, se trouve aussi pour l'accession de Narapati, un roi dont on connaît pourtant les débuts sanglants… [37]. Dès lors il devient difficile d'y reconnaître à coup sûr la victoire d'une faction, une succession régulière ou une décision formelle d'un conseil des grands du royaume.

Du roi Gajāpati et du roi Maṅ: Tikkhā il est dit qu'ils ont gouverné en s'emparant du parasol et du palais d'or (*rhwe thī: rhwe nan: kui sim: mran: cui: cam*). On se souvient que le premier tua son père. Maṅ: Tikkhā est appelé *im rhe maṅ:*, il avait donc été désigné comme prince héritier et seule l'expression citée permet de savoir que sa montée au palais était le résultat d'une lutte pour le pouvoir.

Les actes de piété, les donations aux monastères, les fondations et les restaurations ainsi que les pélerinages au sanctuaire de Mahamuni sont mentionnés dans les chroniques de façon souvent sommaire. La documentation épigraphique que l'on a, donne seulement un aperçu partiel de l'œuvre religieuse des rois. On connaît quelques-unes des donations de terres aux monastères en Arakan ainsi que des exemples d'affectation d'esclaves aux pagodes [38]. Le roi, tenu de respecter la tra-

---

37. CL 187 ; la *Vieille chronique* s'en tient à dire que Narapati régna (*maṅ: pru*) (CL 191).

38. Le rapport d'enquête birman de 1803 pour Rammawatī mentionne les donations de Candasudhammarājā à des pagodes à Rambrè (Ramree). Shwe Zan mentionne les donations de terres lors de la consécration des pagodes fondées par ce roi à Mrauk U. Quant aux esclaves de pagodes, on peut mentionner les références suivantes : Maṅ: Pā remit 4 000 esclaves indiens au service des trois fameuses pagodes (Am tō, Nan tō et Cham tō) de Sam twè (CL 68). Leurs descendants firent partie de la révolte présumée de Maṅ: Khamoṅ: contre son père en 1605. Parmi les esclaves de pagodes môns et indiens qui ne réussirent pas à s'enfuir en Birmanie, Maṅ: Rājā krī *:* en affecta 500 à la pagode Ratanāpum et 500 à la pagode Mahamuni (CL 154). Dans le contexte de donations aux pagodes de Sam twè, la chronique fait expressément le lien avec les donations antérieures de Maṅ: Pā et les « esclaves de pagodes » sont clairement mentionnés : *bhurā: asañ saṅkhyī*, le terme de *saṅkhyī* est un mot proprement arakanais pour désigner les esclaves des pagodes [communication écrite de U Kyaw Kyaw Hla du 1er mai 1995 ; communication orale de Daw Phyu Phyu Sann du 6 juillet 1997].

dition des ancêtres [39], tend par les actes de mérite religieux à correspondre à l'idéal du *dhammarājā* proclamé dans le choix des titres royaux.

Suivant une croyance générale des Arakanais, le sort de la royauté était lié d'une manière surnaturelle à la statue de Mahamuni [40]. Plus qu'une simple statue de l'Éveillé, elle apparaît comme une sorte de divinité protectrice de la dynastie du pays. Le roi s'y rend pour implorer la bonne fortune lorsqu'il part en guerre. Avant le départ en guerre contre le Bengale, le roi, dans sa prière, implore Mahamuni afin que la victoire lui soit acquise d'une manière paisible et qu'au moment où il « cause la destruction des ennemis, tous les êtres soient libres des trois fléaux (que sont la guerre, l'épidémie et la famine) » [41]. Le ministre Mahāpañākyō invoque Mahamuni comme une divinité protectrice (*lokanat*) et souhaite que « la gloire et la splendeur de nos seigneurs [le roi et ses fils qui commandent l'armée] soient grandes et leurs désirs toujours satisfaits ».

Mahamuni avait été l'objet d'une grande attention de la part de Maṅ: Co mwan. Le roi eut le mérite de construire une route de Mrauk U jusqu'au sanctuaire, jalonnée de nombreux bassins d'eau. Il fit réparer le temple et inaugura les pélerinages à la vénérable statue [42]. Après la fondation de la ville, il y fit organiser une grande fête [43]. Ali Khaṅ y fit déposer, en 1439, une copie du canon bouddhique faite à Ceylan [44]. Après sa victoire sur les Portugais en 1534, Maṅ: Pā fit construire le temple du Rhac soṅ: [45] en signe de reconnaissance. Il est dit qu'il fit alors faire de nombreuses copies de la statue de Mahamuni, réparties dans les pagodes de la capitale [46]. Maṅ: Co lha termina autour du sanctuaire les travaux commencés par ses deux prédécesseurs [47]. Maṅ: Rājā krī: aurait aussi procédé à des restaurations sur le site [48]. D'après Manrique, Sīrisudhammarājā avait un palais près de Mahamuni, où il accorda sa première audience au missionnaire portugais [49]. La chronique atteste également un pélerinage du roi Satui: dhammarājā [50].

---

39. « Comme le roi Calaṅkasū oubliait complètement les rois ancêtres, les ennemis se révoltaient » (CL 37). On déduit du contexte qu'il s'agit d'ennemis intérieurs.

40. La statue du Mahamuni, enlevée par les envahisseurs birmans après la conquête de l'Arakan en 1785, fut installée à Mandalay et la pagode du Mahamuni reste aujourd'hui un des sites les plus vénérés de la Birmanie. *Cf.* Schober 1997.

41. WM 82.

42. Forchhammer (1891 : 6, d'après le *Sarvāsthanaprakarana*).

43. CL 10.

44. Forchhammer (1891 : 6, d'après le *Sarvāsthanaprakarana*).

45. CL 49.

46. .Forchhammer (1891 : 7, d'après le *Sarvāsthanaprakarana*) ; CL 46.

47. CL 79.

48. .CL 158.

49. Manrique (1927, vol. 1 : 135-148).

50. CL 220. Il s'agit peut-être du pélerinage dont se fait l'écho l'ambassade Hensbrœck envoyée par le Gouverneur général de la VOC en 1650 (Subrahmanyam 1997 : 238).

En novembre 1657, le sanctuaire fut détruit par un incendie ; le roi Candasudhammarājā commanda du bois de qualité et fit réparer le temple ; les travaux furent terminés en mars 1659[51], mais ce sinistre fut considéré comme un signe prémonitoire des malheurs à venir. Le chroniqueur rapporte, comme nous l'avons dit, qu'Uggābala fit prêter serment à ses sujets lors d'un pélerinage au Mahamuni en décembre 1684. Un an plus tard, les présages annonçaient qu'il n'allait plus revenir d'un autre pélerinage auprès de la statue[52].

À côté des pratiques hindou-bouddhistes, il faut noter les pratiques religieuses qui ont trait au culte des esprits, les prédictions et la manipulation de forces occultes. Il y avait à la cour royale un personnage chargé du culte à rendre aux divinités protectrices du sol[53]. L'importance de ce culte ressort du mythe qui entoure la fondation de Mrauk U. Les astrologues et magiciens à la cour étaient d'origine indienne ; il s'agit des *hū:rā*, des brahmanes astrologues. Leur participation était indispensable à l'élaboration du cérémonial. Wimala signale leur présence lors du couronnement de Maṅ: Pā (brahmanes *purohita*)[54]. De Maṅ: Phaloṅ: « il est dit qu'il fit d'importantes donations d'aliments aux moines et aux brahmanes (chargés des) sacrifices »[55]. La présence des brahmanes à la cour arakanaise est aussi confirmée par des sources postérieures birmanes[56]. Le rôle joué par les *hūrā:* et les *suik tat* à la cour de Sīrisudhammarājā et de Narapati, a été mis en évidence. C'est un ministre sage (*pañā rhi*) ou un *suik tat*, qui était l'interprète des prédictions proclamées par des enfants.

Un autre aspect de la royauté se révèle dans le fondement idéologique de la conduite des guerres. Au sens strict de la conception bouddhiste, le roi qui règne par le *dhamma*, gouverne avec des moyens pacifiques. Cette bonne intention se révèle dans un discours que Maṅ: Phaloṅ: adresse à ses ministres lorsqu'il veut contraindre les Sak à payer des tributs. Le roi, étant un *buddha* embryonnaire, c'est-à-dire un futur *buddha*, « voulait sans gaspiller une goutte de sang » convaincre le roi Sak de se soumettre. Il n'évita pas la guerre pour autant. Le fait que la réalité contredit sans cesse l'idéal, au Siam et en Birmanie, où les rois se considèraient comme des *cakravartins*, empereurs du monde, est une contradiction que S. Chutintaranond a essayé d'élucider[57]. En

---

51. Forchhammer (1891 : 7, d'après le *Sarvāsthanaprakarana*) ; CL 221.

52. CL 224.

53. C'est l'interprétation que nous a fournie U Kyaw Kyaw Hla pour la fonction du « *lak rwī* » qui figure sur la liste des hautes fonctions à la cour dans le rapport d'enquête de Dhañawatī de 1803 (voir Leider 1998c).

54. WM 96, 100.

55. CL 93.

56. Voir Than Tun (1983-1990) ; après la conquête arakanaise de 1785, un ordre royal ordonna aux anciens brahmanes de la cour arakanaise de venir s'établir à Amarapura.

57. L'article date de 1988 ; cité d'après Chutintaranond (1995 : 55-66).

citant l'étude de Strong sur la légende d'Ashoka [58], il fait remarquer que parmi les quatre types de *cakravartins* (à roue d'or, d'argent, de cuivre ou de fer), le *ayas-cakravartin* (celui à roue de fer) est supposé faire la conquête d'un quart de l'univers (*Jambudwīpa*) seulement et il règne par la force de l'épée. Le roi Ashoka, et avec lui bien d'autres rois bouddhistes, correspondent à cet idéal-là. Ceci résoud donc en quelque sorte la contradiction entre le concept idéal et la pratique. Quoique le terme de *cakravartin* n'apparaisse pas dans les chroniques arakanaises, il est probable que ce concept soutendait aussi les entreprises guerrières des rois arakanais. Si la victoire militaire était une marque de l'autorité royale et en renforçait la légitimité, quels autres motifs peut-on déceler ?

Quand un même territoire est réclamé par deux rois qui ont une prétention sur lui, un conflit violent en découle. Pour rendre compte du fait que les rois birmans ont systématiquement essayé de conquérir le Siam sans que l'inverse ait été le cas, S. Chutintaranond a eu recours au concept indien du *maṇḍala* en ajoutant à ses multiples sens celui d'espace sur lequel un *cakravartin* a la prétention de régner. Ce concept n'explique évidemment pas pour quelles raisons matérielles ou autres des guerres de conquête furent entreprises. D'une manière comparable, on peut se demander quel était le *maṇḍala*, la sphère d'influence et de domination sur laquelle les rois arakanais voulaient régner. Étant donné que, tout au long de l'histoire de la dynastie de Mrauk U, l'expansion se dirige surtout et essentiellement vers le nord-ouest, ce sont les territoires du sud-ouest du Bengale (jusqu'à Dhaka [59]), et du sud du Tripura qui faisaient partie du *maṇḍala* royal. Nous reconnaissons dans les liens très anciens (datant du premier millénaire) entre ces régions (le Harikela et le royaume de Vesalī) les origines de ce « territoire royal », dont on ne trouve pourtant nulle part une claire définition. Au sud, il faut inclure Sam twè jusqu'au cap Negrais. L'extension temporaire du pouvoir arakanais sur le Pègou, favorisée par des circonstances très particulières – le déclin irréversible de l'empire du Pègou – était de nature exceptionnelle. Nous ne pensons pas que les rois arakanais aient eu une prétention durable sur le Pègou [60]. Sur ce « territoire royal », le roi réclamait le paiement de tributs par les principautés assujetties.

---

58. Chutintaranond (1995 : 59, n. 13).

59. Nous n'osons pas inclure Murshedabad, situé beaucoup plus à l'ouest, parce que les textes où nous trouvons des prétentions à la possession de cette ville, nous semblent tardifs et faire tout simplement référence, non pas à des conquêtes, mais à des incursions au Bengale.

60. Comme nous l'avons dit *supra*, on ne trouve aucune référence dans les sources arakanaises qui permettrait d'étayer un tel point de vue. Les jésuites portugais affirment que le roi d'Arakan voulait devenir empereur du Pègou (voir Guedes 1994 : 127) et dans sa lettre au gouverneur de la VOC à Batavia de 1608 (au lendemain de son deuxième échec pour reprendre Syriam), le roi s'intitule « empereur de Pègou ». Or Maṅ: Rājā krī: fut le seul roi qui pouvait avoir la prétention de régner sur le Pègou.

Outre les conquêtes, un rejet de l'autorité royale, une révolte, un soulèvement – situations dont le contexte n'est jamais clairement saisissable dans les chroniques –, pouvaient fournir un prétexte au recours à la force. La légitimation de l'autorité royale exigeait que le roi s'imposa avec force et écrasa le rebelle. Être trop indulgent pouvait être une faute politique ; Waradhammarājā grâcia Nèkomi dans un premier temps, mais quand celui-ci se révolta à nouveau, il le fit finalement exécuter. L'indulgence n'est pas présentée comme le signe d'une vertueuse compassion royale.

Si en pratique, l'extension du *maṇḍala* était surtout fonction de la *Realpolitik*, étendre le pouvoir royal avait aussi, dans l'idéologie royale, un aspect religieux, missionnaire. Cela ressort par exemple d'une lettre de Sīrisudhammarājā au roi birman en guerre au Lanna[61] : « je me réjouis que tu aies pu propager la doctrine au grand pays de Jaṅ: may [Chieng Mai]… ». Le motif religieux est une légitimation idéologique de la guerre qui fonctionne comme une superstructure à des motifs politiques et économiques.

La succession royale

La succession des rois en Arakan reste mal connue dans ses détails. Pour garantir la continuité des institutions, peu importe qui l'emporte dans une lutte pour le pouvoir, pourvu qu'il puisse trouver une légitimité et imposer son autorité.

Dans vingt-quatre cas de succession[62], douze fois des fils succédèrent à leur père, quatre fois des oncles devinrent roi (la relation parentale exacte – oncle maternel ou paternel – n'étant pas toujours claire), quatre fois il s'agit de frères, deux fois la relation n'est pas claire, une fois il s'agit du neveu et, dans un cas, d'un usurpateur qui était peut-être un parent éloigné de la famille royale. D'une manière générale, les successions de père en fils et de frère en frère apparaissent comme des transitions stables ; les successions entre 1491 et 1515 sont marquées par une plus grande instabilité, avec des rois très jeunes ou des « oncles » âgés et faibles.

Dans douze cas, les chroniques indiquent qu'un personnage devenu roi, était déjà désigné comme prince héritier (*im rhe.maṅ:* ; *uparājā*[63]).

---

61. CL 172.

62. Nous retenons ici tous les rois dont il a été question à l'exception de Maṅ: Co mwan et Maṅ: Cane.

63. Ce terme était aussi employé comme appellation d'un des fils de Maṅ: Pā qui était gouverneur de Sam twè, mais qui, au contraire de Maṅ: Tikkhā, n'avait pas pour autant été désigné comme prince héritier. D'après CL 78, en 1554, Maṅ: Tikkhā envoya son fils, le prince héritier, contre le gouverneur de Sam twè, Uparājā, le frère cadet du roi, qui avait été « irrespectueux » à l'égard du roi. Il n'est peut-être pas sans intérêt de remarquer qu'il s'agissait du père de sa première femme, probablement déjà décédée lorsque le roi monta sur le trône en 1553.

Entre 1593 et 1622 et entre 1643 et 1684, les rois se succédèrent de père en fils, le fils étant à chaque fois désigné comme prince héritier. Comme nous ignorons les éventuelles luttes intestines pour le pouvoir, il est difficile d'apprécier l'importance de la désignation comme *im rhe. mañ:*. Une réflexion s'impose dans le cas de la succession de Mañ: Pā. Mañ: Tikkhā était désigné comme prince héritier, mais il a dû, comme nous l'avons vu, accaparer le palais avec force. On sait que son rival était un frère cadet, mais il n'est pas expressément nommé [64]. On peut s'imaginer qu'il s'agissait du futur Mañ: Phaloñ: qui laisse le souvenir d'un homme fort. Mañ: Tikkhā désigna immédiatement un de ses fils (Mañ: Co lha) comme successeur et celui-ci nomma prince héritier son frère cadet (Cakrawate:). Après la mort de ce dernier, Mañ: Phaloñ: s'imposa « avec l'accord des ministres et du peuple », écartant un rival qui s'enfuit à la cour birmane.

La nomination d'Uggābala comme prince héritier semble procéder d'un choix judicieux de Candasudhammarājā. L'âge des quatre fils qui ont successivement suivi Candasudhammarājā est correctement indiqué pour le début de leurs règnes [65]. Uggābala n'était pas le frère aîné. Sous les onze mois de son règne le pays garda un semblant de stabilité qu'il perdit sous le règne de ses trois frères qui lui succédèrent.

Les accessions au palais royal de Mañ: Pā et de Mañ: Phaloñ: marquent, selon toute évidence, le succès d'hommes forts qui s'imposèrent à la faveur d'une vacance du pouvoir. En 1531, Mañ: Pā écarte Mañ: Khoñ rājā, qui régnait « dans l'ombre », incapable de contrôler les seigneurs. En 1571, Mañ: Phaloñ: se recommanda à la fois comme le fils de Mañ: Pā et, avec ses 37 ans, comme un homme d'expérience, alors que le fils de Cakrawate: était encore trop jeune pour succéder à son père, mort à l'âge de 29 ans. Le cas de Narapati, qui n'apparaît comme un homme fort que sur le plan de ses propres intérêts, est différent. Il est considéré par les chroniqueurs comme un intrus, un usurpateur qui provoqua et exploita une crise à son profit.

L'autorité royale, une fois acquise, était protégée par la tradition. Naranu (le futur Ali Khañ) refusa ainsi de céder aux prières des seigneurs écartés de la cour par son frère, le roi, pour détrôner ce dernier [66]. Mais la révolte sembla légitime, lorsque les princes et les ministres, écœurés par les excès des amis de jeunesse corrompus de Gajāpati, se soulevèrent et l'achevèrent [67]. Mais ce n'est peut-être qu'une interprétation des faits par les chroniqueurs.

---

64. CL 78.

65. Uggābala (27 en 1684), Waradhammarājā (18 en 1685), Manisudhammarājā (37 en 1692) et Candasriyadhammarājā (22 en 1694).

66. UP 134.

67. CL 40.

Le déroulement de la cérémonie du couronnement mériterait une étude particulière. Nous dépendons de deux textes qui présentent des problèmes d'interprétation : celui de Wimala sur le couronnement du roi Maṅ: Pā, et la description du couronnement tardif de Sīrisudhammarājā en janvier 1635 [68]. Le texte de Wimala [69] soulève la question de savoir si l'auteur décrit effectivement le déroulement du couronnement tel qu'il eut lieu ou s'il en produit une version idéalisée et remaniée. Comme le texte affirme que le roi fit effectivement la conquête de la plus grande partie du Bengale, le gouverneur de Dhaka est sommé d'envoyer sept cruches avec de l'eau du Gange ! Or le terme d'« eau du Gange » pourrait tout simplement désigner une eau purificatrice et sacralisante. Le cérémonial brahmanique élaboré prévoit que le roi est vêtu comme la divinité Brahma et les reines comme des épouses divines [70].

En ce qui concerne le texte de Manrique, les problèmes qu'il soulève ont déjà été discutés dans le chapitre consacré au roi Sīrisudhammarājā. Manrique mentionne aussi le fait que le roi fit aller chercher de l'eau du Gange [71], mais il confond les brahmanes avec les moines bouddhistes [72].

L'enceinte royale de Mrauk U

Le palais des rois de Mrauk U se trouvait au milieu de la ville sur une plate-forme rectangulaire stabilisée par des murs en pierre, une sorte d'acropole, si on veut. Il ne reste aucun vestige des bâtiments de ce palais très probablement construit en bois. Cette plate-forme était entourée de deux murs d'enceinte séparant, semble-t-il, le quartier du palais du reste de la ville et de ses habitations qui s'étendaient dans la vaste enceinte des murs de défense extérieurs et des chaînes de collines environnantes. Ces deux murs intérieurs, comme le mur de la plate-forme, étaient construits en pierre [73] et ont une largeur minimale de un mètre ; ils sont encore bien reconnaissables aujourd'hui, mais on ne peut avoir qu'une idée imparfaite de leur hauteur originale. En 1997,

---

68. Manrique (1927, vol. 1, cité d'après la traduction de Eckford-Luard : 351-392).

69. WM 94-111.

70. WM 100.

71. Le terme employé est identique. WM (97) dit « *Gaṅgā Sāgaranadi* », Manrique (364) dit « eau de la Gangā Sāgar ». Eckford-Luard explique qu'il s'agit d'une île dans l'embouchure de la rivière de Hugli qui jadis était un débouché du Gange et dont l'eau était sacrée (Manrique 1927, vol. 1 : 364, n. 6).

72. Voir Manrique (1927, vol. 1 : 366, n. 8).

73. Lors de nos visites à Mrauk U, nous avons toutefois vu que, par endroits, les soubassements du mur extérieur étaient en partie construits en briques. Suivant des informations prises à Mrauk U, les pierres utilisées pour la construction provenaient des îles Boronga, trois îles longues et effilées qu'on repère aisément sur une carte au sud de Sittwé.

de nouvelles fouilles sur la plate-forme ont permis de reconnaître le mur oriental qui portait les piliers du palais et qui court parallèlement au mur extérieur de la plate-forme. Du côté de l'hôpital actuel de Mrauk U qui se trouve à l'est du palais, le mur extérieur garde une hauteur de six mètres. Ailleurs il a complètement disparu quoique son plan soit toujours reconnaissable. C'est l'espace à l'intérieur de ces murs que nous appelons enceinte royale.

L'enceinte royale couvrait environ 26 ha [74] à l'intérieur du territoire de la ville qui avait une superficie de 12,9 km^2 [75]. L'enceinte royale se trouvait entre les deux quartiers de Alay jhe: et Wasè [76].

Les murs qui entouraient l'enceinte du palais ont pu servir à des fins de défense. Cette hypothèse s'appuie sur la taille de ces murs qui pouvaient probablement supporter de l'armement et rendaient possible la fermeture des portes de sortie et d'entrée du côté de la ville. Le palais se trouvait probablement au centre de deux axes en direction des points cardinaux qui dotaient l'enceinte du palais de voies d'accès. Ce schéma classique peut être retrouvé en partie en partant de la plate-forme où l'on distingue sur quatre faces les restes de quatre escaliers monumentaux. Sur le côté est du mur d'enceinte extérieur, on trouve la rivière Alay Jhe. Grâce à des barrages en amont, ses eaux pouvaient être utilisées pour mettre sous les flots la face orientale du palais à l'intérieur des fortifications de la ville. L'entrée nord donnait accès aux principaux temples, l'entrée sud s'ouvrait sur la voie d'eau qui permettait de sortir de la ville et d'accéder à la Kaladan, au quartier portugais, au port. Enfin, du côté ouest, en passant les douves (qui n'existent plus aujourd'hui), on aboutit à la route qui bifurque vers le nord en direction de Vesalī.

Dans le journal d'un officier anglais de 1831, on trouve la description d'un élément de l'architecture murale qu'il n'est plus possible de voir à l'heure actuelle. F. Jenkins écrit au sujet des deux murs qui entouraient l'acropole du palais qu'ils étaient reliés par des murs transversaux qui créaient plusieurs espaces clos et que la ville proprement dite s'étendait en dehors des murs du fort (c'est-à-dire de l'enceinte du palais) [77]. Cela confirme la thèse d'un quartier propre du palais et de la

---

74. Calculé d'après des données fournies par le musée de Mrauk U.

75. D'après le rapport d'enquête birman de 1803 (BN Indochinois 4, f°52), qui définit la surface de la ville comme un rectangle d'une longueur de 4 095 mètres et d'une largeur de 3 150 mètres. D'après la description de Schouten, on peut admettre que la ville du XVIIe siècle s'étendait aussi *extra muros*.

76. D'après le rapport d'enquête birman de 1803 pour Dhañawatī (BN Indochinois 4, f°53 ; Leider 1998a), la ville de Mrauk U avait sept quartiers : Alay jhe:, Sa rak, Wasè, Atwaṅ jhe:, Mrui. prāṅ jhe, Duiṅ kyī, Bhu rā: pō.

77. « [...] *and round it are two or three outer walls all of cut stone with cross walls dividing the share between several enclosures » [...] « the Mugh town stretched round the fort* », (*Private Journal of Francis Jenkins* 1831, n. p. , Nottingham Univ. Hallward Library Pw Jf 2830/3).

cour entre l'enceinte du palais et le mur extérieur. Du palais perdu, il nous reste la description sommaire de son apparence extérieure vue par Schouten.

> Nous avions avec nous un des gens du Commandant… qu'il nous avoit donné pour nous mener ; car sans cette précaution, aucun Hollandois n'oseroit aller à Aracan. Sous ses auspices, nous eûmes aussi la liberté de visiter quelques endroits de la forteresse au milieu de laquelle, & de ses trois murailles [78] avec leur trois portes, est le palais du Roi. Mais il ne nous fut pas permis d'aller jusques-là. Il fallut que notre curiosité cédât au respect que rendent à ce lieu les Courtisans, les Oficiers des armées, & tous les autres Sujets.
> Les gens d'Aracan & notre conducteur nous dirent qu'il y avoit dans ce palais quantité d'éléfans, des chevaux qui sont fort rares en ce païs-là, des lions, des lionnes, des tigres, des Rinocéros, & beaucoup d'autres choses dignes de monarque. On le voioit fort-bien du chemin par lequel nous retournâmes dans la ville, en revenant du quartier des Portugais, & il paroissoit fort-beau. On distinguoit l'apartement du Roi, & celui de ses femmes, dont les toits dorez s'élèvent au-dessus de la forteresse. Mais on voioit encore mieux trois tours qui y sont, & sur chacunes desquelles il y a comme une pointe de clocher toute-dorée. Ce qui faisoit de beaux objets, principalement quand le Soleil donnoit dessus [79].

Une indication sur la disposition des bâtiments à l'intérieur de l'enceinte du palais peut être déduite des appellations employées pour désigner les reines et les troupes de service qui leur étaient affectées. Il est dit que le roi Ali Khaṅ, après s'être emparé de Sam twè en 1437, fit construire un palais au centre pour la reine Co Yaṅ Mi, entre la reine du palais nord et la reine du palais sud. Ces appellations se retrouvent ailleurs dans les listes des reines. Comme en Birmanie, le palais du prince héritier se trouvait situé à l'est. A Mrauk U, on montre occasionnellement au visiteur un plan de la disposition ancienne des bâtiments sur la plate-forme centrale, où on fait figurer un palais du lotus, un palais du bétel, un palais de l'éléphant, un palais du paon et un palais du lion (centre), tous situés dans la moitié supérieure (nord) de l'enceinte intérieure. Ce plan dont nous ignorons l'origine, n'a peut-être pas de prétention à être un document historique, mais il semble confirmer néanmoins que les résidences des reines ne se trouvaient pas dans cet espace central, ce dernier étant strictement réservé à la personne royale. Manrique note que lorsque le roi se retirait chez lui, il passait par une porte où il était reçu par des femmes et que seuls des gardes, des eunuques et de jeunes garçons pouvaient y pénétrer [80]. Il faudrait donc parler de « palais » au pluriel plutôt qu'au singulier, à cause du grand nombre de bâtiments à l'intérieur de l'enceinte. Nous avons déjà

78. Schouten appelle aussi « muraille » le mur intérieur qui entourait la plateforme. Il ne semble pas que celui-ci était très élevé, contrairement aux murailles extérieures.

79. Schouten (1727, vol. 1 : 243-244).

80. Manrique (1927, vol. 1 : 201).

rappelé la correspondance entre le palais, lieu central du pouvoir et centre du royaume, et le Mont Mérou de la mythologie hindou-bouddhiste. L'importance du palais comme reflet de la conception de la royauté ressort aussi très clairement des nombreuses expressions liées à la royauté qui utilisent le terme « *nan:* », palais. Schouten prétend que le roi résidait toute l'année au palais, n'en sortant qu'à l'occasion d'une grande fête. Manrique rendit visite au roi une première fois alors qu'il résidait pendant deux mois dans un palais sur l'eau, en fait, semble-t-il sur la, ou les, barques royales qui lui servaient de moyen de déplacement sur les rivières d'Arakan [81]. Rien de précis n'est connu sur le palais de Khrip où Uggābala s'était retiré.

Lors des audiences royales, les visiteurs ont pu pénétrer jusqu'au centre du palais. Schouten écrit ainsi que les Hollandais passaient « par plusieurs grandes portes & par d'autres lieux, & furent conduits jusqu'à l'apartement où se devoit donner l'audience » [82] ; Manrique parle de trois portes par lesquelles on passait, avec à la première, une garde mône, à la deuxième une garde musulmane et à la troisième des « nobles » (arakanais) [83]. Voici la description que nous a laissée Schouten sur l'audience accordée aux Hollandais à la fin de l'an 1660 :

> Quand la marche commença on fit des salves de toute l'artillerie des vaisseaux. Le cortége aïant traversé la ville d'Aracan, & toute la foule du peuple qui y étoit, jusqu'à l'entrée du palais, le Coutewal, le Roos, le Président Hollandois, le Capitaine & le Commis, descendirent de dessus leurs éléfans. Ils passérent par plusieurs grandes portes & par d'autres lieux, & furent conduits jusqu'à l'apartement où se devoit donner l'audience : puis s'étant encore avancez au travers de quantité de Courtisans, de Seigneurs, d'Hallebardiers & d'Ecuïers, le Président, le Capitaine & le Commis y laissérent leur suite, & en même tems leurs souliers, n'étant pas permis d'entrer les piés chaussez dans un lieu où il falloit marquer un respect extraordinaire.
>
> Après cela ils furent tous trois menez par divers apartemens à la sale de l'audience, où il y avoit un grand nombre de Sickes [84], & des plus grands Seigneurs du Roïaume, assis sur de magnifiques tapis, les jambes croisées, sous le corps, & richement vêtus. Aussi-tôt il fallut que les Hollandois s'inclinassent, comme s'ils eussent été acroupis, & qu'ils baissassent le visage jusqu'à terre, avec les mains joints sur le front, réitérant à plusieurs fois ces profondes revérences, & ces humbles inclinations. Ensuite le Roi parut sortant d'un cabinet, & chacun tenant alors les mains jointes sur son front, baissa la tête comme n'osant contempler sa Majesté. Entre-autres les trois Hollandois se tenoient toujours dans la posture ci-dessus marquée ; sans oser lever la vuë pour regarder ce Monarque. Ils tâchérent bien de le guigner ; mais deux valets de chambre qui les observoient, leur saisirent promtement la tête, & la leur firent baisser.

---

81. Manrique (1927, vol. 1 : 125-127). L'éditeur de Manrique se demande si Manrique n'a pas tout simplement copié ici Mendes Pinto (audience royale au Calaminham), (voir Manrique 1927, vol. 1 : 143, n. 14).

82. Schouten (1727, vol. 1 : 181).

83. Manrique (1927, vol. 1 : 142).

84. Au sujet du « *coutewal* », du « *roos* » et des « *sickes* », voir le chapitre 8.

> Un interprète aiant reçu la lettre & les présens, les mit avec beaucoup d'humilité entre les mains de ceux qui avoient ordre de les recevoir, & il fit de la part de nos gens les complimens au Roi, qui fit aussi demander par son Interprète des novelles de la santé du Gouverneur de Batavia, qu'il nomma son frére, comme par une afection particuliére qu'il avoit pour lui, & quand on lui eut répondu qu'il se portoit bien, il parut content.
> Alors on aporta aussi les présens que le Roi vouloit faire aux Hollandois, en reconnoissance de ceux qu'il en recevoit.[…]
> Quelque soin qu'on prît à observer les Ambassadeurs, ils ne laissérent pas de regarder du coin de l'œil le Monarque, qui leur parut avoir l'âge de dix-huit ans, être puissant, avoir beaucoup d'embonpoint, & être assez blanc. Il avoit des brasselets, des boucles d'oreilles & un collier d'or, où il y avoit quantité de diamans, d'autres pierreries & des perles enchassées. Son habit étoit d'écarlate, & il avoit sur la tête un superbe turban aussi garni de pierreries.
> Lors-qu'il eut assez considéré les Ambassadeurs, il rentra dans l'apartement d'où il étoit sorti, & il leur fut alors permis de s'ôter de la posture violente où ils étoient [85].

Ce cérémonial est comparable à celui de la cour birmane telle qu'il nous est connu à la fin du XVIIIe et au XIXe siècle [86]. Notons les principales étapes du déroulement de l'audience :

– procession suivant un protocole qui régit méticuleusement l'ordre de marche vers le palais. La délégation étrangère est encadrée par des dignitaires, les cadeaux adressés au roi (et examinés à l'avance) reçoivent généralement une attention particulière ;

– arrivée dans la salle d'audience où ministres, dignitaires et courtisans ont déjà pris place. En signe de révérence, on fait des courbettes et on attend le roi. Contraintes du protocole : se déchausser, s'installer sur le sol suivant la coutume locale, garder la tête inclinée ;

– apparition du roi. Tout le monde s'incline. Remise des cadeaux et des lettres de la délégation étrangère. Présentation des compliments de la part des visiteurs ;

– dialogue très formalisé entre le roi et les étrangers. Le roi demande des nouvelles du monarque étranger, du Gouverneur général à Batavia, etc. Aucune question « concrète » n'est posée [87]. Le roi fait remettre des cadeaux à ses visiteurs ;

– fin de l'audience lorsque le roi se retire.

La description que Manrique fait de sa première audience à la cour de Sīrisudhammarājā correspond aussi en gros à ce schéma [88]. Ce qui s'en écarte, ce sont les longs discours édifiants, qu'il prétend avoir faits devant le roi.

---

85. Schouten (1727, vol. 1 : 181-183).

86. Voir Symes (1800).

87. Au sujet de la « vanité du Roy de Lao », le père Marini (1664 : 361) écrit en 1640 : « De quelque importance que soient les affaires, il n'en traite jamais que par un tiers, & le ministère d'un truchement… » (d'après la *Relation nouvelle et curieuse du Royaume de Lao*).

88. Manrique (1927, vol. 1 : 127-148, *passim*).

Sur tous ceux qui demeuraient dans l'enceinte royale, nous ne pouvons nous faire qu'une idée très incomplète. À côté du roi, il faut signaler les reines, les concubines et les enfants du roi [89]. Leur nombre était important, si on peut se fier aux données des chroniques, mais semble avoir beaucoup varié d'un roi à l'autre. Dans ces conditions, il n'était toutefois pas surprenant que le roi ait été fréquemment marié avec sa demi-sœur [90]. Si on fait abstraction de la reine Nat Rhaṅ May, aucune reine arakanaise n'est particulièrement bien connue. Au sujet des concubines, Schouten fournit la description suivante :

> Car, selon ce qu'on me dit, tous les ans ceux d'entre les Sickes qui sont ses favoris, font faire recherche dans tout l'État de douze des plus belles filles vierges, qu'ils font habiller des plus fines toiles blanches, & ils les font mener dans un certain endroit fort découvert, où elles demeurent exposées, pendant six heures, à la plus grande ardeur du Soleil, afin qu'elles suënt beaucoup. Ensuite on essuïe leur sueur avec leurs habits, & on leur en donne d'autres nets ; puis on porte ces habits humides à ceux qui sont commis pour en faire l'examen par l'odeur. Celles dont la sueur ne sent pas mauvais, & qu'on juge posséder une parfaite santé, sont richement vêtuës, présentées au Roi, & mises au nombre de ses Concubines, en atendant qu'il lui plaise de les honorer de ses faveurs ; car c'est ainsi qu'on regarde la chose. Pour les autres, dont la sueur sent plus mal, le Roi les fait donner en mariage à quelques-uns de ses Courtisans, & leur donne une dot, ou gratifie de quelque emploi ceux qui les prennent [91].
>
> Toutes ces Concubines aprennent à jouer de diverses sortes d'instrumens, de-même que presque toutes les autres filles, au-moins celles qui ont quelque bien ; car on prend grand soin d'élever les enfans ; & de faire aprendre & observer aux filles tout ce qui leur peut donner quelque agrément, dans l'espérance qu'elles pourront être élevées à cette dignité. On dit que celles qui y sont parvenuës, se forment aussi à l'exercice des armes, de même qu'à la danse, & à tout ce qui leur peut donner de l'adresse. Elles sont répanduës dans les principaux apartemens du Roi, & lui servent de Gardes du Corps [92].

Le revenu qui servait à l'entretien des reines provenait des impôts payés par les gens de la ville et de la banlieue, où chaque propriétaire payait annuellement 1 *kyat* s'il avait une maison, 2 *kyats* s'il tenait une

---

89. Le temple Tukkham. sim qui a été appelé un « musée des costumes traditionnels arakanais », contient un nombre considérable de statues en relief de fidèles disposées sur la droite et la gauche des niches qui contiennent des statues du Buddha. Elles constituent une riche source pour étudier les coiffures, les couvre-chefs et les décorations des membres de la cour. On y peut distinguer, dit-on, 64 types de coiffure, quarante types de couvre-chefs, 81 types de bagues (pour les doigts), sept types de bagues pour les orteils, neuf types de colliers, seize types de pendentifs en forme d'étoile (pour les oreilles), vingt types de bracelets, cinq types de chapelets de fleurs, huit types d'épingles à cheveux, huit types de pendentifs pour les cheveux, cinq types de châle, des motifs de tissage, etc. (*cf.* Shwe Zan 1994 : 65-68).

90. Methwold (1672 : 13) note ce fait vers 1619.

91. Cette histoire du choix des concubines se retrouve également dans le livre de Duarte Barbosa (Mansel Dames 1921 : 151-152). L'auteur portugais parle de 120 jeunes filles amenées annuellement à la cour parmi lesquelles le roi en choisissait douze.

92. Schouten (1727, vol. 1 : 249-250).

boutique et 1/4 de *kyat* s'il s'agissait d'une maison dans la vallée (près des cours d'eau) [93].

La famille royale était encadrée par un certain nombre de suites : serviteurs et gardes affectés à des tâches particulières. Outre la suite (*tap*) de la reine-mère et celle du prince-héritier, on distinguait encore d'autres suites des reines, dont la troupe du palais oriental, celle du palais central, celle de la reine principale, celle du palais sud et celle du palais nord [94]. On sait qu'il y avait des gardes môns et musulmans au palais ainsi que des eunuques dans les appartements des reines [95]. Les gardes affectés au service du palais se relayaient chaque mois [96] ; ceux qui n'assumaient pas de charge mensuelle, devaient s'acquitter d'une taxe annuelle de 4 *daṅgā* d'argent par maison. Les gardes môns ne payaient pas de taxe de capitation, tout comme ceux à qui on avait assigné des tâches spéciales au service des personnages de la cour [97].

L'extension du contrôle royal

Du XVe au milieu du XVIIe siècle, l'étude de l'histoire politique arakanaise montre un accroissement du pouvoir des rois grâce à l'extension de leur contrôle territorial, à la multiplication de leurs ressources et enfin grâce à un instrument militaire performant. Quels facteurs fondamentaux ont déterminé cette évolution ? Comment le développement général de la royauté arakanaise s'insère-t-il dans la conception générale de la royauté en Asie du Sud-Est ? Comment peut-on conceptualiser cette évolution ? – quelle est la terminologie appropriée pour en rendre compte ? Telles sont les questions abordées dans ce chapitre.

Nous ferons aussi un bref rappel de l'histoire ancienne d'Arakan pour situer la période de Mrauk U sur l'axe diachronique.

---

93. Leider (1998a : 78).

94. BN Indochinois 4 : f. 54-55.

95. Manrique (1927, vol. 1 : 142, 144, 201). Manrique mentionne aussi une garde japonaise (*ibidem* : 128).

96. Manrique (1927, vol. 1 : 194) mentionne ce système des services en parlant des *mangœnes* (serviteurs royaux ; *mañ: kywan:*) : « *The word Mangœn is the name for those persons who are appointed by the King to serve any particular person or at any special place. These persons are obliged to serve in turns one month at a time, without pay, beyond such gifts as they may care to give them. They so divide up the duty among themselves that while some are engaged in serving their Masters, the rest can look after their private interests and livelihood and so are not given daily food* ».

97. Leider (1998a : 76-77).

L'image de la royauté en Asie du Sud-Est

L'état de la recherche sur la fonction royale et le développement des structures étatiques en Asie du Sud-Est se reflète dans plusieurs ouvrages collectifs ou individuels [98].

Les chercheurs actuels rejettent non seulement la terminologie appliquée aux États de l'Inde et de l'Asie du Sud-Est par la première école des historiens [99], mais ils critiquent aussi une interprétation trop littérale des sources écrites [100]. L'école ancienne avait mis l'accent sur l'histoire politique et événementielle en suivant le destin des dynasties. Dans cette perspective, la description de l'architecture, de l'art et de l'iconographie venait renforcer l'idée d'entités politiques qualifiées d'États hiérarchisés, dotés de structures quasi-bureaucratiques et dirigés par des rois dont les conseillers étaient appelés ministres [101].

Les dernières décennies ont vu l'épanouissement de recherches sur les structures internes et le fonctionnement des institutions politiques. L'étude des relations entre le roi et le *sangha*, celle des rapports entre un pouvoir central et des pouvoirs locaux ou encore la mise en parallèle de la conjoncture économique et du destin politique ont non seulement ébranlé l'idée reçue d'empires stables aux structures figées, mais elles ont surtout permis de mieux comprendre l'évolution des États [102]. Le mot-clé de l'ancienne école, « l'indianisation de l'Asie du Sud-Est », a progressivement cédé la place au concept de l'adaptation indigène ou locale [103].

Par réaction, il est ressorti de ces études une prudence à l'égard de la terminologie reçue, mais aussi le besoin d'une nouvelle conceptuali-

---

98. Hall & Whitmore (1976, *Explorations in Early Southeast Asian History: The Origins of Southeast Asian Statecraft*) ; Smith &Watson (1979, *Early South East Asia: Essays in Archaeology, History and Historical Geography*) ; Marr & Milner (1986, *Southeast Asia in the 9th to 14th centuries*) ; *The Cambridge History of Southeast Asia*, 1992 ; Wyatt & Woodside (1982, *Moral Order and the Question of Change: Essays on South East-Asian Thought*) ; Gesick (1983, *Centers, Symbols and Hierarchies: Essays on the Classical States of Southeast Asia*) ; Steinberg, éd. (1987, *In Search of Southeast Asia*) ; Tambiah (1976, *World Conqueror and World Renouncer*) ; Wolters (1982, *History, Culture and Region in South-East Asian Perspectives*) ; Christie Wisseman (1995, « State Formation in Early Maritime Southeast Asia – A Consideration of the Theories and the Data »).

99. Pour l'école ancienne, il faut citer Heine-Geldern (1963), Hall (1955), Maung Htin Aung (1967), Cœdès (1968), Luce (1969). Au sujet de la royauté indienne, voir Altekar (1958 : 79-108).

100. Ceci touche évidemment tout le débat sur l'indianisation. Kulke (dans Marr & Milner, 1986 : 1-22) présente une brève synthèse de l'évolution de la recherche en la matière et développe une approche originale en ce qui concerne la transition du « *Early* » au « *Imperial Kingdom* ».

101. Pour la Birmanie et l'Arakan, il faut signaler Phayre (1881), Harvey (1925), Maung Htin Aung (1967), Hall (1955).

102. Voir pour la Birmanie, Frasch (1996) ; Aung Thwin (1976, 1979, 1983) ; Lieberman (1980, 1982, 1987).

103. En anglais « *indigenization* », « *localisation* », (O. W. Wolters, 1982).

sation. Par ailleurs, on a éprouvé le besoin de mieux comprendre l'idéologie royale et de faire face aux différences entre la conception théorique de la royauté et la réalité de la pratique royale [104]. À la suite de ces deux écoles d'analyse et en vue de concilier l'histoire événementielle et l'analyse des structures socio-politiques, R. Hagesteijn a, par exemple, essayé de développer un modèle rendant compte de l'ensemble des développements politiques dans l'Asie du Sud-Est continentale précoloniale [105].

La terminologie employée par les auteurs qui traitaient des institutions politiques de la période pré- et protohistorique et celle couramment utilisée pour évoquer la période historique a aussi été ressentie comme incohérente. Aucune explication, tel fut le chef d'accusation, n'était fournie pour rendre compte de l'évolution entre les principautés et des chefs locaux de la période antérieure et les États soi-disant centralisés, gouvernés par des rois puissants, de l'époque ultérieure [106].

La recherche des dernières années s'est efforcée de combler le hiatus existant entre la caractérisation des premières formes d'entités politiques fonctionnant sous forme de réseaux régionaux sous la direction d'un chef fort, et la naissance de structures politiques plus larges auxquelles on aurait toutefois tort d'appliquer le terme d'empire. On a pourtant parfois l'impression que le problème d'une appréciation correcte des faits céda la place à une description simplement différente de ces faits. Dans *History, Culture and Region in South-East Asian Perspectives* paru en 1982, O. W. Wolters a eu recours au terme indien de *maṇḍala* pour désigner un réseau de relations politiques entre un souverain dominant et plusieurs vassaux tributaires dans un espace géographique dont les limites restent floues et variables [107]. Le *maṇḍala* reflète une

---

104. Par exemple Chutintaranond (1995).

105. Hagesteijn (1989). Elle n'y intègre pas l'Arakan.

106. Hagesteijn (1989 : 4).

107. Le terme de *maṇḍala* est utilisé comme un concept général à la base d'une théorie du développement étatique en Asie du Sud-Est. Le sens premier est cercle, globe, roue et désigne sur le plan politique le cercle des voisins proches et distants d'un roi. La théorie du *maṇḍala* telle qu'on la trouve dans la littérature sanskrite, décrit le réseau des relations politiques entre le roi et ses voisins, qualifiés d'alliés, d'ennemis ou de neutres. « *The maṇḍala theory is based on the assumption that the king, by nature, aspires to conquest, and that the adjacent king is his enemy for the two are not in immediate competition and the other neighbour of the enemy would also stand to benefit from the weakening of the latter. Surround and conquer* », (C. Drekmeier 1962 : 267, cité par Chutintaranond 1995 : 68). Le *maṇḍala* est une « sphère d'influence » (Drekmeier).

Nous trouvons une extension de ce sens chez Chutintaranond quand il emploie le terme dans son article « Cakravartin: Ideology, reason and manifestation of Siamese and Burmese kings in traditional warfare (1538-1854) », (Chutintaranond 1995 : 55-66). Il s'agit alors d'une terre de conquête légitime en vertu de la conception du roi comme *cakravartin*, souverain du monde. Dans son application du terme à l'étude de l'« État segmentaire » d'Ayutthaya (Chutintaranond 1995 : 67-93), l'historien tha, insiste sur le fait que le terme n'est pas seulement à entendre sur le plan géopolitique, mais aussi sur le plan des relations de loyauté entre le souverain et les rois tributaires (Chutintaranond 1995 : 75).

situation politique où des chefs locaux peuvent s'orienter dans toutes les directions possibles pour garantir leurs besoins de sécurité. Les limites d'un *maṇḍala* évoluent en fonction du pouvoir contraignant du seigneur, capable d'imposer son autorité. Sa fonction souveraine et ses prérogatives (recevoir des tributs, envoyer des ambassades) peuvent à l'occasion être mises en question par des vassaux capables d'établir leur propre réseau de tributaires dépendants [108].

Le concept d'un système politique multi-centrique [109] (que reflète le *maṇḍala*) a été utilisé pour décrire à la fois le passage d'une organisation pré-étatique à une structure étatique et la persistance d'éléments proto-historiques dans les institutions politiques ultérieures. L'indianiste allemand Kuhlke relève que les divergences entre l'école ancienne et l'école contemporaine sont les plus fortes en ce qui concerne l'explication du passage de l'état tribal, non-étatique à un État structuré et centralisé. La première voit dans cet État « centralisé » l'aboutissement *de facto* d'une évolution à partir d'une forme antérieure de l'État ou le présente par référence à des textes théoriques (*shāstras*). Le modèle anthropologique de la recherche contemporaine pourtant situe cet État primitif en deçà d'une structure étatique conventionelle et rejette l'idée d'un État centralisé et bureaucratique. Dans cette approche, la multiplicité des centres apparaît comme un élément explicatif de la stagnation politique à une étape ultérieure [110].

Tout comme les théoriciens de l'école ancienne admettaient que le développement des formes étatiques en Asie du Sud-Est était déterminé par des facteurs culturels en provenance de l'Inde, elle mettait en évidence le concept de la royauté « indianisée » ; la recherche contemporaine voit dans la terminologie indienne essentiellement un moyen des souverains locaux de légitimer leur pouvoir et prend davantage en compte des développements régionaux, accordant ainsi relativement moins d'attention à la discussion sur l'indianisation.

L'Arakan n'a pas trouvé sa place dans ces discussions théoriques car l'évolution de la royauté arakanaise restait mal connue. L'épigraphie, l'archéologie, la numismatique et l'iconographie arakanaises sont encore des terrains de recherche à peine explorés.

– Dans le contexte des études sur la royauté bouddhiste en Asie du Sud-Est, il est intéressant d'étudier la spécificité de la royauté arakanaise. Comment la royauté arakanaise intègre-t-elle l'influence indienne hindoue-bouddhiste et musulmane ? Quelles furent les interactions

---

108. Wolters (1982 : 16) cité par Kuhlke (1986 : 3).

109. « *multi-centred political system* ».

110. Kuhlke (1986 : 4-5). Kuhlke met pourtant en question l'application générale des modèles anthropologiques (et donc du concept du *maṇḍala*, dont il note l'insuffisance, voir *ibidem* p. 13) pour écrire l'histoire des états de l'Asie du Sud-Est dans la mesure où ils révèlent des limites dans leur analyse du passage à l'étape impériale de ces États.

avec la Birmanie voisine ? Cette étude d'orientation religieuse et culturelle, doit inclure, à côté de l'Inde, les relations entre l'Arakan et Ceylan [111].

– Une approche de nature proprement économique situe l'Arakan dans le cadre du golfe du Bengale et de l'océan Indien et met en avant le réseau des échanges qui lient entre elles par voie de mer et de terre des régions de production, des ports, des centres de distribution et de consommation. La place que l'Arakan y trouve reste encore mal définie, en dépit des études des historiens, notamment indiens, qui ont travaillé sur les compagnies de commerce occidentales et les réseaux commerciaux de l'Asie du Sud et du Sud-Est [112]. On trouve là des éléments qui nous aident à situer le commerce arakanais et transarakanais dans le contexte de l'océan Indien [113].

– Une troisième approche est de nature essentiellement politique. Il s'agit d'intégrer les données empiriques de l'histoire politique arakanaise dans un modèle évolutif pour essayer de rendre compte de la nature de la royauté arakanaise. Une telle tentative est rendue difficile par le fait que les formations politiques qui ont précédé la royauté de Mrauk U sont encore peu connues.

Facteurs déterminants du pouvoir royal

Un rappel de l'histoire ancienne

Traditionnellement, on distingue dans l'histoire arakanaise les périodes de Dhañawatī-Vesalī (spécialement entre le IVe et le VIIIe siècle de notre ère), de Lemro et de Mrauk U. Il s'agit là d'une simplification abusive, mais à présent, cette classification peut encore servir pour une orientation générale. La dernière phase prend fin en janvier 1785 avec la conquête birmane. Occupé dès 1825, l'Arakan devient en 1826 une des deux premières provinces birmanes conquises par les Anglais.

Le premier millénaire a vu naître des principautés d'origine indienne sur le sol arakanais. Les premiers établissements côtiers remonteraient au début du IIIe siècle apr. J.-C. D'après les légendes, ce serait à Sam twè que reviendrait l'honneur d'avoir été la première de ces

111. Telles sont les voies de recherches poursuivies par P. Gutman et C. Raymond.

112. On trouve dans les travaux de S. Subrahmanyam, un spécialiste de l'histoire indo-portugaise, de fréquentes références à l'Arakan (Subrahmanyam 1990, 1993, 1997). Voir aussi pour un aperçu général, les importants bilans de recherche dans *India and the Indian Ocean* 1987 (éd. Pearson & Das Gupta), l'introduction de D. Lombard dans *Marchands et hommes d'affaires asiatiques dans l'océan Indien et la mer de Chine 13e-20e siècles* (éd. Lombard & Aubin 1988), puis les travaux sur la VOC et le commerce du Bengale (Prakash 1979, 1985 ; Arasaratnam 1986 ; Raychaudhuri 1962).

113. Voir Gommans/Leider 2002.

principautés [114]. Dans la deuxième moitié du IVe siècle, D[e]vancandra, un roi d'une dynastie Candra dont la mémoire nous a été conservée par plusieurs inscriptions lithiques, fonda la cité de Dhañawatī dans la plaine de la Kaladan, à l'intérieur des terres. Ce nom, « pays riche en grains », fait référence à la richesse des sols alluvionnaires est resté un des noms généraux pour désigner dans les textes anciens le cœur du pays arakanais, les plaines de la Kaladan et de la Lemro. Au début du VIe siècle, une nouvelle capitale fut fondée à Vesalī. Cette culture était en contact avec le nord-est de l'Inde et avec la civilisation pyu de Sri Ksetra (Prañ). Elle prospéra pendant un siècle. La continuité dynastique aurait été ébranlée au début du VIIe siècle par un roi venu de l'ouest de la Naf régnant à Vesalī. Le principal royaume de la région était alors Harikela dans le sud-est du Bengale, dont les rois sont peut-être venus d'Arakan. Autour de 638, une entente fut probablement conclue avec Sri Ksetra et les relations avec l'Inde du Nord (époque de Harsha) et du Sud (Chalukyas et Pallavas) se développèrent. La dynastie des Candras attint une dernière apogée durant le premier tiers du VIIIe siècle.

Au IXe siècle, le destin du pays fut marqué par des incursions de tribus Kuki-Chin dont certaines se fixèrent sur le Yoma, par les Pyus qui ont pu intervenir dans les affaires de Vesalī et enfin, les Môns du Ramaññadesa, réputés avoir occupé le sud de l'Arakan au Xe siècle [115]. On n'ignore pas que les Arakanais sont une branche de cette population birmane qui s'établit dans les régions de Kyaukse et de Pagan au cours du IXe siècle. Malheureusement on sait encore très peu sur la pénétration de cette branche birmane en Arakan où, après avoir traversé le Yoma, elle s'est mêlée à la population locale d'origine indienne et tibéto-birmane. C'est l'amalgame des nouveaux venus et de la population locale que dans la suite nous qualifions d'Arakanais ; ils sont les héritiers d'une civilisation proprement indienne, tout comme les Birmans ont hérité de la culture indianisée des Pyus et des Môns [116]. Comme hypothèse de travail, on peut admettre que Vesalī et les localités/régions qui dépendaient de ce centre ne présentaient pas un front uni face aux immigrants qui se sont superposés aux gouvernants locaux.

Durant le premier millénaire, les formes d'organisation politique en Arakan ressemblaient donc largement à des situations observées ailleurs en Asie du Sud-Est à cette époque. Des principautés pouvaient, sous la direction de chefs résolus, s'élever au niveau d'une domination

---

114. Le sud de l'Arakan est généralement appelé Dwārawatī. Voir la légende des dix princes venus de l'Inde, qui rend compte du nom de la ville de Sam twè, chez CL, vol. 1 : 187-189. D'un autre côté, il faut noter l'existence d'une légende arakanaise d'après laquelle il y avait aussi un royaume de ce nom sur la Kaladan (communication de D. Bernot ; *cf.* Yin Yin Myint dans *Cahiers de l'Asie du Sud-Est*, 1992, 31, p. 153).

115. Nous résumons d'après la thèse de Gutman (1975 : 318-320).

116. Luce (1976).

régionale, mais ces développements n'empêchaient pas qu'une région retombât par la suite dans une phase de stagnation avec une multiplicité de centres où aucun pouvoir central ne semblait être capable de s'imposer durablement.

La période du XIe au XIVe siècle, appelée période de Lemro (« Quatre villes »), apparaît comme une longue phase de stagnation du point de vue du développement politique et institutionnel. Plusieurs centres se succédèrent, dont les chefs ne semblèrent pas avoir réussi à développer des structures étatiques plus étendues que celles de leurs prédécesseurs. Les quatre capitales étaient Pañja (capitale de 1018 à 1103 ; 1180-1237), Purin (1103-1167), Khrip (1167-1180), Loṅ: krak (1237-1404) [117]). Les XIIIe et XIVe siècles furent une phase de lutte contre des incursions des Sak et des guerres contre les musulmans du Bengale ; à la fin du XIIIe siècle, l'Arakan subît aussi les incursions des Shans qui venaient d'envahir la vallée de l'Irraouaddi. Une partie de l'historiographie arakanaise ignore la tentative de contrôle de l'empire de Pagan sur le nord de l'Arakan et la question de savoir si l'empire de Pagan a effectivement réussi à inclure l'Arakan, pendant un temps, reste contestée parmi les historiens.

Ce qui donne, dès cette période, une forte identité à l'Arakan, c'est le mythe de Mahamuni. Mahamuni est à l'origine une statue d'Amitabha et le récit de ses origines se rattache à des traditions mahâyânistes datant de la période du IVe au VIe siècle. La statue serait une copie fidèle de Sakyamuni, le Buddha historique, arrivé par les airs sur le mont Selagiri, ceci en 146 apr. J.-C. Le roi Candasūriya lui aurait alors demandé la faveur de faire une statue « d'après l'original » [118]. À travers les siècles, les rois ont toujours apporté beaucoup de soin à entretenir la statue et le temple et le culte du Mahamuni est indissociable de la royauté et de l'identité arakanaises. D'après le *Sappadānapakarana* (en sanskrit, *Sarvāsthānaprakaraṇa*), un manuscrit arakanais étudié par Forchhammer [119], dès le Xe siècle, des chefs de Pagan seraient intervenus en Arakan pour prendre soin de la statue jalousement gardée par les roitelets locaux. Plus tard, Anoratha (1044-1077) et Alaungsithu (1111-1167 [120]), auraient fait construire des bâtiments dans l'enceinte du sanctuaire. On rapporte aussi des invasions shans à la fin du Xe et au milieu du XIVe siècle qui auraient entraîné la destruction du sanctuaire.

---

117. Les dates « apr. J.-C. » sont ici données d'après Phayre (1883 : 299-302) et sont sujettes à caution ; elles ne concordent que partiellement avec celles de CL.

118. Gutman (1976 : 326).

119. Forchhammer (1891 : 2-7).

120. La datation fournie par le *Sappadānapakarana* est fortement sujette à caution ; elle date par exemple en 1096 apr. J.-C. l'envoi d'une mission de ce roi. Les dates indiquées pour les rois sont celles des chroniques royales birmanes.

Pour les siècles qui précèdent la fondation de Mrauk U, on ne trouve généralement dans les sources arakanaises que des listes (souvent contradictoires) de rois et sur ce fond, la montée de la dynastie des rois de Mrauk U à partir de la deuxième moitié du XVe siècle gagne en relief. Le fait que nous ne disposions pas d'informations ne veut pas dire que la région n'a fait que passer par une période de stagnation. Sur le plan culturel, l'Arakan a été une région traversée par des courants venus de l'ouest, – d'un Bengale où l'islam pénètre constamment à partir du XIIIe siècle – comme de l'est, de la Birmanie où l'empire de Pagan a adopté depuis le XIe siècle le bouddhisme theravādin comme religion officielle.

Le développement du pouvoir royal

C'est en étudiant les facteurs qui ont déterminé l'évolution des institutions politiques qu'on peut expliquer la croissance du pouvoir royal entre le XVe et le XVIIe siècle. Le nombre des hommes, l'expansion du commerce et la conduite des guerres sont les principaux facteurs dynamiques. Mais ils ne sont pas les seuls, car la géographie, l'idéologie du pouvoir, le contexte politique ont aussi déterminé l'évolution du pouvoir royal en Arakan et le définissent dans un cadre temporel et spatial. En paraphrasant la conclusion d'Anthony Reid sur la relation entre la formation des États en Asie du Sud-Est et l'expansion commerciale entre le XVe et la fin du XVIIe siècle, nous dirons que les ressources humaines, le développement du commerce et le contrôle d'un instrument militaire efficace n'expliquent pas à eux seuls la montée du pouvoir royal, mais que sans eux, l'essor de la dynastie de Mrauk U ne saurait être compris [121].

Le nombre des hommes

La population arakanaise aux XVIe et XVIIe siècles était nombreuse et bien nourrie, donnant ainsi un fondement solide au pouvoir militaire du roi et consolidant la croissance du pouvoir royal. Guerreiro (1602) prétend que Mrauk U avait une population plus nombreuse que Lisbonne « quand elle était encore prospère » ; Manrique (1631) dit que d'« après l'opinion générale », la ville comptait 160 000 habitants, sans les nombreux marchands étrangers. Schouten (1661) affirme que la capitale arakanaise avait « à-peu-près la grandeur d'Amsterdam », mais qu'elle était « beaucoup plus peuplée » : « Elle est entourée de faubourgs qui s'étendent jusques à quelques lieues de chemin » [122]. Ces affirmations surprennent quand on connaît la ville aujourd'hui qui n'est

121. Reid (1990 : 29-30).
122. Guerreiro (1602 : 65) ; Schouten (1727, vol. 1 : 246).

qu'un gros bourg [123]. Cependant, dans le *Bulletin de la Société de Géographie* de 1826, on trouve une estimation de la population ancienne de la ville à 95 000, basée sur un décompte des maisons (19 000 maisons à multiplier par cinq) [124]. Vers 1830, Mrauk U frappait encore des visiteurs par le nombre de ses habitants et la richesse de ses marchés [125]. Cent-soixante ans auparavant Schouten avait fait des observations semblables sur la prospérité des Arakanais lors de ses excursions dans les alentours de la ville [126]. Ces témoignages indiquent donc une très forte concentration de la population arakanaise dans la plaine de la Kaladan et de la Lemro et dans les environs de la capitale. Ceci correspondait doublement aux conditions naturelles qui y favorisent, grâce à la fertilité des sols, une riziculture susceptible de nourrir une large population, et à une idée générale qu'on se fait de la politique royale en Asie du Sud-Est à cette époque en matière de population. Les ressources humaines doivent être concentrées dans les environs immédiats de la capitale, car le contrôle sur les hommes est un élément capital du pouvoir.

La situation contemporaine confirme cette constatation. La région où se trouvaient les anciennes capitales était tout au long du XIXe siècle la région la plus peuplée. Au début du XXe siècle, 65 % des Arakanais vivaient en « *Arakan proper* » (la plaine de la Kaladan et de la Lemro) [127]. Suivant nos propres calculs, ce pourcentage s'élève aujourd'hui même à presque 70 % [128]. Il est difficile de faire des estimations sur le nombre de la population arakanaise et sur son évolution

---

123. En 1920, la population de Mrauk U s'élevait à 2 800 (d'après Eckford-Luard dans Manrique 1927, vol. 1 : 217, n. 25), mais on peut incidemment rappeler que Nicolo Conti qui avait vu Mrauk U avant 1444 (en 1435 ?) avant de passer par le Yoma d'Arakan dans la vallée de l'Irraouaddi, disait que c'était une très grande ville (Major 1857 : 389).

124. La population de la ville en 1825 n'aurait été que de 20 000, toujours d'après le *Bulletin de la Société de Géographie* (1826 : 530).

125. D'après des informateurs cités par Pogson en 1830, la ville comptait alors 18 000 maisons. Voici ce qu'écrit Francis Jenkins lors de sa visite en avril 1830 : « *On arrival we went to visit the town and were agreeably surprised to find it so extensive and wearing so flourishing an appearance. […] The place was thronged with people* », (Nottingham University, Hallward Library, Pw Jf 2830/3, n. p.).

126. Au sujet d'une de ses randonnées dans la campagne, il écrit (Schouten 1727, vol. 1 : 189) : « Sur la route, nous descendions encore toujours de plus en plus étonnez de voir la fertilité & la beauté du païs, & encore plus du nombre prodigieux de ses habitans, qui est tel que je ne sais s'il y a encore un autre païs au monde qui soit aussi peuplé » ; et il le rappelle encore un peu plus loin (p. 190) : « J'ai déja dit plusieurs fois que ce païs est extrêmement peuplé, qu'il y a un nombre infini de villes, de bourgs, de villages, où tout fourmille en hommes… ».

127. *Imperial Gazetteer of India : Burma* (1908 : 233).

128. Maung Kauk San (1986 : 63-84). Nous avons calculé la population actuelle des trois anciens districts anglais en partant des 17 *mrui. nay* actuels. Le total de la population arakanaise donné par Maung Kauk San est de 2 031 007, mais n'est pas daté. Il pourrait s'agir de données un peu antérieures à 1983. Kyaukphyu avec 17,6 % de la population totale, serait en dessous de son pourcentage du XIXe siècle et Sandoway garderait avec 11,7 % son niveau ancien de population.

antérieure à l'annexion anglaise en partant des données du XIXe siècle. En effet, à la suite de la conquête birmane de 1785, un grand nombre d'Arakanais s'étaient réfugiés en territoire anglais (district de Chittagong), d'autres avaient été déportés en Birmanie [129]. À la suite de la conquête anglaise de 1824-1825, beaucoup étaient revenus au pays faisant rebondir la croissance démographique.

Dans les décennies suivantes, avec la montée d'Akyab comme port d'exportation de riz, le centre économique du pays passa de l'intérieur vers la côte. L'immigration de Birmans et d'Indiens constitua un autre facteur de l'augmentation de population [130]. L'étude démographique de la période coloniale n'a qu'un intérêt limité pour l'étude de la période antérieure.

La prise en compte des conditions politiques à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle souligne la précarité d'une estimation du nombre de la population arakanaise. D'après des données mentionnées par le résident anglais Henry Burney [131] vers 1830, le nombre des foyers arakanais s'élevait au début du siècle à 232 301. Si on multiplie ce chiffre par cinq (membres d'un foyer [132]), on dépasse le million ! Ne s'agirait-il pas plutôt du chiffre de la population vers la fin du XVIIIe siècle ? Harvey cite le chiffre de 248 604 pour le seul district de Dhañawatī (qui correspond *grosso modo* au district anglais d'Akyab). Il serait dérivé des dénombrements birmans de 1802-1803 [133]. Ce chiffre paraît considérable dans la mesure où il ne s'appliquerait qu'à ce seul district, mais il confirme le fait ancien d'une concentration massive de la population arakanaise dans la vallée de la Kaladan et de la Lemro. Les premiers administrateurs anglais ont évalué la population arakanaise à environ 100 000 [134]. Comstock l'estimait déjà à 250 000 en 1842 et remarquait que, sans aucun doute, la population avait été bien plus nombreuse dans le passé [135]. À partir de données diverses sur les déportations et

---

129. Un témoignage rarement cité se trouve chez W. Francklin (1811 : 145) qui utilisa les papiers de Hiram Cox de 1798. « *Cox saw strings of these miserable recruits, boys under age, and decrepit old men, marching from Arracan to Amerahpoorah : in particular at Pegœn, as he was coming down the river ; they had been six days marching so far. Arracan was to furnish 3000 men for the present war* ».

130. Voici la progression de la population du district d'Akyab : 276 671 (1872), 481 666 (1901), 529 943 (1911). De 1872 à 1911, la portion birmane de la population passa d'un pourcentage de 1,67 % à 17,3 % alors que la population musulmane (en grande partie de nouveaux immigrés en provenance de l'Inde) passa de 21 % à 33,7 %.

131. Burney (1941).

132. D'après Tydd (1962 : 19), la moyenne d'un foyer dans le district de Sandoway était de 5,5 en 1891, de 5,1 en 1911, mais elle n'était que de 3,25 en 1828. Même si on admettait ici une moyenne inférieure à 5, le nombre de la population paraîtrait excessif.

133. *The Cambridge History of India*, [1497-1858] (1912, vol. 5 : 562).

134. Paton (1828 : 372).

135. Comstock (1849 : 224 et 229) : « *What the population of the kingdom was in its palmy days, we have no means of knowing ; but in many places, especially in the Akyab district, are traces of a far more numerous population than it now contains* ».

exodes durant les quarante ans d'occupation birmane, nous avons évalué la baisse de la population arakanaise à environ 70 000-90 000 [136]. Du moins à titre d'hypothèse, pourrait-on retenir un nombre minimal de 270 000 à 300 000 Arakanais au moment de la conquête birmane (1785).

Quelque extrapolation qu'on tente de faire du chiffre de Manrique (160 000 habitants à Mrauk U vers 1630 [137]) pour évaluer la population arakanaise au XVIIe siècle, on est amené à la conclusion que la croissance de la population était très faible ou même en baisse entre la fin du XVIIe et la fin du XVIIIe siècle. Ceci correspondrait à une impression générale qu'on a du déclin politique et économique arakanais au XVIIIe siècle.

A. Reid énumère, comme facteurs importants de la faiblesse démographique de l'Asie du Sud-Est, guerres et raids, migrations volontaires et involontaires, exploitation de nouvelles terres de culture et obligations de corvée [138]. Or, nous pensons qu'abstraction faite des invasions birmanes de 1546 et de 1580, aucun de ces facteurs n'a joué un rôle décisif entre 1450 et 1650 et l'on pourrait donc admettre qu'il y avait en Arakan de meilleures conditions pour la croissance démographique qu'ailleurs en Asie du Sud-Est. Pour expliquer le chiffre élevé de la population en Arakan, Schouten, un médecin, fournit quatre raisons :

– les Arakanais font peu de commerce par mer, donc peu de gens sortent du pays ;

– « il ne règne jamais parmi eux de ces maladies pestilentielles, & contagieuses qui emportent tant de monde à la fois. La terre y est fertile : l'air y est sain, & le climat bon. Il n'y a que les fiévres qui y règnent pendant certains mois pluvieux… » ;

– « les guerres ne font pas périr beaucoup de gens, parce-qu'on ne hasarde pas légérement les troupes : & par conséquent on en vient rarement à des batailles générales. Les plus foibles ont acoutumé de se retirer, & de laisser les plus forts piller, brûler… »

– « la liberté d'avoir plusieurs femmes contribue extrêmement à augmenter le nombre des habitans ».

Deux autres facteurs ont influencé la démographie arakanaise : les déportations de Bengalais mis en esclavage en Arakan et l'immigration de Môns (et peut-être aussi de Birmans) [139].

---

136. Leider (1987 : 78).

137. À titre de comparaison, on peut signaler que Francklin estime la population d'Amarapura au début du XIXe siècle à 175 000 (Francklin 1811 : 138).

138. *Cambridge History of Southeast Asia* (1992, vol. 1 : 462).

139. Les explications de Schouten doivent être nuancées. Des navires arakanais sont allés jusqu'à Batavia et à Masulipatam. Sans doute n'étaient-ils pas très nombreux comparés aux navires des marchands indiens. Aussi ce commerce n'a-t-il pas entraîné une implantation locale de marchands arakanais, comme nous l'observons à Dhaka à la fin du XVIIIe siècle (Aspenall 1930 : 105). Quant à la polygamie, elle n'était pas une pratique commune dans toutes les couches de la société. Il convient aussi de faire référence à l'émigration arakanaise au-delà de la Naf vers la région de Ramu et de Chittagong.

À la fin du XVIe siècle, des Môns du Pègou s'étaient réfugiés en Arakan. Après la conquête de Pègou, les Arakanais déportèrent des Môns. La déportation de Bengalais commença dans la deuxième moitié du XVIe siècle et s'étendit jusqu'au XVIIIe siècle. Elle fut très importante tout au long du XVIIe [140]. Les Môns furent enrégimentés dans des groupes de service, notamment militaires, les Bengalis travaillaient comme esclaves dans les champs ou comme artisans à la cour. On peut supposer qu'ils libéraient ainsi une abondante main d'œuvre arakanaise pour des tâches militaires permanentes dans la flotte royale. Il y a donc un lien étroit entre la présence de ces deux groupes de population en Arakan et la question des ressources humaines au service de la royauté.

Nous ignorons le rapport entre la quantité des esclaves revendus en Inde par les marchands d'esclaves luso-asiatiques et la « consommation intérieure » d'esclaves, c'est-à-dire le nombre de ceux employés par les Arakanais eux-mêmes. Roberts rapporte en 1777 que sur un lot de 1 800 esclaves bengalis capturés, le roi en réclama un quart pour son service : les artisans et les personnes « les plus utiles ». Les autres étaient vendus au marché comme travailleurs agricoles et manœuvres [141]. Cet exemple reflète une situation tardive. Tous les esclaves étaient destinés au marché intérieur et ils ne remplaçaient pas la force de travail de soldats partis à la guerre, parce que les Arakanais ne faisaient plus de guerres à cette époque. On peut imaginer que les choses fonctionnaient différemment un siècle et demi auparavant et que le recrutement d'esclaves était un élément indispensable des rouages du système économique et militaire.

Manrique et Schouten parlent tous les deux d'un grand nombre de marchands étrangers à Mrauk U, mais Schouten affirme qu'il ne s'agissait pas de personnes nées en Arakan et y ayant pris racine. Leur présence était davantage un facteur économique que démographique.

Les chroniques parlent des populations des montagnes (surtout les Sak et les Mrum) jusqu'au début du XVIIe siècle ; par la suite ces populations ne sont plus du tout mentionnées. Les traditions orales des Sak (dont les cousins ethniques en Birmanie s'appelent Kadu ou Ganan) corroborent que leur population était jadis relativement plus dominante et donc plus dangereuse qu'au XVIIe siècle (voir les agressions notoires des Sak au XIVe siècle, par exemple). Sur le plan politique, elles furent marginalisées et cette mise à l'écart constitue un aspect de la croissance du pouvoir royal sur les terrains limitrophes des plaines.

---

140. Un exemple impressionnant de déportation en masse concernant une population bengalaise de la région de Chittagong vers la vallée de la Kaladan a été analysé par S.van Galen. Voir Gommans/Leider 2002.

141. Leider (1998c). Le prix variait entre 20 et 70 roupies suivant leur force et leurs aptitudes. « *The purchasers assigned them the cultivation of their lands, and other laborious employments, giving each person, for his monthly support, only fifteen seers of rice* [c'est-à-dire, environ 17 kg] ». Roberts (1800 : 160-161).

Le commerce

Le commerce a constitué un des piliers du pouvoir royal et son essor fut un facteur capital de l'accroissement de la puissance royale. Le commerce a doublement servi la monarchie. D'abord, en lui assurant des revenus (douane, taxes, monopoles royaux de vente et d'achat) qui donnaient aux rois les moyens de mener leur politique et de réaliser des fondations religieuses ; ensuite en fournissant à la cour tous les objets de luxe et de prestige qui permettaient de créer un décor riche et raffiné. On peut évoquer à titre d'illustration les descriptions des vêtements du roi et des courtisans dans les récits de Manrique et de Schouten. La cour était un foyer de consommation de biens de prestige.

Le commerce maritime et le commerce transarakanais retiennent surtout notre attention. Le premier, exportateur de riz et de coton, reliait l'Arakan avec l'Inde et l'Insulinde et était avant tout aux mains de marchands musulmans. L'exportation des esclaves raflés et distribués par les commandos luso-arakanais au Bengale en était un volet particulier. Le commerce transarakanais, dont un des objets essentiels était les rubis birmans, assura le lien entre la Birmanie centrale et septentrionale et le golfe du Bengale.

Le roi était un acteur privilégié du commerce. Il se situait à la tête de cette économie redistributive qui consistait à drainer des ressources sous forme de taxes et de monopoles d'achat et de vente pour rémunérer par des largesses ceux qui lui gardaient leur loyauté. Ce rôle a sans doute contribué à une certaine centralisation du pouvoir et donc à un accroissement de la puissance du roi.

Les sources arakanaises, portugaises et hollandaises nous disent que les rois se sont fort intéressés au développement du commerce, car ils y trouvaient un intérêt direct. Mais la corrélation entre la centralisation et le renforcement du pouvoir et le développement du commerce n'est toutefois pas sans problèmes. Le roi imposait son monopole d'achat, les douanes royales percevaient des taxes, les bateaux payaient des droits de passage. Cette emprise directe, le roi l'avait sur la Kaladan et la Lemro, c'est-à-dire le long des voies navigables qui menaient à la capitale. Nous ne savons pas quelle était exactement l'emprise arakanaise sur le commerce à Chittagong. Les revenus du commerce à Chittagong constituaient en principe l'apanage d'un prince ou d'un ministre. Le roi n'a peut-être profité que d'une manière limitée des revenus du commerce [142]. Manrique ne dit rien des intérêts royaux dans la vente des esclaves, mais Schouten remarque que « ces jéliasses [type de bateaux rapides de la navigation côtière et riveraine] paient des tri-

142. C'est peut-être à cause de cela que Narapati voulut, en 1644, faire établir de force dans la vallée de la Kaladan des milliers de cultivateurs et d'artisans de la région de Chittagong.

buts au roi qui en tire d'assez gros revenus » [143]. Mais ce système était difficile à contrôler si les commandos luso-arakanais raflaient des gens dans le delta du Gange pour les revendre tout de suite à Pipli [144]. L'importance du commerce extérieur pour la royauté arakanaise est démontrée a contrario par la perte de Chittagong, l'instabilité politique qui s'ensuivit et le déclin de la monarchie au XVIIIe siècle. Après 1666, il n'y eut plus aucune fondation religieuse importante, les rois étaient incapables de maîtriser leurs propres gardes et de contrôler les seigneurs locaux, parce qu'ils manquaient de moyens.

La conduite des guerres

La guerre a joué un rôle majeur dans la vie socio-politique du pays et pour le développement de la royauté. On peut rappeler les étapes de l'expansion territoriale. Après son retour d'exil, Maṅ: Co mwan rétablit son autorité dans le royaume. Son successeur, Ali Khaṅ, étendit son contrôle sur Sam twè, c'est-à-dire l'Arakan méridional. Vers le nord, il poussa au-delà de la Naf jusqu'à Ramu. Pendant plus d'un siècle (du milieu du XVe au milieu du XVIe s.), l'Arakan prit part aux rivalités pour le contrôle de Chittagong et affronta les rois du Tripura et le sultanat du Bengale. Sous le roi Maṅ: Pā la ville resta une possession arakanaise pendant quelques années. Perdue à la fin de son règne, Chittagong deviendra arakanaise autour de 1578. La conquête territoriale se poursuivit alors au nord de la ville jusqu'à la Feni.

Le lien entre le succès militaire et l'accroissement de la puissance royale est particulièrement frappant dans le cas de Maṅ: Phaloṅ:. Il semble déjà avoir été un chef militaire brillant lors de la première invasion birmane (1546). Il s'imposa sur le trône et son accession au pouvoir fut approuvée après coup par les principaux seigneurs. Il a été le vrai fondateur de la puissance royale (éviction des Birmans, conquête définitive de Chittagong, fin des incursions sak). Il possédait des qualités militaires et bénéficiait d'une autorité incontestée. Le succès militaire dut être un élément important de la reconnaissance de son autorité par ses sujets.

L'expansion territoriale arakanaise attint son apogée au début du XVIIe siècle, lorsque la flotte arakanaise qui participa à la chute de

143. Schouten (1727, vol. 2 : 66).

144. Roberts (1800 : 161) explique : « *The rajah of Rekheng [Arakan] readily grants the merchants permission to trade to Bengal ; but he will not permit any of his subjects to leave his country, to plunder and make slaves, until he has received from them a considerable sum of money. When these plunderers return to Rekheng, every thing they have made prize of is carried to the rajah.*

Of the goods it is his allowed privilege to take half, and of the prisoners one fourth ; but he generally exacts the lion's share ; for which reason the Mugs endeavour to secrete all the silver and gold that they collect in these expeditions, and to that end, when they make a rich prize, they put all the prisoners to death ».

Pègou à côté des troupes de Toṅṅū, put profiter du désordre général pour occuper Syriam. Cette expansion vers l'est fut de courte durée. Les Arakanais ne réussirent à sauvegarder leurs conquêtes que lorsqu'ils purent les atteindre rapidement avec leurs bateaux et que des troupes purent y être fixées durablement. Sous le règne de Maṅ: Khamoṅ:, le rêve portugais d'une implantation territoriale dans le golfe du Bengale s'écroula définitivement, en 1615. Il s'agit pour la royauté arakanaise d'un double succès. Elle réussit en effet à cantonner les velléités d'autonomie des rejetons lusitains dans le cadre étroit de la course et de la traite des esclaves. Dans la suite, les Portugais ont servi politiquement les intérêts de la couronne dans le contexte de la confrontation permanente avec les Mogols. Leur diaspora ne fut plus un danger, car le *modus vivendi* qui s'établit vers 1620 arrangea et les Arakanais et les Portugais. Ils restèrent un facteur essentiel de la politique arakanaise et leur désertion en 1665 fut décisive pour la perte de Chittagong.

L'arrêt de l'expansion ne marqua pas la fin des guerres. Le Bengale du sud-est qui avait fait l'objet d'attaques à l'époque des rois guerriers, continuait à être la cible d'invasions arakanaises. Les plus connues sont celles contre Dhaka en 1626 suivie d'une longue période de conflits, et celle de 1664 qui causa le désastre de la flotte mogole qui devait protéger Dhaka. La guerre était indissociable de la croissance du pouvoir royal, parce qu'elle engendrait l'extension territoriale et des ressources nouvelles (contrôle du commerce, butin, taxation des populations soumises). Ces ressources étaient nécessaires pour le maintien de la flotte permanente et pour contrôler les seigneurs locaux. L'échec militaire de 1666 eut des retombées fatales sur le pouvoir des rois parce qu'il sapa les bases et la principale raison d'être de cette flotte.

Les limites du pouvoir royal

Le royaume arakanais était une formation étatique caractérisée par le gouvernement d'un roi sur des seigneurs locaux qui se soumettaient à l'autorité royale, payaient des tributs et fournissaient des services militaires. Ce ne fut jamais un empire. Ses conquêtes au loin n'étaient qu'éphémères : le Pègou fut vite perdu et les incursions au Bengale n'ont jamais abouti à l'établissement d'une vraie autorité arakanaise au-delà de Chittagong.

Notre étude montre pourtant que la royauté et le royaume ont évolué au cours des siècles. Le royaume dont hérita Ali Khaṅ (de son frère Maṅ: Co mwan) fut différent de celui dont hérita Maṅ: Tikkha (de son père Maṅ: Pā) et celui-ci fut encore différent du royaume dont Waradhammarājā hérita de ses prédécesseurs. Le royaume s'est agrandi, il s'est fortifié et la suite des rois régnants a connu une longue phase de stabilité institutionnelle et politique.

L'évolution politique de l'Arakan peut être décrite comme un processus qui, sur le plan institutionnel et sur le plan de l'expansion territoriale, reste en deçà de la centralisation que nous observons entre le XVIe et le XVIIIe siècle en Birmanie, mais qui se démarque de la stagnation caractéristique de la période entre le VIIIe et le XIIIe siècle.

Cette évolution fut marquée par deux traits majeurs :

– un renforcement constant du pouvoir royal rendu possible par la monopolisation du commerce extérieur et une politique efficace de sécurité et de défense ;

– la mise en place d'un appareil militaire performant, dont la composition hétérogène présentait des avantages sur le plan extérieur mais aussi des risques sur le plan de la sécurité intérieure. Quand Chittagong fut perdu, cet appareil se révéla comme une structure hypertrophiée qui, rejetée sur elle-même, se tourna contre le pouvoir royal.

Sur le plan de l'expansion territoriale, deux phases importantes peuvent être discernées.

La première phase se situe au début de la dynastie. Les premiers rois imposent ou réaffirment leur autorité sur des territoires qui peuvent être considérés comme proprement arakanais : Ramree, Sandoway, Ramu. Ce sont des régions de population arakanaise. Nous avons vu que les moyens traditionnels (conquête, mariage, réaffirmation de l'autorité royale par des fondations religieuses et confirmation de chefs locaux) aboutirent ainsi à l'intégration de ces territoires dans un royaume dont le centre se trouvait au cœur de la plaine de la Kaladan et de la Lemro. On sait peu de choses des résistances à cette intégration progressive. Est-ce que les Arakanais, s'établissant dans les vallées (et s'appelant « fils des rivières ») n'auraient pas alors refoulé des populations minoritaires (mais numériquement plus importantes à une époque ancienne) vers les régions montagneuses (les « fils des montagnes ») ? C'est une question qu'on peut se poser.

La deuxième phase est celle de l'expansion arakanaise proprement dite, celle qui déborde les frontières du peuplement arakanais. Elle était éphémère dans le cas du Pègou et n'a pas laissé de traces notables ; aucun effort sérieux ne fut entrepris pour gouverner la terre conquise et occupée, en Birmanie méridionale. Au sujet du contrôle que les Arakanais ont exercé durant une période indéterminée (entre la fin du XVIe et le milieu du XVIIe s.) sur le sud du Tripura, nos informations sont floues. L'expansion vers le nord-ouest, vers Chittagong et le Bengale, fut temporaire, en dépit de son importance sur les plans économique et politique et elle n'a pas abouti non plus à une intégration durable et profonde des territoires soumis.

Chittagong se situe à la périphérie du monde hindou et musulman et a bénéficié, au cours de son histoire, de longues phases d'autonomie et de semi-autonomie. Sa conquête, par Fakhr al-din en 1338, fut posté-

rieure de 120 ans à la conquête musulmane du Bengale. La ville fut alors intégrée dans une principauté autonome du Bengale du sud-est [145]. Quand le sultan du Bengale donna une première unité à l'ensemble du pays, au milieu du XIVe siècle, Chittagong était probablement déjà un port important. Les sources portugaises du XVIe siècle l'appellent « cité du Bengale » et soulignent sa prééminence dans le commerce du Bengale [146]. Quand Chittagong échappa au contrôle mogol, d'autres ports prirent la succession : Balasore, Pipli et Hugli émergèrent comme les principaux ports du pays au XVIIe siècle. Pour l'Arakan, l'intérêt de Chittagong était stratégique sur les plans commercial, politique et militaire à la fois. La ville était, d'après Manrique, la « clé maîtresse » du royaume [147]. Nous avons essayé de montrer que les Arakanais ont pu considérer Chittagong comme une possession ancienne de leurs rois, un fait qui légitimait leur possession de la ville. En octobre 951 apr. J.-C., rapportent les chroniques, le roi de Vesalī, Cūlatuiṅcandrā, aurait pacifiquement soumis le pays Sūratan et la ville aurait reçu le nom de « Ville-il-est juste-de-ne-pas-faire-la-guerre » dont serait dérivé le nom arakanais de Chittagong (*Cac ta koṅ:)* [148]. Le contrôle de Chittagong exigea une politique continue de défense. Après qu'ils se furent emparé de la ville vers 1578, les efforts des Arakanais pour contrôler la région se heurtèrent à des obstacles considérables. La présence musulmane, hétérogène et complexe, y était trop forte pour que l'immigration arakanaise ait pu rivaliser avec elle. La population venant de toutes les côtes de l'Inde était de tempérament rebelle et faisait preuve d'un sens de l'autonomie que les Arakanais devaient tantôt ménager, tantôt réprimer. Mais elle ne s'opposait pas, en général, au gouvernement arakanais, car le sentiment anti-mogol des notables d'origine afghane pouvait sans doute jouer en sa faveur.

L'autorité arakanaise était assurée par une forte présence militaire (Talish parle d'une flotte permanente de 100 bateaux, renouvelée annuellement) avec un fort au nord de la Karnaphuli, dans la ville proprement dite, et un fort au sud du fleuve, du côté de Dianga, dont Qanungo pense qu'il servait à contrôler les Portugais [149]. Un gouverneur arakanais, parent proche – et donc généralement fiable – du roi, détenait l'autorité suprême. Il avait même le droit de battre monnaie. Les gouverneurs arakanais jouissaient donc d'une autonomie certaine par rapport au pouvoir de la capitale, mais ils n'ont pu gouverner qu'avec le soutien des notables musulmans locaux. Le fait qu'ils aient

145. Roy (1986 : 33).

146. Cortesão (1974 : 367-404). Satgaon et Chittagong étaient au XVIe siècle les ports les plus importants du Bengale.

147. Manrique (1927, vol. 1 : 284).

148. NM 241-242 ; UP 91.

149. Qanungo (1988 : 282-283).

adopté des noms « musulmans » sur leur monnaies, jusqu'en 1666, indique leur intégration dans les structures locales de pouvoir. Les conditions sociales qui prévalaient à Chittagong ont conditionné l'aspect libéral de la politique arakanaise : autonomie des communautés luso-asiatiques auxquelles les rois avaient donné, depuis la fin du XVIe siècle, des terres étendues, relative liberté laissée aux missionnaires, facilité du commerce. Pour les poètes bengalis présents à la cour arakanaise du XVIIe siècle, le gouvernement arakanais y était juste et bénéfique [150]. Mais la ville resta une entité territoriale distincte du reste du royaume.

Au nord du territoire de Chittagong, les Arakanais laissaient se développer une vaste zone déserte, où la jungle seule était reine, et qui protégeait Chittagong de toute invasion par voie de terre [151]. Le sud du territoire, avec pour chef-lieu Ramu (*Pan: wā*), était vraisemblablement occupé en majorité par des Arakanais et d'autres groupes tibéto-birmans.

Si les conquêtes allaient de pair avec un renforcement de l'autorité royale au centre, elles n'engendraient pas une centralisation administrative. Plutôt que de parler de centralisation, il convient de souligner l'importance des instruments de contrôle et de cœrcition dont disposaient les rois arakanais. La concentration de troupes autour de la capitale et une flotte de guerre permanente étaient des facteurs dissuasifs et les garants de la stabilité du pouvoir. Ce succès est incontestable. Pendant deux siècles, le pouvoir n'a pas été ébranlé par des prétendants ou des rebelles. Mais l'importance des troupes était en elle-même un élément d'instabilité quand le pouvoir royal fléchissait.

Vincent Leblanc a raison quand il écrit que le roi d'Arakan est « fort puissant, mais plus par mer que par terre », mais on ne peut pas en déduire que l'Arakan était un empire maritime [152]. Cette notion implique qu'un contrôle politique ou économique soit exercée essentiellement par une forme de puissance maritime [153]. La flotte arakanaise a surtout opéré le long de la côte et sur les fleuves. Les Arakanais ont gardé les entrées maritimes au royaume, mais ils n'ont pas voulu imposer leur contrôle sur la mer et ils n'ont pas voulu réglementer le trafic maritime. Leurs incursions ont gêné, au pire obstrué, les échanges, elles ont semé la terreur, mais elles n'ont pas fondé un empire.

En conclusion, le royaume d'Arakan a connu une phase d'expansion dont les résultats furent limités et une phase d'intégration et de

150. Qanungo (1988 : 288).

151. Qanungo (1988 : 284) qui s'interroge sur le début de cette politique de dépeuplement, estime qu'elle était probablement postérieure à 1616.

152. Leblanc (1648 : 274).

153. Cette définition suit celle de G. V. Scammell dans Pearson & Gupta (1987 : 5-6).

consolidation qui n'engendra pas de centralisation. Cette évolution voit un renforcement considérable de l'autorité royale grâce à un développement constant des moyens militaires et des ressources engendrées par le commerce. Pour la sécurité et la sauvegarde des conquêtes, le contrôle des eaux était fondamental ; pour la stabilité du pouvoir politique, ce fut le contrôle des hommes. Ce dernier était lié directement à l'abondance des terres agricoles que le roi pouvait distribuer et qui faisaient vivre ses sujets. Malheureusement cette évolution ne fut pas accompagnée d'un changement institutionnel. Les structures de domination paraissent sclérosées à la fin du XVIIe siècle et les rois furent incapables de répondre efficacement au défi d'une situation politique et économique nouvelle, créée notamment par la perte de la région de Chittagong. À la fin du XVIIe siècle, la monarchie sombra dans l'anarchie politique et le déclin économique. En dépit d'un redressement dans la première moitié du XVIIIe siècle, la monarchie arakanaise ne sut jamais se remettre de cette crise.

C'est sur ce plan que le contraste avec l'évolution en Birmanie est le plus fort. Les efforts des rois pour s'assurer une meilleure emprise sur l'ensemble du pays, sur les hommes comme sur les richesses, ouvrirent à la monarchie birmane la chance d'une expansion qui ne fut brisée que par la conquête coloniale. Tandis que la monarchie arakanaise périclita définitivement dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, le royaume d'Ava prit un nouvel élan en 1752, avec la dynastie d'Alaungphaya, qui, bientôt, et en moins de vingt ans, ruina les capitales de ses deux voisins, Ayutthaya en 1767, Mrauk U en 1785.

Chapitre 8
L'administration du royaume

Le roi ne régnait pas seul. Il était entouré de personnages issus de sa propre famille ou appartenant à des familles anciennes, qui bénéficiaient du prestige de leurs ascendants. C'est parmi eux que se recrutaient tous ceux que les chroniques appellent *amat*, ministres chargés des diverses fonctions administratives et militaires.

Il s'agit en grande partie de personnages qui résidaient à la cour du roi. D'autres, investis d'une autorité qui leur était déléguée par le roi, étaient établis dans les chef-lieux des territoires où ils exerçaient le contrôle administratif et militaire. Il faut enfin inclure dans ce groupe l'ensemble des seigneurs locaux, reconnaissables par l'appellation *cā:* (litt. mangeur de…) qui désignait le détenteur d'un apanage.

Quel terme est approprié pour caractériser collectivement ceux qui, à la cour royale, exerçaient des fonctions administratives et militaires et conseillaient le roi ? Nous ne trouvons pas dans les textes arakanais de terme collectif qui désigne l'ensemble des principaux ministres royaux, comme tel était, par exemple, le cas en Birmanie avec le *lhwat tō,* mais des titres et des appellations dont les porteurs assumaient souvent plusieurs fonctions, militaires et administratives à la fois. Les termes de ministre, officier ou général ne traduisaient généralement qu'une partie de la réalité recouverte par les mots indigènes. Telle est la raison pour laquelle il est souvent préférable de garder les termes vernaculaires tels qu'ils figurent dans les sources. Ce qui était commun à la plupart des hauts ministres était le fait qu'ils conseillaient le roi. On parlera donc ici du conseil royal [1] pour indiquer dans leur ensemble

1. Les termes de « gouvernement » et de « cour » sont également peu appropriés. Le mot « gouvernement » dénote à la fois le fait de gouverner et une structure décisionnelle et exécutive. Dans l'historiographie occidentale, le terme de « gouvernement », pris au deuxième sens, s'utilise essentiellement lorsqu'à la suite d'une division des tâches politiques et administratives, il y a création de départements dont les responsables (appelés « ministres » ou « secrétaires d'État ») bénéficient d'un degré élevé de responsabilité et de compétence. La

les personnes entourant le roi qui étaient investies d'une autorité spécifique au service de la royauté [2].

Dans un premier temps, nous allons étudier un certain nombre de fonctions, rencontrées dans les sources, et le système de leur rémunération. Nous allons ensuite présenter l'imposition et les taxes, les structures qui permettaient d'organiser la perception des revenus ainsi que le système des obligations de services.

Il est important de noter que les chroniques arakanaises emploient un certain nombre de mots dont le sens est identique à celui que nous leur attribuons dans un contexte birman. D'autres ont un sens spécifique, différent du sens usuel birman, ou ne sont utilisés qu'en Arakan. Le *kuiy ram krī:* de notre dictionnaire birman-français est un terme botanique qui désigne une amaryllidacée, et c'est en Arakan qu'il désigne le chef de la garde royale qui était parfois amiral de la flotte. On peut enfin noter certaines préférences arakanaises parmi lesquelles nous avons déjà signalée celle-ci : aucune chronique arakanaise n'emploie le terme de *bhuraṅ* pour désigner le roi arakanais, seule la désignation *maṅ:* est courante.

Ministres, officiers et conseillers du roi

Généralités

Indépendamment de leur fonction spécifique ou de leur place dans la hiérarchie, tous les seigneurs au service du roi sont désignés dans les chroniques arakanaises par le terme général *amhū: amat* [3]. Le verbe

---

division, la spécialisation et le degré de centralisation de ces départements montrent la complexité croissante des rouages exécutifs.

Le terme de « cour » possède une grande latitude d'emplois et couvre autant les personnages royaux que les lieux où ils résident, le faste du cérémonial, etc. ; lorsqu'il s'entend dans un sens purement politique, il souligne le fait que le pouvoir de gouverner est concentré entre les mains du roi, influencé et guidé par son entourage direct (reine(s), princes, favoris et conseillers). Parler de la cour pour désigner le centre décisionnel et organisateur du royaume est trop vague parce que le terme de « cour » ne connote aucune idée d'une répartition de responsabilités et de compétences particulières.

On trouve parfois dans des textes d'auteurs arakanais contemporains l'appellation de « parlement ». Or, comme nous parlons d'un organe délibératif et exécutif et non pas législatif, ce terme crée la confusion, surtout quand ces auteurs ne disent pas exactement ce qu'ils entendent par « parlement ».

2. Plus ces personnages sont éloignés de la cour, plus leur autonomie s'accroît, parfois au point de constituer un contre-pouvoir et donc une menace pour le roi lui-même.

3. Le dictionnaire du birman moderne (voir Bernot, *Dictionnaire birman-français*, vol. 12) nous donne ce terme sans le préfixe « a » sous la forme *mhū: mat*. La forme *amhū: amat* est plus courante dans les chroniques arakanaises. On ne trouve pas la forme, courante en birman, *amhū: tō amat tō* complétée par la particule honorifique *tō*. Le terme se trouve rarement dans des sources occidentales (par ex. *ammato* dans la traduction néerlandaise d'un ordre de Narapati citée par Subrahmanyam 1997 : 232).

mhū:, être chef, gouverner, administrer, entre dans des composés désignant des chefs ou commandants. Le vieux mot *amat* désigne une personne de haut rang, un ministre. Le terme collectif dénoterait donc le groupe des ministres. On peut considérer que l'emploi du terme ministre n'est pas approprié à cause du sens déterminé de ce mot dans son acception occidentale. Le ministre arakanais n'est pas le chef d'un département qui gère une partie des affaires publiques. Nous utilisons ce terme dans un sens général pour désigner l'ensemble de ceux auxquels le roi remettait une charge, peu importe que la charge fut temporaire (dans le cas de l'attribution d'un commandement lors d'une campagne militaire) ou permanente (par ex. le maître des éléphants royaux). Le terme ne s'applique toutefois qu'au rang supérieur de ceux qui assumaient une charge, à des personnages qui vivaient à la cour.

Mhū: mat sū koṅ: est une forme extensive de la même expression qui ne change pas le sens du composé, car le terme de *sū koṅ:* désigne un haut personnage. Remarquons que *sū koṅ:* s'oppose à *kywan*, serviteur, esclave et plus généralement, sujet du roi [4]. Le groupe des ministres est associé aux habitants dans le terme *prañsū mhū: mat* qui désigne les sujets par opposition au roi. Dans les parties de la chronique qui se rapportent aux XVe et XVIe siècles, cette expression se retrouve dans une trilogie de termes associés : 1) *maṅ: chwe maṅ: myui:*, 2) *mhū: mat*, 3) *prañ sū tui.* qui divise ainsi la population en trois ensembles, 1) famille royale, 2) ministres et 3) habitants du pays [5].

Il est assez difficile de maintenir sur un plan fonctionnel une différenciation entre des ministres d'un côté et des princes de l'autre. Des régions importantes du point de vue économique ou stratégique, comme Chittagong ou Sam twè, étaient généralement gouvernés par un frère, un oncle ou un fils du roi régnant. En pratique il est rarement possible de dire si telle fonction était exercée ou non par un membre de la famille royale, car les appellations telles qu'on les trouve dans les sources ne permettent pas d'identifier complètement un personnage donné. Il faut généralement des informations complémentaires pour déterminer le statut et la place d'une personne dans la hiérarchie.

Pour désigner les seigneurs dont il est question ici, on trouve les associations de termes suivantes :

– soit un apanage et un nom propre : *Ram brè cā: Rè Oṅ Nuiṅ* = *Rè Oṅ Nuiṅ*, dont le fief est l'île de Ramree ;

– soit un terme général et une fonction spécifique : *Amat dhā: puiṅ krī:* = le ministre *dhā: puiṅ krī:*, (litt. qui tient le *dhā:* [6] (couteau), c'est-à-dire le commandant de l'armée) ;

---

4. Cette opposition ressort très nettement dans le chapitre sur Narapati, voir CL 187-219.

5. CL 39.

6. UP 145, 187. Remarquons que la graphie *thā:* est plus couramment employée dans les chroniques que l'orthographe actuelle *dhā:*.

– soit un terme général et un titre ou nom propre : *Amat* Mahāpañākyō, le ministre Mahāpañākyō. Le terme *amat* peut aussi suivre la fonction ou le titre/nom : *Kuiy ram krī: amat* = le ministre chef de la garde du palais [7], Mahāpañākyō *amat,* le ministre Mahāpañākyō ;

– soit un terme général, l'apanage et le titre ou nom : *Amat Cac ta koṅ: cā:* Mahāpañākyō = le ministre Mahāpañākyō, dont le fief est Chittagong.

C'est seulement lorsque nous pouvons apprécier l'action d'un personnage dans un contexte connu que nous avons une idée de l'importance de son rôle et de sa place relative dans une hiérarchie. Tel est par exemple le cas du ministre Mahāpañākyō, conseiller influent de trois rois dans la deuxième moitié du XVIe siècle. La plupart des fonctions esquissées ci-après étaient des charges supérieures à la cour arakanaise.

Dans la hiérarchie, le groupe des *amhū: amat* était distinct de l'ensemble des chefs de villages ou communes de villages (*kywan : up, kalan, rwā sū krī:)* qui assumaient, eux aussi, une charge confirmée par le roi. La responsabilité que le roi donnait à un ministre était fonction des critères de l'hérédité, de la personnalité et de la capacité [8]. Dans le cas des chefs de village, où il s'agissait surtout, pour le roi et ses gouverneurs, d'être sûr que les ordres royaux soient exécutés et que les taxes et impôts soient payés, c'était l'autorité dont disposait, auprès de la population, le chef d'un groupe de villages qui importait. Les recherches sur l'administration locale dans la Birmanie des rois montrent que l'hérédité était traditionnellement établie, mais qu'elle n'était pas de droit [9]. Le critère qui prévalait était celui de la compétence pour collecter l'impôt royal [10]. Nos recherches sur l'administration locale en Arakan montrent que l'autorité de chefs locaux forts était solidement ancrée [11], alors que l'autorité à l'échelon supérieur dépendait essentiellement de la volonté royale [12].

La qualification *krī:*, grand, fait partie intégrante de beaucoup de noms de fonction. Souvent le terme a un sens purement honorifique. *Amat krī:* n'est employé dans les chroniques que pour des personnages particulièrement respectables.

Il est intéressant de noter que certains termes n'apparaissent dans les chroniques qu'à certaines époques. Ceci soulève d'un côté la question de l'ancienneté des termes employés, d'un autre côté, le problème

---

7. CL 15.

8. Voir l'« Avis au roi sur la voie à suivre dans l'affaire du gouverneur de *Usalaṅ* », CL 98-101 et l'édition des *lhok thum:* de Mahāpañākyō (1963 : 11-18).

9. Daw Mya Sein (1937).

10. Trager (1979 : 44-45).

11. Leider (1987).

12. Trager (1979 : 38-39) a comparé les fonctions du gouverneur (*mrui. wan*) et du *mrui. sū krī*: en Birmanie et a tiré la même conclusion.

du changement éventuel de fonctions ou de transformations organisationnelles. La base documentaire est encore trop mince pour débattre sérieusement de ces questions.

Comme ailleurs dans des pays de l'Asie du Sud et du Sud-Est, on ne peut pas distinguer strictement entre des fonctions civiles et militaires.

Schouten nous a laissé un témoignage sur les seigneurs à la cour.

> Les Sickes, les Conseillers d'État, la Noblesse, & tous les gens considérables, sont vêtus d'une fine cabaie de coton blanc, qui ferme juste, & qui leur couvre les bras ; la poitrine & le ventre. Sur leur cabaie, qu'on peut apeller une chemise, ils ont un long habit aussi de toile de coton blanche, qui se boutonne autour des bras, & qui se joint sur la poitrine, où il est ataché avec des nœuds de ruban. Outre cela ils ont des tabliers, qui pendent en bas, & leur couvrent le ventre & les cuisses, & un autre habillement comme un sac par-derriére aussi de coton blanc, qui est autour des hanches & des reins, & qui est ramassé en plusieurs plis, & noué sur le ventre, d'où il pend, en sorte qu'il semble qu'ils soient toujours chargez d'un gros paquet de toile.
> Ils marchent superbement dans les rues, & se font suivre d'un nombre de domestiques pour faire connoître leur qualité & leur pouvoir. Les hommes portent les cheveux longs & ne les coupent point ; les liant par tresses derriére leur tête, comme font les femmes de notre païs : ils y mettent aussi des ornemens de nœuds d'une toile fort-fine [13].

Voici comment il décrit ceux qui visitèrent la flûte hollandaise lors de son arrivée :

> La plupart des Seigneurs étoient des hommes âgez, gros & épais, de bonne mine, & ils s'atiroient du respect. Ils étoient superbes dans leurs discours, a,ant l'action et la démarche fiére, quoi-qu'à l'égard des principaux Oficiers de notre nation, ils a,ent toujours été doux & honnêtes. Ils avoient le teint fort brun, mais non pas tout-à-fait noir, comme l'ont beaucoup d'autres peuples de l'Asie. Ils étoient tous magnifiquement vêtus, selon la mode du païs, savoir d'étofes fines & de cabaies de soie, & leur habits exhaloient un très agréable parfum [14].

D'autres détails nous sont révélés par la chronique de U Kala. Quand les membres de l'ambassade arakanaise s'apprêtèrent à quitter Ava en octobre 1634, on leur demanda l'âge des principaux ministres et du commandant de l'armée (*aggamahāsenāpati ca so mhū: krī: mat krī: tui.*) et ils fournirent la liste suivante qui devrait donc représenter au moins une partie des membres du conseil royal. La moyenne d'âge des ministres était de 54 ans [15].

13. Schouten (1727, vol. I : 250).
14. Schouten (1727, vol. I : 168).
15. UK III : 225.

Appellation/titre	Âge	Appellation/titre	Âge
Mahānanta sūriya	56	*Mahānanta kyō thaṅ* [a]	56
Nantasaṅkram	50	*Sū ra kyōthaṅ*	45
Sīrijeyya kyōthaṅ	60	*(Rakhuiṅmaṅ: athin :) Rājabala kyō thaṅ*	57
Cac sū krī: Bhaya kyōthaṅ	58	*Nanta cañ sū*	54
Lakyā Jeyyasaṅkram	55	*Wan Rhaṅ krī:*	55

a. CL 171 parle d'un *chan kè krī:* de même nom.

La composition du conseil royal

Tak Thwan Ni a ouvert de nouveaux horizons à la recherche sur l'administration royale arakanaise par la publication de listes de personnes assemblées à la cour royale arakanaise [16]. La première est tirée d'un poème intitulé *Rakhuiṅ jāti wamsa mōkwan:* et comporte seize personnes, huit se tenant à la droite et huit à la gauche. Nous l'appellerons dans la suite « la liste des seize ». La deuxième figure dans le *Rakhuiṅmahānidān* et fournit, sous forme versifiée, une sorte de disposition générale de la cour avec l'entourage du roi et une assemblée de 108 personnes que nous appelerons « liste des 108 ». Ces 108 seigneurs étaient disposés en deux carrés placés en face du roi, à sa droite et à sa gauche, chaque carré se composant de sept rangées comprenant sept personnes. À leur total de deux fois quarante-neuf personnes s'ajoutait une dizaine de seigneurs se tenant au milieu entre les deux carrés.

L'auteur arakanais ne fournit pas de date pour les deux textes et n'émet aucune hypothèse sur leur rédaction. Il ne présente pas le texte entier ni une analyse détaillée. Comme il n'est pas possible de concilier les deux listes, la petite du *Rakhuiṅ jāti wamsa mōkwan:* et la grande du *Rakhuiṅmahānidān,* parce que les appellations de la première n'apparaissent pas dans la deuxième, Tak Thwan Ni avance l'hypothèse que dans le premier document, on nous présente un conseil royal restreint qui se réunit quotidiennement à la cour alors que dans le deuxième texte, il s'agit probablement d'une réunion annuelle des principaux seigneurs du royaume. Dans les deux cas, l'auteur emploie le terme *ñī la sabhaṅ*, assemblées royales.

Comparons dans un premier temps, la liste des principales fonctions à l'ancienne cour arakanaise, dans le rapport de l'enquête de 1803

16. Tak Thwan Ni (1996 : 46-49). Ses recherches sont fondées sur deux manuscrits sur feuilles de latanier dont il n'indique pas la provenance.

de *Dhañawatī* [17], avec la liste du *Rakhuiṅ jāti wamsa mōkwan:*. La première liste diffère un peu suivant les manuscrits.

D'après le manuscrit BN Indochinois 4	D'après le manuscrit BN Indochinois 21
praṅ̃ cui krī:	*praṅ̃ cui: krī:*
dhā: krī:	*dhā: puiṅ krī:*
kuiy ram krī:	*kuiy ran krī:*
lak wè mran	lak wè mran
lak rā mran	*lak rā mran*
waṅ: mhū:	*waṅ: hum:*
kattō	kattō
kuiy tō re	kuiy tō re: [a]
lak tō re:	*lak tō rwī:*

a. Plusieurs Arakanais consultés à propos de ce terme, affirment que le terme *kuiy tō re*[: ?] se réfère à un personnage en charge des parures et habits royaux.

Voici la liste de Tak Thwan Ni d'après le *Rakhuiṅ jāti wamsa mōkwan:* [18]

	Droite	Gauche	
1	*chaṅ wan krī: (1)*	*praṅ̃ cui: krī: (1)*	9
2	*kuiy ram krī: (5)*	*tara ja krī: (2)* [a]	10
3	*toṅ bhak maṅ: krī: (2)*	*anok bhak maṅ: krī: (3)*	11
4	*mrok bhak maṅ: krī: (4)*	*im rhe. maṅ: (6)*	12
5	*mrok waṅ: hun (3)*	*anok waṅ: hun (4)*	13
6	*toṅ waṅ: hun (6)*	*arhe. waṅ: hun (7)*	14
7	lak wè mran amat (7)	*lak rā mran amat (8)*	15
8	*maṅ: rhe. tō kham (8)* [b]	*rhwe cā tō phat (5)* [c]	16

a. La graphie de ce terme pose problème. Il faut peut-être lire *tarā: sū krī:*, juge.
b. Litt. celui qui est chargé de l'auguste présence royale.
c. Il s'agit très probablement de la personne qui lisait les lettres à la cour lors des audiences.

17. Voir notre traduction (Leider 1998a) d'après le manuscrit BN Indochinois 21 qui est un manuscrit sur feuilles de latanier qui présente des graphies plus fidèles que l'Indochinois 4, une copie sur papier.

18. Les chiffres entre parenthèses indiquent les places respectives telles qu'elles figurent dans la présentation de Tak Thwan Ni et, supposons-nous, dans le texte original. Nous ignorons jusqu'à quel point il faut accorder de l'attention à cet ordre de présentation. Le nôtre cherche à souligner le parallélisme entre le groupe de droite et celui de gauche.

Notons d'abord que la « liste des seize » contient quelques appellations qui ne se retrouvent pas dans la première énumération et inversement. Notamment le juge (*tarā: sū krī:*, si notre lecture est correcte), le prince héritier (*im rhe. maṅ:*) et trois autres seigneurs ou princes (*maṅ: krī:* de l'ouest, du sud, du nord) ainsi que le maître des éléphants (*chaṅ wan krī:*) ne sont pas indiqués sur la première liste.

Des absences notables dans la deuxième liste sont le *dhā: puiṅ krī:*, qui désigne une haute fonction militaire et le *kattō*, chargé de la taxation et de l'imposition [19]. Le rapport de l'enquête de 1803 est un tableau sommaire et probablement incomplet. Une question concerne les rapports hiérarchiques entre les porteurs de ces titres. Le *lak tō rwī:*, chargé du culte des esprits du sol, figurant sur notre premier tableau, est indiqué sur une autre liste du *Rakhuiṅ jāti wamsa mō kwan:* qui semble surtout contenir des fonctions subalternes, comme par exemple les gardiens du trésor, les concubines et les cuisiniers [20]. Il se peut que le terme de *kattō* soit un terme utilisé à une époque postérieure à celle où fut dressé le tableau en question. Telle n'est pas le cas du *dhā: puiṅ krī:* attesté déjà par les chroniques pour le XVIe siècle.

Dans son ensemble, la deuxième liste apparaît comme plus fiable, plus complète, et plus homogène.

Les fonctions qui apparaissent dans les deux listes donnent le tableau suivant :

Titre	Nombre
praṅ cui: krī:	1
kuiy ram krī:	1
chaṅ wan krī:	1
waṅ: hun/ waṅ: mhū:	4
lak wè mran/ lak rā mran	2

Ces fonctions seront présentées en détail plus loin. Tout ce qu'on peut dire en conclusion, c'est que la liste des seize présente un ensemble de personnes ayant chacune une place définie dans le cadre du cérémonial et de la vie de la cour. Il n'est cependant pas possible de l'identifier avec une structure consultative institutionnalisée.

La liste des 108 est une assemblée des principaux seigneurs du royaume. On y trouve un certain nombre de fonctions énumérées aussi sur les autres listes, tels le *kuiy ram krī:*, le *praṅ cui: krī:* ou le *chaṅ kè krī:*. Cinquante-deux personnages sont présentés par un titre du type

19. Ce fonctionnaire royal apparaît sous la forme *coptoup* dans la traduction néerlandaise d'un ordre de Narapati (Subrahmanyam 1997 : 232).

20. Tak Thwan Ni (1996 : 47).

« nom de lieu + *cā:* », « gouverneur + (nom de lieu) ». On trouve aussi des appellations purement militaires, ainsi quatre *cac kè* (officiers) et neuf *re juntāt* (capitaines de la flotte).

Ces listes ne disent rien sur les divisions administratives du royaume. Elles ne confirment pas l'affirmation de Manrique qu'il y avait douze « rois » en Arakan, soumis à l'autorité du roi proprement dit [21]. Le chiffre de douze apparaît, comme nous l'avons vu, par rapport au Bengale : « douze *mrui.* du Bhaṅgā », « les douze seigneurs (*bāro bhuiyas*) du Bengale » ou les douze *pallung* au sud de Chittagong [22].

On note sur la liste des 108 l'absence de plusieurs gouverneurs importants, tels ceux de Am, Tan lwè, Loṅ: krak, Sam twè et Chittagong. Peut-être ceux qui gouvernaient ces lieux importants se cachent sous d'autres appellations.

Les principales fonctions de l'administration civile et militaire

Le prañ cui: krī:

L'appellation *prañ cui: krī:* désigne la plus haute fonction à la cour arakanaise et pourrait être traduite par Premier ministre. Le *prañ cui: krī:* apparaît en premier lieu dans les listes qui énumèrent les fonctions à la cour royale [23]. Dans une liste des dix « membres » de la cité (*mrui.aṅgā chay pā:*) tirée du *dhammasāt* arakanais, il figure en deuxième position immédiatement après le roi et sa fonction est définie ainsi : « il prend de sages décisions en conformité avec les lois du pays » [24]. Dhammajeyya, le *prañ cui: krī:* de Maṅ: Phaloṅ:, est chargé des pourparlers avec les Birmans en 1581 et apparaît comme le chef de la diplomatie [25]. Un informateur arakanais estime qu'il était chargé du gouvernement du pays en l'absence du roi [26]. Il s'agissait d'une fonction politique et juridique plutôt que militaire. En effet, on ne voit jamais le *prañ cui: krī:* partir en guerre à la tête d'une armée.

Comme on parle rarement des *prañ cui: krī:* dans les chroniques, on ne peut se faire qu'une idée approximative de cette fonction. Il ne faut pas la confondre avec une fonction de même nom en Birmanie où le terme de *prañ cui:* désigne tout simplement un chef héréditaire, local ou régional.

---

21. Dans le livre de Duarte Barbosa, l'auteur parle aussi de douze cités principales du royaume.

22. Majumdar (1973 : 168) ; Mukherjee (1975 : 117) ; Schendel (1993 : 55). Au sujet de la valeur symbolique du nombre douze dans le monde indien, voir Spellman (1962).

23. BN Indochinois 4, f. 54 ; voir aussi BN Indochinois 21, f. *khī-khè* et Tak Thwan Ni (1996 : 47).

24. Wimala 52.

25. CL 71, UP 156.

26. Communication écrite de U Kyaw Kyaw Hla du 1er mai 1995.

Le dhā: puiṅ krī:

Dans l'ordre hiérarchique de nos listes, le *dhā: puiṅ krī:* figure après le *prañ cui: krī:*. Littéralement, l'appellation signifie « celui qui détient le *dhā*: » (c'est-à-à-dire le couteau) et elle désigne une fonction militaire puisqu'il est défini comme « celui qui écrase les ennemis » [27]. Dans les chroniques les *dhā: puiṅ krī:* apparaissent toujours comme commandants de troupes partant à la guerre [28]. Ainsi le roi nomma Mahāpañākyō *d[h]ā: puiṅ krī: cac buil* à la veille du départ au Bengale [29]. L'absence de ce terme sur la liste du *Rakhuiṅ jātī wamsa mōkwan:* a déjà été notée.

Le kuiy ram krī:

De toutes les hautes charges à la cour arakanaise, celle du *kuiy ram krī:* est celle qui apparaît le plus souvent dans les documents. Le *kuiy ram krī:* est signalé comme amiral ou général dans des sources arakanaises, persanes et portugaises [30]. À la charge militaire venait s'ajouter celle de ministre et de conseiller du roi [31]. Dans la liste donnée par Wimala, au troisième niveau de l'échelle hiérarchique correspond une fonction (dont le nom spécifique n'est pourtant pas indiqué) qui est définie comme « pourvoir à ce qu'il y ait suffisamment d'éléphants, de chevaux, de chars et de soldats dans la ville du roi » [32]. Ces tâches apparaissent comme celles d'un commissaire aux troupes chargé de l'équipement et des effectifs en hommes et revenaient donc probablement au *kuiy ram krī:* [33].

Le terme doit être rapproché de *kuiy ram tō*, garde du corps, et la première fonction du *kuiy ram krī:* était celle de chef de la garde royale ou garde du palais. Par le terme *kuiy ram tō* (qui apparaît à côté de celui de *kuiy tō ram* avec le même sens [34]), Manrique désigne des policiers chargés du maintien de l'ordre public [35]. En réalité, les *kuiy ram tō* étaient une troupe d'élite chargée de la garde du palais. Il s'agissait de troupes sous l'autorité directe du roi par opposition aux troupes levées

27. Wimala 52.

28. BN Indochinois 4, f. 54 ; CL 65, 70.

29. Wimala 77. *Cac buil* veut dire général.

30. Nathan (1936, vol. 1 : 405, 407) ; Manrique (1927, vol. 1 : 90, n. 7 ; 115, 120-121, 123, 376-378). CL 49, 70, 145 ; UP 125-126 ; Manrique (1927, vol. 1 : 115).

31. BN Indochinois 4, f. 54.

32. Wimala 52.

33. Le terme est aussi attesté en Birmanie et y désigne une catégorie d'officiers inférieurs de la cour chargés d'affaires intérieures (Yi Yi 1974 : 152-153).

34. CL 145, UP 208. Dans U Pandi, l'énumération des troupes de Maṅ: Rājā krī: commence avec les 20 000 *kuiy ram tō* de gauche et poursuit avec les 20 000 *kuiy ram tō* de droite.

35. Il s'agit du *coron* (ou au pluriel *corones*), (Manrique 1927, vol. 1 : 171, 203, 277-278, 290 ; 355).

par les seigneurs locaux. Elles étaient commandées par un proche parent du roi en qui celui-ci pouvait avoir entièrement confiance [36]. Guerreiro l'appelle le « seigneur le plus puissant du royaume » [37]. Le roi Sīrisudhammarājā avait ainsi nommé son oncle Na Lum Taṅ à cette fonction [38]. Maṅ: Co mwan fit d'un Môn son *kuiy ram krī:* et cela fut ressenti comme s'il avait livré son royaume à un étranger [39]. D'après Talish, il battait monnaie en son propre nom [40] ; Manrique raconte que lors des cérémonies qui précédaient le couronnement de Sīrisudhammarājā en janvier 1635, il était assis à côté du seigneur nouvellement « couronné » d'Ū: rac toṅ (Orietan) [41].

Dans sa mission de commandant, il détenait un rang supérieur à tout gouverneur local. En 1629, quand Manrique arrivait à Dianga, le *kuiy ram krī:* était sur le point de partir de Ū: rac toṅ avec une importante flotte pour attaquer l'établissement portugais de Dianga [42].

Les cac kè

En Arakan comme en Birmanie, sous les rois, les *cac kè* (transcription anglo-américaine usuelle : *sitkè*) étaient des officiers militaires d'un rang élevé. Des références aux *cac kè* dans les chroniques sont peu fréquentes. Chez Manrique le terme apparaît sous les formes *chique* et *puchique*, mais le missionnaire ne le définit jamais comme une fonction militaire. Il en fournit une double définition : majordome préposé aux affaires de la maison royale et juge suprême [43]. D'après son récit, il semble qu'il n'y avait qu'un seul *cac kè* à la cour. La plupart des transactions importantes de Manrique (comme la libération des esclaves chrétiens et la remise de ces derniers au missionnaire) se sont faites par le biais du *cac kè* en question. C'était encore lui qui était chargé de la cérémonie de réception du missionnaire lors de l'audience royale. L'explication du terme *puchique* permet de faire un rapprochement

36. Sarkar (1933 : 182, citant Talish) ; Guerreiro (1930, vol. 1 : 45).

37. Guerreiro (1930, vol. 1 : 45).

38. CL 182.

39. CL 17.

40. Habibullah (1945 : 37, citant Talish qui l'appelle « Karamkari »). Le gouverneur de Chittagong battait monnaie en son propre nom. Le chroniqueur musulman se trompe lorsqu'il identifie le gouverneur de Chittagong et le *kuiy ram krī:* qui étaient très probablement des personnages distincts.

41. Manrique (1927, vol. 1 : 376).

42. Le terme tel qu'on le trouve chez Manrique est *coramgri* ou *corangari* (voir Manrique 1927, vol. 1 : 115, 120-123) et il est traduit par capitaine général (voir Manrique 1927, vol. 1 : 90, n. 7 qui contient une référence à la *Decada XIII* de A. Bocarro).

43. Voici les définitions qu'on trouve dans l'ouvrage de Manrique (1927) : « *Puchiquê (who is what we should call a Major-Domo)* » (p. 128) ; « *chief justice and controller of the household* » (p. 142) ; « *the Chiquê, whom we should call the Chief Magistrate* » (p. 160) ; « *the Chiquê, or chief justice at that Court* » (p. 363). Voir aussi p. 158.

avec sa fonction militaire ; en effet le terme préfixé *pu-* provient de *buil*, général [44].

Dans le récit de Schouten, les *sickes* – car cet auteur n'en parle qu'au pluriel – sont un groupe distinct de la « noblesse » et des « conseillers d'État », mais Schouten ne fournit pas de description détaillée de la fonction des *cac kè*.

> À peine le Monarque avoit-il passé lentement, au milieu de divers joüeurs d'instrumens, qu'on voioit venir un autre éléfant, marchant aussi d'un pas lent, sur lequel étoient montez un Prince des principaux de la Cour, & un des plus considérables *Sickes* du Roïaume. L'éléfant étoit entouré d'un grand nombre d'hommes bien-faits, qui étoient les Gentilshommes & les Ecuiers des Seigneurs qu'il portoit.
> Après eux marchoient tous les autres *Sickes* & grands Seigneurs, l'un après l'autre, chacun selon son rang… [45]

Lorsque le navire hollandais arrive à Mrauk U, ce sont « les *sickes* et les conseillers du roi » qui viennent rendre visite de la part de la cour [46]. Lors de l'audience royale, la salle était remplie :

> d'un grand nombre de Sickes, & des plus grands Seigneurs du Roïaume, assis sur de magnifiques tapis, les jambes croisées sous le corps, & richement vêtus [47].

Du récit de Schouten, il ressort qu'il s'agissait de hauts personnages de la cour, qu'il associe toujours aux seigneurs. Manrique appelle le *cac kè* « ministre » et dit qu'il se déplaçait sur un éléphant précédé de quarante serviteurs [48].

Dans les chroniques, nous trouvons sous le règne de Maṅ: Pā l'appellation *cac kè* associée à deux termes dont on reparlera dans le paragraphe qui suit : *lakyā*, de droite, et *lakwè*, de gauche. Maṅ: Pā aurait nommé Manuhā, le *cac kè* de droite, lieutenant-gouverneur à Moksūjā et Maṅ: khoṅ, le *cac kè* de gauche, dans la même fonction à Dāgā.

Sur la liste des 108, quatre *cac kè* sont nommément indiqués : le *Toṅ bhak cac kè*, le *A jī kham cac kè*, le *Mrok ū: cac kè* et le *Sū ṅay tō cac kè*.

Le lakyā mran et le lakwè mran

Les termes *lakyā* et *lakwè*, littéralement, signifient respectivement la main droite et la main gauche et on pourrait les traduire par « celui qui se tient à la droite… à la gauche ». Les deux termes sont appliqués

---

44. Manrique (1927, vol. 1 : 128, n. 7 de l'éditeur).
45. Schouten (1727, vol. 1 : 192, 250).
46. Schouten (1727, vol. 1 : 166).
47. Schouten (1727, vol. 1 : 181).
48. Manrique (1927, vol. 1 : 135 ; 130). D'autres exemples peuvent être trouvés dans Subrahmanyam (1997, *passim*). Les sources hollandaises différencient les *cac kè* noirs et blancs.

à des *cac kè*, à des gardes du corps (*lakwè kuiy tō ram, lakyā kuiy tō ram* [49]), à des ministres (*lakyā amat lakwè amat* [50]) ou à des gardiens des entrées du palais (*waṅ: mhū:* [51]).

À côté de cela existent deux termes particuliers, *lakyā mran* et *lakwè mran,* complétés parfois par le terme *amat,* qui désignent deux hauts ministres de la cour sur la fonction desquels on ne sait rien de précis. D'après un de nos informateurs arakanais, ils veillaient à la bonne exécution des ordres royaux à travers le pays [52].

Cette fonction n'apparaît dans les chroniques que vers la fin du XVIIe siècle [53]. Au XVIIIe siècle, les *lakyā* et *lakwè mran* ont joué un rôle important à la cour. Ils sont fréquemment associés à des campagnes du roi contre des rebelles. Ainsi le roi Candasumanarājā envoya, peu après son accession au trône en janvier 1774, le ministre royal (*amat tō*) *lakyā mran* Na Kyum avec des troupes contre le gouverneur de Kaladan, en révolte [54].

Les juntāt

L'étymologie du mot *juntāt* (aussi *juntat* ou *jum tap*) nous échappe. Il s'agit d'une fonction militaire mentionnée dans les textes des chroniques uniquement pour le XVIe siècle [55]. Elle est généralement associée à d'autres termes. Après le départ des Birmans en mars 1547, le roi Maṅ: Pā envoya une expédition militaire contre les Sak. Cette expédition était sous le commandement du *juntāt* et de deux *cac sū krī:* [56]. Comme la formule utilisée (*juntāt sa so…*, litt. « à commencer avec le *juntāt* ») le met toujours en tête d'un groupe de trois [57], il apparaît comme un général en chef [58]. Sur la liste des 108, neuf *juntāt* sont mentionnés.

---

49. CL 145.

50. NM 247.

51. CL 63. Mentionnons également un *lak wè dhā: mhū*: (CL 53) dont on suppose qu'il s'agit d'un gardien armée d'un *dhā:*.

52. Les termes apparaissent sous la forme *Lajamrebreijn* et *Lawemrebreijn* dans la traduction néerlandaise d'un ordre de Narapati de 1643 (Subrahmanyam 1997 : 232).

53. La première mention remonte au règne de Waradhammarājā (NM 403). Ils sont mentionnés dans l'enquête de 1803 (BN Indochinois 4, f. 56 ; Leider 1998a). Voir les derniers règnes de 1774 à 1785 (Candasumanarājā, Candasatissārājā, Dhammarājrājā, Samata) dans CL 273 et suiv.

54. CL 274.

55. Voir CL 41, 49, 52, 81, 88 et 89.

56. CL 52. Pour l'association avec les *cac sū krī:*, voir aussi CL 88 (règne de Maṅ: Phaloṅ:). Le terme de *cac sū krī:*, général, n'est employé que dans les textes qui traitent des rois du XVIe siècle (voir CL 38, 40, 49, 52, 80, 81, 88).

57. Voir également CL 81 : *juntāt sa co mhū*: *mat a poṅ: tui* , tous les fonctionnaires/ministres à commencer par le *juntāt* ; CL 89 : *juntāt ca so tap maṅ: buil pā*, les commandants des troupes à commencer par le *juntāt*.

58. L'association du terme avec *thoṅ mhū:* pose problème (voir CL 41). On peut le traduire par « chef de la prison ». Mais « *thoṅ* » peut aussi désigner en arakanais une unité administrative (comportant un nombre supérieur à dix villages) synonyme de *kywan:*, commune, (communication orale de Oung Hla Thein du 22 mai 1995). Il pourrait donc s'agir du chef d'une commune composée de plusieurs villages.

Quatre sont qualifiés de *rhi taṅ juntat*, quatre autres sont appelés *re juntat*, le neuvième est appelé *toṅ juntat*.

Le chaṅ kè krī:

Le *chaṅ kè* ou (plus fréquemment) *chaṅ kè krī:* était, comme le dit son nom, le maître des éléphants royaux. Le terme qui est également bien connu au royaume birman, se retrouve dans les sources du règne de Maṅ: Pā à celui de Samata, c'est-à-dire du milieu du XVIe à la fin du XVIIIe siècle. L'appellation est souvent associée au terme *amat* (ministre) ou *amat tō* (ministre royal), ce qui souligne l'importance de la fonction. Le *chaṅ kè krī:* pouvait être un parent royal [59]. Dans les chroniques, nous le rencontrons chargé d'organiser la chasse royale aux éléphants [60], il se trouve investi d'un commandement militaire [61] où il apparaît comme conseiller du roi [62]. Sur la liste des seize, on trouve l'appellation *chaṅ wan krī:* qui dénote la même fonction ; sur la liste des 108, on trouve *chaṅ kè krī:*.

Les waṅ: hun

Ceux qu'on pourrait appeler les gardiens des portes étaient connus sous deux noms : *waṅ: hun* (on trouve aussi *waṅ: hum:)* et *waṅ: mhū:*. Il se peut qu'ils aient été anciennement les chefs des gardes postées aux entrées du palais royal. D'après la liste des seize, ils étaient quatre, nommés d'après les directions cardinales [63]. D'après nos informateurs arakanais, ils remplissaient la fonction de chefs de la police en charge du maintien de l'ordre public. Jusqu'à présent, nous n'avons pas repéré cette appellation dans les chroniques.

Autres fonctions et dignités

Il y a enfin lieu de mentionner quelques appellations et dignités à la cour dont il n'est pas toujours possible d'identifier le statut [64]. Dans les récits de voyageurs, des termes d'origine étrangère sont parfois utilisés avec des sens variables ; ils seront également discutés ici.

Sur la liste des seize apparaît un groupe de quatre *maṅ:* différenciés suivant les quatre directions cardinales. Comme l'identité du *im rhe. maṅ:* (litt. prince de la maison de l'est) ne pose aucun problème – il

---

59. Le *chaṅ kè krī:* du roi Maṅ: rājā était son oncle, le grand-père de Maṅ: Pā (CL 48).
60. CL 96.
61. CL 61-63, 145, 171.
62. CL 177.
63. Tak Thwan Ni (1996 : 47).
64. Notre liste est incomplète. Les recherches que S. van Galen mène dans les archives néerlandaises de la VOC lui font découvrir, à la fois, des termes dont il est encore difficile de déterminer l'origine et les fonctions correspondantes, et des personnages dont il peut décrire les fonctions sans pourtant en connaître les titres ou appellations.

s'agit du prince héritier (en langue pāli, *uparāja*) – nous supposons que les trois autres étaient également des princes, fils du roi ou autres proches parents du monarque (*toṅ bhak maṅ: krī:*, prince du sud, *anok bhak maṅ: krī:*, prince de l'ouest, *mrok bhak maṅ: krī:*, prince du nord).

Le *kattō* était le ministre responsable de l'établissement de la liste des impôts et des tributs à remettre au trésor royal.

Le *kuiy tō re:* était, d'après plusieurs Arakanais consultés sur la question, une sorte de chambellan chargé de remettre au roi les habits et les parures.

Le *rhwe cā tō phat* était probablement chargé de lire à haute voix les lettres lors des audiences royales [65]. Nous ignorons la fonction exacte du *maṅ: rhe. tō kham* qui était peut-être un maître des cérémonies.

La fonction du *lak tō rwī:* est attestée par le rapport de 1803. Il était chargé de remettre au roi les insignes royaux au moment du couronnement et s'occupait du culte des esprits au début et à la fin de la saison des pluies [66].

On trouve chez Manrique, Schouten et Roberts le terme indo-persan *kutwal* utilisé avec des sens assez différents. D'une manière générale, en Inde, un *kutwal* était le chef de police d'une ville [67]. Chez Manrique, cette appellation (*catual*) revient à plusieurs reprises et désigne le chef d'un village qui exerçait son autorité sur les membres d'une communauté villageoise [68]. Il était hiérarchiquement inférieur au *cac kè*. Manrique fournit d'ailleurs la même explication du terme pour le Bengale et pour l'Arakan [69]. Roberts, qui relate une crise violente à la cour arakanaise en avril-mai 1777, parle du conflit entre le roi Candasumanarājā et son *kutwal* qu'il appelle Kuddul Poree [70]. Or Kuddul Poree était, d'après CL, un *kuiy ram tō*, c'est-à-dire un officier, membre de la garde du palais, du nom de Pui rhwe [71]. Le texte de la chronique n'évoque pas d'autre fonction qu'il aurait éventuellement pu avoir [72].

---

65. *Cf.* Leider (1998c).

66. Khin Than (1995 : 178) ; renseignements fournis par plusieurs informateurs arakanais ; BN Indochinois 4, f. 54 ; BN Indochinois 21, f. *khay.*

67. Voir l'explication de Eckford d'après le Hobson-Jobson dans Manrique (1927, vol. 1 : 158, n. 20). Dans les exemples que fournit Hobson-Jobson, diverses interprétations sont possibles : chef de police chargé de la police générale et du contrôle des marchés, juge ou commandant d'un fort !

68. Manrique (1927, vol. 1 : 158, 160-163, 289, 307).

69. Manrique (1927, vol. 1 : 307 ; 418).

70. Nous interprétons « Kuddul » comme dérivant de *kutwal*. Chez Wimala, le nom propre se lit *Pui: rhī* (ce qui correspond au texte de Roberts), mais, suite à une erreur du copiste, le personnage se trouve muté en concubine (*kui lup tō*), (voir Leider 1998c).

71. CL 283.

72. Roberts (1800 : 161). *Cf.* Leider (1998c).

Schouten parle du *coutwal* comme étant le premier magistrat de Bandel (le port de Mrauk U). Chez l'auteur hollandais, la fonction semble pourtant revêtir une importance et une dignité plus grandes que chez Manrique [73]. Schouten appelle le « second magistrat » de la capitale *roos*, une appellation qui se retrouve aussi dans le *Daghregister* [74]. Il pourrait s'agir du *Rū: cā:*, le gouverneur du district de *Rū:*. Une rivière de ce nom se trouve au nord de la rivière de Talak et un gouverneur de ce nom est attesté sous le règne de Narapati. Toutefois le terme *roos* pourrait aussi provenir de *rwā cā:*, quelqu'un qui tient un village en apanage ou un chef de village. Dans le deuxième cas, on se demanderait évidemment de quel village il s'agit et comment l'appellation d'une fonction relativement humble peut désigner un grand personnage de la cour. On peut aussi imaginer un rapport avec le terme *rum:*, tribunal.

Le *lascorusil* est un terme à rapprocher du mot indien *lascarwazir* ; il est défini par Manrique comme « capitaine d'une escorte de cavalerie et des gardes d'eunuques armés d'épées » [75]. Le terme se trouve aussi dans le *Daghregister* (*Loscor Zuzil*) apposé comme signature d'une lettre du roi. Il paraît donc qu'il s'agissait bien d'un officier haut placé et proche du roi.

Le terme *ū: cī:* apparaît soit apposé au nom ou titre d'un gouverneur de Chittagong au milieu du XVIe siècle, à une époque donc où les Arakanais ne contrôlaient pas encore complètement Chittagong [76], soit appliqué à des seigneurs musulmans au service du roi d'Arakan. Sur la liste des 108 sont ainsi mentionnés un *Dolo ū: cī:* et un *Losakwap ū: cī:* sur lesquels on n'a pourtant pas d'autres informations [77]. Le terme birman *ū: cī:* signifie « diriger, être à la tête de » et peut désigner un chef. D'un autre côté, on peut estimer qu'il y a un rapport avec le terme persan-arabe *wazir* (francisé en vizir, ministre).

Le système de rétribution

Le roi était théoriquement le propriétaire de toutes les terres du royaume. Pour leur subsistance, il donnait, aux membres de la famille royale et à tous ceux qui lui rendaient des services, des terres dont ils pouvaient percevoir les rendements. Dans les textes birmans et arakanais, le détenteur d'un tel *beneficium* est généralement appelé

---

73. Schouten (1727, vol. 1 : 179-180). Voir aussi la mention du terme dans Hall (1936 : 86).

74. Schouten (1727, vol. 1 : 179-180) ; Hall (1936 : 87).

75. Il est décrit comme « *of maumetan race and sect... dressed in green velvet ornamented with plaques of silver, mounted upon a superb white horse of Arabia* », (Manrique 1927, vol. 1 : 373).

76. Les chroniques (CL 3, 79, 81) certifient cet emploi.

77. *Rakhuiṅ mahānidān* cité par Tak Thwan Ni (1996 : 47-48).

par le nom du territoire attribué (ou de sa ville principale) suivi du suffixe *-cā:* (« celui qui mange »). Dans le cas des reines (et sans doute aussi dans le cas d'autres membres de la cour), les terres étaient des apanages et il n'y avait pas de contrepartie sous forme d'un service rendu.

Le rapport de 1803 énumère nommément dix villages dont les revenus étaient destinés à l'entretien des princes ; il s'agit de Kywan sā ya, Kwam Khyoṅ, Ñoṅ khwa kam, Kye paṅ, Thin thuik, Campalay, Chaṅ khram, Sa lwam toṅ, et Moṅ chwè [78].

Quand il y a une relation fixe entre l'exercice d'une fonction d'une part et la remise d'une terre (avec ses villages et son revenu) d'autre part, la nature de cette relation ne ressort pas toujours clairement. C'est que nous ne savons pas quel était le service fourni au roi. Il n'y avait pas de contrat féodal stipulant les engagements et leur contrepartie rémunérative. La seule information dont nous disposons sont les appellations de personnages nommés Am cā:, Loṅ: krak cā:, Rambrè cā:, etc. Nous identifions donc seulement les lieux d'implantation de seigneurs.

Quoi qu'il en soit de la nature exacte de ces relations, les seigneurs et princes dans le royaume avaient sans doute différents statuts. Outre des hauts rangs dans l'administration ou à la cour que détenaient des personnes de confiance du roi, le pouvoir des seigneurs dépendait de l'importance des territoires qu'ils gouvernaient ou dont ils tiraient des revenus. Sam twè et Chittagong semblent avoir été normalement sous la haute autorité d'un membre de la famille royale : le prince héritier ou un autre fils du roi, un frère du roi ou un oncle. La charge de Chittagong était probablement celle qui rapportait le plus au niveau des revenus. À l'époque de Maṅ: Phaloṅ: et de Maṅ: Rājā krī:, le gouverneur de Chittagong portait même un titre particulier : roi de l'ouest (*anok bhurāṅ*), un titre attesté par les sources non arakanaises avec des graphies variables (*Anik Poran, Anik Frank, Anaporan*). Le gouverneur de Chittagong avait, comme nous l'avons dit, le droit de battre monnaie, privilège rarissime étant donné qu'il n'était pas un seigneur souverain.

Le reste du pays, la province centrale de Dhañawatī et les îles de Ramree et de Cheduba, étaient sous l'autorité de seigneurs locaux. Ils prélevaient pour le compte du trésor royal des impôts dont une partie servait à leur propre subsistance. Ensuite ils avaient la charge, comme nous allons le voir au chapitre suivant, de regrouper des troupes pour le service royal et de les commander.

78. BN Indochinois 4, f. 53.

Les groupes de service royaux

Comme en Birmanie, les sujets du roi s'identifiaient par leur appartenance à des groupes de type professionnel et par leurs obligations à l'égard du roi. Les services rendus au roi pouvaient être de nature permanente ou temporaire.

Une partie de la population arakanaise appartenait, par sa naissance, à des groupes de service royaux. Lorsqu'on parle de groupes de service, on entend par là des familles ou des villages entiers qui étaient obligés : de fournir au roi des soldats, de les équiper, d'assurer leur approvisionnement et de leur donner des moyens pécuniaires, d'exécuter certaines tâches au palais (garde, nettoyage) au service du roi et des reines.

Ces groupes socioprofessionnels n'étaient pas, en revanche, astreints au paiement d'impôts [79]. Pour leur subsistance, ils recevaient du roi des terres cultivables. Sur l'échelle hiérarchique on peut s'imaginer qu'un marin arakanais, membre de la garde royale, vivant autour de 1625, ne se mettait pas sur un pied d'égalité avec un ancien déporté môn de Pègou, affecté à une troupe de balayeurs au service d'une reine, et bien moins encore allait-il se comparer avec un Bengali, rameur malgré lui sur une barque royale pour avoir été capturé sur les rives de la Meghna et réduit à l'état d'esclave.

On peut distinguer les groupes de service proprement arakanais, les groupes de service qui remontent à l'implantation d'anciens prisonniers de guerre (môns) intégrés au fil de quelques générations, les musulmans immigrés ayant pris du service dans l'armée royale et les troupes de laboureurs et de rameurs, peut-être simples esclaves sans que les sources arakanaises nous permettent pourtant de tracer une frontière nette entre eux. La société en Arakan devait être assez complexe au XVIIe siècle d'autant qu'il y avait même une garde d'origine japonaise (attestée par Manrique), que les gardes musulmanes venaient de tous les coins du monde islamique, que les Portugais eux-mêmes ne se laissaient pas réunir sous un seul titre parce qu'appartenant à plusieurs communautés. Cette complexité dans la composition et la définition de différents groupes sociaux (appelés *amyui:*) a été relevée par Lucien Bernot dans son étude sur les Marmas, qui sont les descendants d'anciens réfugiés arakanais dans les Chittagong Hill Tracts. Des noms géographiques ou d'anciennes appellations de fonctions à la cour fournissent une identité relativement vague à des groupes, dont la hiérarchisation n'apparaît pas comme fixe et permanente [80].

---

79. Voir d'une manière générale le rapport de 1803 (Leider 1998a) et, du côté des chroniques, CL 11, qui résume les mesures de Waradhammā à la fin du XIVe siècle.

80. Bernot (1967 : 658-665).

Il faut d'abord signaler tous ceux qui constituaient des groupes militaires tels que la garde royale, la garde du palais, les gardes des reines, les gardes des princes, notamment celle du prince héritier, ainsi que ceux qui tenaient garnison à Chittagong et dans des forteresses mineures de ce district. Les gardes de la reine-mère et des autres reines étaient affectées aux différents palais où elles résidaient. Les Môns anciennement déportés du Pègou, avaient été fixés dans quelques villages et leur appartenance à un groupe de service les libérait du paiement de tout impôt, comme le note le rapport de 1803 :

> Les Môns du Pègou exerçaient leurs fonctions dans les troupes de Toṅ bhak sac, dans la troupe de Krwe: tè, la troupe de Kye ma si cā:, la troupe de Rāja gruih, la troupe de Taṅ ma et la troupe de Mhuiṅ. Ils ne payaient pas d'impôt personnel.

Il y avait ensuite des groupes de service au palais qui étaient chargés de diverses tâches. Dans le *Rakhuiṅ jāti wamsa mōkwan*, on mentionne les *bhantā cui:*, terme à rapprocher de *kulā: bhanta* du rapport de 1803, qui pourrait désigner les hommes chargés de la garde du trésor royal. On connaît aussi le *ca kro. a cui.*, groupe des danseurs de la cour [81]. D'autres personnes étaient, temporairement, tisserands (*yuiṅ sañ a cui.* [82]) au service de la cour. Les eunuques, chargés de surveiller les concubines, formaient un groupe distinct, composé semble-t-il, essentiellement de musulmans indiens (*mō lip a cui.*). Une punition courante correspondant à une dégradation, était l'affectation au groupe des balayeurs (*hari acui. ; sī rī acui.*) ou des porteurs d'eau (*re khat a cui.*). Il y avait aussi un groupe de rameurs (*da rī acui.*) et un groupe de sapeurs-pompiers (*mō ca lip*). Les membres des groupes en service au palais se relayaient chaque mois. Ceux qui n'accomplissaient pas de service, devaient s'acquitter d'une taxe de quatre *daṅgā* [83]. Le rapport de 1803 précise aussi que tous ceux qui étaient affectés à des tâches au service des ministres, ne payaient pas d'impôts. [84]

Les terres royales étaient cultivées par des travailleurs royaux qu'on appelle *lamuiṅ:*. Ils recevaient du roi « de la semence de paddy, des buffles et des vaches ainsi que des rizières et des terres pour les cultiver ». On leur donnait aussi du riz pour leur propre consommation [85].

---

81. Le rapport de 1803 (Leider 1998a : 77) est ambigu en notant que « les musiciens étaient classés comme des hommes du roi et taxés à part ».

82. Cette appellation serait à rapprocher de *rwan:*, navette.

83. En parlant des serviteurs du palais, W. S. Barnard (BN Indochinois 4, f. 54 v°) traduit « *nok kalā* » par « *but if not called out* » ce qui est surprenant mais logique. Si en effet les serviteurs ne remplissaient pas leur fonction, ils devaient s'acquitter d'un impôt prélevé par foyer.

84. À titre d'hypothèse, il nous semble possible d'appliquer à ces groupes les conclusions de L. Bernot sur les *amyui:* des Marmas. Il ne sont ni des clans ni des castes et leur classification est flottante (Bernot 1967 : 662).

85. Leider (1998a).

Pour le maintien et le bon fonctionnement du système d'imposition, il était important que l'appartenance aux groupes soit sauvegardée. Dans les directives du roi Waradhammā, on ordonna aux reines et ministres de ne pas s'adjoindre d'autres personnes que celles déjà attribuées et aux membres des groupes de service de ne pas quitter leurs groupes [86].

L'imposition ordinaire

L'imposition des asañ alā

En Birmanie, la partie de la population qui n'était ni enrégimentée dans des groupes de service (*amhu tham:*) ni dans la situation de serviteurs d'un monastère ou d'un temple [87], était appelée *asañ*. Les ouvrages de références et les dictionnaires birmans en donnent généralement une définition négative ; un *asañ* n'était pas enregistré sur les listes (*cā rañ*) fixant les obligations de ceux qui se trouvaient dans les groupes de service [88]. À cet égard, les *asañ* étaient donc « libres » et, contrairement aux membres des groupes de service, ils pouvaient aller habiter ailleurs [89]. Cette tripartition de la population au regard de l'imposition de services ou de taxes ressort très clairement dans le recensement birman de 1803 (en Arakan) où à la suite des différents groupes de service et des serviteurs religieux sont indiqués collectivement les *asañ alā*. Les *alā* étaient des Arakanais qui étaient partis s'établir ailleurs dans le pays. Il faut probablement entendre par là aussi tous les immigrants individuels qui venaient ou se réfugiaient au royaume et qui furent intégrés dans des communautés villageoises. Contrairement à des groupes de population déportés ou faits prisonniers, ils ne se retrouvaient pas nécessairement consignés dans des groupes de service. Les populations montagnardes étaient également soumises au paiement d'impôts, généralement en nature.

L'Arakan proprement dit était divisé à l'époque birmane (1785-1826) en quatre provinces de taille et de population variable : la province centrale appelée Dhañawatī, le berceau historique de la civilisation arakanaise, qui recouvre les vallées de la Lemro, de la Kaladan et

86. CL 11.

87. Le terme birman est *bhurā: kywan:* alors qu'en Arakan, on utilise plutôt le terme de *saṅ khyī*. Ce statut pouvait se transmettre aux enfants. Les terres affectées à des pagodes ou monastères pour leur entretien et la subsistance des moines (notamment à la suite de donations royales) ainsi que les serviteurs religieux n'étaient pas soumis à des services ou à l'imposition royale. Le cas arakanais est illustré par le rapport du recensement de 1803 pour Ramree.

88. Yi Yi (1974 : 494) ; Judson (1953 : 114) ; U Tha Myat (1961 : 17).

89. Le suffixe *-sañ* marque l'occupation ou la profession.

de la Maru [90] ; la province de Rammawatī qui correspond à l'île de Ramree ; la province de Meghawatī qui correspond à l'île de Cheduba au sud de Ramree et enfin la province de Dwārawatī (Sandoway). Nous supposons que cette division était antérieure à l'arrivée birmane. Le territoire au nord de la Naf avec son chef-lieu Pan: wā (Ramu) était dominé par les rois arakanais depuis le milieu du XVe siècle, mais nous ne savons pas quelle était son appellation. Il n'a été perdu par l'Arakan qu'au cours du XVIIIe siècle.

Chittagong et les terres situées au sud et au nord de la ville formaient un ensemble sous l'autorité d'un gouverneur arakanais. L'administration était entre les mains de notables musulmans qui prélevaient les impôts et les taxes. Le territoire entre la Feni et la Matamuhurri était divisé entre deux ou trois gouverneurs locaux. Le récit de Fernberger montre que la ville de Chittagong avait un gouverneur musulman qui ne se confondait pas avec le gouverneur du territoire dans son ensemble [91].

Les deux rapports du recensement birman de 1803, celui de Dhañawatī et celui de Rammawatī, fournissent quelques autres précisions sur la subdivision administrative. Le Dhañawatī était divisé en 44 communes, appelées *kywan:*, à la tête desquelles se trouvaient des *kywan: up* (maire) dont la fonction correspondait *grosso modo* à celle du *mrui. sū krī:* birman. D'une manière quelque peu schématique, on décomptait onze communes dans chaque direction cardinale ; chacune comportait un nombre variable de villages. Paton, premier auteur à fournir un tableau général de l'Arakan trois ans après l'occupation anglaise (1828), parle en revanche de 55 *villages divisions* dont chacune pouvait contenir entre 2 et 60 villages [92]. À la tête de chaque village se trouvait un chef de village appelé *rwā sū krī:* ou *kalan* [93]. Le rapport de Dhañawatī ne comporte aucune note historique sur la formation territoriale de la province alors que l'auteur du rapport de Rammawatī mentionne les noms de quatre rois sous lesquels les frontières de la province avaient été fixées (ou confirmées) [94]. D'après ce dernier, il y

90. Oung Hla Thein, un historien local de Sittwé, désigne la région de la Maru par le nom de « Mawrawadi » et une région montagneuse recouvrant les ruisseaux tributaires de la Kaladan au nord de la plaine centrale par le nom de « Okthalin » qui correspond en gros à l'ancien *Northern Arakan District* des Anglais [informations recueillies en mai 1996]. Nous n'avons jamais trouvé ces appellations dans des documents écrits.

91. Parfois les sources prêtent à la confusion. Bocarro (1876 : 439) affirme que le « roi de l'Ouest » (*Anaporão*) était le seigneur des terres de Dianga, Saquecela (?) et Ramu, le territoire entre la Karnaphuli et la Naf. Pourquoi les territoires au nord de la ville sont-ils exclus ?

92. Paton (1828 : 354).

93. DhAP 29.

94. Mañ: Rājā [nous supposons qu'il s'agit de Mañ: Rājā krī:], Mañ: Khamoṅ: Candasudhammarājā et Abhayamaharājā (1764-1773) (voir Trager & Kœnig 1979 : 88).

avait sur l'île, à côte du chef-lieu (Rambrè), vingt « petits villages ». Curieusement, l'auteur ne parle pourtant que de 18 en traitant de l'imposition fiscale [95]. Paton parle de 25 *villages divisions* à Ramree et de 10 villages à Cheduba. Nous ne savons pas quel était le nombre des villages à Sam twè [96].

On n'a pas encore pu établir si les *asañ* birmans étaient soumis à une taxe de capitation ou à l'imposition sur leur production. Aung Thwin, donnant l'exemple du village de Myaung Mya, connu pour ses producteurs de cire, estime que la taxe de capitation était remplacée par un versement collectif en nature (d'une certaine quantité de cire) [97]. La complexité étonnante de l'imposition et de la taxation sous les anciens régimes arakanais ou birman [98], impose des limites aux extrapolations.

Les chroniqueurs mentionnent rarement la perception de taxes. De Mañ: Co mwan, on nous dit simplement qu'il préleva des impôts ! Sur son successeur Ali Khañ, nous apprenons qu'il réduisit les taxes perçues sur le commerce et libéra les marchands des taxes à payer aux marchés, dans les ports et sur l'eau (péages et douane ?) [99]. La perception de taxes excessives n'est mentionnée qu'à une période très reculée [100]. Dans le chapitre consacré à Mañ: Phaloñ:, on parle plus souvent d'impôts et de tributs, mais seulement par rapport à des populations nouvellement soumises par le roi. Le seul texte à faire exception est l'extrait de la DhAP cité *supra* [101] qui se veut une confirmation des traditions établies par les ancêtres.

Les *asañ* doivent payer pour une grande maison 5 *prā:* [102], pour une petite maison 2,5 *prā:*. Oung Hla Thein affirme qu'une grande maison était une maison à deux toits (superposés) [103]. On entendra par maison un foyer habité en moyenne par cinq personnes.

Le texte pose ensuite un problème d'interprétation. Les *acui. akhwan sā:*, dit-on, devaient payer 10 *prā:* par grande maison et 5 *prā:* par petite, c'est-à-dire le double des *acañ*. Que faut-il exactement

---

95. Trager & Kœnig (1979 : 89-90).

96. Voici le nombre des villages dans les quatres provinces vers 1842 (Comstock 1849 : 249) : Akyab/Sittwé, 950 ; Sandoway, 116 ; Ramree, 424 ; Cheduba, 156.

97. Aung Thwin (1983 : 75).

98. Voir par exemple Ito (1995 : 3).

99. CL 10, 16.

100. Par exemple pour le règne du roi Mañ: Bhilū: (1277-1281), CL, vol. 1 : 367.

101. CL 11.

102. Il s'agit de pièces de monnaie dont la valeur n'est pas précisée. D. Bernot nous signale qu'au début des années cinquante un *prā:* correspondait à une roupie chez les Marmas. Les documents hollandais suggèrent qu'au XVIIe siècle, un *dañgā* correspondait à une roupie. On pourrait donc conclure qu'un *prā:* était l'équivalent d'un *dañgā*.

103. Il pourrait aussi s'agir d'un type de maison particulier. Judson signale le terme *im: krī: rakhuiñ, large respectable house probably a corruption of im krī: akhuiñ.* Garachon (1983) définit ce terme comme une « grande maison d'habitation » et donne comme synonyme *im koñ: rakhuiñ.*

entendre par l'expression *acui.akhwan sā:* ? Le composé *akhwan sā:* (utilisé dans le texte parallèlement avec celui de *asañ sā:)* désigne bien ici des payeurs d'impôts [104]. N'ayant pu obtenir de nos informateurs arakanais de réponses satisfaisantes sur l'expression en question, nous proposons l'hypothèse suivante. Si on considère que le terme *acui.* ne désigne que des groupes de travailleurs au palais, on aboutit à une contradiction, les premiers ne payant en principe pas d'impôts. Nous pensons que le terme *acui.* désigne également des groupes de métiers qui n'étaient pas astreints au service du roi ; toutefois le terme de *acu* serait dans ce cas plus courant. D'un point de vue linguistique, rien ne s'oppose pourtant à un rapprochement entre *acui.* et *acu* qui se confondent souvent dans les dialectes birmans, tels le tavoyan ou l'intha, ainsi qu'en vieux birman et en arakanais [105].

Comme les rapports de Dhañawatī et de Rammawatī formulent différemment la façon de percevoir des impôts, les deux textes ne sont guère comparables et les données ne peuvent pas être additionnées. Voici ce qu'ils nous apprennent [106].

Produits des champs : riz, indigo, sucre et tabac

L'impôt à verser pour une rizière de un joug (*rhañ:)* était de 6 paniers arakanais au Dhañawatī et de 5 paniers arakanais à Ramree (Rammawatī) [107]. Un panier arakanais contenait 6 *prañ*, c'est-à-dire 13,62 litres ; ce qui donne environ 82 et 68 litres [108]. Le joug était défini comme une surface de 80 bambous sur 80, le bambou mesurant 10 coudées.

Au Dhañawatī, on payait 5 pièces d'argent (*daṅgā*) pour un champ d'indigo ou de canne à sucre mesurant 10 bambous sur 10. Le bambou mesurant 10 *tā* (coudées), on aboutit à une surface de 10 000 $tā^2$. L'imposition à Ramree pour une culture d'indigo était plus de deux fois moindre. La surface qui servait de base à l'imposition y est définie comme 10 bambous sur 3 ; le bambou y mesurant 12 *tā*, on aboutit à

104. On peut le comparer avec l'expression *akwan tham:*, contribuable. Il convient de souligner qu'il ne s'agit pas de *akhwan cā:* (collecteurs d'impôt) !

105. Renseignements fournis par D. Bernot.

106. Les données qui suivent sont toutes extraites de BN Indochinois 4, f. 56 et Trager & Koenig 1979 : 90-91.

107. Il y a eu en Birmanie deux systèmes pour percevoir l'impôt sur le riz. En Birmanie du nord, un dixième du riz récolté devait être versé au roi. L'Arakan suivait le système pratiqué en Birmanie centrale où ce fut l'unité de terre cultivée qui était imposée, (voir Trager 1979 : 43).

108. Notons toutefois que Barnard donne le *prañ* comme une mesure beaucoup plus petite que celle indiquée par D. Bernot dans le *Dictionnaire birman-français*. Un *prañ* correspondrait, d'après lui, à la quantité de riz nécessaire pour le repas d'une seule personne (BN Indochinois 48, liste des mesures). D'après Furnivall 1957 (cité par Bernot 1974), un panier de *paddy* birman vaut deux paniers arakanais.

une surface de 4320 *tā*^{2} pour laquelle il fallait payer un impôt de 1 *daṅgā*.

L'imposition pour les champs de chanvre était semblable ; on payait 1 pièce d'argent pour un champ de 10 bambous sur 10 [109].

À Rammawatī, on percevait comme impôt un « bambou de tabac » par champ de tabac mesurant 10 bambous sur 10. Un « bambou de tabac » était la quantité de tabac suspendue sur un bambou fendu d'une longueur d'une coudée. Le rapport de Dhañawatī indique seulement qu'on estimait qu'il y avait 100 plantes de tabac par champ de 10 bambous sur 10.

Produits du jardin (à Dhañawatī*)*

Pour un cocotier, on payait deux noix de cocos au moment de la fête de l'eau (*saṅ kram*) et deux noix de cocos à la fin du carême bouddhique (*wā kywat*). Par plante de bétel, on versait le dixième de la production. Pour chaque arbre de *kywam chī* [110], on versait une *caurie* d'un *puiṅ*.

Pour les champs d'oignons, d'épices et d'épinards, on payait 1 pièce d'argent pour quatre *roṅ*. On appelait *roṅ* un espace qui mesurait 10 coudées sur 2. On ne percevait pas d'impôt sur les cultures d'aubergines et de concombres, sauf si elles étaient vendues sur le marché où on les taxait comme il fallait.

La production de tissus était également taxée au Dhañawatī [111] où les populations montagnardes étaient aussi astreintes soit au paiement d'une somme d'argent, soit à la livraison de certains produits naturels. Le rapport de 1803 de *Dhañawatī* signale en particulier que les populations montagnardes, entre la Lemro et la Talak, devaient annuellement remettre du rotin et du bambou [112]. Les Chins devaient envoyer des orchidées à la cour.

L'auteur du rapport de Rammawatī fournit le volume global des impôts dont devait s'acquitter annuellement la population à l'égard du roi. Il en résulte le tableau suivant.

---

109. Le rapport de Dhañawatī donne le bambou comme ayant 10 *tā*, celui de Rammawatī lui donne 12 *tā*.

110. Il s'agit probablement du *kwam sū*: *paṅ*, palmier aréquier.

111. Les textes ne sont pas clairs à ce sujet ; ils suggèrent qu'on taxait les métiers à tisser : *yañ khwaṅ kya* d'après BN Indochinois 4 ; *yañ: twaṅ: kya* d'après BN Indochinois 21.

112. BN Indochinois 4, f. 55 : « Les populations Chin qui vivent dans la jungle et les montagnes, aux sources des rivières de Talak, de la Rui, de la Ta rhwe, de la Mroṅ jaṅ et de la Le: mrui. de l'est, devaient livrer du rotin et des bambous. Les populations montagnardes sur les deux rives de la Cañ taṅ payaient annuellement un impôt de 4 *prā:* par maison. […] Les populations étrangères [ou indiennes ?], les Mroṅ krī:, les Atū Thoṅ, les Nagarō, les Thum, les Nhwaṅ, les Mo lā, les Atū mā rā étaient imposables et payaient annuellement 4 *prā:* par maison. »

Groupe de personnes imposées	*Raison du paiement*	*Somme à verser (en daṅgā)*
18 villages de Ramree	Taxe sur la cire d'abeilles	720 *kyats* d'argent
18 villages de Ramree	Taxe sur la navigation	470 *kyats* d'argent
18 villages de Ramree	Taxe du Nouvel An	417 *kyats* d'argent
18 villages de Ramree	Taxe de la fin du carême	368 *kyats* d'argent
18 villages de Ramree	29 bateaux d'une longueur de 7,8 et 9 brasses [a]	
Forgerons/ travailleurs du fer	Taxe sur le fer	800 *kyats* d'argent
Indiens (des villes)	Taxe de capitation	750 *kyats* d'argent
Indiens	« au moment de leur fête »	112 *kyats* d'argent
Pêcheurs indiens		55 *kyats* d'argent

a. Ceci fait respectivement 11,2 m – 12,8 m – 14,4 m.

Rappelons finalement le profit que le roi retirait du commerce des esclaves. Les marchands d'esclaves bénéficiaient de l'autorisation royale tant que le roi pouvait retirer une part du profit de ce commerce lucratif. Les marchands d'esclaves étaient liés par une sorte de contrat [113].

Les douanes, péages et taxes commerciales

Le seul document qui contient des informations sur les taxes prélevées sur les transports et le commerce est le rapport de l'enquête birmane de 1803 de Dhañawatī. Celui de Rammawatī ne contient aucune donnée à ce sujet. Or, l'absence d'informations précises sur deux importants volets du commerce extérieur arakanais, le commerce passant par Chittagong et le commerce transarakanais, nous empêche d'apprécier la relative importance du commerce qui se dirigeait vers la capitale. La plus grande partie du commerce transarakanais passait probablement par Am. Un important poste de douane s'y trouvait très probablement.

Quatre postes de douane sont signalés en amont de Mrauk U, deux sur la Kaladan (Ralā et ū: rāj toṅ [114]) et deux sur la Lemro (Le: mrui. et

113. Schouten (1727, vol. 1 : 66).

114. L'existence de ce poste de douane est attestée depuis la première moitié du XVIIe siècle par Manrique qui remarque que lorsqu'on remontait la rivière, les officiers des douanes y arrêtaient habituellement les bateaux (Manrique 1927, vol. 1 : 102). Les sources hollandaises mentionnent en 1643 des postes de douane à Pirwijn et Mahou (Subrahmanyam 1997 : 233).

Maṅ bra). Les principaux postes de taxation s'appelaient *kaṅ:* [115], et les postes de moindre importance étaient appelés *kyok lhe tam khā* [116].

En principe un dixième de la marchandise était perçu comme impôt. Il est très probable que ce taux a beaucoup varié suivant les marchandises et les époques. La taxation du sucre, de la chaux et de l'indigo semble avoir dépendu de la quantité produite.

Le principal officier responsable des douanes était le *kattō* qui avait sous son contrôle le commerce en provenance de l'Inde.

En ce qui concerne les péages, nous apprenons que les bacs à Cam kā: toṅ, Loṅ: krak, Mroṅ rwe et Ṅa tum roṅ paṅ se payaient avec des *cauries* [117]. Pour aller en Inde, la traversée de la rivière Naf coûtait 1 *mat* [118] à un homme avec des marchandises, 1 *mū:* [119] s'il n'avait pas de marchandises. Les bacs sur la Ku lā: tan, la Pī: et la Pa lak coûtaient habituellement 1 *daṅgā* d'argent et deux balles de coton. Sur la Ū: sā laṅ, la Kaṅ, la Moṅ tō, la Nha ma tō et la Re nam, on prélevait une balle de coton et sur la Le mrui. et la Taṅ ma, un *daṅgā* d'argent.

115. Le rapport de 1803 atteste ces bureaux aux localités de Nā: khrok, Nā: cim, Kwam Rhwe ky*ō* et Bha rō.

116. Signalons que dans les chroniques, ce terme est généralement ajouté au nom de l'ancienne ville de Vesalī.

117. Les cauries utilisées comme petite monnaie étaient importées des Maldives.

118. 1/4 *kyat* ; Barnard (BN Indochinois 4) traduit « 4 *annas* ». Une mesure de poids égale à 4,24 g.

119. Cette mesure de poids est égale à 2,12 g.

Chapitre 9

Les forces militaires

Les forces armées du roi

L'étude de l'histoire politique et militaire arakanaise permet de tirer un certain nombre de conclusions quant à la composition, au fonctionnement et au rôle joué par les forces armées des rois arakanais. Nous n'avons pas de dénombrement fiable des troupes et, exception faite de la perte de Chittagong en 1666, pas de description des batailles et des troupes qui y ont pris part ; les chiffres relatifs au nombre des troupes et les données relatives à leur composition figurant occasionnellement dans les sources, sont sujets à caution. On peut donc, dans un premier temps, dresser le bilan qui se dégage du contexte général.

– D'un point de vue organisationnel, les troupes armées se composaient d'une partie qu'on peut appeler permanente et de soldats recrutés en temps de guerre, dans la population masculine, par les seigneurs locaux. Sur la liste des troupes destinées à faire la conquête du Pègou, le chroniqueur de la DhAP fait une différence entre les *kuiy ram tō* d'un côté et des corps de troupes appelés *sū rè*, de l'autre.

La troupe permanente, proprement royale, était celle des groupes de service militaires, qui vivaient dans des villages particuliers, probablement dans la périphérie de la capitale. Les habitants de ces villages, dotés de terres assurant leur subsistance, ne payaient pas d'impôts, mais devaient se charger de l'armement et de l'entretien des marins de la flotte royale. Les termes de *kuiy ram tō* et *kuiy tō ram* désignent des « professionnels » différents des levées occasionnelles. Ils étaient armés d'épées et de boucliers [1]. Ils assuraient à tour de rôle des fonctions de garde au palais et formaient une troupe d'élite qui servait

1. Yi Yi (1974 : 153) signale ce terme pour la Birmanie du XVIIe siècle (période de Ñoṅ yam).

autant les besoins de la sécurité intérieure du pays que sa défense (troupes de garnison à Chittagong par exemple).

– La place primordiale de la flotte a été soulignée car, sans l'instrument naval, il n'y aurait pas eu d'expansion arakanaise. À partir de Mrauk U, les rameurs pouvaient atteindre n'importe quel point du royaume près d'une rivière ou de la côte en un ou deux jours.

– Un troisième aspect, qui a déjà été noté, était le rôle considérable d'étrangers au service du roi. Étrangers à l'origine, ils furent progressivement intégrés dans l'ordre social et économique. Môns, Japonais, Afghans, Turcs, Bengalis ou Portugais, chrétiens ou musulmans : leur nombre exact nous échappe, mais leur importance dans l'armée arakanaise du XVIIe siècle était incontestable.

Or s'il est vrai que l'élément étranger était un facteur capital dans la balance militaire, ce dernier pouvait se retourner contre le pouvoir royal. La traîtrise des Portugais et les révoltes des troupes musulmanes et môns sont les symptômes du déclin du royaume à la fin du XVIIe siècle.

– Sur le plan de la défense, nous avons insisté sur l'important dispositif qui devait protéger la capitale Mrauk U. La ville avait beau être à une certaine distance de la mer, elle pouvait être atteinte par voie d'eau en remontant soit la Kaladan soit la Lemro. L'ennemi devait affronter le problème de mettre le siège autour d'une ville entourée de collines à la végétation dense et défendue par des murs de pierre garnis de canons. Le corollaire de ce dispositif de protection de la capitale était le contrôle du réseau riverain où un envahisseur pouvait facilement se trouver coupé de ses arrières, comme ce fut le cas des Birmans en 1546.

Pour parler de l'armée, les chroniqueurs arakanais reprennent schématiquement une expression indienne qui désigne l'armée comme un corps composé de quatre membres (*cac aṅgā: le: pā:)*, c'est-à-dire : les fantassins (*lak nak rè mak* [2]*, buil khre* ou *cac sañ*), les éléphants (*chaṅ*), les chevaux (*mraṅ:*), et les chars (*rathā:*) à quatre roues servant à transporter les armes et le ravitaillement.

Cette expression très fréquente fait illusion, en effet elle suggère que les troupes arakanaises disposaient d'une cavalerie, ce qui ne semble pas avoir été le cas, car les chevaux n'étaient pas nombreux dans ce pays [3]. Quand on trouve les références à des chevaux dans le texte des

---

2. CL 144.

3. Parmi les chiffres grandioses que la chronique de Wimala fournit pour l'armée de Maṅ: Pā quand il partit à la conquête du Bengale, figurent aussi, à côté de 400 000 hommes, une fois 1 000 et une fois 3 000 chevaux (Wimala 78). Manrique explique que le *lascorusil* était le chef musulman d'une troupe de 600 cavaliers composée de musulmans, de Birmans et de Môns (Manrique 1927, vol. 1 : 373). Mais d'après Roberts (1800 : 161), on n'élevait pas de chevaux en Arakan. Pour les déplacements en Arakan et notamment pour une expédition militaire, ils étaient d'ailleurs d'une utilité limitée, comme le montrent les expéditions anglaises

chroniques entre le XVe et le XVIIe siècle, on constate que, mise à part cette expression particulière, il s'agit soit des chevaux ennemis (shans, birmans ou indiens), soit de chevaux (des Birmans ou des Indiens) faisant partie du butin des Arakanais, soit de chevaux remis sous forme de tribut ou comme cadeau au roi d'Arakan [4]. Dans un seul cas un roi (Mañ: Phaloṅ:) donna à son fils des éléphants et des chevaux [5]. Nous estimons que les chevaux du roi arakanais se limitaient à une garde de quelques douzaines de chevaux à Mrauk U [6].

Les éléphants, en revanche, étaient nombreux, mais leur place dans l'armée et leur rôle dans les affrontements n'ont pas encore été expliqués [7]. Les évocations de Mirza Nathan qui parle des innombrables éléphants des Arakanais comme il parle des dizaines de milliers de leurs cavaliers, sont peu utiles à l'historien. Fernberger rapporte le nombre de 370 éléphants armés lors d'un siège en 1588. Narapati se vantait de tenir prêts 500 éléphants pour affronter toute menace d'invasion du gouverneur mogol. Bocarro parle même de 700 éléphants de

---

dans l'intérieur du pays après la première guerre anglo-birmane. Nous n'avons pas non plus trouvé dans les sources d'appellations d'officiers qui prouveraient l'existence d'une cavalerie. Schouten (1727, vol. 1 : 258) note « qu'il y a beaucoup d'éléfans dans le Roïaume, mais presque point de chevaux. Je n'y en ai vu qu'un pendant-que j'y étois… ». Il est vrai pourtant que le roi possédait un certain nombre de chevaux gardés à l'intérieur du palais. Voilà ce que constate Schouten (1727, vol. 1 : 243-244) lors d'une visite des environs du palais : « les gens d'Aracan & notre conducteur nous dirent qu'il y avoit dans ce palais quantité d'éléfans, des chevaux qui sont fort rares en ce païs-là, des lions, des lionnes ; des tigres, des rinocéros, & beaucoup d'autres choses dignes de monarque ».

4. L'ambassade du gouverneur mogol envoyée à la cour de Mrauk U fin 1636 ou début 1637 remit six chevaux au roi (Hall 1936 : 75).

5. CL 89.

6. Une garde telle que la vit la délégation hollandaise lors du couronnement de Sīrisud hammarājā en janvier 1635.

7. L'utilisation d'éléphants par les armées indiennes est mentionnée dans la Bible (2e livre des Macchabées, 15, 21), connue par les guerres d'Alexandre le Grand, signalée par Varthema, Mundy (comme le note Eckford-Luard dans Manrique 1927, vol. 1 : 261, n. 17), le *Aini-Akbari* (Abul Fazl 1989, vol. 1 : 722, évoque les éléphants envoyés comme cadeaux à l'empereur ; voir aussi Subrahmanyam 1997 : 209) et d'autres. Schouten (1727, vol. 2 : 31) rejoint ces auteurs en écrivant que « de tems immémorial les Rois de Ceilon, de Pegu, d'Aracan, se sont servis d'éléfans à la guerre. On lioit des sabres nuds à leurs trompes, & on leur mettoit sur le dos de petits châteaux de bois, qui contenoient cinq à six hommes armez de javelines, de fusils & d'autres armes. Ils contribuoient beaucoup à mettre en desordre les armées ennemies ; mais ils s'éfraïoient aisément en voiant du feu ». Manrique mentionne l'utilisation d'éléphants de guerre dans les conflits au Pègou à la fin du XVIe siècle. Comme Schouten, il répète qu'on aurait attaché des épées tranchantes aux trompes des éléphants pour mettre en déroute le front des fantassins ennemis. Le style exubérant de la description du missionnaire ne rend cependant pas plus crédible une tactique qui n'est, en fait, pas confirmée par les chroniques et soulève de nombreuses questions. Les champs de bataille des Arakanais, les rivières, la mer le long des côtes, les régions montagneuses, rendent assez improbable un large recours aux bataillons d'éléphants. Le rôle des éléphants pouvait donc être limité à celui de vaisseau du capitaine dirigeant la bataille : général ou roi juché sur un éléphant et protégé par des troupes de couverture à ses pieds.

guerre rassemblés en 1610 lors d'une campagne contre Bhulua [8]. Les éléphants étaient par ailleurs un important article d'exportation. Le roi et les grands seigneurs chevauchaient des éléphants lors de leurs déplacements, mais les barges royales jouaient un rôle tout aussi important sinon plus.

L'interprétation des sources se révèle une opération délicate. D'après Bocarro, Antonio Carvalho Tibau l'aurait emporté avec cinq *jalias* contre une centaine de *jalias* arakanaises [9]. Le même auteur affirme que l'armée arakanaise qui avait rejoint Tibau lors de la brève alliance avec Maṅ: Rājā krī: (probablement vers 1610) contre le roi de Bhulua était composée de 80 000 hommes (en majeure partie armés de fusils) dont 10 000 Môns armés d'épées et de boucliers, 700 éléphants de guerre avec leurs « châteaux » armés et dotés de guerriers, enfin une flotte de 150 *jalias* et 50 navires (*navios*) totalisant un équipage de 4 000 soldats [10].

On rencontre ainsi un double problème, celui du nombre et celui de la composition de l'armée arakanaise. Quel était le nombre des mercenaires portugais, des soldats musulmans, des troupes mônes et quel était leur poids relatif par rapport aux soldats proprement arakanais ?

Nous proposons d'admettre, à titre d'hypothèse, un chiffre total de la population arakanaise de 250 000 à 300 000 au XVIIe siècle. Étant données cette base démographique étroite et la supériorité numérique des Birmans et des Bengalis, nous avons déjà insisté à plusieurs reprises sur la contrainte qui pesait sur les rois pour se procurer d'autres ressources humaines. D'où un rapport étroit entre le système des groupes de service militaire et les déportations de populations.

La question du rapport, dans la société arakanaise, entre les groupes de services et ceux qui n'étaient pas astreints, de par leur statut, au service royal est dès lors incontournable. Or on l'ignore. En spéculant à partir de l'hypothèse de base, on arrive seulement à un réservoir de forces de quelques dizaines de milliers. En partant de 250 000, on admet une population masculine de 125 000 dont on pourrait estimer, en exceptant les trop jeunes et les trop vieux, que la moitié était susceptible de servir sous les armes (*ca.* 60 000). Il ne nous paraît guère probable que les groupes de service aient constitué plus de 30 à 40 % de la population. Or ce sont eux qui ont formé essentiellement la force militaire du royaume. Notons que dans le tableau des troupes de U Pandi (voir *infra*), les *kuiy ram tō* forment *grosso modo* un tiers des troupes.

---

8. Fernberger (1999 : 115) ; Askari Hasan (1960 : 213) ; Bocarro (1876 : 441).

9. Bocarro (1876 : 440). Sur le maniement des chiffres dans les sources portugaises et musulmanes, voir Subrahmanyam (1991).

10. Bocarro (1876 : 440-441) ; Guedes (1994 : 162).

Quand on fait des spéculations à partir du nombre des navires, on ne sort guère des mêmes ordres de grandeur. D'après le marchand vénitien C. Fedrici, le roi arakanais pouvait mobiliser une flotte de 200 bâtiments (vers 1569) [11]. Fernberger rapporte qu'en 1588 le prince héritier d'Arakan fit un siège avec 40 000 hommes et plus de 2 000 bateaux [12]. Lors de la chute de Chittagong, les troupes mogoles capturèrent 132 bateaux. Talish dit que la garnison de Chittagong comprenait 100 bateaux ; Bocarro évoque une flotte se composant de 150 *jalias* et 50 *navios* ; d'après lui, la flotte arakanaise partant en 1605 vers Syriam comprenait 600 jalias, 25 navios et 10 galiotes ou autres embarcations [13]. Suivant une liste de U Pandi, 300 navires composaient la flotte partant au Pègou en 1598 ; d'après Manrique, une flotte de 500 *jalias* et 50 *galleys* devait attaquer les Portugais à Dianga. On trouve, occasionnellement, un nombre supérieur ; ainsi U Kala affirme que la flotte arakanaise envoyée à l'aide du seigneur de Prañ (vers 1542) se composait de 700 bâtiments [14]. Ces chiffres épars sont évidemment sujets à caution. Si nous les multiplions toutefois par le nombre des marins/rameurs fournis, ne serait-ce que pour les *jalias* qui étaient de taille variable (entre 20 et 50 rameurs), on ne dépasse guère le nombre des 25 000. Le nombre de 4 000 hommes pour un total de 200 bâtiments paraît même assez faible, si l'on admet une moyenne de 30 ou 40 rameurs par vaisseau. Bocarro ne compte en tout que 5 000 hommes pour la flotte de 1605. Pour le siège de Syriam de 1607, Bocarro parle de 800 embarcations et de 10 000 hommes alors que Guerreiro (« une armée comme aucune mer de l'Inde ne l'avait jamais vue ») et de Brito lui-même évoquent respectivement 1 200 et 1 000 *velas* avec un total de 30 000 hommes et 3 500 pièces d'artillerie. 250 *jalias* et 12 galiotes seulement seraient retournés en Arakan. De Brito prétend que 10 000 Arakanais étaient morts, mais ses hommes n'avaient eux-mêmes compté que 800 Arakanais morts ou faits prisonniers [15]. P. Willemssen, le marchand hollandais qui visita Mrauk U en mai 1608 paraît rapporter des données fournies par les Arakanais eux-mêmes lorsqu'il écrit que la flotte arakanaise avait compté 100 000 hommes, 150 navires à voile et 3 000 *galyas*, en gros donc le triple de ce que nous disent les auteurs portugais [16].

---

11. Pinto (1962 : 59) ; Fredericke ([Federici]1904 : 439).

12. Fernberger (1999 : 114-115), « *Princeps enim cum universa sua patrisque sui militia, 40 000 hominibus ...terra ac flumine quo ultra 2 000 navigiorum minorum habebat obsidione cinxerat* ».

13. Bocarro (1876 : 136).

14. UK II, 187.

15. Guerreiro (1942, vol. 3 : 78, 83) ; Brito (1607 : 241) indique ses propres pertes comme 10 capitaines Portugais, 80 soldats et 17 chefs môns. D'après P. Willemssen (De Jonge 1865, vol. 3 : 288), le nombre des hommes de de Brito s'élevait à 300-400 Portugais ou métis et 500-600 Môns.

16. De Jonge (1865, vol. 3 : 288).

Ces données suggèrent des ordres de grandeur [17].

Dans l'ouvrage de U Pandi, on trouve une liste de troupes qui seraient celles que Maṅ: Rājā krī: aurait envoyées contre le Pègou.

Nom des commandants	Nombre des troupes	Armement/fonction
Kulā: tan cā: Co nu	20 000	*kuiy tō ram* (de gauche)
Maṅ: tun: cā: Rè oṅ		
Tan: rwe: cā: Kāmani	20 000	*kuiy tō ram* (de droite)
Mrui.khyoṅ: cā:		
Toṅ kup cā: Ran myui: oṅ	10 000	archers (*kaman le: sū rè*)
Sam toṅ cā: Tum: Ñui	10 000	soldats armés d'épées et de couteaux (longs) (*thā: kuiṅ lham cwè sū rè*)
Am cā: Tu rāṅ sū	10 000	soldats portant des boucliers (*kā cwè duiṅ: kuiṅ sū rè*)
Sak Maṅ: Koṅ: lha Phrū	10 000	soldats *sak* (*sak sū rè*)
Total 1re armée	80 000	
Commandement général : le roi sak et le *kuiy ram krī:* Dhammasoka [a]		
Chaṅ kè krī: Manuhā avec 300 navires	50 000	soldats des douze *mrui.* du *Moksūjā Bhaṅgā* (musulmans ?)
Armée du roi/ armée principale	30 000	*kuiy tō ram* (de gauche)
	30 000	*kuiy tō ram* (de droite)
	10 000	soldats *duiṅ: nak*
	10 000	soldats *sak*
	20 000	soldats chargés de l'artillerie (*mī: pok proṅ*) et de la défense navale
Total 2e armée	150 000	
Le prince héritier Maṅ: Khamoṅ	30 000	*kam: ram bha lè* (soldats kanyan ? [b])
Cin taṅ cā: Uggā pyam	20 000	soldats chargés de l'artillerie (*mī: pok proṅ*) et de la défense navale
Total 3e armée	50 000	

a. Curieusement le nombre total de la première armée est donné comme cent mille alors que l'addition des diverses divisions ne totalise que quatre-vingt mille.

b. Les *Kanyan* sont un groupe ethnique ayant vécu dans la région de Sandoway. Ce groupe, sur lequel nous n'avons pas d'autres informations, n'est mentionné nulle part ailleurs dans la chronique.

17. Nous avons laissé de côté ici les nombres exorbitants fournis par M. Nathan (1936).

Notons que ce tableau ne contient pas d'unités d'éléphants, ni de cavalerie, ni la moindre référence au transport du ravitaillement et d'autres matériaux. Tout comme devant les listes d'auteurs européens ou indiens, nous sommes en face de nombres excessifs et nous ne faisons pas plus confiance au chroniqueur arakanais qu'à son collègue portugais. On aimerait savoir à quel nombre exact correspondait une unité de dix mille et on diviserait volontiers par dix les chiffres indiqués…

Les troupes comprenaient des archers et des soldats armés d'épées, de couteaux longs et de boucliers. Rien n'est explicitement dit sur l'utilisation d'arquebuses ou de l'artillerie qui est directement associée aux navires. Un septième des troupes est classé comme responsable de l'artillerie et de la défense navale. La question du transport des troupes, dont nous assumons qu'il se faisait par voie d'eau, ne trouve pas de réponse ; aucune information n'est fournie au sujet du nombre des bateaux (exception faite des bateaux bengalais). La structure du commandement et l'organisation interne de cette armée apparaît sous forme d'un schéma de base. Le roi est à la tête de l'armée principale et le prince héritier commande une armée chargée d'une mission particulière (elle prit la route de Martaban et de Syriam). Un seigneur commandait une unité de 10 000 hommes.

L'intérêt de ce tableau se situe sur le plan de sa composition ethnique et de la composition des armes. Un tiers des troupes n'était pas arakanais, mais indien, Sak ou Kanyan. Sur l'armement de ces groupes, nous ne disposons pas d'informations. Les deux autres tiers, dont nous supposons qu'ils sont constitués par des Arakanais de souche, se divisent en deux groupes, ceux qui sont qualifiés de *kuiy ram tō,* et qui appartenaient aux groupes de service royaux, et ceux qui sont qualifiés seulement par leur armement.

Suivant Bocarro, un huitième des troupes arakanaises était constitué de Môns [18]. Talish prétend que le nom des combattants arakanais était « *Telingas* » ce qui montre bien l'importance de cet élément étranger intégré après la conquête de Pègou [19]. Dans une lettre à Islam Khan de 1638, Narapati lui-même fait référence à ses troupes en parlant des *Ferangis* et des *Telangis* [20].

D'après Mendes Pinto, l'armée du roi birman Maṅ: tarā: rhwe thī: (1531-1551) aurait compté 42 nationalités. Lieberman a insisté sur le

18. Rappelons encore une fois que les Môns de la Birmanie méridionale étaient intervenus dans les affaires politiques arakanaises au début du XVe siècle et avaient réussi à écarter les lieutenants birmans d'Ava. Puis à l'époque des guerres de la fin du XVIe siècle, des Môns s'étaient réfugiés en Arakan. Après la chute de Pègou en 1598-1599, le roi arakanais fit déporter des Môns en Arakan et les fixa dans des villages du Dhañawatī ; leur présence comme gardes à la cour est attestée par Manrique (1927, vol. 1 : 142, 373).

19. Telingas n'est rien d'autre que Talaing, c'est-à-dire Môns (Sarkar 1907 : 414).

20. Askari Hasan (1960 : 211).

fait que les mercenaires musulmans y étaient plus importants que les Portugais [21]. La présence musulmane dans l'armée arakanaise en provenance de l'Inde devait être considérable, mais il est impossible de l'apprécier quantitativement.

D'où venaient ces soldats musulmans ? En 1576, le Bengale tomba définitivement aux mains des troupes mogoles et leurs ennemis, de souche turque ou afghane de même foi, s'enfuirent au Bengale oriental ou en Arakan où ils prirent du service auprès d'un roi hostile aux Mogols [22] ! En 1638, Narapati se vanta des milliers de musulmans de Chittagong « experts en toute chose » qu'il s'apprêtait à placer sous le commandement de son frère, pour faire face à la menace d'Islam Khan Mashadi [23]. La dernière vague, celle qui a laissé des traces dans des sources européennes même, fut celle des archers (*kaman*) de Shah Shuja, dont les descendants, à tous égards intégrés, sauf au plan religieux, vivent encore en communauté sur l'île de Ramree.

Aux XVe et XVIe siècles, l'armée des rois arakanais a déjà comporté une part significative de troupes non arakanaises, qu'il s'agisse de populations soumises, comme les populations montagnardes, ou de mercenaires en provenance de l'Inde. Mais l'essentiel des troupes fut constitué d'Arakanais [24]. Au cours du XVIe siècle, l'armée s'est enrichie de l'élément portugais, quantitativement limité (ne dépassant probablement jamais le millier), mais d'une grande importance sur le plan naval. Après la prise de Pègou, un nombre inconnu de Môns (peut-être également des Thaïs et des Birmans) fut intégré dans les troupes. Alors que la source indienne (musulmane) ne s'est pas tarie au cours du XVIIe siècle, l'intégration des communautés autonomes portugaises, réussissant à plusieurs reprises à faire entendre leur voix à Goa, a posé un problème résolu seulement par leur défaite militaire et un compromis politique du côté de la royauté. Si nous attribuons la victoire mogole en 1666 à la traîtrise d'une partie des Portugais de Chittagong, nous reconnaissons implicitement leur importance dans la force armée arakanaise. Le cas de la turbulence portugaise au début du XVIIe siècle n'est pas un cas isolé. L'élément musulman, à partir du règne de Waradhammarājā, se révéla comme une menace plus grande encore

---

21. Lieberman (1980A : 209, 211).

22. La présence de troupes musulmanes en Arakan dans la première moitié du XVIIe siècle est attestée par Manrique, par Tibau (1611 : 3), Guerreiro (1942, vol. 3 : 78) et Bocarro (1876 : 141, 143).

23. Askari Hasan (1960 : 218).

24. D'après la chronique de Wimala, Mahāpañākyō réunit les seigneurs (*buil mañ:)* au moment où le roi l'avait nommé comme commandant principal de la campagne du Bengale. Le grand ministre proclama une levée des troupes et les seigneurs retournèrent chacun dans sa région pour faire envoyer à la capitale les soldats (*cac sañ tō myā:)* qui figuraient sur les listes (*cā rañ twañ apā awañ*) (Wimala 78). Or comment faut-il interpréter le terme « liste » ? Nous pensons qu'il s'agit des membres de groupes de service militaire.

pour la sécurité intérieure et provoqua une crise résolue seulement au début du XVIIIe siècle.

À tout moment de son histoire, la royauté arakanaise a dû faire face à des armées supérieures à l'ouest comme à l'est. Il en découlait, sur le plan de l'organisation militaire, la nécessité de renforcer constamment les troupes en nombre, de les consolider et de parfaire la qualité de l'armement et du dispositif de la défense. L'Arakan pouvait être, tous comptes faits, une proie facile pour un envahisseur déterminé. C'est aussi en prenant le risque d'intégrer un nombre important d'étrangers que le défi militaire et stratégique d'une menace extérieure a été affronté, généralement avec succès.

En ce qui concerne la question de l'armement, la recherche contemporaine admet que l'Asie du Sud-Est n'avait pas besoin d'attendre l'arrivée des Portugais pour la diffusion de la technique des armes à feu. Les mercenaires musulmans étaient des précurseurs à cet égard. Ce qui ne diminue pourtant en rien l'importance de la contribution des Portugais qui ont apporté un certain nombre d'améliorations techniques [25].

Des armes à feu sont une première fois mentionnées dans les sources arakanaises au milieu du XVIe siècle. Lorsque Maṅ: Pā mit sa capitale en état de défense il prépara, entre autres, un grand nombre de mousquets (*se nat*), de canons lourds (*mī: pok a mrok*) et de canons mobiles (*sin proṅ:*) et leur utilisation est donnée comme une des raisons de la victoire arakanaise face à l'envahisseur birman [26]. Seule une partie des soldats portaient des armes à feu [27]. Arquebuses et canons faisaient parti de l'important butin que les Arakanais avaient rapporté de leurs attaques contre l'armée siamoise au Pègou en 1600 [28]. Le chroniqueur mentionne également ces mêmes armes à feu lors de la restauration des fortifications que fit Sīrisudhammarājā, dans la premièrc moitié du XVIIe siècle, et il se réfère expressément à l'exemple de son grand ancêtre du XVIIe siècle [29]. Il est fort probable qu'il y avait des armes à feu en Arakan bien avant le milieu du XVIe siècle, mais tout invite à croire que l'arrivée des Portugais dans la région a entraîné un saut quantitatif et qualitatif dans leur utilisation.

L'armement lourd des Arakanais était considérable. Outre un grand nombre d'arquebuses, le siège d'une forteresse, noté par Fernberger en 1588, aurait été mené avec 4 000 petits et grands canons (*bombardis grandioribus et minoribus*) [30]. La *Alamgirnamah* fait état de 1 029 canons

25. Lieberman (1980A : 211) ; Subrahmanyam (1993 : 127) ; Parker (1988 : 129-134).
26. CL 48, 50.
27. D'après Fernberger (1999 : 115), un quart des soldats portaient des arquebuses (*sclopetarii*).
28. CL 148.
29. CL 170.
30. Fernberger (1999 : 115).

en bronze et en fer, d'importantes quantités de poudre et d'autres matériaux d'artillerie capturés lors de la prise de Chittagong [31]. Dès le XVIe siècle, nous imaginons donc des Portugais constructeurs, fondeurs, armuriers, artilleurs, tireurs d'élite, sans oublier qu'ils étaient capitaines de vaisseaux et conseillers militaires. Il reste aux chercheurs à préciser la genèse de cette coopération complexe, souvent contradictoire, et pourtant si fructueuse pour les Arakanais. Maṅ: Rājā krī: choisit un Portugais, de Brito, pour gérer la conquête de Syriam et y faire revivre le commerce, mais ce fut aussi pour ses capacités militaires qu'il fut choisi.

Dans le chapitre précédent, un certain nombre de hautes fonctions militaires ont été présentées, notamment le *kuiy ram krī:*, le *thā: puiṅ krī:*, les *cac kè*, les (*re*) *juntāt*, les *wan hun*. À ces appellations, il faut ajouter deux termes communs pour désigner le commandant d'une unité de soldats.

– *Buil* ou *buil maṅ:* désigne un officier et plus généralement le commandant d'une unité de troupes appelée « dix mille ». Le terme apparaît dans les nominations, comme par exemple, « pour les 10 000 archers, Kyō Cam, le seigneur de Mrui. sac, est [nommé] *buil* [32] ».

Dans les instructions de Mahāpañākyō aux troupes qui partirent au Bengale, on trouve le tableau d'organisation suivant :

> À la tête de dix soldats, il y a un *akrī:*, à la tête de dix *akrī:*, il y a un *akyap* [unité de « 100 »], à la tête de dix *akyap*, il y a un *tap maṅ:* [unité de « 1 000 »], à la tête de dix *tap maṅ:*, il y a un *buil maṅ:* [unité de « 10 000 »], à la tête de dix *buil maṅ:*, il y a un *maṅ:* [unité de « 100 000 »].

– Le *cac sū krī:* est un général. Le terme est plus fréquemment utilisé sous les rois du XVIe siècle. Ils apparaissent dans les chroniques au nombre de deux ou de quatre et semblent avoir été subordonnés au *juntāt*. Il est dit par exemple que Maṅ: Rājā nomma son fils Maṅ: Pā *cac sū krī:*. Le contexte indique en général qu'ils étaient chargés d'entreprendre effectivement des campagnes militaires. Le terme collectif *cac sū krī: ca so rè mak buil pā* (généraux, officiers et soldats) désigne l'ensemble des troupes [33].

En marge de ce que nous avons dit sur l'armement des soldats arakanais, il faut aussi signaler la lutte arakanaise, un art martial réputé qui est représenté sur les bas-relief de la pagode *Rhac soṅ:*. Peu connu jusqu'à ce jour, sauf des Arakanais eux-mêmes, il est évoqué brièvement, mais avec enthousiasme par Foley dans son rapport sur l'île de Ramree [34].

---

31. Sarkar (1907 : 415).
32. UP 145.
33. CL 38, 49, 52, 80-81, 88.
34. Foley (1835 : 23-24).

La marine arakanaise

L'importance de la flotte au sein des forces armées arakanaises ne faisant guère de doute, il convient à présent d'étudier la composition de la flotte et son rôle comme principal instrument du pouvoir royal.

La flotte birmane comme la flotte arakanaise était très bien adaptée à la navigation fluviale et côtière parce que ses bateaux à fond plat avaient un faible tirant d'eau [35]. Utilisant la rame aussi bien que la voile, les bateaux royaux avaient ainsi une grande autonomie contrairement aux navires à fort tirant d'eau qui couraient constamment le risque de s'échouer sur des bancs de sable ou dépendaient du vent. Il n'est pas étonnant dès lors de voir les Européens, utiliser des bateaux de construction locale lors de conflits avec les armées birmano-mônes [36].

L'opposition sur le plan de la construction navale entre les navires (construits essentiellement pour les besoins commerciaux) capables de naviguer sur la haute mer et la batellerie fluviale et côtière, est ainsi un premier élément important à noter [37]. Le deuxième élément qui retient notre attention est que l'entretien de cette flotte nécessitait la disponibilité d'une main d'œuvre importante [38].

Outre cela, rappelons que la construction navale et la fourniture de bateaux pour le service royal faisaient partie des obligations qu'une partie de la population avait à l'égard du roi.

Nous allons brièvement évoquer les barques royales servant au transport du roi et de son entourage, mais nous nous attacherons principalement aux navires de guerre qui devaient impérativement répondre à des critères aussi divers que la rapidité et la capacité de surmonter des tempêtes en mer.

Les types de bateaux et la construction navale

Les sources arakanaises contiennent un certain nombre de termes désignant des bateaux mais il est difficile d'en identifier exactement les différents types. La *Fathya i-Ibbriya* de Ibn Talish ajoute, à la description de la bataille pour Chittagong en 1666, une liste du nombre des

---

35. M. Charney (1997) fournit un aperçu sommaire des bateaux utilisés par les rois de Birmanie pour faire la guerre et la police des eaux sur l'Irraouaddi et le long des côtes. Il ne met pas en évidence la spécificité de la construction navale arakanaise, plus proche de l'Inde que de l'Asie du Sud-Est, ainsi que les différences entre les situations que devaient affronter les flottes birmane et arakanaise.

36. Charney (1997 : 35-36).

37. Voir Comstock (1849 : 235) ; Pogson (1831 : 25, 227).

38. Charney pense que les rois disposaient de ressources humaines suffisantes pour se déplacer à la rame et que les marchands devaient se contenter de la force du vent. Nos sources relatives aux marchands arakanais ne confirment pas cette hypothèse (voir par exemple Aspenall 1930 : 105).

navires et bateaux engagés de part et d'autre qui, à elle seule, est peut-être le tableau le plus détaillé dont nous disposions pour apprécier la composition d'une flotte arakanaise. Pour la période qui nous intéresse, les sources occidentales décrivent presqu'exclusivement un type de bateau de guerre et d'attaque à rames qu'on trouvait le long des côtes et sur les rivières arakanaises, et qui était utilisé par la marine royale comme par les marchands d'esclaves. Le tout permet au moins une présentation partielle des bateaux de la flotte royale.

Quand on part de la différence entre des voiliers de haute mer et des bateaux à rames naviguant le long des côtes et sur le réseau fluvial, on peut noter que deux termes semblent correspondre la plupart du temps, dans les sources arakanaises, à ces types de bateaux. Le terme *saṅbho* désigne les voiliers capables de naviguer au loin alors que *lhe* désigne la catégorie des bateaux à rames utilisant également la voile [39]. Pour désigner les navires des marchands portugais qui arrivaient au milieu du XVIe siècle, l'expression *saṅbho sampan* est utilisée [40], et d'une manière générale, on peut trouver l'expression *saṅbho lhe* ou *saṅbho lhe krī:* pour désigner l'ensemble des bateaux et navires marchands étrangers [41].

Après la fin de la guerre au Pègou, Maṅ: Rājā krī: envoya de Brito à Syriam avec trois *saṅbho* et 100 *lhe* de type *lwan: kyaṅ*. Il paraît clair qu'il s'agit là de trois voiliers et d'une centaine de ces bateaux à rames qui pouvaient également être propulsés par le vent, car ils étaient dotés d'un ou de deux mâts [42].

Quant aux grands voiliers arakanais, Talish note que les Arakanais avaient des *ghurābs* (voiliers à deux ou trois mâts proches des bricks de type européen) et aussi des *khalus* et des *dhums*, des voiliers plus grands que les *ghurābs* [43]. Les *ghurābs* pourraient correspondre aux *kattū* qui sont décrits comme des grands voiliers à deux mâts ; ils sont mentionnés parmi les navires de la flotte qui partit à la conquête de Pègou, mais nous ignorons, si, en l'occurrence, il s'agissait tout simplement de moyens de transport ou si ces voiliers pouvaient prendre part à des batailles [44].

---

39. A. Zysberg a montré que les galères méditerranéennes des XVIIe et XVIIIe siècles étaient « plus que jamais » des navires « à propulsion mixte ». Même si « évoquer la galère de combat comme un voilier semble plutôt paradoxal », les galères fonctionnaient « autant que possible… à la voile » (Zysberg 1991 : 149-150).

40. CL 48, 83.

41. CL 44, 56, 85, 93.

42. CL 152.

43. Deloche (1980 : 195) ; Sarkar (1933 : 180).

44. Voir l'illustration dans le *Myanmar-English Dictionary*. D'après U Hla Pe, il s'agit d'un mot môn ; Judson considère le *kattū* de la côte du Ténasserim comme une sorte de jonque chinoise ; CL 152.

Les navires de guerre (*tuik lhe*) étaient des bateaux à rames disposant aussi de mâts et formaient la colonne vertébrale de la marine arakanaise. Les divers auteurs appellent ces bateaux *geliās* (Manrique), *jéliasses* (Schouten), *galeasses* (Bernier[45]) ou *gallivats* (Orme) et les sources indiennes et portugaises parlent de *jalbas* ou *jalias*[46]. Ils portaient des canons et un équipage variant, suivant leur taille, entre 16 et 50 rameurs[47]. Manrique fait une différence entre *geliās* et *galleys*, des termes qui désignent tous les deux un type de bateau à rames, utilisant la voile sur mer. Il dit que la flotte destinée à punir les Portugais de Dianga devait comprendre 500 *geliās* et 40 *galleys* et lorsqu'il arriva à Urittaung, le *kuiy ram krī:* s'y trouvait prêt avec 50 *geliās* et 60 *galleys*[48]. Nous supposons qu'il s'agit de bateaux à rames de même type, mais de taille plus grande. Chandra Roy dit que la *jalia* ou *gallivat* était *« another form of ancient "galley"*[49] ». Dans les sources arakanaises, on distingue aussi un type de grande taille appelé *lwan: kyaṅ lhe krī:* et un type plus petit, appelé *tam cwak lhe ṅay*[50]. On peut se demander si le terme *gywat lhe* désigne également ce type de bateau[51].

Voici la description que Orme fait des *gallivats* :

> *There are large row-boats built like a « grab », but of smaller dimensions, the largest rarely exceeding 70 tons ; they have two masts of which the mizen is very slight ; the main mast bears only one sail which is triangular and very large, the peak of it when hoisted being much higher than the mast itself. In general, the gallivats are covered with a spar deck made for lightness of bamboos split and these only carry petteraroes (?) fixed on swivels in the gunnel of the vessel, but those of the largest size have a fixed deck on which they mount six or eight pieces of cannon, from two to four pounders ; they have forty to fifty stout oars and may be rowed four miles an hour*[52].

---

45. « Petites demi-galères légères qu'on appelle galeasses », (Bernier 1830 : 238).

46. Voir Hobson-Jobson 362. P. Willemsen (De Jonge 1865, vol. 3 : 288) écrit « *galyas often prauwen* » les comparant ainsi avec les *prahus* du monde insulindien.

47. Dans les descriptions anglaises du XIXe siècle qui évoquent les *large native boats, trade boats* ou *country boats* des Arakanais, la taille très variable de ces bateaux à rames devient évidente. 20, 30, 40 ou plus de rameurs équipaient les bateaux, écrit Comstock (1849 : 235). Pogson (1831 : 25) parle de *full sixteen oars*, la *geliā* de Manrique (1927 : 118) à son départ de Peroem avait 36 rameurs ; Schouten (1727, vol. 2 : 66) vit des jéliasses avec « 38 ou 40 rames ». Guerreiro (1930, vol. 1 : 133) les définit comme embarcations légères à 30 rames.

48. Manrique (1927, vol. 1 : 90, 115).

49. Chandra Roy (1972 : 60).

50. CL 152. D'après U Tha Myat (1961 : 71), ce mot est archaïque et désignerait tout simplement un bateau de marchandises. D'après Judson, il s'agit d'un bateau en forme d'oiseau *lwan:*.

51. Ce terme qui apparaît dans UP 143 et CL 166 est introuvable dans les dictionnaires.

52. Orme (*Military Transactions in Indostan* vol. 1, p. 401-402) cité par Chandra Roy (1972 : 60).

Un type plus petit des bateaux à rames arakanais étaient les *loṅ:*, un terme qui désigne un long bateau effilé, pirogue ou canoé [53]. Pogson fournit une description concise des bateaux arakanais qu'il vit dans les Sunderbans vers 1830 :

> *[…] five or six Mug boats of remarkable construction lying low on the water, apparently decked, and manning each full sixteen oars, with one mast in front, and space for another aft. These neat compact vessels are formed without a nail ; being sewed together with rattan* [54]*, of which also, a mat is made, to form the sail. Their men kept time in rowing, by a pleading sound. In other boats I have noticed one person giving the command, at which the men row together once, then again in the same time, afterwards three strokes with more rapidity, then pause while the boat glides on* [55].

Deloche mentionne dans son ouvrage sur la circulation en Inde, avant la révolution des transports, une embarcation comparable, la *jaliyā dingi* (bengali) qui appartient au groupe des « pirogues surélevées par un ou plusieurs bordages » qui servait « au transport des passagers ou des marchandises sur de courtes distances et [à la] pêche » ; la petite embarcation qu'il fait figurer parmi les illustrations ne correspond toutefois pas au type plus grand que nous rencontrons en Arakan [56]. Le *bālām*, un bateau typique de la côte de Chittagong et des bouches du Ganges, appartient au même groupe décrit comme « pirogues surélevées par plusieurs rangées de planches, cousues avec des fibres de bambou, qui tiennent bien la mer » [57]. Ceci rappelle les *balones* de Manrique, petits bateaux qui servaient au transport des marchandises à Mrauk U [58]. Chandra Roy présente les *balams* comme des bateaux de taille variable, les plus grands étant capables de porter une charge de 300 tonnes [59].

Sur la manière de ramer, Schouten apporte son témoignage qui diffère de celui de Pogson :

> Les rameurs (…) ne rament pas tout d'un-coup, mais les uns après les autres, & ils le font avec beaucoup d'ordre, à-peu-près comme on voit tourner la roue,

---

53. Ce type rappelle les *bhaulia* ou *chhip* des pirates Bediya du Bengale (Hornell 1924 : 183-184).

54. *Cf.* la description de Methwold qui date du début du XVIIe siècle (1672 : 12) : « Les planches de ces petits bastimens estoient cousuës les unes aux autres avec du Cairo, qui est une espece de corde faite des racines de l'arbre que porte le Cocos, sans qu'il y eut aucune piece de fer employée dans ce petit bastiment ».

55. Pogson (1831 : 25).

56. Deloche (1980 : 158, fig. 30, d. ; 159) ; Hornell (1924 : 180 et suiv.).

57. Deloche (1980 : 181).

58. Voir *baloon* dans Hobson-Jobson. *Cf. balões* chez Bocarro 1876 : 447. Suivant Chandra Roy (1972 : 56), il y avait à Chittagong une caste de constructeurs de bateaux installés sur la Karnafuli appelés *balams* qui construisaient les bateaux de même nom. Comme on le dira plus loin, il y eut des *balams* parmi les bateaux arakanais capturés à Chittagong.

59. Chandra Roy (1972 : 58).

d'un moulin à eau : on diroit que leurs rames font dans l'eau le même éfet, & c'est une chose curieuse à voir [60].

Les bateaux étaient rapides grâce à leur construction à fond plat. La coque était formée d'un tronc d'arbre creusé, aplati vers la proue. Des deux côtés, trois à quatre planches étaient cousues, entre lesquelles un plat-bord pouvait être fixé [61]. Des trous étaient percés sur le haut et le bas des planches. La couture des planches se faisait avec des fils de bambou qui recouvraient à l'extérieur une lame de bambou et à l'intérieur une couche d'étoupe afin de rendre étanches les jointures [62] ; une fois les liens fixés, les trous étaient calfatés [63]. On a noté la grande élasticité de ces planches cousues. Nous ne savons pas si le bordage des navires de guerre arakanais était à clin, comme celui des anciens navires scandinaves ou à planches jointives. Les deux types se retrouvent en Inde orientale et ce n'est que dans les temps modernes que la construction à clin, « autrefois très commune en amont du delta » a eu tendance à disparaître, comme le note Deloche [64].

Schouten insista sur la rapidité des *jéliasses* qui « sont des bâtimens étroits & fort longs, dans la construction desquels il semble qu'on ait eu égard principalement à les rendre propres à filer bien-vite », mais ne dit rien sur leur construction. Talish parle lui aussi des « rapides bateaux *jalba* pleins de matériaux de guerre » des *feringhis* [65]. Schouten dit que ces navires n'avaient pas de voiles, mais c'est probablement parce qu'il ne les voyait que sur les rivières où ils étaient mus à la rame.

Les rameurs étaient au service du roi et appartenaient à des groupes de service royaux. Ils affrontaient l'ennemi, soit en l'attaquant sur l'eau, à distance, par des coups d'artillerie, soit directement, à l'arme blanche, en prenant les navires adversaires d'assaut, soit en accostant et en livrant bataille. Dans le cas d'incursions visant la déportation de gens en esclavage, l'équipage se composait d'Arakanais sous comman-

---

60. Schouten (1727, vol. 2 : 66).

61. *Cf.* la description de Buchanan (Schendel 1992 : 50) : « *A Rakain boat is built by sewing one or two broad planks on the Gunwale of a Canoe. Some of them are so large as to have even an addition of four planks on each side of the Canoe* ». Au sujet de la construction navale au Bengale, voir Hornell (1924) ; Greenhill (1957) et (1971) ; Deloche (1980 : 131-200). Greenhill remarque que la construction navale de Chittagong se situe entre une tradition indienne et la tradition propre à l'Asie du Sud-Est.

62. Voir l'illustration dans le *Dictionnaire birman-français* (vol. 10) : 161 (sous *krim khyup*).

63. Le calfatage se faisait avec de l'écorce de l'arbre *careya arborea* (voir Tydd 1962 : 41).

64. Au sujet du bordage à clin, voir Deloche (1980 : 170-171) ; pour le bordage jointif, voir Tydd (1962 : 41-42). Buchanan nota en 1798 qu'un certain type de bateaux commerciaux de cette facture étaient extrêmement lourds (« *extremely clumsy* ») et difficiles à manier à la rame, mais qu'ils avaient l'avantage d'être sûrs en allant sur mer et affrontant des conditions de navigation difficiles.

65. Sarkar (1933 : 188).

dement portugais [66]. Soulignons que les rameurs en question n'étaient pas des esclaves !

D'après Chandra Roy, un *ghurāb* portait deux canons à la proue [67] et quelques-uns sur les deux bords ; une *jalia* pouvait disposer de cinq ou six petits canons [68]. Schouten explique que ces canons étaient de « petits pierriers de fonte ». Outre les canons, il y avait des « mousquets et autres armes à feu » sur ces « galéres équipées en course », comme l'auteur hollandais note à propos des chasseurs d'esclaves [69]. L'utilisation de l'artillerie avait entraîné un changement considérable dans les conflits armés, parce que l'affrontement destructeur à distance pouvait déjà laisser prévoir la fin de la confrontation.

Les troupes arakanaises possédaient aussi des bateaux *jangi* qui servaient notamment au transport des éléphants. Mais nous ignorons si des éléphants étaient transportés par voie fluviale pour servir dans les conflits lointains.

À côté de ces bateaux destinés à la guerre ou à la course, il faut citer les radeaux (*phoṅ*) et barques royales (*phoṅ tō*) utilisés sur les rivières et, éventuellement, le long de la côte [70]. La barque royale, construite en reliant entre elles des pirogues, semble avoir été une sorte de palais sur l'eau. Nous avons noté à plusieurs reprises les déplacements du roi à l'intérieur du pays, notamment ses pélerinages au sanctuaire du Mahamuni [71]. Lors d'un pélerinage à Sam twè, en novembre 1673, les habitants de la province vinrent témoigner leur soumission au roi, en tirant la barque royale qu'ils avaient liée avec des cordes à leurs bateaux à rames [72].

Le défilé d'une flotte royale devait être impressionnant, une multitude de bateaux à rames de tailles diverses, couverts de dorures, entourant l'embarcation royale placée au milieu, tel bateau avec une proue en tête de crocodile, tel autre avec une tête de corbeau, tel autre avec une tête de souris ou de cerf [73]. L'apparence majestueuse de la flotte partant en guerre contribuait également à célébrer la grandeur royale. Il

---

66. D'après Schouten (1727, vol. 2 : 66), « les rameurs… sont des idolâtres d'Aracan… Ordinairement c'est un Portugais qui commande chaque Jéliasse, & qui gouverne. Il y a pour lui une jolie chambre, faite comme une teuge [lire : teugue] ».

67. Voir Bocarro (1876 : 448) au sujet de la flotte arakanaise lors de l'attaque portugaise en 1615.

68. Bocarro, en décrivant les forces armées de Tibau à Sandwîp, distingue entre d'un côté vingt « *navios de remo que jogavam falções grandes de metal por proa* » (bateaux à rames disposant de pièces d'artillerie à la proue) et de l'autre, soixante « *jalias de guerra* ».

69. Chandra Roy (1972 : 60) ; Schouten (1727, vol. 1 : 235 ; 1727, vol. 2 : 67).

70. Manrique (1927, vol. 1 : 115) les évoque sous un nom d'origine hindi, *janguada*.

71. Voir des références à des déplacements sur la barque d'or dans CL 8, 39, 94, 223, 225.

72. CL 223.

73. CL 85.

en était de même des parades qui servaient à glorifier la royauté à travers une mise en scène théâtrale.

Lors de son arrivée à Mrauk U, Schouten vit :

> les Jelyasses, ou galéres à rames du Roi, parées de pavillons, de flames & de girouëttes, & acompagnées du son des flûtes, des trompettes, & d'autres instrumens qui venaient à leur rencontre avec les officiers du roi [74].

Manrique note que le bateau du *puchiquê* était :

> *[…] covered with sculpture, and with many grimacing heads and carved representations of grotesques and foliage. The whole stern was decorated in green and gold, with an awning overhead and side curtains in scarlet and yellow. It was propelled by twelve oars on each side* [75].

La dizaine de *geliās* qui escorta le frère Raphaël était aussi décorée avec opulence :

> *These were covered in with awnings and decked out with various coloured silks while numerous steamers and banners of the same material fluttered in the breeze and gave a festive air of the vessels* [76].

La nomination d'un nouveau gouverneur à Urittaung s'accompagna d'une procession de bateaux qui dura plusieurs jours. Le gouverneur se déplaça sur les canaux de la capitale :

> *[…] in a beautiful Gelia with gilded stem and stern, ornamented with silver stars. 38 oars similarly gilded, propelled the vessel, the rowers being naked from the waist upwards and anointed with the odorifeorous white sandal oil used on festive occasions, their robust limbs and powerful arms, ornamented with silver rings, showing their great strength* [77].

Dans le même contexte, il convient d'évoquer les courses de bateaux [78]. Au Siam et en Birmanie, les bateaux en mission officielle étaient mus par des équipes de rameurs qui changeaient aux principales étapes [79]. Sans doute y avait-il un système semblable en Arakan pour permettre les déplacements rapides des messagers et officiers royaux. Quant à l'approvisionnement de l'équipage, il faut attirer l'attention sur

---

74. Schouten (1727, vol. 1 : 166).

75. Manrique (1927, vol. 1 : 132-133).

76. Manrique (1927, vol. 1 : 305).

77. Manrique (1927, vol. 1 : 377). Signalons aussi les processions religieuses dont on trouve une description chez le docteur Corbyn (*A Residence of Nine Months at Sandoway (1827)*, dans Pogson 1831 : 188) qui note : « *We were surprized one day at witnessing a very gay procession of boats decorated with gilded umbrellas and many glittering ornaments, the men sang a solemn dirge as they rowed slowly along. In the principal boat was a kind of temporary throne on which sat one of the high priests from the capital… We found that it was a deputation from the priesthood at the capital of Arakan who came to enrobe the images before mentioned with consecrated flowers etc. which we were told they were in the habit of doing once a year* ».

78. Voir Foley (1835 : 24).

79. Charney (1997 : 31).

le problème de l'eau potable. Il est plausible qu'il y ait eu des bateaux spéciaux pour le transport des matériaux de guerre et du ravitaillement.

Chittagong était le chantier naval le mieux connu [80]. Mais, comme en Inde, la construction navale de bateaux de petite taille pouvait se faire partout le long des rivières où l'approvisionnement en bois le permettait. À Ramree, la construction de bateaux pour le service royal comptait parmi les redevances au roi. Tydd signale l'utilisation du bois de *hopea odorata* (*saṅ kam*) pour la coque, de *dipterocarpus alatus* et *dipterocarpus tuberculatus* pour le bordage [81].

Le sens de plusieurs appellations d'embarcations tels *gywat* [82] *cap taṅ lhe* [83], *haṅ rāwaka saṅ: bho* [84] glanées dans les chroniques, pose encore problème. Le *sakkadān lhe* [85] était une barge royale [86]. Schouten mentionne assez fréquemment un autre type de bateau à rames appelé *lackno* qui servait à ses déplacements sur les rivières d'Arakan ; il le décrit comme une « galère où 40 esclaves pouvaient ramer » apparemment différente des *jélyasses* [87].

La flotte comme instrument du pouvoir royal

La flotte royale, reposant sur le système des groupes de service, était une force qui pouvait être rapidement réunie [88]. Envoyée en mission, elle disposait de toute une gamme de manœuvres tactiques et de moyens offensifs pour affronter l'adversaire. En tant que force de garnison à Chittagong – Talish parle d'une centaine de navires annuellement renouvelés – la flotte était une force stratégique de dissuasion qui assurait le contrôle des côtes arakanaises septentrionales.

Les descriptions des activités des chasseurs et marchands d'esclaves le long des fleuves du delta révèlent quelques aspects de l'utilisation de l'instrument naval, quoique leurs opérations agressives soient

---

80. Voir le rappel historique dans l'étude sur le port de Chittagong de Osmany (1978).

81. Tydd (1962 : 41).

82. UP 143.

83. UP 126. D. Bernot propose de rapprocher le terme de *cap lhe*, c'est-à-dire « un bateau construit et non une pirogue creusée dans un tronc d'arbre » (*Dictionnaire birman-français*, vol. 5).

84. UP 25. Il pourrait s'agir d'un vaisseau royal de parade (*han rājaka ?*).

85. DhAP 41.

86. Explication et illustration dans le *Myanmar-English Dictionary* p. 507 et U Tha Myat (1961 : 407).

87. « Il y avoit au milieu une teugue bien-propre, sous laquelle on trouvoit une table & des bancs, & d'où, en passant, on avoit le plaisir de contempler le païs », (Schouten 1727, vol. 1 : 184). L'identification des « *dainkis* » mentionnés dans la lettre de Narapati à Islam Khan Mashadi (Askari Hasan 1960 : 211) pose également problème.

88. Schouten nota la rapidité avec laquelle le roi réussit à « assembler… une puissante armée », (1727, vol. 1 : 235).

d'un type un peu spécial. Elles suppléent partiellement au manque de descriptions de batailles.

Nous savons peu sur les batailles victorieuses des Arakanais aux XVIe et XVIIe siècles et il faut donc faire appel à l'imagination pour s'en faire une idée générale. Nous avons en revanche une description de l'attaque mogole contre Chittagong, la dernière grande bataille navale des Arakanais.

La *Fathya i-Ibbriya* donne le nombre des navires mogols comme suit :

Ghurāb	21	*Jalba*	96
Salb	3	*Bacharī*	2
Kusa	157	*Parenda*	6
non spécifiés	3	Total	286

Le nombre des navires arakanais n'était pas connu du chroniqueur mogol. Les *kusas* (ou *kosas*) étaient des chalands bengalis ; ils assuraient le transport d'armes et de matériaux de guerre [89], mais prenaient parfois part aux batailles [90]. Les *salbs* étaient des voiliers plus grands que les *ghurābs* [91]. Les *bacharīs* étaient des navires servant au transport des personnes. De construction large et profonde, ils étaient dotés d'une cabine confortable pour les voyageurs [92]. Ils servaient donc peut-être à loger l'entourage des commandants. Les *parendas*, également réservés à des personnes importantes, sont définis comme des « navires de parade ou de course, longs et légers munis à l'avant d'une espèce de baldaquin pouvant abriter quatre personnes et propulsés par une cinquantaine de pagayeurs ». [93]

On peut donc estimer que les navires proprement destinés à affronter l'ennemi sur l'eau étaient au nombre de 120 environ (*salbs, ghurābs, jalbas*). Le rapport entre les voiliers et les bateaux à rames était de 1/4. La flotte arakanaise qui attaqua les navires mogols pendant la journée du 23 janvier 1666, près de la rivière Kathalia, se composait de 10 *ghurābs* et 45 *jalbas* [94]. La proportion de 1/4,5 correspondait donc, en gros, à celle des troupes adverses. Largement inférieure en nombre, et ayant apparemment surestimé l'impression qu'elle pouvait faire sur

89. Voir la fig. 32c chez Deloche (1980 : 164).
90. Chandra Roy (1972 : 59).
91. Voir l'illustration du *ghurāb* chez Chandra Roy (1972 : 58).
92. Voir la fig. 21b chez Deloche (1980 : 160) et fig. 13 dans Bowrey (1905 : 228).
93. Ils sont classés par Deloche parmi les navires du Kashmir. Voir Deloche (1980 : 148-149 et fig. 26 c).
94. Sarkar (1907 : 412).

l'ennemi, cette flotte dut battre en retraite avec d'importantes pertes ; d'après le *Alamgirnamah*, les 10 *ghurābs* furent capturés [95].

D'après Talish, Ibn Husayn aurait poussé ses troupes à la poursuite de l'ennemi, mais les Arakanais auraient formé un front uni sur mer, résistant à l'avance mogole. Durant la nuit, les adversaires s'attaquèrent au canon. D'après le *Alamgirnamah* toutefois, les troupes mogoles auraient préféré ne pas avancer tout de suite et auraient passé la nuit en sécurité [96].

Le lendemain, la flotte mogole avança en ordre de bataille, d'abord les *salbs*, puis les *ghurābs*, ensuite les *jalbas* et les *kosas,* et d'après les chroniqueurs musulmans, elle réussit relativement vite à faire battre en retraite les navires arakanais. Leur retraite était couverte par le feu de l'artillerie légère montée sur les *jalbas*, tirés par les *ghurābs* en direction de Chittagong. Dans l'embouchure de la Karnaphuli, les troupes mogoles affrontèrent à la fois le feu des fortins dressés le long de la rive et du fort de Chittagong. Ils écrasèrent d'abord la résistance sur les bancs de la rivière, puis, avec l'aide de leurs troupes de terre, se ruèrent contre la flotte en amont de la ville et contre tous ceux qui voulaient prendre la fuite en abandonnant leurs navires. De nombreux bateaux et navires furent détruits, coulés par les attaques ennemies, dit Talish, qui compte un total de 135 embarcations capturées :

Ghurāb	9	*Jalba*	68
Khalu	2	*Jangi*	22
Kusa	12	*Balam*	22
Total : 135 [a]			

a. Le *Alamgirnamah* donne un total de 132.

Ce tableau ne peut évidemment fournir qu'une idée très approximative de la flotte arakanaise qui se trouvait à Chittagong avant la bataille. Si on prend en compte la déroute arakanaise et le fait qu'une partie de la flotte a probablement pu s'enfuir, on peut lui attribuer sans hésitation au moins le double de ce nombre. Il n'y a pas de raison d'admettre que l'infériorité en nombre ait été la seule cause de la défaite arakanaise. Si les causes de la défaite ne doivent pas être rediscutées ici, l'analyse des événements éclaire la tactique employée de part et d'autre.

95. Talish affirme que les marins du Bengale avaient tellement peur des Arakanais que même des flottes largement supérieures préféraient prendre la fuite à la vue des navires arakanais (Sarkar 1907 : 423). Le fait que les Arakanais aient osé attaquer avec une partie seulement de leurs forces est peut-être moins surprenant qu'il n'y paraît.

96. Sarkar (1907 : 413).

Les batailles au large de Chittagong et sur la Karnaphuli témoignent de l'importance de l'artillerie qui était un facteur décisif. Elles illustrent aussi la coordination entre les voiliers à l'avant, avec un armement portant plus loin, et les bateaux à rames à leur suite, destinés au combat rapproché [97]. Du côté arakanais, les canons étaient un élément essentiel du dispositif de défense sur les rives de la Karnaphuli avec les murs de la forteresse de Chittagong. De nombreux navires ennemis furent coulés par le feu ainsi que sous le choc des collisions [98]. Dans les sources arakanaises, les chroniqueurs ne nous fournissent jamais d'informations sur le nombre des canons, et celui des canons capturés par les troupes musulmanes (1029) est une indication rare de l'importance de l'armement à Chittagong. (Les restes de cet armement à Mrauk U se réduisent aujourd'hui à trois canons dans le musée de cette ville. Quelques boulets de pierre furent récemment trouvés lors de fouilles à l'intérieur de la zone du palais.)

U Kala met dans la bouche d'un des plus grands stratèges birmans, l'empereur Bayinnaung, un éloge de l'habileté navale des Arakanais [99]. Un dessin portugais montre la disposition de la flotte arakanaise lors de l'invasion portugaise de 1615. Ce dessin et les descriptions de de Brito suggèrent que les Arakanais essayaient de l'emporter par le grand nombre de leurs bateaux à rames et la masse des hommes [100]. Outre la tactique bien connue des radeaux de feu, plus efficace contre des voiliers lourds que contre des bateaux à rames [101], d'autres moyens de défense sont connus, tels la chaîne au travers d'une rivière pour s'opposer à un envahisseur ou des barrages de pieux enfoncés alternativement à partir des deux rives forçant un bâtiment remontant le courant à zigzaguer afin de poursuivre sa route, l'exposant ainsi au tir d'une artillerie montée sur la rive.

La tradition orale rapporte que la flotte arakanaise était cantonnée près de Urittaung, sur un bras oriental de la Kaladan (localité moderne de Ponnakywun). Shwe Zan mentionne aussi une autre localité, Tankho, situé sur la rive occidentale de la Kaladan, en amont de Sittwé [102].

---

97. Chandra Roy (1972 : 60).

98. Sarkar (1907 : 414). La traduction de Sarkar dit « *ramming* », le verbe anglais « *ram* » peut être traduit par éperonner, mais nous ne savons pas si les navires mogols étaient munis d'éperons. Pour une discussion de cette tactique de combat, voir Charney (1997 : 43). La flotte arakanaise elle-même était très vulnérable face à l'artillerie portugaise comme le suggère la description de de Brito (1607).

99. UK II : 191, 211.

100. Monteiro (1995).

101. Voir aussi Charney (1997 : 42) et Lieberman (1980A : 212).

102. Shwe Zan (1994 : 18).

Chapitre 10

Les fondements de la prospérité du royaume

Le commerce extérieur et la présence de marchands étrangers ont déjà été présentés comme des facteurs essentiels pour le développement politique de l'Arakan et de la royauté arakanaise. Ce chapitre se propose, dans un premier temps, de situer le commerce arakanais dans le cadre du golfe du Bengale. Sa prospérité du XVe au XVIIe siècle s'inscrit certes dans une conjoncture favorable de longue durée en Asie du Sud et du Sud-Est, ce qui a rendu possible l'essor de la royauté ; il faut cependant, essayer de dégager la part active qu'ont pu jouer les rois eux-mêmes dans ce développement. Paradoxalement, la montée politique de la royauté était largement déterminée par des forces adverses, la poussée orientale de l'empire mogol et les cycles d'expansion et de repli du pouvoir royal en Birmanie.

La présentation des objets du commerce et de la communauté marchande permettra de montrer les limites des échanges et le cadre dans lequel ceux-ci fonctionnaient. On peut distinguer trois espaces géographiques dans lesquels se sont développés les échanges arakanais et qui se différencient par le type et la densité de ces échanges. Le cercle le plus étendu touche, à l'ouest, les Maldives d'où l'Arakan importait des cauries, et à l'est, Malaka. Un espace plus restreint inclut à l'ouest les côtes du Coromandel et vers l'est le plateau shan. L'espace voisin comprend vers le nord-ouest, les côtes du Bengale, et vers l'est, les passes du Yoma qui débouchent dans la vallée de l'Irraouaddi, enfin vers le sud, les ports de la Basse Birmanie. Il s'agit donc d'un côté d'un commerce proprement maritime, et de l'autre, du commerce transarakanais qui reliait la Birmanie centrale et orientale avec le golfe du Bengale.

Notre attention est essentiellement fixée sur le commerce, car c'est lui qui a généré des revenus nouveaux, importants et réguliers. Ce point a déjà été exposé, mais cela ne revient pas à dire que l'existence même de la royauté dépendait des revenus du commerce ou que la seule pros-

périté dérivait du commerce. La base de l'économie arakanaise était toujours la riziculture pratiquée sur les terres fertiles des vallées riveraines. Enfin nous accorderons une attention particulière à la traite des esclaves.

Routes et marchands, la place de l'Arakan dans le réseau des échanges du golfe du Bengale

Vu dans une perspective européenne, l'Arakan semble ne jamais avoir tenu une place importante dans le réseau commercial du golfe du Bengale [1]. Il est vrai qu'on ne saurait comparer le commerce arakanais avec celui du Bengale ou du Pègou. Si l'on excepte l'intérêt mitigé des Portugais pour le développement des relations avec l'Arakan dans la deuxième moitié du XVIe et le début du XVIIe siècle et les quelques décennies où la Compagnie hollandaise (VOC) s'y est approvisionnée d'une manière assez irrégulière en riz et en esclaves, aucune compagnie de commerce européenne n'a manifesté d'intérêt majeur pour ce pays, parce que le choix des produits à exporter était très limité.

Même quand on regarde les choses dans la perspective arakanaise, on peut se demander comment l'Arakan a pu développer ses relations commerciales alors que la Birmanie autant que le Bengale, ses principaux voisins, étaient, pendant quasiment toute la période de l'essor de la royauté arakanaise, des pouvoirs rivaux, voire ennemis. La situation de l'Arakan apparaît donc comme marginale dans le contexte des grandes routes commerciales de l'océan Indien. Or ces conditions n'ont pas empêché le commerce de fleurir et les explications se révèlent variables et complexes, notamment à cause des contingences politiques. Ainsi les relations commerciales avec la Birmanie centrale étaient plus importantes que celles avec la Birmanie méridionale en dépit des rivalités politiques, car l'intérêt de l'exportation des rubis l'emportait sur les problèmes survenus au cours des phases de tensions politiques. Les rois arakanais toléraient et encourageaient la traite des esclaves gérée par la communauté luso-asiatique ; les marchands d'esclaves s'approvisionnaient au Bengale oriental et méridional et revendaient leur marchandise à travers tout le golfe du Bengale. L'hostilité déclarée des Portugais n'a pas empêché les marchands musulmans d'entretenir des contacts réguliers et de naviguer entre l'Arakan et les ports côtiers du Bengale occidental, de l'Orissa et du Coromandel.

---

1. « *In the eastward trade from Bengal, the trade with Arakan-Pegu... was comparatively insignificant* », écrit Om Prakash (1985 : 226), un historien spécialiste du commerce au Bengale qui reconnaît par ailleurs que ce commerce est surtout mal connu.

Tomé Pires note vers 1515 que l'Arakan avait un bon port où venaient les marchands klings (Indiens du Sud), bengalis et môns, mais qu'il y avait peu de commerce [2] ; le captaine écossais Alexander Hamilton vers 1690, fait lui aussi l'éloge du port [3], mais note que c'était *naguère* que ce pays avait eu un chiffre d'affaires appréciable [4]. Ces deux dates fournissent en gros le cadre chronologique de notre propos sur l'essor du commerce.

Des marchands musulmans de l'Inde et d'ailleurs ont fréquenté les marchés arakanais depuis le XIVe siècle. C'est ce que la proximité géographique du Bengale conquis par les musulmans au XIIIe siècle et l'évolution générale de la conjoncture économique en Asie du Sud et du Sud-Est suggèrent [5]. La légende qui entoure la fondation de Mrauk U contient une prophétie sur l'arrivée de bateaux étrangers qui confirme (aux yeux de l'historien) l'essor du commerce [6]. L'Italien Conti qui passa par l'Arakan avant 1440 n'y mentionne que l'existence d'une grande ville ; c'est Pires qui, cinquante plus tard, signale qu'on y vendait des étoffes « de quatre sortes » (probablement en provenance du Bengale), qu'on y achetait le musc et les rubis qui venaient d'Ava. Ces rubis, dit-il, se vendaient au Bengale, en Inde du Sud, à Pasai et à Malaka [7]. Pour le règne de Maṅ: Pā, quelque vingt ou trente ans plus tard, nous trouvons dans les chroniques une vague phrase, qui évoque l'arrivée de marchands étrangers en grand nombre en Arakan.

L'extraordinaire essor architectural et artistique commençant avec le règne de ce roi témoigne de l'existence de contacts avec l'étranger (construction de murs en pierre autour de la ville, influence étrangère sur la construction religieuse, nombreuses fondations religieuses, techniques de décoration (briques émaillées), utilisation d'une monnaie [8]). Ceci atteste un commerce croissant engendrant des revenus qui ont

---

2. On ne sait pas clairement de quel port il s'agit. Son nom est donné suivant les manuscrits de la *Suma Oriental* de Tomé Pires comme *Mayajerij* ou *Malagery* et Ramusio a *Maiarani*. Le terme n'est certainement pas dérivé de Myohaung (« ville ancienne »), comme le pense Cortesão (1978 : 228, n. 176), car il s'agit bien là d'une appellation postérieure.

3. Au sujet du port, Hamilton dit (1744 : 30) : « *Arackan has the Conveniency of a noble spacious River, and its Mouth is both large and deep enough to accommodate Ships of the greatest Burden into a spacious Harbour, large enough to hold all the Ships in Europe* ».

4. Cortesão (1944 : 96) ; Hamilton (1744 : 27) : « … *in former Times made some Figure in Trade* »). Un peu plus loin (1744 : 30), l'auteur confirme le déclin du commerce à la fin du XVIIe siècle : « *When the English left Bengal in Anno 1686. Mr. Channock came thither with Half a Dozen of great Ships, to pass the South-west Monsoons away, the Country assisted them plentifully with Provisions, but they had no other Commerce* ».

5. CHSEA (1992 : 464-468) ; Pearson & Das Gupta (1987) ; Lieberman (1980A : 205) citant Meilink-Rœlofsz (1962).

6. BN Indochinois 4, f. 12.

7. Cortesão (1978 : 228). Le nom d'Arakan apparaît chez Tomé Pires sous quatres variantes : Derraquam, Racam, Derracam et Raqã (Cortesão 1978 : 226-227, 422).

8. Reid (1988, vol. 2 : 103) souligne le caractère remarquable de la monnaie arakanaise.

rendu possible entre autres les nouveaux monuments religieux et les travaux de défense. Le règne de Maṅ: Pā dynamique, sur le plan militaire et culturel, a donc pu donner une impulsion nouvelle à ce commerce.

Cette ouverture s'est poursuivie pendant la deuxième moitié du XVIe siècle quand les Portugais arrivèrent au Bengale et qu'un nombre croissant d'entre eux fonda des communautés dans la région de Chittagong. Le système des *carreiras* [9], introduit après 1518 par l'*Estado da India*, permit un voyage annuel vers Chittagong. Quatre des seize voyages *carreira* accordés par le gouverneur Martim Afonso de Sousa (1542-1545) étaient destinés au Bengale ; S. Subrahmanyam pense qu'ils allaient à Chittagong qui était alors (temporairement au moins) sous contrôle arakanais. Les Portugais de Cochin rivalisaient à cette époque avec les marchands Mappila pour le commerce lucratif du Bengale, qui passait précisément par Chittagong [10]. Sur le commerce des marchands portugais privés qui échappaient au contrôle de Goa, nous ne disposons que d'informations éparses. De Sebastião Gonçalves Tibau, il est dit qu'il vint à Dianga au début du XVIIe siècle pour vendre du sel, mais qu'à la suite d'une incursion punitive des Arakanais en 1607, il se trouva réduit à mener une vie de pirate dans le delta du Gange [11].

Les études de Sanjay Subrahmanyam sur la présence portugaise dans le golfe du Bengale ont montré que le commerce des marchands privés portugais a résisté à la très forte pression des Hollandais. Ainsi une communauté de marchands portugais prospéra à Nagapattinam (Coromandel) jusqu'en juillet 1658 lorsque la ville fut prise par les Hollandais. La communauté se reconstitua à Porto Novo au cours des décennies suivantes. Au Bengale, la destruction de Hugli en 1632 ne fut pas suivie de la disparition pure et simple de la communauté marchande portugaise. Vers 1640, les Portugais en constituèrent une nouvelle et autour de 1665, il y eut une résurgence de la vie communautaire, et les activités commerciales portugaises sont attestées jusqu'à la fin du siècle. Ces communautés portugaises ne dominaient pas les activités commerciales de ces ports, elles étaient intégrées à la communauté marchande indigène. À Porto Novo, il y avait des marchands musulmans de la communauté des Marakkayar, des maîtres de navires hindous (*Chetties*), des Espagnols de Manila, des *country traders* anglais ou hollandais ainsi que des marchands arméniens [12]. Ceci rend probable l'existence d'une petite communauté marchande portugaise

9. En vertu de ce système, la permission d'un voyage annuel entre deux ports était accordée contre le paiement d'une somme qui variait en fonction du bénéfice réalisable ; ces routes étaient considérées comme des propriétés exclusives de la couronne portugaise.

10. Subrahmanyam (1993 : 90, 93).

11. Campos (1979 : 82).

12. Subrahmanyam (1990 : 226-240).

en Arakan qui poursuivit ses activités à côté de compatriotes de mauvaise réputation, engagés dans la traite des esclaves ou se trouvant au service du roi. Ceux-là ne mettaient pas la voile sur les grandes routes de commerce, mais faisaient, à côté d'entrepreneurs indigènes ou de marchands privés hollandais ou anglais, du cabotage, ce que les sources anglaises appellent les *coastal voyages* ou le *trade from port to port* [13].

Les ouvrages de T. Raychaudhuri et de O. Prakash ainsi que les études de D. G. E. Hall et plus récemment de S. Subrahmanyam et de S. van Galen permettent d'avoir une idée générale des relations commerciales de la VOC avec l'Arakan [14]. Comme nous l'avons signalé à maintes reprises, ces relations avaient un caractère éminemment politique, à la fois dans le contexte de la rivalité entre les Portugais et les Hollandais, mais aussi dans celui des relations entre le gouvernement mogol du Bengale et l'Arakan. Les rapports entre la VOC et les rois arakanais couvrent une période de presque cinquante ans et utilisaient deux routes, l'une reliant directement Batavia à Mrauk U et l'autre, reliant l'Arakan aux comptoirs hollandais de Masulipatam et Pulicat.

Suivant le principe que le commerce interasiatique devait couvrir les frais d'achat et de transport des marchandises vers l'Europe, les Hollandais s'étaient implantés dès le début du XVIIe siècle au Coromandel pour se procurer les textiles nécessaires au développement de leur commerce dans les îles. Les tissus achetés en Inde étaient échangés contre les épices destinées au marché européen. Mais ces tissus devinrent eux-mêmes un article d'exportation de plus en plus important vers l'Europe au cours du XVIIe siècle. Comme il n'y avait pas une grande demande en Inde pour les marchandises susceptibles d'être importées par la Compagnie hollandaise, les Hollandais devaient surtout importer des métaux précieux et de la monnaie [15]. Des importations d'autres régions d'Asie pouvaient donc réduire la quantité d'or et d'argent à investir dans l'achat des tissus. L'Arakan était parmi ces régions situées autour du golfe du Bengale, où les Hollandais cherchèrent dès le début du siècle des occasions pour investir leur capital. Mais les perspectives en Arakan n'étaient pas très prometteuses. À partir des années vingt, la raison principale du commerce hollandais a été l'exportation de riz pour subvenir aux besoins de Java, et d'esclaves pour les plantations.

---

13. Des exemples figurent dans Foster (1896, vol. 1630-1633 : 43, 87). Les activités commerciales des marchands privés portugais s'étendaient jusqu'à Goa, le golfe du Bengale, au littoral du Ténasserim, à la péninsule malaise et même jusqu'à Aceh (Subrahmanyam 1990 : 219).

14. Hall (1936) ; Raychaudhuri (1962) ; Prakash (1984) ; Subrahmanyam (1997) ; van Galen (1998).

15. Voir à ce sujet Om Prakash (1981 : 196-197).

Le premier contact avec l'Arakan date de 1607 lorsque Pieter Willemsz et Jan Gerritsz Ruyl furent envoyés avec une cargaison du Coromandel en Arakan. L'année suivante des conditions favorables leur furent offertes par le roi en échange d'une aide contre les Portugais. Mais les Hollandais ne voulaient pas s'engager [16]. Ce n'est qu'en 1610, qu'un comptoir fut ouvert à Mrauk U par Jacob Dirksz Cortenhœff [17]. Le roi offrit alors Dianga aux Hollandais pour qu'ils y construisent un fort. Les rapports hollandais font état des relations tendues entre l'Arakan et le royaume birman, tensions qui devenaient un obstacle au commerce. La contribution hollandaise à la déroute de la flotte portugaise en 1615 encouragea Van Berchem, le chef du comptoir de Masulipatam, à poursuivre ses efforts en direction de l'Arakan. Dans une lettre du 19 octobre 1617 adressée au comptoir de Pulicat, les directeurs à Amsterdam s'interrogeaient sur les possibilités de commerce en Arakan [18]. Mais quatre ans plus tard, le comptoir de Mrauk U fut fermé parce que les espoirs de faire des profits en exportant notamment des rubis et de l'or ne s'étaient pas réalisés [19].

Sous le gouverneur général Cœn, l'acquisition d'esclaves pour la culture et la récolte du macis et de la noix de muscade devint une priorité de la politique d'achat des comptoirs du Coromandel et les marchands en Arakan retrouvèrent une occasion de faire des affaires. Mais une première tentative de Batavia, faite en septembre 1624, de relancer le comptoir à Mrauk U pour s'approvisionner en riz et en esclaves, échoua. Le yacht qu'on envoya de Batavia en Arakan se retrouva au Coromandel à la suite de vents adverses, mais il avait tout de même pu faire des provisions de riz et d'esclaves [20]. Quoique le roi eût promis de fournir annuellement 2 000 à 3 000 esclaves, une grande livraison échappa aux Hollandais en 1625, quand 4 000 esclaves d'une cargaison de 10 000 moururent et qu'interdiction fut faite aux Hollandais d'en acheter d'autres. Le comptoir rouvert cette même année, ne compta plus que deux marchands, qui purent procurer des livraisons occasionnelles d'esclaves et de riz. Il fut fermé en 1628. Dans les années suivantes, les relations avec Mrauk U furent directement dirigées depuis Batavia [21]. En 1631, le chef du comptoir à Mrauk U était Cornelis Houten qui réussit à envoyer trois cargaisons de riz à Batavia et au

16. De Jonge (1865, vol. 3 : 211).

17. Cortenhœff fut rappelé à Masulipatam en 1614 pour mauvaise conduite et puni. Il retourna ensuite à Mrauk U où il resta jusqu'en 1616 (Prakash 1984 : 31, n. 1).

18. Prakash (1984 : 46).

19. Raychaudhuri (1962 : 79-80). L'auteur remarque que le riz et les pierres précieuses n'ont joué aucun rôle dans les projets d'implantation en Arakan avant 1615 (*op. cit.*, n. 152, p. 79).

20. Hall (1936 : 70).

21. Raychaudhuri (1962 : 80-81).

Coromandel, mais peu après, le comptoir fut à nouveau abandonné. Le commerce hollandais reprit après l'ambassade envoyée en 1633 à Batavia par Sīrisudhammarājā. En 1636 et 1637, les lettres du chef de comptoir Adam van der Mandere fournissent une image des conditions commerciales que les Hollandais affrontaient en Arakan. En 1636, l'offre de riz était encore limitée à la suite d'une famine et son prix élevé, des produits comme la laque ou l'indigo étaient moins chers à Chittagong qu'à Mrauk U. Comme les Hollandais, en guerre contre les Portugais, avaient alors un énorme besoin de riz, ce que savaient les Arakanais, le roi leur imposa ses propres prix par l'exercice de son monopole. À ceci s'ajoutèrent des plaintes répétées sur le traitement qu'y recevait van der Mandere, lui même vivement critiqué pour la faiblesse de son attitude face au roi ainsi que pour les lacunes de sa comptabilité. Il fut rappelé en 1638 [22].

Son successeur, Arent Jansen van der Helm eut des rapports privilégiés avec Narapati jusqu'en 1643 et l'exportation d'esclaves et de riz semble avoir continué sans problèmes. Un des produits en forte demande en Arakan étaient les cauries, utilisées comme petite monnaie [23], et les Hollandais envoyaient même des bateaux aux Maldives pour s'en procurer. En 1645, le comptoir fut fermé dans le contexte du changement de règne et le roi confisqua un navire hollandais et arrêta l'équipage avec le capitaine, un marchand hollandais. Pendant plusieurs années, les Hollandais attaquèrent alors des navires de commerce arakanais. Le comptoir fut rouvert en 1653 au début du règne de Candasudhammarājā avec qui les rapports furent particulièrement bons. Le roi accorda la liberté du commerce et mit à la disposition des marchands un lieu approprié pour la construction d'un magasin ; l'exportation d'esclaves, dont la demande avait été en baisse entre 1647 et 1652, reprit et fut facilitée ; le roi autorisa aussi le départ d'enfants issus de mariages mixtes [24]. Plus haut, nous avons expliqué les raisons de politique étrangère qui poussèrent les Hollandais à fermer leur comptoir en 1665. Il semble pourtant que quelques années plus tard, des marchands

22. Hall (1936 : 75-77, 79).

23. Aux XVIe et XVIIe siècles, les cauries étaient utilisées comme petite monnaie au Siam, en Arakan, à Kedah et à Martaban (voir Reid 1988, vol. 2 : 97. Leur validité est déjà attestée par Pires (Cortesão 1978 : 383). Schouten (1727, vol. 1 : 253) nous fournit une description pittoresque : « Pour acheter les menuës denrées, on porte au marché des Couris, ou petites cornes, dont quatre-vingts ne valent pas plus de neuf deniers, de sorte qu'il en faut porter beaucoup, pour peu qu'on veüille faire d'emplettes. Car les plus petites piéces d'argent qui aïent cours à Aracan, valent un Tang, ou une Roupie Maure, ce qui fait vingt-cinq sous, monnoie de Hollande, & quand on en change un, on a deux mille six cents soixante couris. Il faut donc avoir avec soi un grand sac, & un bon valet qui le porte sur son dos, si l'on veut faire de grosses provisions ».

24. Raychaudhuri (1962 : 166) ; Hall (1936 : 85-86).

hollandais revinrent, mais nous en savons encore peu sur cette présence discontinue qui se poursuivit jusqu'en 1683 [25].

L'essentiel du commerce avec l'Inde et probablement l'essentiel du commerce extérieur arakanais tout court, était entre les mains de marchands musulmans [26]. Depuis le XVIe siècle, ceux-ci avaient été bienvenus en Arakan aux yeux des rois qui « traitent bien les étrangers, & permettent aux Maures, aux Perses & aux Arabes, l'exercice de leurs superstitions » [27]. Ils ont non seulement constitué la plus forte communauté marchande, mais leur présence atteste une continuité et une longévité qui tranche avec les « incursions » commerciales de marchands occidentaux [28]. Face aux Portugais, les marchands musulmans défendaient leurs intérêts auprès de Maṅ: Rājā krī: quand il laissa Syriam à de Brito [29]. Leur position à la cour était influente et les poètes bengalis, comme Dawlat Qazi ou Al-Awwal firent l'éloge de la tolérance des rois arakanais à leur égard. Ministres, marchands et mercenaires musulmans formaient un microcosme islamique qui n'a pas encore été appréciée à sa juste mesure par les historiens. Son intérêt particulier ressort du contexte des relations hostiles entre l'Arakan et l'Empire mogol. La persistance du commerce entre l'Arakan et le Coromandel n'était pas une contradiction et s'intègre dans une réalité complexe [30]. Entre Arakanais bouddhistes, Luso-asiatiques de confession chrétienne et une communauté musulmane bigarrée, il y avait bien des frontières culturelles ; ce qui les rapprochait, c'était une cohabitation d'intérêts mutuels. De nombreux musulmans au service des Arakanais étaient probablement aliénés au gouvernement mogol. Les descendants de

---

25. Valentijn parle d'un massacre de Hollandais en 1670 (voir Harvey 1967 : 146).

26. La recherche contemporaine insiste sur le caractère composite de la communauté marchande indienne : recul de la prédominance arabe après 1500 sur la côte occidentale, diversité des origines géographiques et sociales des marchands musulmans (gujarati, malabar, bengali), importance de la communauté marchande hindoue. Par rapport à l'Arakan, on peut notamment penser à la présence de Chettiyars du Coromandel. (Voir M. Pearson, « India and the Indian Ocean in the Sixteenth Century », dans Pearson & Das Gupta 1987 : 71-93). Arasaratnam explique que les hindous du Bengale n'ont joué un rôle notable qu'à la fin du XVIIe siècle et leur participation au commerce arakanais n'entre donc pas en compte dans le cadre de notre étude. (« India and the Indian Ocean in the Seventeenth Century », Pearson & Das Gupta 1987 : 106). Schouten ne mentionne les marchands hindous (« gentives ») que très brièvement (Schouten 1727, vol. 2 : 500).

27. Methwold (1667 : 13).

28. Signalons qu'outre les marchands portugais et hollandais, nous avons trouvé occasionnellement des références à des marchands danois, belges, français et allemands en Arakan.

29. Guedes (1994 : 133).

30. On trouve des exemples qui prouvent que les intérêts commerciaux l'emportaient sur les hostilités politiques. Les sources anglaises notent que des navires de commerce de Mir Jumla, le grand général mogol, se rendaient aussi en Arakan. (Foster 1896, vol. 1651-1654 : 12 [lettre de Walter Littleton et Venkata Brahman (Fort St. George) datée du 17 janvier 1651]). L'étrange complexité des relations entre chrétiens et musulmans est apparente dans les descriptions que nous fait Manrique (Manrique 1927, vol. 1 : 421-446).

Portugais qui avaient rompu avec leurs origines pour faire souche du côté de Dianga, étaient l'objet du mépris des autres Européens.

Quant aux marchands musulmans, Schouten écrit :

> Il n'y a que trés-peu des Maures qui habitent dans le Roïaume d'Aracan, qui y soient nez. Les autres sont originaires de Bengale, de Golconda, de Suratte, de Paliacatte, de Masulipatan, de-sorte qu'ils y habitent comme étrangers : & ils y sont dans une grande dépendance des Puissances, ainsi-que nous le remarquâmes lors-qu'il vint de la part du Roi une défense aux Maures d'aller à bord des navires Hollandois. Car cette défense fut observée avec tant d'exactitude & de circonspection, que nous ne vîmes ni Babbarabab, ni aucun de ses camarades, pendant qu'elle dura [31].

Schouten confirme ce que note d'une manière plus générale Manrique trente ans auparavant, quand il écrit que de nombreux marchands étrangers venaient du Bengale, de Masulipatam, du Ténasserim, de Martaban, d'Aceh et de Java. La plus grande partie du commerce entre Mrauk U et Masulipatam était entre les mains de marchands musulmans [32]. Même après la perte de Chittagong, ceux-ci continuaient à venir en Arakan [33]. Raychaudhuri fournit un tableau des navires indiens qui quittèrent les ports du Coromandel en 1681-1682. Un navire, sur les douze qui quittèrent les ports du nord du Coromandel, se dirigea vers l'Arakan (deux allèrent au Pègou), et un des deux navires qui partirent de Pulicat alla en Arakan (l'autre alla au Pègou) [34].

Si Schouten remarque à juste titre que les Arakanais sortaient peu de leur propre pays pour faire du commerce, on trouvait cependant des navires du roi sur les routes maritimes vers l'Inde ; leur présence est attestée à Pulicat par des sources hollandaises et à Masulipatam par des sources anglaises [35].

Dans ce commerce qui reliait essentiellement des ports de la côte occidentale et orientale du golfe du Bengale, les ports de Mrauk U et de Chittagong étaient les plus importants du côté arakanais [36]. Les

---

31. Nous sommes au début de l'année 1661, Shah Shuja était en fuite, et les autorités arakanaises avaient peur qu'ils puisse s'échapper sur un des navires qui étaient alors dans le port. D'où l'interdiction pour les musulmans de monter sur les navires hollandais. Schouten (1727, vol. 1 : 256, 258).

32. Manrique (1927, vol. 1 : 217). Methold (1619) ; Christopher Hatton, venu en 1657 à Masulipatam, mentionne le commerce avec l'Arakan dans une lettre de 1676 à l'intention de Streynsham Master. Streynsham (1911, vol. 2 : 112 [*Account of the trade of Metchlepatam 9 January 1676*]).

33. Hamilton (1744 : 31).

34. Raychaudhuri (127, n. 240).

35. Schouten (1727, vol. 1 : 245) ; La présence à Pulicat semble assurée pour les années 1634 et 1637 d'après Hall (1936 : 70, 73). *Letters received...* [1607-1615] 1896 : 74 ; 1897 : 61 (à Masulipatam) ; 1899 : 103 (à Aceh) ainsi que *English Factories, inter alia*, vol. 1634-1636 : 50 (à Masulipatam).

36. Nous avons trouvé peu de références à Dianga ; les Hollandais allaient s'y approvisionner en esclaves (Hall 1936 : 95). Au sujet d'un projet hollandais de s'implanter à Dianga, voir Prakash (1984 : 27).

navires étrangers rejoignaient Mrauk U en remontant la Kaladan. Ils mouillaient, disent les sources hollandaises, à Bandel, terme désignant un port à quelques lieues au sud de la ville. Il s'agit, aux dires de nos informateurs de Mrauk U, de Baungdwet (Bhoṅ: dwat) situé à trois kilomètres au sud de Mrauk U, sur un large bras de la rivière Aung dat, où on trouve effectivement encore un bâtiment en briques qui pourrait avoir servi à stocker des marchandises [37]. Ceci n'exclut pas que les navires aient pu charger des marchandises ailleurs. En effet, Schouten raconte que le navire sur lequel il voyageait, prenait du riz à deux reprises, la deuxième fois plus loin en aval de la ville pour éviter que le navire, lourdement chargé, ne s'échoue sur des bancs de sable [38]. Il n'est pas question de situer le port de Mrauk U au ras des murs de la ville, parce que la rivière y est bien trop étroite pour les nombreux navires qui auraient fréquenté l'Arakan au XVIIe siècle ; cela ne concorderait d'ailleurs pas du tout avec la description de Hamilton (déjà citée) qui parle d'un « *spacious Harbour, large enough to hold all the Ships in Europe* [39] ».

Alors que les principaux entrepôts de commerce (magasins de riz, écuries d'éléphants) se trouvaient en dehors de l'enceinte de la ville – Schouten distingue clairement entre la ville et Bandel où se trouvait le comptoir hollandais – la capitale avec ses marchés foisonnants était un important foyer de consommation de biens importés [40]. Le sort du

---

L'étude de la géographie portuaire et de l'économie politique des ports dans l'océan Indien durant la période précoloniale n'en est encore qu'à ses débuts. D'une manière générale, nos réflexions ont profité des articles de Sinnappal Arasaratnam (« Pre-colonial and Early-Colonial Port Towns ») et d'Atiya Habeeb Kidwai (« Conceptual and Methodological Issues – Ports, Port Cities and Port-Hinterlands ») parus dans Banga (1992 : 367-373 et 7-43).

37. Schouten affirme que Bandel se trouvait à dix-huit lieues en aval de Mrauk U (vol. 1, 1727 : 166), ce qui ne s'accorde pas avec la position de Baungdwet. Nous n'avons pas encore trouvé d'explication satisfaisante à ce sujet. Ce bâtiment, vestige historique remarquable, a été détruit par les autorités birmanes en 2002.

38. Schouten (1727, vol. 1 : 260-261).

39. *Cf.* Than Tun (1998). Il explique d'abord que Mrauk U avait deux ports, dont l'un à l'est sur la Lemro, l'autre à l'ouest sur la rivière Paungdok (arakanais : Baungdwet), un paragraphe plus loin, il fait de Paungdok le port sur la Lemro (à notre avis une erreur) et de Aung Dat le port sur la Kaladan (p. 5). Nous sommes d'accord que Mrauk U pouvait être atteint par la Lemro, mais le ruisseau qui relie la Lemro à Mrauk U n'est accessible (du moins aujourd'hui) qu'à des pirogues ou des barques. Le professeur Than Tun nous a expliqué qu'il tenait ses données d'informateurs locaux (communication orale du 23 juillet 1998).

40. Sur la prospérité du pays en général, voir Manrique (1927, vol. 1 : 124) et Schouten (1727, vol. 1 : 185-187), dont une des descriptions bucoliques mérite d'être citée : « Lorsque nous allions assez loin sur la montagne, nous découvrions la ville d'Aracan, & les toits dorez du palais, sur lesquels la réflexion des raïons du Soleil faisoit un éfet admirable. Nous voïons aussi en plusieurs endroits, sur la montagne même & dans les valées, des Pagodes, qui diversifiant le païsage, le rendoient plus agréable. En regardant d'un autre côté, nous voïons la ville de Bandel, notre loge, des étangs, des viviers, des vergers, des maisons de plaisance.

« De l'autre côté de la montagne on descendoit dans un très-beau païs, qui à son extrémité, c'est-à-dire aussi-loin que notre vuë pouvoit s'étendre, étoit environné d'autres monta-

commerce dépendait en grande partie de la demande de la cour elle-même.

Chittagong avait été un des deux plus importants ports du Bengale au XVIe siècle. On peut se demander comment évolua son commerce après la conquête arakanaise. Sous le gouvernement des sultans, Chittagong avait été la voie de passage obligée pour entrer au Bengale [41]. Le hinterland de Chittagong, c'était le Bengale. Dire que la conquête arakanaise allait réorienter le commerce du port vers l'Arakan revient évidemment à simplifier un peu trop les choses. Le marché que représentait le Bengale étant largement supérieur à celui que représentait l'Arakan, on pourrait supposer une baisse des activités du port. L'importance économique se comprend aussi à travers le fait que ses gouverneurs avaient le droit de battre leur propre monnaie [42]. Chittagong exportait le riz des plaines environnantes, du sucre, du poivre, du coton, des cotonnades et du bois pour la construction navale ; c'est par cette ville aussi que transitaient les esclaves. Nous y trouvons enfin des marchands hollandais qui avaient découvert que les prix y étaient plus bas qu'à Mrauk U [43].

---

gnes, & qui contenoit des bourgs, des villages, de belles campagnes, & le plus beau païsage qu'on puisse imaginer. On y voioit les païsans ocupez à la culture des terres, des bergers & des bergéres qui conduisoient & faisoient paître du gros & du menu bêtail, bœufs, chévres, brebis, pourceaux ; & des volatiles, poules, oies, canards & sur-tout on y voioit des champs de ris si-admirables, qu'on espéroit une abondante récolte.

« D'autres fois nous allions visiter les étangs dont l'eau est très claire, & qui sont formez de ruisseaux d'eau douce, dont le païs d'Aracan est tout entrecoupé, de-même que plusieurs autres païs de l'Asie. Ils sont ordinairement placez entre des campagnes de verdure, presque tous quarrés, de cinquante, soixante & quatre-vingts, & jusqu'à cent perches. Leurs eaux sont très-utiles pour les hommes, pour le bêtail, pour toutes sortes d'animaux & pour les volatiles. Nous nous y baignâmes plusieurs fois pour nous rafraîchir. Nous entrions aussi dans des jardins, où l'on nous donnoit du fruit pour un prix modique. Nous allions voir de vastes bâtimens d'écuries qui ont été bâties à Bandel, pour y entretenir un grand nombre d'éléfans. [...] Un jour nous nous embarquâmes au nombre de huit, dans le lackno [bateau à rames mu par des esclaves] de la Compagnie ou du Président, pour aller voir un des plus beaux endroits du Roïaume, où il y avoit plusieurs petites villes, quantité de villages, des jardins, des parterres, des metaieries, des vergers, des campagnes, des bois, & tout ce qu'on peut souhaiter d'agréable & d'utile... ».

Au sujet des marchés à Mrauk U, voir Manrique (1927, vol. 1 : 380-381) et Schouten (1727, vol. 1 : 242-243) : « Nous passâmes dans plusieurs rües très-marchandes, qui étoient aussi sur une éminence de roche, & dans plusieurs belles places, pour aller vers le palais ; mais ce ne fut pas sans admirer l'afluence de peuple que nous rencontrions par-tout, le grand nombre des belles boutiques que nous voïons en plusieurs quartiers, les riches marchandises qui y étoient étalées, n'y en manquant aucune de celles que l'Asie fournit ».

41. Voir le rapport anonyme de l'ambassade portugaise de 1521 édité par Thomaz & Bouchon (1988).

42. Qanungo (1986 : 621) ; Chowdhury (1997 : 149). Les monnaies arakanaises n'étaient pas simplement des médailles commémoratives mais servaient effectivement comme moyen de paiement dans le commerce en gros. « *In contractibus vero et mercatura larini, talleri Hispanici et ducati Venetiani currunt, item moneta quadrata argentea quam tanga vocant et a Rege Rekam cuduntur* » (Fernberger 1999 : 113).

43. Hall (1936 : 71).

Du temps où Sandwîp appartenait aux Arakanais, le sel a probablement constitué un des principaux articles d'exportation [44].

Les sources hollandaises montrent en fait que Chittagong continua à jouer un rôle important comme centre commercial et producteur de textiles. Les revenus pour la couronne étaient tels que sa perte en 1666 fut décisive dans le déclin du pouvoir arakanais. Nous avons signalé que Chittagong intéressa temporairement les Anglais quand ils cherchèrentt une alternative à leur comptoir au Bengale autour de 1685. Mais Hamilton qui a connu la ville vers 1690, note que le gouvernement y était anarchique et que sa « pauvreté en faisait un objet d'indifférence pour qui la possédait [45] ».

Quand on se tourne vers les relations commerciales avec la Birmanie, on pense surtout au commerce transarakanais qui reliait l'Arakan à la Birmanie septentrionale. Les rubis en provenance de Mogok passaient par les routes de Am et de Talak et étaient exportés ensuite vers l'Inde. Ceux qui assuraient le transport de ces marchandises, précieuses mais peu pesantes n'étaient très probablement pas les mêmes que ceux qui allaient les revendre en Inde. Si l'on peut juger d'après la situation dans la première moitié du XIXe siècle, il s'agirait surtout, du côté birman, de marchands shans. Or cette appellation n'est pas très précise, car, comme nous l'a dit un informateur arakanais, ses compatriotes peuvent appeler « shan » n'importe qui venant de l'est. On ne sait pas si l'état des routes permettait l'utilisation de bêtes de somme d'une manière régulière. Le passage par Mrauk U était-il obligatoire pour les marchandises en provenance de Birmanie ? On ne le sait pas. Aucune des routes importantes qui viennent de la vallée de l'Irraouaddi et aboutissent du côté arakanais ne passent directement par la capitale arakanaise. La route de Am, qui aboutit au bourg de même nom, débouche sur une voie fluviale (la rivière de Am) qui fait la connexion avec la mer bien au sud de l'embouchure de la Kaladan et de l'île de Ramree. Am était sans doute une importante place de commerce. Notre documentation ne nous confirme pas qu'on y percevait des impôts, mais contrairement à la situation à la fin du XVIIIe siècle, les deux passes (Am et Talak) étaient administrativement sous le contrôle de la cour, et non pas du gouverneur de Sam twè ou de Ramree [46]. Pendant la période des rois guerriers, le commerce avec la Birmanie centrale s'est poursuivi, comme on peut le déduire d'une sorte d'entente conclue en 1603 entre le roi d'Arakan et le seigneur de Ñoṅ ram [47], mais il y eut aussi des périodes où le commerce des rubis était bloqué à la suite des rivalités entre l'Arakan et l'empire birman renaissant.

---

44. Qanungo (1986 : 618).
45. Hamilton (1744 : 26).
46. Communication orale de Oung Hla Thein (Sittwè) du 6 janvier 1998.
47. Blackmore (1985 : 30).

Les rois et l'État « si florissant… »

Les rois arakanais de Maṅ: Rājā à Candasudhammarājā ont activement favorisé le commerce et la venue de marchands étrangers dans le royaume. Dans une lettre attribuée au roi arakanais et adressée vers 1518 au roi du Portugal [48], le roi d'Arakan promet la sécurité et le meilleur accueil à tous les navires qui viendront dans son pays. Les rois d'Arakan, proches du monde cosmopolite de Chittagong, que nous décrit le rédacteur anonyme de l'ambassade portugaise de 1521 au Bengale, étaient donc très intéressés au commerce [49]. Dans la chronique de Wimala, il est dit que le roi Maṅ: Pā établit des gardes pour protéger les marchands étrangers dans les ports et fit creuser des réservoirs d'eau pour leur fournir des approvisionnements en eau potable [50]. On n'imagine pas le développement de la communauté portugaise de Dianga sans la faveur de Maṅ: Phaloṅ: dans la deuxième moitié du XVIe siècle.

Au début de son règne, Maṅ: Rājā krī: réduisit de 3 % les taxes à payer par les Portugais sur les produits importés [51]. Après la conquête du Pègou, il mit Syriam aux mains de de Brito dans l'espoir que la renaissance du port, la principale entrée pour le commerce de la Birmanie, puisse, après les guerres désastreuses de la fin du siècle, lui assurer des revenus. Mais confronté aux rébellions des Portugais aux deux points extrêmes de son royaume et à leurs tentatives de mettre en place des principautés autonomes, le roi s'adressa à leurs concurrents, comme le rapporte Methwold (vers 1619) :

> Ce Prince a plusieurs fois invité les Anglois & les Hollandois de s'habituer en son Pays, mais la connoissance qu'ils ont du peu de profit qu'il y a à y faire, les a empesché de recevoir ces offres [52].

Ceci n'est vrai qu'en partie pour les Hollandais dont les intérêts commerciaux comme ceux des Portugais s'imbriquaient avec les intérêts politiques et commerciaux des rois. Mais contrairement aux Portugais, les Hollandais, sollicités par Maṅ: Khamoṅ: aussi bien que par Sīrisudhammarājā, étaient généralement peu enclins à se laisser entraîner dans ce jeu, étant donné leurs intérêts à la fois au Pègou [53] et au Bengale. Après l'intervention de quelques navires hollandais à côté de la

48. La lettre en portugais qui ne mentionne pas le nom du roi, a été publiée dans Bouchon & Thomaz (1988 : 362-363).

49. Thomaz & Bouchon (1988).

50. WM 65.

51. Guedes (1994 : 108 et n. 78).

52. Methwold (1672 : 13).

53. Schouten rapporte longuement, comment, en 1660, un navire hollandais parti de Masulipatam pour le Pègou, échoua sur la côte arakanaise et son équipage fut réduit en esclavage, accusé de transporter des armes pour le compte du roi birman (1727, vol. 1 : 170-179).

flotte arakanaise en 1615, lors de l'attaque portugaise contre Mrauk U, le roi fit appel à l'aide hollandaise en 1619 pour attaquer les Mogols [54]. Les responsables de la VOC qui étaient sur la *Jager* furent assez imprudents pour acquiescer et pour accepter une somme de 1 000 *daṅgā*, mais finalement le navire hollandais partit en abandonnant le comptoir [55]. La diplomatie arakanaise ne marqua donc pas de succès notable sur le plan d'une assistance militaire hollandaise. Elle fut bien plus habile en revanche dans son espionnage économique qui permit aux Arakanais de connaître les besoins des Hollandais et de maintenir élevés les prix du riz et des esclaves. Telle fut en effet, au jugement des Hollandais, la principale conséquence de l'ambassade arakanaise envoyée auprès du Gouverneur général en 1637. Interdiction fut désormais faite aux chefs du comptoir hollandais de Mrauk U d'accorder la permission d'envoyer des représentants du roi arakanais à Batavia [56]. D'une manière générale, les rapports des Hollandais avec le roi Sīrisudhammarājā ont été tendus. La responsabilité en a été attribuée en bonne partie au chef du comptoir, Adam van der Mandere, qui fut rappelé à Batavia en 1637. Peu avant son départ, le roi se plaignit amèrement de la violence avec laquelle les marchands présentaient leurs revendications. Le principal grief des Hollandais était l'imposition des monopoles et le non-respect de certaines promesses faites, comme par exemple la construction d'un magasin en pierres. Il ne faut sans doute pas surestimer ces problèmes sur le plan du commerce arakanais en général, car les exportations hollandaises ne comptaient évidemment que pour une partie du commerce extérieur. D'un autre côté, nous devons prendre en considération les rivalités entre marchands de diverses nations qui s'efforçaient d'obtenir des avantages au détriment de leurs rivaux par le biais d'officiers de la cour qui n'étaient pas toujours favorables aux Européens [57].

Sous Narapati, les rapports avec les Hollandais semblent avoir été à nouveau très bons, mais c'est durant les quatre dernières années du règne quand le roi, souffrant, se retira des affaires politiques, que les Hollandais durent payer une taxe pour chaque esclave. Sous le règne de son fils Satui: dhammarājā, la reprise des relations échoua suite à la malheureuse expédition de J. Hensbrœck (1650) [58].

Quant à Candasudhammarājā, nous avons déjà noté que sous son règne, les Hollandais ont bénéficié de conditions très satisfaisantes, parce qu'il leur accorda non seulement la liberté de commerce, mais

---

54. Une première demande d'aide militaire avait déjà été faite en vain par Maṅ: Rājā krī: en 1608 (Hall 1936 : 68).

55. Prakash (1984 : 9).

56. Hall (1936 : 75-76).

57. Les circonstances qui entourent la fermeture du comptoir en 1645, lorsqu'un navire hollandais fut confisqué et son équipage arrêté, doivent probablement être mises sur le compte de telles rivalités.

58. Cette mission fut étudiée par S. Subrahmanyam (1997 : 237-244).

leur fournit des pilotes pour la navigation sur la Kaladan et un accès direct à la cour pour déposer leurs plaintes.

Les rois ont favorisé le commerce, parce qu'ils en retiraient des revenus considérables. Sirisudhammarājā est celui qui s'est efforcé le plus d'en maximiser les profits. En 1636, il donna la gestion du monopole sur la vente du riz à « Lolcholij », le chef des eunuques, puis à « Losolosij » (*lashkar wazir* ?) [59]. Un peu plus tard, le roi imposa aussi un monopole de la vente de la laque. En 1636, il empêcha les Hollandais d'acheter du riz moins cher à Chittagong ; leurs besoins les forçaient alors à acheter même au prix fort. Le monopole du riz était imposé sous peine de mort et le prix variait en fonction des ressources disponibles et des besoins des Hollandais. Si nous prenons en compte que le roi, du fait des versements en nature imposés à une partie de la population et des récoltes obtenues sur les champs royaux, disposait généralement de greniers pleins dans sa bonne ville de Mrauk U, il apparaît non seulement comme le principal régulateur de l'offre sur le marché, mais comme le principal marchand de son royaume. Le roi pouvait aussi acheter de larges quantités de marchandises, comme le tabac ou le fer, et réaliser un bénéfice sur la vente de ces produits, n'accordant le droit de vendre à d'autres marchands qu'après avoir écoulé ses propres stocks.

Sīrisudhammarājā est le seul roi pour qui les sources nous disent clairement qu'il équipa lui-même des navires de commerce pour aller en Inde. Candasudhammarājā a misé sur l'ouverture et la libéralisation du commerce et mis fin aux monopoles d'achat et de vente. Il est difficile de dire laquelle des deux politiques, dirigiste ou libérale, entraîna les meilleurs résultats pour le trésor royal. Il est intéressant de noter que parmi les monnaies d'argent des rois arakanais qu'on peut retrouver aujourd'hui dans des collections, celles de ces deux rois sont de loin les plus nombreuses. Cela indique à notre sens, que l'afflux d'argent était très important, et que le commerce florissait.

Il n'est pas inutile de rappeler quelques jalons des rapports entre l'Arakan et ses voisins orientaux, car les relations politiques avec les États de la vallée de l'Irraouaddi avaient bien aussi une signification économique. Quoiqu'on ne puisse pas s'attendre à un système de protection légale et à un entretien performant des routes, on ne saurait imaginer le dispositif de routes entre les deux régions et la protection de marchands sans l'agrément royal [60]. Les problèmes d'ordre pratique

---

59. Ces noms (ou titres ?) se retrouvent dans les sources hollandaises (voir Hall 1936 : 73).

60. Le transport des marchandises se faisait à dos d'homme ou avec des bêtes de somme. L'état des routes assez étroites, suivant fréquemment le lit des ruisseaux en période sèche ainsi que les dernières étapes en amont des cols du Yoma ne permettaient pas l'utilisation de chariots. Voir notre article sur la route de Am (Leider 1994).

au sujet des passes servant le commerce transarakanais [61] (entretien et développement de routes, prélèvement de taxes, protection contre des brigands) se voient fort bien à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle et font comprendre en retour les implications politiques du commerce [62]. Ainsi il n'est pas surprenant que du côté de la Birmanie centrale, on sente une attention soutenue pour les rapports avec l'Arakan. Les rapports politiques paraissent stables tant que les rois arakanais n'ont affaire qu'avec des seigneurs de la Haute Birmanie ; ils sont marqués par hostilité ouverte ou latente quand il s'agit d'empereurs ambitieux et menaçants de Pègou ou d'Ava. Les agressions birmano-mônes partent du Pègou (1546 ; 1580 ; 1612), les agressions arakanaises se dirigent vers Pègou (1599-1600 ; 1626). L'importance du commerce des rubis était sans doute un élément non négligeable dans la diplomatie à l'égard d'Ava. Les repères des relations avec la Haute Birmanie sont, dans nos sources, des accords et déclarations d'intention : en 1454, une rencontre entre le roi arakanais Ali Khaṅ et le roi d'Ava (fixation des frontières entre les deux royaumes) ; en 1603, un échange de lettres entre le seigneur de Ñoṅ Ram (le père du futur roi d'Ava Anok bhak lwan) et Maṅ: Rājā krī: sur l'entretien des routes et le commerce entre l'Arakan et la Haute Birmanie ; en 1634, un échange de lettres et des ambassades entre Sīrisudhammarājā et Sā lwan à un moment où les relations étaient devenues extrêmement hostiles.

Les produits du commerce extérieur

Les produits exportés

Les produits exportés de l'Arakan étaient en partie des produits de transit (généralement en provenance de la Haute Birmanie) et en partie des biens du pays. Comme la traite des esclaves présente un cas particulier, nous allons en parler dans un chapitre à part.

Le riz était au XVIIe siècle un élément important des produits exportés. Il était exporté à Masulipatam [63] d'où il était revendu à Pulicat et dans d'autres ports méridionaux du Coromandel [64]. On peut penser que du riz arakanais était déjà exporté au XVIe siècle, mais nous n'en avons pas la preuve. Les Hollandais l'ont exporté à partir de 1615, mais surtout après 1624, vers Batavia et vers le Coromandel [65]. Schouten

61. Les trois principales passes étaient du nord au sud Talak, Am et Toṅ kut.

62. K. Hall (1985 : 198) souligne déjà l'importance du commerce transarakanais avant 1400.

63. Foster (1622-1623) 1896 ; lettre du 8 septembre 1623.

64. Methold (1672 : 12).

65. Raychaudhuri (1962 : 79, 96) ; Methold (1672 : 12) ; Prakash (1984 : 27) ; Van Galen (1998).

rappelle que le riz arakanais partait aussi vers d'autres régions méridionales [66] ; c'était une des marchandises que transportaient au XVIIe siècle les navires arakanais allant à Aceh ou Malaka [67]. Le régime d'exportation semble avoir été très semblable à celui de la Birmanie. Du moins à l'époque de Sīrisudhammarājā, le roi détenait le monopole de la vente du riz et son exportation était interdite sauf autorisation royale ; il n'était exporté que lorsqu'il y avait des surplus. Le roi disposait de grandes quantités de riz perçues comme impôt et stockées dans les greniers royaux. Au XVIIIe siècle, il ne restait que peu de choses de l'ancienne politique d'exportation de riz comme le notent les premiers administrateurs anglais [68].

Un autre produit agricole d'exportation était l'indigo [69]. Dans les années trente du XVIIIe siècle, des échantillons avaient été envoyés en Hollande, mais leur qualité avait été jugée inacceptable et l'espoir de la VOC de trouver ici une source supplémentaire d'approvisionnement fut déçu [70]. Le coton semble surtout avoir été cultivé pour des besoins locaux [71], mais au début du XVIIe siècle, on le note parmi les marchandises exportées à Aceh [72]. Chittagong continua à se développer comme région productrice de tissus. Du tabac était importé de Masulipatam [73]. Mais il y avait aussi une production locale qui fut exportée au XIXe siècle. Comstock note en effet que le tabac arakanais, très apprécié à Calcutta, était exporté vers le Bengale [74].

---

66. Schouten (1727, vol. 2 : 269).

67. *Letters 1899...* (*op. cit.* : 103, 206) pour l'année 1615 ; Foster (1896, vol. 7 : 131) en 1643 ; au sujet de navires d'Arakan et de Makassar arrêtés par les Hollandais ; Raychaudhuri (1962 : 13,167) ; Subrahmanyam (1997 : 226).

68. Foley (1835 : 34) : « *As any exportation of the staple produce of the soil* [c'est-à-dire le riz] *was seldom or ever permitted, few returns were made in the shape of Europe or Indian goods* ».

69. Hall (1936 : 82).

70. Raychaudhuri (1962 : 164).

71. Comstock (1849 : 232) dit d'ailleurs que le coton était de qualité médiocre. Il confirme à cet égard Foley (1835) quand il écrit (1849 : 235) : « *There are no manufactures, except that of coarse cotton cloths for home consumption. These are made in nearly every house, and constitute the chief clothing of the people* ».

Hamilton (1744 : 24) avait noté l'existence de quelques manufactures de coton dans la région de Chittagong. Pogson (1830 : 51) signale le coton parmi les produits du pays. Au XIXe siècle, les districts de Ramree et Sandoway s'approvisionnaient en coton birman troqué contre du ngapi arakanais, cet échange se faisant par voie de terre et en fonction des seuls besoins du troqueur et non pas en vue d'une revente (Seppings 1925 : 64). D'après Hall (1936 : 82), les Hollandais n'avaient acheté des vêtements grossiers en coton que pour le besoin des esclaves.

72. *Letters...* (1899 : 103).

73. Methold (1672 : 11) ; Prakash (1984 : 9-10).

74. Comstock (1849 : 232-233). Hla Thwan Phyu (1976 : 17) compte le tabac, l'indigo et le coton parmi les exportations des Portugais et des Hollandais au XVIIe siècle, mais nous ne pensons pas que leur production ait été beaucoup plus importante à cette époque qu'au XIXe siècle, où elle était essentiellement destinée à des besoins personnels. Citons encore Foley qui écrit (1835 : 35) : « ... *neither of these* [coton, tabac, indigo] *are produced in such abundance as to permit of a large exportation ; the quantity grown being little more than sufficient for consumption in the province* ».

Chittagong et Sandwîp produisaient et exportaient traditionnellement du sel [75] ; c'étaient aussi deux importants centres de construction navale dès avant la période de la conquête mogole [76]. On ne sait pourtant pas à quel point les navires étaient vendus aux étrangers et construits pour eux. Il n'y a pas besoin de répéter l'importance de la construction navale en Arakan même. Un document portugais de 1644 note l'existence d'un excellent bois de construction à Chittagong et en Arakan qui pourrait, dans le cas d'une conquête du pays par les Portugais, servir à la construction navale [77]. Nous avons trouvé l'exemple d'un navire anglais envoyé en Arakan pour y être réparé [78]. À Chittagong, les Hollandais achetaient aussi de grandes quantités de tissus noirs en provenance du Tripura, utilisés pour vêtir les esclaves [79].

L'Arakan semble avoir eu une longue tradition dans l'exportation d'éléphants et d'ivoire, quoique ce commerce ne soit attesté que depuis le XVIIe siècle [80]. L'exportation d'éléphants était entre les mains de marchands musulmans et, autour de 1627, les marchands hollandais essayaient vainement d'entrer dans ce commerce lucratif [81]. Schouten note que les éléphants étaient souvent achetés très chers par des marchands musulmans qui les transportaient en « d'autres parties d'Asie » : Bengale, Coromandel, Orissa, Golconde ou même jusqu'en Perse [82]. Hall fait état d'un profit de 400 % pour les éléphants revendus à Pulicat [83]. D'autres produits végétaux ou animaliers destinés à l'exportation étaient la cire, les peaux, les cornes de buffle, du cordage [84]. Dans les récits du XVIe siècle, qui nous fournissent encore très peu d'informations sur l'Arakan, le pays est généralement associé à l'exportation des rubis du royaume d'Ava [85]. Nous avons vu que lorsque le flux régulier des échanges dans les ports maritimes de la Birmanie était bloqué pendant des périodes de conflit, le commerce transarakanais

---

75. Qanungo (1986 : 618-619).

76. Roy (1972 : 56).

77. Guedes (1995 : 102). Voir aussi Hamilton (1744 : 26, 30) et Pogson (1830 : 51).

78. Foster (1896 [1663], vol. 11 : 263, 275 ; [1665], vol. 12 : 129).

79. Hall (1936 : 75).

80. Foster (1896, vol. 6 : 66-67), arrivée de 7 éléphants le 5 avril, de 12 éléphants le 12 avril 1638 à Masulipatam ; Raychaudhuri (1962 : 80) ; Hall (1936 : 82). L'ivoire est mentionné par Hamilton (1744 : 30), puis par les documents du XIXe siècle (Comstock 1849 : 235 ; Seppings 1925 : 64). Schouten (1727, vol. 1 : 185-186) note les écuries d'éléphants avec « quelquefois dix-huit, vingt ou vingt-cinq grands, médiocres & petits, atachez les uns à côté des autres chacun à un pilier », et explique aussi leur dressage.

81. En Birmanie aussi, les Hollandais n'ont pas réussi à obtenir l'autorisation royale pour participer à l'exportation des éléphants. (Raychaudhuri 1962 : 80, 83.)

82. Schouten (1727, vol. 1 : 168, 186, 256).

83. Hall (1936 : 82).

84. Hall (1936 : 81) ; Foley (1835 : 34-35) ; Seppings (1925 : 64) ; Pogson (1830 : 51) ; Comstock (1849 : 235).

85. Voir Linschoten (1885 : 97) et Pires dans Cortesão (1944 : 95-97).

pouvait en profiter. Ceci ne veut pas dire que l'exportation des rubis par l'Arakan n'aurait fonctionné que pendant des périodes de crise et il est bien plus probable qu'il y ait eu un flux continuel de rubis qui transitait par l'Arakan [86] en direction de l'Inde. P. Floris note dans une lettre du 17 juin 1614 que le prix des rubis à Masulipatam était excessivement élevé parce que le navire d'Arakan n'était pas encore arrivé [87]. À côté des rubis sont mentionnés, d'une manière plus générale, pierres précieuses et diamants, et Hamilton dit que les marchands musulmans faisaient de bonnes affaires dans ce commerce [88].

On trouve souvent l'or parmi les exportations arakanaises quoiqu'on puisse être un peu surpris étant donné l'interdiction qui en était généralement faite par les rois birmans [89]. Nous supposons qu'en grande partie cet or provenait de Birmanie. Quant à la laque/gomme exportée d'Arakan, on ne peut dire s'il s'agissait d'un produit importé de la Birmanie ou d'une production locale [90]. Les Anglais en exportaient par Surat en Perse où ce produit se vendait bien [91]. Le plomb et l'étain que cite Hamilton étaient certainement des produits venus d'ailleurs, peut-être du pays shan et du Ténasserim [92]. Dans une cargaison hollandaise est également mentionné du benjoin qui a pu provenir du Ténasserim [93].

Les produits importés

Une bonne partie des biens importés étaient des biens de luxe destinés à la consommation de la cour. Il faut compter parmi ceux-là les diamants [94] et les tissus précieux [95]. Les marchandises achetées par les étrangers en Arakan, étaient payées en bonne partie avec de l'argent, un fait noté à la fois pour les marchands hollandais et musulmans [96]. Très probablement le principal produit importé massivement de l'Inde

---

86. Ce commerce est aussi attesté au XVIIe siècle (Raychaudhuri 1962 : 13 ; Foster, vol. 1 1896 : 14 [une lettre de Thomas Rā de 1618]).

87. *Letters...* (1897 : 61).

88. Hamilton (1744 : 33).

89. Hall (1936 : 82) ; Raychaudhuri (1962 : 13, 79) ; Foley (1835 : 34-35) ; Methold (1679 : 12) ; Linschoten (1885 : 97) ; Prakash (1984 : 27).

90. Raychaudhuri (1962 : 13) ; Hall (1936 : 82) ; Hamilton (1744 : 30) ; Methold (1679 : 12) ; Foster (1896, vol. 5 : 66).

91. Foster (1896, vol. 5 : 136, d'après une lettre de Surat du 2 décembre 1634).

92. Hamilton (1744 : 30).

93. Hall (1936 : 71). L'arbre *styrax benzoides* dont on tire la résine à benjoin se trouve au Ténasserim.

94. Raychaudhuri (1962 : 172). Les diamants étaient achetés à Masulipatam par des marchands d'Arakan.

95. Schouten (1727, vol. 1 : 256).

96. Schouten (1727, vol. 1 : 257) ; Hall (1936 : 83).

était des cotonnades [97]. Une grande partie en était réexportée vers la Birmanie [98]. Le seul produit importé de la Birmanie qu'on connaisse et qui était un produit de consommation locale, était le coton. On mentionne aussi du tabac indien et du bétel quoique ces produits aient aussi été produits au pays même [99]. Le fer était un autre produit d'importation venant de l'Inde et du Japon [100]. Les cauries, utilisées en Arakan comme petite monnaie pour les transactions sur les marchés, et des noix de coco venaient des îles Maldives [101].

Parmi les cargaisons hollandaises destinées à l'Arakan, nous trouvons également du poivre, des épices, du bois de santal, du soufre, du vermillon [102].

La traite des esclaves

The regular marauding expeditions undertaken by the Arakanese against Bengal for the capture of slaves had turned their country into one of the chief slave-marts of Asia
(Tapan Raychaudhuri, historien indien)

Dans le cadre du commerce extérieur, la question de l'esclavage ne nous intéresse en principe que dans la mesure où les esclaves étaient un produit d'exportation. Pour la VOC, il s'agissait, à côté du riz, de la seule marchandise conséquente. Or la déportation et la mise en esclavage de parties de la population présente aussi un aspect non négligeable des expéditions militaires et l'acquisition de personnes – et notamment de gens qualifiés – mis en esclavage, a considérablement augmenté la force de travail des rois. Outre ces aspects économique et politique, il faut remarquer que les esclaves ont fini par former une part croissante de la population du pays. L'intérêt de la question de l'esclavage est donc multiple et un rappel général s'impose afin de situer dans son contexte ce qui nous intéresse plus particulièrement ici, les déportations de groupes humains du Bengale.

---

97. Raychaudhuri (1962 : 158) ; Methold (1672 : 12) ; Seppings (1925 : 64). Schouten (1727, vol. 1 : 257) écrit à propos d'une visite au marché de Bandel : « La plus grande partie des marchandises qu'on voioit étalées, étoit des toiles de coton, & toutes sortes de belles étofes de Bengale, de Suratte, de Coromandel, & des autres païs de l'Asie ; comme aussi des épiceries, & des marchandises d'Aracan ».

98. Guedes (1991 : 221, d'après les *Appontamento*s de 1607)

99. Raychaudhuri (1962 : 30, 81) ; Hall (1936 : 83) ; Methold (1672 : 11) ; Seppings (1925 : 64).

100. Hall (1936 : 75, 83). Le fer du Coromandel se vendait moins bien que le fer japonais. Raychaudhuri (1962 : 81).

101. Hall (1936 : 83) ; Pogson (1830 : 51). La première mention relative à l'utilisation des cauries se trouve chez Fernberger à la fin du XVIe siècle (1999 : 113). Les sources hollandaises fournissent un exemple de la prise de deux navires musulmans chargés de cauries en provenance des Maldives (Subrahmanyam 1997 : 232).

102. Hall (1936 : 73).

Nous partons de l'hypothèse que le statut et la situation de tous ceux que d'une manière (trop) conventionnelle, nous appelons « esclaves » étaient semblables en Arakan et en Birmanie. En effet, nous manquons de sources suffisantes pour dresser un tableau à partir des seules données arakanaises et les généralités dont on fera le rappel ici, résument l'état de la recherche pour la Birmanie sous les rois [103].

Le terme birman *kywan* signifie à la fois esclave et serviteur et peut, suivant le contexte, être traduit par sujet. Le contenu sémantique du terme nous force à être attentif à la réalité qui se cache derrière l'application du mot. Le fait d'être *kywan* dénote une relation d'obligation à l'égard de quelqu'un et postule d'autre part l'appartenance à un groupe de type socio-professionnel. L'appartenance à une catégorie professionnelle ou à un groupe de service qui occupe une place particulière sur une échelle hiérarchique, assure à un habitant une place définie dans la société. Il s'agit donc d'un élément fondamental de la genèse et du maintien de l'ordre social. Ne pas appartenir à un groupe défini revient à ne pas être intégré à la société. La révolte d'un *kywan* (sujet) contre le roi est une remise en question de la part du rebelle de sa propre place sur l'échelle hiérarchique de la société. La relation d'obligation peut être volontaire ou involontaire. On devient *kywan* d'un temple parce qu'on veut acquérir des mérites religieux ou parce que le roi a fait don d'un groupe de ses sujets à une pagode. Le statut de *bhurā: kywan* entraîne une exemption d'impôts et de services pour le roi. Une relation d'obligation à l'égard d'un seigneur a pu résulter d'un engagement volontaire où un sujet se fait adopter comme client par un patron ou, fournit des prestations de service pour rembourser des dettes.

Une partie non négligeable de la population se trouvait par naissance dans une situation d'obligation à l'égard du roi dans la mesure où ils appartenaient à des groupes de service. Ces groupes de service étaient soit des groupes de service militaires, soit des groupes de serviteurs ou d'artisans au palais, soit des groupes de serfs royaux travaillant sur les terres royales. Les services rendus étaient rémunérés, essentiellement par la concession de terres arables. Les membres des groupes de service étaient exempts d'impôts. Comme le terme *kywan tō*, qui désignait à l'époque classique de Pagan à la fois les sujets du roi en général et les membres d'un groupe de service du roi, était ambigu, à partir du XIVe siècle, on eut recours au terme *amhū: tham :* pour désigner ces derniers [104]. Il s'agit d'un mot que nous n'avons pas rencontré dans les sources arakanaises où seul le terme de *tap tō*, troupe royale, apparaît. Comme en Birmanie, les membres des groupes de ser-

103. Voir la contribution de M. A. Thwin dans A. Reid, *Slavery, Bondage and Dependence in Southeast Asia* (Aung Thwin 1983 : 64-89).

104. Aung Thwin (1983 : 76).

vice étaient marqués « avec un fer chaud à la main, ou sous le bras » pour faciliter les contrôles de personnes ; il s'agissait notamment d'éviter que des personnes ne réussissent à quitter illégalement le pays [105].

On employerait donc de préférence le terme d'esclave pour désigner ceux qui se trouvaient *kywan* involontairement. Ils pouvaient être des prisonniers de guerre, des personnes saisies sur la haute mer (à la suite d'actes de piraterie), des naufragés et des personnes qui ne pouvaient pas rembourser leurs dettes. Encore ne faut-il pas mettre sur un même pied leurs situations et celles des esclaves noirs en Amérique aux XVIIe et XVIIIe siècles. En effet leurs situations pouvaient être très variées. Ce qui les différenciait essentiellement, c'est que pour certains, les obligations étaient limitées dans le temps. La dette étant remboursée, le débiteur pouvait reprendre sa femme ou ses enfants mis en esclavage temporaire. Le cas des naufragés, récupérés par les indigènes à la côte, ne semblait pas non plus désespéré. Schouten raconte qu'il suffisait d'une intervention du président du comptoir hollandais auprès de la cour pour que les dix Hollandais qui avaient survécu au naufrage de la *Coromandel* puissent être libérés [106]. De riches musulmans, capturés sur mer, semblent avoir été libérés contre le paiement de rançons. Le père Farinha réussit à libérer plusieurs Portugais naufragés qui s'étaient retrouvés prisonniers entre les mains du roi [107]. Manrique a réussi à faire affecter des chrétiens (apparemment d'origine indienne) fixés dans plusieurs villages à sa nouvelle église à Mrauk U, quoiqu'il s'agisse dans ce cas plutôt d'une réaffectation que d'un changement de leur statut de dépendants.

Le destin qui attendait les esclaves involontaires dépendait largement de leurs dons et de leurs capacités. Le roi arakanais avait un droit de préemption sur le marché des esclaves et il choisissait pour ses propres services des personnes cultivées, des artisans, des artistes et des guerriers éprouvés. L'exportation des esclaves qualifiés était interdite. La vie qui les attendait à la cour n'était pas forcément une vie de malheur. On pensera aux poètes bengalis Dawlat Kazi et Al-Awwal qui ont chanté le règne bénéfique et généreux de leurs maîtres royaux et

---

105. Schouten (1727, vol. 1 : 261).

106. Schouten (1727, vol. 1 : 170-178, récit du naufrage ; 179, libération des Hollandais). Schouten fait expressément référence à l'esclavage : « Au bout de ce tems-là ils découvrirent la côte d'Aracan, & aiant abordé un bâtiment du païs qu'ils rencontrérent, on les prit, on leur donna de quoi manger, on les emmena, pour les envoier à Aracan, être esclaves du Roi, selon les loix du païs, qui ajugent au Roi tous ceux qui réchapent d'un naufrage & qui se sauvent sur ses côtes », (p. 174-175).

La *Coromandel* (un navire hollandais) avait quitté Pulicat en septembre 1659 pour le Pègou.

107. Manrique (1927, vol. 1 : 175).

d'autres musulmans éduqués qui exerçaient des fonctions importantes à la cour [108].

La masse des Bengalis déportés ne partageait pourtant pas ce sort réservé à une frange minoritaire des esclaves à vie. Leur lot n'avait rien d'enviable et c'est d'eux qu'il faut parler en particulier dans le contexte du commerce extérieur.

Les personnes étrangères, non arakanaises, faites prisonnières ou déportées, se sont intégrées au travers d'une acculturation progressive dans la société arakanaise. Les descendants des gardes môns avaient conservé jusqu'au XIXe siècle le souvenir de leurs origines, mais perdu toute spécificité culturelle. Les descendants des gardes musulmanes d'origine mogole s'étaient adaptés culturellement à leur milieu au point que leur foi islamique y avait perdu beaucoup de sa pureté.

Les esclaves bengalis en Arakan

Le cas des Bengalis raflés au cours des incursions militaires ou la suite de raids esclavagistes nécessite un traitement à part. Une grande partie de ces Bengalis – nous estimons qu'il s'agissait de la majorité – restait en Arakan.

Nous ne savons pas depuis quand les Arakanais ont pratiqué la chasse aux esclaves, ou depuis quand les rois ont toléré la saisie et la mise en esclavage de la population voisine du Bengale dont ils étaient les premiers bénéficiaires. « *We are traditionally informed, that the people of Rekheng have, from time immemorial, plundered the southern parts of Bengal, and carried the inhabitants into slavery...* » écrit en 1777 le major Roberts [109]. Il paraît que le développement des raids esclavagistes était un sous-produit de la confrontation entre les expansionnismes mogol et arakanais à la fin du XVIe siècle [110]. D'un côté, les raids esclavagistes ont semé la terreur dans le Bengale du sud-est – une guerre psychologique qui a servi les intérêts arakanais – dévastant et dépeuplant de larges zones territoriales et créant ainsi une frange déserte de protection contre des invasions mogoles. De l'autre côté, les Arakanais ont pu peupler des régions et étendre l'agriculture grâce aux

---

108. Qanungo (1986 : 292-293) conclut ainsi : « *It is really amusing to note that the Bengali literature was being cultivated extensively in a foreign country under the patronage of alien rulers. But the most interesting of all is that being in deadly hostility with the Mughals in their foreign relations the Arakanese monarchs at home granted the greatest privileges to the Muslims, extended patronage to the Islamic culture and gave influential support to the Muslim poets in their literary pursuits* ».

109. Roberts (1800 : 163).

110. D'après une histoire du Bengale citée par Ghosh (1960 : 105), plus de 10 000 Bengalis déportés par des Portugais, auraient fui Chittagong au milieu du XVIe siècle à la faveur de la guerre civile qui y sévissait. Quels que soient les problèmes chronologiques que soulève cette affirmation, le nombre des esclaves nous paraît fort élevé. Subrahmanyam (1997 : 209) arrive à la conclusion qu'il n'y avait pas d'exportation d'esclaves avant le XVIIe siècle.

esclaves. Manrique fait référence à ce repeuplement après les guerres dévastatrices de Maṅ: Khamoṅ: [111].

Il faut évidemment faire état d'un concours de circonstances politiques avantageuses pour expliquer le développement et la longévité de ces activités. La conquête du Bengale par les Mogols fut suivie d'une quarantaine d'années où l'emprise d'un gouvernement central était inexistante ou faible. Même plus tard, au XVIIe siècle, la côte et les voies riveraines étaient mal protégées, un fait que souligne, non sans ironie, Schouten. La perte de Chittagong a entamé le déclin de la royauté arakanaise, mais elle n'a pas ruiné les entreprises des chasseurs d'esclaves qui ont quasi impunément (mais sans doute à un degré moindre qu'un siècle auparavant) poursuivi leurs activités jusqu'à la conquête birmane en 1785. Quant aux acteurs de ces expéditions, nous avons vu que la communauté luso-asiatique y a joué un rôle important et que le roi n'était pas directement impliqué [112]. C'est à eux seuls que Bernier attribue les déportations [113], ce qui n'est pas tout à fait exact, étant donné qu'après que les Portugais de Dianga furent passés du côté musulman en 1665, les raids continuèrent et contre le Bengale et contre le territoire de Chittagong [114]. Il n'y a pourtant pas de doute que la chasse aux esclaves était une occupation majeure de la diaspora portugaise avant la perte de Chittagong. Les rois arakanais tiraient un profit considérable de ce commerce. Au XVIIIe siècle encore, le roi accordait à ses sujets le droit « de quitter le pays, de piller et de faire des esclaves » contre le versement d'une somme importante. D'autre part il avait le droit d'exiger un quart des prisonniers [115]. Il choisissait les plus qualifiés pour son propre service [116]. On peut imaginer que les conditions n'étaient pas très différentes un siècle auparavant. Les érudits, soldats, eunuques, artistes et autres spécialistes furent sans doute la minorité dans cette masse d'esclaves ; la majorité d'entre eux dut travailler sur les champs royaux [117] ou comme rameurs.

---

111. Manrique (1927, vol. 1 : 146, 159).

112. Lorsque Manrique (1927, vol. 1 : 92) parle d'une « attaque contre la principauté de Jassor [Jessore] » entreprise par les Portugais de Dianga et dont ceux-ci ne retourneraient qu'après 30 ou 40 jours, il ressort nettement qu'il s'agissait surtout d'une action des chrétiens locaux.

113. Bernier (1830 : 152-154).

114. Voici un exemple donné par Ghosh (1960 : 100) : « *During the administration of Ibrahim Khān II [1689-1697], the Maghs and Portuguese* [il restait donc des Portugais en Arakan !] *took advantage of his weak administration and carried away 1500 men and women within a short time from Jessore* ».

115. Roberts (1800 : 161).

116. Roberts (*cf.* Leider 1998c) rapporte ce qui était arrivé à un groupe de 1 800 Bengalis déportés en février 1777 et dont une grande partie réussit à s'enfuir quelques mois plus tard lors d'une crise politique. Les artisans et autres personnes « utiles » furent choisis par le roi, le reste des esclaves fut vendu pour un prix qui dépendait de leurs forces et de leurs capacités. Les acheteurs les affectaient généralement à des travaux agricoles.

117. Voir le chroniqueur mogol Talish dans Sarkar (1907 : 422).

Que les trois quarts de la population arakanaise soient consitués de natifs du Bengale est sans doute une exagération [118], mais la légende populaire confirme l'importance du nombre des esclaves dans la population totale. Nous avons déjà cité plus haut les chiffres des conversions donnés par Manrique. Il en résulte qu'il y eut en moyenne 1 538 déportés bengalis entre 1615 et 1628 et 3 600 déportés entre 1629 et 1635 [119]. Si on prend en compte que les incursions se faisaient essentiellement pendant les six mois où la situation climatique n'empêchait pas la navigation, la moyenne mensuelle double. On aboutit là à des chiffres considérables. Une source de la fin du XVIIe siècle citée par Hosten parle effectivement de 5 000 à 6 000 esclaves par an [120]. Un des soucis de Verelst, après la remise de Chittagong aux Anglais en 1761, était les incursions des Arakanais. Même au XVIIIe siècle, les captures étaient loin d'êtrc sporadiqucs, quand on sc souvient par exemple des 1 800 Bengalis déportés pendant le seul mois de février 1777 [121].

L'exportation des esclaves bengalis

L'Arakan était aux XVIIe et XVIIIe siècles un marché d'esclaves important où des marchands indiens autant que la Compagnie hollandaise (VOC) venaient s'approvisionner. Chittagong, Dianga et Mrauk U semblent avoir été les lieux où on pouvait acquérir des esclaves. À proximité, les esclaves pouvaient se vendre au marché au Bengale [122] et en Orissa, à Hugli, à Tamluk [123], à Balasore [124] et à Pipli [125]. Ils étaient aussi exportés à Aceh [126]. Nous avons vu que les chasseurs d'esclaves n'hésitaient point à rafler les habitants dans un coin du Bengale de l'Orissa pour les revendre dans un autre [127].

---

118. Roberts (1800 : 162).

119. Manrique (1927, vol. 1 : 286-287). Quoique ces chiffres soient sujets à caution, le nombre des esclaves était plutôt supérieur qu'inférieur aux chiffres donnés par Manrique. Les sources hollandaises parlent par ex. d'une livraison de 10 000 esclaves qui leur échappa après 1624 (Raychaudhuri 1962 : 96).

120. Manrique (1927, vol. 1 : 168, n. 18).

121. Roberts (1800 : 160).

122. Schouten (1727, vol. 2 : 262).

123. Ghosh (1960 : 105) ; Sarkar (1907 : 422). Ghosh traite d'un aspect particulier de la vente des esclaves, le statut des *bharer meye*. Il s'agit de jeunes filles revendues comme filles de brahmanes dans des régions où il y avait un manque de jeunes femmes (voir Ghosh 1960 : 26 et suiv.).

124. Sarkar (1907 : 422).

125. Schouten (1727, vol. 2 : 63 et suiv.) ; Sarkar (1933 : 184).

126. Reid (1988, vol. 1 : 133).

127. Bernier (1830 : 239) écrit : « Ils avaient bien la hardiesse et l'effronterie de venir vendre sur le pays même les vieilles gens dont ils ne savaient que faire ; ceux qui étaient échappés du danger par la fuite, et en se jetant dans les bois, tâchant de racheter aujourd'hui leurs pères ou mères qu'ils avaient vu prendre hier… ». Il est difficile de voir comment le roi d'Arakan qui tolérait ces activités, trouvait son intérêt dans cette affaire.

On vient de noter la croissance du nombre des Bengalis déportés après 1629, un fait qui ne peut pas s'expliquer par les circonstances politiques, car les relations officielles avec le Bengale mogole semblent s'être apaisées à cette époque. La demande sans doute a stimulé l'offre car les Hollandais avaient besoin d'esclaves pour leurs plantations à Java et ailleurs dans l'archipel [128]. Dans un premier temps, leur demande ne fut pas satisfaite. En 1624, ils manquèrent de mettre la main sur une cargaison de 10 000 esclaves dont 4 000 moururent à la suite d'une épidémie. L'année suivante, les Hollandais ne purent acheter des esclaves. En 1627, le commerce reprit et la demande semble avoir été constante jusqu'en 1645 quand le comptoir hollandais fut fermé. Après 1647, la demande hollandaise était en baisse et à la réouverture du comptoir en 1653, ce commerce ne semble plus avoir joué le même rôle [129]. Subrahmanyam estime que les Hollandais n'en obtenaient que 150 à 250 entre 1653 et 1666 [130].

Entre 1641 et 1645, les Arakanais taxaient l'exportation des esclaves d'une taxe de capitation de 1,5 *daṅgā*. Seuls les esclaves non qualifiés pouvaient être exportés. Schouten rapporte que les marchands d'esclaves demandaient en 1663 à Pipli 10 risdales ou 20 rupies pour un esclave vigoureux [131]. D'après Hall, le prix que payaient les Hollandais en Arakan variait entre 10 et 30 florins, soit entre 4,2 et 12,6 risdales ou 10,5 à 31,5 *daṅgā ;* sur le marché intérieur, le prix pouvait s'élever jusqu'à 48 rupies, c'est-à-dire 24 risdales (vers 1665) [132].

Voici un tableau qui indique l'état des exportations hollandaises vers Batavia pendant diverses années [133] :

Navire	Date	Esclaves
?	1633	300 ?
Bommel	1636	210
Neptune	1642	225 ou 325 ?
Eendracht	1643	200
Het Spaens Galjœn	1643	600
Oudewater	1644	?

128. Sur le commerce hollandais des esclaves vu à travers les yeux de la VOC, voir Chakravarty (1997).

129. Hall (1936 : 82) ; Raychaudhuri (1962 : 30, 166) ; Subrahmanyam (1997 : 246).

130. Subrahmanyam (1997 : 246).

131. Schouten (1727, vol. 2 : 68).

132. Hall (1936 : 82).

133. Tableau compilé à partir des données fournies par Hall (1936 : 71, 81, 95) ; Schouten (1727, vol. 1 : 161, 261) ; Subrahmanyam (1997 : 226) ; Arasaratnam (1995 : 202) cet auteur additionne les données par an et n'indique pas les navires.

(suite)

Navire	Date	Esclaves
Snœck	1645	145
?	1647	1 046 [a]
?	1654	311
?	1655	200
?	1656	288
Trouwe	1657	163
Arnemuyden	1657	253
?	1658	153
?	1659	407
?	1660	421
Hasselt	1661	ca. 200
?	1662	101
Blejswijck / Meese	1665	ca. 300

a. Ce chiffre tiré de Arasaratnam (1995 : 202) inclut des esclaves du Pègou.

Bernier note que les esclaves « convertis » se vendaient surtout aux Portugais (de Goa, de Ceylan, de Saint Thomas, de Hugli) [134]. D'après Talish, les marchands d'esclaves portugais en vendaient aussi bien aux Portugais qu'aux Anglais, Français ou Hollandais [135]. On remarquera qu'il y eut aussi des marchands d'esclaves musulmans.

Schouten nous fournit également quelques informations, étant donné que le voyage auquel il prit part (en 1660-1661) était destiné à acheter du riz et des esclaves en Arakan. Le navire chargea à son retour deux cents esclaves (hommes et femmes « *qu'on y avoit comme entassez* ») dont l'auteur évoque les souffrances au cours d'une longue accalmie sous une chaleur torride et au moment d'une épidémie de petite vérole [136]. Il en fut pourtant moins ému que lorsqu'il vit deux ans plus tard, à Pipli, la façon dont les équipages luso-arakanais maltraitaient leurs prisonniers :

> Ils ont une cruauté de les tenir non-seulement piés & poings liez dans leurs galéres, mais même ils leur mettent des cordes au cou, & les garottent tellement qu'ils ne se peuvent tourner ni remuer. Ils les tiennent ainsi garottez, étendus sur le dos, sous les bancs des rameurs, en un état qui est insuportable, & ils sont pendant ce tems-là dans un martire qui ne se peut exprimer. Il faut

134. Bernier (1830 : 239).
135. Sarkar (1933 : 183).
136. Schouten (1727, vol. 1 : 183, 261-262).

que leurs bourreaux, à qui l'on ne peut donner un nom qui leur convienne mieux, aïent des cœurs de rocher, ou de tigres, pour soufrir si longtems, sous leurs yeux, ces miserables objets de compassion & prolonger des tourmens si cruels. Dans cet état si douloureux, ces infortunez ont encore le déplaisir de se voir pour jamais séparez de leurs plus proches, les femmes de leurs maris, les péres & méres de leurs enfans, même de ceux qui sont à la mamelle. Car ces Pirates ne prennent ni les tendres enfans, ni les vieillards, parce-qu'ils ne les pourroient vendre. Ils donnent les autres pour un vil prix aux Maures, aux Chrétiens, aux Idolâtres [...] [137]

137. Schouten (1727, vol. 2 : 65-66).

Chapitre 11
Les fondations religieuses

Les édifices religieux des XVe et XVIe siècles

L'attribution des temples et pagodes de Mrauk U à tel ou tel roi et les dates de leur construction dépendent plus de traditions orales que d'inscriptions et de textes écrits, comme les chroniques. C'est la confusion qui règne. Dans le rapport de la mission archéologique de Forchhammer (1891), le temple Le: myak nhā est attribué à Maṅ: Pā (moitié XVIe s.) alors qu'un guide arakanais [1], l'attribue à Maṅ: Co mwan (début XVe s.). Cet ouvrage, plus complet et plus satisfaisant que le guide de Tun Shwe Khaing [2], ne contient pourtant aucune étude iconographique et les lacunes restent nombreuses. Une des plus belles pagodes de Mrauk U, le Loṅ pwan prok, est ainsi attribuée sans preuve au roi Maṅ: khoṅ rājā et daté de 1525 [3]. Or l'existence même de ce roi pose problème. Par ailleurs, deux ensembles de pagodes, Nībbūjā (Trois pagodes en ruines, dont une seule est encore bien visible) et

1. Mrok U: Lam: ñwan., paru en 1987 (ci-après cité comme MUL, version birmane et comme *Guide de Mrauk U*, version anglaise). Le MUL se présente comme l'ouvrage d'un collectif d'auteurs. Une traduction anglaise a paru en 1995 sous le titre *The Golden Mrauk U – An Ancient Capital of Rakhine* et donne comme auteur U Shwe Zan. Les deux ouvrages sont essentiellement consacrés aux monuments de Mrauk U, mais tiennent compte aussi de Loṅ: krak, de Vesalī et de Kyok tō (Mahamuni). La version anglaise évoque brièvement Sittwé, la capitale actuelle, et comporte un glossaire. En ce qui concerne la description des édifices de Mrauk U, le texte de la version anglaise ne se différencie guère de la version birmane. C'est dans la présentation que les deux ouvrages diffèrent. Dans la version originale, les monuments sont présentés suivant leur situation géographique : au centre, au nord, à l'est, etc. Dans l'ouvrage en anglais, l'auteur a procédé à une subdivision thématique fort subjective : les monuments d'intérêt spécial, les monuments d'importance historique, les monuments d'importance architecturale, les monuments d'importance culturelle et autres sites. La principale carte est tout à fait inutilisable pour repérer avec exactitude les restes des murs de fortification.

2. Tun Shwe Khaing (1995).

3. Une maquette de cette pagode se trouve aussi au Rakhine State Museum à Sittwè.

Bhurā: ñī noṅ (huit pagodes en ruines)[4] sont attribués au roi Maṅ: Co le Vieux et datés en 1527. Or comme le *Guide de Mrauk U* suit généralement la chronologie de CL, le tableau chronologique des rois se trouve en contradiction avec cette datation. Il indique les six mois du règne de Maṅ: Co le Vieux en 1515 et attribue à Maṅ: Khoṅ rājā dix ans de règne (1521-1531). Curieusement la plupart des édifices sont datés de la première année du règne de leur fondateur.

La confusion règne aussi en ce qui concerne la pagode Am tō. Dans la version birmane du *Guide de Mrauk U*, la pagode est attribuée avec la date de 1521 à un roi Maṅ: Co lha[5] (Maṅ: Co le Vieux ?). Dans la version anglaise le roi est appelé Mong Hla Raza (même date) dans le corps du texte, mais sur la liste chronologique des monuments, la Am tō est attribuée à Maṅ: Pā, sans doute parce que ce dernier y aurait placé une relique du Buddha en provenance de Ceylan (*am* signifie molaire)[6].

Un grand nombre de pagodes et de temples sont attribués à des rois du XVe siècle, mais les plus importants édifices religieux de Mrauk U datent des XVIe et XVIIe siècles. Le rapport de Forchhammer ne traite que de quinze édifices religieux fondés par les rois Maṅ: Pā (1531-1553), Maṅ: Phaloṅ: (1571-1593), Narapati (1638-1645) et Candasudhammarājā (1652-1674). Le plus grand des ouvrages, l'impressionnant Kui: soṅ:, le temple des 90 000 *buddha*, n'y figure pas et n'a d'ailleurs jusqu'à ce jour fait l'objet d'aucune description scientifique.

Le *Guide de Mrauk U* comporte des notices sur 16 *cetī* (pagode), 10 *bhurā*: (bâtiments construits autour de statues monumentales du Buddha, dont 3 du type *gū*, caverne), 5 *sim* (*sima*, lieu d'ordination des bonzes), 5 *puthui*: (*stūpa*, pagode où sont déposées des reliques, désigne à Mrauk U en particulier les édifices qui hébergent des galeries de statues de *buddha*), 1 *pitaka tuik* (bibliothèque religieuse, conservatoire de manuscrits bouddhiques). Quelques statues et diverses fondations de monastères sont également mentionnées.

Mais ce guide ne dresse pas un inventaire complet des monuments de Mrauk U. L'ensemble des constructions de fortifications et plusieurs monuments religieux ne s'y trouvent pas. Lors de notre visite en 1996, nous avons remarqué qu'un *sima,* appelé Rhwe kya sim suivant les renseignements d'un villageois, ne figure sur aucune carte. Il est encore en bon état et se trouve à quelque pas de la route qui mène, au nord-ouest de la ville, vers la statue (et le village) de Nan: Ū:[7]. Dans une publica-

4. Ces pagodes se situent au nord-est de la ville, à l'est du grenier Waṅ ma nā:. Lors de notre visite en 1996, nous n'avons vu que les ruines du Nībbūjā, nous n'avons pas pris connaissance de l'état des deux autres pagodes en ruines.

5. MUL 95.

6. Shwe Zan (1995 : 57, 185).

7. Suivant des informations que nous n'avons pas pu vérifier sur les lieux, il y a trois *sima* à Mrauk U qui portent ce nom.

tion récente, P. Gutman comble certaines de ces lacunes en fournissant une vue d'ensemble de l'architecture religieuse d'Arakan où les monuments de Mrauk U prennent une place très importante [8].

Deux autres problèmes se posent pour la connaissance de l'œuvre constructrice des rois. Le premier est lié au fait que les chroniques énumèrent un certain nombre de fondations religieuses dont on ne connaît pas les lieux. CL fournit ainsi une liste de dix-sept fondations de pagodes de Maṅ: Phaloṅ:. Toutes furent fondées sur des montagnes ou des collines dont seuls les noms en pāli sont indiqués [9]. Le deuxième problème concerne la manière même dont les chroniqueurs parlent des actes de mérite des rois : le terme de fondation royale (*tañ tō*) est utilisé même dans les cas où il s'agit de restaurations, d'extensions ou, si on veut, de refondations.

Parmi les constructions religieuses à Mrauk U, CL retient la seule Pagode des 80 000 *buddha* (*Rhac soṅ: pu thui: tō krī:*) comme une œuvre de Maṅ: Pā [10]. Forchhammer avait attribué à ce roi les pagodes Am tō (Andaw), Tukkan. sim (Dukkanthein) et Le: myak nhā (Lemyet hna) [11]. Ce dernier est attribué par le *Guide de Mrauk U* à Maṅ: Co mwan et le Tukkan. Sim, comme il a été dit, à Maṅ: Phaloṅ:. Aucune source épigraphique n'est citée ni par l'un, ni par l'autre.

Dans la mesure où les constructions de pagodes et de temples, actes méritoires par excellence, légitiment le pouvoir du roi et fournissent du prestige à son règne, elles sont une partie intégrale de la politique royale. Les œuvres de mérite cimentent le pouvoir royal aux yeux des sujets du roi. Il n'est toutefois pas encore possible faute d'une étude détaillée, d'avoir une vision d'ensemble de l'architecture religieuse.

La chronologie des règnes adoptée dans ce travail n'a peut-être qu'une importance tout à fait limitée pour l'histoire de l'architecture religieuse qui demanderait une autre périodisation [12].

Parmi les six fondations religieuses attribuées à Maṅ: Co mwan, il convient de retenir la pagode sur la montagne de la caverne d'or (*rhwe gū toṅ*) au nord-est du palais où se trouve une statue de la période de Le: mrui. (XIIe-XVe s.) [13], le temple Le: myak nhā et la pagode Rhwe kra sim situés au nord du palais, ainsi que la pagode Wijayya ramsī qui se trouve au sud de la ville, sur une hauteur de la chaîne occidentale.

Une seule pagode est attribué à Ali Khaṅ/Maṅ: Kharī, Ñītō cetī, « Pagode du frère cadet » ; elle se trouve au nord du Le: myak nhā.

---

8. Gutman (2001).
9. CL 93-94.
10. CL 45. Voir Gatellier (1983).
11. Certaines de ces attributions ont été critiquées par C. Raymond (voir Raymond 1995).
12. Un essai de périodisation a été proposé par P. Gutman dans Gommans/Leider 2002.
13. Shwe Zan (1995 : 107).

Les quatre pagodes fondées par le roi Baco Phrū sont Ratanā cam rwe : (1446) [14], Ratanā mhan kaṅ: (1447), Mahābodhi rhwe gū (1448) [15] et Takksīlā bhurā: (1460) [16]. Les trois premières se trouvent à l'est de la plaine au nord du palais et la dernière au sud-est de la ville, à proximité du lac Anōma.

La pagode des 31 images au sud de la ville se trouve à l'ouest de la rangée des montagnes qui sépare le lac Lak chañ de la plaine de la Kaladan et fut fondée par le roi Do lyā (1482).

La pagode Thuparum est attribuée à Ran oṅ, le roi-enfant qui ne resta que six mois sur le trône (1494). Cette pagode se trouve aussi, comme la plupart des édifices du XVe siècle, dans la petite plaine au nord du palais.

Le roi Calaṅ kasū fonda la pagode Tejarāma, au nord-ouest (1494), et la statue Anōma au nord du palais (1501). Au roi Sajāta, on doit la construction de la plus grande image du Buddha à Mrauk U, la statue de Wasè (1515) qui se trouve au sud de la ville, à mi-distance entre le palais et le lac Lak chañ.

Le mystérieux roi Maṅ: Khoṅ: Rājā aurait fondé la pagode Loṅ bwan prok et les pagodes Saktō rhañ et Sak tō ra qui se trouvent toutes au nord du palais (1525 ?). Outre les Nībbūjā, Maṅ: Co le Vieux, aurait fondé les pagodes Ñī noṅ (1515-1527 ?).

Sept fondations de pagodes sont attribuées à Maṅ: Pā qui apparaît ainsi comme le principal constructeur de la ville. Toutes ses fondations se trouvent au nord et au nord-est du palais. L'héritage principal de Maṅ: Pā sur le plan de l'architecture religieuse est le temple Rhac soṅ: où se déroula le cérémonial de couronnement des rois d'Arakan. Cette pagode a fait l'objet de restaurations mal documentées dans les années 1920 et a été récemment défigurée par une couche de ciment.

Les autres pagodes s'appellent : Sim krī: rhwe gū, Rhwe toṅ cetī, Rhwe gū krī:, Mrawati cetī et Kulā: mrui. cetī [17].

Le temple le plus impressionnant à la fois sur le plan de sa grandeur et de son architecture fut construit sur l'ordre du roi Maṅ: Tikkhā (1553). Il s'agit du Kui: soṅ:, le temple des 90 000 *buddha*. Ce temple fut construit au milieu d'une plaine au nord-est de la ville, sur un site nouveau. Il reflète l'éclosion culturelle et religieuse de Mrauk U au milieu du XVIe siècle.

---

14. Toutes les dates sont données d'après le *Guide de Mrauk U*.
15. MUL 53.
16. MUL 67.
17. MUL 63, 67.

Les édifices religieux au temps des Rois Guerriers

Le *Guide de Mrauk U* attribue six édifices religieux à Maṅ: Phaloṅ:, deux à Maṅ: Rājā krī: et trois à Maṅ: Khamoṅ: et/ou à sa reine Rhaṅ thwe:.

Le temple appelé « Temple de Maṅ: Khamoṅ: » était à l'origine une fondation de Maṅ: Phaloṅ: qui fut plus tard restaurée par son petit-fils. Il se trouve au sud-est de la ville, au nord du lac Anūma, près de la porte Kra khat. Un passage voûté mène à une chambre intérieure où se trouve une statue du Buddha. Les parois latérales de l'entrée sont richement décorées et on y trouve sur la gauche et la droite des figures de ministres remarquables par leurs couvre-chef. La construction est de taille modeste. Nous retrouvons le même style architectural dans la la bibliothèque (*Pitaka tuik*) au nord de la ville, tout près du mur Khyin kuik, une autre fondation du roi Maṅ: Phaloṅ:.

Au sud de la forteresse de Kroṅ lay tum:, on trouve deux édifices qui sont également attribués à ce roi. Kyok up est une pagode au nord du village de Pīpaṅ kun:. Deux statues du Buddha placées ensemble, faisant face à des directions opposées se trouvent sur une colline à l'est de de village et portent le nom de Up tō bhurā:.

Les principales constructions religieuses de Maṅ: Phaloṅ: sont le temple Tukkan. sim: et la pagode Bhurā: up. Elles furent construites au début du règne pour écarter des menaces ou des troubles annoncés par les présages. De la pagode Bhurā: up qui se trouve à l'est de la ville, il ne restait en 2000 que les ruines d'un édifice circulaire garni de 29 niches sur le pourtour et d'une chambre intérieure abritant une statue du Buddha. Le Tukkan. sim est un des temples les plus connus de Mrauk U. Il se trouve au nord du palais en face de la Rhac soṅ:. À cause de son apparence massive et ses formes arrondies, Forchhammer a parlé de temples-forteresses en parlant du Tukkan. sim et du Rhac soṅ:. Or rien dans toute la construction du Tukkam. sim ne convient à des besoins de défense. Une seule porte donne accès à un long déambulatoire. En faisant faire au pieux visiteur deux fois le tour du bâtiment, il mène à une chambre intérieure au fond de laquelle se trouve une statue surélevée de *buddha*. On peut y accéder par un escalier.

La signification du Tukkan. sim ne se découvre pas dans son apparence extérieure actuelle. Celui qui y entre et s'achemine vers le sanctuaire central, éclairé au grand jour par une large ouverture aménagée au-dessus de l'entrée, traverse d'abord la pénombre recueillie d'un long couloir dont les murs sont parés d'embrasures aménagées un peu au-dessus du sol. Étroites et minces vers l'extérieur, elles se font plus larges en donnant sur le déambulatoire intérieur. Les rayons du jour y pénètrent et jettent des pans de lumière à ras du sol défraîchi. La chambre trapézoïdale où l'on aboutit après le premier pourtour, plonge le

visiteur dans une obscurité presque totale ; sa sortie s'ouvre sur un couloir spacieux, dont la largeur est le double de celle du premier. On y marcherait plus à son aise, mais on n'accélère guère ses pas parce qu'on s'avance dans un espace vaste et ténébreux.

Le déambulatoire du Tukkan. sim n'a rien de l'atmosphère étouffante du passage étroit du Rhac soṅ:. Il ne partage pas non plus l'aspect varié des voûtes et de la disposition intérieure que présente le passage circulaire au Le: myak nhā. La largeur changeante du déambulatoire et les dimensions variées des ouvertures par où entre la lumière extérieure, s'insèrent dans un plan harmonieux. Le plan du Tukkan. sim semble symboliser un chemin spirituel. Le Tukkam. sim est à cet égard typique pour l'architecture religieuse arakanaise des XVe et XVIe siècles. Les pagodes de type *gū* et le Rhac soṅ: avec son long déambulatoire orné de reliefs et de galeries de statues en sont d'autres exemples. La richesse et l'originalité de l'architecture religieuse reflètent donc à leur manière l'évolution du pays qui était en train de devenir une puissance.

Les deux édifices attribués à Maṅ: Rājā krī: ne permettent plus de reconnaître leur état d'origine. On rapporte qu'à l'emplacement du Pa khan: sim, construit en l'honneur d'un moine birman de la fin du XVIIIe siècle, se dressa au début du XVIIe siècle la pagode Rhwe mō tō, que le roi fit édifier suivant le modèle de la pagode du même nom à Pègou. L'ouvrage devait commémorer la victoire du roi en 1599.

Le Bhurā: pō a été reconstruit à la fin du XVIIIe siècle par le premier gouverneur birman, Tanda bha kye wan maṅ:, un personnage d'origine chinoise. Les origines de ce temple sont liées à une histoire légendaire. D'après celle retenue par CL, un jour, une statue du Buddha apparut à l'ouest de la ville dans l'eau, non loin de la rive. Après des festivités à l'occasion de cet événement, le roi promit à la statue de construire un édifice pour l'abriter, un *sima*, un monastère dûment doté d'offrandes diverses. La statue quitta alors son emplacement et sortit de l'eau. La version de Wimala est plus séduisante. Il raconte qu'au moment où la princesse birmane, Rhaṅ noṅ:, ramenée du Pègou, mit au monde une fille, une servante se rendit au palais pour en informer le roi. Au même instant, le chef des pêcheurs vint annoncer qu'une statue de bouddha venait d'être trouvée dans l'eau près de l'île de Rhwe caṅ wa. Le roi considéra comme un bon signe ce double événement heureux. Avec ses ministres, il alla inviter la statue à sortir de l'eau, mais celle-ci ne vint pas sur la terre ferme. Un sage ministre, le *lakyā mran* Koṅ: kyō thaṅ expliqua alors que la reine Supappadewī, épouse du roi Sūriyacandrā, à l'époque de Vesalī, avait voulu vénérer cette statue qui avait fait naufrage avec la barque royale qui devait l'apporter au royaume. Malade, elle mourut non sans faire le serment de pouvoir un jour vénérer la statue comme donatrice. Le roi ne tarda pas à faire le rapprochement avec la naissance de sa fille et d'y voir une incarnation de la reine. Grâce à

une donation qu'on fit faire à la jeune princesse, la statue sortit de l'eau et à l'endroit où elle s'arrêta, on ordonna de construire le Mahā sim tō krī: avec une grande pagode appelée Ratanā pum. Cette pagode est probablement identique à la pagode de même nom attribuée à Maṅ: Khamoṅ: et à la reine Rhaṅ thwe. Celle-ci se trouve au nord de la Rhac soṅ: et du Am tō sim. La partie supérieure du *anda* a disparu, mais l'édifice frappe toujours par sa forme massive. Il apparaît comme une version agrandie d'une des coupoles qui surplombent le Rhac soṅ: ou le Tukkan. sim.

À l'ouest de cette pagode, Maṅ: Khamoṅ: fit construire un monastère appelé Ratanā prāsād où il installa des statues en or et en argent qu'il fit refaire d'après celles que le feu avait détruites à l'époque de son père. Le monastère fut entouré de murs qui devaient le protéger contre un incendie (dans les environs).

Les édifices religieux au temps des Seigneurs du Palais d'Or

Ṅa Mañ ne parle que d'une manière assez générale des restaurations de pagode dans le cadre des constructions urbaines du roi Sīrisudhammarājā [18]. La tradition attribue à ce roi la construction de la pagode Sakya mār oṅ [19]. La forme élancée et les terrasses élaborées de cet édifice ressemblent davantage aux pagodes de la vallée de l'Irraouaddi qu'aux formes massives des pagodes arakanaises antérieures.

On attribue à la reine Nat rhaṅ may deux pagodes et une statue. Comme les chroniqueurs lui reprochent d'avoir causé la mort de son mari et d'un de ses fils, on peut se demander si la reine, dont les sources hollandaises attestent la richesse, ne voulait pas racheter par ces œuvres pieuses l'ignominie de ses crimes.

La pagode Maṅ: khoṅ: rhwe tū se trouve à l'est de la ville, à environ deux kilomètres du palais [20]. Son style est très proche de celui de la Sakya mār oṅ et elle fut sans doute construite à la même époque [21].

La pagode Mhyō tō, « Pagode de l'attente », se trouve aussi à l'est de la ville, en face du pont actuel qui traverse la rivière Alay jhe:, à l'ouest de la colline des novices. Quoiqu'elle ait été restaurée plus tard, on ne trouve plus aujourd'hui que les ruines des fondements de cette pagode construite en briques. La reine a aussi fait ériger une statue du

18. CL 167-168.
19. MUL 58 ; Shwe Zan (1995 : 78).
20. MUL 60 ; Shwe Zan (1995 : 97, 113).
21. Shwe Zan (1995 : 113) ne donne pas de date, mais MUL (58, 60) indique 1629 comme date de fondation de ces deux pagodes.

Buddha d'une hauteur de 2,30 m, appelée Nan: Ū: ; elle se trouve à environ trois km au nord-ouest de la ville [22].

Ṅa Mañ accorde à Narapati le mérite de restaurations de statues du Buddha et de monastères, mais ne fournit aucune indication concrète sur des fondations de pagodes [23]. Seule la DhAP mentionne la fondation de deux pagodes en 1641 que Narapati aurait en fait construites pour y reloger des reliques conservées dans deux autres pagodes fondées à l'origine par Maṅ: Pā. Elles furent alors désignées comme Thaṅ tō mū cetī et Mraṅ tō mū cetī. Nous n'avons pas trouvé de référence à ces pagodes dans le MUL. Shwe Zan, pourtant, les mentionne, mais la traduction des noms des pagodes est assez surprenante [24].

Narapati a aussi fait reconstruire une pagode fondée dans la deuxième moitié du XVe siècle, la Tejarāma. Son architecture actuelle révèle les traits des pagodes construites sous son prédécesseur [25]. Elle se trouve au nord-est de la ville.

Aucune fondation de pagode n'est attestée pour le règne de Satui: dhammarājā. Les règnes de Candasudhammarājā et Uggābala voient la construction de quatre pagodes qui marquent l'apogée de l'architecture religieuse dans la deuxième moitié du XVIIe siècle. Sur le plan architectural, elles se situent dans la tradition de la Sakya mār oṅ de Sīrisudhammarājā. Un trait caractéristique de ces pagodes est la présence d'entailles aux angles des terrasses [26]. Elles en partagent aussi l'appellation de *mār oṅ*, « victoire ». La Jina mār oṅ, de structure octogonale, se trouve au sud du palais [27]. La Loka mār oṅ, à l'ouest de la ville, se signale par l'importance des terrasses dotées de pagodons sur les angles et de porches sur les trois terrasses supérieures [28]. Tout comme pour la Jina mār oṅ, des cochons d'Inde se situent aux côtés et aux angles de la terrasse inférieure et la pagode comporte une chambre intérieure. La Maṅgalā mār oṅ, construite dit-on, en 1685, sous le règne de Uggābala, se trouve au nord-ouest de la ville, près du mur de

22. Shwe Zan (1995) : 111 ; MUL 55.

23. CL 189.

24. Shwe Zan (1995 : 107). L'auteur traduit *Mraṅ tō mū* par « *from where the palace is seen* » ; le verbe *mraṅ tō* est l'honorifique de *mraṅ*, voir, prévoir. Il transcrit *Thaṅ tō mū* par « Htaungdawmu » (p. 107) et traduit « *from where a sense of reverence could be felt* ». La transcription sur la carte générale (p. 24-25) est plus correcte, « Htang dawmu » conforme à la prononciation arakanaise. *Thaṅ* signifie être visible, clair ; penser. Les appellations semblent plutôt s'appliquer à des qualités d'un *buddha*. Tun Shwe Khaing (1992) fait figurer sur sa carte en birman seulement cette dernière pagode ; sur la carte en anglais, deux pagodes se trouvent, mais seul figure le nom de la dernière (« Htintawmu »). Nous n'avons pas visité les lieux et nous ne connaissons aucune photo publiée de ces pagodes.

25. Shwe Zan (1995 : 74) ; MUL 46.

26. La *Ratanā mār oṅ* fait pourtant exception.

27. Shwe Zan (1995 : 82) ; MUL 68.

28. Shwe Zan (1995 : 83) ; MUL 78.

fortification de même nom [29]. Son architecture s'apparente de très près à celle de la Tejarāma et de la Sakya mār oṅ.

Une des pagodes les plus remarquables est la Ratanā mār oṅ, construite comme la Loka mār oṅ et la Jina mār oṅ sous Candasudhammarājā. Située au milieu d'une plaine, rien n'encombre le regard qui plonge sur cet édifice aux formes simples et sublimes. De structure octogonale, la disposition du socle rappelle la Loṅ bwan prok de la première moitié du XVIe siècle, mais elle n'a ni porches ni ornements sur la coupole (*anda*) [30].

Les dates exactes de la construction de ces pagodes ne sont pas connues. Ṅa Mañ ne parle nommément que d'une pagode de Candasudhammarājā qu'on peut identifier avec la Ratanā mār oṅ. Il écrit que le roi fonda le 22 avril 1659 la pagode Ratanācam et y fit construire un monastère. Chez le même auteur, nous trouvons la mention de la construction d'une pagode appelée Rhwegūhā (litt. caverne ou grotte d'or), mais on ignore avec quel bâtiment il faudrait l'identifier. Notons enfin qu'en 1657, Candasudhammarājā fit faire des restaurations au temple du Mahamuni après que celui-ci eut été ravagé par un feu [31].

Les monuments religieux construits durant l'époque des seigneurs du palais d'or sont marqués par une grande unité stylistique. À cet égard, l'architecture religieuse est aussi le reflet fidèle de l'apogée du pouvoir politique et de la prospérité du royaume.

29. Shwe Zan (1995 : 77) ; MUL 55.
30. Shwe Zan (1995 : 75) ; MUL 53.
31. CL 221.

Conclusion

Situé entre deux vastes pays, la Birmanie et l'Inde, l'Arakan présente entre le XVe et le XVIIe siècle, d'un côté, l'image d'un royaume aux dimensions et ressources modestes, sans cesse menacé et, de l'autre, celle d'un État qui réussit étonnamment bien, non seulement à sauvegarder son indépendance, mais à augmenter ses forces et à consolider ses acquis en profitant de circonstances favorables. L'extension du contrôle administratif de l'empire mogol sur le Bengale a en effet fait peser une menace croissante sur la présence arakanaise au Bengale du sud-ouest, alors qu'en Birmanie, d'où deux invasions étaient parties à la conquête de l'Arakan au XVIe siècle, succéda l'empire restauré d'Ava dont Sīrisudhammarājā redoutait à juste titre la menace. Mais à l'ouest, l'incompétence et l'indécision des gouverneurs du Bengale ont retardé la progression du pouvoir musulman, et à l'est, les forces birmanes s'usaient dans le contrôle du pays shan et dans leur expansion vers le Lanna. L'expansionnisme arakanais a tiré avantage de cette situation depuis le milieu du XVIe siècle. Les deux grands empires voisins n'étaient pas des rivaux et l'Arakan faisait ainsi face à deux menaces distinctes ou deux ambitions autonomes, si l'on veut. Le petit royaume ne fit jamais les frais d'une rivalité ou d'une alliance entre Mogols et Birmans. Entre l'Inde et la Birmanie, il y avait l'Arakan et surtout la mer. Coincé entre deux puissances terrestres l'Arakan a misé sur sa flotte, sans pour autant nourrir des ambitions maritimes.

Il serait faux de dire que l'Arakan ne peut être conquis que par mer, mais tout envahisseur qui veut réussir doit obtenir le contrôle des côtes et des voies riveraines. Les attaques birmanes échouaient parce que les agresseurs n'avaient pas su prendre le pays en tenailles comme ils le souhaitaient. L'ambition des Mogols qui voulaient s'emparer de Chittagong depuis 1576 fut freinée jusqu'en 1666, lorsque la détermination d'en finir avec l'hégémonie arakanaise dans la région fut suivie d'un effort militaire inégalé. Ce souffle guerrier ne porta toutefois pas plus

loin que Chittagong en dépit des appels pour en finir une fois pour toutes avec l'Arakan et ses incursions. C'est l'empire birman restauré du XVIIIe siècle qui anéantit la monarchie arakanaise, éreintée et rompue, un siècle après la chute de Chittagong.

Notre étude a permis d'explorer les taches blanches de la carte historique de l'Arakan, d'étudier les faits et de suivre dans son contexte économique l'évolution politique et militaire. L'analyse de la manière dont les rois arakanais ont réagi, face à un environnement politique et militaire particulier, met en relief l'originalité de l'histoire arakanaise. Exposée à une mer indienne d'où elle pouvait s'enrichir culturellement et matériellement, et séparée par le barrage d'une chaîne montagneuse, de l'espace dont elle faisait culturellement et ethniquement partie, l'Arakan pouvait à la fois s'ouvrir ou se fermer à la variété des influences. Traitée jusqu'à présent en marge de celle du Bengale ou de la Birmanie, l'histoire arakanaise revêt sur le fond une étonnante complexité. Dans la mesure où nous apprenons à connaître le pays et ses souverains, nous constatons la stabilité du royaume en dépit des problèmes occasionnels dans la succession royale et des forces étrangères en jeu. Plutôt que de continuité dans l'exercice de leur autorité, il faudrait parler du pragmatisme des rois arakanais. La politique arakanaise a su s'adapter aux circonstances changeantes et profiter des opportunités qui s'offraient. Les besoins militaires et les ambitions des rois conditionnaient des besoins financiers, et la question de disposer de ressources humaines et matérielles suffisantes liait l'ouverture commerciale à la recherche d'alliances militaires. Les rois, entre 1531 et 1638 étaient pour la plupart des hommes jeunes, dynamiques et expérimentés qui ont joué les Hollandais contre les Portugais, usé les Portugais contre les musulmans et fondé leur pouvoir sur des troupes en grande partie d'origine étrangère. Leur prévoyance se montre aussi dans les fortifications extraordinaires de Mrauk U qui furent refaites et agrandies au cours des décennies.

La défense du royaume a pris les formes d'une agressivité permanente après le demi-siècle des rois guerriers. Auréolés d'une image de terreur, les Arakanais ont réussi à s'imposer bien au-delà de ce que leurs forces réelles pouvaient promettre. Mais ceci ne veut pas dire que le royaume n'a vécu qu'à travers la confrontation avec ses voisins. Le pays ne s'est ni isolé ni marginalisé. Au contraire. Il profita pleinement de son ouverture. C'est par son intégration aux réseaux de transmission des techniques, de commerce et d'informations que le royaume a vécu et survécu. On pense à l'accueil réservé aux marchands étrangers, à cette ambassade envoyée en 1636 à Batavia pour obtenir des renseignements de première main sur les besoins des Hollandais en riz et en esclaves, mais aussi à la symbiose culturelle que nous révèlent les poètes bengalis.

Ayant essayé de rendre l'histoire politique arakanaise plus intelligible, nous croyons avoir pu jeter les bases d'études et de recherches ultérieures. Des simplifications outrancières, des erreurs et des préjugés tels qu'ils figurent par exemple dans l'article de Maurice S. Collis et de U San Shwe Bu, « Arakan's Place in the Civilization of the Bay, a study of coinage and foreign relations » ont été discutés et ont pu être redressés. Nous savons à la suite des études les plus récentes sur la présence portugaise que le rôle de ceux-ci ne peut être réduit au schéma facile qui admet la présence de marchands avant 1600 et celle de pirates à leur suite. Chittagong n'a pas été un « *Portuguese robber state* » au lendemain du règne de Sīrisudhammarājā. La propagande musulmane (dont Bernier se fait l'écho) a eu plus d'effets sur l'historiographie que les documents hollandais qui attestent le contrôle très étroit des rois sur le port et les marchés de la ville [1]. L'Arakan ne fut pas un sultanat façonné à l'image de Gaur et de Delhi, en dépit de l'impact culturel de l'Inde musulmane.

On ne peut plus souscrire au point de vue de M. Collis que l'Arakan s'ouvrit à la civilisation musulmane, et donc à un monde civilisé alors que la Birmanie aurait été un pays isolé et retardé. Que le Bengale oriental eût été sous l'occupation arakanaise une terre gouvernée par une douzaine de rajahs payant des tributs au gouverneur de Chittagong est une erreur, tout comme il serait faux de croire que le pays se soit considérablement affaibli sous le règne de Narapati [2]. Le putsch de 1638 était le résultat d'une crise politique, qui se solda par une rupture dynastique, mais sans remise en question ni de la politique royale ni de l'ordre institutionnel.

Le roi Maṅ: Phaloṅ: est un des acteurs de cette histoire arakanaise qui a été absent de la plupart des synthèses historiques, car le rôle capital de son règne, entre 1571 et 1593, a été ignoré jusqu'à présent : une phrase seulement chez Phayre et aucune mention chez Harvey [3]. Or il s'agit de l'architecte de l'expansion arakanaise. Ses mérites furent éclipsés par la campagne du Pègou sous le règne de son fils, une entreprise grandiose dont le royaume ne tira pourtant des profits qu'à court terme. C'est Maṅ: Phaloṅ: qui poursuivit efficacement l'œuvre de Maṅ: Pā et étendit la suprématie arakanaise vers le nord-ouest, assurant une hégémonie durable sur Chittagong.

L'étiquette suggestive de l'âge d'or, dont on abuse facilement, nous paraît superficielle. D'aucuns verront dans le règne de Maṅ: Pā un âge d'or à cause de l'essor architectural à Mrauk U, d'autres le découvriront dans celui de Maṅ: Rājā krī: à cause de l'expansion militaire, d'autres

1. Collis (1925 : 42-46).
2. Collis (1925 : 40-45).
3. Phayre (1883 : 175) ; Harvey (1967 : 139-149).

encore seront impressionnés par l'opulence de la cour de Sīrisudhammarājā décrite par Manrique. Il importe de comprendre l'équilibre entre les institutions fondées sur l'autorité royale et les corps sociaux hétérogènes. C'est là que réside le succès des rois, car ils ont su tenir pendant des décennies la balance entre leurs propres ambitions et la nécessité de faire participer par un flux redistributif tous ceux dont dépendait leur situation.

Dans son article « Questions on the contact between European Companies and Asian Societies », Denys Lombard avait appelé à l'étude des « *prisoners, turncoats and renegades* » [4]. Ayant suffisamment insisté sur l'importance de la présence portugaise en Arakan, cette étude a voulu apporter des éléments nouveaux d'appréciation de ces marginaux qui se sont retrouvés dans des agglomérations sous contrôle arakanais. Il en résulte aussi une critique de la conception d'un « *shadow empire* » portugais car elle néglige les rapports de force réels [5]. La présence lusitanienne en Arakan illustre un modèle d'intégration qui servait bien les Arakanais et les Portugais. Les Portugais les plus vaillants ont pu retrouver pendant quelques années une légitimité à travers une carrière militaire qui les amenait au contrôle de territoires qu'ils voulaient gouverner. Mais l'intégration de mercenaires portugais dans la flotte arakanaise et, dans la suite, le contrôle du commerce des esclaves par la communauté luso-asiatique pesèrent autrement plus lourd que la gloire précaire d'un S. Gonçalves Tibau, « roi de Sandwîp », ou d'un Felipe de Brito, seigneur de Syriam. La majorité des Portugais a composé avec les conditions locales qui leur permettaient une vie relativement sûre. Si le gouvernement arakanais fut longtemps confronté au problème de contenir leurs velléités d'autonomie, le commerce des esclaves apparaît comme un système bien rôdé sous protection royale. Les Portugais ne vivaient pas dans l'anarchie et leurs activités qualifiées de piraterie se développaient dans un cadre assez étroit, dont nous avons étudié l'impact politique.

Pour les recherches arakanaises futures, trois domaines nous apparaissent comme prioritaires. L'archéologie d'abord. Ainsi, les fouilles récemment entreprises à Mrauk U fournissent des informations entièrement nouvelles sur de nombreux aspects de la civilisation arakanaise, notamment l'histoire de la forteresse et du palais royal au XVIe siècle, période encore trop mal connue. Nous pensons ensuite à la conservation des manuscrits et à l'étude des traditions historiographiques arakanaises. Cet héritage est menacé comme nous l'avons constaté lors de voyages dans le pays. Insistons enfin sur l'étude des relations entre l'Arakan et le Bengale. Sur le sol arakanais, nous sommes en présence

4. Lombard dans Blussé (1981 : 179-187).
5. Voir G. Winius (1983, 1995) et A. M. Guedes (1994).

de principautés indiennes au premier millénaire et d'une civilisation arakanaise (de souche tibéto-bimane) au deuxième millénaire. Nous ne savons pratiquement rien sur la transition de l'une à l'autre. On soupçonne dans le vaste espace qui englobe le Bengale oriental, l'Assam, le Tripura, le Manipur et l'Arakan, des réseaux qui relient l'ouest à l'est et, plus variés, le nord au sud sur le plan du mouvement des populations, de l'histoire du bouddhisme et de son expression artistique et architecturale, de la genèse d'entités politiques et de la constitution de royaumes. À cet égard, l'étude des relations entre l'Arakan et le Bengale oriental apparaît comme un des champs de recherches les plus intéressants dans le cadre des études toujours passionnantes des voies de passage et de transmission entre le sous-continent indien et la Péninsule indochinoise.

Annexes

Annexe 1

Les sources historiques sur les rois de Mrauk U

The Arakanese generally take a deep interest in the history of their native land ; they still regard it as being one of the most favoured countries of the world, and as having been, in ancient times, among the most powerful kingdoms
A. P. Phayre (1846)

La première annexe décrit les principales sources utilisées et explique leur utilisation. Comme certains documents sont présentés ici pour la première fois, il semblait nécessaire de leur accorder une attention particulière. Nous n'avons pas eu de guide pour nous orienter sur le champ encore peu étudié des sources arakanaises [1]. Ceux des Arakanais que nous avons rencontrés et qui montrent pour leur propre histoire un intérêt profond ou une simple curiosité, connaissent généralement les chroniques manuscrites comme celle de Ṅa Mañ ou la *Aṅ cok*. Mais leur approche de ces chroniques n'est pas vraiment critique et les historiens locaux citent occasionnellement soit l'une soit l'autre tradition historiographique sans trop se soucier des contradictions apparentes qui existent entre différentes sources. Il convient de remarquer que Arthur P. Phayre n'a pas procédé d'une manière très différente, lorsqu'il a fondé ses aperçus de l'histoire arakanaise sur une seule chronique, celle de Ṅa Mañ [2] en négligeant les autres. G. Harvey l'a suivi sur cette

1. Voir nos travaux antérieurs (Leider 1987, 1991).
2. Phayre (1846) ; Phayre (1883).

voie et les chapitres sur l'Arakan dans son *History of Burma* n'apportent rien de fondamentalement nouveau sur l'histoire arakanaise [3]. Les articles de San Shwe Bu et de Maurice Collis parus dans le *Journal of the Burma Research Society* sont redevables à d'autres traditions historiographiques que celle de Ṅa Mañ, mais on n'y trouve jamais de référence précise aux sources.

Notre démarche devait donc porter en toute logique sur trois points essentiels : prendre connaissance des principales sources historiographiques, faire état de leur contenu hétérogène et évaluer d'une manière critique les différences et les écarts entre les traditions.

La collecte des documents pour ce travail, leur exploitation et leur examen critique se sont faits parallèlement. La raison en est due au fait qu'une lecture comparative ne s'est que progressivement imposée, lorsque nous avons acquis de nouveaux documents et vérifié, selon nos moyens de documentation, des hypothèses de travail sur l'origine éventuelle et la genèse des chroniques. L'exemple de plusieurs manuscrits du fonds oriental de la Bibliothèque nationale permet de mettre en perspective les progrès lents de nos connaissances sur les chroniques. Nous avons connu et cité ces documents [4] depuis 1985-1987 sans savoir à quelle tradition historiographique il fallait les rattacher. Ce n'est qu'après notre première visite en Arakan en 1994 que nous avons pu nous assurer de l'existence d'une chronique manuscrite appelée *Aṅ cok rājawaṅ* dont un certain nombre de documents d'ordre historique des manuscrits parisiens sont effectivement tirés [5]. Cette chronique, bien connue des érudits arakanais, n'a été mentionnée jusqu'à l'heure

---

3. Harvey (1967, 1re éd. 1925). Il faut toutefois remarquer que Harvey signale plusieurs sources imprimées et manuscrites sur l'histoire arakanaise dans sa bibliographie.

1) *Dinnyawadi Yazawinthit by U Panti and U Hpye* [une version de la *Dhañawatī are:-tō-pum:* publiée à Rangoon en 1910, qui a été citée comme UP] ;

2) *Do We (ms)* [S'agissait-il d'un manuscrit du Maṅ: Rājā-Krī: cātam: en possession de Harvey ?] ;

3) *Me Nga* [c'est-à-dire Nga Me (qui a été cité par nous comme NM)] *Maharazawin (ms)* [Il s'agit peut-être de l'exemplaire de Phayre, mais Harvey ne fournit pas ici, comme il le fait ailleurs dans sa bibliographie, la cote du *British Museum* respectivement de la *British Library* où se trouve ce manuscrit] ;

4) « *San Shwe Bu, a précis of Arakanese historical MSS. sent me by San Shwe Bu, Honorary Archaeological Officer for Arakan* » [Le contenu de ces manuscrits nous échappe évidemment, mais au vu des articles publiés par San Shwe Bu dans le *Journal of the Burma Research Society*, nous supposons qu'il s'agissait de documents dans la tradition des *Dhañawatī are:-tō-pum:* et non pas d'une copie de Ṅa Mañ]. On notera en passant que la part que Harvey accorde à l'histoire arakanaise dans son ouvrage est bien moindre que celle de Phayre, notamment parce qu'il néglige toute l'histoire ancienne qui précède la fondation de Mrauk U au XVe siècle.

4. Il s'agit des manuscrits signalés dans la bibliographie sous l'intitulé de la Bibliothèque nationale.

5. Il convient de souligner ici la valeur de ces documents manuscrits extrêmement rares, même en Arakan.

actuelle dans aucun ouvrage en langue occidentale et elle est inconnue des historiens birmans que nous avons rencontrés [6].

L'étude de la nature des chroniques, l'attention à leur variété, leur exploitation par le recours aux méthodes contemporaines de lecture critique des documents, empêche que leur utilisation ne se réduise à un charcutage des documents en vue du recyclage des « faits ». Même si nos questions étaient essentiellement dictées par notre recherche sur l'histoire politique, l'analyse linguistique, stylistique et rhétorique de ces textes était indispensable.

Là où les sources posent problème, se contredisent, sont lacunaires au regard des questions posées, ou tout simplement, ne disent rien, les contradictions et les lacunes devaient être mises en évidence. Au niveau actuel des recherches, il ne nous semblait guère recommandé de vouloir combler tous les écarts en noyant l'absence d'informations dans un modèle général d'explication. Telle est la raison pour laquelle, nous n'avons pas adopté un modèle comme celui de Lieberman qui voit dans le développement de la royauté birmane une suite de cycles administratifs qui tendent vers une centralisation croissante [7]. De la même manière, nous n'avons pas non plus pris en considération l'évolution de la présence portugaise ou les étapes de l'essor hollandais au XVIIe siècle comme paramètres.

Certaines sources ne nous étaient pas accessibles faute de connaissances linguistiques suffisantes. Nous avons souvent dépendu d'une littérature secondaire dont nous ne pouvions vérifier ni la qualité ni la justesse. Tel est notamment le cas pour le Bengale et l'histoire des régions culturellement et historiquement distinctes situées aux confins du Bengale oriental (Tripura, Meghalaya, Manipur, l'arrière-pays de Chittagong/Chittagong Hill Tracts). Les connaissances historiques sur ces régions restaient parfois trop vagues pour les inclure de manière convaincante dans un tableau général de présentation de la royauté arakanaise durant la période de Mrauk U.

Sur le plan proprement arakanais, on rencontre toutefois des problèmes de même nature. Le propos essentiel au cœur d'une lecture d'ensemble de l'évolution du pouvoir royal est évidemment de rendre compte du dynamisme de la royauté arakanaise aux XVIe et XVIIe siècles.

---

6. Notre relevé des sources ne complète que partiellement l'inventaire des sources présenté dans notre mémoire de DEA de 1991, comme nous ne retenons ici que les sources qui ont effectivement contribué au développement de la recherche présente.

7. Lieberman (1982). L'historien japonais Toshikatsu Ito a récemment critiqué l'application trop générale de la théorie de Lieberman dans son article « Rural Administration in late 18th and early 19th century Myanmar » (voir Ito 1995). Du côté de l'histoire du Siam, on observe la même contestation de la thèse d'une centralisation croissante. On comparera l'histoire de la Thaïlande vue par David Wyatt (1984) avec les études de Sunait Chutintaranond (1995). Sur le fond, Ito et Sunait nient tout simplement qu'il y ait eu quelque chose comme une centralisation de l'administration du pays avant la deuxième moitié du XIXe siècle.

Or, s'il est relativement facile de regrouper des facteurs quasi externes comme la présence portugaise (rôle militaire et commercial) ou l'instabilité politique dans les régions limitrophes (instabilité des centres politiques !), il est beaucoup moins aisé de rendre compte de l'agencement des facteurs internes de nature politique, économique ou démographique qui ont sans doute aussi, on en conviendra, joué un rôle en Arakan même *et* au Bengale oriental.

Les chroniques arakanaises

La tradition historiographique arakanaise

« Tradition », une remarque préliminaire

Un des traits les plus saillants des chroniques arakanaises est leur caractère composite qui ressort particulièrement bien lorsqu'on les compare avec la chronique de U Kala, une œuvre majeure de l'historiographie birmane. Le terme de « chronique » a été utilisé d'une manière purement conventionnelle, lorsque nous nous référons à un ouvrage qui en arakanais est appelé « *rājawaṅ* ». Quand nous discutons des parties de texte, semblables ou divergentes, de ces chroniques, nous avons préféré le terme de *tradition*.

La composition des *chroniques* arakanaises peut être envisagée comme un processus de compilation de *traditions* conservées dans des textes de nature diverse qui remontent à des époques contemporaines des événements ou postérieures à eux. *A priori* le terme de *tradition* ne semble pas très approprié dans les cas où il ne s'agit pas de textes narratifs, mais de discours de ministres ou de rois, ou encore de poèmes. Or, pour peu qu'on se penche sur la question de la genèse des traditions écrites ou orales que contiennent les chroniques arakanaises, les passages versifiés (poèmes, présages, parties en vers des discours ou lettres) semblent condenser souvent un épisode de nature historique. Ils apparaissent donc *a fortiori* comme une partie intrinsèque des traditions historiques, en fait comme les noyaux de la tradition.

Tout au long de la collecte de notre documentation, nous avons été sensibles au problème de la préservation et de l'étude de ces traditions historiques. Des textes rares n'existent à l'heure actuelle que sous forme manuscrite, tel est le cas notamment de la *Aṅ cok rājawaṅ* ou de l'œuvre capitale de Ṅa Mañ. L'absence d'un répertoire des manuscrits empêche encore une étude systématique des variantes, une entreprise qui se révèle indispensable pour l'étude de la DhAP, un ouvrage de la fin du XVIIIe siècle qui nous est parvenu sous des versions de taille variable. Ce champ de recherche que nous avons commencé à explorer,

dépassait pourtant largement le cadre de notre présent travail. Il touche au plus haut degré la question de la conservation du patrimoine culturel arakanais. Combien de fois avons-nous senti ce besoin de noter par écrit, d'une manière plus systématique qu'il ne nous était possible, ce qui constitue le patrimoine vivant de la tradition orale !

Certes le souci de conserver n'est pas absent de l'esprit des Arakanais fiers de leur passé. Le problème de la conservation des traditions culturelles est indissociable de la poursuite de recherches sérieuses. Or l'absence de recherches dans le domaine de l'archéologie et de l'histoire arakanaise en Birmanie même s'explique en partie par les conditions politiques de la Birmanie d'après-guerre. Les Arakanais cultivés qui prennent un intérêt sincère à leur histoire, déplorent à côté de l'absence de moyens matériels, l'absence de spécialistes formés aux méthodes modernes de la recherche et l'impossibilité de faire imprimer des manuscrits. Mettre l'accent sur l'existence d'une histoire autonome arakanaise risquait et risque encore de nourrir le danger d'un particularisme arakanais et de miner un consensus national officiellement prescrit sur la cohabitation des ethnies. Écrire et parler de l'histoire arakanaise en Birmanie est une affaire délicate parce qu'elle engage quasi automatiquement l'auteur dans un débat sur les rapports passés et présents entre Arakanais et Birmans. Dans les entretiens que nous avons eus avec des historiens birmans, ceux-ci tendent en général à minimiser l'originalité de la civilisation arakanaise. Face à eux, les Arakanais défendent leur particularisme avec des références souvent assez diffuses au passé historique. Dans un contexte strictement arakanais, les problèmes de cette nature ne sont pas moindres. On évoquera ainsi la question de la présence musulmane. Alors que les problèmes communautaires issus de la situation démographique créée sous le gouvernement colonial n'ont pour ainsi dire rien à faire avec la présence musulmane à l'époque des rois, les Arakanais bouddhistes, soucieux de se démarquer des prétentions politiques contemporaines des *Rohingyas* musulmans, ne semblent guère enclins à reconnaître l'importance du rôle des musulmans à l'époque des rois. Sans doute peut-on rappeler que cette vue étroite des choses est bien souvent aussi celle de nos chroniqueurs qui n'accordent guère d'attention aux mercenaires portugais ou aux marchands musulmans à qui le royaume devait pourtant une partie de sa force et de sa vitalité.

La rédaction des chroniques

On sait que les deux principales compilations historiographiques birmanes remontent à des initiatives royales du XIXe siècle et des groupes d'historiographes nous ont ainsi laissé la *Hmannan yazawin* (*Mhannan: rājā waṅ*) et la *Konbaungset yazawin* (*Koṅ: bhoṅ: chak rājāwaṅ*). Nous ignorons si à l'époque de la royauté arakanaise, il y a

eu des instructions royales au sujet de la rédaction d'une chronique royale. Nous en doutons. Il nous semble plutôt qu'il y eut des ouvrages particuliers qui faisaient état d'un certain nombre d'événements en rapport avec de « grands » rois. On peut citer pour preuve la chronique de Wimala essentiellement centrée sur le règne du roi Maṅ: Pā et le *Maṅ: Rājā-krī: cātam:*, un ouvrage consacré au règne de Maṅ: Rājā-krī:. Cela expliquerait le caractère hétérogène des compilations et les énormes différences dans les informations que nous avons sur les différents rois.

Le début des traditions écrites remonte probablement au milieu du XVIe siècle. Elles furent nourries essentiellement par trois sources. Premièrement, les listes de rois qui sont rattachées aux noms des capitales successives que l'Arakan a connues. La tradition orale a ensuite conservé le souvenir d'histoires ou d'événements liés à des rois particulièrement importants, telle la fondation ou la refondation de pagodes, à des conquêtes, au repeuplement de régions désertées ou dévastées [8]. À ces noyaux s'intégrèrent des présages dont la fonction était de rendre intelligibles des événements remarquables en leur donnant un fondement surnaturel. C'est leur caractère magique qui semble avoir figé ces événements dans la mémoire collective. Sur tous les rois antérieurs au XVe siècle, nous savons très peu.

De brèves informations sur les règnes des XIIIe et XIVe siècles ne permettent guère de suivre le développement de la royauté et du pays. Ce n'est qu'à partir du XVe siècle que la mémoire a conservé sous une forme partiellement légendaire des événements et des enchaînements politiques liés à la biographie turbulente du roi fondateur de Mrauk U ; ce sont d'ailleurs les contradictions qui apparaissent dans les récits autour de ce personnage, les lacunes de la datation et certains éléments invraisemblables, qui indiquent que la rédaction en était bien postérieure. On sait relativement peu sur la période entre 1460 et 1530. Ce n'est qu'avec l'important règne de Maṅ: Pā que les choses changent. Pour la première fois, nous assistons à la glorification d'un règne. Le ton panégyrique se retrouve chez d'autres rois du XVIe siècle, Maṅ: Phaloṅ: et Maṅ: Rājā krī:, deux des rois-guerriers. D'autres règnes, sans doute non moins prestigieux, comme par exemple les seize années du règne de Sīrisudhammarājā (1622-1638), n'ont pas été honorés de la même manière et sur le même ton. L'historiographie n'a en somme retenu de ce règne que la sombre fin. Le manque d'informations sur certains rois était tel que plus tard un compilateur comme U Pandi, qui publia son ouvrage en 1910 et reprit essentiellement à son compte la

8. Un bon exemple est le manuscrit BN Indochinois 20 où on relate le repeuplement de Ramree et de Cheduba par le roi Maṅ: Co mwan autour de 1430, donc après la période de l'occupation étrangère.

DhAP, remarqua qu'il n'y avait rien de particulièrement intéressant à dire sur la période entre 1652 et 1710[9] !

La rédaction des chroniques a eu lieu dans un milieu de lettrés de la cour royale. Les chroniqueurs eux-mêmes semblent avoir été des courtisans. Wimala est appelé *amat* (ministre), Tui. We, dont l'œuvre reste cependant mal connue, était brièvement ministre en 1777, Ṅa Mañ a sans doute appartenu à l'ancienne aristocratie arakanaise, le compilateur de la DhAP, qui compose son ouvrage quelques années après l'occupation birmane (1788), réunit des matériaux issus du milieu de la cour. Les traditions se rattachent à la période royale, les compilations que nous tenons aujourd'hui entre nos mains, sous forme imprimée ou manuscrite, sont généralement postérieures à la monarchie arakanaise [10].

À la genèse des ces documents dans un milieu courtisan, nous pouvons rattacher le fait que dans les traditions historiographiques le personnage du ministre sage (*pañā rhi*) joue en général un rôle avantageux. Chef militaire et conseiller du prince, le ministre sage donne son avis sur toutes les affaires du royaume. Il est aussi l'interprète autorisé des présages. Le plus illustre de ces ministres sages était Mahāpañākyō, qui mourut en 1600 au Cap Negrais au retour de l'illustre campagne du Pègou, centenaire dit-on ; il semble avoir été un conseiller entendu par les rois pendant une cinquantaine d'années.

Ne faut-il pas aussi rattacher à ce milieu courtisan le dédain des chroniqueurs pour tout ce qui est étranger ? On n'explique pas la puissance et le développement de la royauté arakanaise, notamment à la fin du XVIe siècle sans faire référence aux Portugais et aux musulmans qui étaient au service des rois. Or les chroniques n'en parlent presque pas.

Avant le milieu du XVIIe siècle, les chroniques contiennent assez peu de dates qui permettraient de fixer avec précision les événements importants des règnes. Parfois pourtant, une chasse aux éléphants est datée avec exactitude ! Il se trouve que les parties narratives des chroniques arakanaises, contrairement aux sources birmanes, sont fort lacunaires sur des épisodes importants. Il est éclairant à cet égard de comparer les récits du siège de Pègou en 1599 et sa suite tels qu'ils sont rapportés dans les chroniques d'Ayuthia, la *Mahārājawaṅ tō krī:* birmane, les traditions historiques arakanaises et les sources portugaises.

Les chroniques arakanaises sont une piètre source pour les siècles qui précèdent la dynastie de Mrauk-U et elles ne contiennent que des informations assez décousues sur l'histoire politique du XVIIIe siècle. On peut conclure qu'elles sont surtout une source intéressante pour l'étude des siècles pendant lesquels la royauté arakanaise s'est épanouie, les XVIe et XVIIe siècles, c'est-à-dire, répétons-le, durant les

9. UP 227.

10. Rappelons que les Birmans ont conquis l'Arakan en janvier 1785.

grands règnes. Les traditions historiographiques elles-mêmes semblent un produit de ces années de grandeur et d'expansion. Et en simplifiant, on peut dire que la tradition historiographique reflète une image généralement plus riche des règnes de la phase expansive du royaume (1530-1630) que de ceux de la phase de consolidation (1630-1685).

Traditions historiographiques et compilations des chroniqueurs

La lecture des *rājawaṅ* montre qu'ils sont des compilations dans lesquelles des auteurs ont fondu, reformulé, arrangé des traditions historiographiques de nature et de genres divers.

Il s'agit de présenter ici les matériaux effectivement utilisés dans le cadre de cette recherche et leurs rapports internes [11]. Nous nous sommes fondés dans notre recherche essentiellement sur trois ouvrages imprimés [12].

1 – Le principal est l'œuvre de compilation du moine Candamālālaṅkāra (ci-après CL) intitulé *Rakhuiṅ rājawaṅ sac kyam:*, publiée peu avant sa mort en 1931 (1er volume) et 1932 (2e volume). En raison de son importance, nous réservons au deuxième volume une place à part (voir le sous-chapitre qui suit). Cet ouvrage suit l'ordre des règnes et juxtapose l'essentiel de la chronique manuscrite de Ṅa Mañ [13], une version de la DhAP et le texte de la *Vieille chronique*.

La chronique de Ṅa Mañ est l'ouvrage le plus complet sur l'histoire arakanaise que nous ayons, dans le sens où il s'efforce de parler de tous les règnes. Comme nous disposions de deux copies manuscrites de Ṅa Mañ, dont celle de Arthur Phayre lui-même (conservée aux OIOC *British Library*, Londres), nous avons pu comparer le texte de CL avec ces manuscrits. Certaines questions de datation étant mises à part, il y a très peu de divergences et donc la lecture comparative du texte de Ṅa Mañ donnait lieu à peu d'observations.

La DhAP est une compilation de la fin du XVIIIe siècle ; elle est l'ouvrage le plus connu de l'historiographie arakanaise.

La chronique que CL cite sous le nom de *Vieille chronique* ne nous est pas connue par des sources manuscrites ou par le nom d'un auteur. Aucune des personnes contactées au cours de nos recherches n'a pu

11. Nous regrettons de n'avoir pu exploiter le *Maṅ: rājā-krī: cātam:*, dont l'intérêt a été souligné par les recherches de Michael Charney. L'étude de ce texte entreprise en 2002 ne remet pourtant pas en question les conclusions de notre travail.

12. Comme toutes les sources mentionnées dans ce chapitre figurent à la fois dans le relevé des abréviations et dans le répertoire des sources et la bibliographie où elles peuvent être facilement retrouvées, les références bibliographiques ont été limitées ici à un strict minimum.

13. Répétons qu'il s'agit de la chronique rédigée au milieu du XIXe siècle par un érudit arakanais pour le compte de Arthur Purves Phayre, administrateur anglais de l'Arakan et premier gouverneur du *British Burma* en 1856.

nous fournir de renseignements sur cette *Vieille chronique*. Il ressort pourtant clairement du texte qu'il ne s'agit pas d'une vieille chronique, mais de la *Vieille chronique*, parce que l'auteur cite les olles de son manuscrit [14]. La lecture de CL suggère que le texte de la *Vieille chronique* [15] se recoupe en grande partie avec la chronique de Ṅa Mañ et pourrait éventuellement être identifié à l'ouvrage mal connu de Do We (Tui. We).

Occasionnellement, CL cite aussi la *Aṅ cok rājawaṅ* et la chronique birmane du « Palais de verre ». La juxtaposition des divers textes apparaît le plus clairement dans le chapitre consacré au roi Narapati (1638-1645) où nous retrouvons à la suite les textes attribués à Ṅa Mañ, à la *Aṅ cok*, à la *Vieille chronique* et à la *Dhañawatī are:-tō-pum*. Retenons d'emblée que certains rois ne sont connus que par la *Vieille chronique* et l'ouvrage de Ṅa Mañ.

2A – Le deuxième ouvrage que nous avons consulté est une édition de 1970 de la *Dhañawatī are:-tō-pum* (ci-après DhAP) publiée avec d'autres documents qui appartiennent au genre historiographique des *are:-to-pum* [16]. Le terme *are:-to-pum* désigne une œuvre qui contient des événements historiques, des hauts faits d'un grand personnage ; il est aussi parfois traduit par « guerres des rois ». Cette version de la DhAP est identique à une première édition de cette œuvre publiée en 1881 [17]. La nôtre couvre 122 pages de texte (p. 10-139). Elle est subdivisée en 80 chapitres de longueur variable. Les chapitres 19-71, qui concernent la période analysée dans ce travail, couvrent 88 pages (p. 32-120). Cet ouvrage contient donc, lui aussi, relativement peu d'informations sur l'histoire ancienne ; les années entre 1710 et 1785 font l'objet d'un traitement très sommaire. Les principales lacunes chronologiques de la DhAP sont les périodes de 1459 à 1531, de 1553 à 1571, de 1612 à 1622 et de 1652 à 1710, – 158 années sur lesquelles on ne trouve rien, …ce qui n'est évidemment pas peu ! La chronologie est confuse, contradictoire et, le XVIIIe siècle mis à part, généralement erronée. Il s'agit d'un texte que l'historien doit considérer avec beau-

14. Par ex. les olles *dī* et *to* (CL 43) pour les dates du règne de Maṅ: Co mwan. On peut remarquer en passant que dans un cas précis, en faisant le commentaire sur les traditions divergentes relatives à Narapati, il parle de vieilles chroniques en général (CL 219).

15. La langue birmane ne connaissant ni d'article défini ni d'article indéfini, il n'était *a priori* pas clair s'il fallait traduire *rājawaṅ hoṅ:* par « la » ou « les chroniques anciennes » respectivement par « des chroniques anciennes ».

16. Le titre de l'ouvrage est *Mranmā Maṅ: are-tō-pum:*, publié à Yangon en 1970 par Aung Tha U. Le texte est suivi d'une liste des rois (p. 133-139). Thaung Blackmore (1967 : 313) définit ce genre de littérature historique comme « *trials or tribulations of kings,* […] *monograph studies on the vicissitudes of famous royal personnages* ».

17. Nous disposons d'une copie mutilée de cette première édition provenant d'une collection privée. L'ouvrage est paru à Rangoon à la Burmah Herald Press.

coup de prudence. Nous n'avons pas pu en consulter des versions manuscrites ; les versions imprimées présentent des variantes graphiques et une subdivision variable. Nous avons comparé l'édition de 1970 avec les extraits de la DhAP qui paraissent dans l'ouvrage de CL (où on ne trouve pas les subdivisions en chapitres) et l'ouvrage de U Pandi.

La DhAP a été compilée en 1788 par l'abbé d'un monastère de Sandoway, le Vénérable Kawisārabhi Sīripawara Aggamahādhamma rājādhirājaguru [18]. Celui-ci explique à la fin de son texte qu'il a composé son œuvre en se fondant sur un ouvrage en 48 chapitres traitant des choses de ce monde et de l'au-delà (*lokī lokuttarā*), des poèmes littéraires et historiques et des livres d'histoire (*pyui – laṅkæ – samuiṅ:*). Il se réfère aussi à Tui. We, qui était ministre en 1777 sous le roi Candawimalarājā et qui était peut-être l'auteur de cet ouvrage en 48 chapitres [19].

Une analyse sommaire du contenu de la DhAP donne une image plus fidèle de l'ouvrage que les références à ces sources. Sur les 85 pages qui concernent la période de Mrauk U, 59 pages (p. 46-105) sont exclusivement consacrées aux discours de Mahāpañākyō, le grand ministre et conseiller du roi Maṅ: Phaloṅ: (1571-1593) et de son fils Maṅ: Rājā-krī: (1593-1612). Les 26 pages restantes contiennent elles aussi peu d'éléments narratifs, mais avant tout des lettres royales, des avis de conseillers royaux et des interprétations élaborées de présages.

L'œuvre de Kawisārabhi n'est donc ni une chronique au sens propre du terme ni un récit des hauts faits royaux (*are:-tō-pum*). La partie essentielle de l'ouvrage est une anthologie de discours (faits à propos de questions attribuées au roi) qui provient de la deuxième moitié du XVIe siècle ; autour de ceux-ci viennent se grouper des textes de nature comparable, dans la mesure où il s'agit en général d'une sorte d'échange verbal formalisé. Le compilateur n'a fait aucun effort pour donner un semblant de cohérence à son texte, mis à part un vague ordre chronologique que l'absence de dates et d'informations sur les débuts et les fins de règnes, rend confus. On comprend donc aisément que les matériaux de la DhAP exigent la reconstitution d'un contexte suffisamment général (chronologique, événementiel, politique) pour être utilisés à bon escient. Ils font le deuxième choix de l'historien, qui s'appuie sur un cadre préalable que d'autres sources lui fournissent.

Nous estimons que les informations fournies par la *Vieille chronique* (et repris apparemment en bonne partie par Ṅa Mañ) sont plus

18. La date exacte de la fin de la rédaction est le 5e jour de la lune croissante du mois de *tapoṅ:* de l'an 1149 qui correspond au 9 février 1788.

19. L'étude comparative du *Maṅ: rājā-krī: cātam:* attribué à *Tui. We* (transcrit parfois Do We) et du texte de la *Dhañawatī are:-tō-pum* montre qu'il s'agit de textes distincts.

fiables et plus riches sur le plan de l'histoire politique et militaire proprement dite que celles de la DhAP, parce qu'ils ont un caractère plus sobre, plus narratif, plus factuel. À ceci on pourrait objecter que c'est bien là un préjugé d'historien, effrayé par tout document où il ne pourrait déceler des faits. Nous pensons effectivement que les textes des chroniques (à partir de la moitié du XVIe siècle) remontent pour la plus grande part aux époques dont elles parlent. Mais on voit, notamment dans le cas du règne de Maṅ: Pā, un grand écart entre la DhAP et Ṅa Mañ. Dans le premier ouvrage, la description des conquêtes est un panégyrique qui cache à nos yeux une distorsion des faits. Le texte soulève le doute parce qu'il exalte les succès royaux au point de les rendre improbables.

La tradition que nous retrouvons dans Ṅa Mañ rapporte d'une manière sommaire des campagnes royales. La tradition contenue dans la DhAP est une présentation très formalisée, idéalisée en quelque sorte. Des événements politiques et militaires y semblent avoir été interprétés d'une manière tendant à leur amplification, au prix de leur véridicité.

Les discours du ministre Mahāpaññākyō ne font pas l'objet d'une analyse détaillée dans ce travail. Le terme birman qui désigne ces discours est *lhyok thum:* (paroles exemplaires, réponse pertinente) ; d'une manière générale il s'agit d'avis que le ministre donne au roi au sujet de questions politiques, judicicaires et même de nature personnelle [20]. Le ministre est invité à commenter un problème et il le fait généralement à la lumière de présages et de sentences anciennes (*rājānīti*) ou en se référant à des faits du passé. Les *lhyok thum:* de Mahāpaññākyō ont fait l'objet d'une excellente édition en 1963 [21]. L'introduction de cet ouvrage contient des réflexions pertinentes sur les problèmes que pose la relation entre la DhAP et les *lhyok thum:* de Mahāpaññākyō. On se demande si Kawisārabhi a compilé lui-même les discours ou s'il les a repris dans leur ensemble pour les intégrer dans son ouvrage. Cette édition contient un petit nombre de textes qui ne figurent pas dans la DhAP, mais que la tradition attribue aussi au grand ministre. Un tableau synoptique dressé à partir des ouvrages consultés montre que sur les 41 textes de l'édition de 1963, on en trouve 39 dans la DhAP, 33 dans CL et 31 dans l'ouvrage de U Pandi. Or les textes qui ne figurent pas dans ces chroniques sont pratiquement tous des listes du type « Les dix devoirs du roi, les sept caractères d'un bon ministre, les huit caractères

20. Les éditeurs des *lhyok thum:* (voir note suivante et préface de l'ouvrage) disent d'ailleurs qu'il faudrait dans plusieurs cas parler plutôt de « décisions » ou d'« interventions » du ministre.

21. *Hamsāwatī* 1963. *Mahāpaññākyō lhyok thum:*, Rangoon, Hanthawaddy Press, 127 p. (« Hamsāwatī » désigne un collectif d'éditeurs. Il s'agit d'un groupe de professeurs de pāli de Pègou, dont les noms sont donnés à la fin de l'introduction).

d'un bon général, etc. » tirées de la littérature ancienne de l'Inde. Ils n'ont donc rien de spécifique qui permette d'en attribuer l'origine au ministre en question.

2B – La « Nouvelle chronique de Dhañawatī » de U Pandi (*Dhañawatī rājawaṅ sac*), publiée en 1910, est un ouvrage qui traite de l'ensemble de l'histoire arakanaise, des débuts légendaires à l'arrivée des Anglais – l'ouvrage conclut d'ailleurs avec le vœu que le gouvernement anglais puisse encore durer cent ans [22]. La partie qui concerne l'époque de Mrauk U reproduit essentiellement le texte de la DhAP. Mais l'auteur essaie de mettre en forme l'ensemble du texte dans le cadre de quelques grands chapitres ; on y trouve aussi des formulations qui annoncent le début et la fin d'un règne et quelques données sur l'âge des rois et la durée de leur règne. L'auteur, essayant de suppléer au manque de dates de la DhAP fournit des dates fantaisistes qui sont non seulement en contradiction avec les autres sources, mais aussi en contradiction avec les données fournies sur la liste des rois qui se trouve à la fin de l'ouvrage. Cette liste est sans grande valeur et se signale par de graves lacunes ; ainsi le roi Maṅ: Rājā-krī: (1593-1612) n'y figure pas, ce qui est un peu comme si on oubliait Henri IV sur le tableau des rois de France du XVIe siècle. U Pandi mentionne, sans précisions toutefois, les règnes de Maṅ: Cakrawate: (1564-1571) et de Satui: dhammarājā (1645-1652) dont les noms ne figurent pas dans la DhAP.

L'intérêt de l'ouvrage de Pandi est qu'il présente quelques variantes par rapport aux deux autres textes de la DhAP dont nous disposons.

3 – Le troisième ouvrage que nous avons utilisé, s'intitule *Rakhuiṅ Maharājawaṅ-tō-krī:* (Grande chronique arakanaise). Il a été publié en 1927 par l'érudit arakanais U Tha Htwan Aung. Il s'agit d'un ouvrage de compilation de taille modeste, distinct des traditions historiographiques citées jusqu'à présent [23]. L'auteur l'a subdivisé en 104 petits chapitres qui couvrent en principe la période entre l'origine du monde et la conquête birmane de 1785 [24]. Origines légendaires du monde, naissance du bouddhisme et rois anciens d'Arakan d'avant le XIIIe siècle font l'objet d'un traitement sommaire (chapitres 1-26). Le chapitre 27 fournit une liste des rois de la dynastie de Loṅ: krak jusqu'en 1404. Les chapitres 28 à 95 traitent de la période de 1525 à 1551, c'est-à-dire principalement du règne de Maṅ: Pā (1531-1553) (p. 31-130). Les cha-

22. L'ouvrage de 314 pages comporte 296 pages de texte. Il est subdivisé en 28 chapitres. Les chapitres 21 à 27 couvrent la période de 1404 à 1652 (p. 134-227).

23. 147 pages in 8°. Entre les pages 50 et 51 se trouvent intercalées quatre pages non numérotées.

24. Le chapitre 33 de la p. 40 est suivi par un chapitre 31 à la p. 41. L'ordre normal reprend à la suite. En réalité, il s'agit donc de 107 chapitres.

pitres 96 à 103 couvrent la période du milieu du XVIe siècle jusqu'à 1692 dans l'ordre chronologique des règnes (p. 130-144).

On voit donc que cet ouvrage traite essentiellement du règne d'un grand roi du milieu du XVIe siècle. L'ordre des chapitres 28 à 95 ne suit ni un strict ordre chronologique, ni un ordre thématique. Aucune logique intérieure n'est clairement reconnaissable et on peut noter des répétitions assez surprenantes. Ainsi le développement de 1525 à 1531 est traité à deux reprises (chapitres 28-29, p. 31-36 ; puis, chapitres 96-97, p. 71-73). Le contenu thématique de ces chapitres pourrait être regroupé sous quatre titres :

– Mrawati, un sage érudit, exhorte le roi à réformer les lois des Arakanais ; sollicité par le roi et ses ministres, il présente le *Rhwe dhammasād*, un code de lois, qui sera alors approuvé. Les chapitres 35 à 51 contiennent un choix de ces lois ;

– après un échange d'ambassades, le roi Maṅ: Pā marche contre la ville de Dīlī. Le ministre Mahapañākyō est envoyé comme ambassadeur à Dīlī pour conclure un traité de paix (1532) ;

– le roi Maṅ: Pā fête son mariage avec la fille du roi indien et célèbre son sacre royal dont on nous décrit les préparatifs ;

– le fils du roi et de la princesse indienne s'allie avec le roi birman Maṅ: tarā: rhwe thī: et les Arakanais doivent affronter une invasion birmane (1545-1546).

U Tha Htwan Aung dit dans la préface qu'il s'appuie sur une chronique ayant le même titre que son propre ouvrage qu'il attribue au ministre Wimala et qu'il date de 1536, ainsi que sur le *rhwe dhammasād*. La question des *dhammasād*, codes de lois traditionnels qui s'inspirent en partie de la tradition légale indienne et dont on aura l'occasion de reparler plus loin, ne nécessite pas d'être poursuivie ici. En ce qui concerne la chronique de Wimala, la copie de Tha Htwan Aung a été perdue pendant la Seconde Guerre mondiale. Cette chronique n'est mentionnée ni par Ṅa Mañ, ni par CL, ni par d'autres auteurs. Il est évident que seules quelques parties de notre texte pourraient être attribuées à un ministre Wimala de la première moitié du XVIe siècle. La tradition ancienne qui s'y retrouve peut être rapprochée de la DhAP, comme le montre l'analyse du règne de Maṅ: Pā. Ce qui fait son intérêt particulier, c'est qu'il présente certaines données qu'on ne trouve pas ailleurs. Il pose pourtant des problèmes d'utilisation qu'on verra dans la suite.

4 – Autres documents historiographiques. Outre les ouvrages imprimés, où on peut trouver des listes plus ou moins complètes des rois arakanais, l'établissement de la suite chronologique des règnes s'est appuyé sur la consultation d'une liste commentée des rois qui est connue dans l'historiographie arakanaise comme *Aṅ: cok rājawaṅ* (His-

toire des rois sous forme de tableau ou schéma). Elle n'existe que sous forme manuscrite. Notre exemplaire principal est une copie sur papier d'un manuscrit sur feuilles de latanier [25] qui contient la liste des rois légendaires jusqu'au dernier roi arakanais, capturé par les Birmans en 1785. Nous y trouvons les noms des rois, leur âge au moment de devenir roi, la durée de leur règne, l'âge au moment de leur décès, le nom de leur reine (principale). Nous avons utilisé cette liste en la comparant avec deux versions manuscrites partielles de la *Aṅ cok rājawaṅ* qui se trouvent dans les manuscrits birmans du fonds Barnard [26]. Outre les listes qu'on retrouve dans les ouvrages de Phayre et de Harvey déjà cités, la consultation de la liste des rois arakanais publiée à Mandalay en 1931 par Candamālālaṅkāra est indispensable [27].

Une remarque importante s'impose à la fin de cet aperçu des principales sources écrites. Nous ne disposons pas de catalogue des inscriptions arakanaises qui permette de vérifier les données des chroniques. Nous manquons donc encore d'un important instrument de contrôle qui pourrait sans doute clarifier notre regard et apporter un certain nombre de précisions dans l'étude des règnes.

La Rakhuiṅ rājawaṅ sac *de Candamālālaṅkāra*

La *Rakhuiṅ rājawaṅ sac* du moine Candamālālaṅkāra est aujourd'hui le livre d'histoire arakanaise le plus réputé, alors qu'il s'agit en fait, comme nous l'avons dit, d'une œuvre de compilation [28]. Mais comme il s'agit d'une compilation qui ne manque pas de commentaires et d'un certain esprit critique, nous partageons tout à fait l'opinion des érudits arakanais qu'il s'agit d'un travail de qualité.

L'ouvrage en deux volumes de CL fut publié peu après la mort de son auteur en 1931 et comporte 174 chapitres regroupés en six parties.

---

25. Cette copie nous fut gracieusement remise par Ashin Sakkinda. Elle donne la pagination des feuilles du manuscrit original : f° *khi – gū*.

26. Bibliothèque nationale de France, BN Indochinois 20, f° *khī – khō* ; BN Indochinois 4, f° 5 – 19. CL semble aussi connaître plusieurs versions de la *Aṅ: cok rājawaṅ* (voir CL 224). Au sujet du fonds Barnard, voir Leider (1998).

27. *Toṅkyoṅcharātō* [alias CL] 1931. *Rājakkamasaṅkhepakyam:*. Mandalay, Gunawati. 35 p.

28. Candamālālankāra est né en 1861 dans un village à l'ouest de la ville de Ramree ; on ne connaît pas le jour et le mois de sa naissance. Orphelin à l'âge de cinq ans, le jeune Kyaw Zaw Aung fut élevé par une tante qui le confia à douze ans à l'abbé du monastère de Taung Kyaung, le fameux Saramedha, un moine réformateur arakanais (sur le mouvement de réforme de Saramedha, voir Bechert 1977). Il reçut donc une éducation traditionnelle au monastère. À partir de 16 ans, il fit une carrière monastique qui entraîna des séjours en Birmanie, notamment à Mandalay en 1895 où le Thatanabaing lui remit un titre religieux (*Rammawati guiṇ thok*) et le nom sous lequel il devint fameux. Il rédigea plusieurs ouvrages religieux, mais il reste connu surtout pour sa compilation historique dont les deux volumes furent publiés à Mandalay peu après sa mort. Au sujet de sa biographie, voir l'article de Thwan Kyaw (1993 : 39-42).

Le premier volume, qui contient quatre parties, a 388 pages alors que le deuxième, présentant les cinquième et sixième parties, en a 415. Le contenu des différents chapitres est très inégal. Certains ne contiennent que des tableaux ou de courtes listes. D'autres sont plutôt longs ; ainsi un seul grand chapitre (chap. 164 dans le vol. II, p. 187-332) traite de la période de 1638 à 1785.

Le premier chapitre de l'ouvrage est dû à l'auteur lui-même ; il commence avec des stances en pāli, expliquées en birman, où il exprime ses remerciements.

Les deux premières parties correspondent en gros aux deux premières parties du « classique » de l'historiographie birmane, la chronique de U Kala. Elles ne contiennent rien de spécifiquement birman ou arakanais, mais se fondent sur la cosmologie bouddhiste, les traditions bouddhistes de l'Inde et de Ceylan et les traités moraux et politiques de même provenance [29]. La première partie évoque la création du monde, les premiers hommes, le règne du premier roi Mahasamata ; elle énumère ensuite en de courts chapitres les devoirs des rois, les qualités des ambassadeurs et des généraux, les principes pour faire la guerre et assurer la prospérité du pays, etc. [30] La deuxième partie est consacrée au règne d'Ashoka, le roi maurya converti au bouddhisme.

Ce n'est qu'avec la troisième partie que commence, dans les deux chroniques, l'histoire « nationale ». Là où U Kala nous fait découvrir avec le roi Dwattabaung les débuts légendaires de l'histoire politique de la Birmanie, CL introduit les frères Vasudeva et Baladeva et les rois Mārayu et Kam rājā krī:. Les trois premières parties comportent à elles seules 148 chapitres !

La quatrième partie pourrait être divisée en deux ensembles. Le premier, contenant les chapitres 149 à 156, traite du roi Candasūriya et de ses successeurs. Suivant les croyances arakanaises, c'est à l'époque de ce roi que Gautama, le futur bouddha, serait venu en Arakan et aurait permis de faire une statue conforme à son apparence extérieure, statue vénérée ensuite sous le nom de Mahamuni. Pendant des siècles, les Arakanais ont identifié le sort de la royauté et du royaume avec ce parangon dont le culte rayonna au-delà des frontières du royaume.

Les titres des chapitres 157 à 161, formant un deuxième ensemble, commencent tous avec l'appellation « au temps présent ». C'est avec ces chapitres que commence une historiographie qui n'est plus simplement légendaire. En effet, ces chapitres traitent des cités (Vesalī,

---

29. H. Bechert soutient que l'historiographie bouddhiste de l'Asie du Sud-Est indianisée doit essentiellement son inspiration aux chroniques singhalaises (Mahavamsa, Dipavamsa) (voir Bechert 1969 : 40).

30. Les chapitres CL (volume I), 2-34 correspondent à UK (volume I), 9-38, les chapitres 63-80 de CL se retrouvent dans les chapitres 47-80 de UK. Nous n'avons pas repéré dans U Kala les chapitres 75-77 de CL.

Pañcā, Parin, etc.) connues par des traces archéologiques, et couvrent la période qui s'étend du IVe au XIVe siècle de l'ère chrétienne. La tradition historique d'une histoire millénaire, se trouve comprimée sur 108 pages contenant surtout des listes de rois. Autant dire que les sources écrites pour cette longue période de l'histoire arakanaise sont minces.

La période de Mrauk U à laquelle est consacrée notre recherche, est traditionnellement divisée en trois parties :

– les années 1404 à 1531 couvrent les règnes des rois Maṅ: Co mwan à Maṅ: Pā-krī: ;

– les années 1531 à 1638 couvrent les règnes de Maṅ: Pā-krī: à Maṅ: Ca ne ;

(Ces deux sous-périodes sont traitées dans les chapitres 162 et 163 respectivement, qui forment la cinquième partie de l'ouvrage de CL)

– les années 1638 à 1785 couvrent les règnes de Narapati à Mahasamata (et correspondent au chapitre 164 de la sixième partie).

L'extension de l'appellation « période de Mrauk U » à la période de 1404 à 1430 n'est pas tout à fait correcte. En effet, lorsque Maṅ: Co mwan monta sur le trône en 1404, la capitale était toujours Loṅ: krak. Elle le resta pendant l'interrègne de 1406 à 1428 et pendant les deux années suivantes. Mrauk U ne fut fondée qu'en 1430 par le roi déchu de 1406, qui avait repris, probablement vers 1428-1429, les rênes du pouvoir. On n'a pourtant pas voulu proposer une appellation nouvelle pour désigner la période assez complexe entre 1404 et 1430.

La coupure traditionnelle de 1531 s'explique par l'importance que prend dans l'histoire arakanaise du XVIe siècle le règne du grand roi Maṅ: Pā (ou Maṅ: Baṅ).

Le règne de Narapati, un ministre qui s'empara du pouvoir en 1638, marque une nette césure dans la filiation généalogique des rois qui ont régné à Mrauk U. Narapati, apparenté sans doute à la famille royale, n'en était pourtant pas un descendant direct, et la tradition historique fait commencer avec lui une nouvelle phase de l'histoire du pays. L'analyse des facteurs politiques externes et d'une conjoncture économique qui transcende les heurs et malheurs dynastiques, ne légitime pourtant pas de voir ici une nouvelle étape de l'évolution du pays.

Les chapitres 165 à 172 contiennent des listes de rois et de gouverneurs et couvrent de manière sommaire l'occupation birmane et la conquête anglaise. Les chapitres 173 et 174 présentent une postface de l'auteur qui répond au premier chapitre. Il s'agit de vers en pāli suivis d'une exégèse en birman.

S'il est vrai que la démarche de CL dans de la rédaction de son ouvrage est des plus traditionnelles, sa chronique se différencie pourtant très nettement des autres chroniques, comme par exemple celle de U Pandi (1910), par son côté critique. En suivant un strict ordre chro-

nologique, CL juxtapose les textes de ses sources se rapportant aux rois successifs. En ménageant des notes [31] qui mettent en évidence les divergences entre les différentes sources, notamment la datation, il s'abstient en général de prendre parti sauf dans les cas où il peut réfuter des erreurs évidentes. À la suite de ce que nous avons dit plus haut sur la DhAP, il n'est pas surprenant que CL considère la *Vieille chronique* et la *Aṅ cok* comme des sources plus fiables que la compilation de 1788. Là où CL se réfère à une « nouvelle chronique », il s'agit suivant toute apparence de la chronique de U Pandi (écrite en 1910) que l'auteur ne cite pourtant jamais directement [32].

Le problème que pose au lecteur l'utilisation de l'ouvrage réside dans le fait qu'on ne sait pas toujours sur quelle source en particulier telle ou telle information peut s'appuyer. Il paraît difficile de distinguer ce qui remonte à la *Vieille chronique* et ce qui est propre à Ṅa Mañ. En dépit du fait que CL travaille d'une manière très consciencieuse, son esprit scientifique ne va pas jusqu'à proposer au lecteur des variantes textuelles dans le corps du texte. Des problèmes de lecture ou d'interprétation subsistent donc et on ne peut pas se dispenser d'une lecture comparant les différentes versions d'un texte.

Autres sources orientales

Une source nécessaire pour l'étude des relations entre l'Arakan et les États de la vallée de l'Irraouaddi (Ava, Pègou…) est la *Mahā rājawaṅ-tō-krī:* de U Kala. Dans une étude fouillée (*How reliable is U Kala's Burmese chronicle ?*), V. Lieberman compare les informations des sources occidentales avec la chronique birmane pour la période de 1580 à 1608 et arrive à la conclusion que l'ouvrage birman « jouit d'un degré rassurant d'authenticité en ce qui concerne les faits » [33]. Par sa qualité, la *Mahā rājawaṅ-tō-krī:* surclasse en général les sources arakanaises. Telle est notamment le cas pour la période étudiée par Lieberman. Pour l'étude de l'histoire des événements qui touchent Sam twè (Sandoway), U Kala est une source importante qui

31. Les notes se trouvent intégrées dans le corps du texte. Elles sont tantôt mises entre crochets, tantôt, formant un ou plusieurs paragraphes, elles sont suivies de la mention « ceci est une note ».

32. Nous en tenons pour preuve la critique de la date de la montée au trône de Narapati. Il s'agit d'un des très rares cas où U Pandi ne suit pas fidèlement la DhAP. La date correcte est 1638, la date de la DhAP est 1640 (erronément reprise par Charney qui semble suivre, sans sens critique, cette date trouvée aussi dans le Maṅ: Rājā-krī: cātam:), mais U Pandi a 1663 [*sakkarāj* 1025] (UP 220 ; CL 219).

33. « … *the Burmese history enjoys a reassuring level of factual authenticity* » (Lieberman 1986 : 247).

complète heureusement les sources arakanaises. Pour l'histoire plus ancienne, nous montront que U Kala doit être consulté avec un regard plus critique.

Un ouvrage indispensable pour la connaissance des relations arakanaises avec leurs voisins du nord-ouest (Bengale oriental) est la chronique du Tripura, le *Rajamala*, un ouvrage en langue bengali dont les origines remonteraient à la cour des brahmanes du XVe siècle. Nous avons dû nous reporter à une synthèse fort ancienne [34] et aux nombreuses citations dans l'ouvrage de Qanungo sur l'histoire de Chittagong [35].

Le problème de pouvoir consulter des sources dans la langue originale se posait aussi pour les ouvrages en persan qui traitent de l'histoire mogole et qui intéressent l'histoire du Bengale et de l'Arakan, notamment dans la deuxième moitié du XVIIe siècle. La consultation du *Fathya-i-Ibbriya* de Ahmad Shiabuddin Talish et du *Alamgir-namah* de Muhammad Kasim s'est faite à travers les traductions de J. N. Sarkar [36]. Citons finalement la traduction du *Baharistan-i-Ghaybi* du général mogol Mirza Nathan qui fournit des informations précieuses sur les conflits entre les Arakanais et les troupes mogoles au Bengale oriental au début du XVIIe siècle.

Sources occidentales

Des archives aux Pays-Bas, au Portugal et en Grande-Bretagne contiennent des documents qui intéressent l'Arakan et son histoire. À Londres, les catalogues récents des *Oriental and India Office Collections* fournissent des relevés détaillés du contenu des cartons qui permettent de suivre des pistes intéressantes ; en général les informations sur l'Arakan sont clairsemées et se réduisent à de brèves notices sur les raids arakanais au Bengale. À défaut de trouver sur les listes des cartons susceptibles de contenir une correspondance ou des rapports relatifs à l'Arakan (au début de la période coloniale), nous nous sommes reportés aux indices des sources administratives publiées.

La *Portland Collection* de l'Université de Nottingham contient des informations générales sur l'Arakan au début de la période coloniale anglaise et notamment sur les routes entre l'Arakan et la Birmanie. On y trouve aussi les archives privées du gouverneur général Lord W. Bentinck (1828-1835).

Du côté des sources portugaises, nous avons profité de la publication d'un certain nombre de documents par Ana Marques Guedes en

34. Long (1850).
35. Qanungo (1986).
36. 1907(A), 1907(B).

annexe de son ouvrage *Interferênciae integração dos Portugueses na Birmânia c. 1580-1630* [37]), notamment les *Appontamentos*, la *Questão* et la *Relatione del Tesoro* (en italien). Faute de temps et de compétence paléographique, les archives néerlandaises n'ont pu être consultées.

Il faut enfin mentionner d'une manière générale les récits de voyageurs européens et les chroniques portugaises. Le récit du diplomate autrichien G. Christoph Fernberger qui traversa la région et visita Chittagong en 1589 contient plusieurs pages qui intéressent directement l'histoire arakanaise. Le journal de voyage le plus connu concernant l'Arakan est celui que fit de ses séjours entre 1629 et 1635, le père augustin Sebastião Manrique. Une mention particulière doit être faite du journal de voyage d'un chirurgien hollandais, Wouter Schouten, qui nous a laissé un beau récit de son séjour en Arakan entre novembre 1660 et février 1661. Comme ce récit néerlandais n'existe pas en traduction anglaise, il n'a jamais obtenu de la part des historiens anglo-saxons l'attention qui lui revient [38]. Il s'agit d'un texte extrêmement agréable à lire [39] rédigé par un bon observateur à l'esprit ouvert, qui nous fait partager le plaisir de ses randonnées à travers la campagne environnant Mrauk U.

Le contenu du journal de Manrique (*Itinerario de las missiones orientales*, première édition publiée à Rome en 1649) a connu une certaine diffusion après sa parution [40]. En effet, tous les auteurs (à l'exception de Schouten) qui ont écrit sur l'Arakan durant le siècle suivant, n'ont fait que reprendre et répéter les informations données par Manrique. Ainsi, quelques années plus tard, après la parution d'une deuxième édition (parue en 1659 sous le titre *Itinerario de las missiones del India oriental*), l'abbé Clemente P. Tosi reprit quasi littéralement le texte de Manrique dans son *Dell' India orientale descrittione geografica et historica* (vol. 2, *Dove si tratta della parte extra Gangem*) [41]. Presque trente ans plus tard, Ovington recopia sans compléments notables les descriptions de Manrique (tout en mentionnant aussi Tosi) dans un appendice à son propre journal de voyage à la côte malabare (*A voyage to Suratt in the year 1689 giving a large account of that city and of the*

37. Université nouvelle de Lisbonne, 1991. Publié en 1994.

38. G. Harvey (*History of Burma*, 1926) connaissait le récit de Schouten, mais ne le mentionne qu'accessoirement. Eckford-Luard, le traducteur anglais du *Itinerario* de Manrique, fait quelques références à Schouten dans les notes.

39. L'auteur nous dit qu'il veut « divertir et instruire le lecteur » (Schouten 1727, vol. 1 : 378).

40. Un ouvrage antérieur à l'*Itinerario* est la *Breve Relação dos Reinos de Pegu, Arracão, Brama, e dos Impérios Calaminhã, Siammon e Grão Mogol*, publiée à Rome en 1648. L'ouvrage qui ne fournit que très peu d'informations sur l'Arakan, a été récemment réédité par Ana Marques Guedes (Guedes 1997).

41. Publié à Rome en 1669.

English factory there, Appendix: A description of the Kingdoms of Arracan and Pegu) publié à Londres en 1696 [42]. L'impression de *déjà vu* persiste aussi dans la collection de récits de voyages de Thomas Salmon qui a été traduit de l'anglais en allemand [43] et en italien.

L'ouvrage de Manrique fut traduit par C. Eckford-Luard et édité en 1927 en deux volumes par la *Hakluyt Society*. En 1943, Maurice Collis, un auteur prolixe de la période coloniale, tira de la traduction de l'*Itinerario* un ouvrage de vulgarisation intitulé *The Land of the Great Image, being experiences of Friar Manrique in Arakan*. Cet ouvrage continue malheureusement à être traité comme une sorte de livre de référence sur la royauté arakanaise et a même connu une réédition à Bangkok en 1995 [44]. Il a notamment rendu populaire une gravure tirée de l'édition originale de l'ouvrage de Schouten qui représenterait Mrauk U. Or la gravure en question est une représentation fantaisiste d'une ville où les maisons ressemblent à des huttes norvégiennes et les murailles au mur de Chine. Il est déplorable que ce qui a été le plus connu du livre de Schouten est ce qu'il y a de moins véridique [45]. On trouvera dans le paragraphe suivant quelques observations sur l'utilisation des récits des voyageurs, et notamment celui de Manrique, en tant que sources d'information [46]. On peut enfin rappeler l'intérêt bien connu des *District gazetteers* [47] parus durant la période coloniale anglaise.

L'historien et ses sources

Outre les observations méthodologiques faites en introduction, la présentation de sources appelle un certain nombre d'autres remarques

---

42. Notons que les rééditions de Ovington faites au XXe siècle ne contiennent pas cet appendice ; citons pour mémoire H. G. Rawlinson (*A voyage to Suratt in the year 1689*, Londres, Oxford University Press, 1929) et J. P. Guha (*India in the seventeenth century being an account of the two voyages to India by Ovington and Thevenot*, New Delhi, Associated Press, 1976).

43. Nous avons utilisé l'édition allemande parue à Altona en 1735 (*Der gegenwærtige Staat des Königreichs Arrakan*, p. 133-154).

44. Aux éditions White Lotus.

45. On ne peut que marquer sa surprise lorsqu'on voit le *Rakhine State Museum* à Sittwé reproduire la gravure en grand format. Que dire lorsque le même dessin fantaisiste apparaît sur la couverture d'une édition scientifique d'un texte de Manrique (voir Guedes 1997) ? C. Raymond a essayé récemment une appréciation critique des six gravures avec des vues « arakanaises ». Voir Gommans/Leider 2002.

46. On trouve dans l'histoire du royaume de Siam de F.-H. Turpin (publiée à Paris en 1771) une compilation de données sur l'Arakan tirées à la fois de Manrique et de Schouten. Voir Turpin (1997 : 126-130, cité d'après la réédition de la traduction anglaise de 1908).

47. Scholberg en donne la définition suivante : « *A district gazetteer is a comprehensive description of a district or state in British India, published privately, in series, or under the auspices of a governmental body, and including historical, archaeological, political, economic, sociological, commercial and statistical data* » (Scholberg 1970 : IV).

concernant l'analyse de la nature et du style des documents. Il s'agit ici de fournir, sur quelques points précis, des éclaircissements sur la forme et le fond des sources, et de rendre compte de notre démarche.

La lecture des chroniques

Les chroniques arakanaises contiennent des parties narratives, des discours attribués à des rois ou des ministres, des poèmes, des listes ou énumérations, des lettres royales. Discours, récit et éléments lyriques se trouvent souvent imbriqués et contribuent au caractère composite de nos chroniques.

Les parties narratives se caractérisent par un style sobre ; la syntaxe est simple, le vocabulaire appartient au registre moyen, des formulations de même type reviennent. La quasi-absence d'éléments descriptifs prive le texte de nuances. Autrement dit, les faits que relate le texte sont pour ainsi dire dénués d'éléments contextuels. Si le référent se trouve placé dans un quasi-vide contextuel, on est placé devant le choix soit de répéter telles quelles les affirmations du texte ou de les interpréter par rapport à des données extra textuelles. Dilemme ? Dans le premier cas, traduisant le fait brut, l'historien ne ferait pas son travail. La deuxième opération fait bien partie du métier de l'historien, mais que faire si les données extra-textuelles sont peu nombreuses, éparses, quasi inexistantes ? Il va de soi que nous n'allons pas recréer de toutes pièces un contexte impressionniste. Dans ces cas, les modèles, les approches théoriques peuvent nous tirer d'embarras parce qu'elles permettent de placer et d'interpréter une donnée isolée dans un cadre explicatif. Mais pour valables qu'ils soient, nous préférons, dans ce travail, garder une certaine prudence, de peur que le cadre explicatif ne serve à cautionner une banale extrapolation. Un exemple concret illustrera le problème.

On trouve à la fin du chapitre de la *Vieille chronique* et de Ṅa Mañ sur Maṅ: Pā, le grand roi du milieu du XVIe siècle (1531-1553) la phrase : « Comme sans arrêt des navires (à voile) et bateaux (à rames) venaient par l'océan transportant [des marchandises] pour faire du commerce, le roi résidait dans la prospérité et jouissait du bien-être. » Il s'agit d'une des très rares références au commerce. Phrase finale, elle se trouve précédée d'une autre phrase élogieuse sur le roi dont il est dit que, parce qu'il était un roi glorieux et sage, on lui envoyait des ambassades et des lettres de toutes parts (litt. « des huit directions ») [48]. Le contexte indique donc qu'il s'agit à peine d'une assertion de type économique, mais plutôt d'une partie d'un panégyrique du roi. L'analyse stylistique renforce cette interprétation (redondance des expressions synonymiques, couples verbaux à signification complémentaire,

48. CL 56.

rimes intérieures et syntaxe équilibrée[49]) et s'insère dans un cadre idéologique bien connu : la prospérité économique caractérise le règne d'un grand roi vertueux.

Un chapitre d'histoire économique sur l'Asie du Sud ou l'Asie du Sud-Est nous apprend qu'au milieu du XVIe siècle, nous nous situons dans une phase conjoncturelle expansive : le commerce entre les côtes occidentales et orientales de la baie du Bengale florissait. Voilà qui nous permet d'intégrer le petit royaume dans un tableau d'ensemble et d'affirmer que l'Arakan prenait part au réseau des échanges de la baie du Bengale.

Nous estimons toutefois le risque de faire des erreurs d'interprétation à prendre ce genre d'énoncé des chroniqueurs comme *point de départ* d'un raisonnement. En effet, dans les décennies qui suivent ce règne, le commerce extérieur arakanais était très probablement tout aussi florissant, sinon même plus florissant, mais on n'en trouve pas de traces dans les chroniques. Il ne faut donc pas se fonder en priorité sur une telle phrase des chroniques pour faire des affirmations sur l'importance du commerce à cette époque. D'un autre côté, on ne va évidemment pas nier ce que dit le texte. Il est hautement probable que le commerce prospérait à cette époque. Mais ceci nous pouvons l'affirmer avec plus d'assurance en faisant des déductions à partir de données concrètes, comme les importants travaux pour la fortification de la ville ou la construction de temples en pierres, entreprises d'une certaine envergure qu'il n'était pas possible d'engager sans que le trésor royal ait été solidement ressourcé, notamment grâce à un commerce florissant. Nous pensons que la phrase de la chronique, prise en elle-même, ne fournit pas une preuve suffisante d'un commerce extérieur particulièrement florissant à cette époque-là, et le cadre économique général, qui peut orienter notre réflexion, ne prouve évidemment encore rien au niveau d'une région en particulier. Elle vient plutôt confirmer ce qui peut être déduit d'autres données, surtout matérielles.

La phrase citée illustre le style redondant que nous retrouvons aussi dans les lettres royales et des présentations de rois. En général, les parties narratives sont, comme nous l'avons dit, moins élaborées dans leurs formulations et dépourvues de détails. En voici un exemple :

> En *sakkarāj* 822 [1460], ce roi[50] partit à la chasse à l'éléphant du côté de la rivière de Am. En *sakkarāj* 823 [1461] le gouverneur de Tan: lwè se révolta. En *sakkarāj* 824 [1462] le roi captura un éléphant blanc du côté droit des sources de la rivière de Yui:. En *sakkarāj* 825 [1463], il fonda au lieu-dit Duiṅ: kyī une ville nouvelle après y avoir égalisé le terrain. Cette ville nouvelle reçut le nom

49. Nous n'avons pas essayé de faire apparaître tous ces éléments qui auraient alourdi la traduction.

50. Le roi *Baco Phrū* (1459-1481).

> de Pyañ thoṅ. En *sakkarāj* 828 [1466], il partit à la chasse à l'éléphant du côté de la rivière de Dā: lak. En *sakkarāj* 830 [1468], le choléra fit beaucoup de victimes.
> [...] En *sakkarāj* 832 [1470], une princesse mourut. Près de l'étang de Duiṅ kyī fut construit un pavillon temporaire et le roi fit des dons nombreux au sangha. En *sakkarāj* 833 [1471], il fit creuser des canaux et des douves (autour ?) de la ville nouvelle. En *sakkarāj* 837 [1475], il reçut de Ceylan un Tipitaka[51].

Les parties narratives des chroniques contiennent des éléments légendaires, des informations sur les guerres entreprises par les rois, sur des révoltes, des actes de piété (donations, pélerinages) ainsi que des fondations d'édifices religieux. Pour les dernières, les chroniques ne sont pourtant pas un guide, car les données à ce sujet sont vagues et généralement très incomplètes. On trouve, assez rarement, des listes de fondations religieuses, mais il est alors assez difficile de retracer les emplacements de ces fondations du fait de leur désignation par leur seul nom dans les chroniques et en l'absence de dates sûres. Parfois, nous trouvons aussi des listes de troupes et leur nombre avec leurs commandants respectifs.

Tous les textes des chroniques peuvent être approchés du point de vue de leur caractère évaluatif. Il est en effet nécessaire de se rendre compte des jugements de valeur qu'apporte la tradition. Le ton élogieux qu'on retrouve dans les lettres royales (une sorte d'auto-évaluation de la grandeur royale), et certaines représentations du roi dans le contexte de campagnes militaires couronnées de succès, ont déjà été relevées. D'un autre côté, un ton parfois nettement critique peut être perçu dans des dialogues entre le roi et son principal conseiller. Ici, le roi pose un problème auquel seule la consultation des présages interprétés par un spécialiste ou le recours à la sagesse de sentences anciennes permet de trouver une réponse ou une solution. Dans les panégyriques, le roi est doué d'une sagesse supérieure et d'une vertu exemplaire, dans les dialogues avec son conseiller, il doit être instruit et il est d'ailleurs loin de suivre toujours les conseils qu'on lui donne ! Il faut rester conscient du fait que les rois des chroniques sont toujours les rois aux yeux de ceux qui les décrivent.

La légende peut apparaître sous forme d'une reconstitution dramatique de faits réels avec ou sans intervention d'êtres surnaturels et elle n'est pas exempte d'incohérences, comme le montre le cas du fondateur de Mrauk U. Ce genre de tradition est plus typique pour les rois antérieurs au XVIe siècle. La chute du jeune roi Gajāpati (1513-1515) où se mêlent la frivolité, le drame et le ridicule, peut être citée ici à titre d'exemple. En 1515, alors que les commandants qui étaient tous des proches parents du roi, étaient partis à la guerre au Bengale, le roi força

51. CL 32.

la volonté des plus belles de leurs femmes. Mais celles-ci ne tardèrent pas à signaler l'injure à leurs maris ; peu après un putsch de quatre ministres mit fin au règne et le roi prit la fuite.

> Quand le chef de la prison, le *juntāt*, sut [l'endroit où le roi se cachait], il s'arrêta à la porte de l'édifice et lui lança : « Adultère qui s'en prend aux femmes des autres ! As-tu encore l'intention de violer une femme de quelqu'un dans cette hutte [52] de *dukkan* [53], roi minable ! Sors de là immédiatement ! » Le roi prit peur et répliqua : « Frère *juntāt*, vas-tu me tuer ? ». « Oui », répondit celui-ci de manière brutale. Alors le roi, effrayé, le supplia : « Frère *juntāt*, ne me tue pas dans ta colère ! Détrônez-moi [plutôt] et mettez sur le trône qui vous voulez ! ». « Je ne te tue pas ! Sors de là ! ». Et au moment où le roi sortit, (le *juntāt*) lui trancha la tête et l'apporta aux quatre ministres [54].

On ne tire donc pas des chroniques des portraits psychologiques des rois [55] et on ne peut pas suivre leur politique par le biais d'éléments biographiques. Il paraît aussi dangereux de prendre comme critère la masse du matériau informationnel pour juger de l'importance d'un règne. Le règne décisif de Maṅ: Khamoṅ: (1612-1622) couvre en tout et pour tout quatre pages dans l'ouvrage de CL.

Trois paramètres qu'on peut suivre avec une certaine régularité dans les chroniques, paraissent importants pour juger de la personnalité d'un roi, de l'importance d'un règne et de sa place relative dans une évolution plus générale du pays : les conditions de l'accession au pouvoir, les initiatives militaires, l'importance des fondations religieuses. On se trouve confronté par exemple à la question de savoir si entre les deux grands règnes de Maṅ: Pā (1531-1553) et de Maṅ: Phaloṅ: (1571-1593), le royaume a passé par une sorte de phase de repli ou d'affaiblissement [56]. Or ce qu'on sait sur le roi Maṅ: Tikkhā (1553-1555) couvre à peine une page entière de texte. Nous y apprenons cependant qu'il s'imposa sur le trône et mena une campagne victorieuse contre un frère qui se révolta. Il est dit roi vertueux et il fonda le plus grand édifice religieux de Mrauk U, la pagode des 90 000 *buddha* [Kui: soṅ: (Kothaung)]. Son court règne était donc plutôt un signe de continuité prometteuse que l'indice d'un recul.

---

52. Utilisé en relation avec un roi, le terme « *tè* » peut désigner un palais provisoire.

53. On ne sait pas clairement quel édifice est désigné par le terme de *dukkan*. S'il s'agit, comme on pourrait le croire, du temple Tukkan. sim, il y a bien un anachronisme, parce que ce temple ne fut construit que soixante ans plus tard.

54. CL 41.

55. Du roi Uccānā, le cadet (1389-1391), qui devint roi à l'âge de 72 ans, il est dit qu'« il était apathique face au bien et au mal ». Trait de caractère du personnage ou signe de vieillesse, jugement ou fait véridique, le contexte événementiel nous manque pour apprécier ce genre de remarque.

56. Cette impression est suscitée non seulement par le peu d'informations qu'on a sur cette période, mais est surtout due au fait que le contrôle de Chittagong était à nouveau perdu.

Les éléments poétiques qui se retrouvent dans une grande partie des traditions historiographiques posent d'autres problèmes à l'historien. Un problème de compréhension d'abord. Les règles de versification imposant des contraintes au choix des mots afin de réaliser des rimes, le texte paraît énigmatique. Un aspect cryptique semble parfois voulu, nous confirment les érudits arakanais. Tel est le cas notamment des présages qui apparaissent sous forme de vers. Lorsque les formulations divergent suivant les sources, il paraît vain de trancher la question en faveur d'une seule version correcte. Elles sont toutes susceptibles d'une interprétation. Le futur roi Mañ: Khamoṅ: fut enlevé en 1604 par des soldats de de Brito alors qu'il était en pélerinage à Prañ (Prome). Du côté des sources arakanaises, nous avons comme seule information sur le dénouement de cette histoire le présage qui se lit suivant les sources consultées.

> Le cristal de roche d'un blanc éclatant, tombé dans l'eau, quand on le cherche, on ne [le] trouve pas. La pluie [dure ?] neuf mois [57].
> Le cristal de roche d'un blanc éclatant, tombé dans l'eau, quand on veut [le] retirer de l'eau, on ne peut pas. Neuf mois passés [on le pourra ?] [58].
> Le cristal de roche d'un blanc éclatant, tombé dans l'eau, quand on le cherche, on ne [le] trouve pas. La moisissure [59] [dans ?] neuf mois [60].
> Le couteau d'un montagnard, tombé dans l'eau, quand on le cherche, on ne le trouve pas. La moisissure [dans ?] neuf mois [61].
> « Le couteau d'un montagnard, tombé dans l'eau, quand on le cherche, on ne le trouve pas. La pluie [dure ?] neuf mois. » [62]

Le roi, en apprenant l'enlèvement de son fils, était furieux et voulait attaquer immédiatement de Brito. L'abbé de la Rhac soṅ:, interprète du présage, déconseille visiblement une action précipitée et invoque ainsi, à l'aide du présage, la patience du roi. Nous savons par d'autres sources que le fils fut libéré plus tard – après neuf mois, pourrait-on supposer –, lors d'un arrangement entre de Brito et le roi.

Cet exemple, assez transparent, montre aussi que l'historien ne peut se désintéresser de ces présages… et de leur interprétation. Il est vrai toutefois qu'il n'est pas toujours facile d'intégrer leur interprétation

---

57. « *Kyok sa laṅ: phr chwa chwa – re twaṅ kya – rhā rwe. ma ra – mui : kui : la* », (DhAP 108) (avec la variante graphique « *…muigh[:] kui : la* » dans UP 210).

58. « *Kyok sa laṅ: phrū chwa chwa – re mhā kya – chay lui ma ra – mui kui : la* », (Wimala 135). « Mui » peut s'interpréter comme une contraction de « *pui mui* », dépasser. On peut noter la rime « *lui* », « *mui* ».

59. Ou « champignon(s) ».

60. « *Kyok sa laṅ: phrū chwa chwa – re mhā kya – chay lui ma ra – mhui kui : la* », (DhAP d'après CL 153).

61. « *Toṅ sū dhā: ma – re way kya – rhā rwe. ma ra – mhui kui : la* », (Ña Mañ d'après CL 153).

62. « *Toṅ sū dā: ma – re way kya – rhā rwe. ma ra – muigh : kuiw : la* », (Ña Mañ d'après le manuscrit de la British Library OR 3465A : 362).

dans un contexte donné, parce qu'on ne perçoit pas clairement les allusions et les rapports magiques entre les sujets du présage et les personnages concernés.

Le style littéraire des chroniques varie donc considérablement suivant la nature des textes. Si nous avons le sentiment que la poésie est elliptique et les annales laconiques, c'est que la langue fait preuve d'une grande économie de moyens.

Il faut affronter de bon gré le schématisme des expressions. Le roi qui part en guerre, c'est le roi qui « marche » (*khyī tō*). On ne sait pas toujours clairement, s'il attaque, s'il livre bataille et quel est le résultat de la « marche royale ». L'ennemi indien qui attaque, le frère envieux du pouvoir, un général désobéissant, tous ne font qu'une seule et même chose aux yeux du chroniqueur : « se révolter » (*pun: cā: ; pun kan* ou *soṅ: kram:*) contre l'autorité légitime du roi. L'historien qui traduit, paraphrase, explique, va naturellement tendre à interpréter, c'est-à-dire à élargir le sens de l'expression récurrente. L'évocation de l'armée royale comporte toujours quatre parties : éléphants, chevaux, armes et soldats. D'après les sources musulmanes, nous savons qu'il y avait très peu de chevaux en Arakan. Est-ce que cette expression recouvrirait fidèlement la composition de l'armée arakanaise, dont la force essentielle était navale ? En fait, il s'agit d'une expression stéréotypée, d'origine indienne. On pourrait multiplier les exemples de ce genre, la soumission des ennemis qui envoient des cadeaux [63], la composition et le partage du butin entre les soldats, etc.

La lecture du journal de Manrique

L'historien est confronté au problème que les récits de voyage constituent bien une de ses sources principales alors qu'il se méfie à juste titre de l'humeur hâbleuse de leurs auteurs. Le premier volume du récit de Manrique soulève à ce titre des problèmes de lecture et d'interprétation qui n'ont pas encore fait l'objet d'une étude approfondie [64].

---

63. En voici un exemple : « Quand les princes du Bengale apprenaient ces choses [= la défaite des leurs], ils furent terrifiés et se soumirent avec frayeur et d'une manière digne et respectueuse, ils venaient offrir ensemble, en se prosternant, des cadeaux ». (« *thui akroṅ: kui anok bhaṅgā ta rui : Maṅ: tui. krā: le lhyaṅ thit lan. krok rwam. kra kun sañ phrac rwe. khan.ṅrā: rui se cwā paṅālak choṅ a myā: tui. phraṅ. ñwat thwā: phū : mraṅ chak sa lā kra kun sañ* » CL 171). Dans cet extrait, on peut aussi noter la solennité de l'expression : deux couples verbaux pour exprimer la soumission avec frayeur, deux couples verbaux dans l'expression adverbiale avec le suffixe *cwā* pour rendre la manière d'approcher le roi, quatre couples verbaux qui décrivent la remise des cadeaux.

64. Voir sur les problèmes de l'utilisation de récits de voyage, les remarques pertinentes de A. Maczak (1982 : 315-323) et M. Harbsmeier (1982 : 1-31). Le premier volume du *Itinerario* concerne le séjour de Manrique en Arakan, le deuxième volume traite des voyages en Chine, en Inde et au Moyen-Orient. Celui-ci contient également quelques pages concernant l'Arakan qui ne sont pourtant pas examinées ici.

Dans le cas du journal de Manrique, il est important de réfléchir sur la question de la finalité de l'ouvrage. Pourquoi et pour qui l'a-t-il écrit ? La réponse à cette question détermine aussi en bonne partie ce qu'il dit sur l'Arakan et comment il le dit.

Les chapitres de l'*Itinerario* qui intéressent l'historien d'Arakan sont les chapitres X à XXXV. Essayons de les regrouper en grands ensembles.

Les chapitres X à XX traitent du premier séjour de Manrique en Arakan (1629 à 1631). Le missionnaire part du Bengale pour l'Arakan où il est reçu cinq fois par le roi, remplit sa mission au service des habitants portugais de Dianga et obtient des concessions en faveur des chrétiens en Arakan.

Les chapitres XXI à XXV fournissent des descriptions de la cour, de cérémonies religieuses et de la guerre pour l'éléphant blanc entre les rois du Siam, de Birmanie et d'Arakan. Les énoncés sur le bouddhisme fournissent prétexte au rejet de la fausse religion.

Les chapitres XXVI à XXX relatent le retour de Manrique à Dianga [en 1631], les conversions faites par les Augustins entre 1621 à 1634 et les efforts particuliers de Manrique en la matière.

Les chapitres XXXI à XXV contiennent la description des préparatifs du couronnement royal en janvier 1635, notamment la description des cérémonies du « couronnement du roi d'Orietan » ainsi que le récit du retour à Dianga.

Le premier objectif de l'ouvrage publié à Rome était la défense des missions catholiques et plus particulièrement le travail des frères augustins en Inde. Cette justification des missions face à leurs détracteurs à Rome est fournie notamment à travers un autoportrait plein d'émotion de l'auteur et des souffrances qu'il endure. Manrique exalte l'œuvre de ses confrères et cite avec précision le nombre considérable de convertis. Il feint la modestie en évoquant ses propres efforts missionnaires, mais égrène nonobstant le chapelet de ses propres mérites.

N'est-ce pas un lieu commun de dire que les récits de voyage nous en disent parfois autant sinon plus sur la mentalité de l'auteur que sur les cultures visitées ? Outre son objectif apologétique, l'ouvrage était destiné à l'édification morale des croyants. Il y a jusqu'aux discours que Manrique affirme avoir adressés au roi qui sont remplis de maximes et de citations des Saintes Écritures et de Saint Augustin. Tout événement, de quelque importance qu'il soit, que l'auteur raconte, est assorti d'un commentaire moralisateur où le missionnaire s'efforce de nous montrer les bienfaits de la Divine Providence qui récompense les bons et punit les méchants. Ces motifs sont sous-jacents à l'ensemble de l'ouvrage et peuvent être illustrés par un court extrait :

> *I may perhaps be allowed, benevolent Reader, to prolong this parenthesis..., stirred as I am with great sorrow to see that even after a poor Missionary has*

passed through trials such as this and others to which Missionaries are subject, when he describes missionary efforts on the spot at which they took place, he yet meets with certain writers who believe that the Brethren suffer all these trials gladly in return for freedom from the summons of the chapel bell and the rigours of cloister life. That there should be a Prior so ignorant as to jeer at missions, is a harder trial to bear than all the hardships I have related [65].

Un deuxième motif qui sous-tend l'ouvrage a trait aux communautés portugaises au service de la couronne arakanaise. Ce qui est pourtant assez curieux, c'est que l'essentiel de ce que Manrique rapporte sur les Portugais appartient à une période déjà un peu reculée. Il parle sur un ton élogieux des services que les Portugais ont rendu sous Maṅ: Phaloṅ: (1571-1593) dans les guerres contre l'empereur mogol au Bengale, de leur engagement dans la flotte arakanaise en Basse Birmanie au tournant du siècle, de la prouesse de Sebastião Gonçalves Tibau à Sandwîp (1609-1612). Comme chez Bocarro et d'autres chroniqueurs, l'exagération des faits sert à glorifier l'héroïsme lusitanien. Il ne parle pourtant pas de Felipe de Brito qui avait trahi le grand-père de Sīrisudhammarājā et tait le fait que la carrière de Tibau se solda par un échec éclatant face aux Arakanais. Il critique certes à l'occasion certains méfaits ou certaines faiblesses portugaises, mais ces critiques ne se font guère qu'en vue de donner une leçon morale *ad hoc*. Or il n'est pas difficile de comprendre pourquoi Manrique reste discret sur les actions de la communauté luso-asiatique à son époque. L'occupation principale de celle-ci était l'horrible traite des esclaves. Pauvres Bengalis raflés le long des eaux du delta, c'étaient en majeure partie ceux que Manrique et ses confrères s'enorgueillissaient de baptiser ! La raison de la mission de Manrique en 1629 était d'ailleurs un conflit entre les capitaines de Dianga et le nouveau gouverneur arakanais de Chittagong, suivi d'une menace de confrontation dont l'auteur ne révèle pas les détails.

C'est donc sur le fond de ces intentions apologétiques qu'il faut lire les informations de nature culturelle et politique que fournit le missionnaire et comprendre les données assez contradictoires sur la personne du roi *Sīrisudhammarājā*.

À propos de quelques problèmes de terminologie

Roi ou seigneur ?

Il semble important de faire une différence claire au niveau du choix des mots entre le monarque qui gouverne le royaume et le chef régional reconnu dans sa fonction par une autorité supérieure. On sait qu'en Asie du Sud-Est les relations entre les rois et les seigneurs régionaux n'étaient pas des relations de droit, mais se fondaient sur une

65. Manrique (1927, vol. 1 : 412) cité d'après la traduction d'Eckford-Luard.

reconnaissance mutuelle *de facto* créée par le fait qu'un seigneur s'imposait à un autre. La recherche sur la royauté en Asie du Sud-Est nous enseigne qu'il est donc préférable de considérer les rois – au moins d'avant le XVIIe siècle – plutôt comme des *primi inter pares* que comme des souverains au statut nettement distinct des autres seigneurs. Tout seigneur local peut prétendre à devenir roi. Ce n'est qu'au XVIIe siècle que les rois birmans commencent à remplacer les seigneurs ou roitelets locaux vaincus, puis reconnus dans leur fonction, par des gouverneurs qu'ils nomment. Se faire reconnaître comme seigneur supérieur et obtenir le versement de tributs, tel était longtemps le principal but des campagnes militaires d'un roi.

Il faut rappeler d'autre part que les traductions en langues occidentales choisissent en général des termes qui établissent une différence là où la langue d'origine ne connaît qu'un seul terme que le contexte permet d'interpréter dans un sens ou un autre. L'analyse de la fonction impose donc un choix arbitraire pour dissiper le flou inhérent au champ sémantique. La chronique birmane de U Kala désigne aussi bien l'empereur que les seigneurs locaux comme *bhurāṅ*, roi. Les chroniques arakanaises emploient le terme de *maṅ:* autant pour le roi arakanais que pour les chefs de tribus. Dans les sources portugaises également, qu'il s'agisse du chroniqueur de Barros ou de Manrique, le terme de « roi » est utilisé sans discrimination et il faut naturellement se demander ce qu'il recouvre. Tibau, l'aventurier portugais qui contrôla pendant trois ans l'île de Sundiva (1609-1612) est appelé « roi » par Manrique et de Barros qualifie de « roi » une sorte de gouverneur musulman au sud de Chittagong [66].

Dans ce travail, nous avons dès lors fait la différence entre un « roi » et un « seigneur » qui se trouve à son égard dans une position d'infériorité (sur le plan de l'autorité, de la force…) quand l'état de leurs relations (supérieur-inférieur) permet de faire cette distinction.

Gouverneur ou bénéficiaire d'un apanage ?

Pour rémunérer un seigneur pour ses services, le roi lui cède un apanage sous forme de terres ou de revenus qu'il perçoit. Cela s'exprime sous la forme [Nom de lieu] + *cā:*, « mangeur de N… ». Nous avons choisi de parler de « gouverneurs » dans ce cas pour mettre l'accent sur la contrepartie de l'apanage, les services rendus au roi. Ce choix est précaire, car on est loin de savoir clairement quelles étaient les obligations de services des seigneurs locaux. On voit qu'ils amènent des troupes au roi et les commandent. Suivant le contexte, on pourrait donc aussi parler tout simplement de seigneur de ce lieu.

66. Dans les *Decadas da Asia* de de Barros, il y a une carte du Bengale qui reflète la situation politique vers 1530 et où on trouve un royaume du Codavascam. Il s'agit du territoire contrôlé par le gouverneur musulman Khuda Baksh.

Si nous avons renoncé au terme de « seigneur », c'était surtout pour éviter une confusion supplémentaire avec le terme de *maṅ:* (voir *supra*). L'appellation « bénéficiaire d'un apanage » n'est pas suffisamment précise, parce qu'elle recouvre un groupe bien plus large que celui des seigneurs soumis à l'autorité des rois, il faut y inclure les reines et les princes. Le terme de « gouverneur » a l'avantage d'être simple et clair et désigne généralement un seigneur qui reconnaît en principe l'autorité royale, bénéficie d'une reconnaissance de la part du roi qui lui donne un apanage et remplit à l'égard du souverain certaines fonctions sur le plan administratif et militaire.

Magh, Rakhine/Rakhaing ou Arakanais ?

Dans ce travail, seul le terme d'« Arakanais » a été employé pour désigner les membres du groupe ethnique qui forme la majorité des habitants du royaume d'Arakan [67] et qui s'appellent eux-mêmes *Rakhuiṅ* [68]. Le mot s'emploie et se prononce aisément dans la langue française, contrairement aux transcriptions récentes « *Rakhine* » (d'usage en Birmanie) et « *Rakhaing* » (préféré par les Arakanais du Bangladesh), qui ne sont pas sans poser problème à un lecteur francophone.

Les termes de « *Magh* » ou « *Mog* [69] » se retrouvent dans la littérature d'origine musulmane et parfois dans les documents anglais anciens pour désigner les Arakanais et notamment, sous la forme adjectivale, le roi arakanais. L'étymologie du mot reste inconnue [70]. Comme le terme a surtout un sens péjoratif, nous concluons avec L. Bernot que les termes composés qui font usage de cette appellation « devraient être bannis du vocabulaire » [71].

Les pilleurs esclavagistes des côtes du Bengale

De la fin du XVIe siècle jusqu'à la fin de la monarchie arakanaise, des expéditions sont parties de la côte arakanaise pour emmener en

---

67. Le substantif/adjectif « Arakanais/arakanais » est d'un usage établi en français. Signalons toutefois l'emploi de « arakanien » dans l'Encyclopédie de l'islam. Il ne faudra évidemment pas confondre, comme il arrive, les Arakanais avec les Araucans, une tribu des Caraïbes disparue à la suite des conquêtes espagnoles !

68. Une appellation que les Birmans prononceront « Yakhaing », parce que le birman moderne, contrairement au dialecte arakanais, prononce de la même manière les consonnes « ya » et « ra ».

69. Il convient de ne pas confondre dans des sources occidentales « *mog* » et « *mogor* », le dernier terme désignant l'empereur mogol.

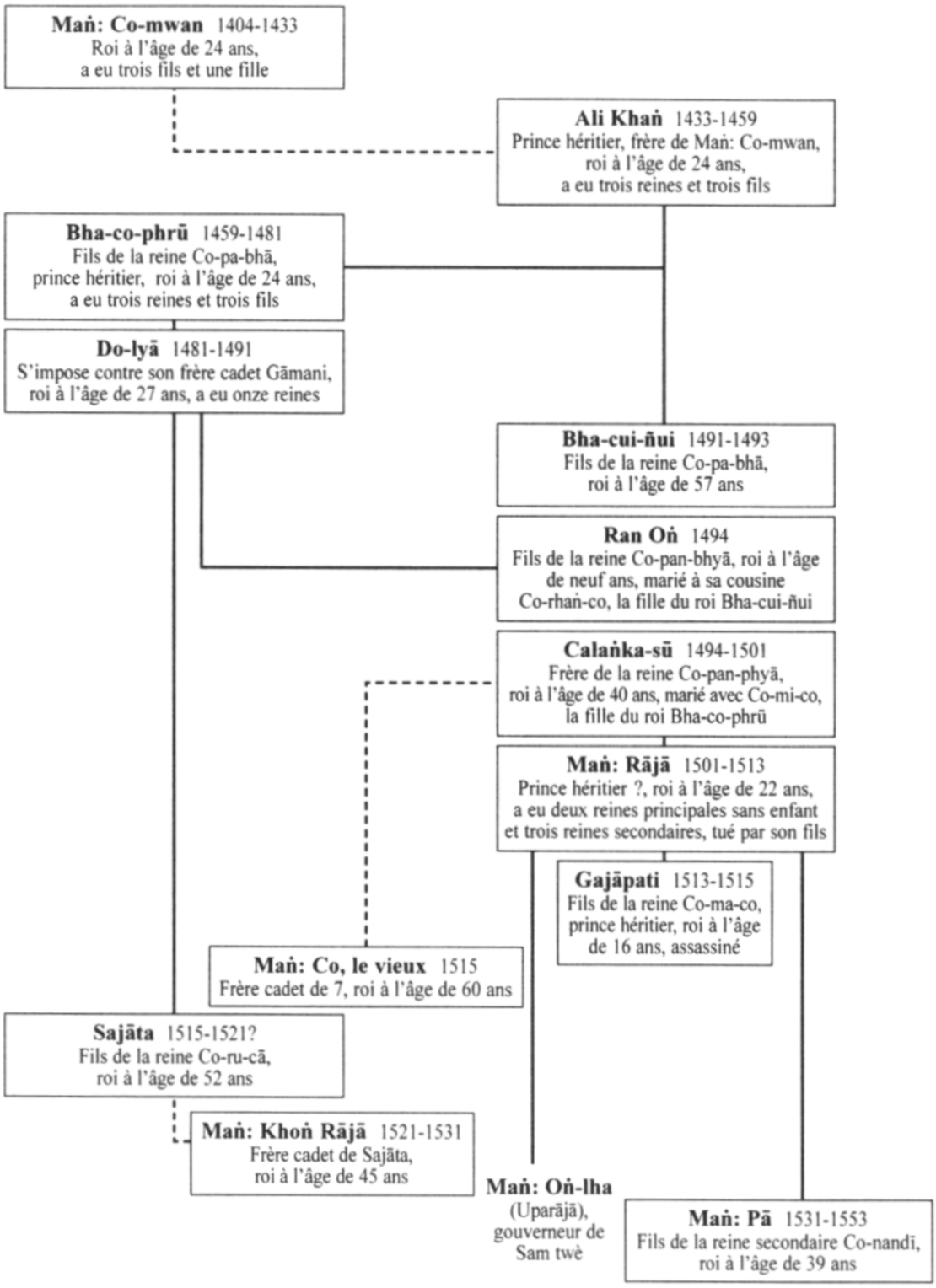
70. L. Bernot (1967 : 49-54) cite de nombreuses références où le mot *magh/mog* est employé. Comstock (1849 : 224) écrit : « *The name of Mugs, as applied to inhabitants of this country, originated with foreigners, and I never found an Arakanese who could give account of it* ». Dans l'état indien du Tripura, comme au Bangladesh, le terme « *Mag* » continue d'être utilisé pour désigner la population arakanaise bouddhiste établie dans le Sud du pays (Sen 1993 : 47) ; celle-ci y est officiellement classée comme une des dix-neuf tribus.

71. Bernot (1967 : 54).

esclavage des hommes, des femmes, des enfants raflés dans les villages riverains du Bengale. Dans les sources, les acteurs de ces entreprises ne sont pas toujours identifiés comme étant les mêmes. Les Portugais – mais il faut sans doute parler d'une manière plus générale d'une communauté luso-asiatique bigarrée de Portugais de souche, de métis (les *topazes*) et de leur accompagnement d'Africains et d'Indiens chrétiens et assimilés – ont joué un rôle très important en leur temps, c'est-à-dire surtout avant 1666. Voilà pourquoi Bernier ne parle que des *feringhi* ; mais les chansons populaires du Bengale au XVIIIe siècle ne connaissent que les Maghs. Suivant les époques dont on parle, il faut donc prendre soin d'apporter des nuances en précisant le sens des termes qui apparaissent dans les sources.

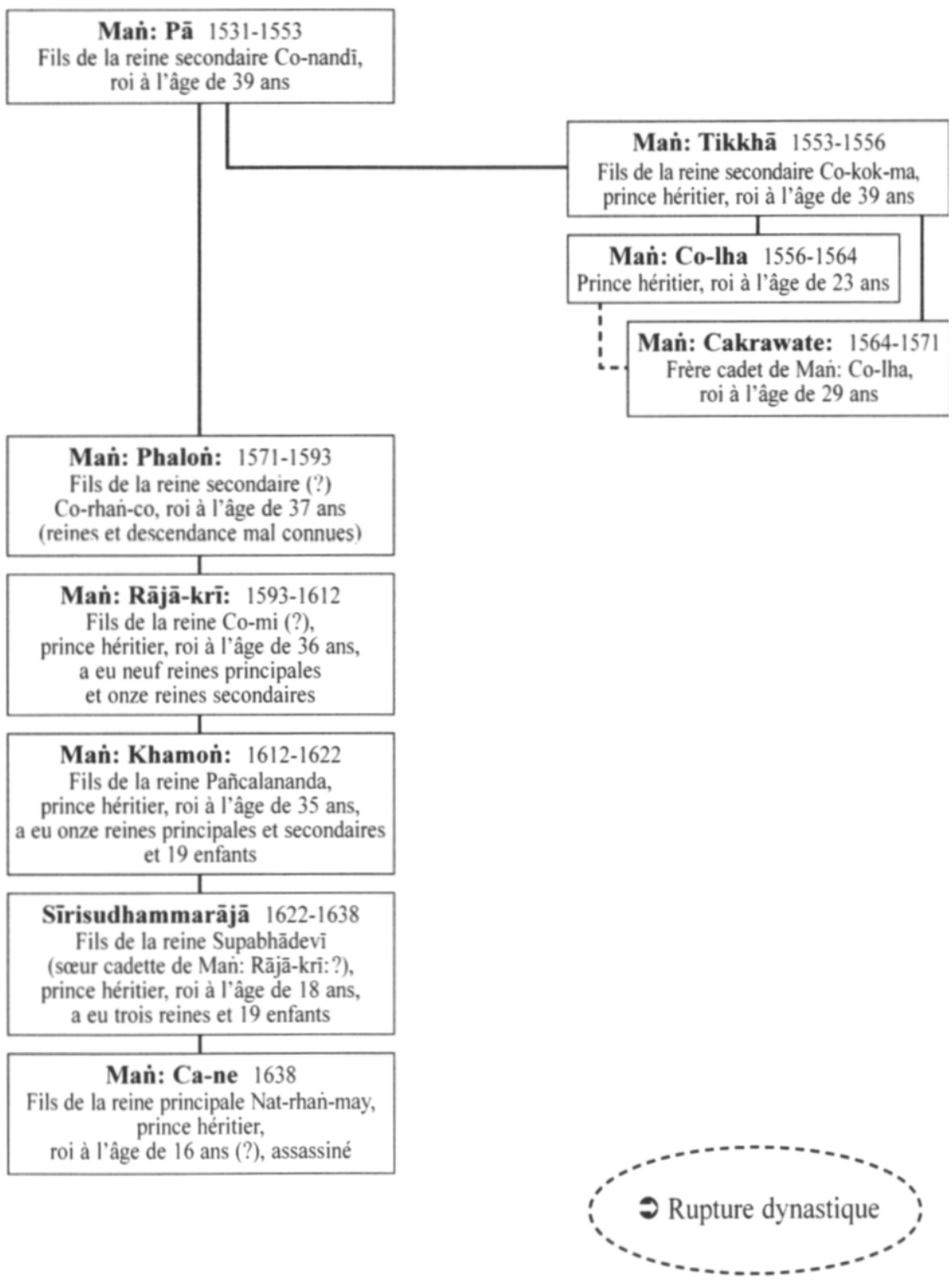
Annexe 1a

Les règnes des rois arakanais entre 1404 et 1531



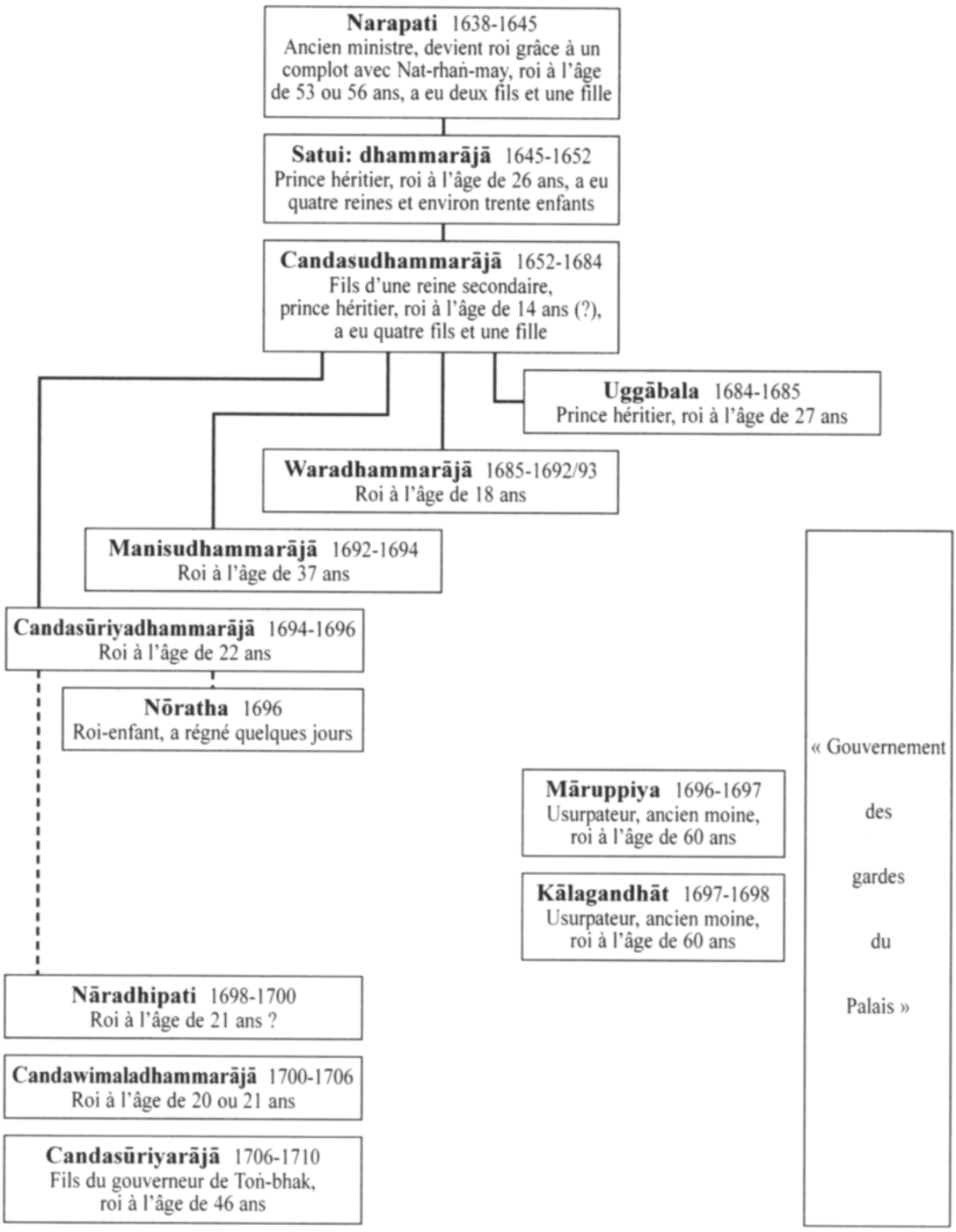
Annexe 1b

Les règnes des rois arakanais entre 1531 et 1638



Annexe 1c

Les règnes des rois arakanais entre 1638 et 1710



Annexe 2
Cartes

Il n'existe pas de bonne carte d'Arakan sur le marché. Celles que nous avons consultées, présentent entre elles des divergences considérables quant au cours des rivières, au contour des îles, à la topographie, au site des temples, etc.

En décembre 1997, nous avons bénéficié de l'aide de Ethan Schoonover à la section d'informatique du Centre d'anthropologie Sirindhorn à Bangkok. De cette collaboration sont sortis six cartes qui permettent de suivre l'évolution territoriale du royaume d'Arakan. Malheureusement notre collaboration fut prématurément terminée.

Il nous resta donc à dessiner nous-mêmes plusieurs cartes dont nous reconnaissons volontiers le caractère provisoire.

Carte 1
Les sites des anciennes cités arakanaises

Cette carte montre les sites des plus importantes anciennes cités dans la plaine de la Kaladan et de la Lemro ainsi que les principales rivières qui dessinent le dense réseau fluvial au cœur du pays arakanais.

(*dessin d'après Tun Shwe Khaing 1992*)

Carte 2
Le réseau fluvial entre la Kaladan et la Lemro

Cette carte montre le réseau fluvial qui relie la Lemro et la Kaladan, les deux principaux fleuves arakanais et les localités les plus importantes.

Mrauk U se trouve sur la rivière Aungdat et peut être atteint à partir de la Kaladan.

(*d'après U So Tin*)

Carte 3
L'Arakan au début du XVe siècle

Cette carte indique quatre régions principales désignées par des noms d'origine pāli : Dhañawati, la plaine centrale et les alentours montagneux, Rammawati, l'île de Ramree, Meghawati, l'île de Cheduba ou Man-aung, et Dwarawati, la région du Sud. Les interventions birmanes et mônes aboutissent à un morcellement du pays qui ne trouve son unité qu'au milieu du XVe siècle avec l'extension du contrôle royal (capitale : Mrauk U) sur le sud.

Carte 4
L'Arakan au milieu du XVIe siècle

Cette carte représente l'expansion arakanaise ainsi que la menace que faisait peser sur ce royaume le puissant empire de Taungngu.

La frontière administrative entre l'État d'Arakan et les autres divisions administratives birmanes modernes permet de juger de l'évolution territoriale du royaume de Mrauk U.

Carte 5
L'Arakan à la fin du XVIe et au début du XVIIe siècle

Cette carte représente l'extension du contrôle arakanais à la fois au sud et au nord-est du territoire royal.

Carte 6
L'Arakan à la fin du XVIIe siècle

Cette carte représente le repli arakanais sous l'effet de la progression mogole dans le sud-ouest du Bengale.

Carte 7
L'Arakan et la vallée de l'Irraouaddi

Les cours des rivières Am, Talak et Taungkut, tout comme les rivières Mun et Man du côté birman indiquent approximativement la direction des routes qui reliaient l'Arakan et la vallée de l'Irraouaddi.

L'Arakan est ici représenté dans ses frontières administratives actuelles au sein de l'Union du Myanmar.

Carte 8
Mrauk U, topographie et ruines du dispositif de défense

La carte permet de découvrir le site de la ville et du palais au milieu d'une double chaîne de collines qui court en direction nord-sud. Des ruisseaux, coulant vers l'ouest, traversent la ville et se jettent dans la rivière Aungdat qui rejoint au sud la Kaladan.

Les faubourgs de la ville se sont étendus au-delà des murs et des collines qui protégeaient la ville ; tel était notamment le cas dans la plaine à l'ouest où se trouvait le quartier de Daingyi.

Les restes d'un seul fortin subsistent à l'heure actuelle ; il s'agit de Kyaung le don (Kroṅ lañ tum), trop éloigné du centre de la ville au XIXe siècle, pour être dépouillé facilement de sa construction en pierres.

Le tracé des remparts de terre et de briques reprend celui de la carte de Tun Shwe Khaing. Nous ne savons pas sur quelles recherches se fonde ce tracé qui est, à notre avis, en grande partie hypothétique. Les fortins sont (transcription des noms d'après Tun Shwe Khaing) :

1. Peinnechaungza ; 2. Aung mingala ; 3. Myataung ; 4. Ponnamyaung ; 5. Kyaung lai don ; 6. Ahmyinttaung ; 7. Ngwetaung ; 8. Laythataung.

L'indication des hauteurs est en *feet*.

(*carte établie d'après Tun Shwe Khaing 1992 et nos propres observations*)

Carte 9
Le commerce arakanais

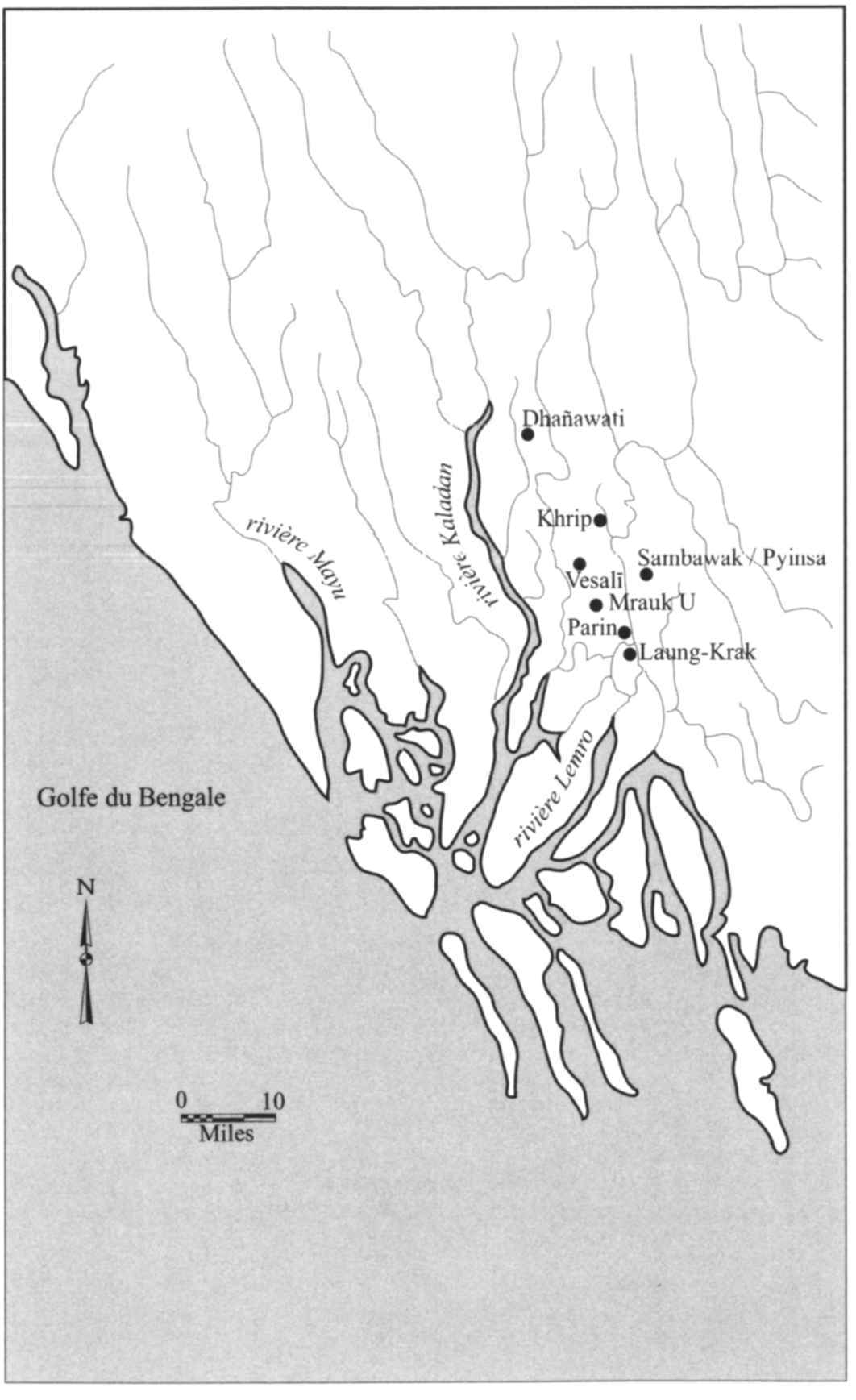
La carte indique les principales importations et exportations arakanaises dans le golfe du Bengale et de l'océan Indien.

Carte 10
Édifices religieux et réservoirs à Mrauk U (ouest)

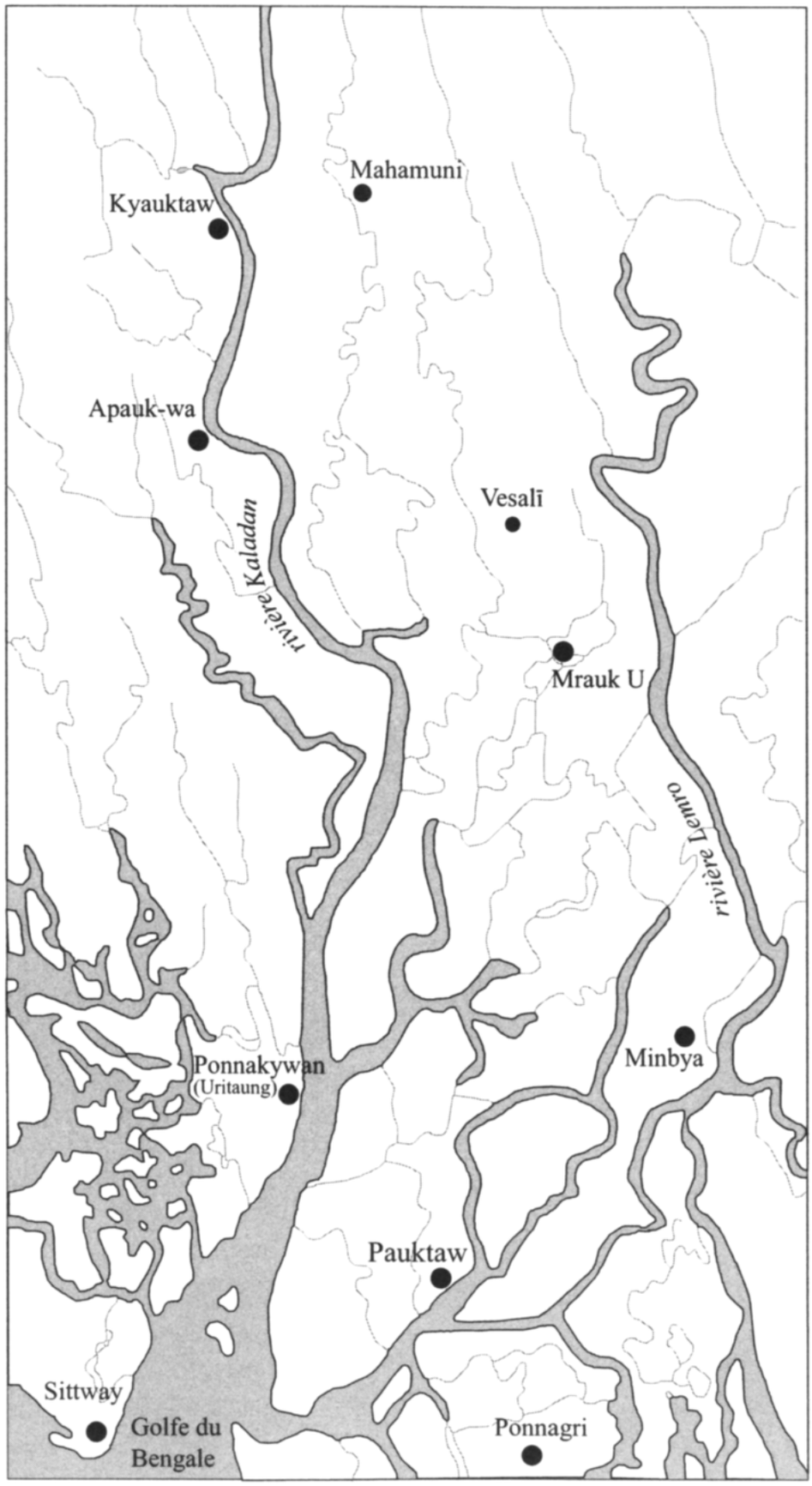
Carte 11
Édifices religieux et réservoirs à Mrauk U (est)

La multitude des édifices religieux à Mrauk U évoque le passé glorieux de la ville. De certains d'entre eux, il ne reste que des tas de pierres. Certains n'ont jamais été délaissés, d'autres sont en cours de restauration. Nous n'avons indiqué sur la carte que les noms de quelques constructions principales, (*d'après la carte de U So Tin*).

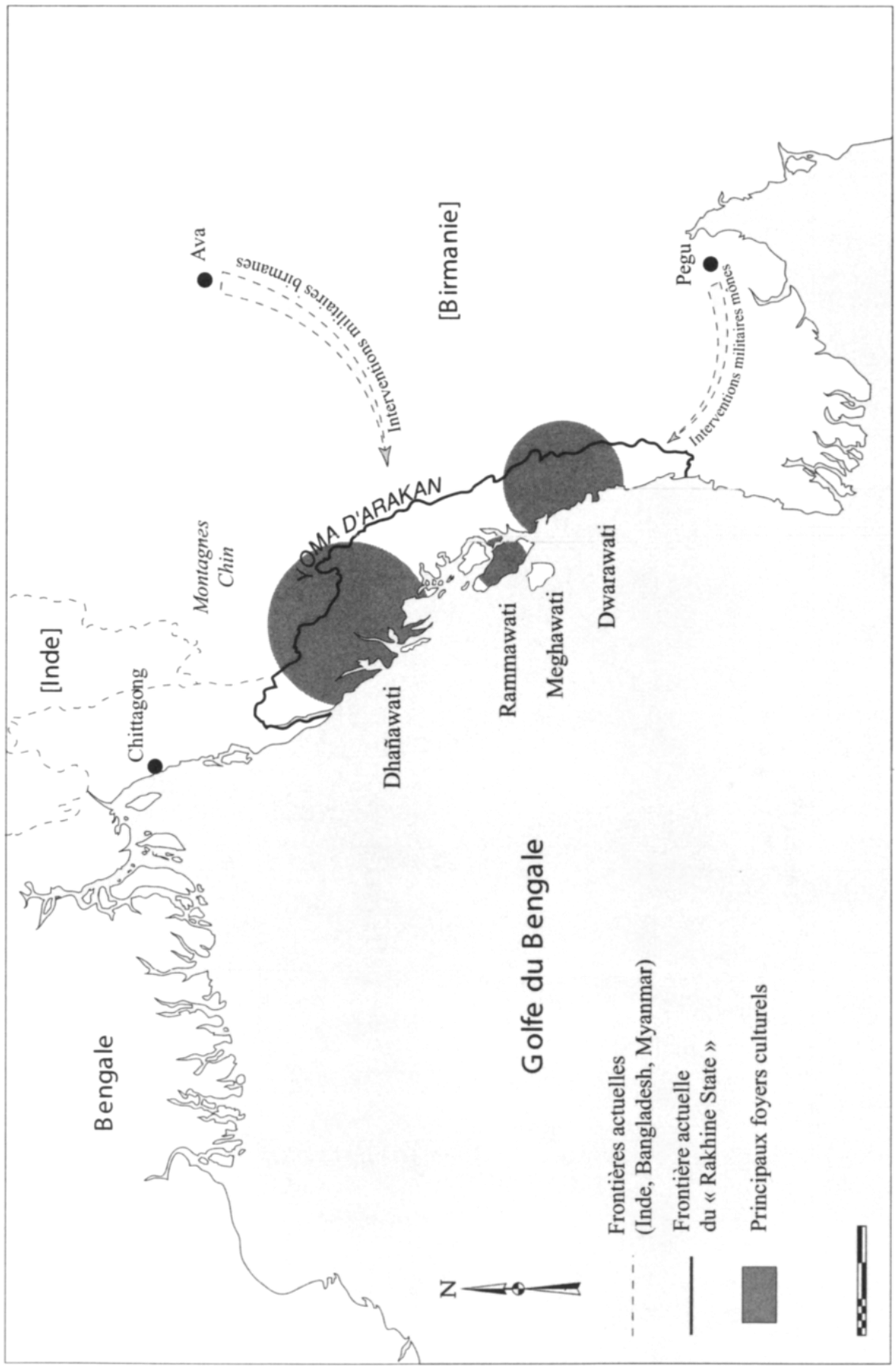
Carte 1 – Les sites des anciennes cités arakanaises



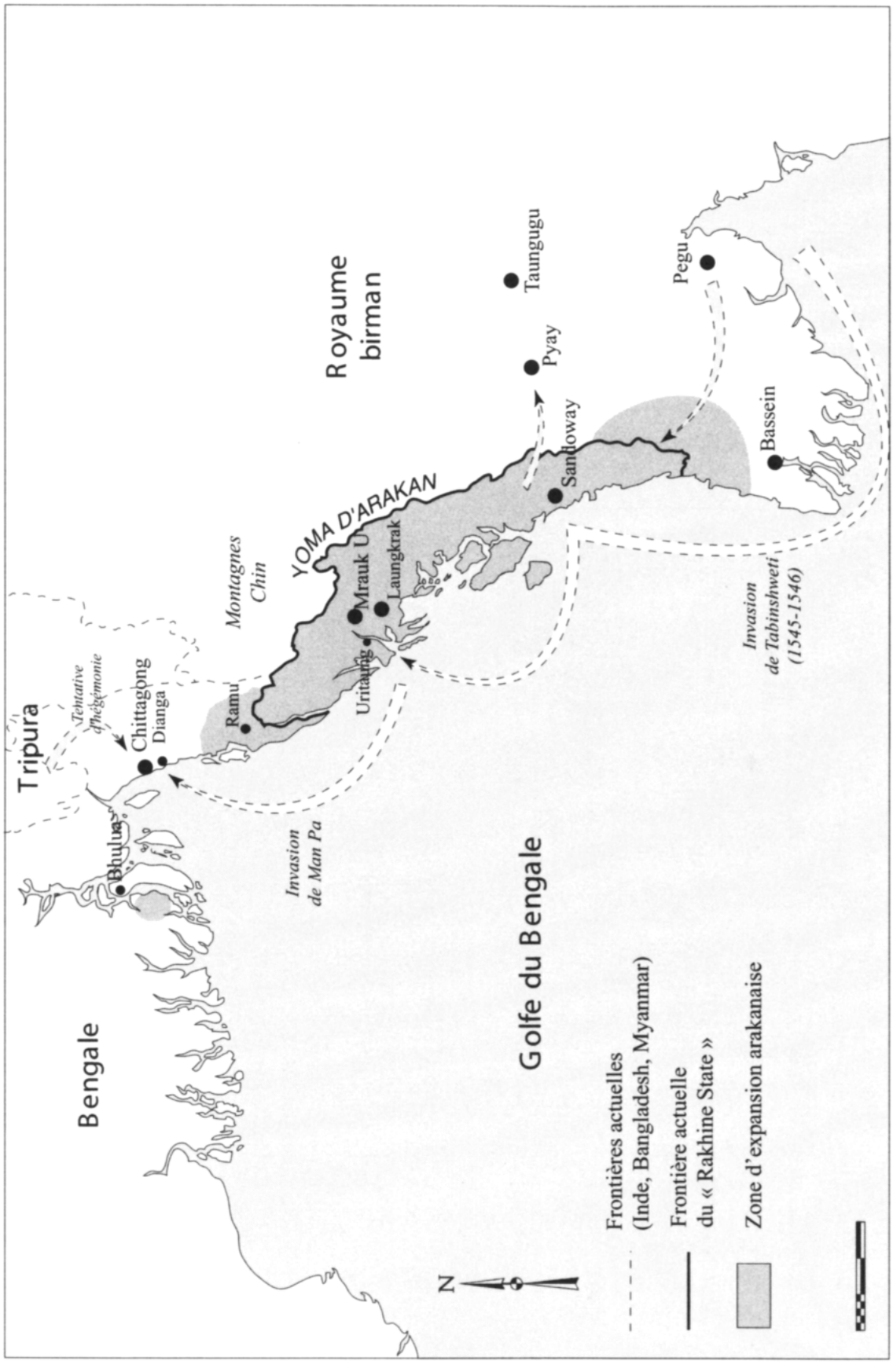
Carte 2 – Le réseau fluvial de la Kaladan et de la Lemro



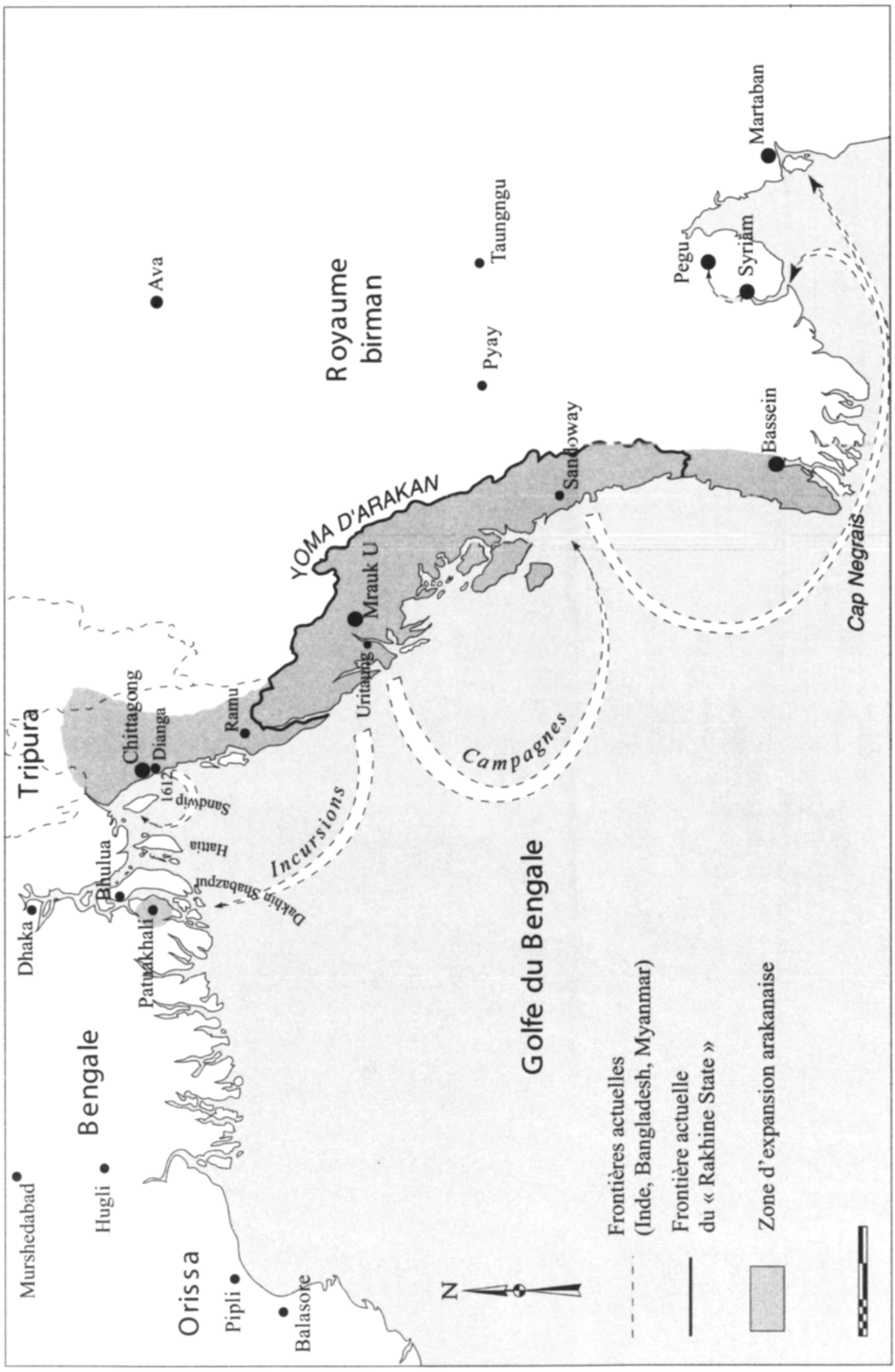
Carte 3 – Arakan au début du XVe siècle



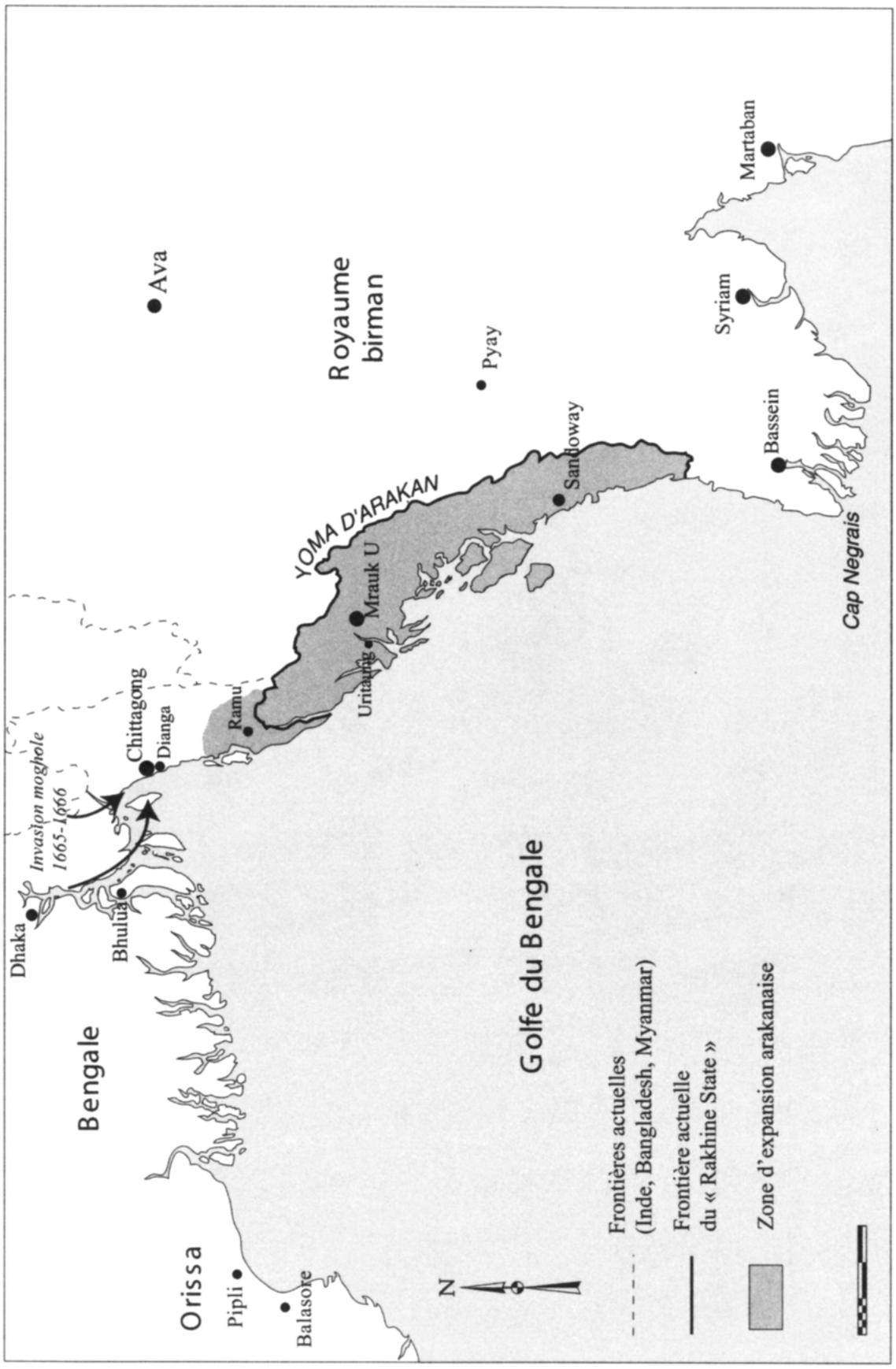
Carte 4 – Arakan au milieu du XVIe siècle



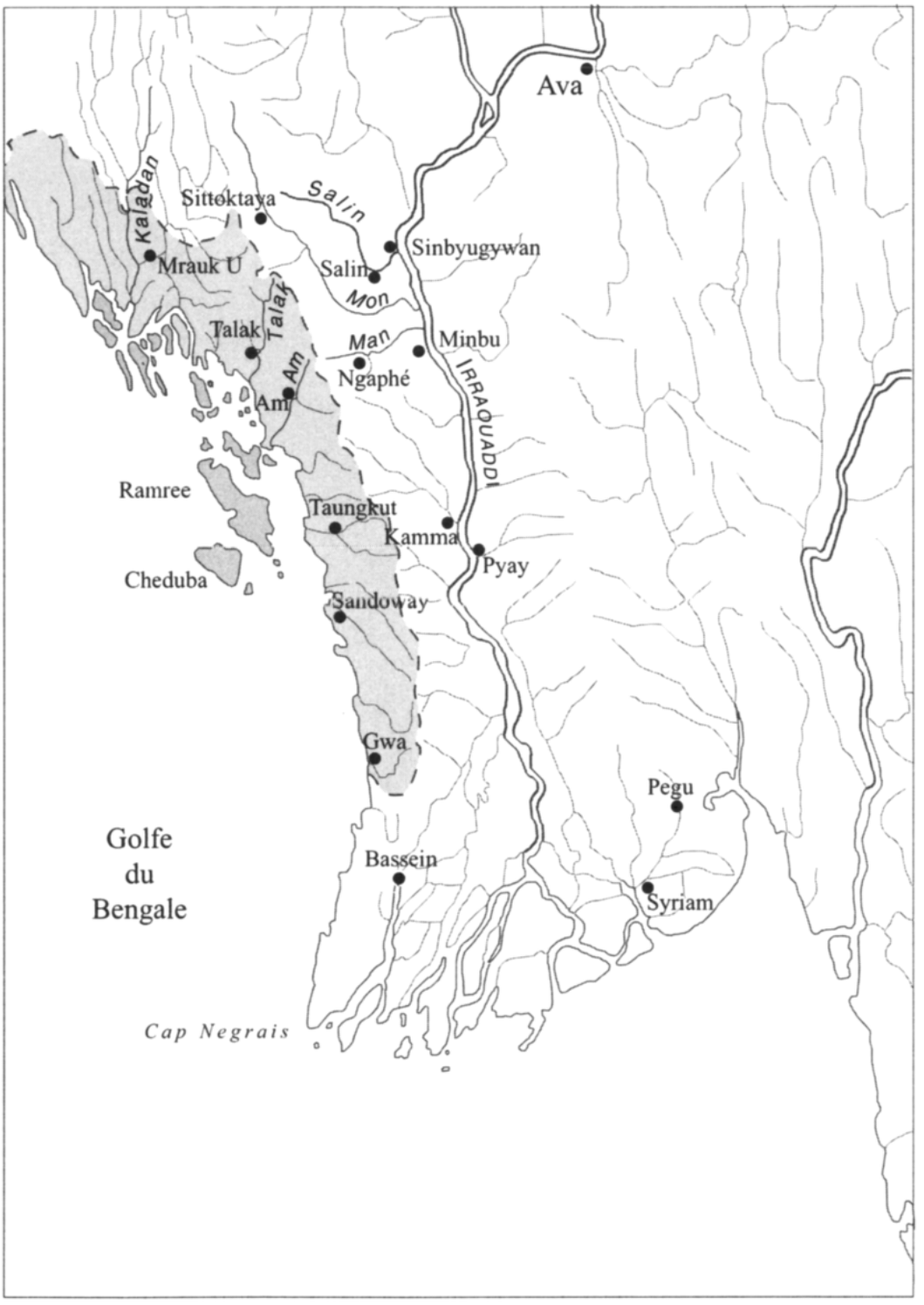
Carte 5 – Arakan à la fin du XVIe et au début du XVIIe siècle



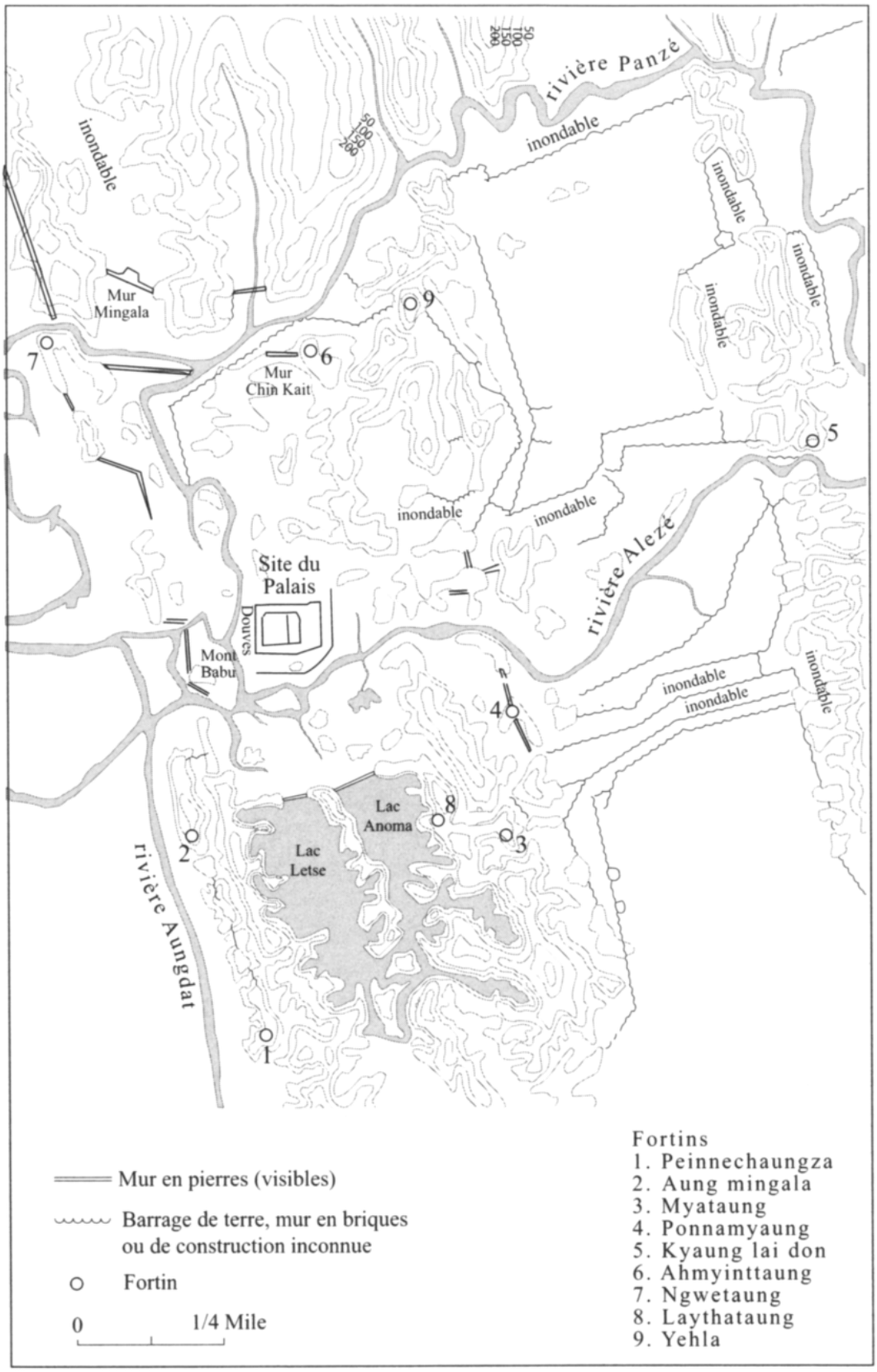
Carte 6 – Arakan à la fin du XVIIe siècle



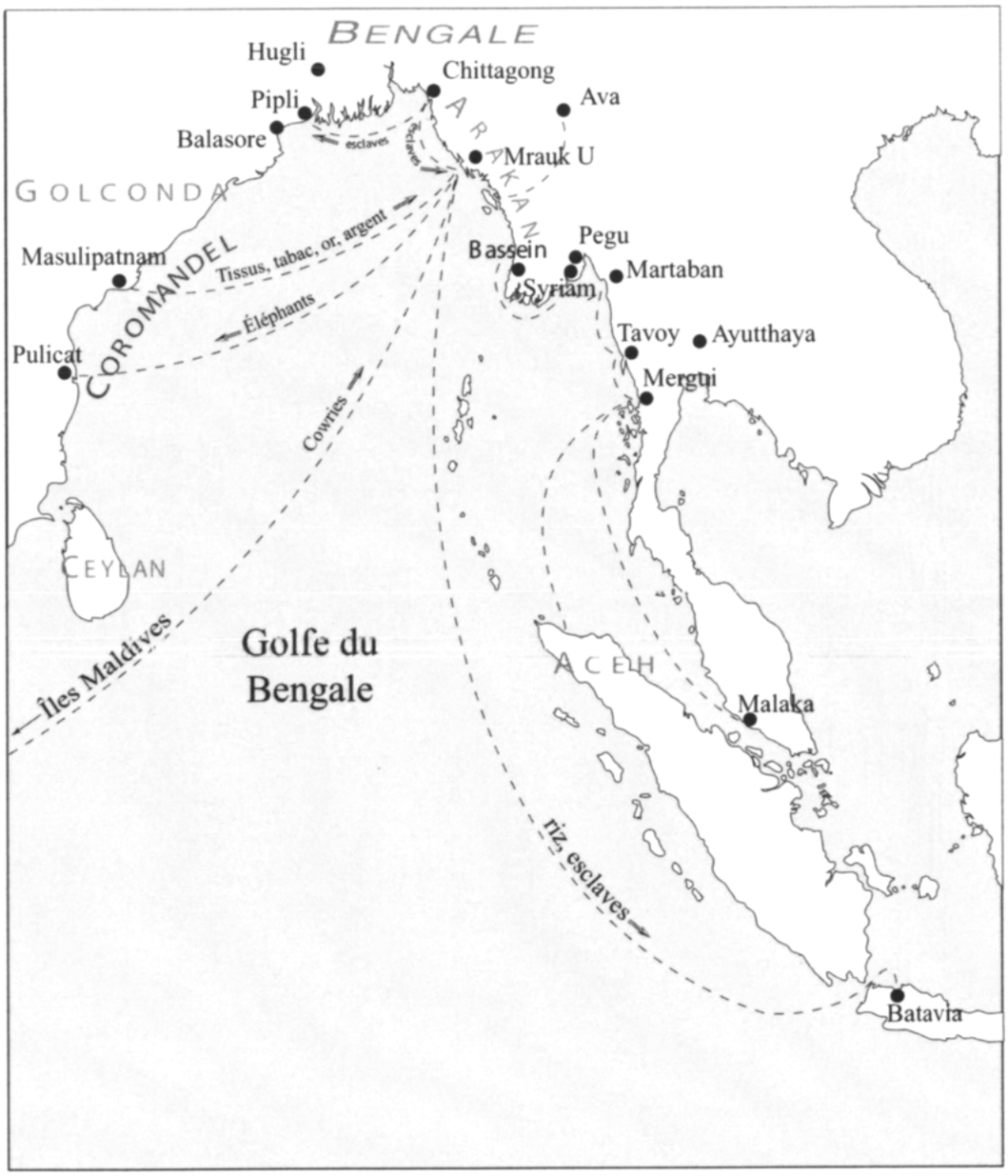
Carte 7 – L'Arakan et la vallée de l'Irraouaddi



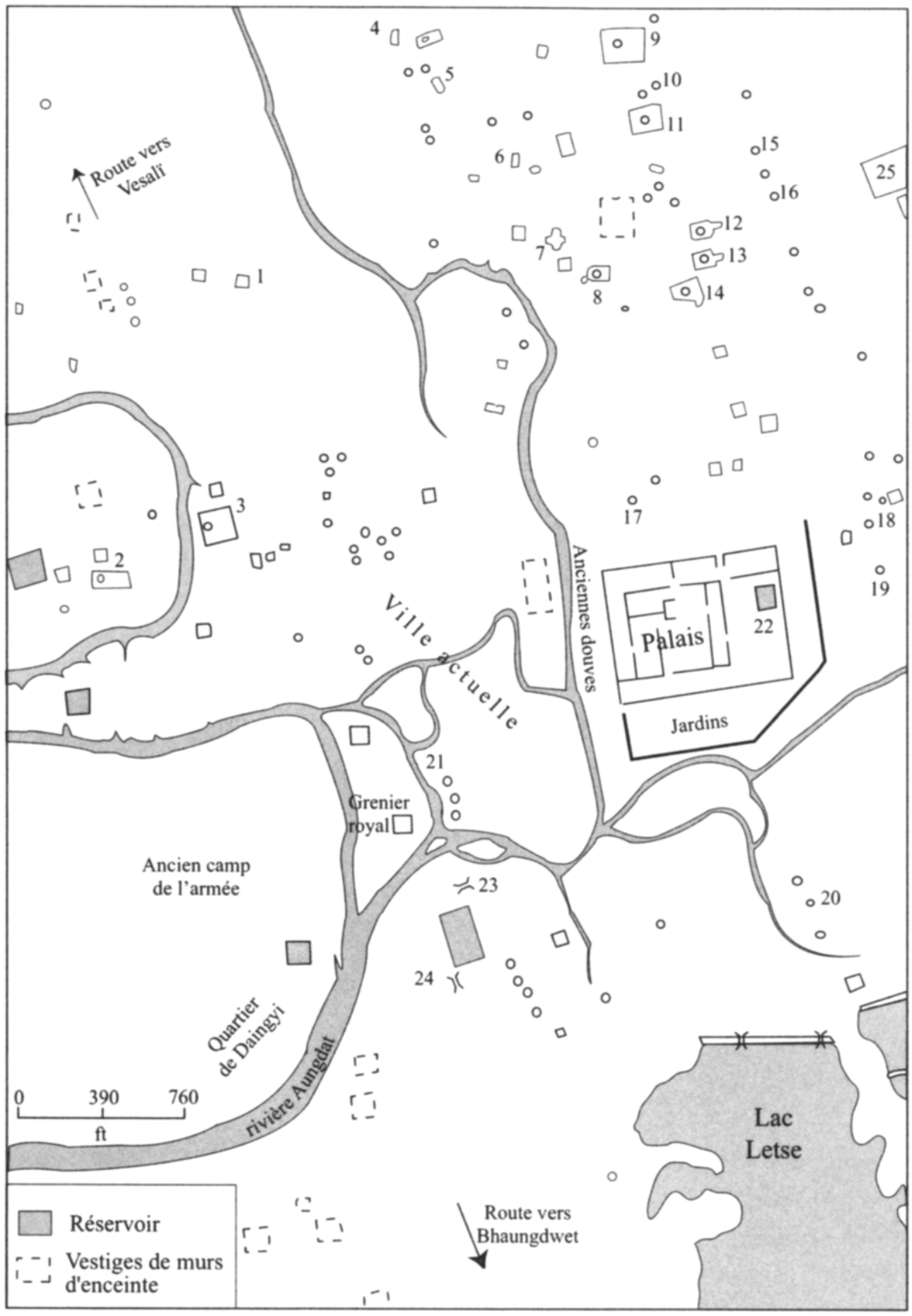
Carte 8 – Mrauk U, topographie et ruines du dispositif de défense



Carte 9 – Le commerce arakanais

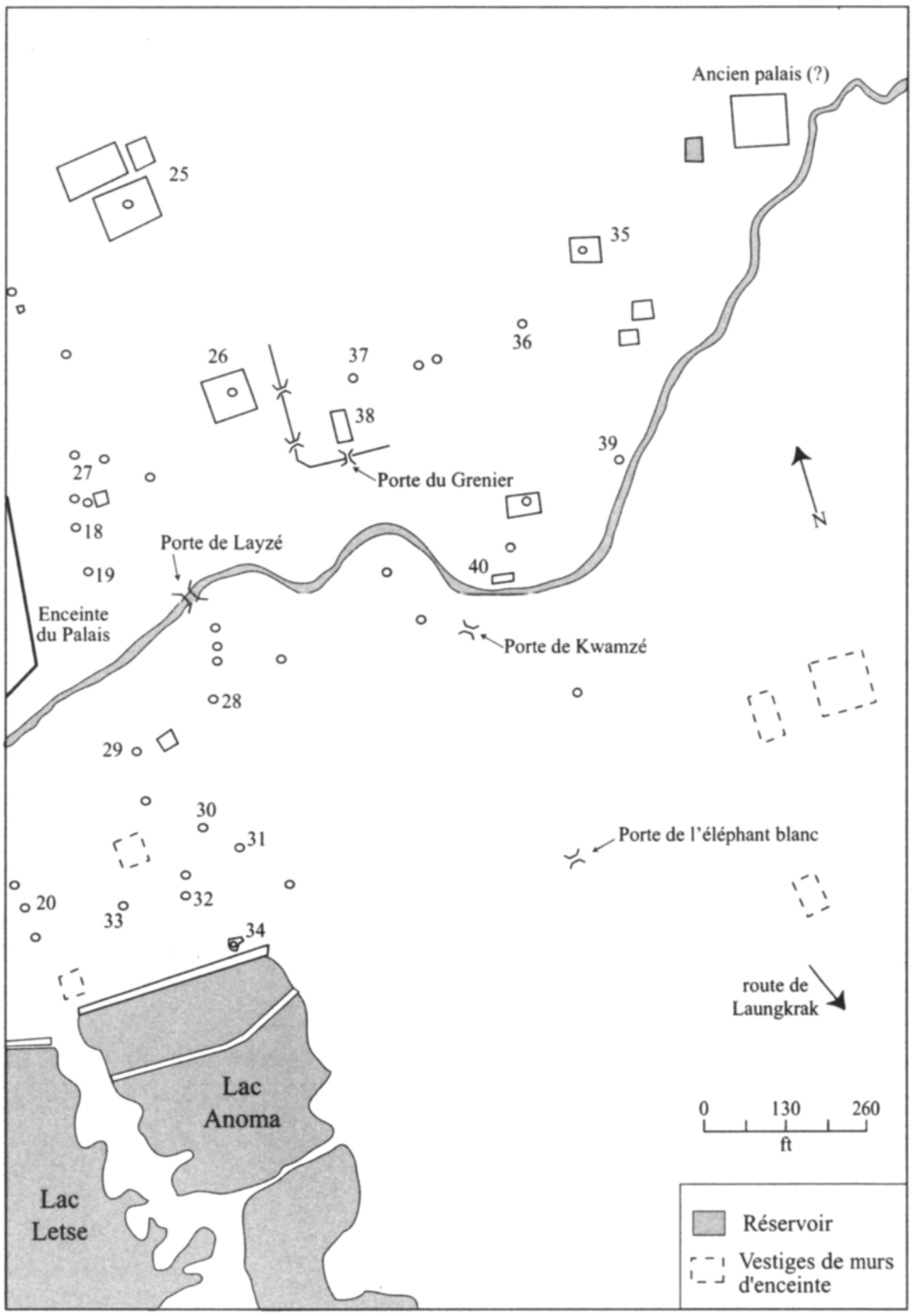


Carte 10 – Édifices religieux à Mrauk U-ouest



1	Wat-kyaung	8	Tukkan-thein	15	Mahabodhishwegu
2	Parabaw	9	Thupa-rum	16	Ratana-candra
3	Lokaman-aung	10	Anoma	17	Hari
4	Tejarama	11	Lan-pan-prauk	18	Than-taw
5	Candarama	12	Ratana-pum	19	Mran-taw
6	Mra-ratana	13	Andaw	20	Jina-man-aung
7	Lemyetnha	14	Shit-thaung	21	Pagodes du Mont Babu

Carte 11 – Édifices religieux à Mrauk U-est



22	Lac royal	29	Webula	35	Ko-thaung
23	Porte de Babu	30	Shwegugyi	36	Mibhaya-gyi
24	Porte et lac des eunuchs	31	Shwetaung	37	Nibbuza
25	Ratana-man-aung	32	Takkasila	38	Grenier royal Wan-mana
26	Sakya-man-aung	33	Wazé-nat	39	Bizi-taung
27	Ratana-shwegu	34	Temple de Minkhamaung	40	Gunamanju
28	Gu-gyi				

Sources et bibliographie

Ouvrages de références

BERNOT, Denise

1982 *Bibliographie birmane. Années 1960-1970* (partie méthodique, 2 fascicules), Paris, 581 p.

BLACKMORE, Thaung

1985 *Catalogue of the Burney Parabeiks in the India Office Library*, London, The British Library (Oriental Doc. VII), XIV-120 p.

CHAUDHURI, Sibadas

1956-70 *Index to the Publications of the Asiatic Society*, 1788-1953, vol. 1, part I (1956) & part II (1959) / vol. 1 Author Index First supplem. 1954-1968 (1970), Calcutta, The Asiatic Society.

CORDIER, Henri

1912 *Bibliotheca Indosinica. Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à la Péninsule indochinoise*, Paris, EFEO (PEFEO 15), [réimpr. B. Franklin N.Y., 1967], VII-1104 col.

DALBY, Andrew

1993 *Southeast Asia A Guide to Reference Material*, München /London / New York / Melbourne, 302 p.

DHARAMPAL-FRICK, Gita

1984 « Frühe deutsche Indien-Berichte (1477-1750) Eine Forschungsbibliographie », *Zeitschrift der Deutschen Morgenlændischen Gesellschaft*, 134/2, p. 23-67.

EMBREE, J. F., DOTSON, L. O.

1950 *Bibliography of the Peoples and Cultures of Mainland Southeast Asia*, New Haven, 821 p.

GRIFFIN, A.

1979 *A Brief Guide to Sources for the Study of Burma in the India Office Records*, London, India Office, 26 p.

KHAN, Shafaat Ahmad
1926 *Sources for the History of British India in the Seventeenth Century*, London, 395 p.

MAMOON, Muntassir & KHAN MAIZUDDIN, Mohammad (éd.)
1986 *Index to Articles in Bengal Past and Present*, vol. 1-85 (1907-1966), Dhaka, 62 p.

MRA THWAN AUNG
1995 « Rakhuiṅ prañ thut satañ: cā myā: » [L'édition en Arakan], dans *Kui lui nībhawā Rhwe Prañ Rakhuiṅ* [L'Arakan à l'ère coloniale], Yan kun, p. 144-151.

1995 « Rakhuiṅ Cā coṅ maggajañ myā: » [Périodiques arakanais], dans *Kui lui nībhawā Rhwe Prañ Rakhuiṅ*, Yan kun, p. 161-172.

ONO, Toro
1966 *List of Microfilms at Toyo Bunko*, Tokyo, The Centre for East Asian Cultural Studies.

OUNG HLA THEIN
1997 *Rakhuiṅ suta abhidhān (A Dictionary of Rakhine)*, Yan kun, U Yè Myint, 110 p.

PEARSON, J. D.
1990-91 *A Guide to Western Manuscripts and Documents in the British Isles relating to South and South East Asia*, 2 vol., London / New York, 337 p.

SCHOLBERG, Henry
1970 *The District Gazetteers of British India A Bibliography*, Zug, 131 p.

U THA MYAT
1961 *Porāna cakā: abhidhān*, Rangoon, Hamsawati, 447 p.

WAINWRIGHT, M. D. & MATTHEWS, N.
1965 *A Guide to Western Manuscripts and Documents in the British Isles relating to South and South East Asia*, London, 532 p.

WALKER, Benjamin
1983 *Hindu World-An Encyclopedic Survey of Hinduism*, New Delhi, Munshiram Manoharlal.

WHITBREAD, Kenneth
1978 *Burmese Manuscripts in the India Office Library*, London, 124 p.

YI YI, Daw
1974 *Sutesana cācañ sac*, Rangoon, Burma Research Society, 512 p.

YULE, H. & BURNELL, A. C.
1902 *Hobson-Jobson, a glossary of colloquial Anglo-Indian words and phrases*, Londres, Routledge and Kegan Paul, [réimpr. 1968, Delhi, Manoharlal].

Dictionnaires

JUDSON, Adoniram
1953 *Burmese-English Dictionary*, Rangoon, American Baptist Mission Press.

BERNOT, Denise
1978-92 *Dictionnaire birman-français*, (15 fascicules), Paris, Peeters.

MYANMAR-ENGLISH DICTIONARY
1993 Department of the Myanmar Language Commission. Ministry of Education, Union of Myanmar, Yangon. 635 p.

AZEVEDO, Domingos (de)
1992 *Grande Dicionário de Português/Francês*, Lisboa, Bertrand, [10e éd.].

Sources manuscrites

Bibliothèque nationale de France

Département des manuscrits orientaux

– Indochinois 4 : cahier. s. d. Liste commentée des dynasties arakanaises, f° 5-19. *Dhañawatī cac kham khyak*, f° 52-56. Copie d'une inscription à Cheduba, f° 63-65.

– Indochinois 20 : manuscrit sur feuilles de latanier. Copie de 1831-1832. Texte sur la refondation de villages à *Rambrè* (vers 1429-1430 ?), f° *ka-kā:*. Liste des rois arakanais d'après la *Aṅ: Cok Rājawaṅ*, f° *khī-khō*.

– Indochinois 21 : manuscrit sur feuilles de latanier. s. d. [1832 ?]. Lettre au roi d'Arakan (1774), f° *kè-kā:*. *Dhañawatī cac kham khyak*, f° *khī-khè*.

Département des manuscrits occidentaux

– Anglais 26 : cahier. Le manuscrit contient des traductions diverses du birman, dont quelques pages de chronique arakanaise couvrant la période de 1459 à 1531 (p. 1-11). Il date d'environ 1832.

British Library

Oriental and India Office Collections

– Burmese Manuscript Collection of Sir Arthur P. Phayre (OR 3403-3480) dans *List of Oriental Manuscripts acquired from 1879-1889* (catalogue manuscrit de l'OIOC).

OR 3465 A, *Ña Mañ Rājawaṅ*.

OR 3465 B, Éléments d'histoire arakanaise traduits par A. P. Phayre.

OR 3475, Transcriptions d'inscriptions : Akyab Thamaing, *Account of the founding of the 37 Pagodas in Angyee.*

– Amherst Collection :

Eur F 140/ 117, au sujet du raid arakanais de 1777.

Eur F 140/ 123, lettre de G. Swinton à Lord Amherst contenant des notes sur l'île de Ramree.

Eur F 140/ 124, *Journal and sketch of route from Talak to Aeng by Mr Horatio Nelson* (1825).

– Board of Control :

F/ 4/ 1430, *Report by Capt Jenkins and Lt R. B. Pemberton* (1830).

F/4/1017-27955, *Notes on the Line of Country from Prome to the Coast of Arracan by Lt B. Brown* (1826).

– Bengal Secret and Political Consultations :

L/P &S 19/37, *Report by Capt Francis Jenkins and Lt Robert Boileau Pemberton of their tour through Arakan from Kyaukpyu to Chittagong in February -May 1831…*

L/P&S 19/70, *Lt Pemberton's Journal Ava to Arracan 1830.*

L/P&S 19/71, *Tour in Arakan by Messr Jenkins and Pemberton 1831.*

– Major-Gen Thomas Murray (1781-1846), (Bengal Army 1801-1846), Mémoires privées (écrites en 1836) sur son service en Asie. Sur l'Arakan en 1825, voir le cahier Eur B 409/10.

– East India Company Letters, 3/91.

– Home Miscellaneous, 139-12- 406.

Western Manuscripts

– Add 26853 – (18) *Extracts and translations by Dr. Leyden, including translation of a letter from the Raja of Arakan to Warren Hastings, received 15 May 1783.*

Nottingham University Hallward Library

Portland Collection :

– Pw Jf 2676, Lettres du Major Robertson à Bentinck (Gouverneur général) et à Swinton sur les routes entre l'Arakan et la Birmanie (1831).

– Pw Jf 2784 (23b-d), *From several officers – Papers relating to Arracan* (1831).

– Pw Jf 2830/3, *Private Journal of Francis Jenkins* (18/2/1831-18/5/1831).

Scottish Record Office Edinburgh

– GD 45/6/527, *Route from Aeng in the Arracan Province across the Yomadaugn Mountains… (by Captain Frederick V. Macgrath).*

Collections privées

– *Kyok rui: rājawaṅ:*. [Les 99 prophéties de la *natsamī:* de Mrauk-U au ministre Ṅa Lak Rum: (1638 A. D.) – présentées au roi Narapati] (coll. Ukyaw Kyawkla, Mrauk U).
– *Aṅ: cok rājawaṅ*, (version brève). Manuscrit sur papier, 28 p. (olles *khi - gè*) (coll. Ashin Sakkinda, Maungdaw).
– *Aṅ: cok rājawaṅ*, (version longue). Manuscrit sur papier, 572 p. (olles *ka - ba*) (coll. Ashin Panyasara, Sittway).
– *Ṅa Mañ Rājawaṅ*, (transcription dactyl., coll. Tun Shwe Khaing, Yangon), 522 p., [ouvrage cité sous l'abréviation NM].
– *Ṅa Mañ Rājawaṅ*, (manuscrit sur feuille de latanier, coll. Kyaw Zan Tha, Yangon), (105 olles *kā - du*).
– *Dhañawatī are:-tō-pum*, (manuscrit sur feuille de latanier, coll. Ashin Bodhinyana, Chittagong).

Ouvrages en birman ou arakanais

ADUMINNYO
1955 « Rakhuiṅ man: samī: ekhyaṅ: », dans *History of Burmese Literature*, Rangoon, Thudhammawati Press, p. 24-25.

ADUMINNYO
1963 « Rakhuiṅ ma: samī: ekhyaṅ: », dans *Anthology of Burmese Literature*, vol. 1 [1re éd. 1961], Rangoon, Government and Printing Stationery, p. 19-21.

1967 *Mranmā Maṅ: are:-tō-pum:*, Rangoon, p. 10-139, [ouvrage cité sous l'abréviation DhAP].

AUNG THA OO
[s. d.] *Rakhuiṅ rājāwaṅ (A Short History of Arakan)*, Rangoon, Mraratana, 179 p.

Candamālālaṅkāra
1931-32 *Rakhuiṅ rājawaṅ sac kyam:*, 2 vol., Mandalay, Hamsavati Press, 338 et 405 p. [ouvrage cité sous l'abréviation CL].

GOYAMYE SAW WIN
1994 *Rakhuiṅ praṅ nay nhaṅ. Buddhasāsana* (L'Arakan et la religion du Bouddha), Rangoon, U Yè Myint, 230 p.

Hamsāwatī (collectif d'éditeurs)
1963 *Mahāpaññākyō lhyok thum:*, Rangoon, Hanthawaddy Press, 127 p.

HLA HTWAN PHRU
1976 *Rakhuiṅ praṅ nay cī: pwā: re: bhantā tuik (The Economic Treasure Trove of the Arakan State)*, Rangoon, Daw Tee, 524 p.

Kawissarābhi sīripawara aggamahādhamma rājādhirājaguru
1881 *Dhañawatī are:-tō-pum:*, Rangoon, Burmah Herald Steam Press, 215 p.

Khin Than
1995 *Mrok Ū: khet up khyup re: (A.D. 1430-1638)* [L'administration à l'époque de Mrauk U (1430-1638)], Yangon, Université de Yangon, 185 p., (mémoire de maîtrise n. p.).

Kyo Ran
1953 « Rakhuiṅ rājawaṅ lam: ca » (Aux origines de l'histoire arakanaise), (*Kyoṅ: sā: myā: asaṅ:*) *Rakhuiṅ. tan choṅ cā coṅ:* 1/3, p. 141-142 et 223-225.

Maung Paw Tun
1922 *Dhañawatī rājawaṅ sac*, Akyab. 96 p.

Mrok Ū: lam: ñwan
1987 [Guide des monuments de Mrauk U par un collectif d'auteurs arakanais], Yangon, 104 p., [cité sous l'abréviation MUL].

Min Lwin
[s. d.] *ū: Lha Thwan: Phrū i bhawa nhaṅ. cāpe*, Yangon, 149 p., [articles en anglais de U Hla Htwan Phru parus dans les années cinquante, en partie dans la revue *Rakhine Tazaung*].

Nai Pan Hla
1997 *Rājādhirāj are:-tō-pum-kyam:*, Yangon, Myawadi, 466 p.

Ni Min Shyan
1997 « Rhe. khet rakhuiṅ desa mha Brahmanapuṇṇā : myā: », dans *Lakhram: mrī maggajaṅ*, 1 (publié par l'University of Distant Education, Sittway), p. 34-38.

Phasuka, Ashin
1967 *Dhañawatī rājawaṅ sac*, [recueil d'extraits relatifs à l'histoire du Mahamuni], Yangon, U Tin Maung, 58 p.

Rakhuiṅ Ñwan. phè
1995 [articles sur la culture arakanaise réunis par Rakhine Hla Myint], vol. 3, Yangon, U Yè Myint (PEAL = Publishers of Eminent Arakanese Literature), 191 p.

Rakhuiṅ Ñwan. phè
1997 [articles sur l'histoire arakanaise réunis par Maung San Pho], vol. 4, Yangon, U Yè Myint (PEAL), 212 p.

Sa Thwan Oṅ
1927 *Rakhuiṅ Mahā rājawaṅ tō krī:*, Sittway, 147 p.

Sakkinda, Ashin
1993 *Praṅ twaṅ makuit dhāt-ū:-rāj sa muiṅ*, Ponnakywan, U Aung Htwan Thein, 206 p.

1993 *Rakhuiṅ yañ kye: mhu myā:*, vol. 2, Yangon, U Hla Kyaw Sein, 199 p., [collection d'articles de l'auteur parus depuis 1955, dont certains sous le pseudonyme de Nat Myit San Aung].

1994 *Rakhuiṅ yañ kye: mhu myā:*, vol. 3, Yangon, U Yè Myint, 149 p., [collection d'articles de l'auteur parus entre 1961 et 1993].

1995 *Rakhuiṅ yañ kye: mhu myā:*, vol. 4, Yangon, PEAL, 135 p., [collection d'articles de l'auteur parus entre 1957 et 1987 traitant surtout d'histoire religieuse].

SAN THA AUNG

1979 *Rakhuiṅ daṅgā: myā:*, Yangon, Daw Saw Saw, 86 p., ill.

TAK HTWAN NI (Mrauk U)

1996 « Mrok ū: khet ñīlā sabhaṅ » (Les conseils royaux à l'époque de Mrauk U), *Mrauk U Magazine* (Yangon, U Mya Tha), p. 46-49.

TAUNG KYAUNG SAYADAW

1931 *Rājakkamasaṅkhepa kyam:*, Mandalay, Gunawati, 36 p.

THWAN KYAW (Ramree)

1993 « Cāpe bisukā charā tō ū: Candamālālaṅkāra » (Le vénérable Candamalalankara écrivain), *Santā mre maggajaṅ* (revue publiée à Kyaukphyu), p. 39-43.

TUN SHWE KHAING

1988 *Rakhuiṅ mrok phyā : desa mha Sak tuiṅ: rāṅ: sā : myā:* (Les Sak du nord de l'Arakan), Yangon, U Than Hswe, 158 p.

TWIN-THIN TAIK-WUN MAHASITHU

1968 *Mahayazawin-thit*, part 1, Jangon, Mangala Printing Press (éd. par Myint Swe), 472 p.

U BHA SAN

1995 *Rakkhamantuiṅ*, vol. 1, Yangon, PEAL, 137 p., [collection d'articles parus entre 1958 et 1966].

U KALA

1960 *Mahārājawaṅkrī:*, 3 vol., Rangoon, Hamsawati.

U NYANA (Sayadaw)

1996 *Dhañawatī rājawaṅ sac*, Yangon, U Yè Myint, 149 p., [collection d'extraits des chroniques et notes historiques divisés en 425 paragraphes].

U PANDITA

1910 *Dhañawatī rājawaṅ sac* 1910, Yangon, Prañ krī: maṇḍuiṅ piṭakat Press, 314 p.

Ouvrages en langues occidentales

ABDUL, Rahim Mohammad
1952 « Chittagong under the Pathan Rule », *Journal of the Asiatic Society of Bengal* 18.

ABU-L-FAZL
1989 *The Akbar Nāmā*, 3 vol., Delhi, Saeed International.

ALI S. M.
1967 « Arakan Rule in Chittagong », *Journal of the Asiatic Society of Pakistan* 12/3, p. 333-351.

ALLEN, B. C. & HOWARD, H. F.
1909 *Eastern Bengal and Assam*, Calcutta.

ALLEN, B. C. & GAIT, E. A.
1979 *Gazetteer of Bengal and North East India*, [réimpr. de Provincial Gazetteers of India, Eastern Bengal and Assam], New Delhi, Mittal Publications, 663 p.

ALTEKAR, A. S.
1958 *State and Government in Ancient India*, Delhi, Motilal Banarsidass, 405 p.

ANCHALAPORN, Siriwan, DAVIES, B. *et al.*
1995 *Royal Barges*, Bangkok, Government Public Relations Department, 151 p.

ANDRUS, J. R.
1947 *Burmese Economic Life*, Stanford, Stanford University Press.

ARASARATNAM, Sinnapah
1986 *Merchants, Companies and Commerce on the Coromandel Coast 1650-1740*, Calcutta, 417 p.

ARASARATNAM, Sinnapah
1987 « India and the Indian Ocean in the Seventeenth Century », dans Pearson & Das Gupta (éd.), *India and the Indian Ocean 1500-1800*, p. 94-130.

ARASARATNAM, Sinnapah
1989 « Coromandel revisited: Problems and Issues in Indian Maritime History », *Indian Economic and Social History Review* 26/1.

1995 « Slave Trade in the Indian Ocean in the Seventeenth Century », dans *Mariners, Merchants and Oceans. Studies in Maritime History*, éd. par K. S. Mathew, Delhi, Manohar, p. 195-208.

[ARRACAN TRADE 1761]
1926 dans réimpr. de *Dalrymple's Oriental Repertory 1791-1797 of portions relating to Burma*, Rangoon, Government Printing and Stationery, vol. 1, p. 227-228.

ASKARI HASAN, Syed

1960 « The Mughal-Magh Relations down to the time of Islam Khan Mashadi », *Proceedings of the Indian History Congress 23rd Session, Gauhati 1959*, p. 201-213.

ASPENALL, A.

1930 « English Relations with Burma in the time of Cornwallis and Shore (1786-1798) », *Bengal Past and Present* 40, p. 99-130.

AUNG SONE

1953 « Maha Pyinnyakyaw – a Daniel of Ancient Arakan », *The Rangoon University Arakan Students'Association Rakhaing Tanzaung Magazine* 1/3, p. 90-92.

AUNG THAW

1972 « Mrohaung (Mrauk-u) », dans *Historical Sites in Burma*, Rangoon, p. 117-124.

AUNG THEIN (Phra Praison Salarak)

1953 « Our Wars with the Burmese (part I) », *Journal of the Burma Research Society* 36/2, p. 121-196.

1957 « Our Wars with the Burmese (part II) », *Journal of the Burma Research Society* 40/2, p. 135-240.

AUNG THWIN, Michael

1976 « Kingship, the Sangha, and Society in Pagan », dans *Explorations in Early Southeast Asian History: The Origins of Southeast Asian Statecraft*, Ann Arbor, The University of Michigan, p. 205-256.

1979 « The Role of Sasana Reform in Burmese History: Economic Dimensions of a Religious Purification », *Journal of Asian Studies* 38/4, p. 671-688.

1982 « Prophecies, Omens and Dialogue: Tools of the Trade in Burmese Historiography », dans Wyatt & Woodside (éd.), *Moral Order and the Question of Change*, New Haven, Yale University (Southeast Asia Series), p. 78-103.

1982 « Burma before Pagan: The Status of Archaeology Today », *Asian Perspectives* 25/2, p. 1-21.

1983 « Athi, Kyun-taw, Hpaya-kyun: Varieties of Commendation and Dependance in Pre-colonial Burma », dans Anthony Reid (éd.), *Slavery, Bondage and Dependence in Southeast Asia*, New York, St. Martin's Press, p. 64-89.

1983 « Divinity, Spirit and Human: Conceptions of Classical Burmese Kingship », dans L. Gesick (éd.), *Centers, Symbols and Hierarchies: Essays on the Classical States of Southeast Asia*, New Haven, Yale University (Southeast Asia Series), p. 45-86.

BA MYAING
1934 « The Northern Hills of the Ponnagyun Township », *Journal of the Burma Research Society* 24, p. 127-148.

BANERJEE, A. C.
1964 *The Eastern Frontier of British India*, Calcutta, Mukherjee, 516 p.

BANGA, Indu (éd.)
1992 *Ports and their Hinterlands in India (1700-1950)*, New Delhi, Manohar, 385 p.

BARBE, M.
1845 « Some Account of the Hill Tribes in the interior of the District of Chittagong, in a letter to the Secretary of the Asiatic Society », *Journal of the Asiatic Society of Bengal* 14, p. 380-391.

BARROS, João (de)
1974 *Decadas da Asia*, 24 vol., Lisbonne.

BASU, Bhaskar Jyoti
1981 « The Trading World of Coromandel and the Crisis of the 1730s' », dans *Proceedings of the Indian History Congress 42nd session* (Bodh Gaya), p. 333-339.

BECCHETTI, Catherine
1991 *Le mystère dans les lettres. Étude sur les yantras bouddhiques du Cambodge et de la Thaïlande*, Bangkok, Éditions des Cahiers de France, 95 p.

BECHERT, Heinz
1967 *Buddhismus, Staat und Gesellschaft in den Lændern des Therawâda-buddhismus*, 3 vol., Hamburg.

1969 « Zum Ursprung der Geschichtsschreibung im indischen Kulturbereich », dans *Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Gõttingen Philolog.-Historische Klasse* (1969/2), p. 3-26.

1977 « Zur Geschichte des Theravâda-Buddhismus in Ostbengalen », dans *Beiträge zur Indienforschung – Ernst Waldschmidt zum 80. Geburtstag gewidmet*, Berlin, Museum für Indische Kunst, p. 45-66.

BENDA, Harry J.
1962 « The Structure of Southeast Asian History: some preliminary observations », *Journal of Southeast Asian History* 3/1, p. 106-138.

BENDER, F.
1983 *Geology of Burma (Beiträge zur regionalen Geologie der Erde)*, Berlin / Stuttgart, Gebrüder Borntraeger, 293 p.

BÉRENGIER, Dom Th.
1882 « Le bouddhisme en Arakan », *Les Missions catholiques* (Lyon), p. 331-333 ; 344 ; 357-359 ; 383-384 ; 396.

BERNIER, François
1830 *Voyages de François Bernier contenant la description des États du Grand Mogol, de l'Hindostan, du royaume de Kachemire, etc.*, Paris.

BERNOT, Denise
1960 « Deux lettres du vice-roi d'Arakan au sujet du rebelle King Bering », *T'oung Pao* 47/3-5, p. 395-422.

BERNOT, Lucien
1954 « Les marchés dans les Chittagong Hill Tracts (Pakistan Oriental) », *Information* (Bureau Internat. de recherche sur les implications sociales du progrès technique) 2, p. 1-6.

1960 « Ethnic Groups of Chittagong Hill Tracts », dans *Social Research in East Pakistan*, P. Bessaignet éd., p. 113-140.

1967 *Les Cak (Contribution à l'étude éthnographique d'une population de langue loi)*, Paris, Éditions du CNRS, 267 p.

1967 *Les paysans arakanais du Pakistan oriental [L'histoire, le monde végétal, et l'organisation sociale des réfugiés Marma (Mog)]*, Paris / La Haye, Mouton, vol. 1, 451 p.

1974 « Notes sur les mesures de capacité et de poids utilisées par les riziculteurs birmans », *Études rurales* 53-56, p. 343-355.

1987 « Transmission des techniques et des produits entre la Chine et l'Asie du Sude-Est », dans *Routes d'Asie – Marchands et voyageurs XVe-XVIIIe siècle* [actes du colloque organisé par la Bibl. interuniversitaire des Langues orientales, Paris 11-12 décembre 1986], Istanbul / Paris, Éditions ISIS, p. 87-101.

BHATTACHARYA, Bisvesuar
1927 « Bengali Influence in Arakan », *Bengal Past and Present* 33, p. 139-144.

BICKER J. F.
1881 *Judice, Coleção de Tratados et Concertos de Pazes que o Estado da India fez com os Reis e Senhores com quem teve relações*, Lisbonne, Imprensa Nacional, 7 vol.

BLACKMORE, Thaung
1967 « Burmese Historical Literature and Native and Foreign scholarship », dans *Historical, archaeological and linguistic studies on Southern China, Southeast Asia and the Hongkong region*, éd. par F. S. Drake et W. Eberhard, Hongkong, Hongkong University Press, 1967, p. 310-319.

BLAGDEN, Charles O.
1913 « Philip de Brito », *Journal of the Burma Research Society* 3/1, p. 80.

BLUSSÉ, Leonard & GAASTRA, Femme
1981 *Companies and Trade*, Leiden, Leiden University Press, 276 p.

BOCARRO, Antonio
1876 *Decada 13 da Historia da India,* Lisbonne, Academia real das sciências de Lisboa, 2 vol.

BOUCHON, Geneviève
1979 « Les premiers voyageurs portugais à Pasai et à Pégou (1512-1520) », *Archipel* 18, p. 127-157.

1984 « Les Mers de l'Inde à la fin du XVe siècle. Vue générale », *Moyen Orient & Océan Indien* 1, p. 101-116.

BOUCHON, Geneviève & THOMAZ, Luis Filipe
1988 *Voyage dans le delta du Gange et de l'Irraouaddy – Relation portugaise anonyme (1521)*, Paris, Fondation C. Gulbenkian, 477 p.

BOWREY, Thomas
1905 *A Geographical Account of Countries round the Bay of Bengal 1660-1679*, Cambridge.

BOXER, Charles R.
1958 « Portuguese and Dutch Colonial Rivalry 1641-1661 », *Studia* 2, p. 7-42.

BRITO Y NICOTE, Felipe
1607 « Relacion del sitio que El Rey de Arracan, y el de Tangú, pusieron por Mar y Tierra sobre la Fortaleza de Serion en la India de Portugal el Año de 1607 », *Documentção Ultramarina Portuguesa*, vol. 2, p. 233-241.

BRONSON, Bennett
1992 « Patterns in the Early Southeast Asian Metal Trade », dans *Early Metallurgy, Trade and Urban Centres in Thailand and Southeast Asia*, Bangkok, White Lotus, p. 63-115.

BURNEY, Henry
1836 « Translation of an inscription in the Burmese language discovered at Buddha Gaya in 1833 », *Asiatic Researches* 20, p. 161-189.

CADY, John F.
1954 *Political Institutions of Old Burma*, Data paper 12, Ithaca (N.Y.), Cornell University, 11 p.

CAMPOS, J. J.
1919 *History of the Portuguese in Bengal*, Patna, [réimpr. Delhi, Janaki Prakashan, éd. par R. B. Singh, 1979].

CAZIM, Mohammed
1790 « A Description of Asam by Mohammed Cazim translated from the Persian by Henry Vansittart Esq », *Asiatick Researches* 2, p. 171-185.

CHAKRAVARTI, Sudeshna

1997 « The Dutch East India Company and Slave Trade in Seventeenth Century India: An Outline by Pieter van Dam, an Advocate of the Company », *The Journal of the Asiatic Society* 39/2, p. 73-99.

CHAN HTWAN OUNG

1912 « The Mahamuni Shrine in Arakan », *Journal of the Burma Research Society* 2, p. 262-265.

CHANDRA ROY, Atul

1972 *A History of Mughal Navy and Naval Warfares*, Calcutta, The World Press Private, 163 p.

CHARNEY, Michael W.

1993 *Arakan, Min Yazagyi and the Portuguese: The Relationship between the Growth of Arakanese Imperial Power and Portuguese Mercenaries on the Fringe of Mainland Southeast Asia 1517-1617*, Ohio, 176 p. (mémoire de maîtrise n. p.).

1994 « The 1598-99 Siege of Pegu and the expansion of Arakanese Imperial Power into Lower Burma », *Journal of Asian History* 28/1, p. 39-57.

1997 « Shallow-draft Boats, Guns and the Aye-ra-wa-ti. Continuity and Change in Ship Structure and River Warfare in Precolonial Myanma », *Oriens Extremus* 40/1, p. 16-63.

1997 « Rise of a Mainland Trading State: Rahkaing under the Early Mrauk Kings c. 1430-1603 », *Journal of Burma Studies* 3.

1997 « Crisis and Reformation in a Maritime Kingdom of Southeast Asia: Force of Instability and Political Disintegration in Western Burma (Arakan) 1603-1701 », *Journal of the Economic and Social History of the Orient* 39/4, p. 1-35.

2002 « Centralizing Historical Tradition in the Pre-Colonial Burma : the Abhiraja / Dhajaraja Myth in Early Kon-Baung Historical Texts », *Southeast Asia Research* 10, 2, p. 185-215.

CHAUDHURI, K. Chandra

1985 *Medieval India*, Calcutta, New Central Book Agency, 388 p.

CHAUDHURI, K. N.

1969 « Towards an "Intercontinental Model": Some trends in Indo-European Trade in the Seventeenth Century », *Indian Economic History and Social Review* 6, p. 1-30.

1985 *Trade and Civilisation in the Indian Ocean – An Economic History from the Rise of Islam to 1750*, Cambridge, Cambridge University Press, 269 p.

1990 *Asia before Europe – Economy and Civilisation of the Indian Ocean from the Rise of Islam to 1750*, London, Cambridge University Press, 477 p.

CHAUDHURI, Sushil

1967 « The Rise and Decline of Hugli – A Port in Medieval Bengal », *Bengal Past and Present* 86/1, p. 33-67.

1975 *Trade and Commercial Organisation in Bengal 1650-1720*, Calcutta, K. L. Mukhopadhyay, 293 p.

CHOWDHURY, Vasant

1997 « The Arakani Governors of Chittagong and their Coins », *Journal of the Asiatic Society of Bangladesh (Humanities)* 42/2, p. 145-162.

CHRISTIE WISSEMAN, Jan

1995 « State Formation in Early Maritime Southeast Asia – A Consideration of the Theories and the Data », *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde* 151/2, p. 235-288.

CHUTINTARANOND, Sunait & THAN TUN

1995 *On both sides of the Tenasserim Range – History of Siamese-Burmese Relations*, Bangkok, Institute of Asian Studies, 105 p.

CŒDÈS, George

1968 *Les États hindouisés d'Asie du Sud-Est*, [en anglais : The Indianized States of Southeast Asia], Honolulu, Walter F. Vella.

COLLIS, Maurice C.

1925 « Arakan's Place in the civilization of the Bay (A Study of Coinage and Foreign Relations) », *Journal of the Burma Research Society* 15, p. 34-52, [paru dans *Burma Research Society Fiftieth Anniversary Publication*, 1960, p. 485-504].

COLLIS, Maurice S.

1923 « A Glimpse of Arakan in 1630 A. D. », *Journal of the Burma Research Society* 13.

1923 « The City of Golden Mrauk-U », *Journal of the Burma Research Society* 13, p. 244-256.

1923 « The Strange Murder of King Thirithudhamma », *Journal of the Burma Research Society* 13, p. 236-243.

1925 « D. Martim 1606-1643, the first Burman to visit Europe », *Journal of the Burma Research Society* 16/1, p. 11-23.

1939 « An Arakanese Pœm of the 16th Century », *Journal of the Burma Research Society* 29/3, p. 35-42.

1943 *The Land of the Great Image, being experiences of Friar Manrique in Arakan*, London, Faber and Faber, 259 p.

COMSTOCK, Reverend G. S.

1849 « Notes on Arakan », *Journal of the American Oriental Society* 1, p. 219-258.

CONDER, Josiah
1830 *The Modern Traveller (Birmah, Siam, Annam)*, London, 368 p.

CORTESÃO, Armando (éd.)
1944 *The Suma Oriental of Tomé Pires*, London, Hakluyt Society.

CORTESÃO, Armando
1974 « A Cidade de Bengala do século XVI dos Portugueses », dans *Esparsos*, I, p. 367-404, [publié dans *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa*, 1944, p. 7-10], Coimbra.

1978 *A Suma Oriental de Tomé Pires e o livro de Francisco Rodrigues*, Coimbra, 503 p.

COWAN, C. D. & WOLTERS, O. W.
1976 *Southeast Asian History and Historiography: Essays presented to D. G. E. Hall*, Ithaca / London, Cornell University Press.

COX, Hiram
1821 *Journal of a residence in the Burmhan Empire*, London.

CRAWFURD, John
1834 *Journal of an Embassy from the Governor General of India to the Court of Ava*, London.

DA SILVA, J. G.
1966 « L'appel aux capitaux étrangers et le processus de la formation du capital marchand au Portugal du XIVe au XVIIIe siècle », dans *Les aspects internationaux de la découverte océanique. Actes du Ve colloque international d'histoire maritime*, Paris.

DAMRONG, Prince
1953-57 « Our Wars with the Burmese », *Journal of the Burma Research Society* 36, p. 121-136 ; et 40, p. 135-240.

DAS GUPTA, Ashin
1984 *Merchants of Maritime India 1500-1800*, Aldershot, Variorum, 314 p.

1987 « India and the Indian Ocean in the Eighteenth Century », dans *India and the Indian Ocean 1500-1800*, Calcutta, p. 131-161.

DAS, Sarat Chandra
1898 « A Note on the Antiquity of Chittagong », *Journal of the Asiatic Society of Bengal* 1, p. 20-28.

DAW MYA SEIN
1938 *The Administration of Burma*, London, 186 p.

DAW THIN KYI
1970 « Arakanese Capitals: A Preliminary Survey of their Geographical Settings », *Journal of the Burma Research Society* 53/2, p. 1-13.

DELOCHE, Jean
1980 *La circulation en Inde avant la révolution des transports*, t. 2 : *La voie d'eau*, Paris, EFEO (PEFEO 122), 310 p.

DHARAMPAL-FRICK, Gita
1984 *Indien im Spiegel deutscher Quellen der Frühen Neuzeit (1500-1750). Studien zu einer interkulturellen Konstellation*, Tübingen, Niemeyer, 458 p.

DISNEY, A. R.
1978 *Twilight of the Pepper Empire: Portuguese Trade in Southwest India in the Early 17th Century*, Cambridge (Mass.) / London, Harvard University Press (Harvard Historical Studies), 222 p.

DUTRA, Francis A. & DOS SANTOS, João Camilo
1995 *The Portuguese and the Pacific International Colloquium at Santa Barbara*, Santa Barbara, University of California.

DUTTA, S. C.
1984 *The Northeast and the Mughals (1661-1714)*, New Delhi, D. K. Fine Art Press, 302 p.

EATON, Richard M.
1993 *The Rise of Islam and the Bengal Frontier 1204-1760*, Berkeley / Los Angeles / London, University of California Press, 359 p.

ERRINGTON, Shelley
1979 « Some Comments on Style in the Meanings of the Past », dans Reid & Marr (éd.), *Perceptions of the Past in Southeast Asia*.

EVERS, Hans Dieter
1988 « Chettiar Moneylenders in Southeast Asia », dans D. Lombard & J. Aubin (éd.), *Marchands et hommes d'affaires asiatiques…*, Paris, EHESS, p. 199-219.

« EMPIRE BIRMAN ARRACAN »
1826 *Bulletin de la Société de Géographie*, p. 529-531.

« EXCURSION LE LONG DE LA CÔTE D'ARRACAN »
1828 *Nouvelles Annales des Voyages* 38, p. 165-168.

FARIA Y SOUSA, Manuel (de)
1945 *Asia Portuguesa*, Lisbonne, Livraria Civilização (serie Ultramarina), 6 vol.

FAWCETT, C.
1952 *The English Factories in India,* Oxford, Oxford University Press, n^velle^ série, vol. 2, p. 1670-1677 ; vol. 4, p. 1678-1684.

FEDERICI, Cesare de i.
1962 *Viaggio di Cesare de i Fedrici nell'India Orientale et oltra l'India*, dans O. PINTO, p. 35-62.

FENTON, A. B.
1894 *Routes in Burma including the Chin Hills and Shan States*, Delhi, Cultural Publishing House, [réimpr. 1983], 2 vol.

FERNANDO, P. E. E.
1959 « The Rakkhanga-Sannas-Curnikava and the Date of the Arrival of Arakanese Monks in Ceylon », *University of Ceylon Review* 17/1-2, p. 41-46.

FERNBERGER, Georg Christoph
1999 *Reisetagebuch (1588-1593) Sinai, Babylon, Indien, Heiliges Land, Osteuropa*, Frankfurt / Berlin / Bern, Peter Lang / Europäischer Verlag der Wissenschaften (Beiträge zur Neueren Geschichte Österreichs), 358 p.

FISTIÉ, Pierre
1985 *La Birmanie ou la quête de l'unité*, Paris, EFEO, 459 p.

FITCH, Ralph
1904 « The long, dangerous and memorable voyage of M. Ralph Fitch, marchant of London by the way of Tripolis in Syria, to Ormuzz, to Goa in the East India, to Cambaia, to the rivers of Ganges, to Bengala, to Bacola, to Chonderi, to Pegu, to Siam, etc. begunne in the yeere 1583 and ended in the yeere 1591 », dans Hakluyt 1904 (vol. 5), p. 465- 505.

FOLEY, William
1835 « Journal of a Tour through the Island of Rambree, with a Geological Sketch of the Country, and Brief Account of the Customs, etc. of its Inhabitants », *Journal of the Asiatic Society of Bengal* 4, p. 20-39 ; 82-95 ; 199-207.

FORCHHAMMER, E.
1891 *Papers on subjects relating to the Archaeology of Burma, Rangoon*, Goverment Printing, 67 p.

FOSTER, William
1896 *The English Factories in India (A Calendar of documents in the India Office Bombay Records, etc.)*, Oxford, Oxford University Press, 6 vol.

FRASCH, Tilman
1996 *Pagan Stadt und Staat*, Wiesbaden, F. Steiner Verlag, 370 p.

FRANCKLIN, William
1811 *Tracts, political, geographical and commercial on the dominions of Ava and the north western parts of Hindostaun*, London, 281 p.

FRASER-LU, Sylvia
1987 « Ancient Arakan », *Arts of Asia* 17/2, p. 96-109.

FREDERICK [FEDERICI], Caesar [Cesare]
1581 « The voyage and travell of M. Caesar Fredericke, Marchant of Venice, into the East India and beyond the Indies [1563-1581] », (trad. de l'italien par Thomas Hickocke), dans Hakluyt 1904 (vol. 5), p. 365-449.

FURNIVALL, John S.
1912 « A Forgotten Chronicle », *Journal of the Burma Research Society* 2/2, p. 161-167.
1913 « Notes on the History of Hanthawaddy », *Journal of the Burma Research Society* 3/1, p. 165-169 ; 4/1, p. 45-48 ; et 3, p. 209-213.
1915 « The History of Syriam », *Journal of the Burma Research Society* 5/1, p. 1-11 ; 2, p. 49-56 ; et 3, p. 129-151.
1919 « Some historical documents », *Journal of the Burma Research Society* 9, p. 33-52.
1957 *Introduction to the Political Economy of Burma*, Rangoon, [3e éd.].

GAMMELL, W.
1849 *History of American Baptist Missions in Asia, Africa, Europe and North America*, Boston, 359 p.

GATELLIER, Marie
1993 « Le temple Shitthaung à Myohaung, dépositaire des traditions de l'Arakan », *Arts Asiatiques* 48, p. 110-126.

GÄERTNER, Uta & LORENZ, Jens (éd.)
1994 *Tradition and Modernity in Myanmar*, Münster & Hamburg, Literatur Verlag (Berliner Asien und Afrikastudien 3, 1-2).

GEIGER, Wilhelm
1980 *The Mahavamsa (or the Great Chronicle of Ceylon)*, London, PTS, 170 p.

GENERAL MISSIVEN VAN GOUVERNEURS-GENERAAL EN RADEN AAN HEREN XVII DER VOC
[1639-1713] t. 2-6, compilé par W. Ph. Coolhaas, 'sGravenhaage, M. Nijhoff, 1964-1976.

GERINI, G. E.
1974 *Researches on Ptolemy's Geography of Eastern Asia (Further India and Indo-Malay Archipelago)*, New Delhi, Oriental Books Reprint Corporation.

GESICK, Lorraine (éd.)
1983 *Centres, Symbols and Hierarchies: Essays on the Classical States of Southeast Asia*, New Haven, Yale University Southeast Asia Series, 243 p.

GHOSH, Jamini Mohan
1960 *Magh Raiders in Bengal*, Calcutta / Patna / Allahabad, Bookland Private, 145 p.
1977 « Missing Links in Arakan History », dans *Abdul Karim Sahitya Visarad Commemoration Volume*, M. E. Haq (éd.), p. 255-266.

GRANT-BROWN, G. E. R.
1960 *Burma Gazetteer Northern Arakan District (or Arakan Hill Tracts)*, Rangoon, Govt. and Printing Stationery, vol. A, 34 p.

GREENHILL, Basil

1957 « The Boats of East Pakistan, a preliminary study », *The Mariners's Mirror – The Journal of the Society for Nautical Research* 43.

1971 *The Boats and Boatmen of Pakistan*, Newton Abbot, David & Charles, 191 p.

GRIEP, Wolfgang

1990 *Reiseliteratur und Geographica in der Eutiner Landesbibliothek*, Heide, Westholsteinische Verlagsanstalt Boyens, 834 p.

GOMMANS, J. & LEIDER, J. (éd.)

2002 *The Maritime Frontier of Burma – Exploring Political, Cultural and Commercial Interaction in the Indian Ocean World, 1200-1800*, Amsterdam / Leiden, Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen / KITLV Press, 248 p.

GUEDES, Ana Marques

1994 *Interferência e Integração dos Portugueses na Birmânia c. 1580-1630*, Lisbonne, Fundação Oriente, 261 p.

1995 « D. Martim, an Arakanese Prince at the Service of the Estado da India and Portugal's Designs for the Submission of Burma », dans Dutra & Dos Santos, *The Portuguese and the Pacific*, p. 77-112.

1997 *Breve Relação dos Reinos de Pegu, Arracão, Brama, e dos Impérios Calaminhã, Siammon e Grão Mogol*, Lisbonne, Cotovia, 87 p.

GUERREIRO, Fernão

1602 *Relaçam annual das cousas que fizerem os Padres da Companhia de Jesus na India & Iapão*, Evora, Manuel de Lyra, 259 p.

1930-42 *Relação anual das coisas que fizeram os Padres da Companhia de Jesus nas suas Missões nos anos 1600 a 1609*, Coimbra, Imprensa da Universidade 1930 (vol. 1) ; 1931 (vol. 2) ; 1942 (vol. 3).

GUTMAN, Pamela

1970 *Ancient Arakan with special reference to its cultural history between the 5th and the 11th centuries*, Australian National University, [thèse de doctorat (Ph. D.) n. p.].

1973 « Sources for the early History of Arakan (ca 1st – 10th centuries AD) », *Journal of the Bangladesh Itihas Samiti* 2, p. 93-101.

1978 « The Ancient Coinage of Southeast Asia », *Journal of the Siam Society* 66/1, p. 8-21.

1986 « Symbolism of Kingship in Arakan », dans Marr & Milner (éd.), *Southeast Asia in the 9th to 14th centuries*, p. 279-288.

2001 *Burma's Lost Kingdoms – Splendours of Arakan*, Bangkok, Orchid Press, 176 p.

HABIBULLAH, Abdul B. M.

1945 « Arakan in the Pre-Mughal history of Bengal », *Journal of the Asiatic Society of Bengal* 11, p. 33-38.

1951 « A note on "Could Muhammad Shah Sur conquer Arakan ?" by N. S. Sanyal », *Journal of the Asiatic Society of Bengal (letters)* 17.

HAGESTEIJN, Renée

1989 *Circles of Kings – Political Dynamics in Early Continental Southeast Asia*, Dordrecht / Providence, Foris Publications, 175 p.

HAKLUYT, Richard

1904 *The Principal Navigations Voyages Traffiques and Discoveries of the English Nation made by sea or over-land to the remote and farthest Distant quarters of the earth at any time within the compasse of these 1 600 yeeres*, Glasgow, James MacLehose and Sons, 10 vol.

HALL, D. G. E.

1936 « Studies in Dutch Relations with Arakan in the Seventeenth Century », *Journal of the Burma Research Society* 26, p. 1-31.

1955 *A History of South East Asia*, London, 807 p.

1960 « R. B. Pemberton's Journey from Munipoor to Ava and from thence across the Yoma to Arracan 14 July – 1 October 1830 », *Journal of the Burma Research Society* 43.

HALL, Kenneth R. & WHITEMORE John K. (éd.)

1976 *Explorations in Early Southeast Asian History: The Origins of Southeast Asian Statecraft*, Ann Arbor, The University of Michigan (Michigan Papers on Southeast Asia, 11), 358 p.

HALL, Kenneth R.

1985 *Maritime Trade and State Development in Early Southeast Asia*, Honolulu, University of Hawaii Press, 368 p.

HAMILTON, Walter

1828 *The East India Gazetteer containing particular descriptions of the Empires, Kingdoms, Principalities, Provinces, Cities, Towns, Districts, Fortresses, Harbours, Rivers, Lakes, etc. of Hindostan, and the adjacent countries India beyond the Ganges and the Eastern Archipelago ; together etc.*, London, Parbury /Allen and Co, 2 vol., 648 p.

HARBSMEIER, Michael

1982 « Reisebeschreibungen als mentalitätsgeschichtliche Quellen », dans *Reisebeschreibungen als Quellen europäischer Kulturgeschichte*, Wolfenbüttel, Herzog August Bibliothek, p. 1-31.

HARRISON, J. B.

1960 « Arakan », dans *Encyclopaedia of Islam*, I, p. 606.

HARVEY, G. E.

1922 « The Fate of Shah Shuja (1661) », *Journal of the Burma Research Society* 12.

1961 « Bayinnaung's Living Descendant: The Magh Bohmong », *Journal of the Burma Research Society* 44/1, p. 35-42.

1967 *History of Burma*, [1re éd. 1925], London, Frank Cass, 415 p.

HAVART, Daniel

1693 *Op- en Ondergang van Cormandel. In zijn binnenste Geheel open, en ten toon gesteld*, Amsterdam, 3 vol.

HAZRA, Kanai Lal

1981 *History of Theravada Buddhism in Southeast Asia*, New Delhi, Munshiram Manoharlal, 226 p.

1998 *The Rise and Decline of Buddhism in India*, New Delhi, Munshiram Manoharlal, 449 p.

[HEATH W.]

1925 « The Adventure of Captain William Heath », *Bengal Past and Present* 29, p. 164-200.

HEIN, Don

1996 « Ceramic Production in Myanmar-Further Evidence on Old Traditions », dans *Traditions in Current Perspective* [Proceedings of the Conference on Myanmar and Southeast Asian Studies, 15-17 November 1995], Yangon, Yangon Universities Historical Research Centre, p. 179-205.

HEINE-GELDERN, Robert

1963 *Conceptions of State and Kingship in Southeast Asia*, Ithaca (N.Y.), Cornell University (Data paper 13), 14 p.

HENIGE, David P.

1970 *Colonial Governors from the Fifteenth Century to the Present*, Madison / Milwaukee /London, University of Wisconsin Press, 461 p.

HOSSAIN, Shamsul

1988 *Art and the Vintage. A Catalogue of Exhibits in the Chittagong University Museum*, Chittagong, [n. p.].

HOSTEN, H.

1913 « The Twelve Bhuiyas or Landlords of Bengal », *Journal of the Asiatic Society of Bengal* 9, p. 437-449.

HOUGHTON, Bernard

1893 « Folktales of Arakan » [The Snake Prince], *The Indian Antiquary* 22, p. 98-102.

1897 « Arakanese Dialect of the Burman language », *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland* 29, p. 453-461.

HUNTER, William Wilson
1894 *Bengal Manuscript Records – A selected list of 14136 letters in the Board of Revenue (Calcutta 1782-1807)*, London, 4 vol.

HUXLEY, Andrew
1997 « The Importance of the Dhammathats in Burmese Law and Culture », *Journal of Burma Studies* (Illinois) 1, p. 1-17.

ISLAM, Sirajul
1979 *Permanent Settlement in Bengal 1790-1819*, Dacca, 288 p.

ITO, Toshikatsu
1995 « Rural Administration in late 18th and early 19th century Myanmar », *Aidai Shigaku (Aichi University Historical Journal)* 4, p. 167-186.

IMPERIAL GAZETTEER OF INDIA (Provincial Series)
1908 *Burma*, Calcutta, Superintendent of Governement, 466 p.

JAYATILAKA, Sir D. B.
1940 « Sinhalese Embassies to Arakan », *Journal of the Ceylon Branch of the Royal Asiatic Society* 35/93 : 1-6.

JENKINS, H. L.
1869 Notes on the Burmese route from Assam to the Hookoong Valley (with a map) », dans *Proceedings of the Asiatic Society of Bengal*, p. 67-74.

JONGE, J. K. J. (de)
186 5*De Opkomst van het Nederlandsch Gezag in Oost-Indie 1595-1610*, s'Gravenhaage, M. Nijhoff.

KAN HLA
1978 « Traditional Town Planning in Burma », *Journal of the Society of Architectural Historians* 37/2, p. 92-104.

KEAY, J.
1991 *The Honourable Company: A History of the English East India Company*, London, 488 p.

KHAN, Siddiq M.
1936 « Muslim Intercourse with Burma from the Earliest Times to the British Conquest », *Islamic Culture* 10/3, p. 409-427 ; 11, p. 248-266.

KIENIEWICZ, Jan
1968 « Le commerce en Asie et l'expansion portugaise vers l'Océan Indien au XVIe siècle », dans *Acta Poloniae Historica* 18, p. 180-193.

KONINCK, Rodolphe (de)
1994 *L'Asie du Sud-Est*, Paris, Masson, 250 p.

KONOW, Sten
1903 « Notes on the Maghî Dialect of the Chittagong Hill Tracts », *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft* 57, p. 1-12.

KULKE, Hermann

1986 « The Early and the Imperial Kingdom in Southeast Asian History », dans Marr & Milner (éd.), *Southeast Asia in the 9th to 14th centuries*, p. 1-22.

KYAW ZAN THA

1980 « Buddhism in Arakan before Yedhamma », *Rakhaing Tazaung Magazine* 16, p. 20-24.

LANGHAM-CARTER, R. R.

1937 « The Burmese Army », *Journal of the Burma Research Society* 27/3.

LATTER, Thomas

1846 « The Coins of Arakan – the Symbolical Coins », *Journal of the Asiatic Society of Bengal* 15, p. 238-240.

1846 « A Note on some Hill Tribes on the Kuladyne River », *Journal of the Asiatic Society of Bengal* 15, p. 60-78.

LAW, Bimala C.

1940 *Holy Places of India*, Calcutta, Calcutta Geographical Society, 57 p.

LEBLANC, Vincent

1648 *Voyages du Sieur Vincent Leblanc*, Paris.

LEIDER, Jacques

1987 *L'Arakan dans la première moitié du XIXe siècle*, mémoire de DREA (n. p.), Paris, INALCO, 221 p.

1991 *Étude de l'histoire d'Arakan du XVe au milieu du XIXe siècle*, mémoire de DEA (n. p.), Paris, INALCO, 87 p.

1994 « La route de Am. Contribution à l'étude d'une route terrestre entre la Birmanie et le golfe du Bengale », *Journal Asiatique* 282, p. 335-370.

1995 « Between revolt and normalcy: Arakan after the Burmese conquest », *Rakhaing Magazine* 2, p. 12-18.

1998a « Taxation et groupes de service sous la royauté arakanaise. Un rapport d'enquête de 1803 d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris », *Aséanie* 1, p. 67-89.

1998b « These Buddhist Kings with Muslim names – A Discussion of Muslim Influence in the Mrauk U period », dans *Études birmanes en hommage à Denise Bernot*, Paris, EFEO (Études thématiques 9), p. 189-215.

1998c « An Account of Arakan written at Islaamabad (Chittagong) in June 1777 by Major R. E. Roberts. Présentation et commentaire », *Aséanie* 3, p. 125-149.

2001 « Notes on the Armes Forces of the Arakanese Kings (1570-1630) », *Arakanese Research Journal (Bangladesh)* 1, p. 5-17.

2002 « On Arakanese Territorial Expansion: Origins, Context, Means and Practice », dans Gommans & Leider, p. 127-150.

LEIFER, Michael
2001 *Dictionary of the Modern Politics of Southeast Asia*, 3e éd. London, Routledge, 312 p. [1re éd. 1995].

LETTERS RECEIVED BY THE EAST INDIA COMPANY FROM ITS SERVANTS IN THE EAST TRANSCRIBED FROM THE ORIGINAL CORRESPONDENCE SERIES OF THE INDIA OFFICE RECORDS, 1896, London.

LÉVI-STRAUSS, Claude
1952 « Le syncrétisme religieux d'un village mog du territoire de Chittagong », *Revue de l'histoire des religions* 141, p. 202-237.

LIEBERMAN, Victor B.
1978 « Ethnic Politics in Eighteenth Century Burma », *Modern Asian Studies* 12, p. 455-482.

1980a « Europeans, Trade and the Unification of Burma, c. 1540-1620 », *Oriens Extremus* 27/2, p. 203-226.

1980b « The Transfer of the Burmese Capital from Pegu to Ava », *Journal of the Royal Asiatic Society* 1, p. 64-83.

1980c « The Political Significance of Religious Wealth in Burmese History: Some Further Thoughts », *Journal of Asian Studies* 39/4, p. 753-769.

1982 *Burmese Administrative Cycles*, Princeton, Princeton University Press, 338 p.

1986 « How Reliable is U Kala's Burmese Chronicle ? Some New Comparisons », *Journal of Southeast Asian Studies* 17/2, p. 236-255.

1987 « Reinterpreting Burmese History », *Comparative Studies in Society and History* 29/1, p. 162-191.

1997 « Transcending East-West Dichotomies: State and Culture Formation in Six Ostensibly Disparate Areas », *Modern Asian Studies* 31/3, p. 463-546.

LINSCHOTEN, J. H. (van)
1885 *Voyage to the East Indies*, London, Hakluyt Society.

LOMBARD, Denys
1981 « Questions on the Contact between European Companies and Asian societies », dans Blussé & Gaastra (éd.), *Companies and Trade: Essays in Overseas Trading Companies during the Ancien Régime*, Leiden, Leiden University Press, p. 179-167.

LOMBARD, Denys & AUBIN, Jean (éd.)
1988 *Marchands et hommes d'affaires asiatiques dans l'Océan Indien et la Mer de Chine 13e – 20e siècles*, Paris, EHESS, 375 p.

LOMBARD, Denis & PRAKASH, Om (éd.)
1999 *Commerce and Culture in the Bay of Bengal 1500- 1800*, New Delhi, Manohar / Indian Council of Historical Research, 416 p.

LONG, James
1850 « Analysis of the Bengali Pœm Raj Mala, or Chronicles of Tripura », *Journal of the Asiatic Society of Bengal* 19, p. 533-557.

1871 « The Feringhees of Chittagong », *Calcutta Review* 53, p. 57-89.

LUCE, Gordon H.
1959 « Old Kyaukse and the Coming of the Burmans », *Journal of the Burma Research Society* 42/1, p. 73-112.

1959 « Note on the peoples of Burma in the 12th – 13th century A.D. », *Journal of the Burma Research Society* 42/1, p. 52-74.

1965 « Some old references to the South of Burma and Ceylon », dans *Felicitation Volumes of Southeast Asian Studies presented to H. H. Prince Dhaninivat on the occasion of his 80th birthday*, vol. 2., Bangkok, The Siam Society, p. 269-282.

1969 *Old Burma – Early Pagan*, Locust Valley (N.Y.), 3 vol.

1976 « Sources of Early Burma History », dans Cowan & Wolters (éd.), *Southeast Asian History and Historiography*, Ithaca / London, Cornell University Press, p. 31-42.

MABBETT, Ian W.
1977 « The Indianization of Southeast Asia : I. Reflections on the Prehistoric Sources; II. Reflections on the Historical Sources », *Journal of Southeast Asian History* 8/1-2.

MACDOWALL, D. W.
1960 « Eight Coins of Arakan from Sylhet », *Numismatic Chronicle* 20, p. 229-234.

MACZAK, Antoni
1982 « Zu einigen vernachlässigten Fragen der Geschichtsschreibung über das Reisen in der Neuzeit », dans *Reisebeschreibungen als Quellen europäischer Kulturgeschichte*, Wolfenbüttel, Herzog August Bibliothek, p. 314-323.

MAHLO, Dietrich
1998 « Frühe Münzen aus Birma – Thesen », *Indo-Asiatische Zeitschrift – Mitteilungen der Gesellschaft für Indo-Asiatische Kunst*, Berlin 2, p. 88-94.

MAJOR, R. H.
1857 *India in the Fifteenth Century*, London, Hakluyt Society.

MAJUMDAR, Ramesh C.
1940 « Lāmā Tārānātha's Account of Bengal », *Indian Historical Quarterly* 16/2, p. 219-238.

1973 *History of Medieval Bengal*, Calcutta, 395 p.

MANRIQUE, Sebastian
1927 *Travels of Fray Sebastian Manrique 1629-1643*, 2 vol., Oxford, Hakluyt Society, 449 p.

MANSEL, Longworth Dames
1921 *The Book of Duarte Barbosa*, London, Hakluyt Society.

MANUCCI, Nicolao
1907 *Storia do Mogor (1603-1708)*, London.

MARINI, Giovanni Filippo (de)
1664 *Relation nouvelle et curieuse du royaume de Lao*, Paris, [édition bilingue, Vientiane 1990].

MARR, D. G. & MILNER, A. C.
1986 *Southeast Asia in the 9th to 14th Centuries*, Singapore, Research School of Pacific Studies, Australian National University / Institute of Southeast Asian Studies Singapore, 416 p.

MATHEW, K. S.
1938 *Portuguese Trade with India in the Sixteenth Century*, New Delhi, Manohar, 352 p.

MAUNG HTIN AUNG
1967 *A History of Burma*, New York / London, Columbia University Press, 363 p.

MAUNG MRA THEIN
1977 « The Evidence of the Coins », *Rakhaing Magazine* 3, p. 141-150.

MCPHERSON, Kenneth
1995 « Enemies or Friends ? The Portuguese, the British and the Survival of Portuguese Commerce in the Bay of Bengal and Southeast Asia from the late 17th to the late 19th century », dans Dutra & Dos Santos, *The Portuguese and the Pacific*, p. 211-237.

MEILINK-RŒLOFSZ, M. A. P.
1962 *Asian Trade and European Influence in the Indonesian Archipelago between 1500 and about 1630*, The Hague, Martinus Nijhoff, 471 p.

METHWOLD, Will
1672 « Relation des royaumes de Golconda, Tannassery, Pegu, Arecan, & autres Estats situez sur les bords du golfe de Bengale, & aussi du Commerce que les Anglois font en ces quartiers-là [1619] », dans *Relation de divers voyages curieux*, Paris, André Cramoisy, (1re partie, p. 2-15).

MONTEIRO, S.
1995 *Batalhas e Combates da Marinha Portuguesa 1604-1625*, Lisbonne, Livraria Sa da Costa, (vol. 5).

MOOKERJI, Radha Kumud

1912 *Indian Shipping – A History of the sea-borne trade and maritime activity of the Indians from the earliest times*, Bombay / Calcutta / Madras, Orient Longman, 206 p.

MOUZINHO, Manuel de Abreu

1984 « Breve Discurso em que se conta Conquista do Reino de Pegu na India Oriental, dans F. M. Pinto, *Peregrinação*, Porto, p. 901-941.

MUKHERJEE, B. N.

1975 « The Original Territory of Harikela », *Bangladesh Lalit-Kala (Journal of the Dacca Museum)* 1/2, p. 115-119.

NATHAN, Mirza

1936 *Bahâristân-i-ghaybi, a history of the Mughal wars in Assam, Cooch Behar, Bengal and Orissa during the reigns of Jahângir and Shâhjahân*, Gauhati (Assam), Govt. of Assam (Department of Historical and Antiquarian Studies, Narayani Handiqui Historical Institute).

OKKANTHA, Ashin Siri

1990 *History of Buddhism in Arakan*, (thèse de doctorat, Ph.D., non publiée), Calcutta, University of Calcutta, 305 p.

OKUDAIRA, Ryuji

1986 « The Burmese Dhammathat », dans *Laws in Southeast Asia*, vol. 1 : *The Premodern Texts*, M. B. Hooker (éd.), Singapore, Butterworth & Co.

OSMANY, Shireen Hassan

1978 *The Port of Chittagong – A Study of its Fortunes 1892-1912*, (thèse de doctorat, Ph.D., non publiée), London, 315 p.

OVINGTON, John

1696 *A voyage to Suratt in the year 1689 giving a large account of that city and of the English factory there*, Appendix : « A description of the Kingdoms of Arracan and Pegu », London, J. Tonsen, 606 p.

PADMANATH BHATTACHARYA, Vidyavinod

1920 « To the East of Samatata (On the six countries mentioned but not visited by Yuan Chwang) », *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland* 1, p. 1-19.

PARGITER, F. E.

1910 « The Three Copper-plate Grants from East Bengal », *Indian Antiquary* 39, p. 193-216.

PARKER, Geoffrey

1988 *The Military Revolution: Military Innovation and the Rise of the West, 1500-1800*, Cambridge, Cambridge University Press.

PATON, Charles
1828 « Historical and Statistical Sketch of Arakan », *Asiatick Researches* 16, p. 353-381.

1938 « A Journey to Dalet in 1827 » [extracts from the Journal of Ch. Paton recording his Journey from Akyab to Dalet], *Journal of the Burma Research Society* 28, p. 223-231.

PEARN, B. R.
1933 « King Bering », *Journal of the Burma Research Society* 23/2, [a aussi paru dans *Burma Research Society Fiftieth Anniversary Publication*, 1960, p. 443-473].

PEARSON, M. N.
1987 *The Portuguese in India (The New Cambridge History of India I,1)*, Cambridge, Cambridge University Press, 179 p.

1987 « India and the Indian Ocean in the Sixteenth Century », dans Pearson & Das Gupta (éd.), *India and the Indian Ocean 1500-1800*, p. 71-93.

PEARSON, M. N. & DAS GUPTA Ashin (éd.)
1987 *India and the Indian Ocean 1500-1800*, Calcutta, Oxford University Press, 363 p.

PETER, Frey
1589 *A briefe relation of the great magnificence and rich traffike of the kingdome of Pegu beyond the East India, written by Frey Peter of Lisbon, to his cousin Frey Diego of Lisbon from Cochin [1589]*, dans Hakluyt 1904 (vol. 6), p. 385-387.

PHAYRE, A. P.
1841 « Account of Arakan », *Journal of the Asiatic Society of Bengal* 2, p. 679-712.

1844 « On the History of Arakan », *Journal of the Asiatic Society of Bengal* 1, p. 23-52.

1846 « The Coins of Arakan: The Historical Coins », *Journal of the Asiatic Society of Bengal* 15/171, p. 232-237.

1882 « Coins of Arakan, of Pegu and of Burma », *Numismata Orientalia* 3/1, p. 1-47.

1883 *History of Burma*, London, Trübner.

PHILIPS, C. H.
1977 *The Correspondence of Lord William Cavendish Bentinck 1828-1835*, Oxford, Oxford University Press, 2 vol.

PHRARATCHAPHONGSAWADAN KRUNG SRI AYUDHYA CHAPAB PHANCHAN THAMMATCCHŒM
1964 Bangkok, Krangwittaya, [en thaï].

PINTO, Olga
1962 *Viaggi di C. Federici e G. Balbi alle Indie Orientali*, Roma, Istituto poligrafico dello stato-Libreria dello stato.

PISSURLENCAR, Paduronga
1935 *Assentos do Conselho de Estado da India*, Goa, 2 vol.

PLEYTE-WZN., C. M.
1896 « Ein arakanesischer Hausgōtze », *Globus, Illustrierte Zeitschrift für Lænder- und Völkerkunde* 69, p. 113.

POGSON, Robert Wredenhall
1830 *Captain Pogson's Narrative during a Tour to Chategaon*, Serampore, 228 p.

POLANYI, Karl
1957 *Trade and market in the Early Empires: Economies in History and Theory*, Glencœ (Illinois), Free Press.

POLANYI, Karl
1963 « Ports of Trade in Early Societies », *Journal of Economic History* 23, p. 30 45.

POLLAK, Oliver B.
1979 *Empires in Collision Anglo-Burmese Relations in the Mid-nineteenth Century*, Westport (Connecticut), Greenwood Press, 214 p.

PRAKASH, Om
1981 « European Trade and Southeast Asian economies: some regional contrasts 1600-1800 », dans Blussé & Gaastra (éd.), *Companies and Trade: Essays in Overseas Trading Companies during the Ancien Régime*, p. 189-205.
1985 *The Dutch East India Company and the Economy of Bengal 1630-1720*, Princeton, Princeton University Press, 291 p.
1994 *Precious Metals and Commerce – The Dutch East India Company in the Indian Ocean Trade*, Aldershot, Variorum, 283 p.

PRAKASH, Om & LOMBARD, D.
1999 *Commerce and Culture in the Bay of Bengal, 1500-1800*, New Delhi, Manohar, 416 p.

QANUNGO, Suniti Bhushan
1988 *History of Chittagong (to 1761)*, Chittagong, Signet Library, 670 p.

RAYCHAUDHURI, Tapan
1962 *Jan Company in Coromandel 1605-1690: A Study in the Interrelations of European Commerce and Traditional Economies*, The Hague.

RAYMOND, Catherine
1995 « Étude des relations religieuses entre le Sri Lanka et l'Arakan du XIIe au XVIIIe siècle : documentation historique et évidences archéologiques », *Journal Asiatique* 283/2, p. 469-501.

1999 « Religious and Scholarly Exchanges between the Singhalese Sangha and the Arakanese and Burmese Theravadin Communities: Historical Documentation and Physical Evidence », dans Prakash & Lombard 1999, p. 87-114.

Records of Fort St George: Despatches from England
1686-92 vol. 8-10.

Reid, Anthony & Marr, David
1979 *Perceptions of the Past in Southeast Asia* (Asian Studies Association of Australia SEA Publications Series 4), Kuala Lumpur / Hong Kong, Heinemann Educational Books, 436 p.

Reid, Anthony
1988 *Southeast Asia in the Age of Commerce, 1450-1680*, vol. 1 : *The Land below the Winds*, vol. 2 : *Expansion and Crisis*, New Haven.

1990 « An "Age of Commerce" in Southeast Asian History », *Modern Asian Studies* 24/1, p. 1-30.

Roberts, R. E.
1798 « An Account of Arakan. Written at Islaàmabad (Chittagong) in June 1777 », *Asiatic Annual Register 1798-1799* (Miscellaneous Tracts, p. 160-166).

Robinson, M. & Shaw, L. A.
1980 *The Coins and Banknotes of Burma*, Manchester, 160 p.

Robinson, M. & Goron, S.
1992 « The so-called "Arakan" Mint Rupees of the Bengal Sultans », dans *Indian Numismatics, History, Art, and Culture – Essays in Honour of Dr. P. L. Gupta*, vol. 2, éd. par D. W. Macdowall, Savita Sharma et Sanjay Garg, Delhi, Agam Kala Prakashan, p. 221-228.

Robinson, M.
1992 « Shroff Marks on Arakanese Tankahs », dans *Indian Numismatics, History, Art, and Culture…*, *op. cit.*, p. 247-252.

2000 « The Coinage of Chittagong under Arakanese Rule (1575-1666) », dans *XII. Internationaler Numismatischer Kongress Berlin 1997 Akten II,* Berlin, p. 1338-1341.

Roy, A. C.
1986 *History of Bengal Turko-Afghan Period [1206-1538]*, New Delhi, Kalyani Publishers, 377 p.

Russell-Wood, A. J. R.
1983 « Seamen ashore and afloat: the social environment of the Carreira da India 1550-1750 », *Mariner's Mirror* 69/1, p. 35-52.

Salmon, Thomas
1735 *Der gegenwärtige Staat des Königreichs Arrakan*, Altona, p. 133-154.

SAN BAW U

1921 « My rambles among the ruins of the Golden City of Myauk-U », *Journal of the Burma Research Society* 11, p. 163-169 ; 13, p. 99-108 ; 16, p. 36 ; 23, p. 13.

SAN SHWE BU

1916 « Legendary History regarding the origin of the name Myauk U or Mrauk U », *Journal of the Burma Research Society* 6, p. 223-225.

1918 « The Legend of the Andaw Pagoda, Sandoway », *Journal of the Burma Research Society* 8, p. 164-166.

1919 « Wunti Nat » et « U Ba Gyan, Governor of Sindin, Arakan », *Journal of the Burma Research Society* 9, p. 52-53 et 151-153.

1921 « The Legend of the Early Aryan Settlement of Arakan », *Journal of the Burma Research Society* 11, p. 66-69.

SAN THA AUNG

1979 *The Buddhist Art of Ancient Rakhine (An Eastern Border State beyond Ancient India East of Vanga and Samatata)*, Yangon, U Yè Myint, 121 p. (+ 93 planches), [2e éd. 1997].

SANGERMANO, F. V.

1893 *The Burmese Empire*, Westminster, 308 p.

SARKAR, Jadunath

1907(a) « The Conquest of Chatgaon, 1666 A.D. », *Journal of the Asiatic Society of Bengal* 3/6, p. 406-417.

1907(b) « The Feringi Pirates of Chatgaon, 1665 A.D. », *Journal & Proceedings of the Asiatic Society of Bengal, Numismatic Suppl.* 3, p. 419-425.

1933 *Studies in Aurangzib's Reign*, Calcutta, M. C. Sarkar, 302 p.

SASANANDA, S.

1986 *History of Buddhism in Assam*, New Delhi.

SAULIERE, A.

1917 « A Missionary Tour in Bengal in 1598 », *Bengal Past and Present* 14/2, p. 147-158.

1919 « The Jesuits on Pegu at the End of the XVIth Century », *Bengal Past and Present* 19, p. 64-80.

SCAMMELL, G. V.

1988 « The Pillars of Empire: Indigenous Assistance and the Survival of the "Estado da India" ca. 1600-1700 », *Modern Asian Studies* 22/3, p. 473-489.

SCHENDEL, Willem van (éd.)

1993 *Francis Buchanan in Southeast Bengal (1798)*, Dhaka, Signum Press.

SCHOBER, Juliane
1997 « In the Presence of the Buddha: Ritual Veneration of the Burmese Mahamuni Image », dans *Sacred Biography in the Buddhist Traditions of South and Southeast Asia*, Honolulu, University of Hawaii Press, p. 259-288.

SCHOUTEN, Gautier
1727 *Voyage de Gautier Schouten aux Indes orientales 1658-1665*, Rouen, 2 vol.

SEN, Sipra
1993 *Tribes of Tripura: description, ethnology and bibliography*, New Delhi, Gyan, 346 p.

SERRAJUDDIN, A. M.
1971 *The Revenue Administration of the East India Company in Chittagong 1761-1785*, Chittagong, University of Chittagong, 259 p.
1984 « The Chakma Tribe of the Chittagong Hill Tracts in the 18th Century », *Journal of the Royal Asiatic Society* 1, p. 90-96.
1986 « Muslim Influence in Arakan and the Muslim names of the Arakanese Kings: a Reassessment », *Journal of the Asiatic Society of Bangladesh* 31/1, p. 17-23.

SERVICE HYDROGRAPHIQUE DE LA MARINE
1959 *Inde – golfe du Bengale Côtes Ouest de Sumatra et sud de Java – Instructions nautiques Série L (III)*, Paris.

SHARIF, A.
1966 « On Arakan and the Arakanese », dans A. B. M. Habibullah (éd.), *Nalini Kanta Bhattasali Commemoration Volume*, Dacca, Dacca Museum, p. 351-360.

SHARMA, A. K.
1993 *Emergence of Early Culture in North-East India – A Study based on excavations at Bhaitbari, Meghalaya*, New Delhi, 95 p.

SHORE, John
1790 « The translation of an inscription in the Maga Language engraved on a silver plate found in a cave near Isla'mabad », *Asiatick Researches* 2, p. 383- 387.

SHWE ZAN
1995 *The Golden Mrauk U – An Ancient Capital of Rakhine*, Yangon, 200 p.

SIDDIQ KHAN, M.
1936-37 « Muslim Intercourse with Burma. From the earliest times to the British Conquest », *Islamic Culture* 10/3, p. 409-427 ; 11, p. 248-266.

SILVA, K. M. (da)
1981 *A History of Sri Lanka*, London, Hurst, 603 p.

SING KHAW KHAI
1995 *Zo People and their Culture. A historical, cultural study and critical analysis of Zo and its ethnic tribes*, Churachandpur (Manipur), Khampu Hatzaw, 197 p.

SMAIL, John
1961 « On the possibility of an autonomous history of Modern South-East Asia », *Journal of Southeast Asian History* 2/2.

SMART, R. B. (éd.)
1917 *Burma Gazetteer Akyab District*, Rangoon, Govt. Printing and Stationery, vol. A, 261 p.

SMITH, R. B. & WATSON, W. (éd.)
1979 *Early South East Asia: Essays in Archaeology, History and Historical Geography*, London / New York.

SOUZA, Teotonio R. (de)
1985 *Indo-Portuguese History: Old Issues, New Questions*, New Delhi.

SPELLMAN, John
1962 « The Symbolic Significance of the Number Twelve in Ancient India », *The Journal of Asian Studies* 22/1, p. 79-88.

ST. ANDREW ST. JOHN, R. F.
1873 « A Short Account of the Hill Tribes of North Aracan », *Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, p. 233-247.

STARGARDT, Janice
1971 « Burma's Economic and Diplomatic Relations with India and China from Early Medieval Sources », *Journal of the Economic and Social History of the Orient* 14/1, p. 38-62.

1986 « Hydraulic Works and South East Asian Polities », dans Marr & Milner (éd.), *Southeast Asia in the 9th to 14th centuries*, p. 23-48.

STEENSGAARD, Niels
1974 *The Asian Trade Revolution of the Seventeenth Century: The East India Companies and the Decline of the Caravan Trade*, Chicago.

1981 « The Companies as a specific Institution in the history of European expansion », dans Blussé & Gaastra (éd.), *Companies and Trade*, p. 245-264.

SUBRAHMANYAM, Sanjay
1988 « Persians, Pilgrims and Portuguese: The Travails of Masulipatnam Shipping in the Western Indian Ocean 1590-1665 », *Modern Asian Studies* 22/3, p. 503-530.

1990a « Notes on the Sixteenth Century Bengal Trade », dans *Improvising Empire – Portuguese Trade and Settlement in the Bay of Bengal 1500-1700*, New Delhi, Oxford University Press, p. 96-127.

1990b « The Portuguese Response to the Rise of Masulipatnam 1570-1600 », dans *Improvising Empire…*, *op. cit.*, p. 128-138.

1990c « The Tail Wags the Dog: Subimperialism in the Estado da India, 1570-1600 », dans *Improvising Empire*, *op. cit.*, p. 137-160.

1991 « Through the Looking Glass: Some Comments on Asian Views of the Portuguese in Asia 1500-1700 », dans *As Relações entre a India portuguesa, a Asia do Sueste et o Extremo oriente* (Actas do VI seminario internacional de historia Indo-portuguesa), Macau, p. 377-403.

1992 « Iranians abroad: Intra-Asian Elite Migration and Early Modern State Formation », *The Journal of Asian Studies* 51/2, p. 340-362.

1993a *The Portuguese Empire in Asia 1500-1700 – A Political and Economic History*, London / New York, Longman, 320 p.

1993b « Quisling or cross-cultural broker? – Notes on the Life and Worlds of Dom Martinho de Alemão, Prince of Arakan », *Mare Liberum* 5.

1997 « Slaves and Tyrants: Dutch Tribulations in Seventeenth-Century Mrauk U », *Journal of Early Modern History* 1/3, p. 201-253.

SYMES, Michael

1800 *Relation de l'Ambassade Anglaise envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava ou l'Empire des Birmans*, Paris, Buisson, 3 t.

TAMBIAH, S. J.

1976 *World Conqueror and World Renouncer*, Cambridge, Cambridge University Press.

TARAFDAR, M. R.

1966 « Bengal's Relations with her Neighbours: a Numismatic Study », dans A. B. M. Habibullah (éd.), *Nalini Kanta Bhattasali Commemoration Volume*, Dacca, Dacca Museum, p. 239-245.

TEMPLE, Richard Carnac

1925 « Buddermokan », *Journal of the Burma Research Society* 15, p. 1-33.

THAN TUN (éd.)

1983-90 *The Royal Orders of Burma (1598-1885)*, Kyoto. 10 vol.

1983 « Paya Lanma (Lord's Highway) over the Yoma (Yakhine Range) », *Journal of Asian and African Studies* 25, p. 233-240.

THAN TUN

1998 *From Mrauk-U to Sittway: The Development of Trade cities in Western Myanma*, (dactyl., 14 p.) (non publié).

THA TUN PHRU

1934 « The Minbya Chin Hills of the Akyab District », *Journal of the Burma Research Society* 24, p. 160-165.

THE BRITISH BURMA GAZETTEER
1879 Rangoon, Govt. Printing and Stationery, 2 vol.

THE CAMBRIDGE HISTORY OF SOUTHEAST ASIA
1992 Cambridge, Cambridge University Press, vol. 1 : *From Early Times to c. 1800*, 655 p.

THE ROAD BOOK OF BURMA
1933 Rangoon,Govt. Printing and Stationery, 325 p.

THOMAZ, Luis F.
1979 « Les Portugais dans les mers de l'Archipel au XVIe siècle », *Archipel* 18, p. 105-125.

TIBAU, Sebastião Gonçalves
1611 *Newe Relation. Wie Don Sebastian Gonzales, ein Portugeser Wider den gewaltigen Indianischen kœnig von Arracam, so ein grausamer feind und verfolger der Christen, sigh hafftig gestritten, auch von ihme die beruembte Insul Sunidiva erobert hat. (Aus einem Portugesischen schreiben, so nechst vergangnen Junio dises 1611. Jars zu Lijsabona aus Indien ancommen, ins Teutsch gebracht)*, Augsbourg, 12 p.

TICKELL, S. R.
1854 « Extracts from a Journal up the Koladyn River, Aracan, in 1851 », *Journal of the Royal Geographical Society* 24, p. 86-114.

TOSI, Clemente P.
1669 *Dell' India orientale descrittione geografica et historica*, Rome, Ercole, 2 vol.

TRAGER, Frank N. / KŒNIG, William J.
1979 *Burmese Sittans (1764-1826) Records of Rural Life and Administration*,Tucson, The University of Arizona Press, 440 p.

TUN SHWE KHAING
1995 *A Guide to Mrauk U*, Yangon, 110 p.
1996 *A Guide to* Mahamuni, Yangon, U Hla Sein (Rakhine Book Series), 103 p.

TURPIN, François-Henri
1997 *A History of the Kingdom of Siam up to 1770*, [rééd. de la traduction anglaise de Cartwright de 1908 ; titre original : *Histoire civile et naturelle du royaume de Siam, et des révolutions qui ont bouleversé cet empire jusqu'en 1770*], Bangkok, White Lotus, 153 p.

TYDD, W. B. (éd.)
1962 *Burma Gazetteer Sandoway District*, Rangoon, Govt. Printing and Stationery, 119 p., vol. A.

U BA MYAING
1934 « The Northern Hills of Ponnagyun Township », *Journal of the Burma Research Society* 24/3, p. 127-148.

U TET HTOOT
1961 « The Nature of the Burmese Chronicles », dans D. G. E. Hall (éd.), *Historians of South East Asia*, London, p. 50-62.

U TUN WAI
1961 *Economic Development of Burma from 1800 to 1940*, Rangoon, 136 p.

VAN GALEN, Stephan
1998 « The Serpent and the King – The Dutch-Arakanese Relationship 1608-1683 », Contribution au colloque *Myanmar Culture and Society*, Bangkok, Chulalongkorn University.

VAN LEUR, J. C.
1955 *Indonesian Trade and Society – Essays in Asian Social and Economic History*, The Hague, Van Hœve.

VAN VLIET, J.
1975 *The Short History of the Kings of Siam*, (trad. par L. Andaya), Bangkok, Siam Society, 97 p.

WATSON, Ian Bruce
1980 *Foundation for Empire: English Private Trade in India 1659-1760*, New Delhi.

WHEATLEY, Paul
1983 *Naagara and Commandery – Origins of the Southeast Asia Urban Traditions* (Department of Geography Research Paper, nos 207-208), Chicago, University of Chicago, 472 p.

WICKS, Robert
1992 *Money, Markets and Trade in Early Southeast Asia*, Ithaca, (N.Y.), Cornell University, 354 p.

WINIUS, George D.
1983 « The Shadow Empire of Goa in the Bay of Bengal », *Itinerario* 7/2, p. 83-101.
1995 « Embassies from Malacca and the 'Shadow Empire' », dans Dutra & Dos Santos, *The Portuguese and the Pacific*, p. 170-178.

WISE, J.
1883 *Notes on the Races, Castes and Trades of Eastern Bengal*, London.

WOLTERS, O. W.
1982 *History, Culture and Region in South-East Asian Perspectives*, Singapore.

WYATT, David K. & WOODSIDE, Alexander
1982 *Moral Order and the Question of Change: Essays on South East-Asian Thought*, New Haven, Yale University (Southeast Asia Series).

WYATT, David
1984 *Thailand A Short History*, Chieng Mai, Silkworm Books, 351 p.

YEGAR, Moshe
1972 *The Muslims of Burma*, Wiesbaden, Harassowitz, 151 p.

YULE, H. & BURNELL, A. C.
1968 *Hobson-Jobson*, New Delhi, M. Manoharlal, 1021 p., [réimpr.].

ZYSBERG, André
1991 « Les galères de France entre 1661 et 1748 : restauration, apogée et survivance d'une flotte de guerre en Méditerranée », dans *Guerre et Commerce en Méditerranée IXe-XXe siècles* (sous dir. de M. Vergé-Franceschi), Paris, Veyrier, p. 123-160.

Cartes

CARTES DE MRAUK U dans Manrique, 1927, p. 206-207.
CAPITALES ARAKANAISES dans Thin Kyi, 1970, p. 6.
MAP OF MRAUK U dans Forchhammer, 1891.
PLAN DE MROHAUNG (SITE DU PALAIS) [s. d., années 1960?]. Par U So Tin (Département de géographie, Faculté des arts et des lettres, Université de Rangoon) ; publié par l'Institut de technologie de Rangoon, département d'architecture.
PLAN DE MRAUK U dans Shwe Zan, 1995.
PLANS DE PAGODES À MRAUK U dans Collis, 1923, p. 19.
PLAN DE RAMREE dans Foley, 1835, p. 95.
« PLAN OF THE MAHAMUNI PAGODA » dans Forchhammer, 1891, pl. 1.
« SKETCH OF THE RIVER KOLADYN » dans Tickell, 1854, p. 115.
TUN SHWE KHAING, 1992, *Historical Sites in Mrauk U*, Sittway, [recueil de cartes].

Abstract

Le royaume d'Arakan... presents an analysis of the political history of the kingdom of Arakan between 1430, the date of the foundation of Mrauk U, a new capital, and 1682, when the kingdom's great age came to an end. The work is divided into three parts. The first two describe and explain Arakan's political, military and dynastic history and the third part gives a selective overview of institutional and economic structures of the kingdom. The first part starts with an outline of the geographical context and the multi-ethnic composition of its predominantly agricultural population. Facing the Bay of Bengal, Arakan includes the longest stretch of Burma's north-west coast. Its climate is typically dominated by the yearly monsoon which accounts for a very high average of rainfall. The principal zones of habitat are the northern plains of the Kaladan and Lemro rivers whose numerous tributaries dissect the countryside where travelling on water has always been easier than on land. This is also, culturally speaking, Arakan's heartland where the earliest urban sites, like Dhanyavati and Vesali, flourished. The main population is the Rakhine (Arakanese), a Tibeto-Burman group closely linked to the Burmese and sharing with them a common language and Buddhist culture.

The north of Arakan may at times have come under the hegemony of the Pagan kingdom (11th- 13th c.), but little is actually known about this early so-called Lemro period of Arakan's history. At the end of the fourteenth century, Arakan remained for a few decades under the alternating domination of the Burmese kingdom of Ava and the Mon kingdom of Pegu. This period of foreign rule came to an end around 1430, when King Man: Co Mwan regained control of the country and founded a new capital, Mrauk U. The legendary history surrounding the biography of this king and the founding of Mrauk U takes a prominent place in the Arakanese historiography. These are analysed in detail.

The next two chapters deal with the rise of the Mrauk U dynasty from its humble beginnings in the 15th century to a first flourishing under King Man: Pa in the middle of the 16th century.

The chronicles provide few details on the reigns of the 15th century kings. Those who reigned in the middle of the century succeeded in extending their territorial control and consolidating their hold over the Kaladan valley, the island of Ramree and the southerly territories around Sam-twè. Contacts existed with the eastern kingdom of Ava as well as with the flourishing sultanate of Bengal whose cultural influence on the small Buddhist kingdom can be traced. While Arakan always remained a deeply Buddhist country, its close connections with Bengal and its Hindu, Buddhist and Muslim populations and cultures were always an important factor that historians need to pay attention to. Study of the economic life of the period is historian's guesswork, but trade may have been one the motors of the kingdom's rise. The port of Chittagong loomed large in the commercial interactions of Muslim traders in the north-east Bay of Bengal. It was under the authority of the sultans, but the kings of Tripura and local lords also competed for control. It attracted the attention of the Portuguese who arrived around 1516 and settled in growing numbers in the area. King Man: Pa, who allegedly reigned from 1531 to 1553, is recorded in the chronicles as a great king because he is said to have invaded Chittagong and Bengal. The most famous pagoda in Mrauk U, the Shitthaung, was built after the king beat off a Portuguese armada, a fact recorded only in Arakanese sources. Its growing wealth made Arakan a tempting prey for the Burmese empire of Taungngu. But the Arakanese fortified their capital and successfully resisted King Tabinshweti's invasion of 1545-1546. Burmese, Arakanese and Portuguese accounts are patchy for the 16th century and archaeological evidence is sketchy to the point that analysis of the geographic and political context of the area becomes essential to understand Arakan's development. The second part of the 16th century saw growing rivalry between the Arakanese kings and their Tripura neighbours, the Portuguese and local Afghan lords for the control of the port of Chittagong. It was the conquest of Bengal by the Mughals in 1576 which opened a whole new chapter for the area. East Bengal largely escaped the control of central authorities and local Hindu and Muslim lords reigned sovereign, a situation which favoured the emergence of autonomous Portuguese enclaves and offered opportunities for Arakan's expansionist kings.

The second part of the work deals with Arakan's great age stretching from its growing control over Chittagong, starting around 1578, to the decline of royal authority after 1690. A first chapter describes the political and military action of the Warrior Kings (Man: Phalon:, Man: Raja-kri: and Man: Khamon:) and analyses the reasons for their

success and failures. Man: Phalon:'s use of trilingual coins (Bengali, Persian, Arakanese) shows that he addressed a diverse population and saw himself as lord over Buddhists and Muslims alike. The power of this king, about whom we know few details, is illustrated by the fact that an attempt to conquer Arakan by the most powerful Burmese king ever, Bayinnaung, failed.

There was no single conquest of Chittagong. Arakanese control over the port came about progressively, probably by supporting and giving approval to local big chiefs in the early stages. It is only around 1591 that we have coins that can be attributed to native Arakanese governors. Local government may still have been very much a matter for local men. Arakan's military successes depended on its large and swift-moving fleet that enabled fast invasions of Bengal's rivers during the dry season. But Arakan's expansion cannot be explained without reference to the Muslim and Christian mercenaries who played an essential part in the naval forces. Seventeenth century Portuguese sources are prolific on this subject. While the conquest towards the North-east met success until 1666, when the Mughals conquered Chittagong, Arakan's attempt under Man: Raja-kri: to gain control over Lower Burma's main port, Syriam, ended in tremendous failure. In 1597, the first Empire of the Taungngu dynasty was in shambles. The siege of Pegu by the common forces of the Taungngu prince and the Arakanese king ended with the breaking up of the kingdom. Arakan's king put Felipe de Brito, one of his Portuguese captains, in charge of Syriam to revive the trade of the city and pay annual revenue. But a few years later, the Portuguese captain saw a chance of running the city on his own terms with support from Goa. The Arakanese twice failed to regain control over Syriam. At the same time, Sebastiao Tibau, another Portuguese chief, who had his own government over Sandwip, a salt and sugar producing island north of Chittagong, challenged Arakan's hegemony in the area. He also gained support from Goa, but his ultimate defeat by the Arakanese in the 1615 battle on the Kaladan marks the end of Portuguese activism along Burma's coasts.

The Mrauk U dynasty's expansionist period came to an end in the 1620s when Mughal power was firmly established over East Bengal and when King Anauk bhak lwan asserted his grip over the whole of Burma.

The second chapter of this part deals with the wealthy and brilliant court of Mrauk U between the 1620s and the early 1690s. The power of the kings reached its apogee in the middle of the seventeenth century. The kingdom was unharmed by occasional Mughal projects to conquer Chittagong, while revenues from trade (and particularly the slave trade) were flowing steadily. The royal fleets were stationed as garrisons in Chittagong and other places to the northeast. Incursions into

the Mughal territories were no longer ventures of conquest, but slave raiding operations run by Portuguese slave traders who commanded Arakanese ships with the approval of the king.

Arakan had its place in the trading network of the Bay of Bengal. Traders from all over Asia and, to a more modest degree, Portuguese and Dutch traders came to Arakan to buy rice, slaves, elephants or lac and sell cotton goods. With regard to political history, the most dramatic change was a dynastic revolution in 1638 that brought a minister on the throne who successfully established a new reigning dynasty. This break in the royal succession has left a strong mark on the historiography, but it did not much influence Arakan's socio-economic situation. The history of this dynastic change is analysed in some detail as the received wisdom on these events has been influenced by the very confusing account of a Portuguese missionary, S. Manrique.

The last great reign was that of King Sandasudhammaraja, who spent more than three decades on the throne. Chittagong was lost in a decisive naval battle in 1666 during which the king's Portuguese soldiers betrayed him and gave the victory to the Mughal fleet. The loss of the port was a terrible blow for the kingdom but it was felt only towards the end of the reign. Remarkably, the kings were sufficiently rich to entertain their heavy military establishment, but the drain on its resources ruined the prospects for the king's successors who no longer had the means to maintain a fleet of hundreds of ships. After 1685, the kingdom fell victim to power struggles among pretenders to the throne and commanders of the palace guards.

For seventeenth-century Arakan, our sources, especially Western records, are richer than for either the sixteenth or the eighteenth century. This is particularly true if we try to explore the institutional structures, the economic foundations and the cultural sphere. In the third part individual chapters deal with institutions of kingship, the administration, the armed forces, trade and religious foundations of kingship.

A first chapter concerns some institutional aspects of kingship. It can be generally admitted that the Buddhist kings of Arakan fit into the general scheme of continental Southeast Asian Theravada Buddhist kingship. The analysis of royal titles provides a tool for the historian to follow the development of kingship and its representation. Attention is also paid to the question of succession to the throne and to the vocabulary used in the chronicles to refer to royal actions. One of the striking aspects of Mrauk U's dynasties was the solidity of the institution of kingship and its remarkable continuity despite frequent struggles for power. Readers are reminded of some of the basic features of Theravada Buddhist kingship as background to an analysis of Arakan's special situation between two powerful neighbours: to the west, the sultans of Bengal followed by the Mughal governors, and to the east,

the Mon and Burmese kingdoms. Despite its expansionist policy after the end of the 16th century, Arakan could hardly be called an empire, as the kings were unable to integrate the conquered territories into a unified kingdom.

A second chapter deals with the functions of the chief officers at the court, the way they were remunerated by the kings and the various service groups linked to the court. While the system of taxation and remuneration is similar to the traditional system found in the Irrawaddy valley, the head officers of the court who formed a kind of royal council, represent an original structure that differed from the kingdom of Ava.

The following chapter on the armed forces stresses the importance of the royal fleets. The power of the kings was intimately linked to the rapidity with which they could mobilise their troops in great number and transport their men at short notice to any spot in the kingdom. From the figures that appear in both indigenous and Western sources, it is possible to advance some hypotheses on the total number of the troops that the king could mobilise. The fourth chapter gives an overview of Arakan's trade. Without the profits from the slave trade and the export of rice and elephants, the kings would not have been able to finance a permanent fleet. A last chapter gives an overview of religious foundations (pagodas and temples) based on the admittedly weak evidence of the later chronicles and the oral tradition. In a way this chapter points to the need for more research especially in the field of epigraphy and the editing of textual sources.

In the annexes, the reader finds a selection of maps and an extensive presentation of the sources used for the writing of this work as well as a brief outline of problems of research and interpretation encountered by the historian who investigates Arakanese, Burmese and Western sources on Arakan.

Index des noms propres de personnes

A

Abbas Khan 123
Abdul Wahid 217, 224
Abdun Nabi 225
Abhirājā 132
Adū Mañ: ñui 74
Aggamuni 83, 336
Akbar 155, 156, 170, 206
Ala al-din Firuz Shah 51
Ala al-din Husain Shah 122
Al-Awwal 70, 77, 285, 303, 424, 438
Albuquerque 84
Alemanja 215, 238
Ali Khaṅ 43, 45, 50, 55, 56, 57, 63, 66, 67, 68, 69, 70, 75, 328, 330, 336, 337, 339, 343, 346, 363, 364, 390, 432, 447
Amaramânikya 157
Amirza Khan 124
Ananta Sin 41
Anantamânikya 145, 207, 216
Anok bhak lwan (Anauk phet lwan) 179, 203, 204, 214, 221, 223, 224, 226, 260, 261, 263, 432
Anōrathā maṅ: co 41
Anunciação (Francisco de) 196, 201, 226
Azevedo (Jéronimo de) 221
Azevedo (Luís de) 224

B

Babur 82, 123
Baco Phrū 56, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 83, 448, 482
Bahadur Shah Balbani 120
Balacandra 119
Bañā: dala 14, 186, 200
Banha Dalá 14, 193, 195
Banha Lao 192, 193, 195
Barbak Shah 68, 332
Bayazid Karrani 155
Bernier (François) 223, 234, 235, 239, 240, 241, 245, 285, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 302, 306, 308, 309, 310, 316, 407, 440, 441, 443, 457, 491
Bhaco Ñui 75
Bhaco Sīrī 92
Bhaya maṅ: rè 67
Bhuraṅ noṅ (Bayinnaung) 91, 93, 95, 103, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 112, 113, 115, 117, 118, 140, 141, 154, 156, 168, 169, 170, 171
Botteglio (Melchior) 182, 209
Bova (João André) 175, 187, 188, 189, 190, 194
Bra sa mwan 186
Brahmaṇarājā 132
Brito (Felipe de) 10, 11, 137, 174, 175, 181, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 201, 202, 203, 204, 205, 208, 209, 210, 211, 212, 215, 216, 220, 221, 222, 224, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 236, 238, 245, 399, 404, 406, 415, 424, 429, 458, 485, 488
Buzurg Ummed Khan 312, 313, 314

C

Cakkasū 261
Cakrawate: 106, 116, 117, 122, 131, 144, 145, 147, 152, 153, 158, 159, 213, 215, 343

Calaṅkā sū 57, 75, 76, 78
Cañ: ta pac 36, 39
Cañ sa bhaṅ 37, 38
Cañ sū kyo thaṅ 140
Candagāmani 319
Candapajjota 36
Candasūriya 132, 155, 356, 475
Carvalho 210
Carvalho (Domingo de) 206, 208, 209, 210
Cesare Federici 100, 126, 145
Chakaro sūkrī: 320
Chanda Suria 226
Chandila Raja 128
Chanqué 226
Chhuti Khan 122
Cittara 276
Co Ū: 50
Co lha 106, 117, 154
Co mañ: 36, 39
Co mi co 75
Co mwan krī: 36
Co mwe shyan 50
Co nway 133
Co pan: phyā 75
Co ran mi 67
Co ranta mit 67
Co rhaṅ co 75
Co subhā 73, 76
Cœlho (João) 77, 85, 86, 87, 88
Cœn 422
Cūlatuiṅcandrā 366
Conceição (Niculao de) 222, 238, 246, 251, 257, 284
Conti (Nicolo) 69, 358, 419
Coutinho (D. João) 226
Cuiṅ Than 129

D

Danpācū 53
Danuja Marddana Deva 52
Dasarājā 132
Daud Karrani 146, 155
Dawlat Qazi 259, 286, 424
Devamânikya 82, 124, 126
Dewa 262
Dhammacetī 73, 74
Dhammajeyya 115, 117, 118, 377
Dhammasoka 118, 140, 400
Dhanyamânikya 77, 126, 158
Dharmapala 120
Din 43
Dirksz Cortenhœff (Jacob) 213, 422
Do lyā 56, 70, 72, 73, 74, 75, 78, 330, 448
Dona Luisa 196
Duṭṭhagāmaṇi 155
Dum: Khaṅ 55

E

E Mwan Taya 111
Eḷora 155
Empoli (Giovanni da) 85, 86, 88
Eyloff 238

F

Fakhr al-din Mubarak Shah 121
Farinha (Antonio) 95, 246, 247, 259, 438
Fath Khan i-Jang (Ibrahim) 225, 230
Fernberger (Georg Christoph) 21, 119, 164, 165, 167, 172, 180, 182, 183, 188, 210, 223, 234, 389, 397, 398, 399, 403, 427, 436, 479
Filipe II 196, 200
Firuz Shah 124
Fitch (Ralph) 156, 157, 180, 182
Fray Domingos de la Purificacion 251

G

Gāmani 72, 73, 76
Gajāpati 76, 77, 78, 80, 83, 90, 91, 329, 331, 338, 343, 483
Gerritsz Ruyl (Jan) 203, 422
Ghatapandita 132
Ghiyath al-din Azam Shah 49, 51
Ghiyath al-din Mahmud Shah 124, 136
Gomez (Ignacio) 247
Guṇarājā 262

H

Hamilton (Alexander) 21, 32, 237, 295, 296, 299, 315, 323, 419, 425, 426, 428, 433, 434, 435
Hamja Khan 82
Helm (Arent Jansen van der) 423
Hensbrœck (J.) 339, 430
Hîmû 142

Honūmyā 83
Houten (Cornelis) 422
Humayûn 124, 135, 136
Husayn Shah 77, 82, 126

I

Ibrahim Lodi 123
Ibrahim Sharqi 52
Isa Khan 206
Islam Khan 136, 206, 207, 208, 213, 216, 220, 401

J

Jīwacui: 129, 131
Jalal al-din 51, 52, 56, 68
Jalal al-Din Muhammad Shah 51
Jalatta mañ: 78, 83, 331
Jeyya 201, 262
Jok Pok rhā 131, 331

K

Kādī 83, 128
Kamrājākrī: 132
Kawikyō 59
Kedar Rai 205, 206, 208, 209, 210
Khañ [Ma] Nhoṅ182
Khañ ñuī 114
Khoṅ pok ma 212
Khuda Baksh 83, 124, 489
Khyac Nhoṅ 117, 131, 132, 133, 134, 153
Koṅ: lha phrū 134
Kya cwā 45
Kyo cwā 36
Kyō thañ nōrathā 115, 118

L

Lakyākrī: 44, 45
Lima (D. João de) 86, 87, 88
Lopo Soares de Albergaria 84

M

Mānpācū 53
Mārayu 132, 475
Magan Thâkur 286
Mahācandrā: 120
Mahāpañākyō 90, 102, 115, 117, 127, 129, 130, 133, 134, 136, 137, 152, 167, 185, 205, 269, 339, 372, 378, 402, 404, 467, 470, 471
Mahāsamata 132
Mahendra Deva 52
Mamarak Khan 142, 143
Mân Simha 206
Manchachara 104, 105, 106, 154
Mandere (Adam van der) 423, 430
Mangat Rai 280
Mannio 105
Manrique (Sebastião) 6, 21, 30, 33, 34, 61, 81, 99, 162, 181, 183, 213, 215, 216, 228, 231, 232, 235, 236, 237, 238, 239, 245, 246, 247, 251, 252, 254, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 270, 272, 273, 274, 275, 279, 291, 332, 334, 335, 339, 344, 346, 347, 348, 350, 357, 358, 360, 361, 362, 366, 377, 378, 379, 380, 383, 384, 386, 393, 396, 397, 399, 401, 402, 407, 408, 410, 411, 424, 425, 426, 427, 438, 440, 441, 458, 479, 480, 486, 487, 488, 489
Mão Palão 105, 154 (*voir aussi :* Mañ: Phaloṅ:)
Martim 215, 216, 284
Mañ: Bhilū: 36, 390
Mañ: Cakrawate: 106, 143, 144, 146, 154, 337, 472
Mañ: Cane 149, 273, 276, 277, 280, 336, 342
Mañ: Co 78, 115, 129
Mañ: Co le Vieux 78, 338, 446, 448
Mañ: Co lha 141, 143, 144, 147, 152, 173, 337, 339, 343, 446
Mañ: Co mwan 39, 46, 50, 51, 53, 54, 56, 58, 61, 63, 64, 67, 129, 130, 132, 138, 328, 329, 331, 339, 342, 363, 364, 379, 390, 445, 447, 466, 469, 476
Mañ: Khamoṅ: 149, 151, 154, 174, 180, 198, 200, 201, 202, 203, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 220, 221, 226, 229, 230, 252, 285, 328, 330, 332, 333, 334, 338, 364, 389, 429, 440, 449, 451, 484, 485
Mañ: Kharī 43, 44, 50, 53, 66, 328, 330, 447
Mañ: Khoṅ 40, 41, 45, 46, 66, 73, 77, 79, 91, 102, 103, 104, 134, 380

Maṅ: Khoṅ rājā 79, 343, 446
Maṅ: Krī: cwā co kè 36
Maṅ: Krī: Harī: Phrū 252
Maṅ: Kyō 269
Maṅ: Kyō Thaṅ 107, 111
Maṅ: Ñui 211, 212, 213, 215, 232, 330
Maṅ: Oṅ lha 111, 116
Maṅ: Pā 17, 50, 54, 55, 56, 57, 58, 62, 74, 79, 80, 81, 89, 90, 91, 92, 94, 95, 101, 104, 105, 106, 107, 111, 113, 114, 115, 116, 118, 124, 127, 128, 130, 131, 132, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 147, 152, 153, 154, 166, 171, 189, 214, 277, 279, 280, 282, 288, 289, 328, 330, 331, 333, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 342, 343, 344, 363, 364, 380, 381, 382, 396, 403, 419, 420, 429, 445, 446, 447, 448, 452, 457, 466, 471, 472, 473, 476, 481, 484
Maṅ: Phaloṅ: 61, 71, 91, 105, 106, 115, 116, 117, 122, 129, 131, 134, 137, 139, 149, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 171, 172, 173, 214, 219, 234, 236, 250, 253, 269, 328, 329, 334, 338, 340, 343, 363, 377, 381, 385, 390, 397, 429, 446, 447, 449, 457, 466, 470, 484, 488
Maṅ: Rājā 76, 77, 78, 79, 80, 90, 172, 200, 280, 328, 329, 331, 382, 389, 404, 429
Maṅ: Rājā krī: 127, 149, 151, 153, 171, 172, 173, 174, 175, 178, 179, 184, 187, 188, 189, 190, 191, 194, 195, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 211, 212, 213, 215, 220, 229, 232, 261, 264, 280, 328, 329, 330, 331, 333, 339, 341, 378, 385, 389, 398, 400, 404, 406, 424, 429, 430, 432, 449, 450, 457, 466, 470, 472
Maṅ: Rè kyo cwā 40, 42, 44, 54, 132, 181
Maṅ: Rè kyo thaṅ 169
Maṅ: tarā: rhwe thī: 13, 91, 93, 101, 102, 104, 105, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 140, 152, 401, 473
Maṅ: Thī: 35, 36, 37, 39, 47, 71, 72, 160
Maṅ: Tikkhā 104, 106, 115, 117, 118, 128, 129, 131, 139, 140, 141, 142, 143, 152, 154, 337, 338, 342, 343, 448, 484
Massinga 193, 194, 195
Mattos (Manuel de) 208, 210
Melique Cuil 123
Menage (Jean) 247
Mendonça de Furtado (Diogo de) 221, 222
Menezes (D. Duarte) 208
Menezes (Francisco de) 218, 222, 223
Mesquita (Gaspar Pacheco de) 226, 264
Methwold (Will) 234, 244, 245, 349, 408, 424, 429
Mir Jumla 251, 293, 300, 305, 307, 424
Mir Murtaza 313, 314
Moṅ Khwaṅ 43
Moṅ khwaṅ 44
Mra wā sañ 83
Mran mā krī: Maṅ: 280
Muhammad Khan Sur 142, 143
Muhammad Shah Adil 136, 142
Mui: Nhaṅ: 46, 69
Munawwar Khan 306
Murasin 130, 131, 132, 133, 137
Musa Khan 206, 207
Mūshyā 83
Myui: mrat bhun: cañ 140

N

Ṅa Aṅgā (Ṅa Bhaṅgā) 114, 116, 117, 118, 134, 136, 137, 189, 201
Ṅa Lak Rum: 137, 265, 269, 270, 271, 272, 275, 276, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 336
Ṅa Kusala 265, 269, 276, 277
Na Tum: Ñui 281
Na Tum Khaṅ 280
Nārada 276
Nan: kya krī: 36, 276
Nan: kya ṅay Siñcañ 38
Nanda bhuraṅ 176, 177, 178, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 190, 196
Nanda Kyō thaṅ 112
Nanda Yōdha 109

Nandasaṅkram 103
Nandia Sundar 165, 234
Nara mit lha 35, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 57, 66, 328
Naranu 39, 42, 43, 44, 45, 46, 48, 50, 53, 54, 55, 66, 328, 343
Narapati 68, 69, 70, 71, 113, 149, 265, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 285, 287, 288, 289, 290, 302, 303, 304, 311, 332, 335, 338, 340, 343, 362, 370, 371, 376, 381, 384, 397, 401, 402, 412, 423, 430, 446, 452, 457, 469, 476, 477
Naresuan 176, 177, 178, 180, 186, 198
Nasir al-din Mahmud Shah 49, 68
Nat Rhaṅ May 149, 252, 265, 270, 271, 273, 276, 277, 278, 349, 451
Nat rhaṅ noṅ 181, 183, 186, 216
Nèkomi 320, 321, 342
Nga Zinga 189
Nha roṅ cī 302, 303, 304
Nhoṅ 182
Nusrat Khan (Nusrat Shah) 77, 82, 83, 123, 124, 143, 144

O

Orme 407

P

Palmeiro (Estevão) 210
Pan: lha 75
Pan: lha: rhī tā 114
Panrhītā 130
Paragal Khan 122
Paramananda 145
Parsamagrama 226
Pearee Banu 303
Peres de Andrade (Fernão) 85
Pèsīdā 114, 116, 130, 133, 134, 135, 136, 137
Petronilla 213, 215, 216
Pires (Tomé) 33, 77, 78, 419, 423, 434
Pogson 95, 97, 280, 322, 358, 405, 407, 408, 411, 433, 434, 436
Prasat Thong 264
Pratt (Thomas) 316

Q

Qasim Khan 216, 217, 221, 255

R

Rājādhirāj 40, 41, 42, 43, 44, 48, 70
Rājasaṅkram 72
Rājasū 37, 38, 39, 40, 41, 47
Raja Ganesha 51, 52, 68
Raja Pratâpâditya 207, 210
Ramañsaṅ Cañsū 44
Ran oṅ 75, 112, 448
Rasti Khan 122, 123, 124
Rèbho sīha 319
Rhac rhu 303
Rhak sūjā 303
Rhaṅ Bhui. May 46
Rhaṅ co pū 70
Rhaṅ Mahārathasāra 74
Rhaṅ rè myui: 140
Rhaṅ Sīlawamsa 74
Rhaṅ Tejosāra 74
Rhaṅ thwe: 213, 449
Rhaṅ Uttamakyō 74
Rhwe chum 41, 42, 47
Rhwe Mā yum 114, 128
Rhwe Praṅ khyam: sā 41
Ribeyro (Salvador) 181, 192, 193, 194, 195, 198
Rosang Mardan Narayan 77
Rukn al-din Barbak Shah 70

S

Sīhasū 177, 178, 179, 181, 183
Sīri Mok Khaṅ 161
Sīrijeyyasūra 41
Sīrisuriyacanda mahādhammarājā 153
Sīwarāj 38
Sā lwan (Thalun) 174, 261, 262, 275, 432
Sāgara 132
Saif Hamzah Shah 51
Sajāta 78, 79, 83, 86, 91, 92, 329, 338, 448
Sak sūjā 303
Sak U Doṅ: 143, 144
Saldanha (Aires de) 191, 196
Salim Shah 153, 232, 330, 331
Sardar Khan 224
Sare saṅgajā 320
Sarhad Khan 225
Saṅ: dewa 320
Satui: 161, 278, 285

Satui: dhammarājā 172, 173, 177, 283, 285, 286, 287, 289, 290, 328, 333, 335, 337, 339, 430, 452, 472
Satui: Maṅ: Co 161, 167, 173
Satui: Maṅ: Co lha 204
Satui: Kyō 71
Sayyid Khan 206
Sequeira (Diogo Lopes de) 87
Shah Jahan 258, 264, 293, 303, 304, 311
Shah Shuja 32, 53, 237, 246, 258, 287, 288, 289, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 307, 308, 321, 324, 402, 425
Shams al-din Ilyas Shah 121
Shams al-din Muhammad Shah Ghâzî 136
Shaykh Kamal 225
Sher Khan Sur (Sher Shah) 124, 134, 136, 142
Shihab al-din Bayazid Shah 51
Shyo kindra shyārājā 153
Sihasū 46
Sihasūra 69, 71, 72
Silveira (D. João da) 85, 86, 87, 88
Siṅgasū 37, 38, 39, 40, 47, 66
Six (Daniel) 301, 311
Smin Bra Puik 45, 111
Smin È Koṅ: pin 45
Smin Phrat ca 43
Smin Rejā 115
Sūjātā 303
Souza Godinho (Antonio de) 164, 165, 210, 223, 234
Sro ra ma 129
Sulaiman Karrani 126, 141, 145, 146, 155
Sumpa Khanpo 119, 120

T

Taj Miana 313
Tajaṅ ñuī 134
Tak rwat pī 113
Tamerlan 49
Taranātha 119, 120
Taraphyā 319
Távora (Lourenço de) 203
Thorā krī 40, 41
Thwan: ta mrac 38
Tibau (Sebastião Gonçalves) 200, 201, 202, 208, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 220, 221, 222, 223, 224, 226, 228, 230, 231, 232, 233, 236, 238, 247, 284, 398, 402, 410, 420, 458, 488, 489
Tibau (Antonio Carvalho) 212, 398
Tickell 21, 22
Todar Mall 167
Trailokyacandra 57

U

Uccānā ṅay 38
Ū: Cīcalā 161
Udayamânikya 145
Ugga Pyam 174, 204
Uggābala 287, 290, 316, 317, 318, 319, 343, 347, 452
Ulum Khaṅ 53
Upakhaṅ 128, 133
Uparājā 104, 118, 140, 141, 212, 342

V

Vāsudeva 132
Van Berchem 227, 422
Vasudeva 155, 475
Vijayamânikya 126, 128, 133, 141, 145
Vonk (D.) 316, 317, 335
Voorburg (Gerrit van) 297, 299, 301

W

Waradhammarājā 37, 47, 149, 283, 287, 317, 318, 319, 320, 323, 328, 332, 333, 338, 342, 343, 364, 381, 402
Willemsz (Pieter) 203, 422
Wimala 39, 40, 42, 43, 46, 49, 50, 54, 55, 57, 58, 66, 78, 83, 90, 91, 102, 114, 115, 117, 118, 127, 128, 129, 130, 131, 133, 135, 137, 138, 139, 140, 144, 155, 201, 331, 335, 336, 337, 340, 344, 377, 378, 383, 396, 402, 429, 450, 466, 467, 473, 485

X

Xilimixa 153, 333

Y

Yashodharamânikya 218, 225, 230

Index des lieux

A

Aceh 164, 233, 421, 425, 433, 441
Akyab 22, 23, 24, 25, 26, 32, 33, 61, 359, 390 (*voir aussi :* Sittwé)
Alay jhe: 99, 345, 451
Am 20, 23, 25, 38, 41, 63, 68, 106, 115, 169, 262, 316, 377, 393, 428, 431, 432, 482, 497
Amsterdam 58, 61, 357, 422
Andaman 20, 495
Angaracale 264
Anōma 62, 448
Arakan Yoma 20
Aungdat 59, 496, 497
Ava 43, 65, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 90, 102, 176, 187, 204, 213, 214, 226, 228, 249, 252, 263, 275, 373, 477
Ayucchapūra 132
Ayutthaya 7, 138, 174, 176, 177, 180, 183, 184, 185, 189, 196, 226, 228, 231, 321, 368

B

Baccala 209
Bā: pū toṅ 53
Bakharganj 207
Bakla 145, 146, 162, 209, 210, 211, 212, 258
Balaram 162
Bangladesh 14, 19, 24, 121, 130, 308, 315, 490
Batavia 251, 259, 287, 288, 299, 301, 308, 309, 311, 341, 348, 360, 421, 422, 423, 430, 432, 442, 456
Bhagirāthi 132
Bhalwa 202, 207, 216, 217, 218, 219, 221, 224, 225, 256
Bhaṅgā (Baṅgā) 49, 50, 55, 57, 114, 129, 130, 132, 138, 400, 486
Bihar 82, 124, 135, 136, 155, 258
Bodhgaya 133, 135, 136
Bogra 207
Brahmapoutre 20, 55, 72, 135, 206, 307, 310, 495

C

Ca laṅ 108
Caku 36
Calamalão 193, 195
Calaṅ: 71, 177
Cam kā: toṅ 394
Candaput 163, 219
Ceylan 7, 72, 74, 155, 166, 222, 339, 354, 443, 446, 475, 483
Chakaria 82, 124
Cheduba 20, 23, 25, 26, 32, 42, 104, 105, 223, 385, 389, 390, 466, 496
Chhaparghat 142
Chieng Mai 177, 190, 193, 194, 195, 196, 262, 279, 342
Chittagong (Cātīgrāma) 7, 10, 24, 27, 31, 38, 50, 52, 55, 56, 57, 65, 67, 68, 70, 71, 73, 77, 78, 81, 82, 83, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 100, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 131, 132, 133, 134, 135, 137, 138, 139, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 149, 151, 152, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 167, 168, 171, 172, 187, 188, 189, 191, 196, 201,

204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 218, 219, 220, 225, 226, 227, 228, 229, 231, 232, 233, 234, 236, 237, 238, 239, 240, 244, 247, 249, 250, 251, 253, 254, 255, 256, 257, 260, 264, 276, 279, 280, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 293, 304, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 328, 329, 332, 334, 335, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 371, 372, 377, 379, 384, 385, 387, 389, 393, 395, 396, 399, 402, 404, 405, 408, 409, 412, 413, 414, 415, 420, 423, 425, 427, 428, 429, 431, 433, 434, 439, 440, 441, 455, 456, 457, 463, 478, 479, 484, 488, 489
Chittagong Hill Tracts 28, 29, 53, 121, 166, 386, 463
Cochin 85, 87, 182, 192, 226, 235, 420
Cooch Bihar 305
Coromandel 21, 196, 203, 204, 227, 233, 321, 417, 418, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 432, 434, 436, 438
Cukkarā 67, 160
Cukkatara 82
Cukkate: 44, 45

D

Dīlī 49, 55, 130, 133, 473
Dakātiya Khāl 217, 224, 285
Dakhin Shabazpur 211, 256
Dala 54, 103, 195
Dhaka (Dāgā)14, 114, 130, 135, 136, 138, 152, 205, 206, 207, 208, 217, 229, 250, 255, 256, 257, 280, 288, 293, 294, 295, 302, 305, 306, 307, 310, 311, 313, 315, 322, 341, 344, 360, 364
Dhañawatī 14, 15, 21, 22, 69, 80, 340, 355, 359, 375, 385, 388, 389, 391, 392, 393, 401, 462, 469, 470, 472
Dhanu can: twaṅ 76, 78
Dianga 164, 202, 204, 208, 210, 213, 218, 223, 232, 233, 236, 238, 251, 253, 264, 295, 296, 307, 308, 313, 335, 366, 379, 389, 399, 407, 420, 422, 425, 440, 441, 487, 488
Duiṅ: kyī 72, 78, 482
Duiṅ gyī Moṅ: chwè 112
Dwārawatī 22, 67

E

Ekajaro 163

F

Feni 207, 217, 225, 230, 255, 257, 311, 312, 313, 363, 389
Feringibandar 313

G

Garāsī 133, 136
Gauda 50, 122, 124, 132, 135, 136, 142
Goa 94, 145, 159, 164, 165, 168, 180, 181, 188, 191, 192, 196, 197, 199, 201, 208, 210, 211, 216, 218, 220, 221, 222, 224, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 237, 240, 245, 253, 264, 284, 402, 420, 421, 443
Golfe du Bengale 6, 20, 21, 81, 84, 85, 88, 89, 92, 131, 196, 204, 205, 208, 220, 226, 232, 233, 237, 240, 285, 306, 321, 324, 495
Gumbhīlā 133

H

Harikela 57, 341, 355
Hijili 210
Hugli 216, 224, 237, 240, 251, 257, 264, 284, 293, 296, 309, 310, 315, 317, 321, 344, 366, 420, 441, 443

I

Indriya 49, 132, 335
Irraouaddi 13, 20, 43, 68, 72, 81, 174, 200, 223, 262, 321, 356, 358, 405, 417, 428, 431, 451, 477, 495, 497

J

Jahangirnagar 208, 258
Jaintia 126
Jamīrā 133
Java 421, 425, 442
Jessore 68, 207, 440

K

Kaladan 13, 14, 20, 22, 27, 29, 32, 62, 69, 87, 88, 94, 96, 117, 129, 158, 159, 165, 185, 218, 221, 222, 223, 260, 302, 318, 322, 345, 355, 358, 359, 361, 362, 365, 381, 388, 389, 393, 396, 415, 426, 428, 431, 448, 496, 497
Kale: kye: toṅ ñui 46
Kale mrui 41
Kaliabar 305
Kalighat 132
Kalyani 74
Kamboja 158, 159, 160, 161, 285, 335
Kamrup 305
Kamsā 130, 131, 133, 277, 279, 280
Karnaphuli 68, 125, 152, 164, 307, 313, 315, 366, 389, 414, 415
Kaṅ 394
Kathalia 312, 413
Kathgar 225
Kedah 423
Khasi 126
Khè poṅ 44
Khrip 318, 319, 347, 356
Khulna 68, 207
Khyin kuik 62, 449
Kokkatan 71
Kūlīkwattā 132, 134
Kran khaṅ: 169
Krwe: tè 94, 199, 387
Kumbhilā 132
Kyā: toṅ tan 97
Kyangin Pass 169
Kyaukphyu 23, 25, 358
Kye ma si cā: 387
Kyeintali 30

L

Lanna 177, 262, 455
Laṅ: pate. 107, 169
Le sā 97, 98
Lemro 13, 14, 20, 22, 27, 28, 29, 32, 59, 60, 62, 96, 97, 112, 115, 117, 318, 354, 355, 356, 358, 359, 362, 365, 388, 392, 393, 396, 426, 496
Letsé (Lak che:) 62, 98
Lisbonne 13, 58, 61, 228, 284, 357, 479
Loṅ: krak 13, 35, 39, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 53, 54, 58, 63, 69, 97, 112, 115, 117, 155, 169, 265, 269, 274, 276, 277, 356, 377, 385, 394, 445, 472, 476
Loṅ pwan prok 80, 445

M

Mī ṅu 117
Macao (Machào) 182, 183, 188, 233
Mār oṅ 22, 23, 42, 105 (*voir aussi :* Cheduba)
Magwe 19
Mahattīyā 131
Mahou 393
Malaka 180, 188, 196, 211, 227, 233, 417, 419, 433
Maldives 85, 394, 417, 423, 436
Manila 420
Maṅ: tum: (Mindou) 20, 177, 262
Masulipatam 180, 188, 197, 227, 233, 294, 360, 421, 422, 425, 429, 432, 433, 434, 435
Maum 247
Mayu 13, 20, 22, 223
Meghalaya 7, 121, 463
Meghna 125, 164, 217, 285, 305, 386
Mhuiṅ 387
Mogok 428
Moksūjā (Muksudabad) 114, 116, 131, 132, 133, 134, 135, 380, 400
Moṅ to 394
Moulmein 102, 107, 184, 186, 187, 260, 262
Mraṅ sañ 38
Mrauk U 5, 10, 11, 12, 13, 15, 17, 22, 30, 33, 35, 48, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 65, 68, 69, 70, 72, 74, 78, 80, 89, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 98, 99, 100, 104, 107, 112, 114, 115, 116, 118, 128, 130, 132, 135, 137, 139, 144, 147, 162, 165, 166, 169, 174, 175, 186, 201, 204, 205, 213, 218, 220, 221, 222, 223, 226, 227, 228, 229, 236, 246, 253, 254, 256, 259, 260, 264, 266, 269, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 286, 288, 289, 291, 293, 295, 299, 301, 302, 303, 304, 309, 311, 316, 318, 335, 337, 338, 339, 340, 341, 344, 345, 346, 350,

354, 357, 358, 360, 361, 368, 380, 384, 393, 396, 397, 399, 408, 411, 415, 419, 421, 422, 423, 425, 426, 427, 428, 430, 431, 438, 441, 445, 446, 447, 448, 449, 456, 457, 458, 461, 462, 463, 466, 470, 472, 476, 479, 480, 483, 484, 496, 497, 498
Mrè mram 94
Mrethè 177
Mroṅ: mra 102, 103, 108, 109, 111
Mroṅ rwe 394
Mrui. lha mrui. 144
Mrui.sac 67
Murshedabad 114, 341
Muttama 13, 102, 118, 140, 169, 180, 184, 186, 191, 195, 197, 200, 203
Mymensingh 55, 135, 207

N

Naf 68, 121, 152, 249, 355, 360, 363, 389, 394
Nagā: Mō taṅ 103
Nagapattinam 420
Ṅa tum roṅ paṅ 394
Natyegan 68
Negrais 38, 103, 117, 168, 170, 185, 200, 321, 341, 467
Nha ma to 21, 394
Noakhali 55, 120, 125, 135, 152, 164, 207, 216, 311
Nong Sarai 177, 184
Ñoṅ ram 428, 432
Nwe toṅ 98, 144

O

Orissa 68, 82, 231, 241, 244, 258, 418, 434, 441

P

Pī 27
Pa lak 394
Pabna 207
Pagan (Pugam) 249, 355, 356, 357, 437
Pakistan oriental 24
Paletwa 159
Pan: wā (*voir aussi :* Ramu) 67, 71, 91, 157, 367, 389
Pan: yā 39
Pandunagara 52
Pañja 356
Panzé 59
Pasai 85, 86, 88, 419
Patuakhali 214
Pègou 7, 11, 13, 19, 38, 41, 43, 44, 45, 58, 65, 66, 70, 73, 74, 92, 102, 104, 107, 108, 110, 111, 113, 114, 118, 119, 140, 164, 169, 171, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 204, 208, 215, 222, 229, 233, 249, 260, 261, 262, 264, 266, 275, 279, 299, 323, 324, 334, 335, 341, 361, 364, 365, 386, 387, 395, 397, 399, 400, 401, 402, 403, 406, 418, 425, 429, 432, 438, 443, 450, 457, 467, 471, 477
Peroem 407
Phui: khoṅ 68
Pipli 231, 241, 243, 244, 252, 315, 363, 366, 441, 442, 443
Pirwijn 393
Pit ta rac 219
Pok chin 147
Pūrapashyā 160
Porto Grande 157, 167, 232 (*voir aussi :* Chittagong)
Prañ (Prome, Pyay) 13, 20, 44, 102, 103, 104, 108, 109, 113, 169, 175, 177, 178, 191, 192, 193, 196, 198, 200, 203, 261, 355, 399, 485
Prū-Malwan 42
Pru tu kā 219
Pugam (Pagan) 108
Pukhan: 177
Pulicat 421, 422, 425, 432, 434, 438
Purin 76, 115, 356
Pusim (Bassein, Cosmin) 38, 44, 102, 103, 104, 108, 109, 111, 180, 184, 198, 201
Pyañ thoṅ 72, 483

R

Ra moṅ 117
Rāja gruih 387
Rajmahal 155, 206
Rakkhapūra 132, 335
Ralā 393

Ramree (Rambrè, Rammawatī, Rammāpura) 13, 20, 22, 23, 26, 28, 30, 31, 32, 95, 105, 120, 144, 158, 285, 301, 338, 365, 371, 385, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 402, 404, 412, 428, 433, 466, 474, 496
Ramu 67, 71, 78, 128, 157, 218, 246, 285, 308, 313, 314, 360, 363, 365, 367, 389 (*voir aussi :* Pan: wā)
Rangamati 77, 125, 126, 131, 145, 159
Rangpur 55, 207
Ratanāpūra 69
Re nam 394
Roṅ phrū 55, 129, 130, 132, 133

S

Sīlak 131, 132, 133
Sāgīra 132, 133
Salaṅ 68
Sam rhaṅ 43
Sam thoṅ 281
Sam twè (Sandoway) 13, 20, 22, 25, 26, 28, 30, 38, 41, 42, 43, 44, 45, 53, 55, 66, 67, 68, 72, 76, 80, 81, 91, 92, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 134, 140, 141, 152, 153, 168, 169, 174, 179, 180, 202, 223, 260, 289, 316, 318, 338, 341, 342, 346, 354, 355,358, 359, 363, 365, 371, 377, 385, 389, 390, 400, 410, 411, 428, 433, 470, 477
Samandar 120
Samkasalā 160
Sandwîp 13, 131, 134, 135, 152, 164, 165, 201, 205, 206, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 230, 236, 238, 310, 335, 410, 428, 434, 458, 488
Sangramgarh 310
Sarī (Thare) 27
Sarak 177, 262
Satgaon 123, 366
Silipur 209
Sittwé 12, 20, 21, 22, 24, 95, 344, 389, 390, 415, 445, 480 (*voir aussi :* Akyab)
Sokkadan 160
Sonargaon 52, 121, 126, 207
Srihatta 207
Sripur 205, 206, 207, 208, 209, 210, 213
Sum: rwā 67
Sumatra 20, 165, 180
Sunderbans 315, 408
Sundiva 13, 209, 213, 489 (*voir aussi :* Sandwîp)
Surma 135
Syat syā 160
Sylhet 121, 125, 126, 131, 132, 159, 161, 162, 206, 208
Syriam (Sam lyaṅ) 10, 13, 112, 137, 174, 175, 178, 179, 180, 181, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 208, 209, 212, 213, 215, 216, 221, 222, 224, 226, 229, 231, 232, 238, 260, 262, 275, 284, 341, 364, 399, 401, 404, 406, 424, 429, 458

T

Tagum 103
Takkatyā 217, 218, 285 (*voir aussi :* Dakātiya Khāl)
Talak (Dalet) 20, 41, 63, 114, 115, 384, 392, 428, 432, 497
Tamo 140
Tan: lwè 72, 482
Tanda 155
Tangut 193
Tapaṅ tuiṅ 98
Taṅ ma 387, 394
Tavoy (Daway) 102, 110, 186
Ténasserim 321, 406, 421, 425, 435
Tippera 28, 55, 135, 164, 207
Toṅ bhak sac 387
Toṅ juiṅ kharuiṅ 115
Toṅ khwaṅ 38, 42
Toṅ kut (Taung-gut) 20, 22, 38, 169, 432
Toṅ phrū 144
Toṅṅū (Taungngu) 13, 73, 81, 95, 102, 171, 175, 176, 177, 178, 179, 181, 182, 183, 184, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 200, 202, 203, 216, 229, 334, 364

Tripura 27, 29, 55, 71, 76, 77, 82, 90, 108, 109, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 134, 135, 138, 139, 141, 143, 144, 145, 146, 147, 151, 152, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 172, 180, 217, 218, 219, 221, 225, 230, 238, 255, 256, 286, 295, 300, 329, 335, 341, 363, 365, 434, 459, 463, 478, 490
Tuiṅ: tā: 177

U

Udaipur 162, 163, 219, 225, 256
Udayapu 145
Ū: sā laṅ 394
Uteput 218, 219
Uttarac 158, 161
Uyyāñ pu 94, 169

V

Vaṅgā 55, 57 (*voir aussi :* Bhaṅgā)
Vikrampur 206, 207, 213

W

Wa sè 59, 67

Y

Yui (Yo) 27

Table des matières

Sommaire 3

Introduction 5

Note sur la transcription 13

Note sur les traductions. 14

Liste des abréviations 14

Première partie
La fondation de Mrauk U et la royauté arakanaise jusqu'en 1578

Chapitre 1 – Le cadre géographique 19

L'espace arakanais 19
Le milieu naturel 19
Le cadre administratif 22

Les habitants 23
La composition de la population 23
La primauté des activités agricoles 33

Chapitre 2 – La renaissance du royaume arakanais 35

L'Arakan sous domination étrangère 35
Les années troubles (1373-1404). 35
Le temps des envahisseurs (1404-1428) 39

Le roi en exil 46
L'identité de Nara mit lha alias Man: Co mwan 46
L'exil de Nara mit lha 48
Le retour en Arakan et la question de l'aide militaire 52

La fondation de Mrauk U. 58
La fondation légendaire. 58

Le site 61
La fin du règne 63

Chapitre 3 – Le royaume à l'ombre de ses voisins 65

La consolidation du royaume 66
Le règne de Ali Khaṅ (1434-1458) 66
Les règnes de Baco Phrū (1458-1481) et de Do lyā (1481-1491) 70

Le déclin de l'autorité royale (1491-1531) 74
Les crises de succession 74
Les nouveaux défis 80

Chapitre 4 – L'époque de Maṅ: Pā (1531-1571) 89

Aux origines de la puissance arakanaise 90
L'avènement de Maṅ: Pā (1531-1553) 90
L'attaque portugaise de mars 1534 93
La construction d'une ville-forteresse 95

L'échec de l'invasion birmane 101
Le succès du compromis suivant U Kala 102
Le triomphe arakanais d'après les chroniques du pays 111

La campagne contre Chittagong 119
Chittagong et Tripura – les régions voisines au nord-ouest . . . 119
L'expédition de Maṅ: Pā 127

Les successeurs de Maṅ: Pā 139
Maṅ: Tikkhā (1553-1555) 139
Maṅ: Co lha (1556-1564) 143
Maṅ: Cakrawate: (1564-1571) 144

Deuxième partie
Le grand siècle arakanais 1578-1692

Chapitre 5 – L'époque des Rois Guerriers (1571-1622) 151

Les guerres de conquête 151
Le règne de Maṅ: Phaloṅ: (1571-1593 151
L'expansion arakanaise sous Maṅ: Phaloṅ: 155
L'échec de l'invasion birmane de 1580-1581 168

L'aventure birmane 171
Le règne de Maṅ: Rājā krī: (1593-1612) 172
La campagne du Pègou 175

La consolidation des conquêtes à l'ouest 204
Les frontières menacées 204
Le règne de Maṅ: Khamoṅ: (1612-1622) 214
Les Portugais au service des rois d'Arakan..... 230

Chapitre 6 – L'époque des Seigneurs du Palais d'Or 249

L'apogée de la puissance militaire (1622-1652) 251
Le règne de Sīrisudhammarājā 252
La prise du pouvoir par Narapati..... 275
Le règne de Satui: dhammarājā..... 285

La fin du grand siècle (1652-1692)..... 286
Le règne de Candasudhammarājā 287
La montée des désordres 317

Troisième partie
Les structures institutionnelles et les fondements économiques

Chapitre 7 – La royauté arakanaise 327

L'exercice de la fonction royale 327
Titres et appellations royales..... 328
L'exercice du pouvoir royal d'après les chroniques 335
La succession royale 342
L'enceinte royale de Mrauk U..... 344

L'extension du contrôle royal..... 350
L'image de la royauté en Asie du Sud-Est..... 351
Facteurs déterminants du pouvoir royal 354
Les limites du pouvoir royal 364

Chapitre 8 – L'administration du royaume 369

Ministres, officiers et conseillers du roi..... 370
Généralités..... 370
La composition du conseil royal 374
Les principales fonctions de l'administration civile et militaire 377
Le système de rétribution 384

Les groupes de service royaux 386

L'imposition ordinaire 388
L'imposition des *asañ alā* 388
Les douanes, péages et taxes commerciales 393

Chapitre 9 – Les forces militaires 395

Les forces armées du roi 395

La marine arakanaise 405
Les types de bateaux et la construction navale 405
La flotte comme instrument du pouvoir royal 412

Chapitre 10 – Les fondements de la prospérité du royaume 417

Routes et marchands, la place de l'Arakan dans le réseau des échanges du Golfe du Bengale 418

Les rois et l'État « si florissant… » 429

Les produits du commerce extérieur 432
Les produits exportés 432
Les produits importés 435

La traite des esclaves 436
Les esclaves bengalis en Arakan 439
L'exportation des esclaves bengalis 441

Chapitre 11 – Les fondations religieuses 445

Les édifices religieux des XVe et XVIe siècles 445

Les édifices religieux au temps des Rois Guerriers 449

Les édifices religieux au temps des Seigneurs du Palais d'Or 451

Conclusion 455

Annexes 461

Annexe 1
Les sources historiques sur les rois de Mrauk U 461

Les chroniques arakanaises 464
La tradition historiographique arakanaise 464
Traditions historiographiques et compilations des chroniqueurs 468
La *Rakhuiṅ rājawaṅ sac* de Candamālālaṅkāra 474

Autres sources orientales 477

Sources occidentales 478

L'historien et ses sources 480
La lecture des chroniques 481
La lecture du journal de Manrique 486

À propos de quelques problèmes de terminologie 488

Annexe 1a 492

Annexe 1b 493

Annexe 1c 494

Annexe 2

Cartes 495

Carte 1 Les sites des anciennes cités arakanaises 499
Carte 2 Le réseau fluvial entre la Kaladan et la Lemro 500
Carte 3 L'Arakan au début du XVe siècle 501
Carte 4 L'Arakan au milieu du XVIe siècle 502
Carte 5 L'Arakan à la fin du XVIe et au début du XVIIe siècle. 503
Carte 6 L'Arakan à la fin du XVIIe siècle 504
Carte 7 L'Arakan et la vallée de l'Irraouaddi 505
Carte 8 Mrauk U, topographie et ruines du dispositif de défense 506
Carte 9 Le commerce arakanais 507
Carte 10 Édifices religieux et réservoirs à Mrauk U (ouest) .. 508
Carte 11 Édifices religieux et réservoirs à Mrauk U (est) 509

Sources et bibliographie 511

Ouvrages de références 511

Dictionnaires 513

Sources manuscrites 513
Bibliothèque nationale de France 513
British Library 513
Nottingham University Hallward Library 514
Scottish Record Office Edinburgh 514
Collections privées 515

Ouvrages en birman ou arakanais 515

Ouvrages en langues occidentales 518

Abstract 549

Index 555

Table des matières 567